# L'idée d'Europe chez Stefan Zweig

Marie-Emmanuelle Zarini

▶ **To cite this version:**

Marie-Emmanuelle Zarini. L'idée d'Europe chez Stefan Zweig. Littératures. Université Paul Verlaine - Metz, 1999. Français. NNT : 1999METZ011L . tel-01749124

**HAL Id: tel-01749124**
**https://hal.univ-lorraine.fr/tel-01749124**

Submitted on 29 Mar 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

Université de Metz

Centre d'Étude des Périodiques de Langue Allemande

Marie-Emmanuelle Zarini

# *L'idée d'Europe chez Stefan Zweig*

Thèse présentée en vue de l'obtention du
Doctorat en Études Germaniques
(arrêté ministériel du 30 mars 1992)

Directeur de recherche :
Monsieur le Professeur Michel Grunewald

13 décembre 1999

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE DE METZ
031 306564 8

Université de Metz

Centre d'Étude des Périodiques de Langue Allemande

Marie-Emmanuelle Zarini

# *L'idée d'Europe chez Stefan Zweig*

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
LETTRES - METZ -

| | |
|---|---|
| N° Inv. | 19990049 L |
| Cote | L/Mz 99/11 |
| Loc. | MAGASIN |

Thèse présentée en vue de l'obtention du
Doctorat en Études Germaniques
(arrêté ministériel du 30 mars 1992)

Directeur de recherche :
Monsieur le Professeur Michel Grunewald

13 décembre 1999

Wem sonst, als dir ?

Hölderlin an Diotima.

L'illustration de la couverture représente "La Tour de Babel", gravure sur bois de Frans Masereel, réalisée pour accompagner l'article homonyme de Stefan Zweig, publié en 1916 dans la revue *Le Carmel*.

# *Remerciements*

Je souhaite remercier ici au premier rang Monsieur le Professeur Michel Grunewald, qui m'a assuré le secours de sa compétence avec une générosité d'esprit et une patience remarquables. Il a suivi avec une constante vigilance toutes les phases de l'élaboration du présent travail, et cette sollicitude exempte de toute contrainte m'a toujours été précieuse.

Je ne saurais non plus négliger les membres de mon jury, Madame et Messieurs les Professeurs J. Benay, P. Béhar, M. Godé et J.-J. Pollet, qui n'ont pas hésité à prendre sur leur temps pour lire cette étude, et sur leur science pour l'en faire profiter : qu'ils sachent l'estime et la gratitude que j'ai pour eux.

Grande est également ma dette envers tous ceux qui, au sein de bibliothèques et d'institutions où j'ai recueilli une documentation nécessaire et souvent inédite, ont mis leurs compétences et leur disponibilité à mon service, que ce soit à Berlin, à Marbach am Neckar, à Londres, à Salzbourg ou à Vienne.

Mes pensées s'adressent aussi à mes étudiants, à mes collègues et à mes amis, qui m'ont aidée dans la conduite de mes recherches et dans la réalisation de cette thèse, par leur assistance matérielle ou leur réconfort moral, et bien sûr à ma famille qui a toujours respecté mon travail, jusque dans les contraintes qu'il lui imposait.

Enfin, je tiens à dire mon affectueuse reconnaissance à mon mari qui, en dépit de ses tâches académiques et de ses propres travaux, m'a constamment apporté un soutien concret, redonné confiance dans les moments de doute, et permis de mener à bien ce travail en toute sérénité.

# *SOMMAIRE*


**Liste des abréviations** ..... p. 1

INTRODUCTION ..... p. 2

PREMIÈRE PARTIE : La genèse de l'imaginaire européen chez Zweig..... p. 13

Premier chapitre : *Une famille de la Vienne d'hier* ..... p. 15

Deuxième chapitre : *Stefan Zweig et la judéïté* ..... p. 22

A) Une identité blessée ..... p. 22

B) Transferts d'identité ..... p. 37

1. *Esthétisme* ..... p. 37

2. *Idéalisme* ..... p. 45

Troisième chapitre : *L'empire austro-hongrois, matrice de l'Europe ?* p. 56

A) Une tradition habsbourgeoise de cosmopolitisme ? ..... p. 56

B) Vienne, berceau de l'Europe ? ..... p. 60

Quatrième chapitre : *Le Libéralisme, ou : de l'irréalité en politique* ..... p. 68

DEUXIÈME PARTIE : Connaître l'Europe..... p. 77

Premier chapitre : *Découvrir l'Europe* ..... p. 80

A) Les voyages hors de l'Europe ..... p. 94

1. *La route des Indes* ..... p. 95

2. *À la découverte du Nouveau Monde* ..... p. 99

B) Voyages à travers l'Europe ..... p. 116

1. *Lieux de passage et cosmopolitisme* ..... p. 117

2. *Lieux de séjour* ..... p. 139

a. La Belgique ..... p. 139

b. Paris ..... p. 144

**Deuxième chapitre : *Apprendre l'Europe*** ..... p. 148

A) Rencontres déterminantes ..... p. 149

1. *Artistes et intellectuels* ..... p. 149

2. *Émile Verhaeren, la figure du père* ..... p. 155

B) Culture de l'Europe et littérature française ..... p. 170

1. *Baudelaire "revisité" par Vienne* ..... p. 178

2. *Rimbaud, l'Européen malgré lui* ..... p. 180

3. *Verlaine, l'Allemand* ..... p. 188

**Troisième chapitre : *Diffuser l'idée d'Europe*** ..... p. 200

A) Une devise qui aurait pu être celle de Zweig : "Ich dien" ..... p. 201

B) Traductions ..... p. 207

1. *Les traductions pour se "faire la main"* ..... p. 209

2. *La traduction, une "tâche morale"* ..... p. 216

3. *Activités découlant de la traduction* ..... p. 219

4. *Zweig et l'idée de* Weltliteratur ..... p. 225

TROISIÈME PARTIE : L'épreuve de l'Europe ..... p. 241

**Premier chapitre : *La confusion des sentiments européens*** ..... p. 246

A) Nationalisme pro-allemand ..... p. 246

B) Zweig et le *Kriegsarchiv* ..... p. 281

C) Le projet de Parlement moral européen ..... p. 292

D) Garder ou ne pas garder le silence ? ..... p. 297

**Deuxième chapitre : *Expériences décisives*** ..... p. 304

A) L'expérience de la haine : Émile Verhaeren ..... p. 304

B) Romain Rolland, le Sauveur ..... p. 309

C) Le voyage en Galicie ..... p. 317

**Troisième chapitre :** ***Vox clamantis, ou : la parole retrouvée*** ..... p. 335

A) Mythes antiques, mythes bibliques ..... p. 338

B) *Jeremias* ..... p. 347

1. Jeremias, *"Bruchstück einer großen Confession"* ..... p. 347

2. Jeremias *et le théâtre* ..... p. 349

3. Jeremias, *ou la victoire spirituelle du vaincu* ..... p. 354

C) Une récriture du mythe de la Tour de Babel ..... p. 357

**Quatrième chapitre :** ***Reconstruire l'Europe*** ..... p. 369

A) Une étape déterminante sur le chemin de l'Europe ..... p. 370

B) La Suisse, matrice de l'Europe ? ..... p. 372

1. *Visite à la "conscience morale de l'Europe"* ..... p. 372

2. *La Suisse, une nouvelle Tour de Babel ?* ..... p. 373

3. *La désillusion* ..... p. 377

4. *Interlude en Engadine* ..... p. 381

C) La destruction de l'ancien ordre social européen ..... p. 385

D) Une action morale vouée à l'esprit de l'Europe ..... p. 394

1. *Éthique et esthétique* ..... p. 395

2. *Zweig, apôtre de l'Europe* ..... p. 397

CONCLUSION ..... p. 401

BIBLIOGRAPHIE ..... p. 418

## *LISTE DES ABRÉVIATIONS*

## *UTILISÉES DANS LES NOTES*

(Œuvres de Stefan ZWEIG)

Auf Reisen : *AR*
Begegnungen mit Büchern : *BB*
Stefan Zweig, Briefe 1897-1914 : *Br 1*
Stefan Zweig, Briefe 1914-1919 : *Br 2*
Briefe an Freunde : *BF*
Briefwechsel Friderike Zweig und Stefan Zweig : *FZ/SZ*
Correspondance de R. Rolland avec S.Zweig : *RR/SZ*
Drei Meister : *DM*
Emile Verhaeren (en français) : *EV*
Europäisches Erbe : *EE*
Das Geheimnis des künstlerischen Schaffens : *GKS*
Der Kampf mit dem Dämon : *KD*
Journaux (1912-1940) : *Jour.*
Menschen und Schicksale : *MS*
Le Monde d'hier : *MH*
Die Monotonisierung der Welt : *MW*
Die schlaflose Welt : *SW*
Tagebücher : *Tag.*
Trois Maîtres : *TM*
Die Welt von Gestern : *WvG*
Zeiten und Schicksale : *ZS*

# *INTRODUCTION*

"Dein Schrifttum ist ja nur ein Drittel Deines Selbst..."

Friderike ZWEIG[1]

Au seuil de notre étude sur "Stefan Zweig et l'idée d'Europe", un constat paradoxal s'impose à nous : pendant de longues années, le succès jamais démenti de l'auteur autrichien auprès d'un public immense a été proportionnel à la désaffection d'un grand nombre de chercheurs, qui, en réalité, adoptaient la même attitude de rejet que certains auteurs contemporains de Zweig[2], et pour lesquels il n'était pas question de consacrer des travaux à un écrivain certes connu du grand public, mais de "second ordre".

D'un autre côté, on observe en même temps l'existence d'une certaine tradition[3] qui veut que l'on associe, au nom de Stefan Zweig,

---

[1] Lettre de Friderike ZWEIG adressée à Stefan ZWEIG en juillet 1930, *in*: *Friderike Zweig, Stefan Zweig. Unrast der Liebe. Ihr Leben und ihre Zeit im Spiegel ihres Briefwechsels*, Frankfurt am Main, Fischer, 1984, p. 165.

[2] On songe ici au surnom que lui trouva Hugo von Hofmannsthal ("Erwerbszweig"), ou encore au portrait caricatural que fit de lui Leo FELD, dans un texte que Karl Kraus se fit un plaisir de publier dans *Die Fackel*, 11 janvier 1913, n°366/367, p. 25.

[3] Tradition initiée, semble-t-il, par Jules Romains qui, du vivant de notre auteur, tint une conférence sur Zweig qu'il publia sous le titre *Stefan Zweig, Grand Européen*, New-York, Éditions de la Maison Française, 1941. Il est intéressant d'observer que Zweig mit le texte de cette conférence en évidence sur son bureau, à Petropolis, avant de se donner la mort en 1942.

l'épithète quasi-homérique d'"européen" ; tradition qui perdure, comme semble l'indiquer le titre de l'ouvrage[4] *Der große Europäer Stefan Zweig,* publié en 1981 (date anniversaire du centenaire de la naissance de l'auteur, et qui coïncide avec le véritable renouveau des recherches menées sur Zweig). Pourtant, ce recueil de documents et témoignages rassemblés par Hanns Arens n'apporte finalement aucune explication véritable sur les liens qui unissent Zweig à l'Europe ; et l'emploi fait par Arens du qualificatif d'"européen", en raison même de son manque de précision, ne permet pas de dire si pour l'auteur le recours fréquent à ce concept sert à définir une simple attitude ou des convictions réelles, ou encore s'il s'agit seulement pour Arens d'utiliser une étiquette commode qui permette de donner à l'œuvre immense et protéiforme d'un écrivain prolifique un dénominateur commun autre que celui du succès. Plus encore, l'ouvrage de Hanns Arens ne propose aucune tentative de synthèse, et n'offre aucune définition, fût-elle sommaire, de la notion d'Europe.

En somme, il semblerait que l'épithète de "grand européen" n'ait jamais fait réellement l'objet d'investigations particulières, alors qu'elle est par ailleurs si souvent attribuée à Zweig, tant par ses admirateurs que par ses détracteurs - les premiers considérant ce trait de caractère comme constitutif de son être et de son action, les seconds comme une simple attitude superficielle.

---

[4] Hanns ARENS, *Der große Europäer Stefan Zweig,* Frankfurt am Main, Fischer, 1981. Cette tradition semble se poursuivre, comme l'indique le titre de certains ouvrages et articles parus assez récemment : voir Harry ZOHN, "Der tragische Lebensabend eines großen Europäers. Zu Stefan Zweigs Briefen aus dem Exil", *in* : HOLL, H., ZELEWITZ, K. (Hrg), *Stefan Zweig. Exil und Suche nach dem Weltfrieden. Die Akten des Internationalen Stefan Zweig Kongreßes,* 1992, Schloß Leopoldskron (Salzburg), Riverside, Ariadne Press, 1995. Voir également Gabriel FRAGNIÈRE, *Stefan Zweig, ou espérer l'Europe à en mourir,* Bruxelles, Presses interuniversitaires européennes, 1993.

Une telle situation ne peut manquer d'intriguer le chercheur. C'est pourquoi, dans le but de nous faire une première opinion sur la nature des liens qui unissent Zweig à l'Europe, nous nous sommes d'abord intéressée à l'œuvre de Zweig dans son ensemble qui, elle aussi, paraît en grande partie marquée du sceau du paradoxe. À cet égard, il est frappant de constater à quel point, grâce à d'innombrables traductions, les œuvres de cet écrivain autrichien (prioritairement les nouvelles, les biographies, les romans) sont connues et appréciées à travers le monde entier, , et qui plus est, dans tous les milieux socio-culturels ; or, Zweig lui-même considérait cette partie de sa production, à laquelle il devait pourtant sa célébrité, comme infime par rapport au reste, à ce qu'on peut convenir d'appeler son œuvre "invisible"[5]. Dans une lettre adressée à Joseph Chapiro en 1920, notre auteur s'explique à ce sujet :

> "D'ailleurs, mes livres ne sont qu'une partie de mon activité : j'ai, en réalité, une nature qui tend à la synthèse, à la médiation, et j'ai, à vrai dire, agi sur le plan culturel plutôt dans le domaine du général que du particulier (je suis plutôt "the writer", comme Emerson le dit de Goethe, que "the poet", je suis celui qui ne s'adresse pas qu'à lui-même, mais sert avec son art...)."[6]

Ces propos tendent à prouver que l'écriture zweiguienne procède non pas seulement de la recherche esthétique ou du besoin d'expansion,

---

[5] Dans une lettre inédite adressée le 28 novembre 1919 à Jean-Richard BLOCH, ZWEIG utilise le terme "invisible" (Bibliothèque Nationale de France, Département des Manuscrits, Fonds Jean-Richard Bloch).

[6] Lettre de ZWEIG à Joseph CHAPIRO, 2 juillet 1920, Deutsches Literaturarchiv, Schiller-Nationalmuseum, Marbach am Neckar, Allemagne. Le texte original est le suivant :

> "Überhaupt sind meine Bücher nur Teil meiner Wirksamkeit : ich bin eben eine synthetische Natur, ein Verbinder und habe eigentlich culturell auf das Allgemeine mehr gewirkt wie auf das Persönliche (im Typus mehr "the writer" wie Emerson von Goethe sagt als "the poet", jener der sich nicht alleine anspricht sondern dient mit seiner Kunst...)" [souligné par Zweig].

mais de la volonté d'agir ("wirken") pour l'Europe et surtout de la servir ("dienen"). Les textes qui, manifestement, sont moins connus du grand public, mais qui comptent le plus aux yeux de leur auteur, ne sont guère des écrits fictionnels : il s'agit en fait d'essais, de compte rendus, d'articles, de "légendes", et surtout d'une correspondance extrêmement volumineuse, puisqu'elle a été estimée à environ 30 000 lettres[7]...C'est cette partie précisément de l'œuvre de Zweig qui est particulièrement intéressante, dans la perspective qui est la nôtre, bien plus que les textes de fiction qui, depuis longtemps, sont beaucoup plus connus.

Les biographes de Zweig ont tenté les premiers de rendre justice à l'immensité et à la diversité de l'œuvre de cet écrivain. Parmi ces biographies, il en est surtout deux qui présentent un intérêt tout à fait particulier. Il s'agit tout d'abord de celle qu'on doit à Donald Prater[8] qui, en véritable pionnier, a écrit le premier, dans la tradition anglo-saxonne du genre biographique, un livre richement documenté qui retrace avec précision les étapes principales de la vie de Zweig. Serge Niémetz[9], dans son étude plus récente, a choisi un éclairage différent de celui qu'avait retenu Prater. Au lieu de centrer son travail sur le personnage de Zweig, il a inscrit de manière plus systématique la vie de celui-ci dans le paysage

---

[7] Voir Serge NIÉMETZ, *Stefan Zweig. Le voyageur et ses mondes*, Paris, Belfond, p. 1996, p. 12. Il ne s'agit là que d'une estimation faite à partir de recoupements et du nombre élevé des correspondants de l'écrivain autrichien : Randolph J. KLAWITER mentionne, dans le premier volume de la bibliographie de Zweig éditée par ses soins, envison 800 correspondants différents. Cf Randolph J. KLAWITER, *Stefan Zweig. An International Bibliography*, Riverside, Ariadne Press, 1991 et, du même auteur, *Stefan Zweig. An International Bibliography, Addendum I*, Riverside, Ariadne Press, 1999.

[8] Donald PRATER, *European of Yesterday. A Biography of Stefan Zweig*, Oxford University Press, 1972 ; cet ouvrage a été traduit en allemand : Donald PRATER, *Stefan Zweig, Das Leben eines Ungeduldigen*, Frankfurt am Main, Fischer, 1984.

[9] Serge NIÉMETZ, *Stefan Zweig. Le voyageur et ses mondes*, Paris, Belfond, p. 1996.

culturel et intellectuel de son temps, et met de ce fait en lumière avec plus de précision la complexité du caractère de l'écrivain autrichien et ses contradictions. Ces deux études, incontestablement, se détachent de l'ensemble des biographies qui, récemment, ont fait florès dans le paysage éditorial français et étranger[10].

A côté des ouvrages généraux consacrés essentiellement à la vie de Zweig, les études et articles sur l'œuvre de cet auteur sont certes nombreux, mais généralement ils portent simplement sur un point précis de sa vie, sur une œuvre de fiction ou sur un aspect de sa personnalité. Globalement, il est évident que le regain de curiosité pour l'écrivain autrichien résulte indirectement de l'intérêt qu'ont porté les germanistes - à partir des années 1970- à la Vienne du tournant du siècle, ainsi qu'à la littérature de l'exil. C'est ce qui explique que, de manière générale, certains aspects de la vie ou de l'œuvre de Zweig, en relation avec la modernité viennoise, avec la judéïté, ou avec son exil pendant la période national-socialiste, ont été abondamment traités (dans des ouvrages collectifs ou dans des articles isolés), tandis que d'autres thèmes, fondamentaux à notre sens, ont été jusqu'à ce jour peu évoqués ; quant à l'idée d'Europe dans son œuvre, elle n'a fait pour l'instant l'objet d'aucune recherche particulière.

Avant même d'aborder l'étude de cette idée telle qu'elle apparaît chez Stefan Zweig et qu'elle constituera l'arrière-plan permanent des chapitres suivants, il convient de circonscrire cette notion, sachant que

---

[10] Voir par exemple Jean-Jacques LAFAYE, *L'avenir de la nostalgie. Une vie de Stefan Zweig*, Paris, Éditions du Félin, 1989 ; Dominique BONA, *Stefan Zweig, l'ami blessé. Biographie*, Paris, Plon, 1996 ; Thomas HAENEL, *Stefan Zweig, Psychologe aus Leidenschaft. Leben und Werk aus der Sicht eines Psychiaters*, Düsseldorf, Droste Verlag, 1995.

"tout ce qui simplifie l'Europe par idéalisation, abstraction ou réduction la mutile", comme le rappelle justement Edgar Morin[11].

Pour commencer, il faut essayer de cerner la notion d'Europe dans une perspective géographique : en premier lieu, on peut alors constater que l'Europe ne dispose pas de frontières naturelles qui la délimitent de manière évidente (à l'est, en particulier), à la différence de l'Australie ou l'Amérique. Outre ces limites floues et changeantes (selon que l'on considère, par exemple, la Russie comme partie de l'Europe ou non), ce continent ne constitue pas une véritable unité organique, car il est caractérisé par la diversité et la multiplicité de ses phénomènes géographiques. De plus, ce qui, à l'origine, a été désigné comme Europe, ne désignait en réalité qu'une direction, celle du soleil couchant, et non un espace précis :

> "Selon une théorie probable, "Europe" viendrait d'une racine sémitique désignant le pays du soir - qui se dit "erev" ou "ereb" en hébreu -; la même racine, en arabe, a engendré "Maghreb" - dont nous avons tiré "Maroc" -."[12]

Dépourvue d'unité géographique, difficile à délimiter dans l'espace et offrant une multiplicité de réalités, l'Europe révèle une complexité qui, selon Edgar Morin, est constitutive de son identité.

En abordant la notion d'Europe dans une perspective historique cette fois, on relève que son principe définitoire est l'antagonisme, la division, la "dichotomie" pour reprendre le terme de Rémi Brague[13] ; ces

---

[11] Edgar MORIN, *Penser l'Europe*, Paris, Gallimard, 1987, p. 22.

[12] Pierre BÉHAR, *Vestiges d'empires. La décomposition de l'Europe centrale et balkanique*, Paris, Éditions Desjonquères, 1999, p. 12.

[13] Rémi BRAGUE, *Europe, la voie romaine*, Paris, Gallimard, 1999, p. 16 :

> "On peut considérer l'Europe, telle qu'on peut la pointer aujourd'hui sur la carte du monde, comme le résultat, le résidu, d'une série de dichotomies. Celles-ci se sont opérées selon deux axes, un axe nord-sud,

divisions successives (séparation des empires d'Orient et d'Occident en 395 ; schisme entre Rome et Byzance en 1054 ; catholicisme et réformation, à partir de 1517, etc...) font l'identité de l'Europe, qui "nous présente ainsi un visage balafré, qui garde la trace des blessures qui la constituent."[14]

De ces divisions successives, de ces frontières fluctuantes, se dégage progressivement une identité culturelle de l'Europe, qui se nourrit justement de la complexité et de l'antagonisme :

> "L'Europe est un complexe (*complexus*: ce qui est tissé ensemble) dont le propre est d'assembler sans les confondre les plus grandes diversités et d'associer les contraires de façon non séparable."[15]

L'Europe trouve son unité dans la multiplicité de ses interactions, de ses complémentarités qui rendent le dialogue entre Européens possible : Edgar Morin parle d'un immense "marché commun des idées"[16] qui se constitue à partir du Moyen-Âge, se développe à l'époque humaniste, et s'étend ensuite largement à compter de l'ère des Lumières. Bien qu'il ne définisse aucune attitude concrète, Rémi Brague considère qu'être européen, c'est avoir

> "conscience d'appartenir à un tout. Si l'on n'a pas cette conscience, et donc si on n'est pas européen, cela ne veut pas dire pour autant que l'on est un barbare. Mais on n'est pas européen sans le vouloir. Pour transposer ce que Renan disait de la nation, l'Europe est un plébiscite constant."[17]

---

qui sépare un Est d'un Ouest, et un axe perpendiculaire est-ouest, qui sépare un Nord d'un Sud."

[14] Rémi BRAGUE, *op. cit.*, p. 23.

[15] Edgar MORIN, *op. cit.*, p. 22.

[16] Edgar MORIN, *op. cit.*, p. 84 sq.

[17] Rémi BRAGUE, *op. cit.*, p. 14.

Ajoutons ici encore que le terme même d'Europe, en plus de la complexité qui en est constitutive, peut également, selon le locuteur qui l'emploie, être porteur d'une signification spécifique et qui peut varier ; c'est dire que le terme d'Europe n'a pas de contenu définitif et permanent, mais connaît de constantes évolutions.

Lorsqu'on s'interroge sur la nature des liens qui unissent Stefan Zweig à l'Europe, on ne peut que constater que, si l'écrivain autrichien évoque souvent cette notion, il n'en propose jamais pour autant de définition précise, et ne semble pas se soucier de théoriser ce concept, dont le contenu connaît cependant chez lui une évolution au fil des années. C'est pourquoi nous avons privilégié une approche qui tienne compte de ces variations, fluctuations et évolutions constantes, et opté pour une présentation essentiellement chronologique, qui restitue aussi fidèlement que possible les différentes étapes de la pensée "européenne" de Zweig, tout en révélant, derrière la diversité de ses approches, une unité organique qui semble constitutive de l'identité européenne même, une et multiple tout à la fois

Cependant, l'ampleur du sujet était telle que nous nous trouvions face à une alternative : d'une part, nous pouvions étendre notre recherche à l'œuvre entière de Zweig, c'est-à-dire jusqu'en 1942, mais dans le cadre qui était le nôtre, nous nous serions privée de la possibilité d'approfondir la question, et nous serions par voie de conséquence limitée à des considérations essentiellement générales ; d'autre part (et c'est là la perspective qui sera la nôtre), nous pouvions proposer une analyse plus précise de l'approche par Stefan Zweig de l'Europe, avec comme conséquence nécessaire de limiter les investigations à une période

donnée, mais aussi avec l'avantage de centrer l'intérêt sur un segment important de la carrière de Zweig : ce segment de quelque vingt années s'étend du début de cette dernière à la disparition en 1919 de l'empire austro-hongrois qui, dans la vie comme dans l'œuvre de notre auteur, constitue une nette césure. Les phénomènes observés et vécus par Zweig y sont multiples, mais son itinéraire révèle une véritable unité des préoccupations.

Comme nous l'avons déjà suggéré, la présente étude prend en considération non pas tant les *opera majora* (aux nombre desquelles on compte les nouvelles, les romans et plusieurs biographies qui ne présentent pas, dans notre perspective européenne, d'intérêt particulier) que les *opera minora* de Zweig, car c'est bien celles-ci qui paraissent le plus nettement marquées au coin de l'idée d'Europe. Nombre de ces textes, qui constituent l'œuvre "invisible"[18] mais essentielle de Zweig, n'ont pas connu les faveurs de l'édition ou de la réédition : avant même de commencer notre réflexion, il nous a fallu rassembler (à Berlin, Salzbourg, Vienne, Paris ou Londres) un grand nombre de textes, d'articles épars, de lettres manuscrites (souvent inédites), de comptes rendus parus dans divers journaux et jamais republiés. Cependant, grâce aux efforts conjugués de trois spécialistes de Zweig, une édition[19] (encore très partielle) de la correspondance de notre auteur est en train de voir le jour, et nombre de lettres qui étaient inédites à ce jour vont progressivement être publiées. Notons d'autre part que la correspondance avec Romain

---

[18] Voir *supra*.

[19] ZWEIG, Stefan, *Briefe, 1897-1914*, herausgegeben von Knut Beck, Jeffrey B. Berlin et Natascha Weschenbach-Feggeler, Frankfurt am Main, S. Fischer, 1995.
ZWEIG, Stefan, *Briefe, 1914-1919*, herausgegeben von Knut Beck, Jeffrey B. Berlin und Natascha Weschenbach-Feggeler, S. Fischer, Frankfurt am Main, 1998.
Un troisième volume devrait paraître bientôt.

Rolland, qui est essentielle dans notre perspective, n'a pas connu les faveurs d'une édition complète et scientifique. Pour combler cette lacune, nous avons eu recours au Fonds Romain Rolland de la Bibliothèque Nationale de France, ainsi qu'aux travaux très complets de R. Dumont, R. Cheval et D. Nedeljkovic, dont on trouvera plus loin les références.

Les textes de Zweig auxquels nous aurons recours ne se limitent pas à un seul genre littéraire. Nous évoquerons, outre la correspondance, les articles et conférences, certains poèmes et pièces de théâtre, des "légendes" et récits divers, des biographies, ainsi que des travaux de présentation, édition et traduction d'œuvres étrangères. Nous essaierons de tenir compte des contraintes spécifiques que tel de ces genres imposait à l'écrivain.

La présente étude est organisée en trois partie. Au centre de la première, il y a la genèse de l'idée d'Europe chez Stefan Zweig, d'où l'intérêt prioritaire porté aux éléments (tels que la famille, la judéité, les particularités de l'empire austro-hongrois et la pensée libérale) qui ont joué un rôle déterminant dans la constitution de l'imaginaire européen de l'auteur.

Ensuite, c'est à l'apprentissage de l'Europe par Zweig qu'on s'intéressera. L'Europe est pour lui un espace avant d'être un contenu, et il y ouvrira son esprit pendant plusieurs années de "formation européenne". Au cours de ces *Lehr- und Wanderjahre*, Zweig aura à cœur de diffuser ce qu'il considère être constitutif de l'identité européenne : la culture de l'esprit (au sens du XVIIIème et du XIXème siècles) dont il sera l'un des plus fidèles et dévoués "serviteurs", par delà les frontières politiques, administratives ou linguistiques.

Enfin, c'est l'évolution de la vision européenne de Zweig à l'épreuve de la Grande Guerre qui conclura notre enquête, avec tous les bouleversements qu'un pareil "suicide" ne manque pas de susciter (mais parfois moins vite qu'on ne le penserait) chez un intellectuel dont la constante sensibilité corrige la première "naïveté".

# PREMIÈRE PARTIE

## *GENÈSE DE L'IMAGINAIRE EUROPÉEN*

## *CHEZ STEFAN ZWEIG*

## 1881-1900

Au seuil de notre réflexion sur l'attitude de Zweig envers l'idée d'Europe, nous allons examiner si l'européanité de cet écrivain est innée, ou si elle n'a pas plutôt été acquise dans des circonstances extérieures favorables à son épanouissement. La première phase de l'existence de notre auteur, allant de sa naissance à son entrée à l'université, nous a semblée susceptible d'apporter des éléments de réponse. Certes, il s'agit là d'une période faiblement productive sur le plan littéraire, mais riche en événements, en contacts et en influences. Esquisser en quelques traits le milieu social, culturel et intellectuel dans lequel le jeune Zweig a évolué durant la première période de sa vie, afin de mettre en valeur quelques éléments susceptibles d'avoir déterminé une certaine prédisposition "européenne", tel est le but de cette première partie. Ces apports ne peuvent cependant être dissociés du support sur lequel ils se grefferont, le caractère, la personnalité en devenir du jeune Zweig.

Il nous faut donc ici aborder les différents aspects de sa "socialisation"[1], dont on peut légitimement penser qu'elle débuta dans le cadre familial. Il s'agira cependant bien moins d'apporter des données biographiques précises que de cerner les traits de caractère des parents et les principes éducatifs de ceux-ci, susceptibles de sensibiliser Zweig dès son plus jeune âge à l'idée de supra-nationalité.

---

[1] Guy ROCHER, dans son *Introduction à la sociologie générale (I. L'action sociale)* Paris, Seuil, 1968, donne la définition suivante :

> "Nous définissons la socialisation comme étant le processus par lequel la personne humaine apprend et intériorise tout au cours de sa vie les éléments socio-culturels de son milieu, les intègre à la structure de sa personnalité sous l'influence d'expériences et d'agents sociaux significatifs et par là s'adapte à l'environnement social où elle doit vivre." (p. 132).

# PREMIER CHAPITRE

## *UNE FAMILLE DE LA VIENNE D'HIER*

La mère de Zweig, née Brettauer, était originaire d'Ancône, en Italie, et parlait l'italien aussi bien que l'allemand ; elle évoquait avec plaisir devant ses enfants les souvenirs de sa jeunesse passée en Italie. Cette région, qui avait fait partie de l'empire austro-hongrois, n'était donc pas inconnue du jeune Zweig qui, plus tard, ne cessa de se considérer "chez lui" en Italie[2]. Il se peut donc que cette ascendance ait contribué non à lui faire considérer la patrie non comme le lieu de la naissance, mais à lui faire penser que *ubi bene, ibi patria.*

Mais bien plus encore qu'italienne, la famille Brettauer était "d'origine internationale", comme l'écrit l'auteur dans *Le Monde d'hier*[3]. Cette volonté délibérée de souligner cette caractéristique familiale (Zweig utilise deux fois de suite l'adjectif "international" en quelques lignes

---

2 Stefan ZWEIG, *Die Welt von Gestern* [citée désormais par les initiales *WvG*], Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1987, p. 23 :

"Und wann ich später nach Italien kam, fühlte ich mich von der ersten Stunde zu Hause."

Lire également le témoignage de Friderike ZWEIG, *Stefan Zweig, Wie ich ihn erlebte,* Berlin-Grunewald, F.A. Herbig Verlagsbuchhandlung, 1948, p. 10 :

"Italien - das Land, in dem er sich wie zu Hause fühlte-".

3 Stefan ZWEIG, *WvG,* p. 23 :

"Meine Mutter, die mit ihrem Mädchennamen Brettauer hieß, war von einer anderen, einer internationalen Herkunft (...) die Familie meiner Mutter war keineswegs italienisch, sondern bewußt international".

seulement) montre à quel point l'auteur est fier des traditions familiales. La description, par exemple, qu'il fait des repas -du côté maternel, toujours- ne manque pas de "saveur" :

> "chacun d'eux [membres de la famille Brettauer] parlait plusieurs langues, et je me souviens avec quel naturel, à table, chez ma tante de Paris, on passait de l'une à l'autre."[4]

Si la famille Brettauer était polyglotte et si, par voie de conséquence, Stefan Zweig a dû se familiariser très tôt avec plusieurs langues vivantes, cette habitude cependant ne faisait pas partie de sa vie quotidienne, car il évoque dans le texte cité sa tante de Paris, et non la maison familiale de Vienne.

En outre, il serait inexact de considérer sa pratique précoce et irrégulière de langues étrangères comme un signe distinctif de son acculturation européenne. Dans ses mémoires, l'auteur évoque une habitude de sa mère et de sa grand-mère, qui parlaient italien entre elles lorsqu'elles voulaient que leurs propos ne pussent être compris par la domesticité[5]. Le langage est ici l'instrument d'une communication restreinte aux personnes du même groupe social dominant, ce qui est peu compatible avec l'idéal européen qui semble devoir résulter du cosmopolitisme de ce milieu. En outre, l'usage d'une langue étrangère est

---

[4] Stefan ZWEIG, *Le monde d'hier, Souvenirs d'un Européen* [titre désormais présenté par les initiales *MH*], traduction nouvelle de Serge Niémetz, Paris, Belfond, 1993, p. 25 ; texte original dans *WvG*, p. 24 :

> " Jeder sprach mehrere Sprachen, und ich erinnere mich, mit welcher Selbstverständlichkeit man bei meiner Tante in Paris von der einen zu der anderen hinüberwechselte."

[5] ZWEIG, *WvG*, p. 23 :

> "Immer, wenn sie [Zweigs Großmutter] mit meiner Mutter oder ihrer Schwester etwas besprach, was die Dienstboten nicht verstehen sollten, schaltete sie auf Italienisch um."

souvent, dans les nouvelles de Zweig, un trait d'appartenance sociale ; dans *Untergang eines Herzens*, la fille du vieux monsieur Salomonsohn (un Juif qui, parti de rien, a fait fortune au prix d'un labeur immense) s'ingénie à parler français aux jeunes officiers qui se trouvent comme elle dans une élégante station italienne, dans le but d'exclure son père de la conversation. Celui-ci ne dispose jamais que d'un capital économique, pour parler comme Pierre Bourdieu[6], tandis que sa fille souhaite s'intégrer dans la bonne société non seulement par l'argent, mais aussi par un capital culturel[7] constitué de références communes et supposant la pratique de langues étrangères[8]. Le fait de parler italien ou français, de la part d'un Autrichien, n'indique donc pas nécessairement une prédisposition à l'idée d'Europe (comme le sous-entend Zweig), mais plutôt le désir implicite de marquer son appartenance à une classe sociale élevée[9] et d'être reconnu par ses pairs. C'est pourquoi les enfants de la

---

[6] Pierre BOURDIEU, *Les Héritiers*, Paris, Editions de Minuit, 1964.

[7] Dans le roman *Ungeduld des Herzens*, publié pour la première fois en 1939, Leopold Kanitz (qui prendra ensuite le nom de son domaine, Kekesfalva) réussira à faire croître conjointement son capital et ses connaissances, parvenant par là même à une intégration plus réussie que celle de son coréligionnaire Salomonsohn.

[8] ZWEIG, *Untergang eines Herzens*, publié la première fois dans le recueil de nouvelles *Verwirrung der Gefühle : Drei Novellen* [*Die Kette. Ein Novellenkreis. Der dritte Ring*], Leipzig, Insel, 1927. Edition utilisée ici : *Verwirrung der Gefühle*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1987, pp. 145-181.

> "Über ihn [Salomonsohn] hinweg flatterte das abgerissene Gespräch, französisch geführt, von übermütigem Lachen mehrstimmig überflogen. (...) Der alte Mann saß stumm geduckt und biß an seiner Zigarre, daß der Saft ihm braun in die Zähne rann. (...) "Und wie sie über mich hinwegreden, als ob ich gar nicht da wäre!...als ob ich schon unter der Erde läge... und dabei wissen doch beide, daß ich kein Wort Französisch verstehe..." (p. 159).

[9] *Das Wien von gestern*, texte publié dans le recueil *Auf Reisen. Feuilletons und Berichte*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1987, pp. 392-412. Zweig évoque dans cette conférence tenue à Paris, au Théâtre Marigny, en 1940, le cosmopolitisme de la capitale de l'empire austro-hongrois, et il précise à ce propos :

> "Es war in den besseren Kreisen üblich, Französisch, Italienisch sich auszudrücken." (p. 397).

bonne société devaient faire l'apprentissage d'un langage spécifique, non pas seulement moyen de communication mais "instrument du pouvoir", (le langage faisant partie du capital culturel transmis par la famille, comme l'explique Pierre Bourdieu[10]). C'est pourquoi la mère du jeune Edgar, dans la nouvelle *Brennendes Geheimnis* (qui comporte de nombreux traits autobiographiques), s'adresse occasionnellement à son fils en français :

> "Il [le baron] entendit une robe froufrouter derrière lui et une voix [celle de la mère d'Edgar] légèrement agacée et à l'accent affecté dire : "*Mais tais-toi donc, Edgar !*"" [11]

Contrairement à la famille paternelle, d'origine plus modeste et établie de longue date en Moravie (famille qui, elle non plus, ne manquera pas de transmettre certaines valeurs à Zweig), l'éducation maternelle donne au jeune Zweig l'occasion de connaître l'existence d'autres langues, d'autres cultures, à un niveau encore très superficiel cependant. Cela ne saurait donc être considéré comme élément déterminant pour l'élaboration future d'une idée d'Europe. Mais en écrivant ses souvenirs, l'auteur laisse apparaître malgré lui le décalage existant entre les faits et les mots : il établit la "réalité européenne" sur des mots, et donne *a posteriori* une explication européenne à un phénomène social, nullement européen, bien au contraire. Car la haute bourgeoisie européenne, dont était issu Stefan Zweig, présente globalement les mêmes caractéristiques -à cette époque tout particulièrement- d'un pays à l'autre : on peut songer à la description de ce milieu dans *Madame*

---

[10] Pierre BOURDIEU, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1993, p. 41.

[11] ZWEIG, "Brennendes Geheimnis", *in*: *Praterfrühling*, Erzählungen, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1991, p. 10.

*Solario*, dans *Cosmopolis* de Paul Bourget, dans certains récits de Valéry Larbaud, Gabriele d'Annunzio ou encore Eduard von Keyserling. Zweig a évoqué, dans nombre de ses nouvelles, l'atmosphère presque irréelle qui régnait dans cette société cosmopolite d'avant la Grande Guerre.[12]

Ces horizons ouverts ne signifiaient, en outre, nullement liberté ou bonheur ; il est intéressant de constater que les souvenirs d'enfance de Zweig sont le plus souvent mitigés[13], que les nouvelles écrites à ses débuts, et consacrées à l'enfance, sont emplies d'une cruelle désillusion.

Car Zweig, comme la plupart des enfants de sa génération, fut élevé dans la méconnaissance des réalités, quelles qu'elles fussent, comme il ressort de la lecture de ses premières nouvelles consacrées à l'enfance. Le recueil *Erstes Erlebnis : vier Geschichten aus der Kinderwelt,* paru en 1911, fut dédié -et ce n'était pas là un hasard- à la grande pédagogue suédoise Ellen Key[14]. Dans ces quatre nouvelles, dont Friderike Zweig

---

[12] ZWEIG, *Sommernovellette*, publiée dans la *Neue Freie Presse* le 25 août 1906, réédité dans : *Phantastische Nacht*, Erzählungen, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1987, p. 7 à 19. De même dans : *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, dans : *Phantastische Nacht*, p. 70, Zweig souligne le cosmopolitisme de cette société de personnes qui se retrouvent sur la *Riviera* :

> "So auch diesmal in unserer durchaus bürgerlichen Tischgesellschaft, die sonst friedlich small talk und untiefe, kleine Späßchen untereinander übte und meist gleich nach aufgehobener Mahlzeit auseinanderbröckelte : das deutsche Ehepaar zu Ausflügen und Amateurphotographieren, der behäbige Däne zu langweiligem Fischfang, die vornehme englische Dame zu ihren Büchern, das italienische Ehepaar zu Eskapaden nach Monte-Carlo..."

[13] Voir Friderike ZWEIG, *op. cit.*, p. 7 en particulier.

[14] Ellen KEY, *Das Jahrhundert des Kindes*, Berlin, 1903. Elle avait étudié -avant Freud- la psychologie de l'enfant, et fondé à Samskola, en Suède, une école que Rilke visita et dont il fit une description enthousiaste : lire Rainer-Maria RILKE, *Werke*, Band 5 (*Worpswede, Rodin, Aufsätze*), Frankfurt am Main, Insel-Verlag, 1965, pp. 672 à 681. Stefan Zweig a entretenu une correspondance pendant plusieurs années avec Ellen Key, avant même de la rencontrer personnellement en 1907 en Italie, aux Bagni di Lucca. Témoignage dans *MH, op.cit.*, p. 153.

affirme qu'elles évoquent des souvenirs d'enfance de leur auteur[15], Zweig montre comment ces enfants -tous issus de la grande bourgeoisie- sont entretenus dans une totale ignorance de la vie, et qu'ils n'en découvrent pas moins eux-mêmes, aux prix d'une grande souffrance morale, la vérité qu'on leur avait soigneusement cachée. Dans la nouvelle *Die Gouvernante*, deux petites filles, auxquelles les parents ne révèlent pas les raisons du renvoi inattendu de leur institutrice, prennent conscience brusquement de l'hypocrisie des adultes, qui les tiennent à l'écart de la vie:

> "Mais qu'est-ce que tu crois ! A nous, on ne dira rien. On nous cache tout. Lorsque nous entrons dans une pièce, ils interrompent leurs discussions et nous parlent de choses idiotes, comme si nous étions des enfants, et pourtant j'ai déjà treize ans. Pourquoi veux-tu les interroger, on ne nous dira que des mensonges."[16]

Le jeune Edgar, dans la nouvelle *Brennendes Geheimnis*[17] fait la même expérience douloureuse et, au cours du voyage en chemin de fer qui le ramènera chez lui, il dira adieu à son enfance :

---

[15] Friderike ZWEIG, *op. cit.*, p. 10.

[16] Stefan ZWEIG, *Die Gouvernante*, première publication dans la *Neue Freie Presse*, le 25 décembre 1907, nouvelle reprise dans le recueil *Erstes Erlebnis : Vier Geschichten aus der Kinderwelt*, Leipzig, Insel Verlag, 1911. Traduction : Marie-Emmanuelle Zarini [MEZ] d'après le texte original *Die Gouvernante*, *in* : *Phantastische Nacht*, Erzählungen, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1987, p. 27 :

> "Aber was fällt dir ein! Uns sagt man doch solche Sachen nicht. Uns verschweigt man alles. Wenn wir ins Zimmer kommen, hören sie immer auf zu sprechen und reden dummes Zeug mit uns, als ob wir Kinder wären, und ich bin doch schon dreizehn Jahre. Wozu willst du sie fragen, uns sagt man ja doch nur Lügen."

[17] Stefan ZWEIG, *Brennendes Geheimnis*, dans : *Erstes Erlebnis : vier Geschichten aus der Kinderwelt*, *op. cit*; édition utilisée : *Brennendes Geheimnis*, repris dans le recueil : *Praterfrühling*, *op. cit.*

> "Er verstand das ganze Leben nicht mehr, seit er sah, daß die Worte, hinter denen er die Wirklichkeit vermutet hatte, nur farbige Blasen waren, die sich blähten und in nichts zersprangen." (p. 49).

"Une fois encore, il jeta un regard en arrière, elles [les montagnes] étaient déjà bleutées et ombragées, lointaines et inaccessibles, et il lui semblait que se trouvait là bas, là où elles se fondaient en un ciel nuageux, sa propre enfance."[18]

L'éducation reçue dans la maison familiale n'est cependant pas le seul facteur à prendre en considération ici, car un élément -qui est lié à la famille- peut avoir contribué à la constitution des mythes fondateurs de l'imaginaire zweiguien : il s'agit de la judéité[19].

---

"Er wußte jetzt ja schon, daß die Erwachsene logen, daß sie kleine kecke Ausreden hatten, Lügen, die durch enge Maschen schlüpften, und listige Zweideutigkeiten." (p. 70).

[18] Stefan ZWEIG, *ibidem*, p. 75 :

"Einmal noch sah er zurück, da waren sie schon blau und schattenhaft, weit und unerreichbar, und ihm war, als läge dort, wo sie langsam in dem nebligen Himmel sich lösten, seine eigene Kindheit."

[19] Nous employons plus volontiers les termes de **judaïté** ("la réalité juive, la condition de juif") ou **judéité** qui également, selon le dictionnaire Robert, Paris, 1987, regroupe l'ensemble des "caractéristiques sociologiques, psychologiques et biologiques qui font le juif" (pp. 1052-1053). En revanche, le concept de **judaïsme** ne s'applique pas à Zweig, comme nous le verrons ultérieurement.

# DEUXIÈME CHAPITRE

## *STEFAN ZWEIG ET LA JUDÉITÉ*

Avant de nous interroger sur les liens possibles entre la judéité et une prédisposition à devenir Européen, voyons tout d'abord le rapport de l'auteur à ses origines juives.

### A. Une identité blessée

Dans un article publié en 1982, Leo Spitzer retrace l'évolution de la famille de Stefan Zweig entre 1750 et 1880 et s'intéresse à son intégration progressive au sein de la bourgeoisie autrichienne[20]. L'assimilation des juifs, et des familles Brettauer et Zweig en particulier, n'aurait pu être possible sans un contexte politique favorable à leur intégration.

L'Edit de Tolérance promulgué par l'empereur Joseph II en janvier 1782 ne procédait pas seulement d'une volonté "éclairée" de libérer les juifs des ghettos : le gouvernement aspirait bien plus à l'intégration de cette population par trop marginalisée dans la société et dans la vie

---

[20] Leo SPITZER, "Into the Bourgeoisie : A Study of the Family of Stefan Zweig and Jewish Social Mobility, 1750-1880", *in*: *Stefan Zweig, The World of Yesterday's Humanist Today, Proceedings of the Stefan Zweig Symposium*, édité par Marion SONNENFELD, Albany, State University of New-York Press, 1983, pp. 64 à 81.

économique de l'empire[21]. La politique de l'empereur François II en revanche, nettement moins favorable à la volonté d'intégration, rejeta à nouveau la population juive hors du corps social ("Judenamt"). Après avoir placé leurs espoirs -et, pour certains, avoir joué un rôle important[22]- dans la Révolution de 1848, qui semblait annoncer une ère nouvelle de démocratisation et de libéralisation, les juifs durent attendre bien longtemps pour parvenir aux droits qu'ils avaient espérés en 1848. Certes, la communauté israélite était reconnue dans l'éphémère constitution de 1849, mais celle-ci fut cependant abrogée en 1851 par François-Joseph. Ce n'est qu'en 1859, après les défaites militaires autrichiennes sur les champs de bataille italiens (Solferino), que la monarchie fait des concessions au libéralisme et accorde l'égalité des droits aux juifs. La liberté de croyance et de religion est autorisée en 1867, bientôt suivie en 1868 par une loi interconfessionnelle. Leo Spitzer en analyse de la façon suivante les conséquences :

> "L'obtention de ces droits élargit les opportunités sociales pour gens de la génération des parents de Stefan Zweig, et donna à ses membres la possibilité de s'intégrer plus profondément au sein des classes dominantes. Le coût en fut

---

[21] Lire à ce propos l'étude très intéressante de Wolfgang HÄUSLER, "Toleranz, Emanzipation und Antisemitismus. Das österreichische Judentum des bürgerlichen Zeitalters (1782-1918)", *in*: Anna Drabek, Wolfgang Häusler, Kurt Schubert, Karl Stuhlpfarrer, Nikolaus Vielmetti, *Das österreichische Judentum, Voraussetzungen und Geschichte*, Wien, Jugend und Volk, 1974, pp. 83 à 140.

[22] Adolf FISCHHOF (1816-1893), médecin d'origine juive dont Albert FUCHS écrit qu'il était, avec Johann Nepomuk Berger, l'homme politique le plus remarquable que le Libéralisme ait jamais eu. Albert FUCHS, *Geistige Strömungen inÖsterreich, 1867-1918*, Wien, Löcker Verlag, 1978 (reprint), p. 36. Sur Fischhof, lire l'étude de CHARMATZ, *Adolf Fischhof. Das Lebensbild eines österreichischen Politikers*, Stuttgart-Berlin, 1910, p. 19 sq. Dans son étude (*op. cit.*, p. 97), W. Häusler évoque également l'engagement de Fischhof.

une rupture physique et psychologique avec le passé, plus marquée encore."[23]

Sans avoir renié leur religion, ni avoir épousé d'ailleurs quelqu'un de non juif -contrairement à leurs fils, plus tard-, les parents de Zweig étaient des juifs non pratiquants. Il ressort d'une interview accordée par leur fils à David Ewen, en 1931, qu'ils n'ont accordé qu'une importance très modérée à leur judéité :

"Ma mère et mon père n'étaient juifs que par accident de naissance."[24]

Il n'ont pas donné à leurs enfants d'éducation religieuse, comme le souligne Leo Botstein[25] ; leur volonté d'intégration était plus forte que leur désir de maintenir leurs traditions, voire leur religion, comme l'a remarqué très judicieusement Eduard von Hartmann :

"Le judaïsme était en bonne voie de se déjudaïser, jusqu'à l'apparition de l'antisémitisme."[26]

---

[23] SPITZER, *op. cit.*, p. 76 :

"The attainment of these rights extended the range of social opportunities for the generation of Stefan Zweig's parents, and provided its members with the possibility of integrating more fully into the world of the dominant majority. The cost was a more complete physical and psychological break with the past." (traduction de l'anglais : MEZ)

[24] Interview citée par Joseph LEFTWICH, "Stefan Zweig and the World of Yesterday", *in* : *Leo Baeck Yearbook*, 3 (1958), p. 91 :

"My mother and father were jewish only through accident of birth."

[25] Leo BOTSTEIN, "Stefan Zweig and the Illusion of the Jewish European", *in* : *Stefan Zweig, The World of Yesterday's Humanist Today, Proceedings of the Stefan Zweig Symposium*, edited by Marion SONNENFELD, Albany, State University of New-York Press, 1983, p. 96 :

Stefan Zweig "accepted his Jewish origin from childhood, despite the absence of any religious training. His parent's home was a highly assimilated haute bourgeoisie household."

[26] Cité par Max GRUNWALD, *History of the Jews in Vienna*, Philadelphia, 1936, pp. 406-407, et par SPITZER, *op. cit.*, p. 78 :

"Judaism was in a fair way of de-Judaizing itself, till Antisemitism made its appearance."

De la sorte, si quelques œuvres de Zweig évoquent le destin du peuple juif ou traitent un mythe tiré de l'*Ancien Testament*[27], elles restent malgré tout marginales dans une production par ailleurs immense.

De plus, Zweig utilise ces thèmes et motifs à des fins non point religieuses, mais humanistes, pacifistes ou esthétiques. Dans une lettre adressée le 22 juin 1900 à Karl-Emil Franzos, il se défend d'avoir voulu donner une dimension "nationale" à sa nouvelle *Im Schnee* [28], et décrit la communauté juive non pas avec admiration ou ferveur, mais avec "pitié" ("Mitleid"). Une lecture attentive de l'article de Zweig, *Der Turm zu Babel*, sur lequel nous reviendrons ultérieurement, montre que l'interprétation qu'il donne de ce mythe ne s'inscrit nullement dans la tradition juive. Bien plus, comme nous le manifeste sa "légende" *Rahel rechtet mit Gott*, il va jusqu'à confondre les interprétations juive et chrétienne. La réponse de Zweig au peintre Hermann Struck, qui avait attiré son attention sur une erreur commise par lui dans ce texte, est tout à fait révélatrice :

> " Votre remarque m'a été très précieuse. Je ne connaissais la légende que dans sa forme traditionnelle, dans son

---

[27] Il s'agit du terme employé par Zweig lui-même. Parmi ces œuvres de Stefan ZWEIG, nous pouvons citer par exemple *Im Schnee, Der Turm zu Babel, Rahel rechet mit Gott, Die Legende der dritten Taube, Der begrabene Leuchter, Jeremias, Das Haus der tausend Schicksale.*

[28] Stefan ZWEIG à Karl-Emil FRANZOS, lettre du 22 juin 1900, *in*: *Briefe, 1897-1914,* herausgegeben von Knut Beck, Jeffrey B. Berlin et Natascha Weschenbach-Feggeler, Frankfurt am Main, S. Fischer, 1995, [abréviation : *Br 1*] p. 19 :

> "Einem jüdischen Blatt wiederum will ich es micht geben, weil darin absolut keine nationale Sendung enthalten ist, ein Umstand, der bei den meisten Judennovellen tonangebend ist." (souligné par Zweig)

interprétation chrétienne. Il va sans dire que je corrigerai cette erreur dans le livre."[29]

L'exemple de *Rahel* ne fait aucunement exception, et la réaction de Hermann Bahr à la lecture de la "légende" *Die Augen des ewigen Bruders* montre bien que Zweig pouvait même être pris pour un auteur de foi catholique. Bahr écrivit en effet à Zweig, dans une lettre du 2 mai 1921 :

> "Mais savez-vous seulement à quelle point cette "Histoire du Péché originel" est profondément catholique ? Et même plus : si je ne connaissais pas l'auteur, je serais prêt à parier qu'il s'agit d'un jésuite."[30]

Certes, on trouve dans les textes de Zweig des allusions non pas seulement à l'*Ancien Testament* (auquel il prête par relative inculture religieuse un aspect sombre, austère et sévère[31] ), mais aussi et surtout au

---

[29] Stefan ZWEIG, *Briefe an Freunde*, herausgegeben von Richard Friedenthal, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1984, pp. 207-208. Traduction de cet extrait: MEZ ; voici le texte original :

> "Ihr Hinweis war mir sehr wertvoll. Ich hatte die Legende nur in ihrer übernommenen Form gekannt, in der Umdeutung auf die christliche Religion. Selbstverständlich werde ich in der Buchausgabe den Fehler berichtigen."

[30] Lettre de Hermann Bahr à Stefan Zweig, citée par Knut Beck dans la postface de : Stefan ZWEIG, *Rahel rechtet mit Gott, Legenden*, éditées par Knut Beck, Frankfurt am Main, S. Fischer, 1990, p. 200 :

> "Aber ahnen Sie denn, wie tief katholisch diese 'Geschichte von der Erbsünde' ist? Ja noch mehr : ich würde wenn ich den Autor nicht kennte, jede Wette halten, daß es ein Jesuit sen muß."

[31] ZWEIG, "Rilkes *Neue Gedichte*", article paru à Berlin dans *Das Literarische Echo* le 15 décembre 1908; repris dans *BB*: "der Bibel harter Ton" (p. 87).
Zweig est encore plus explicite dans la biographie consacrée à Sigmund Freud, lorsqu'il déclare :

> "Diesen Einfluß von alttestamentarischer Härte, dieses grimmig inkonziliante, das aus dem beinahe drohenden Auge des alten Kämpfers spricht, versuche man nicht dem Charakterprofil dieses Mannes [Freud] wegzuschmeicheln".

*in* : Stefan ZWEIG, *Sigmund Freud*, (1931), Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1989, p. 29.
Jacques LE RIDER observe une attitude similaire chez le même Sigmund Freud, dans : *Modernité viennoise et crises de l'identité*, Paris, PUF, 1990, p. 247 :

> "Comme l'observe Léon Poliakov à propos de *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, son interprétation de la religion ancestrale, qu'il ne

*Nouveau Testament*, qu'il semble paradoxalement mieux connaître que l'*Ancien*. Nous pourrions prendre exemple de cet article dans lequel l'auteur recourt à une expression paulinienne, en évoquant la personnalité de Renan, qui "passa toute sa vie dans le temple du dieu inconnu"[32]. Cette réminiscence de l'"agnôstos theos"[33] honoré par les Athéniens selon saint Paul dans les *Actes des Apôtres* peut surprendre sous la plume d'un auteur non chrétien.

Une autre lettre de Zweig nous semble résumer sa position par rapport à la religion : il adresse à Emil Hirsch (marchand d'autographes, d'où l'allusion humoristique au manuscrit) ses vœux à l'occasion de son anniversaire, et achève son message par les propos suivants :

> "Pourtant elle est peut-être vraie, cette légende ancienne qui dit que, quelque part, un grand livre (manuscrit, bien sûr) est tenu par le juge suprême, dans lequel est inscrit, sur une feuille particulière, tout ce qu'un homme a fait de bon."[34]

---

connaissait qu'imparfaitement, se ressentait des déformations suscitées par la culture chrétienne ambiante, qui avait coutume d'opposer le légalisme et la rigueur de l'Ancien Testament à la douceur maternelle du Nouveau. Deux préjugés majeur se rencontrent constamment sous la plume de Freud..."

[32] ZWEIG, "Renan", *in*: *Souvenirs et rencontres*, texte français [avec parfois des adaptations et des omissions] d'Alzir Hella, Paris, Grasset, 1951, pp. 175-187. Le texte original est paru sous le titre : "Ernest Renan : Zum Jahrhunderttage seiner Geburt, 27. Februar 1823", *NFP*, 25 février 1923 ; ce texte est repris dans le recueil *Zeiten und Schicksale : Aufsätze und Vorträge aus den Jahren 1902-1942* [abréviation *ZS*], édité par Knut Beck, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1990, pp. 105-122.

[33] *Actes des Apôtres* 17, 23 (Paul à Athènes) :

> "Parcourant en effet [Athènes] et considérant vos monuments sacrés, j'ai même trouvé un autel qui portait l'inscription : A un Dieu inconnu." (traduction E. Osty et J. Trinquet, Paris, Siloé, 1974).

[34] ZWEIG à Emil HIRSCH, *in*: *Emil Hirsch : Zum 14. März 1936*, München, Heller, 1936, pp. 7-8 :

> "Vielleicht ist sie doch wahr, die alte Legende, daß irgendwo vom letzten Richter ein ganz großes Buch geführt wird (eigenhändig natürlich, D. a. s.), wo alles gute, daß ein Mensch getan, vermerkt wird auf einem besonderen Blatt."

L'auteur de la lettre transforme, comme à l'accoutumée, un récit biblique en "légende" ("Legende"), et lui ôte toute portée transcendante ; seule reste gravée dans son esprit l'image d'un juge inscrivant les bienfaits des êtres humains dans un livre, abondamment attestée par de nombreux récits et par l'iconographie bibliques. Mais Zweig est passablement imprécis dans la restitution de ce récit, dans la mesure où il parle d'un seul livre tenu par le juge suprême ; or le texte original, contenu dans l'*Apocalypse*[35], évoque plusieurs livres (ceux de chaque conscience, vraisemblablement) ainsi que le Livre de Vie. Ce texte de l'*Apocalypse* à été repris ensuite dans le *Dies irae*, incorporé à la liturgie chrétienne et sans doute familier à la plupart des habitants d'un pays catholique comme l'Autriche-Hongrie, puisque le *Dies irae* était chanté lors de la messe des morts. Certes, cette image biblique réutilise des données vétéro-testamentaires[36], et ne s'inscrit donc pas *a priori* dans la seule tradition chrétienne. Mais la présence du Juge, qui n'est pas contenue dans l'*Exode* ou dans d'autres livres de la Bible hébraïque, montre que Zweig transmet, bien imparfaitement d'ailleurs, ce récit dans la tradition chrétienne, non pour sa valeur intrinsèque, mais pour sa portée symbolique.

Qu'il s'agisse d'ailleurs de textes inspirés des religions juive, chrétienne ou bouddhique, la plupart de ceux-ci contiennent des

---

[35] *Apocalypse* 20, 12 :

> "Et je vis les morts, les grands et les petits, debout devant le trône [du Juge]; et des livres furent ouverts [ceux de chaque conscience], et un autre livre fut ouvert qui est celui de la Vie. Et les morts furent jugés d'après ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œuvres."

D'autres allusion au Livre de Vie se trouvent dans l'*Apocalypse* 3,5 et 21, 27.

[36] *Ancien Testament* : *Exode 32*, 32; *Daniel* 7, 10 et 12, 1 ; *Psaumes* 138,16 et 68,29 etc...

inexactitudes, comme le rappelle sévèrement Margarita Pazi dans un article publié en 1982 :

> "Et dans les rares thèmes juifs, Zweig se méprend toujours sur le "point de vue" juif, que ce soit volontairement, comme dans *Jérémie*, ou bien par erreur d'interprétation psychologique dans *Le bouquiniste Mendel*, ou par licence poétique, comme dans la *Neige*."[37]

Nombreuses sont d'ailleurs les voix qui se sont élevées contre une interprétation "purement symbolique et abstraite"[38] de la judéité par Zweig. Il semblerait que notre auteur envisage l'héritage juif (ou chrétien) comme une sorte de mythologie, au même titre que les mythologies grecque et romaine, d'autant plus importantes à ses yeux qu'elles ne véhiculent plus aucun récit sacré, mais bien plutôt la possibilité d'un traitement littéraire ou esthétique :

> "Que reste-t-il en réalité de L'Ancien Testament ? Non pas le Deutéronome, la loi, l'esprit rigide, mais les mythes et les arabesques de la légende, Ruth et Job ; les doux poèmes sont moins périssables que les Tables de la loi et le temple de Salomon ; de l'édifice gigantesque du Ramayana il ne subsiste, en notre époque d'intellectualisme, que les délicieux épisodes de Savitris, du Talmud et du Coran deux ou trois paraboles seulement. Tout le reste est spirituellement mort, n'est que parchemin craquelé, poussière vénérable dans lesquels

---

[37] Margarita PAZI, "Co-Referat zu Prof. Zohns Vortrag", *Bulletin des Leo-Baeck-Instituts*, 63, 1982, New-York, Jüdischer Verlag, page 35 :

> "Und in seinen seltenen jüdischen Motiven mißversteht Zweig stets den jüdischen'Punkt' : absichtlich in *Jeremias*, durch unrichtige Reaktionsinterpretation des Charakters in *Buchmendel* und aus Gründen der künstlerischen Erfassung in *Schnee*."

[38] Harry ZOHN, *"Ich bin ein Sohn der deutschen Sprache nur...", Jüdisches Erbe in der österreichischen Literatur*, Wien, Amalthea, 1981, page 126 :

> "Jüdische Kritiker Zweigs (...) kritisieren sein rein symbolisches und abstraktes Verständnis von Judentum..."

fouillent les archéologues de l'esprit à la recherche d'une chose à tout jamais disparue."[39]

Ce texte montre le peu de cas que fait Zweig de la dimension spirituelle des textes sacrés de l'humanité, réduits à de simples sources d'inspiration poétique ou d'émotion esthétique. Dans un article intitulé "Rückkehr zum Märchen"[40] et publié en 1912, Zweig évoque la Bible qui, par delà la religion, possède une beauté intrinsèque, et rappelle qu'il nous est possible de considérer les histoires d'Esther, de Job et de Ruth comme des "légendes" ou des "contes"[41].

L'auteur ne se sent guère concerné personnellement par les coutumes et traditions juives, il affecte même de les ignorer, comme en témoigne une lettre inédite à son ami d'enfance et coreligionnaire Viktor Fleischer :

" A propos : aujourd'hui, j'ai entendu dire que c'était la Pâque juive, je te souhaite tout ce qu'on peut souhaiter à un bon juif (bien entendu, du pain au levain). Nous autres, nous

---

[39] ZWEIG, *Souvenirs et rencontres*, texte français [avec quelques adaptations et omissions] de Alzir Hella, Paris, Grasset, 1951, pp. 175-187. Le texte original de Zweig ("Dante") a paru dans la *NFP*, le 11 septembre 1921, à l'occasion du 600ème anniversaire de la mort de Dante. Repris dans *Zeiten und Schicksale : Aufsätze und Vorträge aus den Jahren 1902-1942*, édité par Knut Beck, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1990, pp. 93-104.

"Was ist in Wahrheit von dem Alten Testament geblieben? Nicht das Deuteronom, das Gesetz, der starrgewordene Geist, sondern die Mythen und legendären Arabesken; Ruth und Hiob, die zarten Gedichte, sie sind ewiger als die Gesetztafeln Moses und der Tempelbau Salomons, von dem Riesenbau des'Ramayana' leben einzig die seligen Episoden Savitris, von Talmud und Koran ein paar bildgewordene Gleichnisse hinein in unseren geistigen Tag -alles andere ist geistig ertarrt, knisterndes Pergament, erhabener Schutt, in dem die Archäologen des Geistes nach dem ewig verlorenen graben."

[40] "Rückkehr zum Märchen", publié la première fois dans la *Neue Freie Presse* le 14 décembre 1912, contenu dans le recueil *Begegnungen mit Büchern*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1984, pp. 63 à 73.

[41] ZWEIG, *in: op.cit.*, p. 66. Les termes utilisés par Zweig sont "Legende" et "Märchen".

n'avons pas ce genre de préoccupation, nous sommes montés dimanche (Adelt, Camill et moi) sur le Kahlenberg."[42]

En un mot, il rejette l'aspect religieux, transcendantal de son origine, et privilégie l'aspect intellectuel, comme il l'explique à propos de l'écrivain Jacob Wassermann :

> "Car chez la plupart des écrivains juifs allemands, le judaïsme a cessé depuis longtemps de représenter la substance profonde, le noyau de leur être ; c'est bien plus un point de vue intellectuel, une manière d'envisager les choses, un mécanisme spirituel (...) En passant au travers de mille filtres et mélanges, il s'est tellement éloigné du juif véritable, de l'Ancien Testament, qu'il est tout autant impossible de qualifier de juifs ces "juifs de la culture" que les Italiens d'aujourd'hui de Romains et les Grecs d'Hellènes." [43]

À sa science approximative des fêtes religieuses correspond également une connaissance limitée du peuple juif, car Zweig dit n'avoir fréquenté pendant de longues années que les représentants de la population juive viennoise, germanophone, cosmopolite, libérale et

---

[42] Lettre manuscrite de Stefan ZWEIG à Viktor FLEISCHER, datée du 21 mars 1903 ; cette lettre se trouve au Deutsches Literaturarchiv, Schiller-Nationalmuseum, Marbach am Neckar, Fonds Zweig, cote 84 1780/3 :

> "Nebenbei : heute ist -hör'ich- Seder, ich wünsche Dir alles dazu, was man einem guten Juden wünschen kann (natürlich gesäuertes Brot). Wir kümmerten uns um dergleichen nicht, stiegen sonntags (Adelt, Camill und ich) auf den Kahlenberg." (Traduction MEZ)

[43] ZWEIG, "Jacob Wassermann", *in* : *E.E.*, p. 200 :

> "Denn bei den meisten jüdischen Schriftstellern in Deutschland ist das Judentum längst nicht mehr die innere Substanz, der Kern ihres Wesens, sondern nur eine Art intellektueller Optik, eine Anschauungsform, ein geistiger Mechanismus (...) Es ist auf dem Weg der tausend Filtrierungen und Vermischungen dem echten, dem alttestamentarischen schon so ferne geworden, daß solche Kulturjuden ebensowenig Juden genannt werden dürfen wie die Italiener von Heute noch Römer und die Griechen Hellenen."

assimilée, donc souvent agnostique[44]. Cette catégorie de personnes, que Theodor Herzl qualifiait de "Geldjuden", ne doit pas faire oublier les "Ghettojuden"[45], ces juifs religieux de Galicie, de Bucovine et d'autres régions orientales de l'empire autrichien. Zweig, en faisant la connaissance d'Ephraim Moses Lilien vers 1900, prendra conscience des particularités de cette population, avec laquelle il n'avait auparavant guère eu de contacts :

> "En la personne du dessinateur E.-M. Lilien, fils d'un pauvre maître tourneur orthodoxe de Drohobycz, je rencontrai pour la première fois un authentique juif de l'est, et par conséquent un judaïsme qui jusqu'alors m'était inconnu dans sa force et son opiniâtre fanatisme."[46]

On le voit, la description que fait Zweig des juifs originaires de l'est de l'empire -qu'il assimile aux juifs orthodoxes- n'est pas exempte de critique : une lettre adressée par Zweig à Alfred Wolf nous permet de mieux comprendre le sens de sa critique :

> "Mais il appartient à ma nature profonde -est-ce là un défaut ou une qualité?- de manquer de fanatisme, de rejeter toute partialité et tout unanimisme."[47]

---

[44] Leopold SPIRA, *Feindbild'Jud', 100 Jahre politischer Antisemitismus in Österreich*, Locker Verlag, Wien-München, 1981. Spira fait la constatation suivante (page 35) :

> "Die Assimilation ist gleichbedeutend mit einer bewußten Loslösung von den jüdischen religiösen und kulturellen Traditionen und der Übernahme einer anderen Ideologie."

[45] Cité dans Carl E. SCHORSKE, *Vienne Fin de Siècle*, Seuil, Paris, 1983, traduit de l'américain par Yves Thoraval, page 163.

[46] Stefan ZWEIG, *MH, op. cit.*, page 145. Le texte original se trouve dans *WvG*, page 142 :

> "In dem Zeichner E.-M. Lilien, dem Sohn eines armen orthodoxen Drechslermeisters aus Drohobycz, begegnete ich zum erstenmal einem wirklichen Ostjuden und damit einem Judentum, das mir bisher in seiner Kraft, seinem zähen Fanatismus unbekannt gewesen."

[47] Lettre de ZWEIG à WOLF, datée du 4 février 1937, citée par Harry ZOHN, *op. cit.*, page 125 :

La psychologie de certains personnages, auxquels l'auteur attribue dans ses nouvelles une origine juive orientale, relève parfois du simple cliché, comme le souligne Leon Botstein :

> "Il reprenait certaines caricatures antisémites, et utilisait des adjectifs tels que 'talmudique' pour décrire des discussions sophistiques, et 'Shylock' pour décrire des marchands juifs à mauvaise réputation."[48]

Les juifs de l'est, auxquels Joseph Roth dans son livre *Juden auf Wanderschaft*[49] rend un vibrant hommage, tout en les mettant en garde contre les mirages de l'assimilation, représentent un monde auquel Zweig se sent totalement étranger[50] : leur refus d'assimilation, leur

---

> "Aber es gehört zu meinem Wesen -vielleicht ist es ein Vorzug, vielleicht ein Defekt- daß mir jeder Fanatismus fehlt, daß ich jede Einseitigkeit und Einlinigkeit ablehne."

[48] Leon BOTSTEIN, *in* : SONNENFELD, *op. cit.*, p. 96 :

> "He [Zweig] accepted certain anti-Semitic caricatures, and used adjectives like 'talmudic' to describe sophistic disputations and 'Shylock' to describe disreputable Jewish merchants."

D'autres études, menées par George L. MOSSE et Steven BELLER par exemple, soulignent à quel point les écrivains libéraux "contribuèrent à stigmatiser 'le Juif' en se faisant le colporteur des pires préjugés à son égard", *in* : BELLER, *Vienna and the Jews, 1867-1938, a cultural history*, Cambridge University Press, Cambridge, 1989 ; cet ouvrage a été traduit en 1991 par Daniel Alibert-Kouragine, et publié à Paris, chez Nathan, sous le titre *Vienne et les Juifs, 1867-1939*, p. 132.

[49] Joseph ROTH, *Juden auf Wanderschaft, in*: *Werke*, herausgegeben und eingeleitet von Hermann Kesten, Kiepenheuer und Witsch, Band 3, 1976, pp. 293-305.
Karl-Emil FRANZOS (1848-1904), un ami et correspondant de Zweig, évoque avec beaucoup de sensibilité l'univers des Juifs de Galicie (dont il était originaire sans être pour autant juif orthodoxe) dans des récits et nouvelles où il qualifie la Galicie de "Halb-Asien" (1876); il publia *Die Juden von Barnow* en 1877 (œuvre qu'il considérait comme "une arme pour les Lumières dans leur combat contre l'obscurantisme"), *Leib Weihnachtskuchen und sein Kind* en 1896, *Geschichte des Erstlingswerks* en 1894 et *Der Pojaz* paru de façon posthume en 1905. On lira avec profit l'étude que fait Steven BELLER des thèmes fondamentaux que diffuse la *Haskalah*, à l'exemple de la vie et l'œuvre de Karl-Emil FRANZOS, *in* : BELLER, p. 138-139.

[50] ZWEIG sera confronté à la réalité des ghettos lors d'un voyage qu'il fera en Galicie en 1915, voyage sur lequel nous reviendrons dans le troisième chapitre.de notre étude

particularisme, leur religiosité ne les prédisposent pas à devenir des Européens tels que les rêve notre auteur[51]. L'héritage que revendique Zweig est bien moins constitué de Moïse, de David ou de Jacob, que de Goethe, de Lessing et des Lumières allemandes[52], pour reprendre un mot de Roth dans une lettre à son ami Stefan[53].

Zweig, dans sa correspondance, semble donc considérer son origine juive comme le fruit du hasard, un fait auquel il feint de ne prêter qu'une attention très relative. Ainsi écrivit-il à Martin Buber :

> " Ma judéité ne me pèse ni ne m'enthousiasme, ne me torture ni ne me marginalise, je la sens tout comme je sens mon cœur battre lorsque j'y prête attention, et ne le sens pas lorsque je n'y prête pas attention."[54]

La relative indifférence que professe Zweig à l'égard du judaïsme est sans doute la conséquence d'une éducation caractérisée par l'abandon des

---

[51] Lire à ce propos Joseph ROTH, *op. cit.*, p. 305, qui parle du mépris que ressentent les juifs occidentaux assimilés à l'égard de leurs coréligionnaires :

> "Wer diese [westliche] Kultur hat, darf bereits den Vetter verachten, der, noch echt und unberührt, aus dem Osten kommt und mehr Menschlichkeit und Göttlichkeit besitzt, als alle Prediger in den theologischen Seminaren Westeuropas finden können. Hoffentlich wird dieser Vetter genug Kraft haben, nicht der Assimilation zu verfallen."

[52] Lire le témoignage de Viktor Weisskopf, "Einige persönliche Eindrücke von Österreich", cité dans l'ouvrage de BELLER. On peut lire, page 190, l'évocation que Weisskopf, appartenant comme Zweig à la bourgeoisie libérale assimilée, fait de son enfance et de son éducation :

> "Ce qui comptait le plus, c'était ce qu'on appelait la *Bildung*. Il s'agissait d'acquérir une connaissance approfondie des trésors de la culture allemande, des œuvres de Goethe, de Schiller et de Lessing, de la musique de Bach, de Mozart et de Beethoven et d'apprendre à les aimer."

[53] Lettre datée du 22 mars 1933, adressée par Roth à Zweig, citée par Robert S. WISTRICH, *The Jews of Vienna in the age of Franz Joseph*, Oxford University Press, Oxford, 1989, page 664, note 169.

[54] Martin BUBER, *Briefwechsel aus sieben Jahrzehnten*, Band II : 1918/1938, Heidelberg, Verlag Lambert Schneider, page 431 :

> "Es belastet das Judensein mich nicht, es begeistert mich nicht, es quält mich nicht und sondert mich nicht, ich fühle es ebenso wie ich mein Herzschlag fühle wenn ich daran denke, und ihn nicht fühle wenn ich nicht daran denke." (traduction MEZ).

traditions, car le désir d'assimilation et d'émancipation -rendue possible par la *Bildung*- implique souvent, dans la Vienne au tournant du Siècle, le sacrifice de son identité juive[55].

À la différence de nombre de ses contemporains[56], Zweig passe sous silence l'antisémitisme qui pourtant prenait des proportions préoccupantes au tournant du siècle. La ville de Vienne était administrée par Karl Lueger (auquel l'empereur François Joseph -qui désapprouvait les idées antisémites[57]- avait refusé l'investiture, entre 1895 et 1897 ; cette décision, comme le rappelle Carl E. Schorske[58], lui valut l'admiration de Sigmund Freud). Personne ne pouvait ignorer cet état de fait[59], Zweig pas

---

[55] Ce qui n'est pas le cas de Moses Mendelssohn et des partisans de la *Haskalah*, qui incitèrent les Juifs à sortir du Ghetto et à s'intégrer dans la société tout gardant leur identité. Lessing s'inspira de Moses Mendelssohn lorsqu'il créa le personnage de Nathan, dans sa pièce *Nathan der Weise*.

[56] Voir Arthur SCHNITZLER, *Jugend in Wien*, Wien, Molden, 1963, p. 328 :

> "Es war nicht möglich, insbesondere für einen Juden, der in der Öffentlichkeit stand, davon abzusegen, daß er Jude war, da die anderen es nicht taten, die Christen nicht und die Juden noch weniger..."

[57] Lire dans l'article de Margarita PAZI, "Stefan Zweig, Europäer und Jude", *in*: *Modern Austrian Literature*, Volume 14, numéros 3/4, 1981, page 293, la déclaration de François-Joseph à Taaffe :

> "Ich dulde keine Judenhetze in meinem Reiche. Jede Antisemitenbewegung muß sofort in ihrem Keim erstickt werden... Die Juden sind tapfere und patriotische Männer und setzen ihr Leben mit Freude ein für Kaiser und Vaterland".

[58] Carl E. SCHORSKE, *Vienne fin de siècle, Politique et culture*, Paris, le Seuil, 1983, p. 23.

[59] Steven BELLER, *op. cit.*. On peut lire, page 88 :

> "La raison en est que cette ville [Vienne] fut le principal foyer de l'antisémitisme en Europe avant la Première Guerre mondiale et la seule capitale de l'époque à avoir un gouvernement antisémite élu. En d'autres termes, il était pratiquement impossible d'y ignorer la question juive, revendication de ses origines et rejet ne représentant que deux manières de réagir devant le même problème."

Et Beller cite en note 11, page 88, l'ouvrage de Hirschfeld, dans lequel celui-ci affirme que la première question posée à Vienne, en parlant d'un inconnu, était : "est-il juif?".

moins que tout autre. Aucun juif n'était à l'abri des actions antisémites : qu'il nous soit permis de mentionner Theodor Herzl, qui fut contraint de démissionner de la fraternité étudiante *Burschenschaft Albia,* parce qu'il était juif. Gustav Mahler, qui candidatait au poste de chef d'orchestre aux *Gesellschaft Konzerte,* fut lui aussi victime de l'antisémitisme ambiant[60].

Il vaut la peine de se demander les raisons de cette attitude pour le moins étrange ; nous l'avons vu, Zweig ne pouvait ignorer la situation en Autriche, et ne pouvait non plus également oublier dans ces circonstances son origine juive, comme le dit justement un de ses coreligionnaires dans ses mémoires :

> "En fait, j'avais complètement oublié que j'étais juif. Mais à présent les antisémites m'amenaient à faire cette découverte désagréable"[61]

L'étude des différents éléments mentionnés jusqu'à présent nous permet donc de supposer qu'en réaction à l'antisémitisme ambiant[62],

---

S'il était besoin d'une ultime preuve pour montrer que Zweig ne pouvait ignorer l'antisémitisme, Margarita Pazi cite, dans son article "Stefan Zweig, Europäer und Jude", *op. cit.*, une lettre de Schnitzler à Zweig, en date du du 9 avril 1915 :

> [Die Entfernung] "eines höchst verdienstvollen Mannes [sei] ein Symptom, nicht das erste und keineswegs das letzte eines Geistes, ja vielleicht einer Weltanschauung, als deren tiefsten und letzten Ausspruch man wohl einen Ihnen wohl kaum unbekannt gebliebenen Ausspruch eines hohen Herren bezeichnen kann, der lautet : Wie kann man Rosenbaum heißen?" (p. 294).

[60] Henry-Louis de LA GRANGE, *Gustav Mahler, Chronique d'une vie,* tome 1 : *Vers la gloire,* Paris, Fayard, 1987, page 444 :

> "Brahms, lui, qui fait partie du comité, racontera à Heuberger que la candidature de Mahler était quasiment retenue lorsque le président Koch von Langentreu a rappelé que Mahler était juif. Aussitôt la décision a été remise en question et Richard von Perger a été élu a sa place au bout de quelques minutes."

[61] Sigmund MAYER, *Ein jüdischer Kaufmann, 1831-1911. Lebenserinnerungen,* Leipzig, 1911, page 289.

[62] Dans un article sur "Karl Kraus et l'identité juive déchirée", *op. cit.*, Jacques Le Rider montre comment le juif assimilé se voit obligé, face à la montée de l'antisémitisme, de "donner des preuves de son authentique assimulation" :

Zweig a volontairement transformé son identité juive -donc vulnérable dans le contexte présent- en une autre identité, moins fragile, moins susceptible de le faire souffrir, et plus en accord avec sa sensibilité. Ce transfert d'identité présente deux aspects principaux.

## B. Transferts d'identité

### 1) *Esthétisme*

Zweig appartient à cette génération de juifs viennois dont les parents déjà avaient réussi leur assimilation dans la société métropole autrichienne, intégration d'autant plus aisée que l'on était fortuné et ouvert à la culture. Pour la génération suivante, l'art n'était plus envisagé comme moyen de parvenir, mais comme fin en soi ; c'est pourquoi il fut possible à Zweig de ne pas entrer dans les affaires, comme son père, mais de devenir homme de lettres. Aux "Geldjuden", pour parler comme Herzl, succède la génération des "Kulturjuden"[63]. Cet attachement à la culture, presque excessif puisque, pour bien en souligner la démesure, Zweig parle de "monomanie", d'un "culte si fanatique des beaux-arts"[64], témoigne d'un malaise social, d'un refus de voir la réalité en face.

---

"Instinctivement, la génération des "Jeunes", qui prend conscience de sa situation socio-politique entre 1880 et 1900, cherche à se démarquer des rôles socio-culturels trop 'typiquement juifs', en se détournant en particulier des métiers de l'argent : banque, industrie, commerce. Quatre formes de réaction sont alors typiques : le choix de l'art et de la littérature poussés jusqu'à 'l'art pour l'art' ; la révolte contre l'idéologie capitaliste du profit et la fascination des programmes réactionnaires, néo-aristocratiques, souvent liés à une 'germanomanie' élitaire ; la révolte contre le pouvoir de l'argent à travers le socialisme ; l'idée sioniste comme utopie d'une humanité nouvelle." (p. 123).

[63] Le terme de "Kulturjuden" est employé par Zweig dans son article "Jacob Wassermann", paru le 23 août 1912 dans la *Neue Rundschau* et repris dans le recueil *Europäisches Erbe* [abréviation *EE*], édité par R. Friedenthal, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1990, p. 200.

[64] ZWEIG, *MH, op. cit.*, page 78.

Lorsque Zweig tente d'analyser les motivations profondes qui portèrent toute une génération vers les livres, il en arrive à la conclusion qu'il s'agit d'un mouvement de fuite hors de soi-même, "ein von sich Wegwollen" :

> " Il s'agit toujours d'un désir irrésistible qui nous pousse à franchir les frontières de notre propre monde, à nous perdre dans l'étranger..."[65].

Ces mots, écrits en 1912, sont révélateurs de l'état d'esprit de Zweig, qui voit dans la littérature un moyen d'oublier ou plutôt de sublimer la réalité viennoise, par trop antisémite. Mais la fuite, à laquelle il est si souvent fait allusion sous la plume de Zweig, ne saurait être comprise seulement comme un mouvement horizontal (=>)[66], ayant pour point de départ l'identité juive, située dans la société, et se dirigeant vers une destination plus lointaine, hors des frontières de l'empire. Il s'agit bien plus d'un élan vertical, partant de la matérialité vers un monde supérieur, spirituel et immatériel :

---

[65] ZWEIG, "Rückkehr zum Märchen", *in* : *Begegnungen mit Büchern* [abréviation : *BB*], *op.cit.*, page 66 :

> "Immer ist's nur Drang, aus den Grenzen eigener Welt zu treten, sich verlieren in Fremdem..."

[66] Dans certains cas, on peut observer un mouvement horizontal se dirigeant vers soi-même (<=) correspondant à un repli sur soi face à l'adversité; c'est ce que suggère Zweig dans la biographie qu'il consacre à Freud en 1931, dans laquelle il affirme :

> "Niemals hat Freud der Tröstung willen dem Menschen einen Ausweg ins Behagliche gezeigt, eine Flucht in irdische oder himmliche Himmelreiche, immer nur den Weg in sich hinein, den gefährlichen Weg in die eigene Tiefe."

Voir ZWEIG, "Sigmund Freud", *in* : *Die Heilung durch den Geist. Mesmer, Mary Baker-Eddy, Freud*, Leipzig, Insel-Verlag, 1931. Édition utilisée : Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1982, p. 23.

Plus récemment, Carl E. SCHORSKE a montré dans son excellent ouvrage *Vienne fin de siècle, Politique et culture*, Paris, Le Seuil, 1983, comment les crises personnelles que traversait Freud provoquèrent un repli sur lui-même, tandis qu'inversement "ses idées prenaient de l'envol" :

> "Freud fit face à ses frustrations professionnelles et politiques en opérant une retraite sociale et intellectuelle." (p. 181).

" Je ne sais quoi dans le juif cherche inconsciemment à échapper à ce qui adhère de moralement douteux, de répugnant, de mesquin, de purement matériel à tout commerce, à tout ce qui n'est que monde des affaires, et à s'élever dans la sphère plus pure du spirituel, où l'argent ne compte plus (...) Ce n'est pas par hasard qu'un Lord Rothschild est ornithologiste, un Warburg historien de l'art, un Cassirer philosophe, un Sassoon poète ; ils ont tous obéi à la même tendance inconsciente à se libérer de ce qui a rétréci le judaïsme, la froide volonté de gagner de l'argent, et peut-être que par là s'exprime encore la secrète aspiration à échapper, par la fuite dans le spirituel, à ce qui est spécifiquement juif, pour se fondre dans la commune humanité."[67]

Sans faire explicitement allusion à l'antisémitisme ambiant, Zweig réagit ici face à l'image des juifs, véhiculée par ceux qui leur sont hostiles ; d'une part, il nie chez les juifs tout attachement excessif à l'argent[68] (cliché

---

[67] ZWEIG, *WvG*, pp. 25-26 :

"Unbewußt sucht etwas in dem jüdischen Menschen, dem moralisch dubiosen, dem Widrigen, Kleinlichen und Ungeistigen, das allem Handel, allem bloß Geschäftlichen anhaftet, zu entrinnen und sich in die reinere, die geldlose Sphäre des Geistigen eu erheben, als wollte er (...) sich und seine ganze Rasse vom Fluch des Geldes erlösen... Es ist kein Zufall, daß ein Lord Rothschild Ornithologe, ein Warburg Kunsthistoriker, ein Cassirer Philosoph, ein Sassoon Dichter wurde ; sie alle gehorchten dem gleichen, unbewußten Trieb, sich von dem frei zu machen, was das Judentum eng gemacht, vom bloßen kalten Geldverdienen, und vielleicht drückt sich darin sogar die geheime Sehnsucht aus, durch Flucht ins Geistige sich aus dem bloß Jüdischen ins allgemein Menschliche aufzulösen."

[68] ZWEIG, *MH*, p. 29 :

"Dans le monde juif, l'aspiration à la richesse est épuisée après deux, tout au plus trois générations au sein d'une même famille ; et justement les puissantes dynasties trouvent des fils peu disposés à reprendre les banques, les fabriques, les affaires en pleine prospérité de leurs pères."

Ce phénomène de prise de distance par rapport à l'argent peu également s'opérer en une seule génération, comme dans le cas du juif Lämmel Kanitz, devenu sur le tard Monsieur Lajos de Kekesfalva. Mais à sa réussite financière et sociale correspond également l'accroissement de ses connaissances, car "en voyage, durant des nuits entières, en voiture, au restaurant, en marchant, il lisait et apprenait" (p. 124). En fait, la mort de sa femme "fut son chemin de Damas. A partir de ce jour un changement s'opéra chez cet esclave des affaires. Un dieu était mort en lui qu'il avait servi depuis son enfance : l'argent." *In* : ZWEIG, *La pitié dangereuse*, Paris, Grasset, 1990, p. 168.

antisémite traditionnel ou démonstration de Marx[69]), mais souligne bien plus leur désir de gagner les sphères de l'esprit. Il est intéressant de noter que cette aspiration à un monde élevé n'est, dans la perspective de Zweig, nullement l'expression d'une quête de Dieu, de la Transcendance. Il ne s'agit donc pas d'un élan de religiosité (tel que le manifestent les *Ostjuden* orthodoxes, par exemple, ou bien ceux qu'il qualifie de "primitifs"[70]) mais d'un enthousiasme intellectuel, d'une

> "monomanie, d'un culte si fanatique des beaux-arts, d'une surestimation poussée jusqu'à l'absurde des valeurs esthétiques"[71] .

Alors que chez Zweig, l'image du juif semble être dépourvue de toute transcendance, l'attachement à la culture et à l'art est, à l'inverse, tout à fait comparable à la ferveur religieuse. Preuve en est l'usage fréquent d'expressions ou de formules bibliques pour évoquer le monde de la culture, mais aussi, comme nous le verrons ultérieurement, l'idée même d'Europe. Cette sacralisation s'effectue à des niveaux différents :

---

[69] Karl MARX, "A propos de la question juive" (1844), *Œuvres*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, tome 3, Philosophie, 1982, pp. 347-381 (traduction Maximilien Rubel) :

> "Considérons le juif profane tel qu'il est : non pas, à l'exemple de Bauer, le *juif du Sabbat*, mais le *juif de tous les jours*.
>
> Ne cherchons pas le secret du juif dans sa religion, mais cherchons le secret de la religion dans le juif réel.
>
> Quel est le fond profane du judaïsme? Le besoin *pratique*, l'*intérêt personnel*.
>
> Quel est le culte profane du juif? Le *trafic*. Quel est son dieu? L'*argent*.
>
> Eh bien! En s'émancipant du *trafic* et de l'*argent*, donc du judaïsme réel et pratique, notre époque s'émancipera du même coup." p. 375.

Voir également l'étude de Julius Carlebach, *Karl Marx and the Radical Critique of Judaism*, Londres, Boston, 1978.

[70] ZWEIG, "Verse eines Gottsuchers", paru pour la première fois dans *Die Nation*, Berlin, 23. Jahrgang (1905-1906), n°36. Nouvelle parution dans le recueil *BB*, pp. 80-84. Lire p. 80 : "Frömmigkeit glaubt man nur den Primitiven".

[71] ZWEIG, *MH*, p. 78.

1) Certaines œuvres littéraires sont comparées de manière explicite, à l'aide de l'adverbe de comparaison "wie", avec des éléments appartenant au domaine religieux. Ainsi le *Livre d'Heures* de Rainer-Maria Rilke, auquel Zweig consacre un article[72] en 1906, est-il selon lui "comme un livre de prière" ("wie ein Gebetbuch" ; peut-être est-ce une allusion au titre d'origine de ce recueil : *Die Gebete*). Notre auteur niera d'ailleurs toute dimension transcendante à cette œuvre, affirmant que l'auteur avait "humanisé" ("vermenschlicht") Dieu, et démontrant, à la manière d'un Feuerbach, que Rilke créa Dieu à son image[73].

Dans l'étude biographique consacrée à Verhaeren[74], Zweig en vient à évaluer l'importance de Nietzsche dont le "*Zarathoustra* est un livre de prédicateur"[75]. Ici, il n'établit plus de comparaison entre deux termes, comme dans l'exemple précédent, mais un rapport d'identité entre le sujet

---

[72] ZWEIG, "Verse eines Gottsuchers", *op. cit.*

[73] *Ibid.*, p. 81 :

> "Und [schafft] Gott nach seinem Ebenbilde".

Cette interprétation est sujette à caution, comme le rapelle Philippe Jaccottet dans une étude consacrée à Rilke :

> "Mais se refuser à voir dans l'élan du *Livre d'heures* vers ce Dieu pressenti autre chose que pur "esthétisme" ne serait pas une moindre erreur."

(Ph. JACCOTTET, *Rilke,* Paris, Écrivans de toujours, Le Seuil, 1970, p. 39).

[74] ZWEIG, *Emil Verhaeren,* Leipzig, Insel-Verlag, 1910; nouvelle édition *Emil Verhaeren,* Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1984, pp. 23 à 248.

[75] *Ibid.*, p. 136 : "weil sein *Zarathustra* ein Predigerbuch ist".

Zweig n'est pas le seul à ranger *Zarathustra* parmi les écrits 'sacrés' ; lorsque Nietzsche demanda à son disciple Köselitz à quelle catégorie appartenait cet ouvrage, celui-ci lui répondit :

> "Sous quelle rubrique ranger votre nouveau livre ? Je dirais presque celle des 'écrits sacrés'."

F. NIETZSCHE cité par Curt Paul JANTZ, *Nietzsche,* biographie, tome 3, Paris, Gallimard, 1984, p. 487.

L'auteur s'interroge sur le bien-fondé de cette affirmation qui représente à ses yeux un premier pas "dans une direction qui, poursuivie plus tard par le Nietzsche-Archiv, s'avéra fatale à la compréhension de l'œuvre de Nietzsche" (p. 493). Le message annoncé par Zarathoustra n'est pas un évangile divin, car "Dieu est mort" (Première partie, prologue, 2), mais annonce prophétique du Surhumain.

et l'attribut, entre création littéraire et textes sacrés. Un tel phénomène est particulièrement frappant dans l'analyse de la *Divine Comédie* de Dante[76] : Zweig mentionne dans un même élan le Coran, le Talmud, la Bible et la *Divine Comédie*, montrant que l'œuvre de Dante

> "partagera aussi l'étrange destin commun à tous les livres saints de l'humanité : c'est précisément le souffle qui les a inspirés, la foi créatrice, qui disparaît dans le tourbillon des âges, et ce qui en formait la matière première, l'élément profane, la lettre, survit à l'esprit."[77]

L'auteur fait accéder ici une œuvre profane au rang d'œuvre sacrée ("livre saint"), lui attribuant une dimension surhumaine, la "force mystique d'une suprême prière"[78] ; le constat établi par Zweig nous amène implicitement à la conclusion suivante : si la "foi" ("Glaube") qui a présidé à l'écriture de ces livres saints n'existe plus, c'est qu'aujourd'hui, "Dieu est mort", pour reprendre la célèbre formule de Nietzsche[79].

Les livres, bibliquement qualifiés d'"Alpha et Oméga de la connaissance"[80], ne sont pas seuls l'objet de la vénération de Zweig, qui

---

[76] ZWEIG, "Dante : Zum sechsten Jahrhunderttag seines Todes", *NFP*, 11. September 1921, pp. 1-4. Reproduit dans : *Zeiten und Schicksale : Aufsätze und Vorträge aus den Jahren 1902-1942* [abréviation *ZS*], édité par Knut Beck, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1990, pp. 93-104.

[77] ZWEIG, *Souvenirs et rencontres*, texte français [avec quelques adaptations et omissions] d'Alzir Hella, Paris, Grasset, 1951, pp. 175-187. Le texte original de Zweig est :

> "Aber dies Schicksal ist ja geheimnisvoll allen heiligen Büchern der Menschheit gemein, daß gerade, was ihnen den Odem einhauchte, der schöpferische Glaube, im Umschwung der Geschlechter verblüht und, was ihre Materie war, das Sinnlich-Profane, dichterisch den Geist überdauert."

[78] ZWEIG, *Emile Verhaeren, Sa vie, son œuvre*, traduit de l'allemand par Paul Morisse et Henri Chervet, Paris, Belfond, 1985, p. 19. Le texte original est : die "mystische Gewalt des großen Gebetes", *in* : *EV, op.cit.*, p. 31

[79] NIETZSCHE, *Also sprach Zarathustra*, erster Teil, "Zarathustras Vorrede", 2 (1883).

[80] ZWEIG, "Das Buch als Eingang zur Welt", publié pour la première fois dans *Pester Lloyd*, le 15 août 1931, repris dans le recueil *BB*, pp. 7-17. L'expression originale de Zweig est : "das Buch [ist] Alpha und Omega alles Wissens...", p. 17.

procède également à la 'béatification' ou 'sanctification' de grands représentants de la littérature mondiale.

2) Les auteurs de telle œuvres littéraires ont été en effet visités par ce que Zweig appelle "une inspiration divine"[81] et qui, bien évidemment, est une image, et non la manifestation d'une foi réelle. Il recourt de façon fréquente à des expressions bibliques pour qualifier les auteurs qu'il porte aux nues : nous pourrions par exemple évoquer un article dans lequel il évoque "die heiligen Namen Goethe, Dante, Shelley"[82]. Il adresse une autre fois une prière fictive[83] à l'auteur grec Lucien de Samosate (deuxième siècle ap. J.C.) qu'il nomme "heiliger Lukian", qualification d'autant plus paradoxale que Lucien était un libre-penseur que l'on a nommé parfois le Voltaire de l'Antiquité ! Walt Whitman, quant à lui, est qualifié d' "apôtre" dans une lettre inédite à Jean-Richard Bloch[84].

Force est de constater, à la lumière des exemples que nous venons d'évoquer, la fréquence de la métaphore sacralisante lorsque Zweig évoque les membres d'une communauté spirituelle, les "Weltbürger jenes heiligen Reichs der Kunst"[85] auquel il vouait un véritable culte.

---

[81] ZWEIG, "Dante", *op. cit.*, p. 102 : "göttliche Inspiration".

[82] ZWEIG, "Das Buch als Eingang zur Welt", *BB*, p. 12.

[83] ZWEIG, "Wiederbegegnung mit Tubutsch", paru dans : *Berliner Tageblatt* le 8 juin 1926, repris dans le recueil *BB*, pp. 99-102. La prière de Zweig est formulée ainsi :

"Heiliger Lukian, steh'ihm bei, unserem lieben Tubutsch!" (p. 102).

[84] Lettre inédite de Stefan ZWEIG à Jean-Richard BLOCH, datée du 2 mars 1919, conservée dans le Fonds Jean-Richard BLOCH à la Bibliothèque Nationale de France, Paris.

[85] ZWEIG, "Abschied von Alexander Moïssi", conférence ayant eu lieu à Milan le 5 juin 1935; contenu dans le recueil *Europäisches Erbe* [abréviation : *EE*], herausgegeben von Richard Friedenthal, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1990, pp. 241-245.

L'art devient donc, si l'on en croit l'auteur, non pas (ou plus) un moyen pour éluder[86] la question de l'antisémitisme, mais un but sublime, une fin élevée, permettant l'accès aux sphères spirituelles. Il y a donc transfert ou substitution du sentiment religieux au profit d'un idéal qui n'est plus spécifiquement juif, donc socialement moins vulnérable.

Karl Kraus, dans un article de la revue *Die Fackel*, présente cette perte de religiosité donc d'identité juive comme une condition nécessaire au recul de l'antisémitisme :

> "Seul une épuration courageuse dans leurs propres rangs, seul le renoncement aux particularismes d'une race qui, après une dispersion de plusieurs siècles, a cessé depuis longtemps de former une nation, seul tout cela peut mettre un terme à ce tourment."[87]

Kraus résume son souhait par ces mots percutants : "Auflösung durch Erlösung", "le salut par l'extinction"[88]. Son attitude, que Theodor Lessing définit comme "l'exemple le plus lumineux de la haine de soi

---

[86] Zweig ne considère rétrospectivement les discours ou les actions antisémites comme de réels dangers mais plutôt comme des "taquineries occasionnelles" (*MH*, p. 43). Il ajoute, à ce propos :

> "même quand Lueger, chef du parti antisémite, fut nommé bourgmestre, rien ne changea dans les relations entre particuliers, et je dois avouer que personne, ni à l'école, ni à l'université, ni dans le monde des écrivains ne m'a jamais suscité le moindre embarras ou témoigné du mépris parce que j'étais juif." (*MH*, p. 43).

Jacques Le Rider écrit à propos de l'aveuglement d'un certain nombre d'intellectuels viennois, face à l'antisémitisme :

> "Cette sous-évaluation du danger réel fut un trait marquant de l'arrière-garde libérale."

*in* : Jacques Le Rider, "Représentations de la condition juive", *Europe*, juin-juillet 1995, n° 794/795, p. 37.

[87] Karl KRAUS, *Die Fackel*, Vienne, mi-novembre 1899, pages 6-7 :

> "Nur ein muthiges Säubern in den eigenen Reihen, nur das Ablegen der Eigenthümlichkeiten einer Rasse, die durch die vielhundertjährige Zerstreuung längst aufgehört hat, eine Nation zu sein, kann all der Qual ein Ende setzen."

[88] Karl KRAUS, *Die Fackel*, n° 23, novembre 1899, p. 5 sq.

juive"[89] ("jüdischer Selbsthaß"), va beaucoup plus loin que la crise de l'identité juive de Zweig, qui ne reniera cependant jamais ses origines.

2) *Idéalisme*

L'idéalisme, auquel les juifs sont, de par leur origine, spontanément disposés selon Zweig, peut prendre différentes formes. Dans une lettre inédite adressée à Jean-Richard Bloch, qui constitue une évocation de la défaite des révolutions allemande et autrichienne, l'auteur note que lors de ces événements, seules quelques figures isolées étaient animées par une conviction, un idéal sincère ; or ces figures sont juives :

> "Il faudrait mentir grossièrement pour donner à nos "révolutions" une couleur héroïque -excepté les grandes figures de Liebknecht et de Landauer et de Luxemburg, ces juifs panhumains qui, méconnaissant le peuple allemand, rêvaient dans leur idéalisme qu'on pouvait changer un peuple militariste, qui ne connait que la joie d'obéir ou de commander, en peuple démocratique."[90]

D'autres fois, cet idéalisme prend un tour nettement moins politique pour constituer bien plus l'expression de la quête d'un territoire situé au-delà de la réalité. C'est vers cet "empire" ("Reich") aux contours encore indéfinis que tentent de se diriger, avant de se perdre dans une bourrasque de neige, quelques juifs, dans l'une des premières nouvelles de Zweig :

> "... les rêves de force victorieuse d'un Judas Maccabée, aux côtés duquel ils se tenaient, enthousiastes, en esprit, se sont écroulés ; l'empire éclatant des juifs, qu'ils avaient devant les

---

[89] Theodor LESSING, cité par J. LE RIDER dans *Modernité viennoise...* p. 304

[90] ZWEIG, lettre inédite à Jean-Richard BLOCH, datée du 6 septembre 1920, conservée dans le Fonds Jean-Richard Bloch à la Bibliothèque Nationale de France, Paris.

yeux, a disparu ; ce ne sont plus que de pauvres juifs, tremblants, démunis. La réalité est ressuscitée." [91]

Outre la volonté d'accéder à un univers spirituel élevé, sorte de "Terre Promise" encore sans nom, la communauté juive présente une autre caractéristique intéressante, dans la perspective européenne : sa situation particulière au sein des nations.

Avant même de tenter d'analyser les rapports entre la communauté juive et la nation -rapports susceptibles de prédisposer à l'idée d'Europe selon Zweig-, rappelons en quelques mots les définitions possibles de ce concept, "car chaque définition de la nation est déjà en tant que telle une théorie implicite de la nation", comme le rappelle Dominique Schnapper[92]. Il a été longtemps convenu d'opposer les deux définitions de nation-génie[93] (conception ethnique de la nation) et nation-contrat[94]

---

[91] ZWEIG, *Im Schnee*, nouvelle publiée la première fois dans *Die Welt* (Vienne), le 2 août 1901, pp. 10-13; reprise dans : *Stefan-Zweig-Buch*, édité par Knut Beck, avec une postface de Max von der Grün, S. Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1981, pp. 247-257 :

> "Die Träume von der siegenden Kraft eines Juda Makkabi, dem sie im Geiste alle begeistert zur Seite standen, sind versunken, das glänzende Reich der Juden, das vor ihren Augen war, ist dahin, sie sind wieder arme, zitternde, hilflose Juden. Die Wirklichkeit ist wieder auferstanden." (pp. 248-249).

[92] Dominique SCHNAPPER, *La communauté des citoyens, Sur l'idée moderne de nation*, Paris, Gallimard, 1994, p. 26.

[93] Alain FINKIELKRAUT, dans *La défaite de la pensée*, Gallimard, 1987, rappelle la conception de Strauss et de Mommsen :

> "L'homme est captif de son ascendance, son quant-à-soi est pure illusion : il est investi jusque dans les replis les plus secrets de son intériorité par l'histoire dont il est l'héritier, par la langue, qu'il parle, par la société qui lui a donné naissance. La tradition le précède et devance sa réflexion : il lui appartient avant de s'appartenir" (p. 50).

[94] Ernest RENAN, "Qu'est-ce qu'une nation?", conférence tenue le 11 mars 1882 à la Sorbonne. Ces propos sont à nouveau publiés dans RENAN, *La réforme intellectuelle et morale et autres écrits*, textes choisis et commentés par Alain de Benoist, Albatros/Valmonde éditeur, 1982, pp. 88-102. Renan s'oppose ici à différents facteurs

(conception élective), mais une étude récente montre que l'opposition des deux définitions, issues l'une de la tradition allemande (Herder, Fichte) et l'autre de la française (Renan), résulte des combats idéologiques du XIX$^{e}$ et n'est plus d'actualité[95]. Elle propose donc de caractériser la nation

> "par l'ambition, par définition jamais pleinement réalisée, de créer une société politique en transcendant par la citoyenneté les enracinements concrets et les appartenances et fidélités particulières"[96].

La nation est donc une forme particulière d'unité politique, visant à intégrer les populations tout en s'affirmant à l'extérieur ; elle se différencie en cela des groupes ethniques, regroupant des individus "héritiers d'une communauté historique et culturelle"[97] sans organisation politique particulière.

---

(race, langue, communauté culturelle, religion, géographie...) que les Allemands jugent déterminants dans la définition de la nation. Pour lui, la nation est "une âme, un principe spirituel" (p. 100) composé d'un passé commun et d'un avenir à réaliser ensemble :

> "Une nation est donc une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a faits et de ceux que l'on est disposé à faire encore. Elle suppose un passé ; elle se résume pourtant dans le présent par un fait tangible : le consentement, le désir clairement exprimé de continuer la vie commune. L'existence d'une nation est (pardonnez-moi cette métaphore) un plébiscite de tous les jours..." (p. 101).

[95] D. SCHNAPPER, *op. cit.*, chapitre V, "Penser la nation", p. 157 sq. :

> "Les penseurs allemands formulent à nouveau l'opposition traditionnelle entre l'idée de la nation démocratique et le *Volk*, entre une nation civique idéelle ou idéale qui, contrairement à l'expérience des nations historiques, aurait éliminé toute dimension ethnique et la nation dite ethnique. La nation fondée sur l'"identité postnationale" n'est-elle pas simplement la nation dite civique - c'est -à-dire l'idée même de nation? En invoquant le *demos* et en appelant de leurs vœux le "patriotisme constitutionnel" pour fonder une nation vraiment démocratique, ils reconnaissent implicitement que, seule, la nation civique ou politique est conforme, dans son principe, à l'idée de nation."

[96] D. SCHNAPPER, *op. cit.*, p. 178.

[97] D. SCHNAPPER, *op. cit.*, p. 29 sq. sur les différences entre nation et ethnie.

La plupart des chercheurs s'accordent à montrer que les juifs ne constituent pas une nation, car "aucun des liens qui sont les signes distinctifs d'une communauté nationale ne les relient", comme le dit Gerson Wolf[98].

Dans un ouvrage plus récent, *The Jews among the Nations*[99], Erich Kahler explique que la communauté juive est un groupe ethnique, dont les traditions sont profondément enracinées dans la religion, et que l'on est donc en droit de considérer qu'ils forment une tribu. Et, poursuivant son propos, Kahler ajoute :

> "Cela est fondamentalement différent d'une *nation*, qui est une organisation du peuple tout à fait séculière, et dont la vie tourne autour d'une forme terrestre de la culture et du développement ethnique." [100]

Kahler aboutit enfin à la conclusion suivante, essentielle dans notre perspective :

> "Aucun autre peuple n'a été aussi constamment et instantanément impliqué dans le destin de l'humanité et concerné par lui, aucun autre peuple n'avait une individualité aussi intrinsèquement tissée d'universalité réelle (...) En effet, la substance de sa particularité est l'universalité."[101]

---

[98] Gerson WOLF, *Die Juden*, Wien, Teschen, 1883, p. 169; cité par Wolfgang HÄUSLER, "Toleranz, Emanzipation und Antisemitismus. Das österreichische Judentum des bürgerlichen Zeitalters (1782-1918)", *in* : VIELMETTI, *op. cit.*, p. 108 :

> "Die Juden sind keine Nation, denn es verknüpft sie keines von den Bändern, welche man als die Merkmale einer nationalen Gemeinschaft kennt."

[99] Erich KAHLER, *The Jews among the Nations*, with a new introduction by Harry Zohn, Transaction Publishers, New Brunswick (USA) and Oxford (UK), 1989.

[100] E. KAHLER, *op. cit.*, page 10 :

> "It is fondamentally different from a *nation*, which is a wholly secular folk organism, and whose life is centered in a completely wordly form of ethnic culture and development."

[101] E. KAHLER, *op. cit.*, page 11 :

> "No other particular people has been so constantly and immediately involved and concerned in the destiny of humanity at large, no other

Mais quel était le statut des juifs dans l'empire austro-hongrois à l'époque de Zweig ? La "Loi Fondamentale" (*Staatsgrundgesetz*) du 21 décembre 1867, dans son paragraphe 19, exprimait ceci :

> "Tous les groupes ethniques [*Volksstämme*] de l'Etat sont égaux en droits et chaque groupe ethnique possède un droit inaliénable au maintien et à la défense de sa langue."[102]

Les juifs n'étaient pas reconnus par l'Empire austro-hongrois comme nationalité, mais comme peuple ou ethnie dont la langue, le yiddisch, n'était pas considérée comme langue nationale.

Au tournant du siècle, les différents courants de pensée apportaient des réponses variées à la question de savoir si les juifs constituaient réellement une nation : les libéraux réfutaient cette hypothèse, à la différence des sionistes, ainsi que des étudiants fondateurs de la *Kadimah* (association juive nationaliste) ou encore de certains antisémites autrichiens[103], qui voulaient prouver par là même l'impossibilité d'une assimilation des juifs dans l'empire. Zweig pour sa part est extrêmement circonspect et reconnaît la difficulté à répondre de manière satisfaisante et

---

people's individuality was so intrinsically interwoven with genuine *universality*."

[102] Cité d'après Robert A. KANN, *A History of the Habsburg Empire*, Londres, 1974, p. 339. Michael POLLAK rappelle, dans son ouvrage *Vienne 1900, Une identité blessée*, Paris, Gallimard, 1984, que "la très officielle histoire de la monarchie, publiée en 1883 désigne [les Juifs] comme un "peuple", sans lui reconnaître les qualités d'une nation." (p. 84).

[103] Theodor BILLROTH, *Über das Lehren und Lernen der medizinischen Wissenschaften an den Universitäten der deutschen Nation nebst allgemeinen Bemerkungen über Universitäten*, Wien, 1876, p. 153 :

> "Man vergißt oft ganz, daß die Juden eine scharf ausgeprägte Nation sind, daß der Jude ebensowenig wie ein Perser oder ein Franzose (...) je ein Deutscher werden kann ; was man jüdische Deutsche heißt, sind doch eben nur zufällig deutsch redende, zufällig in Deutschland erzogene Juden, selbst wenn sie schöner und besser in deutscher Sprache dichten und denken als manche Germanen von reinstem Wasser."

définitive à cette question. Dans une lettre écrite en 1937, il fait à Max Brod l'aveu qu'il ne sait s'il faut employer les termes de "peuple" ou de "nation"[104].

Les termes d'"universalité", "internationalité", voire "supranationalité" utilisés par Kahler pour définir l'essence même de la judéité se retrouvent fréquemment dans la correspondance de Zweig, en particulier avec Martin Buber[105] ou encore Abraham Schwadron[106] :

> "Pour moi, le fait d'être supranational, ferment et ciment de toutes les nations, constitue la grandeur du judaïsme"[107]

Dans une lettre à Romain Rolland, écrite au lendemain de la première Guerre Mondiale, Zweig évoque l'instabilité de la situation politique de l'ancien empire, puis se demande s'il lui faudra prendre une nouvelle nationalité :

> " Je ne sais pas quelle est ma nationalité (*légalement*, car je nie que la nationalité soit la substance de notre être). En Autriche, on exige une reconnaissance *écrite* à la nation allemande, pour devenir citoyen. Il y a là peut-être le moyen pour moi d'éviter l'obligation de devenir citoyen d'un Etat. Je pourrais peut-être aussi choisir la nationalité juive, ce qui

---

104 ZWEIG, cité par Margarita PAZI, "Stefan Zweig, Europäer und Jude", *op. cit.*, p. 305. Lire également *Einige Grundlagen zu einem kollektiv auszuarbeitenden Manifest*, tapuscrit de quatre pages, adressé à Max Brod, conservé au Deutsches Literaturarchiv, Schiller -Nationalmuseum, Marbach am Neckar [abréviation : *DLA*], Allemagne, cote 1117/9.

105 Martin BUBER, *Briefwechsel aus sieben Jahrzehnten*, Band 1 : 1897-1918, Verlag Lambert Schneider, Heidelberg, 1972.

106 ZWEIG, *Briefe an Freunde*, herausgegeben von Richard Friedenthal, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1984, pp. 70-71. [abréviation de l'ouvrage : *BF*].

107 ZWEIG, *BF*, page 71; la lettre,à laquelle il est fait ici référence n'est pas datée, mais l'éditeur suppose qu'elle fut écrite au printemps 1917 :

> "Für mich ist es die Größe des Judentums, übernational zu sein, Ferment und Bindung aller Nationen..."

m'attire beaucoup, bien que je ne sois pas sioniste : mais dans le sens de l'internationalité, de la patrie de l'esprit." [108] :

Il apparaît clairement que son appartenance au judaïsme lui permet de rester indépendant par rapport à toute patrie ou nation, de se situer entre les pays et de rester libre. C'est pourquoi il affirme qu'il "aime" ("lieben") la Diaspora[109], qu'il y reconnaît la "signification de son idéalisme" et sa vocation philanthropique[110]. Le judaïsme n'est donc, aux yeux de Zweig, aucunement une nation. Et ce fait n'est pas sans importance dans la perspective qui est la nôtre, car il explique son refus d'apporter son soutien au sionisme, qu'il considère comme une forme de nationalisme :

> "Pour cette raison, le sionisme et la Palestine ne me sont jamais apparus comme "la" solution, mais comme l'une des idéologies les plus heureuses et les plus revigorantes du judaïsme, ayant énormément contribué au renouveau de l'idéalité. Mais je ne voudrais pas, cependant, que le judaïsme abandonne de son caractère universel et de sa supranationalité pour se figer totalement dans une réalité hébraïque et nationale."[111]

---

[108] Lettre de ZWEIG à Romain ROLLAND, datée du 10 décembre 1918, Fonds Romain Rolland, Paris, Bibliothèque Nationale de France. Lettre inédite en français.

[109] Cf l'article de Riccardo CALIMANI, "Les juifs ont été les premiers Européens : la diaspora", *in* : Antoine Compagnon et Jacques Seebacher, *L'esprit de l'Europe, 1- Dates et lieux*, pp. 309-316. Calimani écrit à propos des juifs :

> "C'est rarement de leur plein gré qu'ils ont franchi les étroites frontières géographiques et mentales des pays où ils vivaient ; mais au cours de leurs périgrinations forcées s'est développé un vigoureux esprit cosmopolite, annonciateur de l'européisme." (p. 309)

[110] ZWEIG, Lettre à Martin BUBER, datée du 24 janvier 1917, *in* : BUBER, *op. cit.*, p. 463.

[111] Lettre de ZWEIG à Alfred WOLF, datée du 4 février 1937, citée dans l'article de Harry ZOHN, *op. cit.*, p. 125 :

> "Deshalb ist mir der Zionismus und Palästina niemals als "die" Lösung erschienen, sondern als eine der glücklichsten und bestärkendsten Ideologien innerhalb des Judentums, die ungeheuer viel zur Erneuerung

La correspondance avec Buber se fait l'écho des convictions profondes de notre auteur, qui pense que la position privilégiée des juifs, leur permettant de rester entre les nations et, par là même, de rester libres et indépendants, serait amenée à disparaître avec la fondation d'un Etat en Palestine.

Dans la biographie consacrée à son ami et guide spirituel, Romain Rolland[112], Zweig réserve tout un chapitre aux juifs[113]. Cette analyse fait explicitement référence à un passage de *Jean-Christophe* [114] dans lequel Christophe et Olivier évoquent le rôle déterminant des juifs dans la société, car ils "transportent au hasard le pollen de la pensée"[115]. Mais Zweig nous présente beaucoup plus qu'une simple "explication de texte" de ce chapitre ; c'est un véritable plaidoyer en faveur des "apatrides" ("Vaterlandslosen"), terme absent du texte de Rolland et utilisé pourtant quatre fois de suite par Zweig, qui souligne ainsi ostensiblement un trait distinctif qui lui semble important. Le texte cité devient "prétexte" et contient un message personnel de l'exégète, un *credo*, pourrait-on dire. Prenant pour point de départ la constatation d'Olivier selon laquelle les juifs ne sont pas de la même race que les catholiques, et n'ont donc pas le

---

beigetragen hat. Aber ich möchte doch nicht, daß das Judentum aus seiner Universalität und Übernationalität sich ganz ins Hebräische und Nationale einkrustet."

Il arrive cependant que Zweig soit encore plus critique, à l'égard du sionisme, qu'il ne l'est ici. Il considérait que bien des sionistes, comme E.-M. Lilien ou encore Max Brod, étaient des "fanatiques", ce qui est l'un des défauts les plus graves à ses yeux. Il avait cependant le plus grand respect pour Theodor Herzl, et lui rendit hommage dans son autobiographie.

[112] Stefan ZWEIG, *Romain Rolland, Der Mann und das Werk*, Frankfurt am Main, Literarische Anstalt, Rütten & Loening, 1921.

[113] "ZWEIG, *op. cit.*, "Die Vaterlandslosen", pp. 167-170.

[114] Romain ROLLAND, *Jean-Christophe*, tome 2, "Dans la maison", deuxième chapitre. L'édition que nous utilisons est celle du Livre de Poche, Paris, 1980, pp. 427-429.

[115] ROLLAND, *op. cit.*, p. 428.

même passé, Zweig affirme quant à lui que les "apatrides" sont les plus aptes à combattre le nationalisme[116], puisqu'ils n'appartiennent à aucune nation en particulier. Il va cependant plus loin que Rolland (jusqu'à être infidèle au texte de celui-ci), et affirme :

> "Les apatrides [*i.e.* les Juifs] sont les meilleurs auxiliaires du "bon Européen" à venir"[117]

Nous pouvons le constater, Zweig établit lui-même un lien de cause à effet entre origine juive et prédisposition à l'idée d'Europe. Car les juifs aspirent, selon lui, non à une patrie politique, mais à une patrie de l'esprit, ou -pour reprendre une expression biblique chère à Zweig- à une Jérusalem céleste, et non terrestre[118].

Et le biographe de Rolland achève le chapitre auquel il vient d'être fait allusion en montrant un Jean-Christophe plein de compréhension à l'égard des juifs, reconnaissant leur rôle essentiel dans l'édification de la maison européenne :

> "Et ainsi, il accueille les apatrides dans les patries, car ils apportent leur aide à l'édification de la nouvelle patrie humaine ; il les fait entrer dans le rêve européen ..."[119]

Les paroles de Zweig ("bon Européen") éveillent en nous l'écho des propos tenus par Nietzsche dans plusieurs de ses écrits, dans lesquels il souligne le rôle prépondérant des juifs dans la configuration européenne

---

[116] ZWEIG, *op. cit.*, p. 168.

[117] ZWEIG, *op.cit.*, p. 169 :

> "Die Vaterlandslosen sind die besten Helfer des zukünftigen 'guten Europäers'."

[118] Lettre de ZWEIG à SCHWADRON, printemps 1917, *in* : *BF*, p. 71.

[119] ZWEIG, *op. cit.*, p. 170 :

> "Und so grüßt er die Vaterlandslosen in den Vaterländern als Helfer zum Werke des neuen allmenschlichen Vaterlandes, er nimmt sie auf in den europäischen Traum..."

à venir : les Juifs ont une prédisposition à la médiation[120] entre les peuples et les langues (qualité qu'ils partagent avec les Allemands[121] d'après Nietzsche, ce qui ferait de Zweig, juif de culture allemande, un médiateur à double titre[122]). Leur participation à la construction de la maison européenne est par là même non seulement "utile" ("brauchbar"), mais aussi souhaitable ("erwünscht")[123]. Zweig affirme également que les juifs sont, de toute éternité, des médiateurs[124]. Margarita Pazi[125] et Harry

---

120 NIETZSCHE, *Sämtliche Werke in zwölf Bänden*, Stuttgart, Kröner, 1964, Band XI : *Die Unschuld des Werdens*, Der Nachlaß II. Teil, "Europa, Die Deutschen", § 1112 :

> "Stellung der Juden dazu : große Vorübung in der Anpassung. Sie sind einstweilen die größten Schauspieler darum; auch als Dichter und Künstler die glänzendsten Nachmacher und Nachfühler. "

121 NIETZSCHE, *op. cit.*, Band III, *Menschliches, Allzumenschliches, Ein Buch für freie Geister*, "Ein Blick auf den Staat", § 475 :

> (...) "wobei die Deutschen durch ihre alte bewährte Eigenschaft, Dolmetscher und Vermittler der Völker zu sein, mitzuhelfen vermögen".

Lire également : "Europa, Die Deutschen", *op. cit.*, § 1125 :

> "die ganz unbedenklich guten Deutschen, welche produktiv sind, sind Vermittler gewesen und haben europäisch gearbeitet, wie Mozart und die Historiker usw.-"

122 Dans un article intitulé "Stefan Zweigs kulturelles Mittlertum : ein jüdischer Charakterzug?", Harry ZOHN écrit à propos des traductions de Zweig -qui font partie à notre sens de ses activités de médiateur- les mots suivants :

> "Bewußt oder unbewußt hat Zweig sowohl diese jüdische Tradition als auch die deutsche Tradition des Übersetzens fortgesetzt".

*in* : *Leo-Baeck-Institute Bulletin*, 63, 1982, p. 23.

123 NIETZSCHE, *Menschlich, Allzumenschliches, op. cit.*, § 475.

124 Lettre de ZWEIG à Paul ZECH, septembre 1915 :

> Die Juden, "die sie doch die Geschichte seit Jahrtausenden als Vermittler zwischen die Völker gestellt hat."

*in* : *Stefan Zweig- Paul Zech, Briefe, 1910-1942* [abréviation : *PZ/SZ*], herausgegeben von Donald G. Daviau, Greifenverlag zu Rudolstadt, 1984, S. 77.

125 Magarita PAZI, "Stefan Zweig, Europäer und Jude", *op. cit.*, opère un rapprochement entre Zweig et les écrivains de Prague :

> "Er [Zweig] sah seine Aufgabe darin (...), als Vermittler zwischen den Nationen zu wirken. Und dieser Gedankengang muß auf Zweigs Judentum zurückgeführt werden. Wir finden die gleiche Einstellung bei den Autoren des 'Prager Kreises' (...)"
>
> "der 'Weltfreund' des sehr jungen Werfel und die selbstgewählte Mittlerrolle Max Brods zwischen Tschechen und Deutschen entstammen der gleichen ethnisch bedingten Antrieben wie Zweigs Bemühungen zur Förderung des 'europäischen Gedankens'..." (pp. 295-296).

Zohn[126], quant à eux, s'attachent tous deux à replacer l'activité médiatrice de Zweig dans un contexte plus large.

[126] Harry ZOHN, dans l'article qu'il consacre à "Stefan Zweigs kulturelles Mittlertum : ein jüdischer Charaklterzug?", *op. cit.*, retrace l'historique de cette tradition :

> "Die Juden haben viele Jahrhunderte lang, besonders im mittelalterlichen Spanien und im Italien der Renaissance, eine Mittlerrolle zwischen Ost und West gespielt. Die Anfänge dieser jüdischen Mittlerrolle gehen auf das Iraq des achten Jahrhunderts zurück (...)" (p. 23).

Le contenu de cet article est repris dans le numéro° 794/795, juin/juillet 1995, de la revue *Europe*.

empire supranational, un "Saint Empire Romain-Germanique (...) Tous ces empereurs pensaient, planifiaient, parlaient de manière cosmopolite."[127] Ce cosmopolitisme n'était pas propre à la famille régnante seulement. La noblesse[128] n'était pas moins que celle-ci le fidèle reflet de cette politique ouverte aux influences étrangères car, comme le note Zweig, les noms de ces familles avaient rarement une consonance allemande, mais bien plutôt hongroise, italienne, belge, toscane ou polonaise[129]. Les classes moyennes, les artisans et marchands, avaient également des origines diverses, et furent assimilées avec bonheur dans l'empire[130]. Les problèmes et les tensions entre les nationalités ne trouvent pas de place dans ce tableau aux couleurs chatoyantes et à l'éclairage fort avantageux ; Zweig mettra toujours en avant ce qui, pour lui, est essentiel : la tradition cosmopolite, supranationale de l'ancienne société autrichienne. Privilégiant l'évocation de la vie culturelle par rapport à celle de la vie sociale ou politique, notre auteur montre qu'un sang

---

[127] ZWEIG, "Das Wien von Gestern", conférence au Théâtre Marigny, Paris, avril 1940; reprise dans le recueil *Auf Reisen, Feuilletons und Berichte*, [abréviation : *AR*] herausgegeben von Knut Beck, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1987, p. 394 :

> "... ein übernationales Reich, ein "heiliges römisches Reich" [schwebte den Habsburgern vor (...)] All diese Kaiser dachten, planten, sprachen kosmopolitisch."

Thomas Mann considérait également que l'héritier du Saint Empire Romain-Germanique était non la Prusse, mais l'Empire austro-hongrois ; voir Thomas MANN, "Verhältnis zu Wien" (1926), *in* : *Gesammelte Werke in 12 Bänden*, Band XI, Oldenburg, 1960, page 399.

[128] On peut songer au comte Franz-Xaver Morstin, héros de la nouvelle de Joseph ROTH, "Die Büste des Kaisers", *in*: J. ROTH, *Werke*, herausgegeben von Hermann Kesten, 1976. L'auteur évoque la personnalité du comte, qui ne se considère ni comme un Italien, ni comme un Polonais :

> "Nein : wie so viele seiner Standesgenossen in den früheren Kronländern der österreichisch-ungarischen Monarchie war er einer der edelsten und reinsten Typen des Österreichers schlechthin, das heißt also : ein übernationaler Mensch und also ein Adeliger echter Art." (p. 172).

[129] ZWEIG, *op. cit.*, p. 394.

[130] ZWEIG, *op.cit.*, p. 395.

nouveau ne cessait d'enrichir et d'animer ce corps. Les éléments étrangers sont donc, selon Zweig, intégrés sans peine, preuve de l'harmonie ambiante.

L'idéalisation de cet empire défunt -car il ne faut pas oublier que cette grande fresque fut réalisée par Zweig *a posteriori*, après la disparition de l'empire austro-hongrois et en plein désarroi face au nazisme- se caractérise en particulier par le silence obstiné de l'auteur sur la décomposition de la cohésion nationale autrichienne et la montée des nationalismes. Pour Zweig, l'identité autrichienne n'est ni morcelée, ni éclatée ; il n'affirme pas, comme Musil, que "l'Autrichien est un Austro-Hongrois moins le Hongrois"[131], mais pense bien plus qu'elle est supranationale. Pour Claudio Magris, Zweig n'est pas le seul écrivain à véhiculer cette image de supranationalité : pour nous borner à la seule aire de la Double Monarchie, mentionnons ici le point de vue défendu sur le même sujet par le germaniste italien, pour qui

> "l'idéal supranational qui s'exprimait jusque dans la façon paternelle et rigide dont François-Joseph commençait ses proclamations, *Meine Völker* (À mes peuples), avait été le fondement idéologique de la monarchie danubienne, son soutien spirituel dans la lutte contre le réveil moderne des forces nationales." [132]

Claudio Magris considère l'idée de supranationalité comme l'une des trois composantes du "mythe" habsbourgeois (avec la bureaucratie et l'hédonisme). Mais, comme le remarque William M. Johnston, le

---

[131] Robert MUSIL cité par Claudio MAGRIS, "Le flambeau d'Ewald", *in* : *Vienne 1880-1938, L'apocalypse joyeuse*, Paris, Éditions du centre Pompidou, 1986, p. 26.

[132] Claudio MAGRIS, *Il mito absburgico nella letteratura austriaca moderna*, Torino, Einaudi, 1963. L'ouvrage de Claudio MAGRIS est traduit par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, *Le mythe et l'empire dans la littérature autrichienne moderne*, Gallimard, Paris, 1988 (p. 29 ici).

germaniste italien ne donne, dans la première version de son ouvrage, guère de définition exacte du mythe[133], ce qui rend l'analyse parfois trop floue.

Zweig ne saurait donc être considéré comme le seul écrivain à avoir vu dans la structure de l'empire autrichien le dépassement des clivages nationaux, le triomphe de l'idée supranationale comme condition de l'Europe ; Franz Werfel[134] par exemple est l'un des champions les plus remarquables de l'empire habsbourgeois "supranational", qu'il oppose à l'état national dans la préface de son ouvrage *Du crépuscule d'un monde* :

> "L'idée de l'empire d'Autriche exigeait des hommes qui le composaient (...) qu'ils ne fussent pas seulement des Allemands, des Tchèques, des Polonais, mais des êtres d'une identité supérieure, universelle."[135]

---

[133] JOHNSTON, *L'esprit viennois..., op. cit.*, p. 34. Mais Magris, dans la préface de l'édition française, de 1988, *op. cit.*, précise l'objet de sa recherche en donnant une définition du mythe :

> "J'essayais de saisir un mythe, c'est à dire les façons et les formes grâce auxquelles une civilisation s'efforce de réduire la pluralité du réel à une unité, le chaos du monde à un ordre, la fragmentation accidentelle de l'existence à une essence, les contradictions historico-politiques à une harmonie susceptible sinon de les résoudre du moins de les concilier." (p. 10).

[134] Jacques LE RIDER évoque également la présence du mythe de l'Autriche supranationale dans l'œuvre de Joseph Roth, *in* : *Modernité viennoise..., op. cit.*, p. 240.

[135] Franz WERFEL, Préface au volume *Aus der Dämmerung einer Welt* (titre français : *Du crépuscule d'un monde*), cité par Vaclav BELOHRADSKY, *in* : A. Compagnon et J. Seebacher, *op. cit.*, p. 271.

Werfel considère comme une qualité (ne pas être une nation) ce d'autres ont considéré être le principal défaut de l'Empire autrichien, causant ainsi son effritement puis sa perte. Cf. RENAN, *op. cit.* :

> "Loin de fondre les éléments divers de ses domaines, la maison de Habsbourg les a tenus distincts et souvent opposés les uns aux autres. En Bohème, l'élément tchèque et l'élément allemand se sont superposés comme l'huile et l'eau dans un verre." (p. 91).

P.-C. TIMBAL, dans un article consacré à "l'idée de nation", observe que les Habsbourg "ont dominé d'immenses territoires sans avoir le souci de les unifier sur la bases d'autres liens que la sujétion personnelle, n'ont pas créé de nation" (*in* : *Encyclopaedia Universalis*, tome 11, article Nation, 1. L'idée de nation, Paris, 1968, p. 567).

Soulignons toutefois, nous y avons fait allusion précédemment, que de telles fresques historiques sont rares dans l'œuvre de Zweig, qui pratique plutôt l'art de la synecdoque, ayant plus souvent Vienne à l'esprit que l'empire entier, la capitale germanophone plutôt que les autres États membres de l'empire.

## 2. Vienne, berceau de l'Europe?

La fascination ressentie par Zweig à l'égard de Vienne est immense, mais elle ne se limite pas à une admiration purement esthétique ou architecturale. L'auteur montre, dans plusieurs textes à caractère autobiographique, à quel point l'esprit viennois, cosmopolite et ouvert aux influences étrangères, a été déterminant pour lui, et l'a prédisposé à se faire le porte-parole de l'idée d'une Europe unie.

Vienne, sorte de microcosme de l'empire et quintessence de son esprit cosmopolite, fait l'objet de descriptions et évocations fréquentes de la part de Zweig. Aussi souligne-t-il qu'à la différence de Munich et de Berlin qui ne devinrent que tardivement des métropoles, Vienne a toujours été une ville dont le rayonnement a toujours dépassé le cadre de la nation allemande :

> "Même si dans cette ville on parlait allemand, jamais Vienne n'a été ville ou capitale d'une nation allemande. C'était la capitale d'un empire mondial, qui dépassait largement les frontières de l'Allemagne vers l'est et l'ouest, vers le sud et montant au nord jusqu'en Belgique, descendant au sud jusqu'à

Florence et Venise, englobant la Bohème, la Hongrie et la moitié des Balkans."[136]

C'était une ville dans laquelle toutes les influences culturelles et intellectuelles de l'Europe se retrouvaient et se mêlaient dans la plus grande harmonie, explique Zweig :

> "Ici ont conflué tous les courants de la culture européenne ; à la cour, dans l'aristocratie, dans le peuple, les sangs allemand, slave, hongrois, espagnol, italien, français, flamand s'étaient mêlés, et ce fut le génie propre de cette ville de la musique que de fondre harmonieusement tous ces contrastes en une réalité nouvelle et particulière, l'esprit autrichien, l'esprit viennois."[137]

Zweig montre que dans cette ville, où les races, les cultures et les nationalités se mélangeaient, s'enrichissaient mutuellement et contribuaient à la création d'une culture commune, le concept d'"étranger" avait une signification particulière, surtout dans le cadre de l'Europe des nationalités du XIX$^{e}$ siècle :

> " Ce qui était étranger ne signifiait pas hostile, antinational, n'était pas traité avec mépris de non-allemand ou non-autrichien puis écarté, mais était apprécié et recherché."[138]

L'auteur ne précise pas ce qu'il entend par "étranger" ("Fremdes"), terme qui peut avoir plusieurs acceptions. La deuxième partie de la phrase nous permet de déduire que, s'il oppose "étranger" à "autrichien" ou à "allemand", il fait donc allusion à des personnes, des œuvres, des courants littéraires qui n'appartiennent pas à la nation allemande. Il

---

[136] ZWEIG, "Das Wien von Gestern", *AR, op. cit.*, p. 394.
[137] ZWEIG, *MH, op. cit.*, p. 28.
[138] ZWEIG, "Das Wien von Gestern", *AR, op. cit.*, p. 395.

pourrait donc s'agir soit de nations qui font partie de l'empire austro-hongrois, soit d'autres nations (européennes ou non) telles que la France ou l'Italie. Nous le voyons, Zweig ne s'embarrasse pas de définitions et évoque un phénomène important sans préciser le contenu de son propos. Il semble qu'il souhaite surtout souligner un trait caractéristique de l'esprit viennois, c'est-à-dire la capacité de ne pas se laisser enfermer dans un cadre mental rigide, celui d'une unique nation, d'une seule langue et d'une seule culture ; et l'auteur nous dévoile le secret de cette ville qu'il aime à décrire en employant une métaphore musicale :

> " Mais ceci a toujours été le secret de Vienne : accueillir, recueillir, associer dans un esprit conciliateur et fondre la dissonance dans l'harmonie."[139]

Ce qui est présenté par Zweig comme une qualité (être ouvert à toute influence étrangère) peut être compris par d'autres comme une forme de snobisme intellectuel, un goût excessif pour ce qui n'est précisément pas autrichien. Un ami de Zweig, Raoul Auernheimer, a une tout autre opinion de la vie culturelle viennoise et raconte, dans ses mémoires, une anecdote particulièrement intéressante :

> " Pourquoi [lisions-nous] précisément *Niels Lyne* ? Parce que Jacobson était danois, était étranger, et parce que tous les jeunes autrichiens de cette époque lisaient les auteurs étrangers."[140]

---

[139] ZWEIG, *op. cit.*, p. 398 :

> "Aber dies ist ja immer das wahre Geheimnis Wiens gewesen : annehmen, aufnehmen, durch geistige Konzilianz verbinden und das Dissonierende lösen in Harmonie."

[140] Raoul AUERNHEIMER, *Das Wirtshaus zur verlorenen Zeit. Erlebnisse und Bekenntnisse*, Wien, Ullstein Verlag, 1955, p. 56 :

> "Warum gerade *Niels Lyne* ? Weil Jacobsen ein Däne, das heißt ein Ausländer war, und weil alle junge Österreicher jener Tage in erster Reihe ausländische Schriftsteller lasen..."

Bien qu'il soit obligé de constater que la capitale manque d'ambition politique, et que les réalités sociales ou économiques ne passionnent guère les Viennois, Zweig s'inscrit en faux contre les insinuations qui proviennent d'Allemagne et comparent les sujets de l'empire aux Phéaciens évoqué par Homère dans l'*Odyssée*[141] :

> " Vienne était pour eux [les Allemands] un Falstaff parmi les villes, un jouisseur mal dégrossi, plein d'esprit et joyeux, et Schiller nous qualifia de Phéaciens, ce peuple chez qui c'est tous les jours dimanche."[142]

L'auteur fait allusion ici à la célèbre *Xenie* de 1797, dans laquelle Schiller comparait les Autrichiens au peuple fabuleux habitant l'île de Skeria :

"Le Danube en Autriche
Autour de moi vit le peuple au regard brillant des Phéaciens ;
C'est tous les jours dimanche, et tous les jours la broche tourne
[dans l'âtre."[143]

Zweig rejette ce point de vue[144] et pense que la culture a un rôle prédominant dans la constitution d'une symbiose entre les différents

---

[141] Homère, *Odyssée*, Chants VI, VII et VIII.

[142] ZWEIG, "Das Wien von Gestern", *op. cit.*, p. 406 :

> "Wien war für sie der Falstaff unter den Städten, der grobe, witzige, lustige Genießer, und Schiller nannte uns Phäaken, das Volk, wo es immer Sonntag ist..."

On songe également aux *Scènes de la vie d'un propre à rien* de Eichendorff, dans lesquelles le héros, sur le point de s'élancer à travers le monde, affirme : "Mir war es wie ein ewiger Sonntag im Gemüte".

[143] SCHILLER, cité par William M. Johnston, *L'esprit viennois....op.cit.*, p. 127.

[144] Une attitude que ne partage pas un autre témoin remarquable de cette époque; dans son ouvrage consacré à l'évocation du souvenir de Gustav Mahler, le chef d'orchestre Bruno Walter écrit :

> "Der sonderbar unverbindliche, konzessionslose, heftige Mann [Mahler] übte eine einschüchternde Faszination in der Öffentlichkeit wie im privaten Kreis auf das phäakische Vorkriegs-Wien aus."

éléments de l'empire. C'est pourquoi Vienne n'est pas tant la capitale d'un empire multinational que celle de la culture européenne :

> "Nous avons peut-être toujours été de mauvais patriotes, au sens politique du terme, mais nous sentions enfin une chose : notre véritable patrie était notre culture, notre art."[145]

La ville que nous décrit Zweig, universelle et cosmopolite, n'est pas sans évoquer une sorte de nouvelle Rome, car on n'a jamais tant cru à l'universalisme romain que quand Rome a été près de s'effondrer[146]. Comme les Romains en effet, Zweig n'a pas vu les signes avant-coureurs du déclin des Habsbourg, il n'a pas eu de prémonitions comme Musil, ni accepté de voir la réalité sociale ou politique en face. Il met toujours l'accent sur la mission d'unification de la capitale, qui n'aura jamais été aussi importante qu'à cette veille de catastrophe. C'était là un lieu idéal pour échafauder le rêve européen :

> "C'est entre ses murs que le vieux rêve d'une Europe unie n'a cessé d'être rêvé."[147]

---

*in* : Bruno WALTER, *Gustav Mahler, Ein Porträt,* Berlin und Frankfurt am Main, S. Fischer, 1957, p. 37.
Claudio Magris utilise le concept d'hédonisme pour caractériser l'état d'esprit d'avant la Grande Guerre, *in* : Claudio Magris, *Le Mythe et l'Empire, op. cit.*, p. 207 sq.

[145] ZWEIG, "Das Wien von Gestern", *in* : *op. cit.*, p. 410 :

> "Wir waren vielleicht immer schlechte Patrioten im politischen Sinne gewesen, aber nun fühlten wir : unsere wahre Heimat war unsere Kultur, unsere Kunst."

[146] Voir ainsi les multiples éloges de Rome composés autour de 400 après J.-C., par exemple par Ammien Marcellin, *Histoire*, 14, 6, 3-6, ou Claudien, *Panégyrique sur le consulat de Stilicon*, 3, v. 130-173, ou encore Rutilius Namatianus, *Poème sur son retour*, 1, v. 47 sq.

[147] ZWEIG, *op. cit.* p. 394 :

> "In ihr ist immer wieder wieder der alte Traum eines geeinten Europas geträumt worden."

Alors que Zweig éprouve d'habitude le besoin de multiplier les qualificatifs et les expressions redondantes pour appuyer son propos, l'emploi du polyptote insiste ici sur l'aspect onirique de l'Europe, non encore réalisée. Il s'agit d'un espoir que l'on nourrit depuis longtemps ("immer wieder"), et que l'on a jamais abandonné. Un rêve européen d'autant plus facilement partagé entre les citoyens de cette ville que celle-ci a le génie d'harmoniser les contrastes, de relier entre eux les éléments les plus hétérogènes en une communauté supranationale :

> "Nulle part il n'était plus facile d'être un Européen, et je sais que je dois principalement à cette ville, qui déjà au temps de Marc-Aurèle avait défendu l'universalisme romain, d'avoir appris de bonne heure à aimer, comme la plus noble que mon cœur eût conçue, l'idée de communauté."[148]

Nous sommes bien loin des critiques émises par Hermann Broch à propos de Vienne et qui font de cette ville non pas le berceau de la pensée européenne, mais la capitale de "l'absence de valeurs"[149] ; Jacob Wassermann quant à lui qualifie Vienne de "Capoue de l'esprit"[150], tandis que Karl Kraus affectera de parler de l'absence d'esprit autrichien en une formule percutante : "le non-esprit autrichien", "österreichischer Ungeist."[151]

---

[148] ZWEIG, *WvG*, p. 39 :

> "Nirgends war es leichter, Europäer zu sein, und ich weiß, daß ich es zum teil dieser Stadt zu danken habe, die schon zu Marc Aurels Zeiten den römischen, den universalen Geist verteidigt, daß ich frühzeitig gelernt, die Idee der Gemeinschaft als die höchste meines Herzens zu lieben."

[149] Hermann BROCH, *Hofmannsthal und seine Zeit. Eine Studie*, kommentierte Werkausgabe, herausgegeben von P.M. Lützeler, Band 9/1, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1975, pp. 111-284. L'expression de Broch est : "Wien, Zentrum des europäischen Wert-Vakuums", p. 153.

[150] WASSERMANN cité par Steven BELLER, *op. cit.* p. 183.

[151] KRAUS cité par BELLER, *op. cit.*, p. 183.

Zweig montre cependant, de son côté, que Vienne a bien plutôt la capacité de rassembler et d'harmoniser les courants les plus divers que d'en être l'instigatrice ; en un mot, la mission de la capitale des Habsbourg est bien plus médiatrice que créatrice :

> "La culture viennoise n'était pas une culture conquérante, et c'est pourquoi tous les hôtes de passage dans cette ville se laissaient aussi volontiers gagner par elle. Mélanger les contrastes et créer de cette harmonisation constante un nouvel élément de culture européenne, c'était là le génie particulier de cette ville."[152]

Zweig associe toujours l'atmosphère "cosmopolite" de Vienne à sa vocation de médiation entre les peuples et les cultures ; il s'agit là d'une vision bien restreinte sans doute, mais qui peut trouver son explication dans le fait que l'auteur projette son idéal sur l'image d'une ville qu'il évoque rétrospectivement, à une époque en outre où la barbarie a pris le pas sur la culture[153].

Bertha Zuckerkandl, qui avait de Vienne et de l'Autriche une connaissance profonde, et qui avait fréquenté Stefan Zweig, mit en parallèle les vocations de notre auteur et de sa ville natale et affirma :

---

[152] ZWEIG, "Das Wien von Gestern", p. 395 :

> "Die wienerische Kultur war keine erobernde Kultur, und gerade deshalb ließ sich jeder Gast von ihr so gerne gewinnen. Gegensätze zu mischen und aus dieser ständigen Harmonisierung ein neues Element europäischer Kultur zu schaffen, das war das eigentliche Genie dieser Stadt."

[153] En effet, les textes consacrés à Vienne furent pour la plupart rédigés en exil, pendant la deuxième guerre mondiale : "Le monde d'hier" (commencé en 1940, à New-York), "Das Wien von gestern", conférence de 1940.

"Stefan Zweig est un symbole de la mission de l'Autriche, celle de rassembler les peuples". [154]

[154] Bertha ZUCKERKANDL, *Österreich intim. Erinnerungen 1892-1942*, Vienne, Amalthea, 1980, p. 169 : "Stefan Zweig ist ein Symbol für Österreichs Völkerverbindende Mission".

# QUATRIÈME CHAPITRE

## *LE LIBÉRALISME, OU : DE L'IRRÉALITÉ EN POLITIQUE.*

Bien que Zweig ait toujours professé à l'égard de la politique un souverain mépris[155] par indépendance d'esprit et goût personnel, il n'est pas inintéressant de se rappeler qu'il a contracté une dette envers le libéralisme. En effet, il évolue dans un milieu pour lequel le libéralisme - pourtant politiquement à l'agonie, comme nous allons le voir dans un instant- représente bien plus qu'un parti : c'est une idéologie, s'inscrivant en droite ligne des "stratégies de compensation" dont parle Jacques Le Rider, permettant de détourner les yeux d'une réalité par trop préoccupante. Nous l'avons vu, les milieux juifs assimilés de Vienne refusent d'admettre l'existence de l'antisémitisme, comme le rappelle Raoul Auernheimer dans ses mémoires[156]. Les juifs[157] devaient leur

---

[155] Les témoignages de Zweig allant dans ce sens sont innombrables. Nous pourrions citer ici une lettre adressée à Romain Rolland le 23 août 1939 :

> "Vous savez que je refusais depuis longtemps confiance non seulement à la politique mais surtout aux politiciens. Je l'ai témoigné par mon *Erasme* et mon *Fouché*."

ZWEIG, *in* : *SZ/RR*, p. 710.

[156] Raoul AUERNHEIMER, *Das Wirtshaus zur verlorenen Zeit, Erlebnisse und Bekenntnisse*, Wien, Ullstein, 1986 :

émancipation au mouvement libéral qui leur était très favorable[158], et auquel ils se sont identifiés pour la plupart. Schnitzler, Freud ou Zweig ne sont d'ailleurs pas les derniers à professer le *credo* libéral. Le rabbin Joseph Samuel Bloch décrit la nature des liens qui unit les Juifs au libéralisme dans les années 1870 :

> "Pour les juifs, le libéralisme était bien plus qu'une doctrine politique, un principe rassurant, une opinion en vogue - c'était un asile spirituel, un havre de salut après des milliers d'années d'errance, l'aboutissement des vaines aspirations de leurs ancêtres, un gage de liberté après l'indescriptible rigueur d'une servitude honteuse. C'était un protecteur divin qui régnait sur leur cœur, au service duquel ils se vouaient avec toute l'ardeur de leur âme, se battant pour lui sur les barricades, dans les réunions populaires, au Parlement, dans la littérature et dans la presse. Pour lui ils encouraient allègrement le courroux des puissants."[159]

---

"Das freilich wollten die deutschgläubigen Liberalen nicht wahrnehmen, die an das Märchen der Assimilation glaubten." (p. 41).

[157] Michael POLLAK, *op. cit.*, cite page 86 un extrait d'une interview électorale donnée par Karl Lueger en 1897 :

"Certes, le mouvement de 1848 fut noble, mais il n'a profité qu'à une infime minorité du peuple, aux juifs."

[158] Voir l'étude de Wolfgang HÄUSLER, *op. cit.*, qui traite en particulier de la bourgeoisie juive pendant l'ère libérale, pp. 103-108.

[159] Joseph Samuel BLOCH, cité S. BELLER, *op. cit.*, p. 131 :

"Dem Juden war der Liberalismus mehr als eine Doktrin, ein bequemes Prinzip. und eine populäre Tagesmeinung; -er war sein geistiges Asyl, sein schützender Port nach tausendjähriger Heimatlosigkeit, die endliche Erfüllung der vergeblichen Sehnsucht seiner Ahnen, sein Freiheitsbrief nach einer Knechtschaft namenloser Härte und Schmach, seine Schutzgöttin, seine Herzenskönigin, welcher er diente mit der ganzen Glut seiner Seele, für die er tritt auf den Barrikaden und in den Volksversammlungen, in dem Parlament, in der Literatur und in der Tagespresse..."

Après la crise révolutionnaire de 1848, durant laquelle un certain nombre de juifs ont joué un rôle de tout premier plan[160], le retour au "néo-absolutisme"[161] (entre 1849 et 1859) avait eu pour conséquence le recul des forces libérales. Mais la défaite de la campagne d'Italie avait révélé la faillite du système néo-absolutiste et, dès le 15 juillet 1859, le "manifeste de Laxenburg" donne une nouvelle orientation politique au pays, permettant le retour progressif des Libéraux sur le devant de la scène. Les historiens et chercheurs estiment que l'on peut qualifier d'"ère libérale" la période s'étendant entre 1867 et 1879[162], voire 1914[163].

On l'aura compris : lorsque Stefan Zweig naît à Vienne en 1881, le parti libéral est sérieusement sur le déclin, phénomène confirmé en 1882 et surtout en 1895 (cf. *supra* : élection de Karl Lueger à la Mairie de Vienne).

Mais l'effondrement du parti libéral n'impliqua nullement le recul de ses valeurs, qui sont maintenues en vie par un groupe social bien déterminé : les juifs allemands assimilés[164].

---

[160] Wolfgang HÄUSLER, *op. cit.*, pp. 97-98, évoque la participation d'un certain nombre de juifs, dont en particulier le célèbre Dr Fischhof.

[161] Ce terme figure dans la Patente du 31 décembre 1851, comme le rappelle Jean Bérenger, *L'Autriche-Hongrie, 1815-1918*, Paris, A. Colin, 1994, p. 75.

[162] C'est du moins l'opinion de Jean BÉRENGER, *op. cit.*, p. 103 sq., tandis que Jacques LE RIDER fait débuter cette "ère" plus tôt, *in* : LE RIDER, *op. cit.*, p. 225 :

> "On peut dire que l'âge d'or du libéralisme autrichien dure à peine vingt ans : de 1859 à la fin des années 70. Depuis le krach de 1873, le libéralisme est devenu impopulaire. En 1879, il subit une sévère défaite électorale et le nouveau gouvernement Taaffe regroupe toutes les forces traditionnellement méfiantes envers les juifs (...). En 1900, le libéralisme a complètement perdu pied dans la politique autrichienne."

[163] Voir Albert FUCHS, *Geistige Strömungen in Österreich, 1867-1918*, Wien, 1986, chapitre "Liberalismus", pp. 5-39.

[164] Sur ce sujet, on lira avec profit le chapitre IX de l'ouvrage de Steven BELLER (*op. cit.*, p. 131 sq).

Cette idéologie revendique l'héritage culturel et intellectuel des Lumières[165] et professe une grande admiration pour les principes de la Révolution Française -à laquelle celle de 1848 s'était référée-. En outre, les libéraux sont les défenseurs des idées de progrès (moral, scientifique et technique), de raison (moteur de l'histoire) et de liberté ; dans le secteur de l'économie, ils revendiquent le droit à la propriété privée et professent le "laissez-faire". Politiquement, ils restent attachés à la structure de la monarchie austro-hongroise[166], défendent l'hégémonie de la minorité germanophone au détriment des Slaves par exemple.

Le chercheur américain Carl E. Schorske distingue deux ensembles de valeurs dans la culture libérale autrichienne : les valeurs morales et scientifiques (notions de droit, de loi, de progrès), et les valeurs esthétiques (assimilation par la culture, allégeance à l'art pour l'art)[167]. Ces valeurs trouvent d'ailleurs leur matérialisation dans l'ensemble architectural du Ring, à Vienne, comme l'explique l'auteur ultérieurement :

> "Pour les édiles viennois, l'objectif pratique du remodelage de la ville était étroitement subordonné à la représentation de symboles. C'est la projection culturelle de soi-même plus qu'une fonction utilitaire qui a présidé à la Ringstraße. (...)
>
> Plus que toute autre chose, le vaste forum le long du Ring, avec ses monuments et demeures, nous fournit l'index iconographique de l'esprit du libéralisme autrichien prédominant."[168]

---

[165] Hannah ARENDT montre que les Juifs sont les défenseurs de l'*Aufklärung*, *in* : *La tradition cachée*, "Aux origines de l'assimilation" (1933), p. 38 *sq.*

[166] Voir l'étude d'Albert FUCHS, *op. cit.*, p. 5 sq.

[167] Carl E. SCHORSKE, *op. cit.*, pp. 22-27.

[168] Carl E. SCHORSKE, *op. cit.*, p. 41.

Ce style a été d'ailleurs fortement contesté par Adolf Loos -architecte du fameux immeuble du Michaelerplatz dont l'Empereur avait horreur-, qui a comparé, en prenant pour exemple le Ring, la capitale viennoise à une ville "Potemkine", où tout n'est que façade et illusion[169]. Hermann Broch écrivit également à propos de cette même ville que "si jamais la pauvreté a été recouverte d'un badigeon de richesse, ce fut bien ici"[170].

L'idéologie libérale a exercé une influence considérable non seulement sur l'architecture viennoise, mais aussi sur nombre d'intellectuels viennois[171], dont Zweig en particulier. Les occurrences dans lesquelles il affirme sa confiance dans ces valeurs sont trop nombreuses pour être toutes citées ici, mais nous ne pouvons manquer d'évoquer le premier chapitre du *Monde d'hier*. Zweig y fait l'apologie de cette époque -qu'il qualifie "d'âge d'or de la sécurité" ("das goldene Zeitalter der Sicherheit")- et surtout de la foi de certains

> "en un 'Progrès ininterrompu et irrésistible avait véritablement, en ce temps là, toute la force d'une religion. On croyait déjà plus en ce 'Progrès' plus qu'en la Bible, et cet évangile semblait irréfutablement démontré par les nouveaux miracles de la science et de la technique."[172]

---

[169] Adolf LOOS, *Paroles dans le vide, Chroniques écrites à l'occasion du Jubilé (1898) et Autres chroniques des années 1897-1900*, Paris, Éditions du Champ Libre, 1979, p. 108-110.

[170] Hermann BROCH, *Création littéraire et connaissance*, Paris, Gallimard, 1966, p. 47.

[171] Lire l'étude de Carl E. SCHORSKE, *op. cit.*, pp. 27-31, sur Schnitzler et le libéralisme.

[172] ZWEIG, *MH*, p. 17. Le texte original dit ceci :

> "Und dieser Glaube an den ununterbrochenen, unaufhaltsamen 'Fortschritt' hatte für jenes Zeitalter wahrhaftig die Kraft einer Religion; man glaubte an diesen 'Fortschritt' mehr als an die Bibel, und sein Evangelium schien unumstößlich bewiesen durch die täglich neuen Wunder der Wissenschaft und der Technik." (*WvG*, S. 16).

Nous sommes ici à nouveau en présence d'une métaphore sacralisante qui, chose exceptionnelle, n'est en apparence pas utilisée dans un contexte artistique mais

Les termes de "progrès", "raison", "sécurité" émaillent les propos de Zweig, qui fait preuve d'un aveuglement confondant dans son analyse de la société d'avant-guerre ; toujours, il veut se persuader que la raison est le moteur de l'histoire et que les tourments de l'époque nazie sont éphémères :

> "Même de l'abîme de terreur où nous allons aujourd'hui à tâtons, à demi aveugles, l'âme bouleversée et brisée, je ne cesse de relever les yeux vers ces anciennes constellations qui resplendissaient sur ma jeunesse et me console avec la confiance héritée de mes pères qu'un jour cette rechute ne paraîtra qu'un intervalle dans le rythme éternel d'une irresistible progression."[173]

Après l'effondrement du parti libéral -qui ne bénéficiait pas d'une assise sociale suffisante[174]-, en faveur les partis de masse antisémites,

---

politique. L'auteur ne parle d'ailleurs pas de parti libéral mais d'un idéalisme ("liberalistischer Idealismus", *WvG*, p. 16); il y a donc une certaine logique dans l'emploi de la métaphore, car Zweig montre implicitement que les juifs viennois de la génération de son père ont sacrifié la religion de leurs aïeux sur l'autel du Progrès, tandis que la génération suivante -qui se détourne des affaires- édifie des temples à l'Art. Ces deux formes d'idéalisme ne sont nullement contradictoires, mais constituent bien plutôt une évolution caractéristique.

[173] ZWEIG, *MH*, p. 19-20. Le texte original se trouve dans *WvG*, p. 18 :

> "Selbst aus dem Abgrund des Grauens, in dem wir heute halb blind herumtasten mit verstäorter und zerbrochener Seele, blicke ich immer wieder auf zu jenen alten Sternbildern, die über meiner Kindheit glänzten, und tröste mich mit dem vererbten Vertrauen, daß dieser Rückfall dereinst nur als Intervall erscheinen wird in dem ewigen Rhythmus des Voran und Voran."

[174] Les libéraux abolirent légalement en 1859 l'ordre corporatif et établirent le "laissez-faire", ce qui alimenta la crainte "du Juif", symbole du capitalisme libéral, chez les artisans. En outre, le Krach de 1873 avait rendu le libéralisme impopulaire. À la différence de Lueger, qui avait su gagner la confiance des couches sociales moyennes (par le populisme), la base sociale du libéralisme

> "demeura toujours faible, cantonnée aux classes moyennes allemandes et aux Juifs germanophones des villes. De plus en plus identifiés au capitalisme, les libéraux maintinrent le régime parlementaire grâce au système peu démocratique du suffrage restreint. " (Schorske, *op. cit.*, p. 22).

chrétiens-sociaux, nationalistes ou socialistes, les valeurs libérales trouvent refuge auprès de certains organes de presse, en particulier[175] la *Neue Freie Presse* dont Zweig est un ardent défenseur et un actif collaborateur :

> "A Vienne, il n'y avait en somme qu'un seul quotidien de premier rang, la *Neue Freie Presse* qui, par sa tenue distinguée, ses préoccupations culturelles et son prestige politique, occupait à peu près, dans toute la monarchie austro-hongroise, la même place que le *Times* dans le monde anglo-saxon ou *Le Temps* en France. (...) 'Progressiste' et libérale dans sa conception du monde et de la vie, sérieuse et prudente dans son attitude, cette feuille représentait d'une manière exemplaire le niveau d'exigence culturelle de la vieille Autriche."[176]

Ce quotidien est l'exact reflet de l'attitude contradictoire de son public, constitué essentiellement de juifs germanophones, niant par exemple l'existence de l'antisémitisme, passant sous silence les conflits de nationalités -comme le leur reproche amèrement Joseph Roth[177]-, cultivant

---

[175] Jacques LE RIDER évoque les différents journaux défendant le principe libéral, comme le *Neues Wiener Tageblatt*, la *Wiener Allgemeine Zeitung*, mais on peut considérer que la bourgeoisie juive -et Zweig- s'identifiaient à la *Neue Freie Presse* [abréviation : *NFP*], *in* : *Modernité...*, p. 227 sq.

[176] ZWEIG, *MH*, pp. 124-125 et *WvG*, p. 122 :

> "In Wien gab es eigentlich nur ein einziges publizistisches Organ hohen Ranges, die "Neue Freie Presse", die durch ihre vornehme Haltung, ihre kulturelle Bemühtheit und ihr politisches Prestige für die ganze österreichisch-ungarische Monarchie etwa das gleiche bedeutete wie die "Times" für die englische Welt und der "Temps" für die französische. (...) Selbstverständlich 'fortschrittlich' und liberal in seiner Weltanschauung, solid und vorsichtig in seiner Haltung, repräsentierte dieses Blatt in vorbildlicher Art den hohen kulturellen Standart des alten Österreich."

[177] Joseph ROTH, *Juden auf Wanderschaft*, "Vorrede zur neuen Auflage", 1937, pp. 359, *in* : J. ROTH, *Werke*, Band 3, Kiepenheuer, 1976 :

> "In dem begreiflichen Bestreben, ihn [den Antisemitismus] entweder nicht zu Kenntnis zu nehmen oder ihn zu übersehen, und in jener tragischen Verblendung, die bei vielen, bei den meisten Westjuden den verlorenen oder verwässerten Glauben der Väter zu ersetzen scheint und ich Aberglauben an den Fortschritt nenne, fühlten sich die deutschen Juden

le "mythe de l'assimilation"[178], ainsi qu'une certaine indifférence vis-à-vis des réalités sociales et politiques.

L'attitude de Stefan Zweig vis-à-vis de Herzl et par là même du sionisme -qui constitue pourtant l'une des solutions au "malaise dans la civilisation" antisémite- est particulièrement révélatrice de l'attidude de la *NFP*. Lorsqu'il évoque la personnalité fascinante de Herzl dans *Le monde d'hier*, il rend avant tout hommage au rédacteur qui lui a ouvert les portes de la célébrité ; de même, dans un autre texte de 1929, il évoque avant tout l'homme de lettres et constate qu'à sa mort,

> "Vienne s'aperçut soudain que ce n'était pas seulement un chroniqueur, un écrivain, un poète de qualité moyenne qui venait de mourir, mais un de ces inventeurs d'idées qui ne s'élèvent qu'à de longs intervalles dans un pays ou un peuple"[179].

Et c'est à juste titre que Jacques Le Rider pose la question suivante :

> "Cette "surprise" que Zweig attribue aux Viennois de 1904 n'avait-elle pas d'abord été la sienne?"[180]

Or l'attitude officielle de la *NFP* à l'égard d'un de ses principaux collaborateurs avait été particulièrement caractéristique : Herzl avait osé briser ouvertement un tabou en proclamant dans *L'État juif* que l'assimilation des juifs était impossible, si bien que

---

> trotz allerhand bedrohlichen antisemistischen Symptomen als ebenbürtige Deutsche"

[178] Une expression analogue se trouve sous la plume de Raoul AUERNHEIMER, dans son livre de souvenirs *Das Wirtshaus..., op. cit.*, p. 41 :

> "Das [*i.e.* Antisemitsmus] wollten die deutschgläubigen Liberalen nicht wahrnehmen, die an das Märchen der Assimilation glaubten."

[179] Stefn ZWEIG, "Erinnerung an Theodor Herzl", dans *MS*, p. 213 sq ; traduction empruntée à Jacques LE RIDER, *in* : "Représentations de la condition juive", *op. cit.*, p. 43.

[180] Jacques LE RIDER, *op. cit.*, p. 44.

"le directeur de la *Neue Freie Presse* défendit de mentionner même le mot de sionisme dans son journal 'progressiste'."[181]

Le libéralisme a exercé une influence durable sur plusieurs générations d'intellectuels viennois. Zweig, pour sa part, apparaît comme l'héritier d'un système de valeurs bien plus que d'un courant politique. L'opposition, voire la contradiction entre la déroute électorale et la survie idéologique du libéralisme n'est pas sans intérêt dans notre perspective, car nous pouvons constater que Zweig a été nourri d'une idéologie reposant sur l'irréalité :

"On pourrait également montrer comment la nostalgie du libéralisme irréversiblement perdu entraîne certains intellectuels juifs vers un mode de pensée utopique, qui ressasse le *credo* du rationalisme et du Progrès en le projetant dans des modèles de "cités du futur", aussi généreux qu'irréalisables."[182]

Et comment ne pourrait-on pas songer ici à sa future élaboration de l'idée d'Europe ?

---

[181] ZWEIG, *MH, op. cit.*, p. 129.

[182] Jacques LE RIDER, *Modernité viennoise..., op. cit.*, p. 204; lire également du même auteur l'article "Stefan Zweig und Frankreich", *in*: *Österreich in Geschichte und Literatur*, 33. Jahrgang, Jänner-Feber 1989, Heft 1, p. 31 sq.

# DEUXIÈME PARTIE

## *CONNAÎTRE L'EUROPE*

## *1900-1914*

Ce n'est qu'en 1900, une fois ses études secondaires achevées, que débute la véritable indépendance de Zweig ; la fortune de ses parents lui permet de ne pas travailler. Il est désormais libre de tout mouvement, avide de découvrir les richesses encore inconnues du monde extérieur. Notre auteur n'aura qu'une hâte, une fois la liberté acquise, celle de quitter Vienne[1] et l'empire austro-hongrois, pour aller à la découverte de l'Europe[2]. La période précédant la Grande Guerre, définie par Zweig comme l'"âge d'or de la sécurité"[3], est également une époque privilégiée

---

[1] Stefan ZWEIG, lettre non datée [écrite vraisemblablement en décembre 1903], adressée à Hermann HESSE, *Br 1*, p. 72-73 :

> "... jetzt, wo ich weiß, daß ich in 6 Monaten fort soll, beginnt meine liebe alte Stadt mit ihren liebenswürdigen Menschen (...) wieder sehr zu gefallen."

Sans faire allusion expressément à Vienne, l'auteur écrira, dans l'essai qu'il consacre à Montaigne, *EE*, p. 65 :

> "Wer auf einen kleinen Ort sich beschränkt, gerät in kleine Proportionen."

[2] Stefan ZWEIG, *Autobiographische Skizze*, Septembre 1908, *Handschriftensammlung der Staatsbibliothek*, Potsdamer Straße, Berlin ; cité par Mark H. GELBER dans son article "An Early Autobiographical Sketch (1908) by Stefan Zweig", *Modern Austrian Literature*, volume 25, n°1, 1992, p. 15 sq :

> "Ich freue mich, diesen Sprung von der Schule -diesen ersten Luftsprung ins Freie- gleich über die Dächer meiner Stadt getan zu haben."

Knut Beck rappelle, dans la postface du recueil *AR*, p. 415, que Zweig reprend ici ("in der Luft" ) une expression de Beethoven.

[3] Stefan ZWEIG, *MH, op. cit.*, p. 17 :

> "Quand j'essaie de trouver pour l'époque qui a précédé la première guerre mondiale et dans laquelle j'ai été élevé, une formule qui la résume, je me flatte de l'avoir le plus heureusement rencontrée quand je dis : c'était l'âge d'or de la sécurité."

On retrouve une expression similaire sous la plume d'Annette KOLB, lorsqu'elle décrit cette même époque :

> "Im vorigen Frühjahr, mitten im Frieden, also im goldenen Zeitalter noch..."

de la vie de l'auteur : il goûte une "liberté absolue"[4], et rien ne le retient plus de parcourir les chemins de l'Europe, qu'il souhaite mieux connaître et comprendre. Cet "apprentissage" -pour reprendre un terme goethéen, souvent cité par Zweig- se fait de façon empirique, si l'on peut dire, lors de fréquents déplacements ; mais à ces voyages à travers le monde correspondent également une progression spirituelle ainsi qu'une connaissance intellectuelle et fraternelle des grands esprits européens. Cette double quête de l'Europe le conduit par la suite à diffuser la culture européenne, à considérer son activité médiatrice comme primordiale par rapport à sa propre production littéraire ; ce dévouement et cet engagement tout à fait remarquables ne résultent pourtant pas d'une réflexion précise sur l'idée d'Europe, mais bien plutôt d'une sensibilité personnelle qui n'a pas encore trouvé son expression la plus achevée.

---

*In* : Annette KOLB, *Briefe einer Deutsch-Französin*, Erich Reiss Verlag, Berlin, 1916, p. 37. On lira avec profit l'analyse intéressante de ces lettres, faite par Anne-Marie SAINT-GILLE dans son ouvrage *La France, l'Allemagne et l'Europe, Les idées politiques d'Annette Kolb (1870-1967)*, Thèse pour le Doctorat, Université de Paris-Sorbonne, Paris IV, soutenue le 13 janver 1992, pp. 131-138.

[4] Stefan ZWEIG, dans une lettre adressée à Martin BUBER le 25 mai 1917, emploie l'expression "absolute Freiheit" pour évoquer les années d'avant-guerre, au cours desquelles il était libre de se déplacer d'un pays à l'autre. *In* : Martin BUBER, *Briefwechsel aus sieben Jahrzehnten, Band 1 : 1897-1918*, Heidelberg, Verlag Lambert Schneider, 1972, p. 499.

# PREMIER CHAPITRE

## *DÉCOUVRIR L'EUROPE*

## *LES ANNÉES DE VOYAGE*

"Ainsi l'Europe devenait chaque jour pour moi plus ample et plus riche"

Ernst-Robert Curtius

Stefan Zweig n'est pas seulement l'auteur d'une autobiographie dont le sous-titre nous rappelle qu'elle est celle d'un Européen[5] ; cet ouvrage, composé dans les circonstances éprouvantes de l'exil, est bien moins le récit d'une vie que le témoignage d'une génération. Les allusions au mode de vie de Zweig sont pudiques, rares, et -il faut bien le dire- parfois sujettes à caution : l'auteur enjolive involontairement certains de ses souvenirs de jeunesse, leur donne une signification qui découle directement des événements contemporains de l'écriture de cet ouvrage. Ce dernier nous permet cependant de prendre conscience du fait que le voyage tient dans la vie de Zweig une place capitale.

---

[5] Stefan ZWEIG, *Die Welt von Gestern : Erinnerungen eines Europäers*, Stockholm, Bermann-Fischer, 1942.
La première version de cette autobiographie, conservée à la Bibliothèque du Congrès à Washington, et datée de l'été 1941, porte encore le titre *Blick auf mein Leben*, le titre définitif est particulièrement révélateur des intentions de Zweig.

Avant d'évoquer les destinations des voyages de notre auteur, il importe de s'interroger sur sa conception du voyage, de connaître les raisons qui l'incitent à parcourir l'Europe, et même le monde, avant 1914.

Bien avant d'entreprendre la rédaction du *Monde d'hier*, Zweig a écrit plusieurs petits textes autobiographiques, entre 1901 et 1914, dans lesquels on peut assez bien cerner sa personnalité. Les années d'avant la Grande Guerre son indéniablement placées sous le signe du voyage, de la découverte de nouveaux horizons, proches ou lointains. Tous ces documents autobiographiques présentent les voyages comme formateurs, nécessaires à l'élargissement à l'approfondissement des connaissances[6]

Ceux-ci ont en effet permis à Zweig de découvrir la spécificité de la culture européenne (comme nous allons le voir), et ainsi de "devenir progressivement européen"[7]. Jules Romains, qui a été le premier à attribuer Zweig l'épithète (devenue pour ainsi dire homérique) de "grand Européen", considère les voyages comme une étape de "formation" de ceux qui allaient devenir des Européens :

> "Eux-mêmes circulaient beaucoup. Ils s'y mettaient dès leur jeunesse, et selon leurs ressources, par un besoin spontané. Leur curiosité humaine n'était pas de celles qui s'assouvissent dans un cercle étroit. Ils avaient envie de savoir par eux-mêmes comment les hommes vivent et pensent, quand ils sont façonnés par un autre climat, par d'autres traditions, par une autre langue. Ils voulaient vérifier à quoi correspondaient, dans la réalité de chaque jour, les différences, les originalités ou les analogies, qu'ils avaient appris à goûter dans les littératures

---

[6] Dans un article intitulé "Das Buch als Eingang zur Welt", Zweig utilise l'expression "kenntnisschaffende Reise", *BB*, p. 7.

[7] ZWEIG, cité par Elster, *op. cit.*, p. 8 :
"[Ich] bin so allmählich Europäer geworden".

nationales. Ainsi, les voyages venaient compléter leurs années d'apprentissage."[8]

Zweig garde un appartement à Vienne, mais il lui arrive de s'absenter pendant plusieurs mois[9] de la capitale, et de passer la majeure partie de l'année à l'étranger :

> "Je louai un petit appartement à Vienne ; ce ne devait pourtant pas être un véritable lieu de séjour, mais seulement un *pied-à-terre,* comme disent si justement les Français. Car jusqu'à la [première] guerre mondiale, le sentiment du provisoire domina mystérieusement ma vie ."[10]

L'auteur évite "de propos délibéré"[11] de se fixer à Vienne, ville dans laquelle il avoue ne pas se sentir à l'aise[12], et à laquelle il dit préférer le monde entier. Le besoin de n'avoir aucune attache jugée trop "définitive" l'emporte sur tout ; Zweig explique à Leonhard Adelt qu'il n'y a aucun

---

[8] Jules ROMAINS, *Stefan Zweig, Grand Européen,* New-York, Éditions de la Maison Française, 1941. Nous tenons à remercier ici Anne Cauvin d'avoir mis à notre disposition cet ouvrage rare.

[9] ZWEIG, *Autobiographische Skizze, op. cit.* :

> [Meine Reisen] "liessen mich eigentlich am seltensten in Wien ein, meiner Heimat."

Cf. également Donald PRATER, *Stefan Zweig, Das Leben eines Ungeduldigen,* Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1984, p. 52 ; le biographe nous rappelle que Zweig à visité pour la seule année 1907, Prague, Berlin, l'Italie du Nord, la Corse, la Sardaigne, Rome.

[10] ZWEIG, *MH,* p. 193 ; *WvG,* p. 190 :

> "So nahm ich mir eine kleine Wohnung in Wien, aber es sollte keine wirkliche Bleibe sein, nur ein Pied-à-terre, wie die Franzosen so eindringlich sagen. Denn das Gefühl des Provisorischen beherrschte bis zum Weltkrieg in geheimnisvoller Weise mein Leben."

[11] ZWEIG, *MH,* p. 194 ; *WvG,* p. 191 :

> "Bewußt wollte ich vermeiden, mich in Wien festzuwohnen, und dadurch sentimentalisch an einen bestimmten Ort gebunden zu sein."

[12] ZWEIG, Lettre à Ellen KEY, datée du 4 mai 1909, in : *Br1,* p. 188 :

> " Hier in Wien finde ich mich schwer zurecht. Ich passe nirgends ganz hinein und fühle mich auch nicht recht zuhause."

"axe"[13] autour duquel il puisse organiser sa vie, pas même la littérature[14]. Devant une si grande sensation de "provisoire", Zweig est pris d'une telle frénésie de voyage qu'il aura le sentiment, rétrospectivement, d'y avoir consacré tout son temps[15] et son énergie. Cette avidité de tout connaître devient même tellement excessive qu'elle dévoile un certain malaise chez Zweig. Il affirme par exemple à Ellen Key qu'il ne saurait mourir tant qu'il ne connaît pas "la terre entière"[16] ; on a le sentiment ici que ces paroles, dictées par la passion, sont révélatrices non seulement du désir de connaissance, mais également de l'instabilité[17] de l'auteur. Celui-ci qualifie d'ailleurs de "pulsion"[18] ("Trieb") cet élan qui l'incite à franchir les frontières, terme qui n'est pas sans évoquer la psychanalyse qu'il admirait. Dans sa correspondance, Zweig fait souvent mention de son agitation fébrile ("Unrast") ; il emploie pour ce faire des termes exprimant

---

[13] ZWEIG, lettre du 10 mai 1909, adressée à Leonhard Adelt, *Br 1*, p. 189 :

"Nirgends sehe ich eine Notwendigkeit in meinem Leben, die Axe wäre, um die Alles schwingt : nicht die Litteratur ist mir soviel, Frau und kind habe ich -leider!- noch nicht, so ist Alles provisorisch gebaut."

[14] Il s'agit là d'une remarque particulièrement révélatrice du jeune Zweig, car nous la trouvons fréquemment dans sa correspondance ainsi que dans ses "biographies" précoces. Dans l'une d'elles, adressée en 1908 à Hermann Walden, il affirme en effet :

"Noch heute -nur hoffentlich weiterhin recht, recht lange !- ist dieser Trieb freigebunden, regellos zu wandern, überall sich ebenso zu Hause zu fühlen als in der Heimat, stärker als der literarische Ehrgeiz ..."

*In*: Mark H. Gelber, "An Early Autobiographical Sketch (1908) by Stefan Zweig", *Modern Austrian Literature*, volume 25, n°1, 1992, p. 17.

[15] Hanns Martin ELSTER, *Stefan Zweig, Deutsche Dichterhandschriften*, 13. Band, Dresden, Lehmannsche Verlagsbuchhandlung (Lehmann & Schulze), 1922, p. 7. Extrait de l'avant-propos, avec une autobiographie de Zweig :

"So scheint es mir, als ob ich diese ganzen Jahre einzig in der Welt herumgereist wäre."

[16] ZWEIG, lettre à Ellen KEY, 4 mai 1909, *Br1*, p. 188 :

"Mir ist, ich könnte nicht sterben, ehe ich nicht die ganze Erde kenne."

[17] ZWEIG, cité par Elster, *op. cit.*, p. 8 :

Es war damals eine "ungeheure, unruhige und fast schmerzhafte Lebensneugier."

[18] ZWEIG, autobiographie adressée à H. Walden, *op. cit.*, p. 17.

le désir et de l'avidité ("Gier", "Lust"), et recourt à des procédés stylistiques tels que la répétition, l'anaphore, l'hyperbole, qui manifestent un goût de l'expression chargée.[19]

Cette surcharge affective peut s'expliquer parce que, pour Zweig, l'idée de voyage est indissociable du concept de liberté.[20] Le fait de se déplacer à sa guise d'un pays à un autre donne à Zweig la certitude de ne pas être dépendant d'une patrie, de ne pas se laisser encercler par des barrières matérielles ou intellectuelles. Il pense maîtriser un espace devenu familier, puisque -dans sa perspective- les différents pays ne sont pas "étrangers". Cette vision idéalisée des choses, peu réaliste en cette époque de troubles nationalistes[21], est dénoncée en particulier par Hannah Arendt. Celle-ci considère en effet Zweig comme un représentant de ces "connaisseurs [qui] rendaient hommage à l'art, dont les barreaux les séparaient du *profanum vulgus*"[22]. H. Arendt ne manque pas de

---

[19] Extrait de l'autobiographie de Zweig adressée à H. Walden, *op. cit.*, p. 16 :

> "Zuerst in Berlin dann in Paris habe ich (wenn ich nicht irre : Philosophie) studiert und bin dann von Jahr zu Jahr immer freier, immer unbändiger, immer gieriger und freudiger auf Reisen gegangen."

Une autre tournure, utilisée dans la lettre du 10 mai 1909 adressée à Leonhard Adelt (*Br.1.*, p. 189), est particulièrement expressive, avec l'anaphore du préfixe privatif "un-" et la substitution aux adjectifs qualificatifs attendus de substantifs attributs :

> "Ich bin nur Unrast, Unruh, Unzufrieden."

[20] ZWEIG, lettre à Buber datée du 25 mai 1917, *BF*, p. 75 :

> "Was ich zuvor dumpf schon empfand und durch zehn Jahre wanderndes Leben betätigte, die absolute Freiheit zwischen den Nationen zu wählen, sich überall als Gast zu fühlen, als Teilnehmer und Mittler, dieses Übernationale Gefühl der Freiheit..."

[21] L'aveuglement de Zweig lorsqu'il décrit la situation dans l'Empire austro-hongrois à la veille de la guerre est confondant : selon lui, toutes les nations "vivaient en paix en dépit de taquineries occasionnelles...", in : *MH*, p. 43.

[22] Hannah ARENDT, *La tradition cachée. Le Juif comme paria.* Textes traduits de l'allemand et de l'anglais par Sylvie Courtine-Denamy, Christian Bourgois Éditeur, Paris, p. 80-81.

Zweig ne se prive d'ailleurs pas d'affirmer sa conception élitiste du voyage, en particulier dans l'article "Reisen oder Gereist-Werden" (1925) publié dans le recueil *Die Monotonisierung der Welt* [abréviation *MW*], *Aufsätze und Vorträge*, choix des textes et postface de Volker Michels, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1988, pp. 81-85.

dénoncer les limites de ce mode de vie dans lequel -paradoxe !- on récuse l'existence de barrières[23] :

> "Bien sûr, le monde que Zweig décrit est tout sauf *le* monde d'hier ; l'auteur de ce livre ne vivant pas dans ce monde, mais seulement à sa lisière. Les barreaux dorés de ce parc naturel et protégé étaient très épais et privaient les occupants de tout point de vue, de toute perspective pouvant gâter leur félicité..."[24]

La recherche et la découverte de nouveaux horizons donne à penser qu'il s'agit là d'une manifestation d'insatisfaction (encore latente) ; la nécessité presque impérieuse des départs et leur fréquence expriment le désir d'un changement intérieur, vainement recherché par une fuite hors de soi. Nous sommes ici en présence d'un thème abondamment traité dans la littérature européenne, depuis Sénèque à tout le moins[25]. Le poème introductif au cycle "Fahrten"[26] nous semble être particulièrement révélateur de la conception du voyage de Zweig avant ses départs pour les destinations lointaines (1908/1911).

---

Il dénonce le principe des voyages en groupe (il emploie pour ce faire une tournure méprisante, "das Reisen in Masse", p. 81) dans lesquels les participants sont comparables à des moutons de Panurge, passifs et indolents.
A l'opposé de cette nouvelle tendance, le voyageur d'avant la première guerre mondiale était

> "der Repräsentant der besseren, der geistigen Kreise seiner Nation, nicht der Mittelmensch, der in ihrer Herdenhaftigkeit immer abstoßend wirkenden Masse."

*In* : "Wiedersehen mit Italien" (1921), repris dans *AR*, p. 238.

[23] ZWEIG, *in* : Elster, *op. cit.*, p. 8 : "Grenzen waren nur leere Linien."

[24] Hannah ARENDT, *ibid.*, p. 81.

[25] Voir par exemple SÉNÈQUE, *De la tranquillité de l'âme*, II, 13-15, ou *Lettres à Lucilius*, III, 28 ; et déjà LUCRÈCE, *De la nature*, III, 1060 sq. ; HORACE, *Odes*, II, 16, 18-20.

[26] ZWEIG, "Noch immer hat...", ce poème fait partie du recueil *Die Frühen Kränze*, Leipzig, 1906 ; réédité dans*Silberne Seiten, Gedichte*, Fischer, Frankfurt am Main, 1982, p. 93.

"Ein Wandrer, der zwei Fremden
Und keine Heimat hat."
Grillparzer

Noch immer hat kein liebes Band
Mich angeschmiegt an stillen Sinn,
Noch wird mir Heimat jedes Land,
Dem ich gerad zu Gaste bin.

Den hellen Straßen geh ich nach
Wie Staub, der nach Rädern rennt,
Gern rastend unter einem Dach,
Wo nicht ein Herz das meine kennt.

Landfahrer ward ich mit dem Wind
Und des Gedenkens ganz entwöhnt,
Daß mir daheim noch Freunde sind,
Die ich mir einst als Glück ersehnt.

Ein Träumer in die runde Welt,
Der wegwärtswandernd schon vergißt,
Wohin der eigne Sinn ihn schnellt
Und wo sein Herz zu Hause ist.

Ce poème de Zweig s'inscrit dans la tradition allemande des "Wanderlieder" (chansons de route), dans lesquels des poètes comme Goethe, Eichendorff, Uhland ou Lenau exprimèrent une nostalgie indéfinissable, un élan impétueux vers le voyage. Dans le texte de Zweig, le voyageur solitaire[27], laissant derrière lui ses amis, nous fait songer au *Taugenichts* de Eichendorff :

[27] Le thème du voyageur solitaire est à rapprocher également du mythe du juif errant (Ahasverus) condamné à errer sans repos jusqu'au Jugement dernier, privé de toute relation affective avec les mortels. Évoqué abondamment par les Romantiques (Achim von Arnim, E.T.A. Hoffmann, Lenau) la signification de ce mythe du juif errant a connu de nombreuses modifications, le personnage bénéficiant d'un engouement qui ne s'est jamais démenti ( citons par exemple Eugène Sue, *Le Juif errant*, 1944 ; Gustav Meyrink, *Das grüne Gesicht*, 1916 ; et plus proches de nous, C. Fruttero et F. Lucentini publièrent

"J'eus une joie maligne en voyant à droite et à gauche mes vieilles connaissances et mes vieux camarades, aujourd'hui comme hier, hier comme avant-hier, et ainsi pour toujours, partir au travail, piocher, labourer, tandis que moi je m'élançais dans le libre univers."[28]

Ce poème d'inspiration post-romantique contient, à coté des *topoi* attendus (*Weg, Landfahrer, Träumer, Herz*), quelques éléments plus personnels, caractéristiques de leur auteur : la nostalgie de Zweig n'a pas d'objet précis (et, à la différence des Romantiques, il ne ressent pas de "Heimweh"). À la question "wohin?", notre auteur n'apporte pas la réponse romantique ou classique, à savoir l'Italie. Il n'apporte d'ailleurs parfois pas de réponse du tout à cette question, qu'il se pose pourtant de façon lancinante dans sa correspondance[29], témoignage émouvant du profond malaise qui l'accable, et auquel le voyage apporte une thérapie provisoire. Aucun pays n'exerce sur lui d'attraction durable et décisive ; l'expression "jedes Land" au vers 3 nous le montre. Ce n'est donc pas tant la destination qui importe à ses yeux (v. 14 et 15, le rêveur "oublie"

---

en 1986 *L'Amante senza fissa dimora*). Ce thème se retrouve également dans l'œuvre de Gustav Mahler, en particulier dans les *Lieder eines Fahrenden Gesellen* ; sans doute est-ce chez Mahler -comme chez Zweig- un "héritage ancestral des juifs éternellement exilés de la Terre Promise" comme le dit Henry-Louis de La Grange (*op. cit.*, tome 1, p. 91). Le cycle de Lieder de Mahler comme les poésies de Zweig ont un caractère indéniablement autobiographique, et laissent parfois percevoir des accents de confession désépérée : peut-être est-ce là l'expression du malaise que ressentent deux juifs dans leur patrie, l'Autriche. Lire à ce propos le Journal de Zweig, à la date du 22 avril 1913 : "Je troque l'étranger [la France] contre une patrie que je ne ressens comme telle qu'à contrecœur." in : ZWEIG, *Journaux, 1912-1940*, édités par Knut Beck et traduits de l'allemand par Jacques Legrand, Paris, Le Livre de Poche, 1995, p. 74.

[28] EICHENDORFF, *Scènes de la vie d'un propre à rien*, in : Eichendorff, *Dernier retour*, traduit de l'allemand et présenté par Philippe Giraudon, Orphée/La Différence, Paris, 1989, p. 21.

[29] Lettre de ZWEIG à HESSE, 4 avril 1905, *Br 1*, p. 99 :

"Weiß Gott, wo ich übers Jahr bin, vielleicht mit den Schwalben drunten im Süden, vielleicht wieder in Frankreich oder in Deutschland, kaum aber zu lange in Wien. Doch wer wollte der Sterndeuter sein?"

où il se rend[30]), mais bien plus le fait de partir au loin, au petit bonheur (v. 4, le terme "gerad" donne à penser qu'il se trouve dans ces pays un peu par hasard, ce qui est confirmé par la présence du vent, symbole de l'inconstance, v. 9). Zweig n'a donc pas (ou plus) de patrie à proprement parler, puisqu'il considère comme telles tous les pays dans lesquels il est provisoirement ("Gast", v. 4, indique qu'il ne s'y installe pas durablement et ne s'y intègre pas non plus) ; la première strophe du poème est une illustration des paroles de Grillparzer mises en exergue, montrant ainsi que l'auteur les reprend à son compte. Dans une lettre qu'il adresse à Hermann Hesse le 4 avril 1905, Zweig affirme qu'il est justement ce "voyageur" dont parle Grillparzer, et explique qu'il ne sent bien ni à Vienne "ni d'ailleurs nulle part durablement" [31].

Le thème du voyage exprimant un désir de fuite pour trouver du nouveau[32] est particulièrement fréquent dans la poésie symboliste française, que Zweig connaît d'autant mieux qu'il en a traduit à cette époque de nombreux textes. Il a peut-être à l'esprit les vers de Baudelaire :

---

[30] Dans une lettre adressée le 10 mai 1909 à Leonhard Adelt (*Br1*, p. 189) Zweig exprime tout son désarroi de ne pas connaître le sens de sa vie :

> "Aber ich sag das nur, nicht um zu klagen, sondern Dir auszudrücken wie wenig ich mich, mein Leben Dir schildern kann, da ich es noch nicht ganz begreife, nicht weiß, wohin es geht, ob ich schon auf den Weg bin oder tiefer im Dickicht als je."

[31] Lettre de ZWEIG à HESSE, 4 avril 1905, *Br1*, p. 99 :

> "Denn in Wien fühle ich mich nicht recht wohl, wie eigentlich auf die Dauer nirgends, in bin -wie unser Grillparzer so schön in einem Gedicht sagt- 'ein Wandrer, der zwei Fremden und keine Heimat hat'."

[32] BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal*, les derniers vers (VIII) du poème "Le voyage" :

> "O mort, vieux capitaine, il est temps! levons l'ancre!
> Ce pays nous ennuie, ô Mort! Appareillons! (...)
> Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe,
> Au fond de l'inconnu pour trouver du *nouveau*!"

"Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et sans savoir pourquoi, disent toujours : allons!"[33]

ou ceux de Mallarmé, dans "Brise marine" :

"La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres.
Fuir! là bas fuir! Je sens que les oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux!"[34]

Zweig aspire à rejoindre un infini non déterminé, qui n'est cependant pas un au-delà conçu comme patrie de l'âme, tel que nous le trouvons chez Platon (et certains Romantiques). Le poème de 1906 décrit une fuite purement physique (la comparaison avec la poussière de la route souligne la matérialité de la fuite) et nullement métaphysique, comme dans le poème de Eichendorff *Mondnacht*:

"Und meine Seele spannte
Weit ihre Flügel aus,
Flog durch die stillen Lande,
Als flöge sie nach Haus."[35]

---

[33] BAUDELAIRE, "Le voyage", *ibid.*, (I).

[34] MALLARMÉ, "Brise marine", *Vers et prose,* Paris, Garnier-Flammarion, 1977, p. 53. On songe également au monologue de Faust, dans la première partie de la tragédie de Goethe, vers 354-418 :

"Habe nun, ach! Philosophie,
Juristerei und Medizin,
Und leider auch Theologie
Durchaus studiert, mit heißem Bemühen.
Da steh'ich nun, ich armer Tor,
Und bin so klug als wie zuvor! (...)
Flieh! auf! hinaus ins weite Land!"

[35] EICHENDORFF, "Mondnacht" (1837), *in*: *Werke*, Hanser, München, 1977, p. 271.

Le lyrisme d'Eichendorff, très proche de la musique par la parfaite harmonie des sonorités, décrit un mouvement ascensionnel[36] vers le ciel (le terme "Flügel" et la répétition du verbe "fliehen" forment une allitération en *f* ), indiquant l'aspiration à rejoindre un monde idéal, supra-terrestre[37]. Si les thèmes du poème de Zweig sont romantiques, ceux-ci ont été revisités par le symbolisme, car nous ne trouvons dans son poème aucune religiosité ni métaphysique. Un autre poème de notre auteur, "Lied des Fahrenden"[38] (1910), nous permet de voir confirmée cette tendance, tout en marquant une évolution :

"Wanderern ist keine Ruhe gegeben,
Unrast wandert die Wege mit.
Fast schon hab'ich verwandert mein Leben
und kam doch weiter um keinen Schritt.

Ich wollt', daß ich irgendwo Wurzel wäre,
Wiese, Wald, ein Stein oder Blatt,
Nur etwas, das ruht, das ohne Begehren
Seine Heimstatt unter dem Himmel hat.

---

[36] Le poème de Zweig n'indique aucun mouvement vertical, mais se limite à l'horizontalité, comme l'indique le "chemin" (vers 5), sur lequel il va de l'avant ("wegwärtswandernd" et non "aufwärts", vers 14).

[37] Il est d'ailleurs significatif que Eichendorff utilise le verbe "ausspannen" pour décrire le déploiement de son âme, alors que Zweig exprime l'idée d'élargir son cercle de vie :

"Ich suchte mein Leben auszuspannen, bin damals viel in fremden Ländern gewesen..."

*in*: ZWEIG, "Autobiographische Skizze", *Das Literarische Echo*, Berlin, 17. Jahrgang, Heft 4, 15.XI. 1914, p. 202.

[38] ZWEIG, "Lied des Fahrenden", *NFP*, 25 décembre 1910, p. 49. Ce poème a été republié (n'est-ce pas fort révélateur?) dans *Jüdisches Schicksal in deutschen Gedichten : Eine abschließende Anthologie*, Berlin, Jüdischer Verlag, 1959, p. 99. Le titre de ce poème nous fait d'ailleurs songer au cycle de Lieder de Mahler, *Lieder eines fahrenden Gesellen*, évoqué plus haut.

Ich möchte nur Ding sein, eines von jenen,
Die Blüte sind von der Erde Blut,
Denen nichts eigenes Sinnen und Sehnen
Müdigkeit macht oder wehe tut,

Die brünstig sich in die Scholle vergraben,
In die einst ihr Samenkorn Schicksal fiel,
Nicht Unrast und Wunsch in die Ferne haben,
Wolken und wehender Winde Gespiel,

Die blühen und welken, die knospen und reifen
Wie Gott es will, und die selber kaum
Ihr leises Leben anders begreifen
Als einen sinnlosen sonnigen Traum.

A l'instar du poème de 1906, nous sommes en présence du thème de la vie errante, particulièrement présente au début du texte: un polyptote ("wanderern", "wandert", "verwandert", v. 1 à 3) souligne la frénésie et l'instabilité du voyageur (v. 2 et 15 : "Unrast" ; v. 1 : "keine Ruhe"). Là encore, nulle aspiration à un au-delà, bien au contraire, puisque le narrateur veut trouver refuge "sous le ciel" (v. 8). Mais, à la différence du poème précédent, il ne ressent plus cette envie impérieuse de parcourir le monde ; comme Rimbaud à la fin du "Bateau ivre", il souhaite abandonner sa quête désespérée d'un horizon lointain pour prendre "racine quelque part" (v. 5). La présence du champ lexical de la terre, de la glèbe même ("Erde", v. 10 ; "Scholle", v. 13), marque une évolution non plus seulement horizontale du poème, mais descendante (vers la terre, et non le ciel) ; le voyageur rejette à présent tout mouvement, aspire

désormais à l'immobilité, voire à l'engourdissement[39] (il veut s'ensevelir sous la terre, dirait-on). Déçu, il constate (v. 4) que les voyages ne l'ont pas fait progresser, conclusion à laquelle aboutissait déjà Baudelaire :

> "Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!
> Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
> Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
> Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !"[40]

Baudelaire exprime ici une idée récurrente chez Zweig, à savoir que le voyage n'est pas entrepris seulement pour découvrir le monde, mais pour échapper à sa propre "image", à son identité blessée. Le répit n'est cependant que de courte durée, car les effets "anesthésiants"[41] se dissipent rapidement et laissent place à un "réveil" plus douloureux encore.

---

[39] LECONTE DE LISLE, dans les *Poèmes barbares* ("Paysage polaire", "Solvet seclum") exprime tout à fait la même idée.
À partir de 1910 environ, on remarque la fréquence de ce thème, non seulement dans les poèmes de Zweig (comme par exemple "Der verlorene Himmel, Elegie der Heimkehr", 1913) mais également dans l'œuvre théâtrale et fictionnelle. Dans la pièce *Das Haus am Meer* (1912), le marin rentre chez lui après avoir passé de longue années à l'étranger :

> "Heimat will ich, all meine Arbeit tief
> Einrammen in die deutsche Erde als
> Den Anker meines Lebens." (Première partie, acte I, scène 5)
>
> "Ich weiß
> Nur dies : ich hab' ein Weib, ein Haus, hab' Kinder
> Und kein Verlangen in die Welt hinaus."
> (Première partie, acte II, scène 3)

*Das Haus am Meer*, in : *Das Lamm des Armen, Dramen*, Fischer, Frankfurt am Main, 1984.
Après avoir fait l'expérience de la fuite, le jeune Edgar (dans la nouvelle *Brennendes Geheimnis*, de 1911), ne souhaite que le retour chez lui ("Nur heim, heim, irgendwo zu Hause sein...", in : *Praterfrühling*, Fischer, Frankfurt am Main, 1991, p. 79).
[40] BAUDELAIRE, "Le voyage", *op. cit.* (VII).
[41] ZWEIG, *EV*, p. 47 :

> "Reisen, Träume, all das sind nur Betäubungen, nach denen die Qual des Erwachens doppelt wieder einsetzt."

Notre auteur n'exprime cependant cette amertume qu'en de rares occasions ; il ne cesse en effet de montrer (tout au long de son œuvre et de sa vie) que les voyages permettent non seulement l'acquisition de connaissances, mais également la constitution de sa propre identité :

> "Car c'est ainsi seulement que chaque voyage nous permet d'aller à la découverte non seulement du monde extérieur, mais aussi de notre propre monde intérieur."[42]

Friderike Zweig, la première femme de l'écrivain, prend l'exemple du déplacement de son mari vers Belgique (auprès de Verhaeren, en 1902) et considère qu'il est,

> "peut-être plus que tout autre, un voyage vers lui-même, vers l'essentiel de son moi propre et vers la conquête de la liberté intérieure."[43]

Un chapitre de l'autobiographie publiée en 1942 porte d'ailleurs le titre caractéristique "Détours sur le chemin qui me ramène à moi"[44] : la personnalité de l'auteur connaît ainsi plusieurs stades de formation décisifs : sa conscience individuelle s'extériorise, se perd au loin, s'enrichit des expériences à l'étranger, tente de résoudre ses contradictions et revient ensuite en lui, le moi étant devenu universel. Cette odyssée de la conscience conduira Zweig à sillonner l'Europe inlassablement sur des chemins qui lui sont propres, élaborant progressivement les différents aspects de son identité et par là même son credo européen.

---

[42] ZWEIG, "Reisen oder Gereist-Werden", *op. cit.*, p. 85 :

> "Denn nur so wird jede Reise zur Entdeckung nicht nur der äußern, sondern auch unserer eigenen innern Welt."

[43] Friderike ZWEIG, *Stefan Zweig, wie ich ihn erlebte, op.cit.*, p. 26 :

> Die Fahrt nach Belgien "war wie vielleicht keine andere eine Fahrt zu sich selber, zum Wesentlichen des eigenen Ichs und zur eroberten inneren Freiheit."

[44] ZWEIG, *WG*, p. 190 : "Umwege auf dem Wege zur mir selbst".

## A. Voyages hors de l'Europe.

> "C'est ainsi que (...) sans cesse, je parcourus le monde" [45]

Avant d'évoquer plus en détail ses voyages à l'intérieur de l'Europe, il n'est pas inutile de rappeler que Zweig partit également à la découverte d'autres continents pendant cette même période, dans le but justement de mieux pouvoir comprendre l'Europe. Car ce n'est pas tant le goût de l'aventure qui incite Zweig à se rendre en Inde ou en Amérique par exemple, que le besoin de découvrir la spécificité européenne.

Il consacre un chapitre du *Monde d'hier* à ces déplacements "par delà les frontières de l'Europe"[46] qui lui furent vivement conseillés par Walter Rathenau, l'incitant ainsi à élargir son horizon :

> "Vous ne pouvez pas comprendre l'Angleterre, me disait-il, tant que vous ne connaissez que l'île. Et pas davantage notre continent, tant que vous n'avez pas au moins une fois franchi ses frontières[47]. Vous êtes un homme libre, mettez à profit cette liberté !"[48]

---

[45] Hanns Martin ELSTER, *op. cit.*, p. 8. Extrait de l'autobiographie de Zweig :
"So bin ich (...) ununterbrochen durch die Welt gefahren."

[46] Le titre du chapitre, en allemand, est : "Über Europa hinaus".

[47] Il est intéressant de noter la présence de "frontières" autour ou à l'extérieur de l'Europe, pour la protéger des influences extérieures sans doute, alors que notre auteur nie l'existence de frontières réelles à l'intérieur de l'Europe d'avant 1914, afin de souligner son unité et sa spécificité culturelle. Dans l'entre-deux guerres, il déplore avec amertume le renforcement des frontières entre pays européens et confie à son Journal :

> "Rappelle-toi avec humilité les cérémonies qu'on a inventées dans notre petite Europe quand on franchit le néant sacré d'une frontière. (...) On se sent rabaissé, on n'est plus un être humain libre et spontané, mais un sujet, et aussitôt s'éveille en nous un sentiment de révolte."

*In* : ZWEIG, *Journaux*, p. 364-365.

[48] ZWEIG, *MH*, p. 219 et texte allemand dans *WvG*, p. 214 :

> "Sie können England nicht verstehen, solange Sie nur die Insel kennen, sagte er mir. Und nicht unseren Kontinent, solange Sie nicht mindestens einmal über ihn hinausgekommen sind. Sie sind ein freier Mensch, nützen Sie die Freiheit !"

## 1. *La route des Indes*[49]

> "Il se rappela les cafés et salons de Paris, haussa les épaules au souvenir de cet actuel engouement pour l'Orient : "Madame, nous avons tout à apprendre de l'Asie"..."
>
> Paul Morand [50]

A l'instar d'un grand nombre d'intellectuels et d'écrivains à la même époque[51], Zweig se rend en Inde entre 1908 et 1909. Il semble placer dans ce voyage toutes sortes d'espoirs, qui cependant restent vagues dans leur formulation[52]. Avant même de partir, il publie dans la presse un *Feuilleton*[53] sur les ouvrages évoquant ce pays, et dont les derniers propos reflètent parfaitement son état d'esprit. Il écrit en effet qu'après la lecture de tous les ouvrages[54] dont il fait le compte rendu, il ressent quelque

---

[49] Titre français du roman *A Passage to India*, publié par Edward Morgan FORSTER en 1924.

[50] Paul MORAND, *Bouddha vivant, Chronique du XXè siècle*, Paris, Grasset, 1927. Morand a adressé son ouvrage à Zweig, qui le remercie de la manière suivante :

> "C'est avec un plaisir bien vif que j'ai lu votre excellent roman et je vous remercie, cher monsieur, que vous avez eu l'amabilité de m'envoyer cette œuvre exceptionnelle et merci aussi cordialement pour votre dédicace. Mon admiration pour ce livre m'a poussé d'écrire tout de suite à mon éditeur, Insel-Verlag, pour qu'il tâche de se procurer le droit de traduction en Allemand."

Lettre manuscrite inédite, Bibliothèque Nationale de France, Manuscrits, N.A.F., 18246, Lettres adressées à Paul Morand, folio 272.

[51] Christiane C. GÜNTHER s'est livrée à une étude approfondie de l'attrait exercé par l'Orient sur de nombreux européens dans son ouvrage *Aufbruch nach Asien, Kulturelle Fremde* in *der deutsche Literatur um 1900*, Iudicium Verlag, München 1988. Parmi les écrivains, philosophes et intellectuels ayant entrepris un voyage en Asie, et plus spécifiquement en Inde, nous pouvons citer Waldemar Bonsels, Hermann Hesse, Rudolf Kassner, Hermann Graf Keyserling, Alfons Paquet.

[52] ZWEIG, Lettre à Ellen KEY, datée du 2 août 1908, *Br 1*, p. 172 :

> "In drei Monaten trete ich meine große Indien-Reise an und die ist mir wichtiger, als Alles Andere : sie ist ein Abschluß und hoffentlich der Anfang eines Neuen."

[53] ZWEIG, "Sehnsucht nach Indien", première publication dans le *Leipziger Tageblatt*, le 28 juillet 1908; repris dans *AR*, pp. 97-102.

[54] Zweig évoque tour à tour les ouvrages suivants : *Indische Reisebriefe* de Ernst Haeckel ; *Indien*, de Pierre Loti ; *Indien*, d'Alfred Meebold ; *Beiträge* zur *indischen*

chose de "vague" et d'ineffable, une profonde nostalgie et une attirance pour l'Inde[55], qu'il qualifie de "Sehnsucht"[56]. Mais en privé, il avoue se rendre là-bas aussi dans le but de se fuir lui-même :

> "Tu le sais sans doute, je suis parti directement de Kassel en Inde, en passant par Trieste, afin d'échapper à moi-même."[57]

L'auteur ne part pas en Inde dans l'intention d'y trouver un "palliatif contre le malaise dans la civilisation européenne", pour reprendre une expression de P.-M. Lützeler[58]. Celui-ci rappelle qu'un grand nombre d'intellectuels ont éprouvé, au début de ce siècle, une certaine méfiance à l'égard des normes européennes, par opposition à la sagesse chinoise ou indienne. Nombre d'entre eux, comme Hermann Hesse et Hermann Graf Keyserling, que connaissait Zweig, se sont rendus

---

*Kulturgeschichte*, et *Indische Reiseskizzen* de Richard Garbe, et enfin *Indische Reise*, de W. Fred. C'est d'ailleurs ce dernier ouvrage que Zweig recommande chaleureusement avant son départ, car il lui semble être le plus utile pour un tel voyage, et peut-être aussi parce que W. Fred (1879-1922) est l'une de ses connaissances. Mais les lettres adressées après le départ aux amis restés en Autriche sont pleines de ressentiment envers W. Fred (*Br 1*, p.182-184).

[55] ZWEIG, "Sehnsucht nach Indien", *op. cit.*, *AR*, p. 102 :

> "Hat man diese Bücher aber alle hintereinander gelesen, so bleibt nichts Scharfumrissenes, nichts Festes, nicht Indien, sondern ein Vages, wie aus Nebeln Tauchendes, ein Lockendes und Fernes, die Sehnsucht nach Indien."

[56] Lorsque Zweig évoque l'Inde en parlant de "Sehnsucht", il nous semble entendre Mignon chanter son désir nostalgique de se rendre en Italie ou plutôt "dahin", ce pays aux contours imprécis. L'emploi de ce terme n'est pas surprenant de la part de Zweig, fervent admirateur et lecteur de Goethe, qui d'ailleurs qualifie ses années de jeunesse de "Lehr- und Wanderjahre", autre allusion au *Wilhelm Meister*. Cependant, à la différence de Goethe, ou de Mignon, Zweig ne se contente pas d'exprimer le désir de se rendre dans un pays bien précis, "dahin!" devient chez lui "wohin?" comme l'indique en particulier une lettre à Leonhard ADELT, en date du 10 mai 1909, *Br 1*, p. 190 :

> "Weiß Gott, wohin es mich nächstes Jahr wieder treibt... Aber ich sag das nur, nicht um zu klagen, sondern Dir auszudrücken wie wenig ich mich, mein Leben Dir schildern kann, da ich es noch nicht ganz begreife, nicht weiß, wohin es geht..."

[57] ZWEIG, *ibid.* :

> "Du weißt, ich bin von Kassel direct über Triest nach Indien gefahren, um mir sebst zu entgehen."

[58] Paul Michael LÜTZELER, *Die Schriftsteller und Europa, Von der Romantik bis zur Gegenwart*, München, Piper, 1992, p. 207.

en Inde dans l'espoir d'y retrouver les valeurs perdues par l'Europe[59]. Christiane Günther étudie les différentes attitudes adoptées par ceux qui, en effectuant un voyage en Orient ou même en restant chez eux, n'ont pas voulu manquer "l'Orient-Express culturel"[60] du début de ce siècle, et ce qu'elle dit au sujet de Zweig est restrictif. Elle montre en particulier que celui-ci ne présente pas l'Inde comme un lieu paradisiaque ou merveilleux, mais plutôt comme un monde mystérieux et insondable[61]. Certes, il visite ce pays sans *a priori,* en observant attentivement la population et les rapports de force dans la société, et les lettres qu'il adresse au début de son voyage à ses proches amis, comme Victor Fleischer et Benno Geiger par exemple, révèlent un enthousiasme ("L'Inde est la meilleure invention du Bon Dieu"[62]) de courte durée. Les comptes rendus de voyage contiennent déjà quelques touches sombres, mais son autobiographie contient des propos pessimistes :

> "L'Inde produisit sur moi une impression d'inquiétude et d'accablement à laquelle je ne m'attendais pas. (...) Grâce à ces observations, je ne vis pas, comme Pierre Loti, une Inde "romantique" dans une lumière rose, mais elle m'apparut comme un avertissement."[63]

En outre, Zweig recherche l'essence, l'âme du pays, et s'insurge contre toute velléité d'"européisation", alors qu'il est venu chercher autre

---

[59] LÜTZELER, *op. cit.*, p. 206/207.

[60] L'expression est de LÜTZELER, *op. cit.*, p. 207.

[61] Christiane GÜNTHER, *op. cit.*, pp. 30-41.

[62] ZWEIG, lettre à Viktor FLEISCHER, en date du 20 janvier 1909, *Br1.*, p. 184 :
"Indien selbst [ist] die beste Erfindung des lieben Gottes."

[63] ZWEIG, *MH*, p. 219-220 ; *WvG*, p. 215-216 :
"Indien wirkte auf mich unheimlicher und bedrückender, als ich gedacht hatte. (...)
Dank dieser Beobachtungen sah ich in Indien nicht, wie etwa Pierre Loti, in Rosenrot als etwas 'Romantisches', sondern als eine Mahnung..."

chose que l'Europe en Inde. Dans un article[64] paru en mars 1909, il constate avec amertume (et parfois humour, surtout lorsqu'il décrit le Maharadjah vêtu de knikerbockers) la perte de l'identité indienne au profit d'une "imitation superficielle de la culture européenne"[65]. Il rappelle qu'il est venu en Inde pour découvrir l'Inde elle-même, quitte à s'exposer par là même au risque de ressentir une certaine déception. Un autre article de mars 1909[66] s'achève sur ces mots :

> "Car le voyageur (...) ne voudra pas retrouver en Inde l'Europe, mais l'Inde elle-même."[67]

Les sentiments, à son retour, sont mitigés. Il se refuse à publier un ouvrage sur ses impressions de voyage, comme bien d'autres écrivains[68], sans doute par pudeur[69], mais également par déception ; il écrit à son ami Adelt :

> "De l'Inde, je ne te raconterai rien, ne te dirai pas ce qui m'a poussé à m'y rendre, ni ce que cela signifie pour moi. Je sais à peine moi-même où j'en suis."[70]

---

[64] ZWEIG, "Gwalior, die indische Residenz", paru dans le *Berliner Tageblatt,* le 20 mars 1909.

[65] ZWEIG, *op. cit.*, repris dans *AR*, p. 105 sq :

> "So schwindet langsam in ein oberflächlichesNachbild Europäischer Kultur, so wird nach und nach auch die Eigenfarbe dieser schönen Städte sich mengen und mischen. (...) Denn der Reisende sucht immer das andere, das Fremde und nicht das eigene und wird in Indien nicht Europa wiederfinden wollen, sondern Indien selbst."

[66] ZWEIG, "Die Stadt der tausend Tempel" [Benares], *NFP*, Vienne, 23 mars 1909.

[67] ZWEIG, *op. cit.* repris dans le recueil *AR*, p. 110 :

> "Denn der Reisende (...) wird in Indien nicht Europa wiederfinden wollen, sondern Indien selbst."

[68] Comme son ami Hermann HESSE.

[69] ZWEIG, lettre à Victor FLEISCHER, du 20 janvier 1909, *op. cit.*, p. 184 :

> "Was soll ich von Indien erzählen? Es ist so maßlos interessant, besonders diese Burma, wie kaum etwas in der Welt. (...) Meine Litteratur ist still. Über all das zu schreiben, hab ich zuviel Respect, zu wenig Zeit..."

[70] ZWEIG, lettre à Lonhard ADELT, *op. cit.*, p. 189 :

> "Von Indien will ich Dir nichts erzählen, nicht sagen, was mich hindrängte, nicht, was es mir jetzt ist. Ich weiß kaum selbst, wo ich stehe."

L'expérience de l'Orient a donné à Zweig l'occasion d'élargir son horizon personnel, mais elle n'eut qu'un faible écho dans sa production littéraire[71], et n'apporta rien de particulier à sa réflexion sur l'Europe. Il y revient au printemps 1909, pénétré de l'idée qu'une totale incompréhension sépare les Européens et les Indiens[72].

Il suit néanmoins à nouveau le conseil de Rathenau et fait, en 1911, un grand voyage à New-York, Philadelphie, Boston, Chicago, au Canada, sur le chantier du canal de Panama, à Cuba et à Puerto Rico.

### 2. *A la découverte du Nouveau Monde.*

Ce deuxième voyage hors des frontières de l'Europe s'inscrit également dans la volonté de Zweig de "découvrir le monde"[73], sans nulle arrière-pensée littéraire ou journalistique. Il rappelle dans son autobiographie qu'il souhaite

> "confronter avec la réalité une représentation assez incertaine [qu'il se faisait] du nouveau continent."[74]

Paul Michael Lützeler évoque la fascination qu'a exercée l'Amérique sur nombre d'Européens déçus par le vieux continent[75]. Zweig, pour sa

---

[71] Quelques années plus tard, après le Grande Guerre, il s'inspirera de quelques vers de l'épopée *Bhagavadgita* (dont Tagore lui a conseillé la lecture lorsqu'il était son hôte à Salzbourg en 1920) pour écrire une légende, "Die Augen des ewigen Bruders" (publiée en mai 1921 dans la *Neue Rundschau*).

[72] ZWEIG, "Die Stadt der tausend Tempel", *op. cit.*, p. 119 :

> "Und Fremdheit, unüberwindbare Fremdheit, das ist das letzte Empfinden gegenüber allen den Gefühlen dieses Volkes. (...) Ihr Glück und Leid, ihr Sterben und ihre Träume wissen von den unseren nichts, wir nichts von den ihren. Fremdheit ist das letzte Gefühl."

[73] ZWEIG, *MH*, p. 225, et le texte original en allemand dans *WvG*, p. 220.

[74] ZWEIG, *ibid.*

[75] LÜTZELER, *op. cit.*, pp. 206-207.

part, ne compte pas parmi ces derniers, mais se rend néanmoins aux États-Unis, dans l'espoir de s'en faire une idée juste et de se défaire de quelques clichés :

> "Cette représentation, je n'ai pas honte de l'avouer, était toute romantique. L'Amérique était pour moi Walt Whitman, le pays des rythmes nouveaux, de la fraternité universelle à venir ; je relus avant de partir les longs vers sauvages du grand *Camerado* et j'abordai ainsi à Manhattan avec un sentiment ingénu et fraternel au lieu de l'orgueil ordinaire des Européens."[76]

Animé par le seul désir de découvrir et de comprendre la réalité américaine, d'en saisir la spécificité, Zweig parcourt le Nouveau Monde des Iles Caraïbes au Canada, du Canal de Panama aux villes de la côte est.

Il est cependant particulièrement frappé par le phénomène des mégapoles modernes, et en particulier par New-York, ville à laquelle il consacre un article fort intéressant, publié en mai 1911[77].

En décrivant la nouvelle réalité urbaine, Zweig reprend ici un thème traité en abondance par des auteurs comme Verlaine, Baudelaire, Rimbaud ou Verhaeren -pour ne citer que ces quelques poètes français ou belges qu'il connaît particulièrement bien- qui évoquent la "barbarie moderne"[78] des villes nouvelles, grouillantes et bruyantes, corrompues par la civilisation industrielle. Rimbaud, par exemple, décrit dans une vision quasi onirique la multiplicité des activités :

---

[76] ZWEIG, *MH*, p. 225 et *WvG*, p. 221.

[77] ZWEIG, "Der Rhythmus von New-York", paru dans la *NFP*, Vienne, le 3 mai 1911. Repris dans le recueil *AR*, pp. 135-143.

[78] RIMBAUD, *Illuminations*, cycle des "Villes" (Ville, Ville I, Ville II). L'expression la "barbarie moderne" provient de "Villes I".

"Les vieux cratères ceints de colosses et de palmiers de cuivre rugissent mélodieusement dans les feux. (...) La chasse des carillons crie dans les gorges. Des corporations de chanteurs géants accourent dans des vêtements et des oriflammes éclatants comme la lumière des cimes. Sur les plates-formes au milieu des gouffres les Rolands sonnent leur bravoure."[79]

S'il est communément admis qu'il s'agit là d'une "agglomération" de différentes visions, "souvenirs de voyages ou souvenirs de lectures ou de gravures"[80], il n'en est pas moins intéressant de constater le recours à un langage extrêmement imagé, dans lequel de nombreux verbes expriment un son discordant ("rugir", "crier", "sonner"), bien que tempéré par le seul adverbe "mélodieusement".

A son arrivée[81] à New-York, Zweig exprima son émerveillement face à cette réalité nouvelle. Il est fasciné par l'énergie, la course précipité de la vie qui y règne, et décrit la rapidité des activités en Amérique en employant un grand nombre de verbes synonymes tels que "foncer", "filer à grande vitesse", "se précipiter", etc...[82]. Le rythme du feuilleton va *crescendo*, comme si Zweig reprenait avec peine son souffle pour décrire ce phénomène extraordinaire ; les verbes d'action se succèdent, les répétitions sont nombreuses et les phrases souvent hachées, presque haletantes.

---

[79] RIMBAUD, *op. cit.*, "Villes II".

[80] RIMBAUD, *Œuvres*, sommaire biographique, introduction, notices et notes établies par Suzanne Bernard et André Guyaux, p. 503. Certaines descriptions se réfèrent cependant sans nul doute à Londres, il ne s'agit donc pas uniquement de visions dont l'origine serait la consommation d'opium (cf. *op. cit.*, note n°1, p. 501).

[81] L'enthousiasme manifesté au début de son périple américain nous rappelle celui qu'il ressentit au début de son séjour en Inde.

[82] ZWEIG, *ibid.*, p. 137 : "der Blick wird verwirrt... saust... zischt... strömen... sausen... drängen..."

Dans la description de la ville américaine, l'influence du poète belge Emile Verhaeren est présente de manière indirecte, de même que la référence à l'Europe : en effet, lorsque Zweig rédige ces lignes, il vient d'éditer une monographie[83] sur Verhaeren, dans laquelle plusieurs chapitres portent justement sur "Les villes tentaculaires", "La foule", "Le rythme de la vie" dans l'œuvre de Verhaeren, et dont le contenu thématique et le travail stylistique présentent bien des points communs avec l'article que nous étudions. Zweig décrit en particulier la fascination du poète belge pour les "métropoles"[84] modernes en des termes comparables, voire identiques, à ceux que nous trouvons dans l'article consacré à la "metropolis"[85] américaine. Le"rythme", auquel Zweig consacre un chapitre entier de cette biographie[86], est un terme que l'on retrouve seize fois dans son article.

La constitution des villes modernes fascine les deux poètes, mais

> "c'est la grandeur de Verhaeren que, par une vue large, il parvienne à découvrir, au-delà de l'hostilité, de la douleur et des tourments, jaillissante parmi les vapeurs angoissantes de l'inesthétique, la flamme d'une beauté nouvelle."[87]

---

[83] ZWEIG, *Emile Verhaeren, sa vie, son œuvre*, traduit de l'allemand par Paul Morisse et Henri Chervet, Paris, Belfond, 1985, p. 88 (abréviation *EV*).
L'édition allemande utilisée est la suivante : *Emile Verhaeren*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1984 (le titre allemand n'est pas abrégé).

[84] ZWEIG, *Emile Verhaeren, op. cit.*, p. 97 : "Metropolen".

[85] ZWEIG, "Der Rhythmus von New-York", *op. cit.*, p. 135.

[86] ZWEIG, *Emile Verhaeren*, 1910-1913; Zweiter Teil : Gestaltungen (Das zeitgenössische Gefühl; Die Städte; Die Menge; Der Rhythmus des Lebens; Das neue Pathos; Das Gedicht Verharens und seine Architektonik; Das Drama Verhaerens). Les chapitres dont le titre est souligné par nous font partie de ceux qui présentent la ressemblance la plus frappante avec l'article sur New-York.

[87] ZWEIG, *Emile Verhaeren, sa vie, son œuvre*, traduit de l'allemand par Paul Morisse et Henri Chervet, Paris, Belfond, 1985, p. 88.
L'édition allemande utilisée est la suivante : *Emile Verhaeren*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1984, p. 105 :

> "Aber das ist das Große Verhaerens, daß er alles Feindliche, Schmerz und Qual immer durch eine große Vista überwindet, daß er in diesem

L'image de la ville est certes ambivalente chez Verhaeren, mais son analyse aboutit à une conclusion pleine d'espoir :

> "Elle [la ville] est monstrueuse, et Verhaeren en donne une vision négative, pessimiste. Il dit sa misère, ses drames : c'est toute l'oppression du monde moderne qu'il dénonce, avec les accents de la révolte. Mais, selon un point de vue dialectique, la ville est aussi vivante, dynamique, et possède en elle la promesse d'une Rédemption."[88]

A la différence de Zweig, Verhaeren ne se contente pas d'être un auditeur attentif aux sonorités nouvelles de la ville, car il

> "laisse la parole aux choses neuves : dans le nouveau poème, c'est le rythme de la ville qui déborde, ce rythme de fièvre et d'agitation, cette trépidation nerveuse de la foule, ce flot incessant d'une mer qui monte et qui frappe les anciens rivages. (...) *Les bruits nouveaux de l'industrie sont ici transformés en musique et en poésie.*"[89]

Tandis que Verhaeren est l'interprète de cette symphonie aux accents nouveaux et heurtés[90], Zweig reste un auditeur attentif mais

---

keuchenden Dampf des unästhetischen auch schon die Flamme der neuen Schönheit sieht."

[88] Jeannine PAQUE, *Le Symbolisme belge*, Bruxelles, éditions Labor, 1989, p. 67.

[89] ZWEIG, *Emile Verhaeren*, p. 107. Le texte original est :

> "Er aber läßt die Stimme der neuen Dinge sprechen, läßt den Rhythmus der Stadt, dieses nervöse Bewegen der Menge, dieses unruhige Wogen eines neuen Meeres, das an die alten Grenzen pocht, überquellen in das neue Gedicht. (...) *Die neuen, die industriellen Geräusche sind hier poetische Musik geworden.*"

[90] ZWEIG, *EV.* p. 102 :

> "Il faut qu'inconsciemment le battement de son cœur soit réglé sur le rythme du monde qui l'entoure."

désemparé face à ces "sons incompréhensibles"[91]. S'il vibre aussi, à New-York, ce n'est pas tant par goût que par contrainte[92] :

> "Qu'on essaie, pour regarder Brodway, de se tenir debout, ou même de prendre une photographie : en un rien de temps on sera jeté de côté, repoussé, emporté par le flot, réintégré à nouveau dans le mouvement général."[93]

Bien que Zweig évoque souvent le phénomène de la "masse", il ne l'envisage aucunement dans une perspective sociale : la foule est une entité impersonnelle qui n'a d'autre forme d'existence que le rythme qu'elle imprime à la vie américaine. Point de commisération ni de colère dans les évocations de la nouvelle réalité urbaine, à la différence du poète belge, tant s'en faut. Lorsqu'il veut illustrer son propos en montrant combien l'agitation de la ville touche tous les milieux sociaux, Zweig pense aux inactifs et aux femmes du monde plutôt qu'aux chômeurs et aux ouvrières[94].

De plus, les descriptions urbaines de 1911 s'appliquent chez notre auteur exclusivement à la réalité américaine, tandis que Verhaeren -avec nombre d'auteurs contemporains comme Georg Heym[95]- décrit pour sa

---

[91] ZWEIG, "Der Rhythmus von New-York", *op. cit.*, p. 137 :
"in diesen unverständlichen Lauten".

[92] ZWEIG, *ibid.* pp. 136-137.

[93] ZWEIG, *ibid;* p. 140. La traduction française du texte allemand est extraite de l'ouvrage *Stefan Zweig, instants d'une vie*, images, textes et documents rassemblés par Hildemar Holl, Peter Karlhuber et Klemens Renoldner, Stock, Paris, 1994, p. 41.

[94] ZWEIG, "Der Rhythmus von New-York", *op. cit.*, p. 140.

[95] Georg Heym a consacré de nombreux poèmes à l'évocation de la ville moderne, et de Berlin en particulier. "Die Dämonen der Stadt" a été écrit en 1911, année de la parution du feuilleton de Zweig sur New-York. La quatrième strophe de ce poème offre également un intérêt particulier :

> "Um ihre Füße kreist das Ritornell
> des Städtemeers mit trauriger Musik,
> ein großes Sterbelied. Bald dumpf, bald grell
> wechselt der Ton, der in das Dunkel stieg."

part les villes modernes du Vieux Continent. L'écrivain autrichien considère en effet ce rythme effréné comme caractéristique du Nouveau Monde, tandis que les villes européennes évoluent "lentement au cours des siècles"[96]. Là où il est impossible de s'arrêter un seul instant à New-York, Paris déroule, pour le flâneur insouciant, le "film"[97] merveilleux ses Boulevards :

> "Ah! que la vie était dépourvue de pesanteur, à Paris, qu'elle était bonne, surtout si l'on était jeune ! La simple flânerie était déjà une joie, en même temps qu'une perpétuelle instruction..."[98]

Zweig nous fait apprécier, par contraste, la qualité de vie européenne, certes moins énergique, mais plus harmonieuse et calme :

> "Il n'y a pas de place [à New-York] pour le repos : cette ville ne pense pas à s'offrir de répit. On ressent cela très fortement quand on vient de Paris. En février, au milieu de l'hiver, à chaque coin de rue, s'y étalent les tables rondes avec

---

In : *Lyrik des expressionistischen Jahrzehnts, Von den Wegbereitern bis zum Dada*, München, DTV, 1970, pp. 48-49.

[96] ZWEIG, *MH*, p. 28. On peut donc dire que Zweig oppose l'agitation ("Unruhe", cité plus haut) américaine à l' "animation" européenne, cf. *MH*, p. 159 :

> "Partout régnaient [à Paris] la même animation et la même gaîté."

[97] On retrouve plusieurs fois, dans l'œuvre de Zweig, l'image du cinéma pour décrire le spectacle des boulevards de Paris.

Cf. ZWEIG, "Der Rhythmus von New-York", *op. cit.*, p. 140 :

> "Und folgt man der Lockung [in Paris], so bereut man es nicht, denn wie an einem unendlichen Film rollt sich der Kinematograph der Straße vor einem auf als Schauspiel für den Betrachter."

Cf. également ZWEIG, "Unvermutete Bekannschaft mit einem Handwerk", *in*: *Praterfrühling, Erzählungen*, Frankfurt am Main, Fischer, 1991, p. 322 :

> "Also vorwärts, leg los, Paris, zeig, was du seitdem dazugelernt hast, vorwärts, fang an, laß deinen unübertrefflichen Tonfilm "Les Boulevards de Paris" vor mir abrollen, dies Meisterwerk von Licht und Farbe und Bewegung mit seinen tausend und tausend unbezahlten und unzählbaren Statisten, und mach dazu deine unnachahmliche, klirrende, ratternde, brausende Straßenmusik!"

[98] ZWEIG, *MH*, p. 158. Texte original allemand *in WvG*, p. 156 :

> "Ach, was lebte man schwerelos, lebte man gut in Paris und insbesondere, wenn man jung war ! Schon das bloße Flanieren war eine Lust und zugleich eine ständige Lektion..."

les sièges et les banquettes, à la terrasse des cafés ; chaque carrefour est une invitation à s'asseoir, à se reposer, à regarder (...) New-York au contraire n'a pas d'espace pour le spectateur, l'oisif. Rien n'est pensé pour la détente, le coup d'œil. Les maisons n'ont pas de balcon, les squares ont peu de bancs, on y voit rarement quelqu'un se délasser. (...) Pas de place pour les traînards, le rythme les emporte comme des bois pourris."[99]

Et, à la découverte de cet univers inconnu de lui[100], Zweig ne se prive pas de le comparer explicitement à son propre continent d'origine, en particulier en filant souvent une métaphore musicale[101] :

"Nous autres Européens avons des villes qui ne sont rien d'autre que la forme la plus achevée du paysage ; elles sont comme de la musique, car elles sont harmonie..."[102]

Au lieu d'utiliser l'adjectif "harmonieux", Zweig recourt pour qualifier la ville au substantif "harmonie" en fonction prédicative, dans

---

[99] ZWEIG, "Der Rhythmus von New-York", *op. cit.*, p. 140. Traduction extraite de *Stefan Zweig, instants d'une vie, op. cit.*, p. 41.

[100] Zweig se trouve dans la situation inverse de celle du Huron de Voltaire, ou des Persans Usbek et Rica chez Montesquieu : ici, l'Européen vient découvrir le Nouveau Monde, faire l'expérience d'un autre mode de vie. Il use également de la fausse naïveté des Persans lorsqu'il se met à la recherche d'un emploi.

[101] Zweig recourt à plusieurs reprises aux images ou métaphores musicales, tout particulièrement lorsqu'il évoque Vienne ou l'Autriche-Hongrie d'avant la Grande Guerre, voir "Das Wien von gestern" *in* : *AR*, pp. 392-412 ; *MH*, en particulier dans le premier chapitre, "Le monde de la sécurité", pp. 15-45. Les métaphores musicales, expression d'une harmonie, sont toujours associées à des réalités positivement connotées. Dans une lettre ouverte, adressée le 22 décembre 1912 à Romain Rolland dans le *Berliner Tageblatt*, Zweig définit la musique (considérée comme le héros invisible du roman *Jean-Christophe*) de la manière suivante :

" Die Musik [ist] ein höchstes Symbol der Bindung aller Gegensätze. Musik, sie nährt diesen Roman mit ihrer ewigen Quelle. Sprache über die Sprachen, überfliegt sie die Grenzen der nationalen Beschränktheiten, Stimme des Gefühls, macht sie auch verständlich, wo der Intellekt nicht mehr sich zu ergänzen weiß."

[102] ZWEIG, "Der Rhythmus von New-York", *op. cit.*, p. 135 :

"Wir in Europa haben Städte, die nichts sind als eine höchste Form der Landschaft, die wie Musik wirken, weil sie Harmonie sind..."

une évidente recherche d'expressivité accrue. Il associe de ce fait la ville (européenne) à l'idée de musique, *Leitmotiv* que nous retrouvons dans son œuvre, en particulier dans ses descriptions de la capitale de l'empire austro-hongrois :

> "Ce fut le génie propre de cette ville de la musique que de fondre harmonieusement tous ces contrastes en une réalité nouvelle et singulière, l'esprit autrichien, l'esprit viennois. (...)
>
> Cet art de l'assimilation, des transitions insensibles et musicales, se manifestait déjà dans la structure extérieure de la ville..."[103]

Zweig joue ici sur la polysémie du terme "harmonie", afin de souligner la cohérence, l'équilibre du cadre urbain européen. En effet, cette notion -employée, dans le domaine musical, pour définir la combinaison simultanée entre plusieurs sons différents- est l'une des caractéristiques de la musique européenne. L'*Encyclopédie de la Musique* constate en effet qu'

> "aucune grande civilisation musicale extra-européenne n'a développé l'harmonie comme discipline autonome"[104].

Par opposition à l' "harmonie"[105] européenne, le "rythme" des villes américaines en général, et de New-York en particulier, bat la mesure

---

[103]ZWEIG, *WvG*, p. 27 ; *MH*, p. 28. Voir également ZWEIG, "Flüchtiger Spiegelblick", *Literarische monatshefte*, Wien, novembre/décembre 1931 :

> "Wie hergeweht und geschenkt kam dieses Dichterische von dem musikalischen Wind, der unser Wien von damals [Jahrhundertwende] so weich überströmte (Gustav Mahler, Busoni, Hofmannsthal und Rilke hatten ihn geweckt)."

[104] La Pochothèque, Garzanti, 1992, p. 341.

[105] En 1911, date à laquelle Zweig compare les villes américaines aux européennes, l'harmonie traditionnelle était partiellement remise en cause, mais l'auteur ne prendra conscience de ce changement qu'après la Grande Guerre.

sauvagement, créant ainsi une musique dissonante, pour reprendre un terme de musicologie[106].

Les qualificatifs appliqués aux États-Unis sont parfois ambigus, voire dépréciatifs[107] ; Zweig utilise à plusieurs reprises les termes de "barbare" "violent", "primaire", "élémentaire" ; d'autres fois, il recourt à nouveau à une métaphore musicale et définit la musique américaine par deux épithètes, dont l'une est méliorative et l'autre péjorative : "une musique barbare et grandiose"[108]. On est ici très loin de l'harmonie viennoise.

Un autre article[109] de Zweig illustre de manière frappante la dissemblance fondamentale à ses yeux entre les Etats-Unis et l'Europe. Là encore, il se lance dans une vigoureuse diatribe contre le brouhaha qualifié d'"infernal" et de "diabolique"[110] des rues de New-York, alors que l'on donne au Metropolitan Opera House de la musique sublime[111], l'opéra de Wagner *Parsifal*. Allant au delà d'une simple opposition entre

---

[106] Il faut noter cependant que cette opposition "harmonie" / "rythme", présente dans les articles de Zweig consacrés à la ville américaine, n'est, d'un point de vue strictement musicologique, pas valable et témoigne d'un certain dilettantisme dans le domaine musical.

[107] ZWEIG, *op. cit.* ; on trouve par exemple, p. 135, les expressions suivantes : la beauté des villes américaines fait insulte ("verhönen") à la nature ; l'auteur évoque également la violence ("Gewalt") du rythme, etc...

[108] ZWEIG, *op. cit.*, p. 136.

[109] ZWEIG, "Parsifal in New-York", paru la première fois dans *Der Merker. Österreichische Zeitschrift für Musik und Theater*, Vienne, 10 juillet 1911; nouvelle publication dans le recueil *AR*, *op. cit.*, pp. 144-146.

[110] ZWEIG, *ibid.*, p. 144 :

> "Der Lärm, der teufliche Lärm einer amerikanischen Riesenstraße schlägt wie eine breite Schmutzwelle tief in die Vorhalle hinein. Und jetzt, fünf Minuten vor Beginn, wird das Getöse infernalisch : Automobile tuten sich ungeduldig heran, die Ausrufer schreien wie besessen, ein Kartenagent läuft verzweifelt hin und her, ein Bündel unverkaufter Karten in der Hand, brüllt immer geringere Preise mit ausgeknarrter Stimme."

[111] ZWEIG, *ibid.*, parle, p. 145, de "hymnisch rauschende Musik".

la musique (européenne) et le bruit (américain), Zweig en vient à critiquer ouvertement l'attitude des Américains face à l'un des fleurons de la culture européenne ; derrière son apparente ironie (la description des spectateurs mâchant du chewing-gum[112], regrettant que l'obscurité de la salle les prive du plaisir de dévisager les autres spectateurs[113], ne manque pas de piquant), le lecteur peut percevoir un certain dédain pour les Américains que "les bruits ont rendus sourds à la musique"[114]. L'auteur professe à leur égard un mépris à peine voilé, en particulier lorsqu'il constate que leur ignorance du texte de Wagner les oblige à lire leur programme pendant le concert, ou lorsqu'il dit (sur un ton faussement naïf) ne pas savoir si les interjections "grand", "wonderful",

---

[112] ZWEIG, *ibid.*, p. 144 :

"Mit andächtigem Gemüte (und Kaugummi im Mund) strömt die Menge herbei."

[113] ZWEIG, *ibid.* ; l'auteur rappelle au lecteur, p. 145, que l'obscurité dans la salle de spectacle -permettant une meilleure concentration- est justement une amélioration apportée par Bayreuth et Mahler, compositeur pour lequel il ressent une admiration sans limite. Non seulement Zweig va à l'opéra et au concert, tout particulièrement lorsque Mahler dirige, mais il se rend également le 12 septembre 1910 à Munich (comme Thomas Mann, d'ailleurs) pour assister à la création de sa Huitième Symphonie; notre auteur écrit a cette même époque (1910) un poème grandiloquent, dans lequel il tente de décrire la magie exercée par Mahler lors de ses concerts (et l'attitude des spectateurs écoutant religieusement contraste de manière frappante avec la description de l'attitude américaine). Lorsque Zweig quitte l'Amérique pour regagner l'Europe en 1911, il se trouve sur le même bateau que le compositeur mourant. En effet, Mahler avait accepté le poste de premier chef du Metropolitan Opera en 1907, et y avait fait ses débuts avec *Tristan und Isolde* (le 1er janvier 1908). Mais il en démissionne en 1911 et rentre en Europe, en avril 1911, épuisé et gravement malade. Lorsque Zweig publie son article, Mahler avait disparu depuis le 18 mai 1911, et on est en droit de se demander si l'amertume de l'auteur, son ironie méprisante voire diffamatoire envers le chef d'orchestre Alfred Hertz qui dirigeait *Parsifal* lors de cette fameuse soirée, n'est pas à mettre sur le compte de son dillettantisme musical : Herz fut pourtant le premier chef d'orchestre à diriger *Lohengrin* et *Parsifal* à Londres et à New-York.

[114] ZWEIG, *ibid.* p. 146 :

"In diesem Land, das die Geräusche taub gemacht haben für die Musik."

"astonishing" se rapportent à Wagner ou à la crème glacée qu'ils dégustent pendant l'entr'acte[115].

Dans son européo-centrisme caractérisé, Zweig ne fait montre ici ni d'ouverture d'esprit ni de curiosité envers le pays qu'il est en train de visiter. L'article "Parsifal à New-York" exprime de façon ouverte ce que "Le rythme de New-York" nous laissait percevoir : Zweig affirme haut et fort la supériorité intellectuelle et culturelle de son continent ; mais le caractère excessif et passionné de ses propos n' est-il pas l'expression de son angoisse latente de voir l'Europe bientôt dépassée, à savoir dans les domaines autres que la culture ?

> "Ici, nous avons l'intuition de cette énergie qui anime l'Amérique, ce pays qui veut rattraper en cent ans le chemin que l'Europe à mis deux millénaires à parcourir, et c'est pourquoi il se presse, avide, les dents serrées, vers son but."[116]

La personnification du pays (proche de la caricature) est assez explicite pour éclairer le lecteur sur la volonté des Américains de prendre de vitesse l'Europe (comme en témoignent les verbes "rattraper...", "parcourir", "se presser"). Dans un autre article, "Die Stunde zwischen zwei Ozeanen"[117], Zweig montre comment la réussite d' "une nouvelle génération"[118], venue perçer le canal de Panama après les tentatives infructueuses des Français, a valeur de symbole. Cette "nouvelle

---

[115] ZWEIG, *ibid.*, p. 145.

[116] ZWEIG, "Der Rhythmus von New-York" p. 141 :

> "Hier ist schon eine Vorahnung jener Energie gegeben, die Amerika beherrscht, das Land, das in hundert Jahren den Weg zurücklegen will, zu dem Europa zwei Jahrtausende gebraucht hat, und darum so hastet, so gierig, so mit verbissenen Zähnen vorwärts will."

[117] ZWEIG, "Die Stunde zwischen den Ozeanen. Der Panamakanal", première parution dans la *Neue Freie Presse*, Wien, 6 juillet 1911, repris dans le recueil *AR, op. cit.*, pp. 147-157.

[118] ZWEIG, "Die Stunde zwischen den Ozeanen. Der Panamakanal", *AR, op. cit.*, p. 151.

génération", dont l'"énergie" et l'"optimisme"[119] ont permis cet exploit extraordinaire, n'est autre que le peuple américain :

> "Pour la première fois, ils peuvent se vanter d'avoir surpassé l'Europe, d'être vainqueurs là où ceux-ci ont dû s'effacer, d'avoir créé une œuvre dont la force et la signification ne peuvent guère être évaluées et dont la description est pour ainsi dire impossible."[120]

Lorsqu'il évoque cet événement historique, Zweig est certes enthousiasmé par les progrès qui en résulteront : une meilleure connaissance et maîtrise de l'espace mondial, une plus grande rapidité dans les voyages, l'évolution des concepts de temps et d'espace. Son euphorie est cependant de courte durée, car il se demande si ce n'est pas à Panama que commence l'"Imperium Mundi"[121] de l'Amérique. Ce n'est pas tant une rivalité entre Ancien et Nouveau Continents que craint Zweig, mais plutôt la menace d'une hégémonie américaine, et cela donne une tout autre teneur à ses propos.

Le bilan du voyage outre-Atlantique de 1911 n'est sans doute pas aussi positif que le laisse le supposer son auteur dans *Le monde d'hier*. Les mémoires écrits en 1941 lors de son exil aux États-Unis -devenus de ce

---

[119] ZWEIG, *ibid.*, p. 151.

[120] ZWEIG, *ibid.*, p. 151 :

> "Zum erstenmal dürfen sie sich rühmen, Europa überflügelt zu haben, Sieger dort geblieben zu sein, wo jene zurückweichen mußten, und ein Werk geschaffen zu haben, dessen Gewalt und Bedeutung kaum zu berechnen und fast unmöglich zu schildern ist."

[121] ZWEIG, *ibid.*, p. 157 :

> "Ein neues Tor der Welt ist dort neuen Wegen und neuen Werten aufgetan. Die Distanzen werden sich ändern, die Idee von Raum und Zeit, die Machtfülle der Nationen, und vielleicht beginnt dort Amerika sein Imperium Mundi."

fait non plus une simple destination de voyage mais une terre d'accueil- évoquent le premier voyage avec beaucoup d'indulgence... et d'omissions. Zweig décrit bien plus les événements contemporains de la rédaction de son autobiographie que la période d'avant la Grande Guerre. Il compare explicitement le climat de terreur et de suspicion qui règne en Europe (auquel il est d'autant plus sensible qu'il est juif, donc indésirable dans son pays) avec la "divine liberté" [122] dont peut jouir tout un chacun en Amérique :

> "Personne ne s'informait de ma nationalité, de ma religion, de mon origine, et -ce qui peut paraître fantastique dans notre monde [contemporain] d'empreintes digitales, de visas et de rapports de police- j'avais voyagé sans passeport. "[123]

Le contenu des articles rédigés lors de son voyage nous permet de constater que l'auteur ne s'est pas seulement intéressé au phénomène américain à proprement parler (comme dans les articles sur New-York ou sur le canal de Panama), mais qu'il s'est également et finalement surtout attaché à plaider la cause des hommes (voire des œuvres) d'Europe, menacés de perdre leurs qualités européennes propres dans le milieu américain, qui leur est hostile.

Nous avons évoqué, plus haut, l'article consacré à la représentation de *Parsifal,* dans lequel l'auteur était plein de morgue envers ces snobs de "Yankees" [124]. Il compare leur attitude à celle des quelques Allemands

---

[122] ZWEIG, *MH, op. cit.*, p. 227 ; *WvG*, p. 122 : "göttliche Freiheit".

[123] ZWEIG, *MH, op. cit.*, p. 227 ; texte original dans *WvG, op. cit.*, p. 223 :

> "Niemand fragte mich nach meiner Nationalität, meiner Religion, meiner Herkunft, und ich war je -phantastisch für unsere heutige Welt der Fingerabdrücke, Visen und Polizeinachweise- ohne Paß gereist. "

[124] ZWEIG, "Parsifal in New-York", *op. cit.*, p. 146.

également présents lors de cette soirée au Metropolitan Opera House, dont il décrit l'éclat dans les yeux ("strahlende Blicke", "dankbare Augen"), le bonheur d'entendre cet opéra, "symbole de sa nation et de son temps"[125]. Zweig ne se contente pas d'évoquer la représentation artistique, il place le débat sur le plan national, en montrant combien le séjour de ces Allemands équivaut à un "bannissement" ou un "exil"[126] sur une terre inculte, voire hostile[127].

Mais Zweig ne se préoccupe pas seulement de défendre la cause les Allemands aux États-Unis, il consacre également un article aux tentatives désespérées des Français du Canada pour maintenir leur spécificité linguistique et culturelle :

> "Je ne connais rien de plus émouvant (...) que ces îlots linguistiques perdus, qui se sont maintenus fidèlement pendant des siècles et qui à présent s'effritent doucement..."[128]

La description de Québec diffère entièrement de celles des villes typiquement américaines ; l'auteur ne cache aucunement son affection pour cette ville qui lui évoque

> " une gentille petite ville de la province française. On oublie tout d'un coup que l'on se trouve en Amérique. Les gens ne manifestent pas cette précipitation irritante, ils sont polis et ravis lorsqu'un étranger leur parle français. Pour la première

---

[125] ZWEIG, *ibidem.*

[126] ZWEIG, *ibid.* ; l'auteur écrit en effet p. 148 :

> "Wie dankbar sind, wie beglückt, diese Verbannten..."

[127] On songe ici au bruit de la ville qui afflue, menacant, jusqu'aux portes de l'Opéra, *ibid.*, p. 144 :

> "Der Lärm, der teuflische Lärm einer amerikanischen Riesenstraße schlägt wie eine breitre Schmutzwelle tief in die Vorhalle hinein."

[128] ZWEIG, "Bei den Franzosen in Canada", première parution dans la *Frankfurter Zeitung*, 25 mars 1911, repris dans le recueil *AR, op. cit.*, pp. 129-134. Le texte original de la ciatation se trouve p. 131 :

> "Ich weiß nichts rührendes (...) als diese einsamen Sprachinseln, die sich durch Jahrhunderten treu erhalten haben und nun leise abbröckeln..."

fois depuis des semaines, j'ai entendu ici rire aux éclats, librement et franchement..."[129]

Sous prétexte de faire découvrir à ses lecteurs les charmes de la Belle Province, Zweig dessine ici un portrait en creux de l'Amérique du Nord et nous fait comprendre que si les Anglos-Saxons sont prêts à remporter la victoire contre une poignée de Français, ils ne seront pas pour autant des héros. Zweig reprend le thème de la relativité de la victoire et de la grandeur morale de la défaite[130], thème qu'il avait abordé en 1907 dans sa pièce *Thersites*[131] et qu'il développera abondamment en 1917 dans *Jeremias*. il craint que le "combat héroïque"[132] des Français du Canada ne touche à sa fin et n'ait pour conséquence l'américanisation de leur culture. Ce reproche, il ne le fait pas seulement aux Canadiens, mais à l'Amérique du Nord entière, dont il admire l'énergie et la vitalité certes, mais dont il craint l'influence sur la culture des Québéquois, Allemands et autres représentants de nations européennes vivant sur son sol. Dans ses articles,

---

[129] ZWEIG, *ibid.*, p. 132 :

> Diese Stadt wirkt "wie eine liebe kleine Provinzstadt. Mit einem Mal vergißt man, daß man in Amerika ist. Die Menschen haben hier nicht die irritierende Hast, sie sind höflich und wie beglückt, spricht ein Fremder französisch zu ihnen. Zum erstenmal habe ich seit Wochen hier wieder richtig lachen hören, frei und ungezwungen..."

[130] Il s'agit peut-être d'une influence du poète américain Walt Whitman, qui écrivait en 1855 dans les *Songs on Myself* (§18) :

> "Qui vous a dit que la victoire était bonne? Moi je prétends que l'échec n'est pas moins bon, que les batailles se perdent comme elles se gagnent, du même cœur. (...)
>
> Bravo à ceux qui ont échoué! (...) A toute l'innombrable foule des héros inconnus, égaux des plus connus dans la gloire!"

[131] ZWEIG, *MH, op. cit.*, p. 295 :

> "Dès ma première pièce, *Thersite*, le problème de la supériorité morale du vaincu m'avait toulours préoccupé. Toujours, j'étais tenté de montrer l'endurcissement que toute forme de puissance produit dans un homme, le raidissement de l'âme que la victoire provoque dans des peuples entiers, et de lui opposer le pouvoir de la défaite qui remue douloureusement, qui laboure les âme en les fécondant."

[132] ZWEIG, "Bei den Franzosen in Canada", *op. cit.*, p. 133.

Zweig sensibilise donc les lecteurs européens au phénomène de l'américanisation qui, dans un premier temps, ne concerne qu'une poignée de personnes, et qui pourtant, un jour, pourra prendre des proportions plus importantes et atteindre l'Ancien Continent -un thème qui était alors déjà dans l'air du temps, mais qui le sera plus encore à l'époque de la République de Weimar : car cette appréhension, que nous constatons du seul fait qu'il consacre une partie de ses articles à la difficile survie des cultures française et allemande en Amérique, alors qu'il aurait pu s'intéresser de plus près à la civilisation américaine, n'est encore que sous-jacente[133] ; l'angoisse latente se transformera, au lendemain de la guerre, en franche animosité envers la "menace" extérieure[134]. En effet, si le Nouveau Continent a déjà dépassé l'Europe dans certains domaines techniques (voir Panama), Zweig ne peut envisager que l'hégémonie culturelle européenne soit remise en question.

---

[133] Zweig avait exprimé sa crainte de voir, à Panama, commencer l'"Imperium Mundi" des Américains; il utilise presque la même expression pour évoquer le Canada dont l'"Imperium" ne fait que débuter.

[134] ZWEIG, "Die Monotonisierung der Welt", article paru dans la *NFP* le 31 janvier 1925, repris dans le recueil *Die Monotonisierung der Welt* [abréviation *MW*], *Aufsätze und Vorträge*, choix des textes et postface de Volker Michels, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1988, pp. 7-15.

> "Die wahre Gefahr scheint mir im Geistigen zu liegen, im Herüberdringen der amerikanischen Langweile (...) Von Amerika kommt jene furchtbare Welle der Einförmigkeit, die jedem Menschen dasselbe gibt..."

La même année, Zweig tiendra des propos moins blessants envers les Américains à sa correspondante Ann Tizia Leitich et expliquera :

> "Überhaupt bin ich sehr für amerikanische Menschen, nur gegen americanisierten Europäer."

Lettre conservée à la Stadtbibliothek Wien, Handschriftensammlung, n° 184 51

## B. Voyages à travers l'Europe.

Plus que tout autre document, la correspondance de Zweig adressée à ses amis à la veille de la Grande Guerre est particulièrement émouvante et admirable tout à la fois. Ce ne sont parfois guère que de courtes missives écrites à la hâte, mais l'intérêt bienveillant que l'auteur porte à son correspondant y est toujours sensible. Il apporte des conseils (en matière d'édition plus que d'écriture), prend des nouvelles des uns et des autres, et évoque très souvent son parcours à travers l'Europe, donnant connaissance de son prochain programme de déplacement. La fréquence de ses voyages nous est ainsi dévoilée, ainsi que leurs destinations.

Il serait vain de dresser un catalogue des lieux visités par Zweig à cette époque, car le choix d'une destination de voyage ne procède pas toujours de la même volonté. En effet, il convient de distinguer les lieux qu'il visite en Europe au cours d'un voyage centré autour de la découverte de sites historiques, ou typiques d'une région. Il s'agit là essentiellement des lieux de passage, dans lesquels il ne réside pas durablement et où il ne se rend parfois plus jamais. D'autres voyages, en revanche, ont pour destination un site (souvent urbain) dans lequel il se rend régulièrement, dans le but non seulement de découvrir mais d'approfondir sa connaissance du lieu, de sa mentalité, d'y retrouver des repères intellectuels et spirituels. Ce deuxième type de destination témoigne de l'amorce d'une réflexion "européenne" plus poussée.

## 1. *Lieux de passage et cosmopolitisme.*

De son malaise qui l'incite à partir sans cesse vers de nouveaux horizons, Zweig va néanmoins réussir à tirer profit, convertissant un motif d'insatisfaction en occasions de découvertes : il sillonne l'Europe avec un plaisir et un intérêt croissant, comme il l'écrit dans un texte autobiographique de 1908 :

> "D'année en année, je suis parti en voyage avec toujours plus de liberté, plus de frénésie, plus d'avidité et plus de bonheur."[135]

Comme on le voit nettement dans ce texte, l'emploi de termes exprimant le désir, le recours à des procédés stylistiques tels que la répétition, l'hyperbole anaphorique sont autant de témoignages d'un engouement qui succède au malaise. Les voyages répondent désormais au besoin intérieur de "tout connaître"[136]. Zweig ne suit aucune logique particulière, mais plutôt ses impulsions.

La carte de l'Europe -qui se constitue dans ces années décisives- semble de prime abord constellée de lieux de passage, reliés entre eux non par l'idée d'une appartenance commune à un ensemble supranational, mais dans la matérialité même d'un réseau ferroviaire emprunté par les voyageurs épris de modernité[137]. Les allusions aux

---

[135] ZWEIG, *in* Mark H. Gelber, "An Early Autobiographical Sketch (1908) by Stefan Zweig", *op. cit.* p. 16 :

> "[ich] bin dann von Jahr zu Jahr immer freier, immer unbändiger, immer gieriger und freudiger auf Reisen gegangen."

[136] ZWEIG, *in* Elster, *op. cit.*, p. 8 : "alles zu kennen".

[137] Alexis GREGORY consacre un chapitre tout à fait intéressant au "Règne du chemin de fer" dans son ouvrage *L'âge d'or du voyage,* 1880-1939, Chêne, 1990, pp. 41-81. L'enthousiasme de Zweig ne fait, du reste, nullement figure d'exception à son époque. On songe particulier à Valéry Larbaud (avec lequel notre auteur possède, à cette époque, nombre de points communs) qui écrivit une "Ode" au chemin de fer :

> "Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure si douce,

chemins de fer sont d'ailleurs récurrentes dans l'œuvre de notre auteur : tant dans son œuvre de fiction que dans sa poésie ou sa correspondance, il se fait le champion de ce moyen de transport, véritable "miracle"[138] des temps modernes qui relie si "rapidement"[139] les villes les unes aux autres ; grâce au train, les "distances"[140] sont abolies, les pays ne sont plus repliés sur eux-mêmes et les échanges humains sont facilités. Si le train ne représente, dans un premier temps, qu'un "moyen" permettant le transport, il prendra au fil des années chez Zweig une dimension symbolique tout à fait intéresssante dans la perspective européenne : les rails sont les "artères d'acier"[141] permettant une libre circulation à travers

---

Ton glissement nocturne à travers l'Europe illuminée,
O train de luxe ! et l'angoissante musique
Qui bruit le long de tes couloirs de cuir doré,
Tandis que derrière les portes laquées, aux loquets de cuivre lourd,
Dorment les millionnaires..."

*in* : Valéry LARBAUD, *A.O. Barnabooth, ses œuvres complètes* (1908 et 1913), Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1958, p. 44.

[138] ZWEIG, "Frühlingsfahrt durch die Provence", première publication dans le *Berliner Tageblatt* du 1er mars 1905, repris dans le recueil *AR*, p. 35 :

"Muß man sie nicht doch einmal schelten, die verbissenen Tadler der Eisenbahn, diese melancholischen Träumer vervlichener Postwagenpoesie, diese heimlichen Biedermaier ... Gibt es denn ein lieblicheres Wunder als unsere Eisenbahnen von heute?"

[139] ZWEIG, *MH*, p. 338 :

"Salzbourg me semblait, entre toutes les petites villes autrichiennes, le séjour le plus idéal non seulement par la beauté du site mais aussi par sa position géographique : située à la frontière de l'Autriche, à deux heures et demi de Munich, à cinq heures de Vienne, à dix heures de Zurich ou de Venise, et à vingt heures de Paris, elle était le véritable point de départ pour l'Europe."

[140] Ce phénomène se rattache à l'invention de la roue tout d'abord, puis s'applique plus récemment au chemin de fer, comme l'explique Zweig dans un article de 1931, "Das Buch als Eingang zur Welt", *BB*, p. 7 :

"Jener namenlose Mensch, der irgendwo und irgendwann als erster das harte Holz rund zum Felge bog, hat die ganze Menschheit die Ferne zwischen Ländern und Völkern überwinden gelehrt

[141] ZWEIG, "Hymnus an die Reise", *in* : *Neue Fahrten* (1921), repris dans *Silberne Seiten, Gedichte*, Frankfurt am Main, Fischer, 1982, p. 145 :

"Schienen, die blauen Adern aus Eisen,
Durchrinnen die Welt, ein rauschendes Netz."

l'organisme européen. Le train permet l'échange et la communication par delà les frontières, mais il est également le symbole, aux yeux de Zweig, de la liberté individuelle, de la possibilité matérielle de prendre un nouveau départ. C'est ainsi que, pour dépeindre à Raoul Auernheimer son mécontentement de ne pouvoir sortir de l'Autriche alors en guerre, il avoue avoir la nostalgie du train dont le bruit caractéristique est sa "musique favorite"[142].

Les déplacements en train, aussi profitables soient-ils à la découverte de nouveaux horizons, n'invitent cependant pas toujours le voyageur effréné qu'est Zweig à s'attarder, à connaître en profondeur les régions par lesquelles il passe. Il admet d'ailleurs qu'une ville peut être en réalité bien différente de l'impression qu'elle offre de loin, vue du train, et que son apparence parfois flatteuse s'évanouit dès lors que l'on s'en approche[143]. Le chemin de fer offre donc au voyageur une vue globale mais superficielle des régions, et seul un arrêt, voire un séjour, permet de mieux connaître les richesses du patrimoine. Mais, à la lecture des feuilletons de voyage, nous avons parfois l'impression que notre auteur ne sait justement pas prendre le temps de d'arrêter, et se contente de passer aux abords des villes[144], donc à la surface des choses. Dans un feuilleton consacré à Arles, il personnifie le train, dont la volonté d'aller toujours plus loin irait, selon lui, à l'encontre de ses propres vœux ; à

---

[142] ZWEIG, lettre à Raoul AUERNHEIMER, non datée, écrite vraisemblablement en 1916 ; lettre inédite, située à la Stadtbibliothek de Vienne, n° 153 846 :

"Was gäbe ich darum wieder in einem Schnellzug zu sitzen und das rauhe Rattern der Räder unter mir zu hören (meine liebste Musik)."

[143] ZWEIG, "Arles" (1905), repris dans le recueil *AR*, p. 47:

Arles ist "eins jener Dinger, die so nett aussehen vom Eisenbahnwagen - Spielzeug aus der Ferne, bunt und lieblich-, und dann aber allen Reiz in der Nähe zu verlieren."

[144] ZWEIG, *ibidem*, p. 38 : "vorbei an kleinen, reizenden Städchen, vorbei an Tarascon..."

croire que l'auteur cherche à se dédouaner de ne pas s'arrêter en en rejetant la responsabilité sur le train. Le reproche que faisait Zweig à ceux qui se contentent d'un regard jeté sur le paysage s'applique bien à lui-même, qui se contente de regretter de ne point visiter Valence, Nîmes, ou Orange[145].

Les différents voyages le mènent ainsi de lieu en lieu, au gré de sa fantaisie et non d'un intérêt qui lui eût fait visiter tous les pays d'Europe. Car la carte de l'Europe zweiguienne comporte de nombreuses ombres et lacunes : les pays scandinaves et terres situées à l'est de l'Empire austro-hongrois sont pour ainsi dire ignorés, de même que la Grèce, qui constitue pourtant l'un des berceaux les plus incontestables de la civilisation européenne. Les pays et régions qu'il visite alors se concentrent autour du bassin méditérranéen d'une part (Espagne, Sud de la France, Italie, Sicile et Sardaigne), ainsi qu'autour de l'axe franco-allemand élargi à la Belgique et à la Suisse d'autre part. Exception faite des voyages hors de l'Europe bien sûr, le cercle de ses investigations n'est, somme toute, pas excessivement large, et finit par s'orienter vers un rétrecissement progressif autour du noyau central (Paris-Vienne), au détriment des zones périphériques (Espagne par exemple).

Il est intéressant de constater qu'à la différence de certains intellectuels[146], Zweig ne fait pas entrer à cette époque la Russie dans sa topologie européenne ; preuve en est que, lorsqu'il fait allusion à ce pays,

---

[145] ZWEIG, *ibidem*, p. 37 :

"Helle, freundliche Städte, Valence, Nîmes, Orange - in welcher wollte man nichr rasten? Aber der Zug wettert und eilt."

[146] On songe par exemple à Rainer-Maria Rilke dont les voyages en Russie (en 1899 et 1900) constituent une expérience déterminante, tant sur le plan personnel (la Russie est sa "patrie spirituelle") qu'artistique (*Das Studenbuch* est nourri de sa rencontre avec la Russie). Cependant, nombre d'intellectuels germanophones avaient alors de la Russie la vision d'un pays non européen : voir *infra*.

il emploie les mêmes termes que ceux utilisés pour décrire l'Inde[147], comme si la Russie appartenait dans son esprit plus à l'Asie qu'à l'Europe :

> "Combien il semble étranger à tout regard extérieur, ce paysage russe sans chemins, comme la steppe de sa patrie [*i.e.* celle de Dostoievski], et si différent de notre monde"[148]

Pour Zweig, la Russie ne représente pas tant un danger pour l'identité de l'Europe, comme le pensent Heinrich Mann[149] et Hermann Hesse[150], qu'un pays pour lequel il n'a provisoirement aucune curiosité (si

---

147 On peut songer par exemple au feuilleton sur l'Inde, "Die Stadt der tausend Tempel", *op. cit.*, p. 119 :

> "Und Fremdheit, unüberwindbare Fremdheit, das ist das letzte Empfinden gegenüber allen den Gefühlen dieses Volkes. (...) Ihr Glück und Leid, ihr Sterben und ihre Träume wissen von den unseren nichts, wir nichts von den ihren. Fremdheit ist das letzte Gefühl." (nous soulignons)

et un article, "Das Drama in Tausendundeine Nacht" (1917), dans lequel il évoque dans un même souffle la Russie et l'Orient, *in* : *BB*, p. 144 :

> "Alles was ostwärts lag, blieb uns durch Jahrhunderte in Geheimnis gehüllt; vom Orient, von Persien, Japan und China kamen nur zweifelhafte und fast legendäre Berichte herüber, und selbst Rußland, das benachbarte, dämmerte bis in unsere Zeit im seltsamen Nebel der Fremdheit." (nous soulignons)

Le mot "Fremdheit", employé ici, est en quelque sorte l'équivalent du mot "barbare" dans l'Antiquité : ce terme désigne un territoire étranger, incompréhensible, voire hermétique.

148 ZWEIG, "Dostoievski", *Trois Maîtres*, *in* : Zweig, *Essais* (tome III), Paris, La Pochotèque, 1996, p. 111 ; édition préfacée, établie et annotée par Isabelle Hauser. Le texte allemand (publié en 1920) se trouve dans *Drei Meister* [abréviation *DM*], Frankfurt am Main, Fischer, 1992, p. 85 :

> "Denn wie fremd scheint äußerem Blick diese russische Landschaft, die, wie die Steppen seiner Heimat, weglose, und wie wenig Welt von unserer Welt!" (nous soulignons).

149 Heinrich MANN, "Der Europäer" (1916), *in* : *Plädoyer für Europa, Stellungnahmen deutschsprachiger Schriftsteller 1915-1949*, édité par Paul-Michael Lützeler, Frankfurt am Main, Fischer, 1987, p. 59 :

> "Noch immer stehen wir in den Thermopylen.
> Wir können überflutet werden. Die Drohung nimmt ihre eigentliche Kraft daher, daß wir alles dennoch in uns selbst tragen, auh wir : Wiedervernunft und Selbstaufgaben slawische Grausamkeit, unrechtwollende Hysterie, jeden Abgrund des Geistes, Asien und das Chaos."

150 Hermann HESSE, "Die Brüder Karamasow oder der Untergang Europas" (1919), *in* : *Plädoyer für Europa*, *op. cit.*, p. 77 sq. :

ce n'est littéraire), attitude qui changera radicalement dans les années vingt et trente, sous l'influence de Romain Rolland en particulier.

L'appartenance de la Grande-Bretagne, pays impérial par excellence, à l'Europe était également au centre des débats au début de ce siècle. Zweig ne prend cependant point part aux discussions avant le premier conflit mondial, car il n'a pas encore de "réflexion européenne" à proprement parler, qui l'aurait conduit à s'interroger sur la structure d'un continent vraiment "organisé". Il n'en est pas moins vrai que la Grande-Bretagne occupe une place tout à fait particulière dans sa topographie personnelle : il visite le pays à deux reprises, dont une fois lors d'un séjour de plusieurs mois à Londres en 1906[151]. Il ne se sent cependant jamais tout à fait à l'aise dans ce pays[152] (qui deviendra dans les années

---

"Aber was ist das für ein 'asiatisches' Ideal, das ich bei Dostojewski finde und von dem mir scheint, daß es im Begriff ist, Europa zu erobern?"

Das karamasowische Element d.h. "das Asiatische, das Chaotische, das Wilde, Gefährliche...".

Richard Coudenhove-Kalergi ira plus loin et, mesurant les ambitions impérialistes de la Russie soviétique, écrira dans *Pan-Europe* (1923), Paris, PUF, 1988, p. 45 :

"Le but principal de la politique européenne doit être d'empêcher une invasion russe. Pour l'éviter, il n'existe qu'un moyen : *la constitution de l'Europe unie.*"

[151] Non par plaisir, d'ailleurs, mais par devoir, comme il l'explique dans ses mémoires (*MH*, p. 188) :

"Je m'étais imposé en quelque sorte comme une tâche deux à trois mois d'Angleterre,- car enfin, comment comprendre notre monde et en évaluer les forces sans connaître le pays qui, depuis des siècles, fait rouler ce monde sur ses rails ?"

Dans une lettre adressée à Ellen Key, Zweig justifie son départ pour Londres par la raison suivante :

"Ich will englische Kultur kennen lernen und meine geistige Peripherie erweitern."

*in* : PRATER, *Stefan Zweig, Das Leben eines Ungeduldigen*, Frankfurt am Main, Fischer, 1984, p. 46. Son expérience ne sera d'ailleurs guère concluante.

[152] Donald PRATER a consacré une étude succinte aux relations de Zweig avec la Grande-Bretagne ; PRATER, "England", *in* : Erich FITZBAUER, *Stefan Zweig 1881-1942 : Ausstellung in der Residenz in Salzburg*, Wien, 1961, pp. 22-24. Prater rappelle en particulier qu'après les séjours de 1904 et 1906, au cours desquels Zweig ne parvint pas à briser l'isolement dans lequel il se trouvait malgré lui, il s'écoula vingt-cinq ans avant que l'auteur se décidât à se rendre à nouveau dans ce pays.

trente terre d'accueil, mais jamais terre d'élection) qu'il n'exclut pourtant jamais formellement du dessein européen[153]. On peut toutefois estimer que, malgré un séjour prolongé, l'Angleterre ne compte pour Zweig que parmi parmi les lieux de passage[154] ; ses séjours ne lui permettent guère d'approfondir sa connaissance du pays, qui reste trop superficielle :

> "M'étant borné à observer du dehors, j'ai acquis peu d'expérience, et ce n'est que plusieurs années après, pendant la guerre, que je commençais à soupçonner ce qu'était la vraie Angleterre."[155]

S'il est un fait que, pour Zweig, la Grande-Bretagne fait partie de l'Europe, tant sur le plan géographique ou historique que culturel, il n'en croit pas moins que le pays est trop replié sur lui-même pour avoir vocation à participer réellement au concert européen des nations. Le génie anglais -telle est l'idée de Zweig- tire son expression de sa propre substance nationale, et ne s'ouvre pas aux courants et influences extérieurs, comme par exemple Vienne. C'est pourquoi le Grande-Bretagne

> "est une prison pour celui dont la patrie est l'univers, et dont la joie la plus profonde consiste à se plonger

---

153 A la différence de Coudenhove-Kalergi, qui considère l'Empire britannique comme un "Empire extraeuropéen" qu'on ne peut donc "incorporer à une fédération européenne" ; *in* : *Pan-Europe*, p. 38. Cette divergence fondamentale entre Zweig et Coudenhove sera l'une des raisons pour lesquelles notre auteur ne pourra apporter son entier soutien au mouvement Pan-Européen, comme nous le verrons ultérieurement.

154 Car, comme le rapelle Donald PRATER, *op. cit.*, p. 22, Zweig prendra ses distances avec ce pays dans les années à venir :

> "Von da an [1906] aber sollte mehr als ein Vierteljahrhundert vergehen, bevor er Englands Boden wieder betrat, der für ihn ein wenig abseits von Europa zu liegen und nicht mehr als dessen organischer bestandteil dazuzugehören schien."

155 ZWEIG, *MH*, p. 189 ; *WvG*, p. 187 :

> "Als bloßer Beobachter von außen habe ich wenig erlebt und erst viele jahre später während der Krieges eine Ahnung des wirklichen England gewonnen."

aventureusement, à la manière fortunée des nomades, dans l'infini."[156]

A travers la peinture qu'il fait, dans l'essai biographique consacré à Dickens, des réalités anglaises à la période victorienne, l'auteur décrit une Angleterre

> "lasse et rassasiée, bourgeoisement étriquée, une mesquine parcelle des immenses possibilités de la vie."[157]

Cette "nation sans fantaisie"[158] n'est pas une terre propice à la création, qu'elle asphyxie en érigeant d'infranchissables barrières morale ; l'artiste ne peut se mouvoir que dans le cadre restreint de son "anglicité" ("das Englische"), et quelques-uns d'entre eux, emplis "du désir d'être de libres citoyens du monde"[159], n'ont "réussi qu'à ruiner leur propre vie"[160].

L'art et la culture font partie, selon Zweig, des vecteurs principaux de l'idée d'Europe ; or, dans les textes auxquels nous venons de faire allusion, il semble suggérer que la mission artistique et culturelle de l'Angleterre se situe aux antipodes de cette conception. Il montre ainsi implicitement que ce ne sont pas tant les Européens qui excluent la Grande-Bretagne de l'Europe que ce pays qui se met lui même dans une situation marginale[161], à la périphérie de l'Europe.

---

[156] ZWEIG, *Essais* (tome III), p. 85 ; *Drei Meister*, p. 55 :

> "ein Gefängnis für den, dessen Heimat die Welt, dessen tiefste Luft das nomadenhaft selige, abenteuerliche Schweifen im Unbegrenzten..."

[157] ZWEIG, *Essais* (tome III), p. 105 ; *Drei Meister*, p. 78 :

> " Denn diese Welt ist bei Dickens, ich sagte es ja schon, eine bürgerlich bescheidene, ein sattes England, ein enger Ausschnitt der ungeheuren Möglichkeiten des Lebens."

[158] ZWEIG, *Essais* (tome III), p. 96 ; *Drei Meister*, p. 68 : "eine phantasielose Nation".

[159] ZWEIG, *ibidem*, p. 84 ; *Drei Meister*, p. 55 : "voll Sehnsucht nach freiem Bürgertum".

[160] ZWEIG, *ibidem*, p. 85 ; *Drei Meister*, p. 55 : "Aber sie zerfetzten nur ihr eigenes Leben." Il s'agit en particulier de Byron, Shelley et Oscar Wilde.

[161] On peut d'ailleurs comparer la topologie européenne de Zweig à celle de Romain Rolland, telle qu'elle est représentée dans sa célèbre trilogie *Jean-Christophe*, "le premier roman consciemment européen" (*MH*, p. 240), publiée de 1904 à 1912 en 17 fascicules dans les *Cahiers de la Quinzaine*. Zweig rappelle, dans la biographie qu'il consacre à

Les lieux de passage dans lesquels se rend Zweig avant la première guerre mondiale n'ont assurément pas pour seul dénominateur commun leur appartenance au réseau de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits et des Grands Express Européens. A vrai dire, ces lieux ont en commun le fait de présenter un intérêt particulier pour Zweig, d'offrir à sa curiosité en éveil un élément caractéristique à observer. Celui-ci peut être d'une nature tout à fait variable, car il peut s'agir d'une abbaye bénédictine (Monserrat, en Catalogne), d'un chemin de randonnée (Stilfserjoch-Straße, près de Merano), d'un parc (Hyde Park, à Londres), d'un lac (Côme), voire d'une fête (à Montmartre), ou même d'une impression de saison (le printemps en Provence et à Séville, ou encore l'automne à Merano). En un mot, Zweig est bien plus sensible à la diversité[162] qu'à l'unité de l'Europe. Il ne reconnaît pas (encore) derrière

---

son maître et ami Romain Rolland que l'unité européenne repose sur la triple harmonie entre la France (représentée symboliquement par Olivier), l'Allemagne (Jean-Christophe) et l'Italie (Grazia) et nullement la Grande-Bretagne :

> "Nie war der europäische Dreiklang in edleren Symbolen erfaßt, die deutsche dumpfe Wildheit, die französische Klarheit, die milde Schönheit italienischen Geistes."

*in* : ZWEIG, *Romain Rolland, der Mann und das Werk*, Frankfurt am Main, Literarische Anstalt Rütten & Löning, 1921, p. 153.

Valéry Larbaud présenta dans l'édition de 1908 de *Barnabooth* un cycle de poèmes nommé "Europe" (qui fut ensuite remanié par lui pour l'édition de 1913). Dans l'un de ces poèmes, l'auteur évoque, lui aussi, son attachement aux trois lieux cités par Zweig et Rolland :

> "Je salue du cœur, révéremment,
> Mes trois patries d'adoption, l'Italie, Paris, et l'Allemagne."

*in* : Valéry LARBAUD, *op. cit.*, p. 1184.

[162] Zweig emploie de façon récurrente le terme de "Vielfalt" lorsqu'il évoque ses nombreux voyages d'avant la Grande Guerre :

Stefan ZWEIG, "Flüchtiger Spiegelblick", *op. cit.* p. 9 :

> "Mein persönlicher Ehrgeiz ging an der Literatur vollkommen vorbei, er drängte nur stark und knabenhaft ungebärdig der Welt und ihrer Vielfalt zu." (souligné par MEZ)

Stefan ZWEIG, *in* : Mark H. Gelber, "An Early Autobiographical Sketch (1908) by Stefan Zweig", *Modern Austrian Literature*, volume 25, n°1, 1992, p. 17 :

la multiplicité des richesses l'appartenance à un même ensemble organique, la présence de racines européennes communes. La diversité de ses centres d'intérêt lui fait parcourir différents pays, dans un but presque égocentrique, pourrait-on dire, car il ne songe encore qu'à assouvir son désir de "tout connaître"[163], de saisir la beauté là où elle se trouve.

À cet égard, le portrait que Zweig fait du personnage central de la nouvelle "Sommernovellette"[164] comporte à notre sens des traits autobiographiques tout à fait révélateurs de la personnalité de notre auteur vers 1906. Il décrit en effet un homme "très distingué et cultivé"[165], en villégiature (et donc de passage) au bord du lac de Côme, à Cadenabbia[166], mais qui ne s'établit définitivement en aucun lieu précis, car il est un

> "apatride dans le sens le plus noble de ceux qui, véritables Vikings et pirates de la beauté, ont recueilli en eux, en un élan prédateur, toutes les richesses des villes."[167]

Zweig fait ici le portrait d'un homme dont le **cosmopolitisme** est l'expression de son envie de

---

> "Dieses Gefühl, einen Begriff der Vielfalt, Grösse und Gewalt der Welt schon so oft auch im Anblick gewonnen zu haben, nicht nur in der Reflexion, ist mir (...) die unzerstörbare Wurzel meines Lebensgefühl."

[163] ZWEIG, *in* Elster, *op. cit.*, page 8 : "alles zu kennen".

[164] ZWEIG, "Sommernovellette", première parution le 25 août 1906 dans la *Neue Freie Presse* ; édition utilisée : ZWEIG, "Sommernovellette", *Phantastische Ncht und andere Erzählungen*, Frankfurt am Main, Fischer, 1987, pp. 7-19.

[165] ZWEIG, "Sommernovellette", p. 7 : einen "sehr vornehmen und kultivierten Herrn".

[166] Là où, nous le savons en particulier par une lettre qu'il adresse à Leonhard Adelt en juillet 1906, notre auteur a également séjourné :

> "Am Comersee rathe ich Dir Cadenabbia an, wo ich ich 8 Tage gewohnt habe."

*in* : *Br 1*, p. 124.

[167] ZWEIG, "Sommernovellette", p. 7 :

> Er war "heimatlos in dem edleren Sinne derer, die Wikinger und Piraten der Schönheit, aller Städte Kostbarkeiten im räuberischen Flug in sich versammelt haben."

"vivre réellement, et vivre plusieurs vies, c'est-à-dire changer de milieu et de pays. Désir de voir beaucoup, et de bien voir, c'est-à-dire de changer de milieu et de pays",

pour reprendre les mots de Valéry Larbaud[168].

Mais revenons, à ce point, sur le terme extrêmement galvaudé de "cosmopolitisme", qui fut d'ailleurs appliqué sans retenue à Zweig dès son vivant. Leo Feld fit en 1913 une caricature de notre auteur, tout à fait révélatrice de cette tendance :

"Cet élégant jeune homme svelte au visage fin et nerveux, dont on ne sait pas s'il est celui d'un poète ou d'un employé de banque, ce tempérament dynamique et entreprenant qui ne se départit jamais de la gentillesse appuyée du fils de bourgeois bien élevé, débordant d'idées artistiques, politiques, scientifiques, industrielles, qu'on retrouve aujourd'hui au Canada, demain à Mariazell, aujourd'hui plongé dans une fresque poétique du passé, et quelques jours plus tard dans le dossier du canal de Panama, ce poète, ce musicien, ce philosophe, qui pourvoit d'excellents projets un grand éditeur, qui écrit des éditoriaux, des poèmes, qui traduit du français et qui adapte des scénarios pour le cinéma, ce perpétuel amoureux, qui se sent chez lui, pris dans mille amitiés, à Paris, à Prague, à Bruxelles, à Rome, à Komotau, à Madrid, à New-York"[169]

Cette caricature féroce mêle subtilement des éléments tout à fait réels (on se rappelle les paroles de Zweig sur sa conception de la patrie, son goût du voyage, les réseaux d'amitiés établis par delà les frontières, ses feuilletons sur le Canal de Panama, son engagement en tant que traducteur...) et les exagérations flagrantes, faisant de lui un riche

---

[168] Valéry LARBAUD, *Jaune Bleu Blanc*, Paris, Gallimard, 1958, p. 784.

[169] Léo FELD, "Stefan Zweig", cité par la revue *Die Fackel*, 11 janvier 1913, n° 366/367, p. 25. Nous citons ici la traduction établie par Jacques LE RIDER pour son article "Représentations de la condition juive", *Europe*, juin-juillet 1995, pp. 38-39.

dilettante qui éparpille son énergie sans savoir la canaliser dans une direction précise.

S'il est possible de qualifier l'attitude de Zweig de "cosmopolite" avant la Grande Guerre (à condition cependant de donner une définition de ce concept protéiforme), il n'est cependant pas justifié de qualifier l'ensemble de la vie et des activités de Zweig de

> "cosmopolitisme vague et imprécis, [d']aspiration à l'universalité souvent noyée dans la rhétorique et le dilettantisme",

comme l'a fait Claudio Magris[170]. Le germaniste italien ne semble guère donner lui-même de définition exacte du mot "cosmopolite", terme "que les siècles ont dégradé au point d'en faire un simple synonyme de voyageur et d'aventurier international", comme le regrette Jorge Luis Borges[171], ou encore de dilettante.

Les définitions de ce terme sont en effet très nombreuses et connaissent une certaine évolution avec les siècles. Le *Dictionnaire de l'Académie* dans sa quatrième édition, parue en 1762, donne de ce mot la définition suivante : "Celui qui n'adopte pas de patrie", ce qui fut commenté ainsi : "Le cosmopolite n'est pas un bon citoyen" ; la définition évolue dès 1798 (date de la cinquième édition) vers un contenu moins dépréciatif : "Citoyen du monde. Il se dit de celui qui n'adopte point de patrie. Un cosmopolite regarde l'univers comme sa patrie." Rousseau donna également plusieurs définitions très différentes[172] de cette notion

---

[170] Claudio MAGRIS, *Il mito absburgico nella letteratura austriaca moderna*, Torino, Einaudi, 1963 ; traduction française : *Le mythe et l'Empire*, Paris, Gallimard,1991, p. 327.
[171] Jorge Luis BORGES, préface à l'édition posthume de l'*Œuvre critique de Pedro Henriquez Urena*, Mexico, 1960, pp. VIII-IX.
[172] ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Garnier, 1971, p. 220 :

qui, nous le voyons, est fort fluctuante. Dans la dédicace adressée au comte Joseph Primoli, écrite le 16 novembre 1892 pour présenter son "roman de la vie internationale", *Cosmopolis*, Paul Bourget rappelle que ce monde des cosmopolites "ne peut avoir ni des mœurs définies ni un caractère général"[173]. A son sens, les raisons qui incitent certaines personnes à devenir cosmopolites, c'est-à-dire à chercher volontairement un exil hors du pays natal, sont multiples :

> "C'est tantôt, pour un artiste, le méthodique souci de la culture et du renouvellement ; tantôt, chez un homme d'affaire, le besoin d'assurer l'oubli à quelque scandaleuse incorrection ; tantôt, chez un homme de plaisir, la recherche d'aventures nouvelles ; chez un autre, et qui souffre d'un préjugé de naissance, c'est le désir de rencontrer un milieu plus équitable ; chez un autre, la fuite de trop douloureux souvenirs. L'existence du Cosmopolite peut tout cacher sous la luxueuse banalité de ses fantaisies (...) Une telle variété de causes rend à la fois très attrayante et presque inexécutable la tâche du romancier qui se pose comme modèle cette société mouvante, si pareille à elle-même dans les rites extérieurs de ses élégances, si réellement, si intimement complexe et composite dans ses éléments fondamentaux..."[174]

Dans la période située entre 1900 et 1914, le cosmopolitisme de Zweig se définit implicitement par rapport au "préjugé de naissance" dont parle pudiquement Bourget, à savoir son origine juive qui pallie, comme

---

> "... quelques grandes âmes cosmopolites, qui franchissent les barrières imaginaires qui séparent lees peuples, et qui, à l'exemple de l'être souverain qui les a créés, embrassent tout le genre humain dans leur bienveillance".

ROUSSEAU, *Emile ou de l'éducation*, Paris, Garnier, 1964, p. 9:

> "Défiez vous de ces cosmopolites qui vont chercher loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel philosophe aime les Tartares, pour être dispensé d'aimer ses voisins".

[173] Paul BOURGET, *Cosmopolis*, Paris, Alphonse Lemerre Éditeur, 1894, p. II.

[174] Paul BOURGET, *ibidem*, p. II-III.

le rappelle Jacques Le Rider, "l'impossibilité d'une appartenance nationale en Autriche, sous le double effet de la décomposition de toute cohésion nationale austro-hongroise et de l'antisémitisme."[175] Le mode de vie cosmopolite conduit Zweig hors des frontières de son pays natal, et le fait séjourner momentanément dans quelques lieux de passage obligés, ces villes "qui sont comme les quartiers disséminés à travers l'Europe de cette *Cosmopolis* flottante"[176]. Zweig ne manque donc pas de se rendre en ces lieux représentatifs du mode de vie cosmopolite, qu'il s'agisse de la station balnéaire d'Ostende, de Marienbad[177]du lac de Côme[178], de Venise, de Merano ou de l'Engadine[179]. Mais il faut lui rendre justice, ce n'est pas la fréquentation des cercles cosmopolites qui l'incite à se rendre en ces lieux célèbres, mais leur beauté intrinsèque, la grandeur du cadre, la richesse de leur patrimoine. Car il ne manque pas de visiter par ailleurs d'autres endroits qui ne sont guère fréquentés par les cercles que nous venons de citer : Zweig se rend par exemple à Paimpol (en Bretagne),

---

[175] Jacques LE RIDER, "Représentations de la condition juive", *op. cit.*, p. 39.

[176] Paul BOURGET, *Cosmopolis, op. cit.*, p. I.

[177] Les parents de Zweig se rendaient régulièrement à Marienbad, où leur fils Stefan les rejoignait, comme en témoigne une lettre de ZWEIG à HESSE, *Br 1*, p. 78.

[178] Le lac de Côme en général, et la localité de Cadenabbia en particulier (dans laquelle séjourna Zweig en 1906) figurent, en toile de fond, dans nombre de romans écrits autour de 1900, dans lesquels les auteurs s'attachent à évoquer des figures cosmopolites. On songe ici au roman de Gabriel Faure, *L'amour sous les lauriers-roses* (qui a pour cadre Côme et la villa Serbelloni), au roman anonyme *Madame Solario* (qui commence par ces mots : "Au début de ce siècle, Cadenabbia, sur le lac de Côme, était au mois de septembre une villégiature à la mode..."), sans parler du lac de Garde (D'Annunzio) ou le lac Majeur (René Boylesve, *Le parfum des Îles Borromées*).

[179] L'Engadine a été immortalisée, quelques années auparavant, par Nietzsche puis ensuite Rainer-Maria Rilke. Pour se faire une idée de l'attrait exercé par cette région au début de ce siècle, voir l'ouvrage de Kurt WANNER, *Der Himmel schon südlich, die Luft aber frisch, Schriftsteller, Maler, Musiker und ihre Zeit in Graubünden, 1800-1950*, Verlag Bündner Monatsblatt, 1993 ; Paul RAABE, *Spaziergänge durch Nietzsches Sils-Maria*, Zürich-Hamburg, Arche Verlag AG, 1994.

puis se retire à l'île de Bréhat où il travaille et ne rencontre aucun représentant des cercles cosmopolites[180].

Il visite l'Europe de manière presque impulsive et irréfléchie, et ne se laisse jamais enfermer dans un cercle intellectuel, dans une catégorie sociale, car il est avant tout soucieux de préserver sa liberté. Le cosmopolitisme de Zweig n'est donc nullement synonyme de mondanité et de fatuité, mais implique un mode de vie libre de toute attache visant à l'élargissement de la culture personnelle grâce aux voyages[181] en particulier ; il implique une grande curiosité envers les phénomènes (culturels, intellectuels, historiques ou naturels) provenant de nations différentes de la sienne, et la volonté de transmettre ces nouveaux savoirs. Lorsqu'en 1935 il publie la biographie d'Erasme de Rotterdam[182], qui -de l'aveu même de son auteur- comporte des traits autobiographiques[183] indéniables, il établit une corrélation entre les termes de cosmopolitisme et d'Europe ; sous couvert d'évoquer la figure d'Erasme, Zweig fait l'apologie de son propre mode de vie :

> "Ne vivant en sédentaire dans aucun pays, citoyen de tous, ce premier Européen, ce premier cosmopolite conscient ne reonnaissait aucune prépondérance d'une nation sur une autre, et comme il s'était imposé de ne juger les peuples que

---

[180] ZWEIG, lettre à Victor Fleischer, août 1903, *Br 1*, p. 59 :

> "Weiblichkeit gibt es hier nur in unschönen Exemplaren, Litteraten Zeitungen gar nicht, von Menschen nur Maler, außerdem viel Kühe, Schafe, Katzen, Kaninchen etc ..."

[181] ZWEIG, *in* GELBER, *op. cit.*, p. 17 :

> "Aus diesen Fahrten es wuchs mir ein starkes cosmopolitisches Gefühl..."

[182] ZWEIG, *Triumph und Tragik des Erasmus von Rotterdam*, Wien, Reichner Verlag, 1935 ; nouvelle édition : Frankfurt am Main, Fischer, 1981.

[183] ZWEIG parle dans *WvG* de "verschleierte Selbstdarstellung", p. 434.

d'après leurs esprits les plus nobles et les plus cultivés, d'après leur élite, tous lui semblaient dignes d'être aimés."[184]

L'attitude cosmopolite de Zweig, qui se caractérise par ses déplacements successifs et provisoires à travers l'ancien continent, peut donc être considérée comme une première étape importante sur le chemin qui le mène progressivement à considérer les pays visités en Europe non seulement comme un domaine de liberté (par opposition à l'empire austro-hongrois), ou une source d'émerveillements variés, mais comme une communauté de l'esprit, une union intellectuelle et morale des différents pays. Hannah Arendt ne manque cependant pas d'attirer notre attention sur les limites du

> "cosmopolitisme de cette génération, cette nationalité merveilleuse qu'ils revendiquaient dès lors qu'on leur rappelait leur origine juive, [qui] ressemblait quelque peu à ces passeports qui octroient à leur porteur un permis de séjour dans tous les pays, à l'exception de celui qui l'a délivré."[185]

Cette attitude, que Jacques Le Rider qualifie de "stratégie inconsciente de compensation"[186], permet cependant à Zweig de trouver de nouvelles sources d'inspiration, de découvrir des motifs littéraires

---

[184] ZWEIG, *Érasme, Grandeur et décadence d'une idée*, Paris, Grasset, 1935, p. 18 (traduction d'Alzir Hella). Le texte allemand, *op. cit.*, se trouve p. 12 :

> "Er annerkannte, seßhaft in keinem Lande und heimisch in allen, der erste bewußte Kosmopolit und Europäer, keinerlei Überlegenheit einer Nation über die andere, und weil er sein Herz erzogen hatte, die Völker einzig zu werten nach ihren edelsten und gefortesten Geistern, nach ihrer Elite, so dünkten sie ihn alle liebenswert."

[185] Hannah ARENDT, *La tradition cachée, le Juif comme paria*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1987, p. 91.

[186] Jacques LE RIDER, "Représentation de la condition juive", *op. cit.*, p. 39.

originaux, bref de la matière qu'il exploite par la suite dans ses œuvres de fiction[187] ou dans quelques poèmes[188].

La production la plus intéressante est, dans notre perspective, celle des feuilletons écrits pendant ses courts séjours ou à leur suite. Si les déplacements de Zweig ne procèdent pas d'une volonté d'auteur d'écrire un livre ou un récit de voyage destiné à la publication[189], il n'en est pas moins un brillant et prolixe auteur de feuilletons, genre littéraire que William M. Johnson définit comme une sorte "d'essai empruntant le ton de la conversation et consacré à n'importe quel sujet."[190] Le feuilleton est, de par son origine même et sa vocation, "international", selon Raoul Auernheimer[191], et se prête donc particulièrement bien aux impressions

---

[187] Nous avons déjà évoqué "Sommernovellette", qui fut écrite à la suite d'un séjour de Zweig à Cadenabbia ; son voyage en Écosse lui inspirera en une nouvelle en 1911, "Geschichte in der Dämmerung" ; sa connaissance de l'Engadine lui permettra de bien rendre l'atmosphère de Pontresina dans son roman (posthume) *Rausch der Verwandlung*.

[188] Un cycle de poèmes au nom révélateur (*Fahrten*), contenu dans le recueil *Die frühen Kränze* (publié en 1917), puise directement son inspiration des séjours en Europe : il s'agit de "Sonnenaufgang in Venedig", "Stille Insel (Bretagne)", "Nächte am Comersee", "Brügge", "Stadt am See (Konstanz)".

[189] ZWEIG, "Flüchtiger Spiegelblick", *op. cit.*, p. 9 :

> [er ist gereist] "all dies aber, weiß Gott, nicht aus literarischer Ambition oder um Bücher zu schreiben."

cf. également ZWEIG, "Autobiographische Skizze", *op. cit.*, p. 201 :

> " Ich suchte mein Leben auszuspannen, bin damals viel in fremden Ländern gewesen (...), auch hier nur zu eigener Freude und ohne -im bewußten Gegensatz zu den meisten- aus diesen exotischen Reisen beschreibende Bücher zu fabrizieren."

[190] William M. JOHNSTON, *L'esprit viennois*, *op. cit.*, p. 133.

[191] Raoul AUERNHEIMER, *Das Wirtshaus zur verlorenen Zeit*, *op. cit.*, p. 87. Auernheimer considère en effet que le feuilletons s'inscrit dans une triple tradition anglo-saxonne ("essay", "column"), française (à la manière d'un "entrefilet" de la presse française ; le feuilleton a d'ailleurs un nom d'origine française) et allemande (sous l'influence de Heine et Börne par exemple). Hofmannsthal et Roth, pour leur part, croient reconnaître en Horace et Hérodote les précurseurs des feuilletonnistes.
L'acclimatation de ce genre littéraire dans paysage viennois fut particulièrement réussie, et nombreux furent les défenseurs du feuilleton (parme lesquels Hofmannsthal, Herzl,

de voyage. Les feuilletons rédigés par Zweig tout au long de sa vie n'ont pas tous pour objet, tant s'en faut, l'évocation de pays étrangers ; il est cependant intéressant de s'interroger, dans la perspective qui est la nôtre, sur le contenu de ceux qu'il rédige avant la première guerre mondiale.

Il s'agit souvent de textes écrits en cours de voyage, ou bien immédiatement après : William W. Johnston reconnaît aux auteurs de ces textes un talent indéniable pour "l'impromptu" et "l'improvisation"[192] et, de fait, Zweig écrit ses textes en un délai assez court. Il s'attache à transmettre ses impressions "à chaud", s'applique à créer un rapport de simultanéité entre l'événement et la lecture, afin de rendre "l'immortalité d'un jour"[193]. Il évoque ainsi avec enthousiasme et exaltation les lieux dans lesquels il est de passage, non pas pour en détailler avec précision les intérêts touristiques (à la manière d'un guide Baedecker qu'il réprouve[194]), mais afin d'en évoquer de manière subjective l'atmosphère particulière, les odeurs, couleurs ou sonorités. Le texte répond ainsi à une double préoccupation :

Tout d'abord, l'auteur diffuse largement, par le biais de la presse, des images extrêmement variées de l'Europe, dans le souci d'ouvrir l'esprit des lecteurs à des réalités autres que nationales. Il leur fait ainsi parcourir de manière très vivante (et presque simultanée) les sites sur lesquels il veut attirer leur attention, même s'ils ne sont pas tous célèbres.

---

Roth...). Parmi ses détracteurs les plus célèbres, nous pouvont évoquer Karl Kraus qui, dans un essai pubilé en 1910 ("Heine und die Folgen") le condamne sans appel.

[192] WilliamW. JOHNSTON, *op. cit.*, p. 134.

[193] Raoul AUERNHEIMER, *op. cit.*, p. 89, rappelle que l'un des plus brillants représentants du feuilleton viennois, Speidel, qualifiait ce genre littéraire par cet oxymore : "Unsterblichkeit eines Tages."

[194] Dans un article consacré en 1909 à l'évocation d'une fête populaire à Montmartre (*AR*, p. 122 sq), Zweig montre qu'il ne faut pas attacher une importance démesurée aux "Baedeckersternschen".

Le feuilleton peut alors prendre le ton de la conversation : l'auteur engage une sorte de dialogue avec son lecteur, l'apostrophe[195], répond à ses questions fictives[196], et l'initie à un univers encore inconnu en faisant référence à des données familières[197]. Zweig établit des comparaisons entre l'étranger et l'Empire austro-hongrois, comme par exemple entre Salzbourg et Séville, Hyde Park et le Prater, la fête à Montmartre et le Würstelprater ; puis il élargit progressivement les comparaisons au domaine de la culture "générale", c'est-à-dire au patrimoine culturel, artistique et spirituel de l'Europe, sur un mode supra-national.

Ainsi, dans ses feuilletons de voyage, l'auteur ne livre pas d'analyse précise et détaillée mais dessine d'une manière très vivante de petits tableaux (impressionnistes, pourrait-on dire) des lieux qu'il visite. À la différence des écrivains qui rédigent un journal de voyage pour leur usage personnel, Zweig publie ses textes à l'intention d'un large public qu'il veut intéresser. Il pratique une nouvelle forme de journalisme, considéré "dans le meilleur sens du terme" ("das Wort in seinem besten Sinne genommen") comme "transmission de la culture personnelle"[198]. L'auteur devient un intermédiaire entre deux cultures, deux pays ou

---

[195] ZWEIG, lire par exemple "Frühling in Sevilla", *AR*, p. 51 ou surtout "Frühlingsfahrt durch die Provence", *AR*, p. 35 :

"Besinne Dich nur an Deine viele Sehnsuchtstage zum Frühling hin! Wochen hast Du gewartet...."

[196] ZWEIG, "Frühling in Sevilla", *AR*, p. 52 :

"Ist es schon die spanische Art? ja und nein."

[197] ZWEIG, "Frühling in Sevilla", *op. cit.* , p. 52 : "wie in unser Prater..."

[198] Dans un article paru dans le *Leipziger Tageblatt* le 28 juillet 1908 (*AR*, p. 97-102), Zweig fait le bilan des récits de voyage sur l'Inde et porte son choix finalement sur l'ouvrage de W. FRED, caractéristique d'une nouvelle forme de journalisme :

"Nämlich Journalismus im Sinne von Mitteilung persönlicher Kultur, Kleinteilung großer Bildung, Vermittlung und Belehrung..."

civilisations, et présente à ses lecteurs une sélection[199] ("Auslese" ) des faits les plus remarquables et dignes d'intérêt.

D'autre part, le feuilleton permet également à l'auteur d'intérioriser, de méditer son sentiment et donner libre cours à sa sensibilité personnelle. Carl E. Schorske considère que le plus important, pour le journaliste, n'est pas tant le sujet de l'article que

> "la manière dont sa subjectivité avait réagi à une situation et le ton adopté pour rendre compte de ses sentiments. Car formuler un jugement, c'est désormais rendre compte de ses états d'âme. C'est pourquoi, dans le style du feuilletoniste, les adjectifs se substituèrent aux noms..."[200]

A cet égard, le feuilleton relatif à Dijon[201] est particulièrement révélateur, et s'il est postérieur à l'époque qui nous intéresse ici, il n'en est pas moins le point d'aboutissement des tendances qui se dessinent dès lors. L'auteur substitue au pronom personnel "tu" (présent dans les premiers textes seulement) le "moi" plus narcissique, afin de raconter son expérience personnelle de Dijon. Dès les premières lignes, il se met lui-même en scène et raconte les circonstances de son court séjour dans la capitale bourguignonne[202] ; il souhaite en effet consacrer cet arrêt à la

---

[199] ZWEIG, *ibidem*, p. 101.

[200] Carl E. SCHORSKE, *Vienne fin de siècle, op. cit*, p. 26. L'auteur cite également le mot de Theodor Herzl (le responsable des feuilletons à la *Neue Freie Presse*, poste qui d'ailleurs avait été proposé auparavant à Karl Kraus ; ce fut Herzl qui offrit à Zweig la possibilité de publier dans les colonnes de la *NFP*, cf. *MH*, p. 130 sq). Pour Herzl, une des caractéristiques du feuilletonisme est le "narcissisme".

[201] ZWEIG , "Die Kirchweih des guten Essens", première publication dans le *Berliner Tageblatt*, 24 novembre 1925 ; *AR*, pp. 253-256.

[202] ZWEIG, *ibidem*, p. 253 :

> "Da bin ich, weiß Gott! auf eine sonderbare Kirchweih geraten, als ich, rückkehrend von Marseille in Dijon haltmachte, um das Museum mit den großartien Grabmälern der Herzöge von Burgund endlich einmal zu sehen!"

visite d'un site culturel, mais les circonstrances le font dévier de son projet initial. Zweig ne donne aucune indication touristique sur la ville, mais se contente de rendre l'atmosphère de fête qui y règne, à l'occasion de la "Foire gastronomique". Sa subjectivité prend le pas sur la volonté de transmettre un savoir, car à la description de la ville se substitue une succession d'images personnelles et d'exclamations enthousiastes. Il perçoit de la ville de manière immédiate et intuitive, par ses sens qui sont à l'éveil. La réalité qui l'entoure est propice à leur excitation : il est attiré par couleurs chatoyantes de la rue ("hell", "bunt", farbig") ; il évoque les bruits de fête ("von irgendwo dröhnt Musik aus klappernden Karussellen", "da schreit's einem schon grell herüber..."), sans parler des odeurs et des saveurs caractéristiques de la gastronomie ("frischgebackene Waffeln", "Weinbergschnecken"). Le feuilleton se compose alors d'une succession de sensations et de remarques personnelles, sans suivre un plan bien déterminé ; l'auteur achève son récit en rappelant qu'il s'agit de sa façon de "voir" et "ressentir" Dijon[203] pendant un moment éphémère et privilégié (quelques heures de fête seulement). Le sujet du feuilleton n'est pas tant la ville que l'auteur lui-même, qui rend compte de la manière dont il l'a perçue. Par le biais de l'écriture (extrêmement individualisée), Zweig ne se contente pas de partager avec ses lecteurs un moment d'exception, il veut aussi l'inscrire "nell libro della [sua] memoria", pour reprendre les derniers mot de ce feuilleton. L'emploi de cette expression, empruntée à la *Vita Nuova* de Dante, est à notre sens tout à fait révélatrice de notre auteur. D'une part, il

---

[203] ZWEIG, *ibidem*, p. 255 :

> "Vielleicht habe ich's nur bemerkt durch eine helle Stunde, und getönt vom blassen, zarten Wein, der hier zu den Üppigkeiten geboten wird, aber ich habe es gesehen und gefühlt für ein paar Stunden."

recourt à une formule (dont il se garde de préciser l'origine) qui manifeste son intérêt et sa connaissance de la littérature étrangère en général, et italienne en particulier[204]. D'autre part, la présence du terme "libro" (livre) nous indique que la mémorisation se fait, chez Zweig, grâce à l'écriture, qui lui permet d'intérioriser les sensations presque proustiennes de son voyage. Ce type de feuilleton n'est donc pas seulement un moyen de diffuser de manière souvent visuelle et sensuelle diverses images de l'Europe, car Zweig se constitue ainsi, au fil de ses expériences, un réseau de références personnelles. Celles-ci, mises en relation par le biais de la comparaison, de l'analogie ou de l'association d'idées, lui permettent alors de percevoir progressivement l'Europe non plus seulement comme une sorte de kaléïdoscope aux reflets enchanteurs, mais comme un ensemble organique.

L'évolution de Zweig à travers le paysage européen est ainsi le point de départ de sa connaissance approfondie d'un continent ; à la sensation de l'Europe (qu'il évoque dans les feuilletons par exemple) va succéder une connaissance approfondie, rendue possible grâce aux séjours prolongés dans certains sites privilégiés ; l'auteur prend peu à peu conscience des grands courants de pensée qui baignent l'Europe.

---

[204] Une lettre adressée à Ellen KEY le 9 février 1906 nous révèle que l'auteur avait le projet de traduire la *Vita Nuova* :

> "Bisher haben wir in Deutschland nur Nachstümpereien und ich glaube, dies, als des Göttlichen menschlichstes Werk, verdiente ein anderes Schicksal." (*Br 1*, p. 115.)

## 2. *Lieux de séjour.*

La liste des déplacements de Zweig à travers l'Europe est proprement impressionante. On observe cependant, à partir de 1910 environ, une certaine forme de stabilisation : en effet, il ne se contente plus de passer rapidement en de multiples lieux, mais se rend régulièrement en certains lieux de séjour privilégiés. Ces voyages ont le plus souvent pour destination un site que l'auteur connaît pour y avoir déjà séjourné précédemment : il souhaite y revenir pour approfondir sa connaissance du lieu et de la mentalité de ses habitants. Il élabore ainsi, au gré de ses séjours répétés en Belgique d'une part, et à Paris d'autre part, une topologie de l'Europe, et étudie les relations et connexions existant entre les différents organes de ce corps vivant. L'Europe n'est plus seulement un moyen commode de mettre en résonance sa propre sensibilité, ni un espace plus captivant que l'étroit cadre national, mais le nom générique d'une culture dont il se fait bientôt le porte-parole.

### a. La Belgique.

Zweig effectue son premier voyage en Belgique en 1902, et y retourne très régulièrement jusqu'à la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie, en 1914. Pendant plus d'une décennie, il va apprendre à connaître ce pays en profondeur, tant par ses fréquents séjours au Caillou-qui-bique (chez Émile Verhaeren) que par ses excursions régulières à travers le pays. Il ne limite donc son champ d'investigation à la seule capitale, et ne manque pas de visiter à plusieurs reprises différents sites belges.

semble se trouver encore au "Moyen Age"[209], et non pas à l'époque moderne.

Les pérégrinations de Zweig à travers la Belgique le conduisent bientôt à ne pas se satisfaire d'une vision "passéiste" du pays. Il découvre d'autres sites, comme Ostende[210], où l'on célèbre le triomphe de la modernité et de la technologie. Zweig accorde à ces deux critères une importance toujours croissante, sans nul doute sous l'influence de son maître et ami Émile Verhaeren, qui inscrit dans son œuvre poétique tous les aspects de la réalité moderne.

Dans article[211] publié en 1910 à l'occasion de l'Exposition Universelle de Bruxelles, Zweig montre au lecteur que la Belgique ne se caractérise pas seulement par la richesse de son patrimoine culturel ancien, mais qu'elle est est une terre féconde, vivante et moderne, et il rappelle que le pays ne recèle pas moins de richesses et de beautés que celles présentées par les autres nations à l'Exposition. L'auteur fait ainsi allusion à une commune de Belgique, Seraing, non pour vanter son Abbaye cistercienne, mais pour célébrer ses usines de constructions mécaniques, les plus remarquables "au monde"[212]. Il évoque également les bateaux "gigantesques, pleins d'une vie trépidante" vus à Anvers[213], chante les

---

[209] ZWEIG, "Das nordische Venedig", *AR*, p. 18.

[210] Zweig se rendra régulièrement à Ostende, station balnéaire à laquelle il consacre un feuilleton dès 1902 : "Saisontage in Ostende", première parution dans *Vom Fels zum Meer*, Stuttgart, septembre 1902, *AR*, pp. 11-16.

[211] ZWEIG, "Die gefangenen Dinge. Gedanken über die Brüsseler Weltausstellung", paru dans la *NFP* le 17 août 1910, repris dans *Zeiten und Schicksale : Aufsätze und Vorträge aus den Jahren 1902-1942* [abréviation : *ZS*], Frankfurt am Main, Fischer, 1990, pp. 22-29.

[212] ZWEIG, *ibidem*, p. 27 :

> "Zwei Stunden von hier, bei Cockerill in Seraing, kann man die gewaltigsten Eisenhammer der Welt am Werke sehen."

C'est à Seraing que fut construite en 1835 la première locomotive européenne.

[213] ZWEIG, *ibidem*, p. 27 :

louanges du chemin de fer qui permet de sillonner le pays à bonne allure, et complète enfin le tableau de la Belgique contemporaine en mentionnant la station balnéaire d'Ostende, où l'on peut contempler les plus belles toilettes. L'image qu'il nous transmet de la Belgique ne se réduit donc pas à un seul aspect, car ce pays est

> "un miroir à mille facettes qui présente en raccourci comme un abrégé du multiple univers. Tous les contraires s'y dressent face à face, avec des contours aigus..."[214]

La description que donne Zweig de la Belgique n'est pas seulement le reflet d'un intérêt grandissant pour ce pays dont il découvre avec émerveillement les richesses ; l'image qu'il en livre offre également, par contraste, le négatif d'un autre pays, à savoir l'Autriche-Hongrie. En effet, l'éloge de la vitalité et de l'élan créateur d'un petit pays tel que la Belgique implique une condamnation sans appel des grandes nations, comme l'empire austro-hongrois, dont

> "l'imagination (...) est surtout tournée vers les moyens pratiques qui doivent assurer leur développement. L'élite s'y jette dans la politique, dans l'armée, dans l'administration. Partout où la politique se trouve nécessairement limitée, le système administratif réduit, c'est aux questions d'art que se consacrent presque exclusivement géniales"[215]

---

"die Schiffe, statt wie hier [ in der Ausstellung] in winzigen Modellen, gigantisch und voll atmenden Lebens in Antwerpen..."

[214] ZWEIG, *EV*, première partie, chapitre 2 : "La Belgique moderne", p. 21. Le texte allemand se trouve dans *Emile Verhaeren*, p. 32 :

"Klein ist die Fläche des Landes und spiegelt so übersichtlci in charakteristischer Verkürzung unendliche Vielfalt. Alle Gegensätze stehen sich knapp und scharfkonturiert Stirn an Stirn gegenüber."

[215] ZWEIG, *EV*, p. 24 ; texte allemand dans *Emile Verhaeren*, p. 36 :

"Große Nationen absorbieren die Phantasie haupsächlich für die praktische Betätigung ihrer Entwicklung. Dort drängt die Auslese der Kraft in die Politik, in die Verwaltung, zu militärischer Berufung, hier aber, wo die Politiknotwendigerweise kleinlich, die Verwaltungsprobleme begrenzt sein müssen, sind geniale Naturen in ihrer Betätigung fast ausschließlich auf künstlerische Probleme angewiesen."

La Belgique n'a pas seulement un passé glorieux et un avenir prometteur : Zweig la situe en outre au "carrefour de l'Europe"[216], à la croisée des influences latine et germanique ou, pour reprendre un mot de Verhaeren, "entre la France ardente et la grave Allemagne"[217]. Les nombreux séjours de l'auteur l'amènent à considérer le pays non pas comme une entité nationale constituée d'un seul tenant, mais comme le résultat d'une fusion parfaite entre des peuples de plusieurs origines. Il envisage, de manière souvent visuelle[218] et empirique, le pays comme un ensemble tirant sa cohésion d'une histoire commune.

Les textes consacrés à la Belgique présentent cependant bien des incohérences[219], et une étude récente[220] tend à prouver que l'auteur reste prisonnier d'une vision très schématique du pays. L'expérience belge n'en est pas moins extrêmement intéressante dans notre perspective, car Zweig découvre, lors de ses voyages, les liens qui rattachent le pays à une ensemble de faits (historiques, culturels) supra-nationaux ; creuset de

---

[216] ZWEIG, *EV*, p. 21 ; *Emile Verhaeren*, p. 32 : "Belgien ist eine Wegkreuzung Europas."

[217] Cité par ZWEIG, *EV*, p. 21.

[218] ZWEIG fait souvent allusion au regard qu'il porte sur le pays et qui lui permet de prendre conscience de sa spécificité. A propos du contraste entre les races flamandes et wallones, il écrit (*EV.*, p. 22) : "d'un seul coup d'œil, on voit toute la bataille."

[219] Contrairement au chapitre de la biographie d'Émile Verhaeren, dans lequel Zweig présente la "Belgique Moderne" comme une véritable patrie des arts, il exprime une opinion radicalement opposée dans compte rendu paru le 2 août 1908 dans la *NFP*:

> "Und man muß Belgien, das literarisch uninteressierteste Kulturland, muß seine Abneigung gegen alles Moderne, Neuartige und insbesondere gegen das im eigenen Lande Große kennen, um zu verstehen, daß ruhiger Apell hier nicht viel nützen könnte und nur mit den Fanfarenstößen der Begeisterung ein entzetzlich schwerer literarischer Schlaf gestört werden kann."

[220] Natascha WESCHENBACH, *Stefan Zweig und Hippolyte Taine*, Amsterdam, Rodopi, Studia Imagologica, 1992, p. 114.

différentes cultures, la Belgique lui donne un "pressentiment" de l'Europe, une et multiple tout à la fois.

### b. Paris

À la différence de la Belgique, à laquelle il accorde moins d'importance à partir de 1914, Paris est, dès 1903, un pôle d'attraction durable pour notre auteur. Il y multiplie ses séjours, et y reste souvent plusieurs semaines voire plusieurs mois, comme par exemple en 1904/1905.

Les relations qui lient Zweig à Paris sont complexes, mais on est tenté de croire que, parmi les raisons qui incitent l'auteur à gagner la capitale, il y a ce besoin de quitter sa propre "patrie [qu'il] ne ressent comme telle qu'à contrecœur"[221]. Il se tourne vers Paris avec "espoir"[222] ; ce terme est employé ici sans référent précis et ne possède aucun contenu particulier. Cette formulation très générale et vague témoigne d'une attitude ambiguë de Zweig envers Paris, qu'il retrouve aussi parce qu'elle est justement à l'opposé du "marais" [223] viennois. Au lieu d'affronter la difficulté (en l'occurrence, l'antisémitisme viennois), il l'esquive et prend la fuite vers des horizons plus cléments. Fin février 1913, il écrit de manière très révélatrice dans son journal qu'il "tourne ses regards" vers cette ville, ce qui implique de fait qu'il les "détourne" de Vienne.

Il oppose de même la douceur de vivre parisienne à la rudesse de Berlin, et l'esprit de liberté hérité de la Révolution Française à la "servilité

---

[221] ZWEIG, *Journaux*, p. 74 ; *Tagebücher*, p. 69 : Heimat "die ich ungern als solche fühle".
[222] ZWEIG, *Journaux*, p. 49 ; *Tagebücher*, p. 42 : "Paris ist meine Hoffnung".
[223] ZWEIG, *Journaux*, p. 48 ; *Tagebücher*, p. 40 : "Wien ist ein Sumpf für mich".

volontaire" dans laquelle vit l'Allemagne[224]. Paris offre également un contraste saisissant avec Londres, et il raconte qu'il eut l'impression, en arrivant à Londres "que par un jour torride, [il] passait brusquement dans l'ombre"[225].

Paris possède cependant un contenu propre qui ne se limite pas à la simple négation de Vienne ou à la dissemblance avec les capitales allemande et britannique. Zweig s'y retire longuement pour apprendre à mieux connaître la France qui constitue avec l'Allemagne l'un des pôles principaux de l'Europe. Son apprentissage ne se déroule pas sans difficultés, car il avoue avoir mis quelque temps à saisir l'essence ce pays qu'il ne connaît, au début, que "très superficiellement" [226]. C'est ainsi que dès le premier soir d'un court séjour à Paris en 1903, il avait sacrifié au "rituel des poètes lyriques de la France"[227], et avait consommé un verre d'absinthe en l'honneur de Verlaine au café Vachette ; de même, il reconnaît avoir été victime de certains clichés, selon lesquels on ne pouvait faire l'expérience de la fameuse atmosphère du Quartier Latin qu'en habitant "une mansarde au cinquième dans le voisinage de la Sorbonne"[228]. L'expérience lui apprend petit à petit à vivre non pas comme un touriste de passage ou un représentant de la société

---

[224] ZWEIG, *MH*, p. 158 ; *WvG*, p. 155 : "die freiwillige Servilität Deutschlands."

[225] ZWEIG, *MH*, p. 187 ; *WvG*, p. 185 :
"London wirkte nach Paris auf mich, wie wenn man an einem überheißen Tag plötzlich in den Schatten tritt..."

[226] ZWEIG, *MH*, p. 155 ; *WvG*, p. 152 : "nur flüchtig".

[227] ZWEIG, *MH*, p. 161 ; *WvG*, p. 158 :
"...mich an das Ritual der lyrischen Dichter Frankreichs zu halten."

[228] ZWEIG, *MH*, p. 161 ; *WvG*, p. 158 :
"am liebsten hätte ich damals aus Stilgefühl im fünften Stock einer Mansarde bei der Sorbonne gewohnt..."

cosmopolite qu'il évite délibérément[229]. Dans une lettre adressée à Franz Karl Ginzkey, il fait remarquer que sa vie quotidienne ne se déroule pas de la manière attendue, mais qu'il est au calme, hors de la cohue[230]. Certes, il parcourt Paris mais ses choix ne se portent pas seulement sur les visites du Louvre, du musée Carnavalet ou du Père Lachaise : il veut rencontrer les Parisiens, se sentir à l'unisson avec eux pendant une fête populaire[231], à un spectacle à la Cigale ou aux Folies-Bergères[232].

Zweig projette sur Paris tous ses idéaux, en tous points opposés à ceux de la "clique viennoise" qui le "dégoûte"[233], et apprécie -comme Rainer-Maria Rilke- d'y goûter une "forme suprême de solitude qui n'oppresse point"[234] et qu'il trouve caractéristique de l'esprit latin ("die romanische Art").

Paris représente également pour lui l'insouciance et le bonheur, comme il l'explique dans un long chapitre de son autobiographie[235], entièrement consacré à ses expériences parisiennes et ses rencontres, dont il va être bientôt question.

---

[229] ZWEIG raconte dans le *MH* qu'il ne fréquente ni le "Café de la Paix où tous les riches étrangers balkaniques se donnaient rendez-vous et où personne ne parlait français à l'exception des garçons de café" (p. 160), ni "le cercle éventé des peintres et littérateurs internationaux qui peuplaient le Café du Dôme et demeuraient les mêmes, que ce fût à Munich, à Rome ou à Berlin" (p. 163).

[230] Lettre de ZWEIG à GINZKEY, écrite probablement en novembre 1904, *Br 1*, p. 87 :

> "Ich bin also in Paris : aber Sie stellen Sie sich [!] das sicher ganz anders vor, sehen mich auf den Boulevards, mit viel Litteratur, vielen Damen etc... Nichts von all dem..."

[231] ZWEIG, "Montmartrefest", *AR*, pp. 121-125.

[232] ZWEIG raconte dans son journal qu'il s'est rendu à la Cigale le 9 mars 1913 et aux Folies Bergères le 14,par exemple (*Journaux*, p. 52 et 55). Une autre fois, il se rend au cinéma Gaumont "das ich so sehr liebe wegen der Massen." (*Tagebuch*, p. 73).

[233] ZWEIG, *Journaux*, p. 74 ; *Tagebücher*, p. 69 :

> " und den Ekel vor den Wiener Leuten..."

[234] ZWEIG, *Journaux*, p. 60 ; *Tagebücher*, p. 53 :

> "jene höchste Form der Einsamkeit, die nicht bedrückt."

[235] ZWEIG, *MH*, pp. 154-192.

La capitale française n'est donc pas seulement un axe essentiel de la géographie personnelle de Zweig, elle est également une patrie d'adoption pour tous les étrangers (car "chacun se sentait chez soi sur les rives de la Seine"[236]) qui peuvent s'y mouvoir et s'exprimer en toute liberté. Zweig reprend à son compte la conviction exprimée par Rainer-Maria Rilke, autre écrivain originaire de l'Empire austro-hongrois qui fut un grand voyageur en Europe :

> "Comme je partage l'avis de Rilke quand il déclare qu'à chacun de ses retours à Paris il se demande : à quoi bon voyager puisqu'ici on a tout sous la main ?"[237]

C'est également à Paris généralement que se retrouvent tous ceux qui jouent un rôle déterminant dans la vie de Zweig et contribuent à sa formation intellectuelle et spirituelle.

---

[236] ZWEIG, *MH*, p. 156 ; *WvG*, p. 154 : "jeder fühlte sich an der Seine zu Hause"

[237] ZWEIG, *Journaux*, p. 58 ; *Tagebücher*, p. 52 :

> "Wie ich doch mit Rilke fühle, wenn er sagt, immer bei einer Rückkehr nach Paris frage er sich wozu er reise, da doch hier wahrhaftig Alles beisammen sei."

# DEUXIÈME CHAPITRE

## *APPRENDRE L'EUROPE : LES ANNÉES DE FORMATION*

Les textes autobiographiques de Zweig comportent tous une ample évocation des années de "formation"[238], qui constituent en quelque sorte le point d'aboutissement des années de "voyage" : à la connaissance empirique succède en effet une connaissance spirituelle et intellectuelle de l'Europe, grâce à deux facteurs déterminants. Nous verrons dans un premier temps dans quelle mesure les rencontres faites par Zweig dans ces années contribuent à son élaboration de l'idée d'Europe, qui n'est pas seulement le résultat d'une démarche individuelle, mais s'inscrit en partie dans le cadre d'un dialogue. Le deuxième aspect important est, sans nul doute, l'approfondissement de sa connaissance (livresque) de la culture européenne, et tout particulièrement française.

---

[238] ZWEIG, "Autobiographische Skizze", *op.cit.*, p. 202 : "Lehrjahre".

## A) Rencontres déterminantes.

### 1. *Artistes et intellectuels.*

Parmi les éléments qui contribuent à sensibiliser Zweig à la réalité de l'Europe, le facteur humain joue un rôle tout à fait essentiel. Les rencontres sont un moyen privilégié de saisir le *genius loci*, comme il le rappelle dans le *Monde d'hier* :

> "Et pourtant, ce n'est jamais par les livres, ni par de diligentes flâneries, qu'on reconnaît un peuple, une ville dans ce qu'ils ont de plus intime et de plus secret, mais toujours par ses représentants les plus excellents. C'est seulement dans l'amitié spirituelle avec les vivants que l'on pénètre les vraies relations entre le peuple et le pays ; tout ce qu'on observe du dehors reste une image inexacte et prématurée."[239]

Zweig nous montre ici son intérêt pour les êtres humains en général, et ses contemporains en particulier. Nous l'avons vu, il se rend à Paris en des lieux fréquentés par les Parisiens issus de tous les milieux sociaux, et observe avec plaisir la foule d'une fête, préférant le "spectacle vivant du Boulevard" aux "fantômes lyriques" du théâtre[240]. Lorsqu'il évoque la visite d'une exposition (dans son journal ou dans un article), il est fasciné par la foule, étudie ses réactions et émotions, et n'accorde parfois qu'une importance secondaire aux objets exposés[241]. Son attitude n'est pas sans

---

[239] ZWEIG, *MH*, p. 162-163 ; *WvG*, p. 160 :

> "Aber doch : in seinem Letzten, seinem Verborgendsten erkennt man ein Volk oder eine Stadt nie durch Bücher und selbst nicht durch fleißigstes Flanieren, sondern immer nur durch seine besten Menschen. Einzig aus geistiger Freundschaft mit den Lebenden gewinnt man Einblick in die wirklichen Zusammenhänge zwischen Volk und Land ; alles Beobachten von außen bleibt ein unechtes und voreiliges Bild."

[240] ZWEIG, *Journaux*, p. 55 ; *Tagebücher*, p. 48 :

> "Nach dem dritten Akt flüchte ich [aus dem Theater] und ziehe vor, bei einem Bord[eaux] den lebendigen Boulevard zu betrachten als diese lyrischen Schemen."

[241] ZWEIG, "Die gefangenen Dinge, Gedanken über die Brüsseler Weltausstellung" (1910), *op. cit.*, p 28 :

rappeler celle de Rilke (qu'il fréquente régulièrement à Paris et avec lequel il se découvre beaucoup d'affinités) qui, lui aussi, trouve beaucoup de plaisir à observer les visiteurs[242]. Il tire de chaque nouvelle expérience humaine une leçon, et considère même une mésaventure avec son hôtelier parisien comme "instructive sur la manière de penser de milieux français très divers"[243]. Il faut cependant bien noter que Zweig reste un spectateur extérieur et ne participe pas activement à l'événement décrit ; il se porte un regard étranger sur les mouvements de foule (il emploie les termes "die Masse" et "ich", mais jamais "wir"[244]), et se situe toujours lui-même en dehors de l'action évoquée. De ce point de vue, l'extrait du *Monde d'hier*, cité plus haut, est tout à fait révélateur de la position de Zweig : il aime l'être humain en général[245], mais ne fréquente en pratique qu'une certaine élite intellectuelle. Il se différencie en cela fondamentalement de Verhaeren, dont il souligne les liens étroits avec les travailleurs rencontrés dans le train[246] ou dans son village belge.

---

"Es ist aufreizend, den einzelnen nachzugehen..."

[242] Rainer Maris RILKE, *Briefe über Cézanne*, 7 octobre 1907, Frankfurt am Main, Insel, 1983, p. 27 :

"Du weißt, wie ich auf Ausstellungen immer die Menschen, die herumgehen, so viel merkwürdiger finde als die Malereien..."

[243] ZWEIG, *MH*, p. 180 ; *WvG*, p. 177 :

"belehrender Einblick in die Denkart ganz verschiedener französischer Milieus...

[244] ZWEIG, "Die gefangenen Dinge...", *op. cit.*

[245] Il ressemble en cela à Olivier, personnage du *Jean-Christophe* de Romain Rolland. Dans la biographie consacrée à son ami Rolland, Zweig évoque l'attitude d'Olivier en ces termes qui pourraient peut-être s'appliquer à lui-même :

"Darum liebt er [Olivier] nur die Menschheit, die eine Idee ist, und nicht die Menschen, ihre menschliche Realisation. " (*RR*, p. 149).

[246] ZWEIG, "Erinnerungen an Emile Verhaeren" (1917), *Emile Verharen*, p. 272 :

"Spät abends dann (...) fuhr er heim nach Saint-Cloud, immer dritte Classe, zwischen Arbeitern und kleinen Beamten, mit denen er so sehr zu plaudern liebte."

Les relations humaines que privilégie Zweig trouvent dans l'expression "amitié spirituelle" leur définition la plus juste : il ne s'agit pas, pour lui, de fréquenter les auteurs à la mode, "pour qui le salon s'identifiait au monde"[247], mais d'établir des relations d'amitié avec des créateurs, poètes, romanciers et intellectuels. Il se crée ainsi un cercle restreint mais néanmoins fraternel de personnes dont l'appartenance à différentes nationalités est un facteur d'enrichissement mutuel. Zweig privilégie ces liens amicaux, noués au cours de ses séjours à l'étranger, par rapport aux cercles d'hommes de lettres viennois. Dans une lettre à Hermann Hesse, il souligne le fait qu'il ne connaît "ni Schnitzler, ni Bahr, ni Hofmannsthal" [248], sans manifester pour autant nulle envie d'y remédier. Son journal est, de ce point de vue également, fort révélateur : lorsqu'il est à Vienne, il manifeste une certaine lassitude à l'égard de ceux qui viennent l'importuner[249], et les discussions ne semblent pas y être aussi enrichissantes que celles qu'il mène avec ses amis retrouvés à Paris.

Parmi les membres de cette "famille"[250] ou de cette "corporation"[251] se retrouvent des artistes et créateurs comme Masereel et Auguste Rodin, des musiciens, mais surtout des écrivains et des poètes, que Zweig

---

[247] ZWEIG, *MH*, p. 165 ; *WvG*, p. 163 :

> Die berühmten Zeitromanciers, "für die der 'Salon' identisch war mit der Welt!"

[248] ZWEIG, lettre à Hermann HESSE du 2 mars 1903, *Br.* 1, p. 57 :

> "Auch ich gehe hier [Wien] der Literatur ziemlich aus dem Weg... Nun - ich zum Beispiel, kenne weder Schnitzler, noch Bahr, Hofmannsthal, Altenberg intim, die ersten drei überhaupt nicht. Ich gehe meine Wege mit ein paar Stillen im Lande..."

[249] ZWEIG, *Journaux*, 18 septembre 1912, p. 22 :

> "Depuis très tôt ce matin, les gens me dérangent. Il y a toujours quelqu'un qui sonne. Et je veux la paix. Dois-je vraiment fuir Vienne pour la trouver?"

[250] ZWEIG, *MH*, p. 169 ; *WvG*, p. 166 : "ein Geschlecht".

[251] ZWEIG, *MH*, p. 169 ; *WvG*, p. 166 : "eine Gilde".

désigne cérémonieusement du terme de "maîtres du Verbe forgé"[252]. Il établit avec chacun un contact personnel, qui dans certains cas n'aboutit pas à l'établissement de relations suivies, mais il tire de leur rencontre un enseignement durable. On ne peut considérer Rodin comme un familier de Zweig, et pourtant l'après-midi passée à Meudon, dans l'atelier de l'artiste, compte parmi les "heures inoubliables qui touchent à tous les aspects de l'existence"[253] de l'auteur. Lorsqu'il évoque ce souvenir, les termes qui reviennent de manière récurrente appartiennent au champ lexical de l'apprentissage : "enseignement" ("Lehre"), "profit" ("Gewinn"), "apprendre" ("lernen"). Ce n'est pas tant le sculpteur qui le fascine et lui transmet un message que le créateur qui est à la recherche de la perfection absolue :

> "Durant cette heure, j'avais vu à découvert le secret éternel de tout grand art et même, à vrai dire, de toute production humaine : la concentration, le rassemblement de toutes les forces, de tous les sens, la faculté de s'abstraire de soi-même, de s'abstraire du monde, qui est le propre de tous les artistes. J'avais appris quelque chose pour la vie."[254]

L'artiste est un homme donnant naissance à univers spirituel non transcendant, et pourtant souvent décrit à l'aide de termes appartenant au registre religieux[255]. Zweig éprouve pour quelques uns de ces grands

---

[252] ZWEIG, *MH*, p. 168 ; *WvG*, p. 166 :
"Meister des wie in erlauchter Goldschmiedekunst gehämmerten Wortes."

[253] ZWEIG, *Journaux*, 17 mars 1913, p. 58 ; *Tagebücher*, p. 52 :
"Unvergeßliche Stunden, die überall das Leben antasten."

[254] ZWEIG, *MH*, p. 180 ; *WvG*, p. 177 :
"In dieser Stunde hatte ich das ewige Geheimnis aller großen Kunst, ja eigentlich jeder irdischen Leistung aufgetan gesehen : Konzentration, die Zusammenfassung aller Kräfte, aller Sinne, das Außer-sich-Sein, das Außer-der-Welt-Sein jedes Künstlers. Ich hatte etwas gelernt für mein ganzes Leben."

[255] ZWEIG, "Der Bildner. Meudon, Maison Rodin 1913", *Silberne Saiten*, p. 191-194. L'acte de la création est décrit comme une célébration religieuse dont Rodin serait le

créateurs une vénération quasi religieuse, qui fait de lui un disciple dévoué et reconnaissant :

> "J'éprouve le devoir de déclarer avec reconnaissance quel enseignement, quel bienfait a été pour nous la présence de tels hommes si saintement voués au culte de la perfection dans un monde qui, déjà, se mécanisait. Et, jetant un regard sur ma vie passée, je n'y découvre guère de bien plus précieux que le privilège qui m'a été accordé d'être humainenement proche de plusieurs d'entre eux et d'avoir vu souvent une amitié durable se jooindre à ma précoce vénération."[256]

Avec certains artistes, l'apprentissage va de pair avec l'établissement de relations suivies, entretenues par les rencontres et la correspondance. Il faut bien dire qu'à l'exception de quelques musiciens (Toscanini, Busoni), et graveurs (Masereel, Lilien), ce sont essentiellement les écrivains qui peuplent le panthéon personnel de Zweig. Autre caractéristique de cette "internationale" de l'esprit : Pascoli, Joyce, Valéry, Verhaeren, Rilke, Rolland et Bazalgette (pour ne citer qu'eux) sont de nationalités différentes et ne vivent pas tous dans le même pays :

> "L'un était en Allemagne, un autre en France, un autre en Italie, tous cependant dans la même patrie, car ils ne vivaient que dans la poésie..."[257]

---

célébrant, élevant les mains vers le ciel "comme en une prière", tandis que retentit "le grand choral" dans la salle où règne une atmosphère "sacrée"...

[256] ZWEIG, *MH*, pp. 170-171 ; *WvG*, p. 168 :

> "Ich weiß nur und fühle die Pflicht, es dankbar auszusagen, welch eine Lehre, welch eine Beglückung die Gegenwart solcher heilig der Perfektion Verschworenen inmitten einer schon sich mechanisierenden Welt für uns gewesen ist. Und rückschauend auf mein Leben, gewahre ich kaum bedeutsameren Besitz, als daß es mir erlaubt war, manchem von ihnen menschlich nahe zu sein und daß mehrfach an meine frühe Verehrung dauernde Freundschaft sich binden durfte."

[257] ZWEIG, *MH*, p. 169 ; *WvG*, p. 167 :

> "Da war einer in Deutschland und einer in Frankreich, einer in Italien und doch jeder in derselben Heimat, denn sie lebten einzig im Gedicht..."

Certes, il faut garder à l'esprit que ce témoignage, pour intéressant qu'il soit, n'en comporte pas moins une certaine idéalisation d'un passé à jamais révolu : ces poètes auxquels Zweig fait allusion avec tant de passion ne vivaient pas exclusivement pour et dans la poésie. Mais ce qui est important ici, c'est l'idée que, pour Zweig, les nationalités différentes ne sont pas incompatibles avec l'appartenance à une patrie commune, qu'il désigne ici (en 1940) comme celle du Verbe. A la période qui nous concerne au premier chef, les intellectuels, artistes et écrivains que rencontre Zweig sont ceux chez qui

> "on a senti percer, pour la première fois, un sentiment vraiment européen, vaste et complexe, tout nouveau."[258]

Cette phrase nous paraît tout à fait caractéristique du Zweig d'avant la première guerre mondiale : il évoque un "sentiment" ("Gefühl") européen, c'est-à-dire une conscience plus ou moins claire liée à des éléments essentiellement subjectifs, et qui correspondent à une représentation de l'Europe dont les contours sont loin d'être véritablement nets.

Il est intéressant d'autre part de constater que Zweig prête ce sentiment, cette volonté d'organiser une communauté d'esprit nouvelle, aux seuls intellectuels, non aux hommes politiques ou autres membres de la société : en effet, il s'entretient effectivement -avec ses amis écrivains- de la nécessité "d'unifier l'Europe"[259], mais son journal -dans lequel il a

---

[258] ZWEIG, *EV*, p. 27 ; *Emile Verhaeren*, p. 39 :

> "Denn sie gerade waren befähigt, das große und komplexe und erst im Werden begriffene europäische Gefühl durchleuchten zu lassen."

[259] ZWEIG, *Journaux*, 17 mars 1913, p. 58 ; *Tagebücher*, p. 51 :

> "Wir sprechen dann über die Notwendigkeit einer europäischen Einigung..."

Dans son journal, Zweig insère ce "propos de table" entre une anecdote amusante racontée par Verhaeren, et la description que fait Rilke d'un chat au soleil...

consigné ce vœu pieux- ne comporte aucune indication plus précise ni définition exacte d'un projet digne de ce nom. L'Europe reste jusqu'à la veille de la Grande Guerre une "sensation" pour Zweig, un souhait dont le contenu n'est pas encore défini.

### 2. *Émile Verhaeren, la figure du père.*

Parmi les figures emblématiques qui ont marqué de leur sceau la personnalité en devenir de Zweig, la première place revient incontestablement au Belge Emile Verhaeren, avec lequel il entretient une relation qui révèle pleinement tout ce que peut avoir, à nos yeux, de flou, de cotradictoire, "l'esprit européen" de Zweig. Les témoignages d'amitié et de reconnaissance par le biais desquels notre auteur reconnaît sa dette envers le poète belge sont extrêmement nombreux. Il précise cependant que Verhaeren possède, à ses yeux, une valeur exemplaire plutôt dans le domaine "moral" que "littéraire"[260]. S'il est permis de considérer les relations de Zweig avec Romain Rolland comme plutôt amicales, ses rapports avec Verhaeren, en revanche, sont ceux d'un disciple face à un maître très admiré. Les années d'apprentissage sont qualifiées de "bienheureuses années d'apprentissage du cœur"[261], et placées sous l'égide bienveillante du "Maître de la vie"[262]. La répétition du mot

---

[260] ZWEIG, "Autobiographische Skizze", *op. cit.*, p. 201 :
"Er [Verhaeren] war mir wie Dehmel und Rilke viel bedeutsamer als moralisches Vorbild denn als literarisches."

[261] ZWEIG, *Erinnerungen an Emile Verhaeren*, Wien, Christoph Reissers Söhne, 1917. Cet ouvrage, écrit juste après la disparition tragique de Verhaeren, n'était destiné qu'à lui-même et à un cercle restreint d'amis, mais nullement à connaître une large diffusion. Ce texte est à présent publié dans *Emile Verhaeren*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 1984, pp. 253-315. L'expression utilisée par Zweig est : "selige Lehrjahre des Herzens", p. 304.

[262] *Ibidem*, p. 255 : "Meister des Lebens".

"maître"[263], l'emploi polyptotique du verbe "lehren" et le vocabulaire emprunté au champ lexical de l'apprentissage et de la connaissance, toutes ces figures de style évoquent bien le rôle déterminant du poète belge, qui fut, pour le jeune Autrichien, un véritable modèle, voire un idéal.

Auprès de ce "maître de la vie", Zweig voit donc comment il est possible de résoudre le problème fondamental qui se pose à tout créateur, partagé entre son besoin d'isolement et son désir de concentration :

> "Cette alternance avait la même harmonieuse régularité que la respiration et l'expiration, et elle donnait à sa vie un rythme étonnament allègre et sonore."[264]

Dans un chapitre de sa thèse consacrée à *Stefan Zweig et la France*, Robert Dumont évoque longuement un aspect important des relations entre Zweig et Verhaeren, et suggère avec justesse :

> "Au cours des nombreuses visites qu'il fera à Saint-Cloud, Zweig rencontrera de jeunes poètes, venus des quatre coins de l'Europe rendre hommage à Verhaeren, des Français, des Russes, des Allemands, des Belges, il y respirera une atmosphère de communion spirituelle par delà les antinomies de classe, de nation ou de race ; c'est là qu'il commencera à rêver d'une unité européenne, reposant sur un idéal commun de noblesse morale et de culture, mais d'une culture toujours

---

[263] Il est significatif que, dans ses lettres à Verhaeren (entre 1900 et 1914), Zweig ne s'adresse jamais autrement à son correspondant que par l'expression "Mon cher Maître"; lire VERHAEREN, *Correspondance générale I, Emile et Marthe Verhaeren-Stefan Zweig*, édition établie, présentée et annotée par Fabrice van de Kerckhove, Bruxelles, Labor, Collection "Archives du futur", 1996.

[264] ZWEIG, *Erinnerungen...*, p. 285 :

> "Regelmäßig und harmonisch wie das Einatmen und Ausatmen war dieser Wechsel, und er gab seiner Existenz einen wunderbaren, heuter klingenden Rhythmus."

vivifiée par le contact avec le réel, idéal incarné à l'époque moderne par un maître comme Verhaeren. "[265]

Verhaeren aimait s'entourer d'amis, et il réunissait autour de sa table toute sorte de personnalités, d'origines diverses :

> "C'était comme une marée venue de tous les rivages du monde : vieux amis, jeunes poètes français, russes, anglais, allemands, belges, plusieurs portant déjà des noms illustres, d'autres qui n'eurent qu'une existence éphémère. Combien venaient en ce lieu, l'animant du soufle d'une présence nouvelle sans pouvoir rien lui enlever de son atmosphère familière, profondément humaine, tant la conversation vivante, bienveillante, l'éloquence féconde de Verhaeren tenait de place."[266]

Tous les ingrédients de ce qui constituera quelques années plus tard la *République des Lettres* souhaitée par Zweig se trouvent en germe ici : rassemblée fraternellement autour de la table de Verhaeren, par delà les

---

[265] Robert DUMONT, *Stefan Zweig et la France*, Thèse pour le Doctorat-ès-Lettres, Paris, Didier, 1967, p. 39.

[266] ZWEIG, *Erinnerungen...*, p. 270 :

> "...Flut von allen Gestaden der Welt : junge französische Dichter, alte Freunde, Russen, Engländer, Deutsche, Belgier, manche schon mit klingendem Namen, manche nur flüchtige Existenzen, wie viele waren dort zu Gaste, füllten die Stunden mit dem Atem ihrer neuen Gegenwart und konnten doch nichts nehmen von der heimlich tiefmenschlichen Atmosphäre des Raums, so sehr war alles hier beherrscht von Verhaerens lebendiger, gütiger und immer schöpferischer Beredsamkeit."

S'il est vrai que le salon de Verhaeren à Saint-Cloud était ouvert à toutes les nationalités, il n'en demeure pas moins qu'on y rencontrait le plus souvent des Français et des Belges. Le peintre Théo Van Rysselberghe a réalisé en 1903 un tableau, *La Lecture*, qui représentente justement le cabinet de travail de Verhaeren à Saint Cloud, et dans lequel se trouvent, autour du Maître, Félix Le Dantec, Francis Viélé-Griffin, Henri-Edmond Cross, André Gide, Maurice Maeterlinck, Félix Fénéon et Henri Ghéon. "Cette toile, mûrement réfléchie et préparée par le peintre, peut être considérée comme l'emblème des rapports culturels et artistiques franco-belges au tournant du siècle", écrit Nicole Savy dans le catalogue de l'exposition *Paris-Bruxelles, Bruxelles-Paris, Les relations artistiques entre la france et la Belgique, 1848-1914*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1997, p. 255. Les deux témoignages de Zweig et de Van Rysselberghe, sans être contradictoires, n'en demeurent pas moins légèrement différents. Doit-on voir là encore une tendance de Zweig à idéaliser ses souvenirs et à prêter aux autres ses aspirations européennes ?

frontières et les appartenances nationales, l'élite intellectuelle donne aux autres et se procure à elle-même l'illusion de la cohésion et de l'unité européennes :

> " Rien ne le [Verhaeren] rendait plus heureux que de voir les gens qu'il aimait s'entendre entre eux, de voir en quelque sorte de nouveaux éléments se combiner entre eux. Et vraiment, nous les amis de Verhaeren, avons continué de former aujourd'hui, en quelque sorte, à travers tous les pays de l'Europe divisée, une assemblée de l'amour, une communauté au milieu des nations."[267]

Ce témoignage, qui date de la première guerre mondiale, révèle une fois encore la vision idéalisée et profondément idéaliste de l'écrivain autrichien, fondée sur la croyance illusoire que les intellectuels n'offraient guère de prise aux débordements nationalistes. Notons ici que Zweig omet pieusement de faire allusion au comportement moins "européen" et moins glorieux de Verhaeren lors de la première guerre mondiale (car la période entre la déclaration de guerre, en août 1914, et le décès du Maître, est totalement passé sous silence dans le texte de 1917), période pendant laquelle celui-ci prit brutalement ses distances avec son disciple dévoué, écrivit *La Belgique sanglante* (plein de haine envers l'Allemagne[268]) et eut une attitude radicalement opposée à celle de Romain Rolland :

---

[267] ZWEIG, *Erinnerungen...*, p. 287 :

> "Nichts machte ihn glücklicher, als zu sehen, daß die Menschen, die er liebte, sich untereinander verstanden und gleichsam neue Elemente sich chemisch zueinander banden. Und wirklich, wir Freunde Verhaerens sind heute irgendwie durch alle Länder des zerrissenen Europa eine Gemeinschaft der Liebe, eine Gemeinde inmitten der Nationen geblieben."

[268] Au plus grand désespoir de Zweig, qui confia à son journal le 3 novembre 1914 :

> "Une nouvelle épouvantable pour moi, pour moi seul : Verhaeren projette un livre contre l'Allemagne et sur la destruction de la Belgique."

Puis, après avoir pris connaissance de ce texte, il écrivit le 9 novembre :

> "Une petite catastrophe dans ma vie privée : Verhaeren vient de publier un poème qui est sans doute la chose la plus stupide et la plus odieuse qu'on puisse imaginer."

"La guerre actuelle est une guerre scélérate. Elle est dirigée contre les idées les plus hautes et les plus fières que les hommes se sont faites sur la terre, depuis qu'ils pensent et agissent pour le bien public. Elle veut qu'on haïsse et non pas qu'on tergiverse au nom d'une froide et coupable neutralité. Il ne faut pas tenir en main une balance, quand l'adversaire tient en main une épée. Je suis donc avec vous, et malgré toute l'amitié que j'ai pour Romain Rolland, je me défends de me ranger du côté de son erreur."[269]

Le sentiment de fraternité ou d'appartenance à une communauté spirituelle ne résistera pas à l'épreuve de la Grande Guerre, mais cela, Zweig le passe sous silence, afin de ne pas ternir l'image du bon Européen qu'aurait été, selon lui, Verhaeren. Il explique que la nationalité du Maître et sa vocation d'artiste lui donnent une double prédisposition à être pleinement européen, qualité qu'il partage avec d'autres écrivains de sa génération :

"C'est justement chez ces écrivains, chez ces artistes, qu'on a senti percer, pour la première fois, un sentiment vraiment européen, vaste et complexe, tout nouveau. En effet, pour eux, l'idée de patrie ne saurait se borner au pays belge ; elle embrasse toutes les nations voisines. Patriotes et cosmopolites à la fois, ils sont nés dans ce carrefour de l'Europe auquel viennent aboutir tous les chemins, mais d'où partent aussi ces mêmes chemins..."[270]

---

*In* : ZWEIG, *Journaux*, pp. 115-116.

[269] VERHAEREN, lettre écrite le 16 novembre 1916 à Paul-Hyacinthe LOYSON, auteur de l'ouvrage *Êtes-vous neutres devant le crime?*, publié en Belgique en 1916. Cette lettre est publiée en avant-propos.

[270] ZWEIG, *EV*, pp. 27-28 ; *Emile Verhaeren*, pp. 39-40 :

"Denn sie gerade waren befähigt, das große komplexe und erst im Werden begriffene europäische Gefühl durchleuchten zu lassen, weil sie im Begriff der Heimat nicht nur das begrenzte belgische Land, sondern alle die Nachbarländer empfanden, weil sie Heimatliche und Weltfahrer zugleich waren : die Wegkreuzung, zu der nicht nur alte Wege führen, sondern von der auch alle ihren Ausgang haben."

La biographie de Verhaeren, publiée par Zweig une première fois en 1910, puis légèrement remaniée en 1913, annonce dès le premier chapitre une lecture "européenne" (au sens mentionné dans l'extrait des souvenirs de Zweig cités ci-dessus) de l'œuvre du Belge ; on notera toutefois qu'en réalité, cette perspective n'est pour ainsi dire jamais évoquée dans les chapitres suivants, à l'exception de l'ultime.

Dans cet ouvrage, d'autres aspects sont en effet privilégiés, et la dette contractée par l'auteur à l'égard de Taine -auquel Zweig avait consacré sa thèse[271] en 1904- est manifeste[272], tout particulièrement au début de l'ouvrage. Les premiers chapitres semblent en effet être la parfaite illustration de la formule énoncée par Taine dans l'introduction de son *Histoire de la littérature anglaise*. Le biographe Zweig ne se contente pas d'énoncer des faits sur la vie et l'œuvre de Verhaeren, il se fait aussi psychologue, et se propose de rechercher les causes du système de pensée de Verhaeren, qui sont elles-même le produit de trois facteurs, la *race*, le *milieu*, le *moment*. Si l'on considère attentivement le premier chapitre de la biographie, "L'époque nouvelle", le biographe démontre que Verhaeren est le plus parfait représentant du *moment*[273], car il a su "inventer une musique originale"[274] dont le rythme est calqué sur celui de la réalité nouvelle. Dans le deuxième chapitre, Zweig étudie les influences

---

[271] Stefan ZWEIG, *Die Philosophie des Hippolyte Taine*, Wien, 1904 (non publiée).

[272] Voir à propos de la thèse de Zweig et de l'influence du philosophe français l'ouvrage de Natascha WESCHENBACH, *Stefan Zweig und Hippolyte Taine ; Stefan Zweigs Dissertation über die "Philosophie des Hippolyte Taine"*, Amsterdam, Studia Imagologica, Rodopi, 1992.

[273] ZWEIG, *EV*, p. 17 :

"Toute notre époque se reflète dans l'œuvre de Verhaeren",

dans *Émile Verhaeren*, p. 28 :

"Im Werke Verhaerens spiegelt sich unsere Epoche."

[274] ZWEIG, *EV*, p. 15 ; *Émile Verhaeren*, p. 25 : "eine neue Musik finden".

de la *race* sur l'œuvre de Verhaeren : ses origines flamandes et son appartenance à la "nouvelle race belge"[275] (une "race nouvelle"[276] issue du mélange fécond entre "la France ardente et la grave Allemagne"[277]) expliquent la richesse de son œuvre. "L'art d'une belle race, si solide et si saine, ne peut manquer d'être lui-même plein de robustesse et de vitalité"[278], écrit-il alors. Le troisième chapitre montre dans quelle mesure le *milieu* dont est issu le poète belge (la famille, le couvent des Jésuites à Gand, les études à Louvain, les années à Bruxelles) lui permet de puiser ses forces poétiques. L'œuvre de Verhaeren est en somme le fruit de sa faculté maîtresse, c'est-à-dire de l'enthousiame et la ferveur.

Influencé par le positivisme de Taine et le dithyrambe nietzschéen (la biographie regorge d'expressions nietzschéennes, empruntées en particulier à *Ecce Homo*), Zweig n'en affirme pas moins, au premier ainsi qu'au dernier chapitre, que l'œuvre du Maître est l'expression d'une modernité européenne nouvelle, et attire l'attention du lecteur sur l'enthousiasme croissant de ce "Nouvel Européen"[279], dont l'œuvre a une "signification européenne"[280] ; mais l'Europe n'est-elle pas ici un simple mot de passe, sur la signification intellectuelle duquel il est prudent de ne pas trop s'interroger ?

---

[275] ZWEIG, *EV*, p. 22 ; *Émile Verhaeren*, p. 33 : die "neue belgische Rasse".

[276] *ibidem*, p. 22; *Émile Verhaeren*, p. 33 : eine "neue Rasse".

[277] VERHAEREN cité par ZWEIG, *EV*, p. 21 ; *Émile Verhaeren*, p. 32.

[278] ZWEIG, *EV*, p. 24 ; *Émile Verhaeren*, p. 36 :

"Solches gutes und gesundes Blut ist mehr als jedes andere befähigt, gute und vor allem lebensfreudige Kunst zu erzeugen."

[279] ZWEIG, *EV*, p. 18 ; *Emile Verhaeren*, p. 28. Zweig parle de

"das verwirrte, dann verständnisvolle und dann begeisterte Gefühl des Neuen Europäers."

Notons qu'une fois encore, Zweig associe à l'Europe le terme de "Gefühl" : il s'agit donc toujours d'un sentiment vague et imprécis.

[280] Le dernier chapitre de la biographie s'intitule en effet "Die europäische Bedeutung des Werkes", c'est-à-dire "La signification européenne de son œuvre".

Le biographe affirme ainsi que Verhaeren aurait été le premier à "éprouver le sentiment européen" : dans ses poèmes, le poète belge aurait souhaité la venue du "*Paneuropéen*"[281], le contemporain du *Surhomme* de Nietzsche[282]. L'allusion à Nietzsche est, dans ce contexte de l'éveil à la conscience européenne, particulièrement significative. En effet, Zweig ne se contente pas de recourir fréquemment au vocabulaire du philosophe[283], d'interpréter Verhaeren "à la lumière de quelques grands thèmes nietzschéens : l'*amor fati* ou le *neues Pathos*"[284], ou encore de citer des extraits de l'*Ecce Homo*[285], il voit en Verhaeren un représentant du "bon Européen"[286] tel qu'il a été définit par Nietzsche ; car, comme lui, il ne pense pas en des termes étroitements nationaux[287], il est bien plutôt le poète "de la race européenne"[288] célébrée par Nietzsche[289]. Mais, comme le fait judicieusement remarquer Fabrice van de Kerckhove,

---

[281] ZWEIG, *EV*, p. 99 ; *Emile Verhaeren*, p. 119 : "den Paneuropäer".

[282] ZWEIG, *Emile Verhaeren*, p. 119 :

> "Die Sehnsucht nach dem Europäer hat Verhaeren dichterisch zum ersten Male ausgesprochen, fast gleichzeitig wie Walt Whitman die seine nach dem Amerikaner, wie Friedrich Nietzsche nach dem Übermenschen."

[283] ZWEIG, "Émile Verhaeren" (1904) , *in: Emile Verhaeren*, pp. 9-18 :

> "Es ist Großstadtpoesie in dionysischem Stile."
>
> "Aus dem Chaotischen gliedert sich das Sinfonische, aus dem Dionysischen das Apollinische."

[284] Fabrice van de Kerckhove, *op. cit.*, p. 46.

[285] ZWEIG, *Emile Verhaeren*, pp. 92-93.

[286] NIETZSCHE définit ainsi le rôle du "bon européen" en particulier dans *Humain, trop humain*, II, § 87 :

> "Die Leitung und Überwachung der gesamten Erdkultur."

Voir également *Humain, trop humain*, I, § 475.

[287] ZWEIG, *EV*, p. 27 : "l'idée de patrie ne saurait se borner au pays belge..."

[288] ZWEIG, *Emile Verhaeren* :

> "Verhaeren ist der Triumph der belgischen und auch der europäischen Rasse" (p. 41)
>
> "Mit einem Male ist Verhaeren der soziale Dichter, der Dichter des Maschinenalters, der Demokratie und der europäischen Rasse." (p. 96)

[289] NIETZSCHE, *Menschliches, Allzumenschliches*, I, § 475 :

> "Diese Umstände bringen notwendig eine Schwächung und zuletzt eine Vernichtung der Nationen, mindestens der europäischen, mit sich : so

"la formule nietzschéenne est ici tout à fait détournée de son sens. Loin de renvoyer à la "destruction des nations"[290], elle est utilisée pour célébrer le moment où "la race germanique" occupe enfin le devant de la scène et mène à son terme un processus auquel les autres "races européennes" ont successivement apporté leur contribution."[291]

Certes, dans un bel effort d'auto-persuasion, Zweig affirme qu'en 1913 "les séparations en nationalités tendent à disparaître"[292], et voit se constituer une "communauté nouvelle" : "race et communauté européennes"[293]. Mais il reconnaît également que l'union entre les peuples n'est pas accomplie, et que "les États sont toujours ennemis"[294], ignorant leur appartenance à la communauté européenne. Ces longues digressions sur le thème de l'Europe semblent, à vrai dire, n'avoir guère de rapport avec l'objet de la biographie, lequel est momentanément relégué dans l'arrière-plan. Et Zweig établit maladroitement un lien entre ses propos sur l'Europe et son sujet en affirmant de manière péremptoire que

---

daß aus ihnen allen, infolge fortwährender Kreuzungen, eine Mischrasse, die des europäischen Menschen, entstehen muß."

Les termes employés par Zweig, dans le deuxième chapitre de la biographie de 1913, pour décrire "la Belgique nouvelle", sont très proches de ceux de Nietzsche :

"Aber so stark, so unablässig ist der von beiden Seiten [Frankreich und Deutschland] lastende Druck der nachbarlichen Rassen, daß diese Mischung nun schon ein neues Ferment, eine neue Rasse geworden ist."

*Emile Verhaeren*, p. 33 (les termes sont soulignés par nous).

[290] NIETZSCHE, *Menschliches, Allzumenschliches*, I, § 475 :

"Der europäische Mensch und die Vernichtung der Nationen".

[291] Fabrice van de Kerckhove, *op. cit.*, p. 32.

[292] ZWEIG, *EV*, p. 98 ; *Emile Verhaeren*, p. 118 :

"Die Distanzen der Realität sind geschwunden, und mit ihnen auch die nationalen Scheidungen."

[293] ZWEIG, *EV*, p. 98 ; *Emile Verhaeren*, p. 119 :

"Auf breitem Fundament formt sich über den Ländergrenzen eine einheitliche Rasse, eine neue Gemeinsamkeit, die europäische."

[294] ZWEIG, *EV*, p. 99 ; *Emile Verhaeren*, p. 119 :

"Noch ist innerlich die Vereinung nicht vollkommen, noch befeinden die Staaten sich und sind unkund ihrer Gemeinsamkeit..."

"cet appel à l'Européen, c'est Verhaeren qui le premier l'a clamé dans ses poèmes."[295]

Il est peu probable que Zweig ait écrit ces lignes par simple méconnaissance des œuvres littéraires antérieures aux écrits de Verhaeren et traitant de l'Europe[296]. En fait, sous couvert de dépeindre la sensibilité "européenne" du poète belge, Zweig projette ses propres aspirations, quitte à gauchir quelque peu le portrait brossé, et ne se soucie pas de rigueur intellectuelle dans l'emploi des concepts. Subjugué par Verhaeren parce qu'il est prompt à s'enthousiasmer, il introduit dans ce portrait tout ce qui lui tient à cœur, et baptise cela "européen" sans se préoccuper de définir cette notion. Il semble donc que l'on ait affaire à un jeune homme qui se sent "européen" et octroie généreusement cette qualité à tous les "objets" de sa curiosité. Robert Dumont écrit à ce sujet :

> "En vérité, il semble bien que le cosmopolitisme de Verhaeren, plus limité d'ailleurs que Zweig ne le proclame, fut plutôt une attitude d'homme, à certaines heures de sa vie, que de l'écrivain dans l'ensemble de son œuvre et Zweig, dans sa foi en l'Europe, a tendance à en exagérer l'importance."[297]

En outre, Zweig a-t-il oublié les propos tenus par Verhaeren, qui exprimait à l'égard de l'Allemagne[298] et de l'Italie[299] de sérieuses réserves ?

---

[295] ZWEIG, *EV*, p. 99 ; *Emile Verhaeren*, p. 119 :

> "Die Sehnsucht nach dem Europäer hat Verhaeren dichterisch zum ersten Male ausgesprochen..."

[296] Nous renvoyons ici à l'essai de Paul-Michael LÜTZELER, *Die Schriftsteller und Europa, Von der Romantik bis zur Gegenwart*, München, Piper, 1992. Lire également, du même auteur, *Europa, Analysen und Visionen der Romantiker*, Frankfurt am Main, Insel, 1982.

[297] Robert DUMONT, *op. cit.*, p. 56.

[298] ZWEIG, *Journaux 1912-1940*, p. 81. Après une discussion avec Verhaeren, Zweig s'interroge :

> "Etrange aussi, son [EV] aversion croissante pour les Allemands, qu'il trouve antipathiques..."

Dans l'ultime chapitre de la biographie consacrée à Verhaeren, Zweig se propose d'évoquer les échos éveillés en Europe par l'appel du poète belge : cela présente un intérêt tout particulier, si l'on compare les deux éditions, celle de 1910 et de 1913.

Le biographe ne se limite pas à la simple énumération des pays ayant fait bon accueil à son grand homme, mais procède pour ce faire de manière progressive, en allant *crescendo*. Il cite la Belgique, tout d'abord, qui ne voit en Verhaeren qu'un "poète national, qui chanta les landes, les villes, les dunes, et célébra le passé de la Flandre"[300]. En France, ensuite, quelques personnalités (comme Jules Romain et Bazalgette) ont saisi l'importance et l'originalité de l'écrivain, tandis que la plupart "l'embrigadent dans le bataillon littéraire des Symbolistes et Décadents"[301]. Une juste appréciation de la valeur du Maître n'existe guère, selon Zweig, que dans les pays

> "où la foi religieuse est un besoin vital, où l'âme aspire éternellement à Dieu : ce sont tout d'abord la Russie et l'Allemagne."[302]

Dans la première version de 1910, le biographe souligne l'accueil chaleureux réservé à Verhaeren en Allemagne, véritable "patrie

---

[299] ZWEIG, *Journaux 1912-1940*, p. 78. Au retour d'un voyage effectué en Italie, Verhaeren affirme à Zweig :

> "J'aime trop la vie pour pouvoir me complaire en Italie, qui n'est qu'à moitié vivante et à moitié musée."

Sur le "rendez-vous manqué" entre Verhaeren et l'Italie, lire Fabrice van de Kerckhove, *op. cit.*, p. 416, note 1.

[300] ZWEIG, *EV*, p. 205 ; *Emile Verhaeren*, p. 246 :

> "In Belgien ist Verhaeren vor allem der Dichter der Heiden, der Städte, der Dünen und der flandrischen Vergangenheit..."

[301] ZWEIG, *EV*, p. 205 ; *Emile Verhaeren*, p. 246 :

> "Die meisten betrachten ihn dort literarisch als einen Symbolisten und Dekadenten..."

[302] ZWEIG, *EV*, p. 206 ; *Emile Verhaeren*, p. 246 :

> "wo das religiöse Bedürfnis vitaler Trieb ist, die den ewigen Gotteshunger haben, vor allem aus Rußland und Deutschland."

semble se trouver encore au "Moyen Age"[209], et non pas à l'époque moderne.

Les pérégrinations de Zweig à travers la Belgique le conduisent bientôt à ne pas se satisfaire d'une vision "passéiste" du pays. Il découvre d'autres sites, comme Ostende[210], où l'on célèbre le triomphe de la modernité et de la technologie. Zweig accorde à ces deux critères une importance toujours croissante, sans nul doute sous l'influence de son maître et ami Émile Verhaeren, qui inscrit dans son œuvre poétique tous les aspects de la réalité moderne.

Dans article[211] publié en 1910 à l'occasion de l'Exposition Universelle de Bruxelles, Zweig montre au lecteur que la Belgique ne se caractérise pas seulement par la richesse de son patrimoine culturel ancien, mais qu'elle est est une terre féconde, vivante et moderne, et il rappelle que le pays ne recèle pas moins de richesses et de beautés que celles présentées par les autres nations à l'Exposition. L'auteur fait ainsi allusion à une commune de Belgique, Seraing, non pour vanter son Abbaye cistercienne, mais pour célébrer ses usines de constructions mécaniques, les plus remarquables "au monde"[212]. Il évoque également les bateaux "gigantesques, pleins d'une vie trépidante" vus à Anvers[213], chante les

---

[209] ZWEIG, "Das nordische Venedig", *AR*, p. 18.

[210] Zweig se rendra régulièrement à Ostende, station balnéaire à laquelle il consacre un feuilleton dès 1902 : "Saisontage in Ostende", première parution dans *Vom Fels zum Meer*, Stuttgart, septembre 1902, *AR*, pp. 11-16.

[211] ZWEIG, "Die gefangenen Dinge. Gedanken über die Brüsseler Weltausstellung", paru dans la *NFP* le 17 août 1910, repris dans *Zeiten und Schicksale : Aufsätze und Vorträge aus den Jahren 1902-1942* [abréviation : *ZS*], Frankfurt am Main, Fischer, 1990, pp. 22-29.

[212] ZWEIG, *ibidem*, p. 27 :

> "Zwei Stunden von hier, bei Cockerill in Seraing, kann man die gewaltigsten Eisenhammer der Welt am Werke sehen."

C'est à Seraing que fut construite en 1835 la première locomotive européenne.

[213] ZWEIG, *ibidem*, p. 27 :

louanges du chemin de fer qui permet de sillonner le pays à bonne allure, et complète enfin le tableau de la Belgique contemporaine en mentionnant la station balnéaire d'Ostende, où l'on peut contempler les plus belles toilettes. L'image qu'il nous transmet de la Belgique ne se réduit donc pas à un seul aspect, car ce pays est

> "un miroir à mille facettes qui présente en raccourci comme un abrégé du multiple univers. Tous les contraires s'y dressent face à face, avec des contours aigus..."[214]

La description que donne Zweig de la Belgique n'est pas seulement le reflet d'un intérêt grandissant pour ce pays dont il découvre avec émerveillement les richesses ; l'image qu'il en livre offre également, par contraste, le négatif d'un autre pays, à savoir l'Autriche-Hongrie. En effet, l'éloge de la vitalité et de l'élan créateur d'un petit pays tel que la Belgique implique une condamnation sans appel des grandes nations, comme l'empire austro-hongrois, dont

> "l'imagination (...) est surtout tournée vers les moyens pratiques qui doivent assurer leur développement. L'élite s'y jette dans la politique, dans l'armée, dans l'administration. Partout où la politique se trouve nécessairement limitée, le système administratif réduit, c'est aux questions d'art que se consacrent presque exclusivement géniales"[215]

---

> "die Schiffe, statt wie hier [ in der Ausstellung] in winzigen Modellen, gigantisch und voll atmenden Lebens in Antwerpen..."

[214] ZWEIG, *EV*, première partie, chapitre 2 : "La Belgique moderne", p. 21. Le texte allemand se trouve dans *Emile Verhaeren*, p. 32 :

> "Klein ist die Fläche des Landes und spiegelt so übersichtlci in charakteristischer Verkürzung unendliche Vielfalt. Alle Gegensätze stehen sich knapp und scharfkonturiert Stirn an Stirn gegenüber."

[215] ZWEIG, *EV*, p. 24 ; texte allemand dans *Emile Verhaeren*, p. 36 :

> "Große Nationen absorbieren die Phantasie haupsächlich für die praktische Betätigung ihrer Entwicklung. Dort drängt die Auslese der Kraft in die Politik, in die Verwaltung, zu militärischer Berufung, hier aber, wo die Politiknotwendigerweise kleinlich, die Verwaltungsprobleme begrenzt sein müssen, sind geniale Naturen in ihrer Betätigung fast ausschließlich auf künstlerische Probleme angewiesen."

La Belgique n'a pas seulement un passé glorieux et un avenir prometteur : Zweig la situe en outre au "carrefour de l'Europe"[216], à la croisée des influences latine et germanique ou, pour reprendre un mot de Verhaeren, "entre la France ardente et la grave Allemagne"[217]. Les nombreux séjours de l'auteur l'amènent à considérer le pays non pas comme une entité nationale constituée d'un seul tenant, mais comme le résultat d'une fusion parfaite entre des peuples de plusieurs origines. Il envisage, de manière souvent visuelle[218] et empirique, le pays comme un ensemble tirant sa cohésion d'une histoire commune.

Les textes consacrés à la Belgique présentent cependant bien des incohérences[219], et une étude récente[220] tend à prouver que l'auteur reste prisonnier d'une vision très schématique du pays. L'expérience belge n'en est pas moins extrêmement intéressante dans notre perspective, car Zweig découvre, lors de ses voyages, les liens qui rattachent le pays à une ensemble de faits (historiques, culturels) supra-nationaux ; creuset de

---

216 ZWEIG, *EV*, p. 21 ; *Emile Verhaeren*, p. 32 : "Belgien ist eine Wegkreuzung Europas."

217 Cité par ZWEIG, *EV*, p. 21.

218 ZWEIG fait souvent allusion au regard qu'il porte sur le pays et qui lui permet de prendre conscience de sa spécificité. A propos du contraste entre les races flamandes et wallones, il écrit (*EV.*, p. 22) : "d'un seul coup d'œil, on voit toute la bataille."

219 Contrairement au chapitre de la biographie d'Émile Verhaeren, dans lequel Zweig présente la "Belgique Moderne" comme une véritable patrie des arts, il exprime une opinion radicalement opposée dans compte rendu paru le 2 août 1908 dans la *NFP*:

> "Und man muß Belgien, das literarisch uninteressierteste Kulturland, muß seine Abneigung gegen alles Moderne, Neuartige und insbesondere gegen das im eigenen Lande Große kennen, um zu verstehen, daß ruhiger Apell hier nicht viel nützen könnte und nur mit den Fanfarenstößen der Begeisterung ein entzetzlich schwerer literarischer Schlaf gestört werden kann."

220 Natascha WESCHENBACH, *Stefan Zweig und Hippolyte Taine*, Amsterdam, Rodopi, Studia Imagologica, 1992, p. 114.

différentes cultures, la Belgique lui donne un "pressentiment" de l'Europe, une et multiple tout à la fois.

### b. Paris

À la différence de la Belgique, à laquelle il accorde moins d'importance à partir de 1914, Paris est, dès 1903, un pôle d'attraction durable pour notre auteur. Il y multiplie ses séjours, et y reste souvent plusieurs semaines voire plusieurs mois, comme par exemple en 1904/1905.

Les relations qui lient Zweig à Paris sont complexes, mais on est tenté de croire que, parmi les raisons qui incitent l'auteur à gagner la capitale, il y a ce besoin de quitter sa propre "patrie [qu'il] ne ressent comme telle qu'à contrecœur"[221]. Il se tourne vers Paris avec "espoir"[222] ; ce terme est employé ici sans référent précis et ne possède aucun contenu particulier. Cette formulation très générale et vague témoigne d'une attitude ambiguë de Zweig envers Paris, qu'il retrouve aussi parce qu'elle est justement à l'opposé du "marais" [223] viennois. Au lieu d'affronter la difficulté (en l'occurrence, l'antisémitisme viennois), il l'esquive et prend la fuite vers des horizons plus cléments. Fin février 1913, il écrit de manière très révélatrice dans son journal qu'il "tourne ses regards" vers cette ville, ce qui implique de fait qu'il les "détourne" de Vienne.

Il oppose de même la douceur de vivre parisienne à la rudesse de Berlin, et l'esprit de liberté hérité de la Révolution Française à la "servilité

---

[221] ZWEIG, *Journaux*, p. 74 ; *Tagebücher*, p. 69 : Heimat "die ich ungern als solche fühle".
[222] ZWEIG, *Journaux*, p. 49 ; *Tagebücher*, p. 42 : "Paris ist meine Hoffnung".
[223] ZWEIG, *Journaux*, p. 48 ; *Tagebücher*, p. 40 : "Wien ist ein Sumpf für mich".

volontaire" dans laquelle vit l'Allemagne[224]. Paris offre également un contraste saisissant avec Londres, et il raconte qu'il eut l'impression, en arrivant à Londres "que par un jour torride, [il] passait brusquement dans l'ombre"[225].

Paris possède cependant un contenu propre qui ne se limite pas à la simple négation de Vienne ou à la dissemblance avec les capitales allemande et britannique. Zweig s'y retire longuement pour apprendre à mieux connaître la France qui constitue avec l'Allemagne l'un des pôles principaux de l'Europe. Son apprentissage ne se déroule pas sans difficultés, car il avoue avoir mis quelque temps à saisir l'essence ce pays qu'il ne connaît, au début, que "très superficiellement" [226]. C'est ainsi que dès le premier soir d'un court séjour à Paris en 1903, il avait sacrifié au "rituel des poètes lyriques de la France"[227], et avait consommé un verre d'absinthe en l'honneur de Verlaine au café Vachette ; de même, il reconnaît avoir été victime de certains clichés, selon lesquels on ne pouvait faire l'expérience de la fameuse atmosphère du Quartier Latin qu'en habitant "une mansarde au cinquième dans le voisinage de la Sorbonne"[228]. L'expérience lui apprend petit à petit à vivre non pas comme un touriste de passage ou un représentant de la société

---

[224] ZWEIG, *MH*, p. 158 ; *WvG*, p. 155 : "die freiwillige Servilität Deutschlands."

[225] ZWEIG, *MH*, p. 187 ; *WvG*, p. 185 :
"London wirkte nach Paris auf mich, wie wenn man an einem überheißen Tag plötzlich in den Schatten tritt..."

[226] ZWEIG, *MH*, p. 155 ; *WvG*, p. 152 : "nur flüchtig".

[227] ZWEIG, *MH*, p. 161 ; *WvG*, p. 158 :
"...mich an das Ritual der lyrischen Dichter Frankreichs zu halten."

[228] ZWEIG, *MH*, p. 161 ; *WvG*, p. 158 :
"am liebsten hätte ich damals aus Stilgefühl im fünften Stock einer Mansarde bei der Sorbonne gewohnt..."

cosmopolite qu'il évite délibérément[229]. Dans une lettre adressée à Franz Karl Ginzkey, il fait remarquer que sa vie quotidienne ne se déroule pas de la manière attendue, mais qu'il est au calme, hors de la cohue[230]. Certes, il parcourt Paris mais ses choix ne se portent pas seulement sur les visites du Louvre, du musée Carnavalet ou du Père Lachaise : il veut rencontrer les Parisiens, se sentir à l'unisson avec eux pendant une fête populaire[231], à un spectacle à la Cigale ou aux Folies-Bergères[232].

Zweig projette sur Paris tous ses idéaux, en tous points opposés à ceux de la "clique viennoise" qui le "dégoûte"[233], et apprécie -comme Rainer-Maria Rilke- d'y goûter une "forme suprême de solitude qui n'oppresse point"[234] et qu'il trouve caractéristique de l'esprit latin ("die romanische Art").

Paris représente également pour lui l'insouciance et le bonheur, comme il l'explique dans un long chapitre de son autobiographie[235], entièrement consacré à ses expériences parisiennes et ses rencontres, dont il va être bientôt question.

---

[229] ZWEIG raconte dans le *MH* qu'il ne fréquente ni le "Café de la Paix où tous les riches étrangers balkaniques se donnaient rendez-vous et où personne ne parlait français à l'exception des garçons de café" (p. 160), ni "le cercle éventé des peintres et littérateurs internationaux qui peuplaient le Café du Dôme et demeuraient les mêmes, que ce fût à Munich, à Rome ou à Berlin" (p. 163).

[230] Lettre de ZWEIG à GINZKEY, écrite probablement en novembre 1904, *Br 1*, p. 87 :

> "Ich bin also in Paris : aber Sie stellen Sie sich [!] das sicher ganz anders vor, sehen mich auf den Boulevards, mit viel Litteratur, vielen Damen etc... Nichts von all dem..."

[231] ZWEIG, "Montmartrefest", *AR*, pp. 121-125.

[232] ZWEIG raconte dans son journal qu'il s'est rendu à la Cigale le 9 mars 1913 et aux Folies Bergères le 14,par exemple (*Journaux*, p. 52 et 55). Une autre fois, il se rend au cinéma Gaumont "das ich so sehr liebe wegen der Massen." (*Tagebuch*, p. 73).

[233] ZWEIG, *Journaux*, p. 74 ; *Tagebücher*, p. 69 :

> " und den Ekel vor den Wiener Leuten..."

[234] ZWEIG, *Journaux*, p. 60 ; *Tagebücher*, p. 53 :

> "jene höchste Form der Einsamkeit, die nicht bedrückt."

[235] ZWEIG, *MH*, pp. 154-192.

La capitale française n'est donc pas seulement un axe essentiel de la géographie personnelle de Zweig, elle est également une patrie d'adoption pour tous les étrangers (car "chacun se sentait chez soi sur les rives de la Seine"[236]) qui peuvent s'y mouvoir et s'exprimer en toute liberté. Zweig reprend à son compte la conviction exprimée par Rainer-Maria Rilke, autre écrivain originaire de l'Empire austro-hongrois qui fut un grand voyageur en Europe :

> "Comme je partage l'avis de Rilke quand il déclare qu'à chacun de ses retours à Paris il se demande : à quoi bon voyager puisqu'ici on a tout sous la main ?"[237]

C'est également à Paris généralement que se retrouvent tous ceux qui jouent un rôle déterminant dans la vie de Zweig et contribuent à sa formation intellectuelle et spirituelle.

---

[236] ZWEIG, *MH*, p. 156 ; *WvG*, p. 154 : "jeder fühlte sich an der Seine zu Hause"

[237] ZWEIG, *Journaux*, p. 58 ; *Tagebücher*, p. 52 :

> "Wie ich doch mit Rilke fühle, wenn er sagt, immer bei einer Rückkehr nach Paris frage er sich wozu er reise, da doch hier wahrhaftig Alles beisammen sei."

# DEUXIÈME CHAPITRE

## *APPRENDRE L'EUROPE : LES ANNÉES DE FORMATION*

Les textes autobiographiques de Zweig comportent tous une ample évocation des années de "formation"[238], qui constituent en quelque sorte le point d'aboutissement des années de "voyage" : à la connaissance empirique succède en effet une connaissance spirituelle et intellectuelle de l'Europe, grâce à deux facteurs déterminants. Nous verrons dans un premier temps dans quelle mesure les rencontres faites par Zweig dans ces années contribuent à son élaboration de l'idée d'Europe, qui n'est pas seulement le résultat d'une démarche individuelle, mais s'inscrit en partie dans le cadre d'un dialogue. Le deuxième aspect important est, sans nul doute, l'approfondissement de sa connaissance (livresque) de la culture européenne, et tout particulièrement française.

---

[238] ZWEIG, "Autobiographische Skizze", *op.cit.*, p. 202 : "Lehrjahre".

## A) Rencontres déterminantes.

### 1. *Artistes et intellectuels.*

Parmi les éléments qui contribuent à sensibiliser Zweig à la réalité de l'Europe, le facteur humain joue un rôle tout à fait essentiel. Les rencontres sont un moyen privilégié de saisir le *genius loci,* comme il le rappelle dans le *Monde d'hier* :

> "Et pourtant, ce n'est jamais par les livres, ni par de diligentes flâneries, qu'on reconnaît un peuple, une ville dans ce qu'ils ont de plus intime et de plus secret, mais toujours par ses représentants les plus excellents. C'est seulement dans l'amitié spirituelle avec les vivants que l'on pénètre les vraies relations entre le peuple et le pays ; tout ce qu'on observe du dehors reste une image inexacte et prématurée."[239]

Zweig nous montre ici son intérêt pour les êtres humains en général, et ses contemporains en particulier. Nous l'avons vu, il se rend à Paris en des lieux fréquentés par les Parisiens issus de tous les milieux sociaux, et observe avec plaisir la foule d'une fête, préférant le "spectacle vivant du Boulevard" aux "fantômes lyriques" du théâtre[240]. Lorsqu'il évoque la visite d'une exposition (dans son journal ou dans un article), il est fasciné par la foule, étudie ses réactions et émotions, et n'accorde parfois qu'une importance secondaire aux objets exposés[241]. Son attitude n'est pas sans

---

[239] ZWEIG, *MH,* p. 162-163 ; *WvG,* p. 160 :

> "Aber doch : in seinem Letzten, seinem Verborgendsten erkennt man ein Volk oder eine Stadt nie durch Bücher und selbst nicht durch fleißigstes Flanieren, sondern immer nur durch seine besten Menschen. Einzig aus geistiger Freundschaft mit den Lebenden gewinnt man Einblick in die wirklichen Zusammenhänge zwischen Volk und Land ; alles Beobachten von außen bleibt ein unechtes und voreiliges Bild."

[240] ZWEIG, *Journaux,* p. 55 ; *Tagebücher,* p. 48 :

> "Nach dem dritten Akt flüchte ich [aus dem Theater] und ziehe vor, bei einem Bord[eaux] den lebendigen Boulevard zu betrachten als diese lyrischen Schemen."

[241] ZWEIG, "Die gefangenen Dinge, Gedanken über die Brüsseler Weltausstellung" (1910), *op. cit.,* p 28 :

rappeler celle de Rilke (qu'il fréquente régulièrement à Paris et avec lequel il se découvre beaucoup d'affinités) qui, lui aussi, trouve beaucoup de plaisir à observer les visiteurs[242]. Il tire de chaque nouvelle expérience humaine une leçon, et considère même une mésaventure avec son hôtelier parisien comme "instructive sur la manière de penser de milieux français très divers"[243]. Il faut cependant bien noter que Zweig reste un spectateur extérieur et ne participe pas activement à l'événement décrit ; il se porte un regard étranger sur les mouvements de foule (il emploie les termes "die Masse" et "ich", mais jamais "wir"[244]), et se situe toujours lui-même en dehors de l'action évoquée. De ce point de vue, l'extrait du *Monde d'hier*, cité plus haut, est tout à fait révélateur de la position de Zweig : il aime l'être humain en général[245], mais ne fréquente en pratique qu'une certaine élite intellectuelle. Il se différencie en cela fondamentalement de Verhaeren, dont il souligne les liens étroits avec les travailleurs rencontrés dans le train[246] ou dans son village belge.

---

"Es ist aufreizend, den einzelnen nachzugehen..."

[242] Rainer Maris RILKE, *Briefe über Cézanne*, 7 octobre 1907, Frankfurt am Main, Insel, 1983, p. 27 :

"Du weißt, wie ich auf Ausstellungen immer die Menschen, die herumgehen, so viel merkwürdiger finde als die Malereien..."

[243] ZWEIG, *MH*, p. 180 ; *WvG*, p. 177 :

"belehrender Einblick in die Denkart ganz verschiedener französischer Milieus...

[244] ZWEIG, "Die gefangenen Dinge...", *op. cit.*

[245] Il ressemble en cela à Olivier, personnage du *Jean-Christophe* de Romain Rolland. Dans la biographie consacrée à son ami Rolland, Zweig évoque l'attitude d'Olivier en ces termes qui pourraient peut-être s'appliquer à lui-même :

"Darum liebt er [Olivier] nur die Menschheit, die eine Idee ist, und nicht die Menschen, ihre menschliche Realisation. " (*RR*, p. 149).

[246] ZWEIG, "Erinnerungen an Emile Verhaeren" (1917), *Emile Verharen*, p. 272 :

"Spät abends dann (...) fuhr er heim nach Saint-Cloud, immer dritte Classe, zwischen Arbeitern und kleinen Beamten, mit denen er so sehr zu plaudern liebte."

Les relations humaines que privilégie Zweig trouvent dans l'expression "amitié spirituelle" leur définition la plus juste : il ne s'agit pas, pour lui, de fréquenter les auteurs à la mode, "pour qui le salon s'identifiait au monde"[247], mais d'établir des relations d'amitié avec des créateurs, poètes, romanciers et intellectuels. Il se crée ainsi un cercle restreint mais néanmoins fraternel de personnes dont l'appartenance à différentes nationalités est un facteur d'enrichissement mutuel. Zweig privilégie ces liens amicaux, noués au cours de ses séjours à l'étranger, par rapport aux cercles d'hommes de lettres viennois. Dans une lettre à Hermann Hesse, il souligne le fait qu'il ne connaît "ni Schnitzler, ni Bahr, ni Hofmannsthal" [248], sans manifester pour autant nulle envie d'y remédier. Son journal est, de ce point de vue également, fort révélateur : lorsqu'il est à Vienne, il manifeste une certaine lassitude à l'égard de ceux qui viennent l'importuner[249], et les discussions ne semblent pas y être aussi enrichissantes que celles qu'il mène avec ses amis retrouvés à Paris.

Parmi les membres de cette "famille"[250] ou de cette "corporation"[251] se retrouvent des artistes et créateurs comme Masereel et Auguste Rodin, des musiciens, mais surtout des écrivains et des poètes, que Zweig

---

[247] ZWEIG, *MH*, p. 165 ; *WvG*, p. 163 :

> Die berühmten Zeitromanciers, "für die der 'Salon' identisch war mit der Welt!"

[248] ZWEIG, lettre à Hermann HESSE du 2 mars 1903, *Br.* 1, p. 57 :

> "Auch ich gehe hier [Wien] der Literatur ziemlich aus dem Weg... Nun - ich zum Beispiel, kenne weder Schnitzler, noch Bahr, Hofmannsthal, Altenberg intim, die ersten drei überhaupt nicht. Ich gehe meine Wege mit ein paar Stillen im Lande..."

[249] ZWEIG, *Journaux*, 18 septembre 1912, p. 22 :

> "Depuis très tôt ce matin, les gens me dérangent. Il y a toujours quelqu'un qui sonne. Et je veux la paix. Dois-je vraiment fuir Vienne pour la trouver?"

[250] ZWEIG, *MH*, p. 169 ; *WvG*, p. 166 : "ein Geschlecht".

[251] ZWEIG, *MH*, p. 169 ; *WvG*, p. 166 : "eine Gilde".

désigne cérémonieusement du terme de "maîtres du Verbe forgé"[252]. Il établit avec chacun un contact personnel, qui dans certains cas n'aboutit pas à l'établissement de relations suivies, mais il tire de leur rencontre un enseignement durable. On ne peut considérer Rodin comme un familier de Zweig, et pourtant l'après-midi passée à Meudon, dans l'atelier de l'artiste, compte parmi les "heures inoubliables qui touchent à tous les aspects de l'existence"[253] de l'auteur. Lorsqu'il évoque ce souvenir, les termes qui reviennent de manière récurrente appartiennent au champ lexical de l'apprentissage : "enseignement" ("Lehre"), "profit" ("Gewinn"), "apprendre" ("lernen"). Ce n'est pas tant le sculpteur qui le fascine et lui transmet un message que le créateur qui est à la recherche de la perfection absolue :

> "Durant cette heure, j'avais vu à découvert le secret éternel de tout grand art et même, à vrai dire, de toute production humaine : la concentration, le rassemblement de toutes les forces, de tous les sens, la faculté de s'abstraire de soi-même, de s'abstraire du monde, qui est le propre de tous les artistes. J'avais appris quelque chose pour la vie."[254]

L'artiste est un homme donnant naissance à univers spirituel non transcendant, et pourtant souvent décrit à l'aide de termes appartenant au registre religieux[255]. Zweig éprouve pour quelques uns de ces grands

---

[252] ZWEIG, *MH*, p. 168 ; *WvG*, p. 166 :
"Meister des wie in erlauchter Goldschmiedekunst gehämmerten Wortes."

[253] ZWEIG, *Journaux*, 17 mars 1913, p. 58 ; *Tagebücher*, p. 52 :
"Unvergeßliche Stunden, die überall das Leben antasten."

[254] ZWEIG, *MH*, p. 180 ; *WvG*, p. 177 :
"In dieser Stunde hatte ich das ewige Geheimnis aller großen Kunst, ja eigentlich jeder irdischen Leistung aufgetan gesehen : Konzentration, die Zusammenfassung aller Kräfte, aller Sinne, das Außer-sich-Sein, das Außer-der-Welt-Sein jedes Künstlers. Ich hatte etwas gelernt für mein ganzes Leben."

[255] ZWEIG, "Der Bildner. Meudon, Maison Rodin 1913", *Silberne Saiten*, p. 191-194. L'acte de la création est décrit comme une célébration religieuse dont Rodin serait le

créateurs une vénération quasi religieuse, qui fait de lui un disciple dévoué et reconnaissant :

> "J'éprouve le devoir de déclarer avec reconnaissance quel enseignement, quel bienfait a été pour nous la présence de tels hommes si saintement voués au culte de la perfection dans un monde qui, déjà, se mécanisait. Et, jetant un regard sur ma vie passée, je n'y découvre guère de bien plus précieux que le privilège qui m'a été accordé d'être humainenement proche de plusieurs d'entre eux et d'avoir vu souvent une amitié durable se jooindre à ma précoce vénération."[256]

Avec certains artistes, l'apprentissage va de pair avec l'établissement de relations suivies, entretenues par les rencontres et la correspondance. Il faut bien dire qu'à l'exception de quelques musiciens (Toscanini, Busoni), et graveurs (Masereel, Lilien), ce sont essentiellement les écrivains qui peuplent le panthéon personnel de Zweig. Autre caractéristique de cette "internationale" de l'esprit : Pascoli, Joyce, Valéry, Verhaeren, Rilke, Rolland et Bazalgette (pour ne citer qu'eux) sont de nationalités différentes et ne vivent pas tous dans le même pays :

> "L'un était en Allemagne, un autre en France, un autre en Italie, tous cependant dans la même patrie, car ils ne vivaient que dans la poésie..."[257]

---

célébrant, élevant les mains vers le ciel "comme en une prière", tandis que retentit "le grand choral" dans la salle où règne une atmosphère "sacrée"...

[256] ZWEIG, *MH*, pp. 170-171 ; *WvG*, p. 168 :

> "Ich weiß nur und fühle die Pflicht, es dankbar auszusagen, welch eine Lehre, welch eine Beglückung die Gegenwart solcher heilig der Perfektion Verschworenen inmitten einer schon sich mechanisierenden Welt für uns gewesen ist. Und rückschauend auf mein Leben, gewahre ich kaum bedeutsameren Besitz, als daß es mir erlaubt war, manchem von ihnen menschlich nahe zu sein und daß mehrfach an meine frühe Verehrung dauernde Freundschaft sich binden durfte."

[257] ZWEIG, *MH*, p. 169 ; *WvG*, p. 167 :

> "Da war einer in Deutschland und einer in Frankreich, einer in Italien und doch jeder in derselben Heimat, denn sie lebten einzig im Gedicht..."

Certes, il faut garder à l'esprit que ce témoignage, pour intéressant qu'il soit, n'en comporte pas moins une certaine idéalisation d'un passé à jamais révolu : ces poètes auxquels Zweig fait allusion avec tant de passion ne vivaient pas exclusivement pour et dans la poésie. Mais ce qui est important ici, c'est l'idée que, pour Zweig, les nationalités différentes ne sont pas incompatibles avec l'appartenance à une patrie commune, qu'il désigne ici (en 1940) comme celle du Verbe. A la période qui nous concerne au premier chef, les intellectuels, artistes et écrivains que rencontre Zweig sont ceux chez qui

> "on a senti percer, pour la première fois, un sentiment vraiment européen, vaste et complexe, tout nouveau."[258]

Cette phrase nous paraît tout à fait caractéristique du Zweig d'avant la première guerre mondiale : il évoque un "sentiment" ("Gefühl") européen, c'est-à-dire une conscience plus ou moins claire liée à des éléments essentiellement subjectifs, et qui correspondent à une représentation de l'Europe dont les contours sont loin d'être véritablement nets.

Il est intéressant d'autre part de constater que Zweig prête ce sentiment, cette volonté d'organiser une communauté d'esprit nouvelle, aux seuls intellectuels, non aux hommes politiques ou autres membres de la société : en effet, il s'entretient effectivement -avec ses amis écrivains- de la nécessité "d'unifier l'Europe"[259], mais son journal -dans lequel il a

---

[258] ZWEIG, *EV*, p. 27 ; *Emile Verhaeren*, p. 39 :

> "Denn sie gerade waren befähigt, das große und komplexe und erst im Werden begriffene europäische Gefühl durchleuchten zu lassen."

[259] ZWEIG, *Journaux*, 17 mars 1913, p. 58 ; *Tagebücher*, p. 51 :

> "Wir sprechen dann über die Notwendigkeit einer europäischen Einigung..."

Dans son journal, Zweig insère ce "propos de table" entre une anecdote amusante racontée par Verhaeren, et la description que fait Rilke d'un chat au soleil...

consigné ce vœu pieux- ne comporte aucune indication plus précise ni définition exacte d'un projet digne de ce nom. L'Europe reste jusqu'à la veille de la Grande Guerre une "sensation" pour Zweig, un souhait dont le contenu n'est pas encore défini.

## 2. *Émile Verhaeren, la figure du père.*

Parmi les figures emblématiques qui ont marqué de leur sceau la personnalité en devenir de Zweig, la première place revient incontestablement au Belge Emile Verhaeren, avec lequel il entretient une relation qui révèle pleinement tout ce que peut avoir, à nos yeux, de flou, de cotradictoire, "l'esprit européen" de Zweig. Les témoignages d'amitié et de reconnaissance par le biais desquels notre auteur reconnaît sa dette envers le poète belge sont extrêmement nombreux. Il précise cependant que Verhaeren possède, à ses yeux, une valeur exemplaire plutôt dans le domaine "moral" que "littéraire"[260]. S'il est permis de considérer les relations de Zweig avec Romain Rolland comme plutôt amicales, ses rapports avec Verhaeren, en revanche, sont ceux d'un disciple face à un maître très admiré. Les années d'apprentissage sont qualifiées de "bienheureuses années d'apprentissage du cœur"[261], et placées sous l'égide bienveillante du "Maître de la vie"[262]. La répétition du mot

---

[260] ZWEIG, "Autobiographische Skizze", *op. cit.*, p. 201 :
"Er [Verhaeren] war mir wie Dehmel und Rilke viel bedeutsamer als moralisches Vorbild denn als literarisches."

[261] ZWEIG, *Erinnerungen an Emile Verhaeren*, Wien, Christoph Reissers Söhne, 1917. Cet ouvrage, écrit juste après la disparition tragique de Verhaeren, n'était destiné qu'à lui-même et à un cercle restreint d'amis, mais nullement à connaître une large diffusion. Ce texte est à présent publié dans *Emile Verhaeren*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 1984, pp. 253-315. L'expression utilisée par Zweig est : "selige Lehrjahre des Herzens", p. 304.

[262] *Ibidem*, p. 255 : "Meister des Lebens".

"maître"[263], l'emploi polyptotique du verbe "lehren" et le vocabulaire emprunté au champ lexical de l'apprentissage et de la connaissance, toutes ces figures de style évoquent bien le rôle déterminant du poète belge, qui fut, pour le jeune Autrichien, un véritable modèle, voire un idéal.

Auprès de ce "maître de la vie", Zweig voit donc comment il est possible de résoudre le problème fondamental qui se pose à tout créateur, partagé entre son besoin d'isolement et son désir de concentration :

> "Cette alternance avait la même harmonieuse régularité que la respiration et l'expiration, et elle donnait à sa vie un rythme étonnament allègre et sonore."[264]

Dans un chapitre de sa thèse consacrée à *Stefan Zweig et la France*, Robert Dumont évoque longuement un aspect important des relations entre Zweig et Verhaeren, et suggère avec justesse :

> "Au cours des nombreuses visites qu'il fera à Saint-Cloud, Zweig rencontrera de jeunes poètes, venus des quatre coins de l'Europe rendre hommage à Verhaeren, des Français, des Russes, des Allemands, des Belges, il y respirera une atmosphère de communion spirituelle par delà les antinomies de classe, de nation ou de race ; c'est là qu'il commencera à rêver d'une unité européenne, reposant sur un idéal commun de noblesse morale et de culture, mais d'une culture toujours

---

[263] Il est significatif que, dans ses lettres à Verhaeren (entre 1900 et 1914), Zweig ne s'adresse jamais autrement à son correspondant que par l'expression "Mon cher Maître"; lire VERHAEREN, *Correspondance générale I, Emile et Marthe Verhaeren-Stefan Zweig*, édition établie, présentée et annotée par Fabrice van de Kerckhove, Bruxelles, Labor, Collection "Archives du futur", 1996.

[264] ZWEIG, *Erinnerungen...*, p. 285 :

> "Regelmäßig und harmonisch wie das Einatmen und Ausatmen war dieser Wechsel, und er gab seiner Existenz einen wunderbaren, heuter klingenden Rhythmus."

vivifiée par le contact avec le réel, idéal incarné à l'époque moderne par un maître comme Verhaeren. "[265]

Verhaeren aimait s'entourer d'amis, et il réunissait autour de sa table toute sorte de personnalités, d'origines diverses :

> "C'était comme une marée venue de tous les rivages du monde : vieux amis, jeunes poètes français, russes, anglais, allemands, belges, plusieurs portant déjà des noms illustres, d'autres qui n'eurent qu'une existence éphémère. Combien venaient en ce lieu, l'animant du soufle d'une présence nouvelle sans pouvoir rien lui enlever de son atmosphère familière, profondément humaine, tant la conversation vivante, bienveillante, l'éloquence féconde de Verhaeren tenait de place."[266]

Tous les ingrédients de ce qui constituera quelques années plus tard la *République des Lettres* souhaitée par Zweig se trouvent en germe ici : rassemblée fraternellement autour de la table de Verhaeren, par delà les

---

[265] Robert DUMONT, *Stefan Zweig et la France*, Thèse pour le Doctorat-ès-Lettres, Paris, Didier, 1967, p. 39.

[266] ZWEIG, *Erinnerungen...*, p. 270 :

> "...Flut von allen Gestaden der Welt : junge französische Dichter, alte Freunde, Russen, Engländer, Deutsche, Belgier, manche schon mit klingendem Namen, manche nur flüchtige Existenzen, wie viele waren dort zu Gaste, füllten die Stunden mit dem Atem ihrer neuen Gegenwart und konnten doch nichts nehmen von der heimlich tiefmenschlichen Atmosphäre des Raums, so sehr war alles hier beherrscht von Verhaerens lebendiger, gütiger und immer schöpferischer Beredsamkeit."

S'il est vrai que le salon de Verhaeren à Saint-Cloud était ouvert à toutes les nationalités, il n'en demeure pas moins qu'on y rencontrait le plus souvent des Français et des Belges. Le peintre Théo Van Rysselberghe a réalisé en 1903 un tableau, *La Lecture*, qui représentente justement le cabinet de travail de Verhaeren à Saint Cloud, et dans lequel se trouvent, autour du Maître, Félix Le Dantec, Francis Viélé-Griffin, Henri-Edmond Cross, André Gide, Maurice Maeterlinck, Félix Fénéon et Henri Ghéon. "Cette toile, mûrement réfléchie et préparée par le peintre, peut être considérée comme l'emblème des rapports culturels et artistiques franco-belges au tournant du siècle", écrit Nicole Savy dans le catalogue de l'exposition *Paris-Bruxelles, Bruxelles-Paris, Les relations artistiques entre la france et la Belgique, 1848-1914*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1997, p. 255. Les deux témoignages de Zweig et de Van Rysselberghe, sans être contradictoires, n'en demeurent pas moins légèrement différents. Doit-on voir là encore une tendance de Zweig à idéaliser ses souvenirs et à prêter aux autres ses aspirations européennes ?

frontières et les appartenances nationales, l'élite intellectuelle donne aux autres et se procure à elle-même l'illusion de la cohésion et de l'unité européennes :

> " Rien ne le [Verhaeren] rendait plus heureux que de voir les gens qu'il aimait s'entendre entre eux, de voir en quelque sorte de nouveaux éléments se combiner entre eux. Et vraiment, nous les amis de Verhaeren, avons continué de former aujourd'hui, en quelque sorte, à travers tous les pays de l'Europe divisée, une assemblée de l'amour, une communauté au milieu des nations."[267]

Ce témoignage, qui date de la première guerre mondiale, révèle une fois encore la vision idéalisée et profondément idéaliste de l'écrivain autrichien, fondée sur la croyance illusoire que les intellectuels n'offraient guère de prise aux débordements nationalistes. Notons ici que Zweig omet pieusement de faire allusion au comportement moins "européen" et moins glorieux de Verhaeren lors de la première guerre mondiale (car la période entre la déclaration de guerre, en août 1914, et le décès du Maître, est totalement passé sous silence dans le texte de 1917), période pendant laquelle celui-ci prit brutalement ses distances avec son disciple dévoué, écrivit *La Belgique sanglante* (plein de haine envers l'Allemagne[268]) et eut une attitude radicalement opposée à celle de Romain Rolland :

---

[267] ZWEIG, *Erinnerungen...*, p. 287 :

> "Nichts machte ihn glücklicher, als zu sehen, daß die Menschen, die er liebte, sich untereinander verstanden und gleichsam neue Elemente sich chemisch zueinander banden. Und wirklich, wir Freunde Verhaerens sind heute irgendwie durch alle Länder des zerrissenen Europa eine Gemeinschaft der Liebe, eine Gemeinde inmitten der Nationen geblieben."

[268] Au plus grand désespoir de Zweig, qui confia à son journal le 3 novembre 1914 :

> "Une nouvelle épouvantable pour moi, pour moi seul : Verhaeren projette un livre contre l'Allemagne et sur la destruction de la Belgique."

Puis, après avoir pris connaissance de ce texte, il écrivit le 9 novembre :

> "Une petite catastrophe dans ma vie privée : Verhaeren vient de publier un poème qui est sans doute la chose la plus stupide et la plus odieuse qu'on puisse imaginer."

"La guerre actuelle est une guerre scélérate. Elle est dirigée contre les idées les plus hautes et les plus fières que les hommes se sont faites sur la terre, depuis qu'ils pensent et agissent pour le bien public. Elle veut qu'on haïsse et non pas qu'on tergiverse au nom d'une froide et coupable neutralité. Il ne faut pas tenir en main une balance, quand l'adversaire tient en main une épée. Je suis donc avec vous, et malgré toute l'amitié que j'ai pour Romain Rolland, je me défends de me ranger du côté de son erreur."[269]

Le sentiment de fraternité ou d'appartenance à une communauté spirituelle ne résistera pas à l'épreuve de la Grande Guerre, mais cela, Zweig le passe sous silence, afin de ne pas ternir l'image du bon Européen qu'aurait été, selon lui, Verhaeren. Il explique que la nationalité du Maître et sa vocation d'artiste lui donnent une double prédisposition à être pleinement européen, qualité qu'il partage avec d'autres écrivains de sa génération :

"C'est justement chez ces écrivains, chez ces artistes, qu'on a senti percer, pour la première fois, un sentiment vraiment européen, vaste et complexe, tout nouveau. En effet, pour eux, l'idée de patrie ne saurait se borner au pays belge ; elle embrasse toutes les nations voisines. Patriotes et cosmopolites à la fois, ils sont nés dans ce carrefour de l'Europe auquel viennent aboutir tous les chemins, mais d'où partent aussi ces mêmes chemins..."[270]

---

*In* : ZWEIG, *Journaux*, pp. 115-116.

[269] VERHAEREN, lettre écrite le 16 novembre 1916 à Paul-Hyacinthe LOYSON, auteur de l'ouvrage *Êtes-vous neutres devant le crime?*, publié en Belgique en 1916. Cette lettre est publiée en avant-propos.

[270] ZWEIG, *EV*, pp. 27-28 ; *Emile Verhaeren*, pp. 39-40 :

"Denn sie gerade waren befähigt, das große komplexe und erst im Werden begriffene europäische Gefühl durchleuchten zu lassen, weil sie im Begriff der Heimat nicht nur das begrenzte belgische Land, sondern alle die Nachbarländer empfanden, weil sie Heimatliche und Weltfahrer zugleich waren : die Wegkreuzung, zu der nicht nur alte Wege führen, sondern von der auch alle ihren Ausgang haben."

La biographie de Verhaeren, publiée par Zweig une première fois en 1910, puis légèrement remaniée en 1913, annonce dès le premier chapitre une lecture "européenne" (au sens mentionné dans l'extrait des souvenirs de Zweig cités ci-dessus) de l'œuvre du Belge ; on notera toutefois qu'en réalité, cette perspective n'est pour ainsi dire jamais évoquée dans les chapitres suivants, à l'exception de l'ultime.

Dans cet ouvrage, d'autres aspects sont en effet privilégiés, et la dette contractée par l'auteur à l'égard de Taine -auquel Zweig avait consacré sa thèse[271] en 1904- est manifeste[272], tout particulièrement au début de l'ouvrage. Les premiers chapitres semblent en effet être la parfaite illustration de la formule énoncée par Taine dans l'introduction de son *Histoire de la littérature anglaise*. Le biographe Zweig ne se contente pas d'énoncer des faits sur la vie et l'œuvre de Verhaeren, il se fait aussi psychologue, et se propose de rechercher les causes du système de pensée de Verhaeren, qui sont elles-même le produit de trois facteurs, la *race*, le *milieu*, le *moment*. Si l'on considère attentivement le premier chapitre de la biographie, "L'époque nouvelle", le biographe démontre que Verhaeren est le plus parfait représentant du *moment*[273], car il a su "inventer une musique originale"[274] dont le rythme est calqué sur celui de la réalité nouvelle. Dans le deuxième chapitre, Zweig étudie les influences

---

[271] Stefan ZWEIG, *Die Philosophie des Hippolyte Taine*, Wien, 1904 (non publiée).

[272] Voir à propos de la thèse de Zweig et de l'influence du philosophe français l'ouvrage de Natascha WESCHENBACH, *Stefan Zweig und Hippolyte Taine ; Stefan Zweigs Dissertation über die "Philosophie des Hippolyte Taine"*, Amsterdam, Studia Imagologica, Rodopi, 1992.

[273] ZWEIG, *EV*, p. 17 :

"Toute notre époque se reflète dans l'œuvre de Verhaeren",

dans *Émile Verhaeren*, p. 28 :

"Im Werke Verhaerens spiegelt sich unsere Epoche."

[274] ZWEIG, *EV*, p. 15 ; *Émile Verhaeren*, p. 25 : "eine neue Musik finden".

de la *race* sur l'œuvre de Verhaeren : ses origines flamandes et son appartenance à la "nouvelle race belge"[275] (une "race nouvelle"[276] issue du mélange fécond entre "la France ardente et la grave Allemagne"[277]) expliquent la richesse de son œuvre. "L'art d'une belle race, si solide et si saine, ne peut manquer d'être lui-même plein de robustesse et de vitalité"[278], écrit-il alors. Le troisième chapitre montre dans quelle mesure le *milieu* dont est issu le poète belge (la famille, le couvent des Jésuites à Gand, les études à Louvain, les années à Bruxelles) lui permet de puiser ses forces poétiques. L'œuvre de Verhaeren est en somme le fruit de sa faculté maîtresse, c'est-à-dire de l'enthousiame et la ferveur.

Influencé par le positivisme de Taine et le dithyrambe nietzschéen (la biographie regorge d'expressions nietzschéennes, empruntées en particulier à *Ecce Homo*), Zweig n'en affirme pas moins, au premier ainsi qu'au dernier chapitre, que l'œuvre du Maître est l'expression d'une modernité européenne nouvelle, et attire l'attention du lecteur sur l'enthousiasme croissant de ce "Nouvel Européen"[279], dont l'œuvre a une "signification européenne"[280] ; mais l'Europe n'est-elle pas ici un simple mot de passe, sur la signification intellectuelle duquel il est prudent de ne pas trop s'interroger ?

---

[275] ZWEIG, *EV*, p. 22 ; *Émile Verhaeren*, p. 33 : die "neue belgische Rasse".

[276] *ibidem*, p. 22; *Émile Verhaeren*, p. 33 : eine "neue Rasse".

[277] VERHAEREN cité par ZWEIG, *EV*, p. 21 ; *Émile Verhaeren*, p. 32.

[278] ZWEIG, *EV*, p. 24 ; *Émile Verhaeren*, p. 36 :

"Solches gutes und gesundes Blut ist mehr als jedes andere befähigt, gute und vor allem lebensfreudige Kunst zu erzeugen."

[279] ZWEIG, *EV*, p. 18 ; *Emile Verhaeren*, p. 28. Zweig parle de

"das verwirrte, dann verständnisvolle und dann begeisterte Gefühl des Neuen Europäers."

Notons qu'une fois encore, Zweig associe à l'Europe le terme de "Gefühl" : il s'agit donc toujours d'un sentiment vague et imprécis.

[280] Le dernier chapitre de la biographie s'intitule en effet "Die europäische Bedeutung des Werkes", c'est-à-dire "La signification européenne de son œuvre".

Le biographe affirme ainsi que Verhaeren aurait été le premier à "éprouver le sentiment européen" : dans ses poèmes, le poète belge aurait souhaité la venue du "*Paneuropéen*"[281], le contemporain du *Surhomme* de Nietzsche[282]. L'allusion à Nietzsche est, dans ce contexte de l'éveil à la conscience européenne, particulièrement significative. En effet, Zweig ne se contente pas de recourir fréquemment au vocabulaire du philosophe[283], d'interpréter Verhaeren "à la lumière de quelques grands thèmes nietzschéens : l'*amor fati* ou le *neues Pathos*"[284], ou encore de citer des extraits de l'*Ecce Homo*[285], il voit en Verhaeren un représentant du "bon Européen"[286] tel qu'il a été définit par Nietzsche ; car, comme lui, il ne pense pas en des termes étroitements nationaux[287], il est bien plutôt le poète "de la race européenne"[288] célébrée par Nietzsche[289]. Mais, comme le fait judicieusement remarquer Fabrice van de Kerckhove,

---

281 ZWEIG, *EV*, p. 99 ; *Emile Verhaeren*, p. 119 : "den Paneuropäer".

282 ZWEIG, *Emile Verhaeren*, p. 119 :

"Die Sehnsucht nach dem Europäer hat Verhaeren dichterisch zum ersten Male ausgesprochen, fast gleichzeitig wie Walt Whitman die seine nach dem Amerikaner, wie Friedrich Nietzsche nach dem Übermenschen."

283 ZWEIG, "Émile Verhaeren" (1904) , *in: Emile Verhaeren*, pp. 9-18 :

"Es ist Großstadtpoesie in dionysischem Stile."

"Aus dem Chaotischen gliedert sich das Sinfonische, aus dem Dionysischen das Apollinische."

284 Fabrice van de Kerckhove, *op. cit.*, p. 46.

285 ZWEIG, *Emile Verhaeren*, pp. 92-93.

286 NIETZSCHE définit ainsi le rôle du "bon européen" en particulier dans *Humain, trop humain*, II, § 87 :

"Die Leitung und Überwachung der gesamten Erdkultur."

Voir également *Humain, trop humain*, I, § 475.

287 ZWEIG, *EV*, p. 27 : "l'idée de patrie ne saurait se borner au pays belge..."

288 ZWEIG, *Emile Verhaeren* :

"Verhaeren ist der Triumph der belgischen und auch der europäischen Rasse" (p. 41)

"Mit einem Male ist Verhaeren der soziale Dichter, der Dichter des Maschinenalters, der Demokratie und der europäischen Rasse." (p. 96)

289 NIETZSCHE, *Menschliches, Allzumenschliches*, I, § 475 :

"Diese Umstände bringen notwendig eine Schwächung und zuletzt eine Vernichtung der Nationen, mindestens der europäischen, mit sich : so

"la formule nietzschéenne est ici tout à fait détournée de son sens. Loin de renvoyer à la "destruction des nations"[290], elle est utilisée pour célébrer le moment où "la race germanique" occupe enfin le devant de la scène et mène à son terme un processus auquel les autres "races européennes" ont successivement apporté leur contribution."[291]

Certes, dans un bel effort d'auto-persuasion, Zweig affirme qu'en 1913 "les séparations en nationalités tendent à disparaître"[292], et voit se constituer une "communauté nouvelle" : "race et communauté européennes"[293]. Mais il reconnaît également que l'union entre les peuples n'est pas accomplie, et que "les États sont toujours ennemis"[294], ignorant leur appartenance à la communauté européenne. Ces longues digressions sur le thème de l'Europe semblent, à vrai dire, n'avoir guère de rapport avec l'objet de la biographie, lequel est momentanément relégué dans l'arrière-plan. Et Zweig établit maladroitement un lien entre ses propos sur l'Europe et son sujet en affirmant de manière péremptoire que

---

daß aus ihnen allen, infolge fortwährender Kreuzungen, eine Mischrasse, die des europäischen Menschen, entstehen muß."

Les termes employés par Zweig, dans le deuxième chapitre de la biographie de 1913, pour décrire "la Belgique nouvelle", sont très proches de ceux de Nietzsche :

"Aber so stark, so unablässig ist der von beiden Seiten [Frankreich und Deutschland] lastende Druck der nachbarlichen Rassen, daß diese Mischung nun schon ein neues Ferment, eine neue Rasse geworden ist."

*Emile Verhaeren*, p. 33 (les termes sont soulignés par nous).

290 NIETZSCHE, *Menschliches, Allzumenschliches*, I, § 475 :

"Der europäische Mensch und die Vernichtung der Nationen".

291 Fabrice van de Kerckhove, *op. cit.*, p. 32.

292 ZWEIG, *EV*, p. 98 ; *Emile Verhaeren*, p. 118 :

"Die Distanzen der Realität sind geschwunden, und mit ihnen auch die nationalen Scheidungen."

293 ZWEIG, *EV*, p. 98 ; *Emile Verhaeren*, p. 119 :

"Auf breitem Fundament formt sich über den Ländergrenzen eine einheitliche Rasse, eine neue Gemeinsamkeit, die europäische."

294 ZWEIG, *EV*, p. 99 ; *Emile Verhaeren*, p. 119 :

"Noch ist innerlich die Vereinung nicht vollkommen, noch befeinden die Staaten sich und sind unkund ihrer Gemeinsamkeit..."

"cet appel à l'Européen, c'est Verhaeren qui le premier l'a clamé dans ses poèmes."[295]

Il est peu probable que Zweig ait écrit ces lignes par simple méconnaissance des œuvres littéraires antérieures aux écrits de Verhaeren et traitant de l'Europe[296]. En fait, sous couvert de dépeindre la sensibilité "européenne" du poète belge, Zweig projette ses propres aspirations, quitte à gauchir quelque peu le portrait brossé, et ne se soucie pas de rigueur intellectuelle dans l'emploi des concepts. Subjugué par Verhaeren parce qu'il est prompt à s'enthousiasmer, il introduit dans ce portrait tout ce qui lui tient à cœur, et baptise cela "européen" sans se préoccuper de définir cette notion. Il semble donc que l'on ait affaire à un jeune homme qui se sent "européen" et octroie généreusement cette qualité à tous les "objets" de sa curiosité. Robert Dumont écrit à ce sujet :

> "En vérité, il semble bien que le cosmopolitisme de Verhaeren, plus limité d'ailleurs que Zweig ne le proclame, fut plutôt une attitude d'homme, à certaines heures de sa vie, que de l'écrivain dans l'ensemble de son œuvre et Zweig, dans sa foi en l'Europe, a tendance à en exagérer l'importance."[297]

En outre, Zweig a-t-il oublié les propos tenus par Verhaeren, qui exprimait à l'égard de l'Allemagne[298] et de l'Italie[299] de sérieuses réserves ?

---

[295] ZWEIG, *EV*, p. 99 ; *Emile Verhaeren*, p. 119 :

> "Die Sehnsucht nach dem Europäer hat Verhaeren dichterisch zum ersten Male ausgesprochen..."

[296] Nous renvoyons ici à l'essai de Paul-Michael LÜTZELER, *Die Schriftsteller und Europa, Von der Romantik bis zur Gegenwart*, München, Piper, 1992. Lire également, du même auteur, *Europa, Analysen und Visionen der Romantiker*, Frankfurt am Main, Insel, 1982.

[297] Robert DUMONT, *op. cit.*, p. 56.

[298] ZWEIG, *Journaux 1912-1940*, p. 81. Après une discussion avec Verhaeren, Zweig s'interroge :

> "Etrange aussi, son [EV] aversion croissante pour les Allemands, qu'il trouve antipathiques..."

Dans l'ultime chapitre de la biographie consacrée à Verhaeren, Zweig se propose d'évoquer les échos éveillés en Europe par l'appel du poète belge : cela présente un intérêt tout particulier, si l'on compare les deux éditions, celle de 1910 et de 1913.

Le biographe ne se limite pas à la simple énumération des pays ayant fait bon accueil à son grand homme, mais procède pour ce faire de manière progressive, en allant *crescendo*. Il cite la Belgique, tout d'abord, qui ne voit en Verhaeren qu'un "poète national, qui chanta les landes, les villes, les dunes, et célébra le passé de la Flandre"[300]. En France, ensuite, quelques personnalités (comme Jules Romain et Bazalgette) ont saisi l'importance et l'originalité de l'écrivain, tandis que la plupart "l'embrigadent dans le bataillon littéraire des Symbolistes et Décadents"[301]. Une juste appréciation de la valeur du Maître n'existe guère, selon Zweig, que dans les pays

> "où la foi religieuse est un besoin vital, où l'âme aspire éternellement à Dieu : ce sont tout d'abord la Russie et l'Allemagne."[302]

Dans la première version de 1910, le biographe souligne l'accueil chaleureux réservé à Verhaeren en Allemagne, véritable "patrie

---

[299] ZWEIG, *Journaux 1912-1940*, p. 78. Au retour d'un voyage effectué en Italie, Verhaeren affirme à Zweig :

> "J'aime trop la vie pour pouvoir me complaire en Italie, qui n'est qu'à moitié vivante et à moitié musée."

Sur le "rendez-vous manqué" entre Verhaeren et l'Italie, lire Fabrice van de Kerckhove, *op. cit.*, p. 416, note 1.

[300] ZWEIG, *EV*, p. 205 ; *Emile Verhaeren*, p. 246 :

> "In Belgien ist Verhaeren vor allem der Dichter der Heiden, der Städte, der Dünen und der flandrischen Vergangenheit..."

[301] ZWEIG, *EV*, p. 205 ; *Emile Verhaeren*, p. 246 :

> "Die meisten betrachten ihn dort literarisch als einen Symbolisten und Dekadenten..."

[302] ZWEIG, *EV*, p. 206 ; *Emile Verhaeren*, p. 246 :

> "wo das religiöse Bedürfnis vitaler Trieb ist, die den ewigen Gotteshunger haben, vor allem aus Rußland und Deutschland."

d'adoption" pour les poètes étrangers. Mais, dans la version remaniée de 1913, Zweig rajoute un paragraphe tout à fait révélateur de son état d'esprit à la veille de la Grande Guerre : moins soucieux à présent de défendre la dimension "européenne" du poète belge, il n'hésite pas à "annexer" l'œuvre de Verhaeren à la culture allemande (et non à acclimater les Allemands à l'œuvre du Belge). Ainsi, il nous apprend de manière faussement candide que les lecteurs allemands ne considèrent pas Verhaeren comme un étranger, car l'œuvre du Belge est "enracinée à jamais dans la terre allemande"[303], et lui-même fait partie à présent des "biens culturels allemands"[304]. Certes, pour comprendre ces lignes, on se rappellera qu'elles furent écrites après la tournée triomphale du poète belge que notre auteur avait lui-même organisée à travers l'Allemagne, entre le 28 février et le 17 mars 1912. Il n'en demeure pas moins que Zweig donne ici une nouvelle preuve de son manque de rigueur. Il considère d'ailleurs ce succès comme une manifestation évidente de l'appartenance de cette œuvre au monde germanique, et pas seulement comme un symbole d'unité spirituelle entre les nations ; comme l'écrit Serge Niémetz :

> "La première conférence, à Hambourg, est un triomphe, et prend l'aspect d'une manifestation de fraternisation franco-allemande quand Dehmel et Verhaeren se donnent l'accolade."[305]

---

[303] ZWEIG, *Emile Verhaeren,* p. 247 :

> "...daß er nun auch in deutscher Erde für immer mit seinem Werke wurzelt."

[304] ZWEIG, *Emile Verhaeren,* p. 247 : "Deutscher Kulturbesitz".

[305] Ser ge NIÉMETZ, *Stefan Zweig..Le voyageur et ses mondes,* Paris, Belfond, 1996, p. 137.

Sous couvert d'étudier la "dimension européenne" de l'œuvre de Verhaeren, Zweig met en fait sans cesse l'accent sur la "germanité" [306] du poète belge, et souligne de manière implicite l'hégémonie culturelle de l'Allemagne par rapport à la France et aux autres pays européens. Dans une lettre adressée en 1905 à Börries Freiherr von Münchhausen, Zweig explique à son correspondant qu'il est tout à fait erronné de considérer Verhaeren comme un poète français, car

> "il est, dans sa vie comme dans son art, si germanique, de race pure et inentamée, comme on en voit peu en Allemagne... Un Français aurait-il jamais pu écrire un poème tel que "Vers la mer", regorgeant des plus pures expressions de la conception germanique de l'univers..."[307]

L'enjeu dépasse la simple évocation de la vie et de l'œuvre de Verhaeren, car il s'agit ici d'une comparaison, voire d'une confrontation, entre les littératures latines et germaniques[308], en faveur de ces dernières.

---

[306] Cette constatation est également présente dans l'article "Emile Verhaeren", paru à Berlin le 15 avril 1904 dans *Das Literarische Echo* (p. 972-978) :

> "Seine [EV] starke und unbändige Vitalität, sein intensives und qualvolles Ringen um eine Weltanschauung - die spezifisch germanisch ist..." (repris dans *Emile Verhaeren*, p. 9).

Fabrice van de Kerckhove, dans son Introduction à la correspondance entre Verhaeren et Zweig, fait une excellente analyse de la "germanité" de Verhaeren selon Zweig et montre qu'il aura sans nul doute trouvé "la formulation la plus systématique de cette approche ethnique de l'histoire littéraire" dans les travaux d'Otto HAUSER (pp. 28-34).

[307] ZWEIG, *Br 1*, p. 94 :

> "Er ist, in Leben wie in seiner Kunst so germanisch, so reinrassig und ungebrochen, wie wenige in Deutschland... Würde ein Franzose je eine Gedicht wie "Zum Meere hin" schreiben, das so erfüllt ist von den reinsten Gedanken specifisch germanischer Allweltauffassung."

[308] Fabrice van de Kerckhove parle d'opposition entre "la virilité germanique" et "la féminité française" (*op. cit.*, p. 33) en se fondant sur un extrait de la biographie de Verhaeren (1913) :

> "Denn wo wir uns in seiner [EV] Sprache eines Widerhalls vom Deutschen her freuen, fühlen sie [die Franzosen] die Rauheit germanischen Unertons (...) Und tatsächlich, je mehr Verhaeren sich entwickelt hat, sowohl in seiner Persönlichkeit als auch in seinen Versen, um so mehr schält sich die germanische Anschauung durch den französischen

Dans un article paru en 1904, Zweig ne cache pas son admiration pour la "vitalité" de la littérature germanique, dont l'influence s'étend aux lettres françaises :

> " Le fait fondamental, c'est tout simplement que des éléments étrangers se sont infiltrés dans la poésie française. (...) Bref, l'art moderne, après s'être montré incroyablement réceptif à l'influence de Wagner et de Nietzsche, s'est dépouillé en France de ce qu'il avait de spécifiquement français et, du même coup, il a énormément gagné en vie et en couleurs."[309]

On peut donc affirmer, comme le fait Fabrice van de Kerckhove, que chez Zweig, "la perspective universaliste et européenne" est en contradiction avec "une perspective plus étroite, ouvertement germanocentrique"[310].

La relation entre Zweig et Verhaeren est donc, nous l'avons vu, complexe et ambigüe. A la recherche d'un idéal, le jeune Autrichien voit en Verhaeren une figure tutélaire, un idéal moral auquel il puisse se dévouer :

> "Et dès cette première heure de contact personnel, ma résolution était prise : servir cet homme et son œuvre. C'était une résolution vraiment téméraire, car ce chantre de l'Europe était encore peu connu en Europe."[311]

---

Firnis.(...) Je mehr er [EV] sich den Franzosen entfremdete, um so mehr wurde er unbewußt der deutschen Kunst näher."

[309] ZWEIG, "Emile Verhaeren" (1904), *op. cit.*, p. 10 :

> "Die Grundtatsache ist, daß einfach fremdnationale Elemente in die französische Dichtung einsickerten. (...) Oder kurz gesagt : die moderne französische Kunst, die auch gegenüber Wagner und Nietzsche sich ungemein aufnahmefähig erwies, hat das spezifisch Französische abgestreift und dadurch ungleich anLebendigkeit und Farbe gewonnen."

[310] Introduction de F. van de Kerckhove, *Emile Verhaeren, Introduction générale, I, op. cit.*, p. 32.

[311] ZWEIG, *MH*, pp. 151-152 ; *WvG*, p. 149 :

> "Und noch in dieser ersten Stunde persönlicher Begegnung war mein Entschluß gefaßt : diesem Manne und seinem Werke zu dienen. Es war ein

Au nom de Verhaeren, il associe donc l'idée encore vague et confuse de l'Europe dont la réalisation se situe dans un avenir incertain. Et malgré ces professions de foi répétées, on ne saurait passer sous silence l'attitude pour le moins contradictoire de Zweig, pour lequel l'Allemagne constitue sans doute le centre, le noyau de l'Europe.

Cette attitude ne se manifeste pas seulement dans les études consacrées à Verhaeren ; on la retrouve également dans certaines analyses de l'œuvre de Verlaine.

Car on ne peut limiter les "rencontres" importantes faites avant la première guerre mondiale aux seules personnalités qui ont influencé Zweig de leur vivant. Les personnes dont il fit la connaissance, aussi nombreuses soient-elles d'ailleurs, n'ont pas toutes joué un rôle déterminant dans la formation de son imaginaire européen, dans sa "perception" encore très sensible d'une Europe de l'esprit. C'est pourquoi il nous semble justifié de porter notre attention, après Verhaeren, sur Verlaine également, auquel le jeune Zweig consacra quelques travaux dont la teneur apporte un éclairage intéressant sur notre sujet.

---

wirklich verwegener Entschluß, denn dieser Hymniker Europas war damals in Europa noch wenig bekannt..."

## B) La culture de l'Europe et la littérature française.

"Dann studierte ich viel Französisch und Litteratur und lernte schließlich Verse schreiben."
Stefan Zweig, 1901.[312]

Nous l'avons vu, le facteur humain joue un rôle déterminant dans la formation de l'idée d'Europe de Zweig, même si cette idée n'est, à la veille de la Grande Guerre, encore qu'à l'état d'ébauche dans son esprit. Ces années d'apprentissage ne sont cependant pas seulement celles du "cœur", c'est-à-dire celles des rencontres déterminantes qui laissèrent une empreinte profonde dans son être. Car ce serait alors méconnaître un autre aspect de cette formation, qui n'est nullement le fait d'une chance exceptionnelle[313], mais bien d'une volonté tenace d'apprendre, inséparable d'une ouverture aux autres cultures européennes. La connaissance de la littérature européenne acquise au fil des ans et des lectures par Zweig est proprement étonnante ; mais, par modestie (ou encore par désir inconscient de magnifier la Vienne d'hier), il rappelle dans ses souvenirs qu'il partageait cet enthousiasme pour la culture et la littérature européennes contemporaines avec ses camarades de lycée :

> "Mais aujourd'hui encore je m'étonne de la précocité avec laquelle nous avons acquis notre capacité de discernement critique grâce à cette pratique ininterrompue de la discussion et

---

[312] ZWEIG, *Br 1*, p. 31 ; lettre à Karl-Emil Franzos, datée du 10 décembre 1901.

[313] Dans son autobiographie, Zweig parle de "l'enseignement" et du "bienfait" apportés par

> "la présence de tels hommes [Verhaeren, Rilke, Valéry...] si saintement voués au culte de la perfection dans un monde qui, déjà, se mécanisait. Et, en jetant un regard sur ma vie passée, je n'y découvre guère de bien plus précieux privilège qui m'a été accordé d'être humainement proche de plusieurs d'entre eux et d'avoir vu souvent une amitié durable se joindre à ma précoce vénération."

*in* : ZWEIG, *MH*, p. 170-171.

de l'analyse méticuleuse, grâce à cette exaltation de notre passion pour les lettres. (...)

Je crois qu'au cours de mon existence ultérieure, je n'ai plus jamais lu de façon aussi intensive que durant ces années de lycée et d'université."[314]

L'auteur ne veut cependant en aucune façon marquer sa dette par rapport à l'enseignement reçu à l'école, qu'il définit ainsi :

"L'école était pour nous la contrainte, la tristesse, l'ennui, un lieu où nous devions ingurgiter en proportions exactement mesurées "la science de ce qui ne mérite pas d'être su", matières scolaires ou rendues scolaires dont nous sentions qu'elles ne pouvaient pas avoir le moindre rapport avec le réel ou avec nos centres d'intérêt personnels."[315]

Ce n'est pas sans une certaine amertume -et une certaine exagération- que Zweig souligne l'absence totale de relations intellectuelles entre les professeurs et les élèves (vide qu'il ne tardera pas à compenser en se trouvant d'autres "maîtres"dans l'existence), voire une totale indifférence à l'endroit de leurs aspirations :

"S'ils [les professeurs] y avaient prêté une stricte attention, ils auraient dû découvrir aussi que les poèmes de Rilke se cachaient sous la couverture de nos grammaires latines, et que nous utilisions nos cahiers de mathématiques pour y copier les

---

[314] ZWEIG, *MH*, p. 62 ; *WvG*, p. 59-60 :

"Aber noch heute bin ich erstaunt, wieviel wir jungen Burschen durch diese Überspannung der literarischen Leidenschaft damals gewußt haben, wie frühzeitig wir uns kritische Unterscheidungsfähigkeiten durch dies ununterbrochene Diskutieren und Zerfasern angeeignet haben. (...) [Ich] glaube, in meinem ganzen späteren Leben nicht mehr so intensiv gelesen zu haben wie in diesen Schul- und Universitätsjahren."

[315] ZWEIG, *MH*, p. 47 ; *WvG*, p. 45 :

"Schule war für uns Zwang, Öde, Langeweile, eine Stätte, in der man die "Wissenschaft des nicht Wissenswerten" in genau abgeteilten Portionen sich einzuverleiben hatte, scholastisch gemachte Materien, von denen wir fühlten, daß sie auf das Reale und auf unser persönliches Interesse keinerlei Bezug haben konnte."

plus belles poésies que nous trouvions dans des livres empruntés."[316]

Plus encore, il prête aux adolescents le don de "flairer le vent avant qu'il eût passé la frontière"[317], lui-même découvrant Paul Valéry à une époque où il n'était pour ainsi dire pas connu[318], et lisant en cachette, sous son pupitre, Nietzsche et Strindberg (dont "ce brave vieillard [son professeur !] n'avait jamais entendu les noms"[319]). Dans ses souvenirs, Raoul Auernheimer ne s'explique d'ailleurs pas pour quelle raison son ami Zweig brosse un tableau aussi sombre du lycée à Vienne, et précise que ses professeurs n'étaient pas aussi ignorants que Zweig feint de croire, car "ils pouvaient nous apprendre bien des choses."[320] Mais s'il

---

[316] ZWEIG, *MH*, p. 57 ; *WvG*, p. 55 :

"Bei strenger Aufmerksamkeit hätten sie ebenso entdecken müssen, daß in dem Umschlag unserer lateinischen Grammatiken die Gedichte von Rilke steckten und wir unsere Mathematikhefte verwendeten, um die schönsten Gedichte aus geliehenen Büchern uns abzuschreiben."

[317] ZWEIG, *MH*, p. 62 ; *WvG*, p. 60 :

"Wir witterten in der Tat den Wind, noch ehe er über die Grenze kam."

[318] Zweig raconte à propos de Paul Valéry une anecdote amusante (*MH*, p. 62), qui prouve à quel point l'enthousiame et la curiosité intellectuelle du jeune Zweig était réelle:

"Je racontais à mon ami vénéré Paul Valéry à quel point était ancienne ma conscience de son œuvre littéraire, que trente ans auparavant j'avais lu et aimé des vers de lui. Valéry se mit à rire avec bonhommie : "N'essayez pas de m'en faire accroire, mon cher ami ! Mes poèmes n'ont paru qu'en 1916." Mais ensuite il fut bien surpris quand je lui décrivis très exactement le format et la couleur de la petite revue littéraire où nous avions découvert, en 1898, à Vienne, ses premiers vers."

[319] ZWEIG, *MH*, p. 58 ; *WvG*, p. 55 :

"Während der Lehrer über Schillers 'Naive und sentimentale Dichtung' seinen abgenutzten Vortrag hielt, lasen wir unter der Bank Nietzsche und Strindberg, deren Namen der brave alte Mann nie vernommen."

[320] Raoul AUERNHEIMER, *Das Wirtshaus zur verlorenen Zeit, op. cit.*, p. 47 :

"Ich kann mich meinem Freund Stefan Zweig nicht anschließen, der in seiner nachgelassenen "Autobiographie" gegen das österreichische Gymnasium unserer Tage wettert. Ich kann mich nicht erinnern, daß (...) unsere Professoren ausnahmslos Dummköpfe, Pedanten und Sadisten

refuse de reconnaître les bienfaits de l'éducation scolaire, Zweig n'en apprend pas moins par ses lectures personnelles :

> "Et, avant tout nous lisions, nous lisions tout ce qui nous tombait entre les mains. Nous empruntions des livres dans les bibliothèques publiques, nous nous prêtions mutuellement tout ce que nous dénichions."[321]

Malgré un évident enthousiasme pour la culture en général, Zweig est dès son plus jeune âge attiré avant tout par la littérature, mais nullement dans son acception strictement nationale. Bien au contraire, sa curiosité le porte à aller à la découverte d'auteurs étrangers[322] européens (seul l'auteur américain Walt Whitman fait exception), et accorde à la littérature française une attention toute particulière, comme l'indiquent ses lettres, témoignages et journaux. L'apprentissage de la culture européenne passe d'abord, chez Zweig, par une familiarisation avec les auteurs les plus éminents de la littérature française. On voit ainsi se dessiner chez lui -dès avant la première guerre mondiale- les contours d'une Europe de l'esprit, dont l'axe serait l'Allemagne certes, mais aussi la France.

L'apprentissage de la littérature française commence, nous l'avons dit, au cours de ses années de lycée, et Zweig ne se contentera pas de parcourir ces œuvres, mais il connaît un grand nombre de poèmes par cœur :

---

gewesen waren. Es waren recht nette, gebildete Männer unter ihnen, von denen man einiges lernen konnte, und ich habe nicht ungern gelernt."

[321] ZWEIG, *MH*, p. 58 ; *WvG*, p. 56 :

> "Und vor allem, wir lasen, wir lasen alles, was uns zu Händen kam. Aus jeder öffentlichen Bibliothek holten wir uns Bücher, wir liehen einander gegenseitig, was wir auftreiben konnte."

[322] Trait de caractère qui, comme le rappelle Raoul AUERNHEIMER, *op.cit.*, p. 56, est commun à la jeunesse viennoise :

> "...weil alle junge Österreicher jener Tage in erster Reihe ausländische Schriftsteller lasen."

"A l'âge de dix-sept ans, non seulement je connaissais tous les poèmes de Baudelaire ou de Walt Whitman, mais j'en savais par cœur les plus remarquables."[323]

La correspondance comme les comptes rendus[324] en témoignent : Zweig porte une attention soutenue aux grands prosateurs français du dix-neuvième siècle, ainsi qu'aux poètes du dix-neuvième et du tournant du siècle. Si, comme l'écrit Robert Dumont,

"les dernières années de Zweig furent presque entièrement vouées à la préparation de l'important travail sur Balzac dont il voulait faire son *opus maximum*"[325],

son apprentissage littéraire se place pourtant bel et bien d'emblée sous le signe de Balzac[326], qu'il admire infiniment, comme l'indiquent les observations inscrites dans son Journal, et notamment celle-ci :

"Le soir, de nouveau avec Balzac, de qui j'apprends beaucoup."[327]

Nous retrouvons ici, avec le verbe "apprendre", un terme qui appartient une fois encore au champ lexical de l'apprentissage, comme d'ailleurs le titre du recueil *Trois maîtres*[328], dans lequel paraîtra l'étude

---

[323] ZWEIG, *MH*, p. 62 ; *WvG*, p. 60 :

"Ich kannte mit siebzehn Jahren nicht nur jedes Gedicht Baudelaires oder Walt Whitmans, sondern wußte die wesentlichen auswendig..."

[324] Zweig publie, en particulier à partir de 1900, de nombreux compte rendus d'œuvres françaises publiées en allemand : les poèmes de Paul Verlaine (traduits par Otto Hauser - 1900), *Madame Bovary* de Flaubert (traduit par Josef Ettlinger - 1902), les *Trois Contes* de Flaubert (traduits par Paul Adler - 1904), des écrits autobiographiques de Stendhal (rassemblés et traduits par Artur Schurig - 1906) etc...

[325] DUMONT, *op. cit.*, p. 343.

[326] Voir l'article de Joseph STRELKA, "Stefan Zweig, biographe de Balzac", paru dans les actes du colloque tenu à l'université de Metz en décembre 1981, Paris, Didier érudition, 1982, pp. 37-44.

[327] ZWEIG, *Journaux*, p. 73 ; *Tagebücher*, p. 67 :

"Abends wieder ganz still bei Balzac, von ihm zu lernen."

[328] ZWEIG rédigea une introduction à une édition de Balzac *"Balzac : sein Weltbild aus den Werken"*, Stuttgart, Lutz, 1908, qui fut ensuite reprise pour figurer dans le recueil *Drei Meister : Balzac, Dickens, Dostojewski*, Leipzig, Insel, 1920.

consacrée en 1908 à Balzac. A côté de maîtres qu'il a fréquentés de leur vivant, et dont l'influence s'étend -comme dans le cas de Verhaeren- sur plusieurs années, Zweig a eu sa vie durant un autre maître qu'il n'a évidemment pas connu, mais auquel il ne cesse de faire référence dans ses écrits : Balzac. Il lui consacre, à côté d'essais et de comptes rendus[329], une première étude biographique (en 1908) pour le moins intéressante. Là encore, les influences de Taine sont manifestes : plusieurs fois, notre auteur fait référence au philosophe français de manière implicite, comme ici, lorsqu'il explique que

> "tous les hommes dont l'assemblage instable constitue une époque sont également formés par cette époque et que leur morale et leurs sentiments sont, tout comme eux-mêmes, des produits."[330]

Le poète est ainsi "simplement un produit, une créature de son temps"[331], et son œuvre,

> "d'après le mot profond de Taine, est devenue le plus grand magasin de documents humains qu'il y ait eu depuis Shakespeare."[332]

Les recherches faites à l'occasion de sa thèse ont permis à Zweig de se familiariser avec les écrits de Taine, comme par exemple les *Nouveaux essais de critique et d'histoire* (publiés entre 1858 et 1869), qui contiennent en particulier un article sur Balzac. Zweig connaissait parfaitement cet

---

[329] BALZAC, "Anmerkungen zu Balzac", 1906 ; "Balzac Codices vom eleganten Leben", 1912 ; "Besuch bei Balzac", 1914.

[330] ZWEIG, *Essais*, III, p. 75 ; *Drei Meister*, p. 44 :

> "Alle die Menschen, deren Unbeständige Vereinung erst die Epoche ausmacht, ebenso von der Epoche geschaffen werden, daß ihre Moral, ihre Gefühle ebenso Produkte sind wie sie selbst."

[331] ZWEIG, *idem*, p. 75 ; *Drei Meister*, p. 45 :

> "weil er [der Dichter] selbst nur Produkt, Kreatur seiner Zeit ist..."

[332] ZWEIG, *ibidem*, p. 76 ; *Drei Meister*, p. 45 :

> "Und so ist es sein Werk nach dem Dauerwort Taines das größte Magazin menschlicher Dokumente seit Shakespeare geworden."

essai en 1904, puisque, dans une lettre -non publiée- adressée à Paul Remer, il se proposait de traduire "le célèbre essai sur Balzac de Taine"[333]. La "grande"biographie de Balzac, à laquelle notre auteur travailla dans ses dernières années (et qui fut publiée, à titre posthume, en 1947), contient une courte bibliographie portant explicitement mention de l'article "qui fit date"[334] de Taine sur Balzac. Natascha Weschenbach montre, dans son étude consacrée aux relations entre Zweig et Taine, que l'influence du philosophe français est perceptible tant dans les essais sur Balzac et introductions à son œuvre que dans la grande biographie posthume[335]. Nous pouvons cependant noter une prise de distance assez nette avec Taine (mais jamais avec Balzac) dès 1913[336], mais surtout en 1928 :

---

[333] ZWEIG, lettre non publiée, adressée à Paul Remer (éditeur depuis 1904 de la collection "Die Dichtung" chez Schuster & Loeffler, dans laquelle Zweig va publier sa biographie de Verlaine en 1905), collection privée.

[334]ZWEIG, *Balzac, Eine Biographie*, Frankfurt am Main, Fischer, 1989, p. 395 :

> "H. Taine : Sein epochemachender Essai von 1858 in *Essais de Critique et d'Histoire*, Paris."

[335] N. WESCHENBACH, *Stefan Zweig und Hippolyte Taine, op. cit.*, p. 141 :

> "Daß Stefan Zweig sich in seiner Darstellung des Lebens und des Werkes Honoré de Balzacs sowohl in der 1920 veröffentlichten Studie als auch ansatzweise noch in seiner großen *Balzac*-Biographie methodisch wie inhaltlich an Taines Balzac-Essay orientiert, kann hier weiter nicht erstaunen. Man könnte soweit gehen, daß man im Falle "Balzac" von einer nahezu zwangsläufigen, fast schon "vorprogrammierten" Anwendung und Übernahme Tainescher Theorien und Wertungen sprechen kann."

[336] Dans un compte rendu du journal de voyage de Karl SCHEFFLER (*Italien, Tagebuch einer Reise*, Leipzig, Insel Verlag, 1903), publié dans la *NFP* le 26 octobre 1913, Zweig juge d'un regard critique le *Voyage en Italie* de Taine :

> Taine, "der nur Bestätigungen seiner Theorien suchte und alles Neue einzwängte in seinen Gesichtswinkel, statt sein Auge demütig bezwingen zu lassen."

Cette affirmation virulente (et, sans nul doute, injuste), donne à penser que Zweig brûle ce qu'il a adoré.

"Sur une simple remarque faite en passant au sujet de l'influence de la race et du milieu de l'artiste, Taine a construit une hypothèse pesante, poussive."[337]

Si Balzac constitue un pôle d'attraction indéniable tout au long de sa vie[338], Zweig n'en accorde pas moins une grande attention aux autres écrivains français en ce début de siècle, comme par exemple à "l'immortel Maupasssant"[339], Victor Hugo[340], Flaubert bien sûr, qu'il "étudie"[341] (encore une fois, nous sommes en présence du champ lexical de l'apprentissage), et Stendhal[342].

---

[337] ZWEIG, *Essais*, III, *Trois poètes de leur vie* (traduction Alzir Hella) p. 515 ; *Drei Dichter ihres Lebens* [abréviation *DDL*] (1928), Frankfurt am Main, Fischer, 1989, p. 174

"Aus seiner einen, flüchtig hingestrichelten Bemerkung über den Einfluß der Rasse und des Milieus auf den Künstler hat sich Taine eine dickleibige, schweratmende Hypothese geholt."

[338] Comme en témoigne sa femme, Friderike ZWEIG, dans son ouvrage *Stefan Zweig, Wie ich ihn erlebte*, Berlin-Grunewald, F.A. Herbig Verlagsbuchhandlung, 1948, p. 58 :

"Die Beschäftigung mit Balzac überwölbte daher einen Bogen von etwa 32 Jahren."

[339] ZWEIG, *Journaux*, p. 62 ; *Tagebücher*, p. 56 :

"Der unsterbliche Maupassant, dem ich wieder Achtung abgewinne" (20. III. 1913).

[340] Auquel in consacre un article en 1902 : "Victor Hugo als Lyriker". Son journal nous apprend qu'il connait également *La Légende des Siècles*, "œuvre d'une ampleur visionnaire d'une rare puissance..." (*Journaux*, p. 57).

[341] ZWEIG, *Br1*, p. 35 : "bei meinem Flaubert-Studium" (lettre à Leonhard Adelt, du 9 janvier 1902). Zweig publie -avant guerre- des comptes rendus d'œuvres de Flaubert, paraissant en traduction allemande : *Un cœur simple* (en 1904), *L'éducation sentimentale* (en 1905), *La tentation de saint Antoine* (en 1906) et des œuvres posthumes (en 1911).

[342] A défaut de lui consacrer un essai (du moins avant la première guerre mondiale), Zweig fait plusieurs comptes rendus d'œuvres de Stendhal, parues en allemand ("Stendhal : *Bekenntnisse eines Egoisten*", *Das Literarische Echo* n° 8/22, Berlin, 15. VIII. 1906; "*Die Kartause von Parma*", *NFP*, 11. IX. 1906, p. 37 ; "Ausgewählte Briefe Stendhals, 1800-1842", *NFP*, 24. VII. 1913, p. 33). Zweig rédige un essai sur Stendhal en 1927 (paru en 1928 dans l'ouvrage *Drei Dichter ihres Lebens*). Il rencontre à cette occasion nombre de difficultés, comme le rappelle Isabelle Hauser (*in* : *Stefan Zweig, III, Essais*, p. 440) qui souligne en particulier la tendance de Zweig "à forcer le trait sur le cosmopolitisme de Stendhal..." Soulignons cependant le fait que l'intérêt pour Stendhal

L'intérêt de notre auteur va cependant indéniablement vers les poètes "symbolistes et décadents"(pour reprendre une de ses expressions[343]), c'est-à-dire Baudelaire, Rimbaud, et surtout Verlaine. Il semble avoir plusieurs fois le projet d'éditer une anthologie des poètes français[344], mais ce souhait ne se réalisa pas.

### 1. *Baudelaire "revisité" par Vienne.*

Zweig écrivit en revanche de nombreux textes (essais, introduction, biographies) sur ces poètes, et il est tout à fait révélateur qu'il consacre, en 1902, sa toute première étude à Baudelaire[345]. Robert Dumont considère, pour sa part, que,

> "sans apporter rien de nouveau sur un auteur illustre et déjà abondamment commenté en Autriche et en Allemagne, ces pages témoignent de qualités de style et de jugement assez rare chez un jeune homme de vingt et un ans, et surtout ce don de communier avec une pensée étrangère, *die Einfühlung*, auquel Zweig devra par la suite ses plus brillants essais."[346]

---

reste tout à fait ponctuel ; l'étude de 1928 "reste isolée dans son œuvre." (Dumont, *op. cit.* p. 271-272).

[343] ZWEIG, lettre adressée en février 1904 à Paul Remer, collection privée :
"Französische Symbolisten und Dekadenten".

[344] ZWEIG, lettre à Paul Remer, *op. cit* :
"Zwar kann ich vor Juli [1904] nichts in Angriff nehmen - dann aber will ich Ihnen einen Verlaine oder einen Band 'Französische Symbolisten und Dekadenten' gerne schreiben."
Au début de l'année 1913, Zweig ébauche quelques projets dans son journal et évoque son souhait d'éditer "Die französische Anthologie" (*Tagebücher*, 3-6 Januar 1913, p. 38). Ce projet resta à l'état d'ébauche.

[345] *Baudelaire, Gedichte in Vers und Prosa*, traductions de Camill Hoffmann et Stefan Zweig, avec une introduction de Stefan Zweig, Leipzig, Seemann, 1902 ; repris dans *Zeiten und Schicksale : Aufsätze und Vorträge aus den Jahren 1902-1942* [abréviation *ZS*], *op. cit.*, pp. 185-197.

[346] DUMONT, *op. cit.*, p. 18-19.

Pour n'être pas neuve, cette étude nous semble cependant comporter quelques caractéristiques tout à fait révélatrices du jeune Zweig. Nous pouvons constater en particulier que Baudelaire y est abordé par le biais de la comparaison avec d'autres écrivains, afin de souligner l'analogie entre lui et eux, ou, au contraire, les différences qui le séparent de ces autres auteurs. Nous trouvons ici, par exemple, une mise en opposition radicale[347] de Baudelaire avec Verlaine (le premier étant "conscient"et l'autre "naïf"), mais il est étonnant de ne trouver aucune allusion à la prosodie chez Baudelaire, alors que notre auteur est par ailleurs séduit par la musicalité du vers verlainien. D'autre part, les comparaisons ne se font pas dans le cadre restreint de la littérature nationale (Baudelaire/Verlaine, par exemple), car Zweig établit des liens entre l'auteur qu'il étudie et d'autres écrivains européens. Cette caractéristique, présente dans ce premier texte, se retrouvera par la suite dans tous les essais de Zweig ; Jens Peter Jacobsen, Nietzsche, E.A. Poe, Mallarmé et Stefan George sont ici évoqués, ce qui manifeste non seulement une connaissance étendue des lettres européennes, mais aussi la volonté délibérée de concevoir la littérature selon des critères supranationaux.

Et pourtant, malgré le désir de Zweig de ne pas envisager l'œuvre de Baudelaire dans une acception strictement nationale, il ne peut s'empêcher de dépeindre le poète parisien comme un représentant de la Vienne fin-de-siècle. Baudelaire semble ici être tout droit issu d'un roman ou d'une nouvelle de Zweig ou de Schnitzler, dans lesquels les héros sont

---

[347] Zweig écrit à ce propos :

> "Zu seiner Charakterisierung stellt man Baudelaire besonders gerne in Deutschland mit seinem kongenialen Zeitgenossen Paul Verlaine zusammen, obwohl ein schärferer Gegensatz kaum denkbar ist. Kaum eine flüchtige Ähnlichkeit ist vorhanden, weil es keine Vergleichspunkte zwischen dem naiven und dem bewußten Dichter gibt." (*ZS*, p. 196).

d'une sensibilité exacerbée et d'une nature nerveuse et délicate[348]. On a affaire là à une caractéristique prégnante des écrits de Zweig, car, de la même manière, Franz Servaes[349] (ami de longue date de notre auteur) regrette -en 1911- qu'il ait par trop "verwienert"[350] Verhaeren.

## 2. *Rimbaud, l' Européen malgré lui.*

Autre sujet d'étude dans ces années, Rimbaud. Ici, pour être exact, il faut souligner que Zweig a été fasciné par le poète, certes, mais surtout par l'homme, pour lequel la littérature n'était que le moyen d'exprimer sa révolte et son besoin d'action. Selon Robert Dumont, Zweig aurait même voulu consacrer à Rimbaud un livre, mais, "sollicité simultanément par Verhaeren et Marceline Desbordes-Valmore, il y renonce."[351] En 1907, il rédige la préface d'une traduction allemande des poésies de Rimbaud[352], texte dans lequel il est souvent fait mention de l'Europe, mais d'une manière aussi imprécise que dans les études précédemment évoquées.

---

[348] ZWEIG, "Baudelaire", *ZS*, p. 185 :

> "Denn er [Baudelaire] repräsentiert das verfeinerte raffinierte Individuum, in dem sich die sensitive Schwäche und Depravation einer kranken Kultur in tausendfachen Nuancierungen widerspiegelt. Sein Nervensystem ist ungemein feinfühlig. Er empfindet die verzitterndsten Sinnessensationen, die in den Tiefen strömen und zu denen nicht mehr der Intellekt, sondern nur ein geschärfter Instinkt führt, mit fast krankhafter Genauigkeit und reproduziert sie mit rücksichtsloser Schärfe."

[349] Franz SERVAES (1862-1947), auteur de récits et pièces de théâtre, feuilletoniste à la *Berliner Vossischer Zeitung* puis à la *Neue Freie Presse*.

[350] Terme impossible à traduire, mais qui signifie en somme que Zweig attribue à Verhaeren des caractéristiques viennoises ; Servaes, compte rendu des *Ausgewählte Gedichte* de Verhaeren, *NFP*, 19. II. 1911.

[351] DUMONT, *op. cit.*, p. 101.

[352] *Arthur Rimbaud : Leben und Dichtung*, traduction de K. L. AMMER [*i.e.* Karl Klammer], avant-propos de Stefan Zweig, Leipzig, Insel, 1907 ; repris dans *ZS*, pp. 198-209.

D'emblée, l'intérêt de Zweig se porte sur le personnage révolté et avide d'action qu'était Rimbaud, pour lequel l'Europe était trop "étroite"("eng"), un véritable "pénitencier"("Zuchthaus")[353] qu'il fallait quitter à tout prix. Zweig est ainsi confronté pour la première fois à un auteur pour lequel l'Europe n'est nullement un idéal, mais provoque tout au contraire une répulsion. Comme Zweig, Rimbaud prend la fuite, mais hors des frontières de l'Europe, allant tel un "nomade"[354] d'un pays à l'autre et ne s'installant jamais nulle part. Il est pour notre auteur un "cosmopolite"[355] d'autant plus étonnant qu'il méprise toute culture européenne[356] : il se situe donc à l'exact opposé des cosmopolites que l'on rencontre dans les nouvelles de Zweig, et qui parcourent l'Europe tels des "pirates", à la recherche des trésors culturels[357]. Pour la première -et dernière- fois, les termes de cosmopolitisme et d'Europe sont parfaitement antithétiques sous la plume de Zweig. Rimbaud, explique celui-ci, "préférait vivre au milieu de nègres stupides que parmi des

---

[353] ZWEIG, "Rimbaud", *ZS*, p. 198. Un peu plus loin dans le texte, Zweig décrit la fuite de Rimbaud hors de l'Europe comme "hors d'une prison" ("wie aus einem Gefängnis", p. 200).

[354] ZWEIG, *ibidem*, p. 202 : "Nomaden".

[355] ZWEIG, *ibidem*, p. 202 : "Kosmopolit". Peu soucieux de donner à ce terme une définition exacte, il semblerait que Zweig considère le cosmopolite ici comme celui qui se détermine à "un habituel et volontaire exil hors du pays natal" (P. Bourget, *Cosmopolis*, Paris, Alphonse Lemerre Éditeur, 1894, p. II) et non comme une grande âme qui embrasse "tout le genre humain dans [sa] bienveillance." (Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Garnier, 1971, p. 220.)

[356] ZWEIG, *ibidem*, p. 202-203 :

> "Arthur Rimbaud wäre schon merkwürdig allein durch die Tatsache seines Lebens, durch die brüske Verachtung aller Kultur, durch die Überwindung alles Europäertums..."

[357] ZWEIG, "Sommernovellette", *in : Phantastische Nacht, op. cit.*, p. 7 :

> [Er war] "heimatlos in dem edleren Sinne derer, die Wikinger und Piraten der Schönheit, aller Städte Kostbarkeiten im räuberischen Flug in sich versammelt haben."

Européens"[358], et ce mode de vie aussi peu conventionnel et presque barbare ne laisse pas d'étonner le biographe. Le désir de puissance de Rimbaud est, d'un certain point de vue, comparable à celui de Balzac à ses yeux[359]. D'autres parallèles se multiplient dans ce texte pour tenter de cerner la personnalité et la vitalité du poète : Walt Whitman, Blake, Faust, Zarathoustra et les "extases dionysiaques de Nietzsche"[360]. Robert Dumont suggère avec justesse que le poète français semble être pour Zweig "une sorte d'illustration du Surhomme nietzschéen dans sa solitude et son défi tragique."[361] Notre auteur multiplie ainsi les allusions aux représentants les plus fameux de la culture européenne, comme par défi et pour ancrer -malgré lui- l'œuvre de Rimbaud dans une tradition spécifiquement européenne. Certes, Zweig souligne le fait que Rimbaud semble avoir

> "surmonté tout européanisme, par sa vie purement instinctive au milieu des sphères de la morale, par son individualisme indomptable."[362]

Mais presque aussitôt il mentionne qu'on ne saurait le comparer qu'aux plus célèbres figures -réelles ou mythiques- de la civilisation européenne : Rimbaud est, nous dit-il, "comme Faust"[363], il est également un "conquistador, un fort qui s'en va n'importe où, les mains vides et le

---

[358] ZWEIG, "Rimbaud", *ZS*, p. 203 :
"Unter dummen Negern lebte er [Rimbaud] lieber als mit Europäern."

[359] ZWEIG, *ibidem*, p. 201 :
"Einmal träumt er noch den Gedanken der Macht, den Rausch Balzacs..."

[360] ZWEIG, *ibidem*, p. 206 : "wie die dionysischen Ekstasen Nietzsches".

[361] DUMONT, *op. cit.*, p; 103.

[362] ZWEIG, "Rimbaud", p. 203 :
"durch die Überwindung alles Europäertums, durch ein rein instinktives Leben inmitten der Moralsphären, durch seinen Individualismus..."

[363] ZWEIG, *ibidem*, p. 209 : "wie Faust".

cœur ardent"[364], et "il se précipite, météore solitaire, à travers la civilisation, tel un Kaspar Hauser"[365]. Son œuvre, nous l'avons vu, évoquerait quant à elle Nietzsche, Blake et Walt Whitman : comparaisons flatteuses, car Zweig éprouve à leur égard une très grande admiration, toujours renouvelée. Aucune de ces références n'appartient cependant à la culture française à proprement parler (mis à part Balzac et sa volonté de puissance). Il ne faut cependant pas voir là une inconséquence de Zweig, car son dessein est aussi de montrer que l'œuvre de Rimbaud

> "déferle, vague germaine et barbare, dans la haute civilisation gallo-romaine, comme, au temps des Grandes Invasions, les peuples vigoureux du Nord pénétraient à Rome ou à Byzance."[366]

L'allusion faite ici par l'auteur n'offre rien de nouveau par rapport à ses textes de tonalité "européenne". En effet, sous couvert de comparer la production du poète à cet événement qui marqua les origines de l'Europe, il oppose une nouvelle fois -implicitement- la France et l'Allemagne :

> "Malgré toute sa sympathie pour la culture française, Zweig, on le voit, reste encore impressionné par le mythe de la vigueur germanique contrastant avec une prétendue décadence latine. Il interprète dans le même esprit la fameuse déclaration de Rimbaud se réclamant de ses ancêtres gaulois : "J'ai de mes ancêtres gaulois l'idolâtrie et l'amour du sacrilège - oh, tous les vives, colère, luxure- surtout mensonge et paresse." Passage qu'il cite *in extenso*."[367]

---

[364] ZWEIG, *ibidem*, p. 200 :
"Konquistador ist er : der Starke, der mit leeren Händen und heißem Herzen auszieht, irgendwohin."

[365] ZWEIG, *ibidem*, p. 202 :
Er stürzt "ein einsamer Meteor, in die Kultur, wie Kaspar Hauser..."

[366] ZWEIG, *ibidem*, p. 204 :
"Germanisch und barbarisch bricht [seine Dichtung] in die gallische Hochkultur ein wie in Völkerwanderungszeiten die wandernden Kraftvölker des Nordens in Rom oder Byzanz."

[367] DUMONT, *op. cit.*, p. 102.

Impitoyable et brutal, Rimbaud l'est également, pour Zweig, dans ses rapports à la littérature (et à l'art en général), qu'il considère comme une simple "soupape pour déverser l'excès de vitalité qui l'oppressait"[368]. Il n'aura pour elle que mépris : jamais elle ne prendra possession de lui, c'est lui au contraire qui, tel un barbare,

> "l'empoigna, lui fit violence, et puis, lorsqu'elle n'eut plus rien à lui donner, la repoussa et n'y toucha jamais plus."[369]

Et, malgré cette violence, ce "desperado de l'instinct"[370] fut un poète, et même "l'un des plus grands en France"[371], dont le génie procède d'un sentiment d'extrême liberté, du refus absolu de toute forme d'entrave, et d'une intuition hallucinante ("Einfühlungsvermögen", p. 204). Ainsi notre auteur considère-t-il "Le Bateau ivre"comme l'un des poèmes les plus remarquables de la littérature française[372], et "Sensation"comme le "plus

---

[368] ZWEIG, "Rimbaud", p. 199 :

> "Die Poesie war ihm nichts. Nur ein Befreiungsversuch, ein Ventil für die drändende überschüssige Vitalität."

[369] ZWEIG, *ibidem*, p. 209 :

> [Beispiellos ist,] "daß er sich ihr nicht hingab, sondern sie an sich riß, vergewaltigte und dann, als sie nichts mehr für ihn hatte, wegwarf und nie wieder anrührte..."

Il est tout à fait révélateur de noter l'usage répété de ce viol métaphorique, perpétré par Rimbaud sur la littérature et la poésie. On trouve dans le même texte le passage suivant :

> "Brutal faßt er die Poesie an und nicht durch zärtliche Liebe zwingt er ihre Hingabe, sondern durch harten Griff" (p. 203).

De manière générale, Rimbaud est présenté comme un être extrêmement viril, un "surmâle" presque, "l'époux infernal" de "Verlaine le rêveur, la femme..." (p. 202), qu'il assomma d'ailleurs à Stuttgart d'un coup de canne.

[370] ZWEIG, *ibidem*, p. 203 :

> "Ein Desperado des Instinktes."

[371] ZWEIG, *ibidem*, p. 201 :

> Rimbaud, der "ein Dichter (und einer der größten in Frankreich) war."

[372] ZWEIG, *ibidem*, p. 199 :

beau poème en langue française"[373], mais la manière dont Zweig situe l'œuvre renvoie aussi à un autre aspect de sa conception européenne : il y voit en effet également le "plus beau poème allemand de langue française"[374]. Cette dernière assertion, pour le moins étonnante *a priori*, peut se comprendre par référence à la littérature romantique allemande, dont l'univers présente bien des points communs avec celui de ce texte : on y rencontre en effet le motif du voyageur solitaire, errant à travers une nature en harmonie avec lui-même[375]. Cette nature est cependant plutôt suggérée que décrite précisément, afin d'en dégager une émotion, un état d'âme. Par leur rythme, l'harmonie de leurs sonorités, les vers de Rimbaud ne sont pas sans évoquer la musicalité des poèmes d'Eichendorff, dans lesquels est souvent exprimée la nostalgie et le désir indéfinissable ("Sehnsucht") de parcourir le monde, tel un nomade. Dans

---

'Das trunkene Schiff', "das mir und manchen als das bedeutendste Gedicht der französischen Literatur erscheinen will."

[373] ZWEIG, *ibidem*, p. 207 :

"Mit fünfzehn Jahren hat er 'Sensation' [Empfindung] geschrieben, das schlicht schönste Gedicht der französischen Sprache."

[374] ZWEIG, *ibidem*, p. 199 :

"Das schönste deutsche Gedicht der französischen Sprache" (c'est nous qui soulignons).

[375] A la différence des grandes hymnes de Goethe (écrites dans la période "Sturm und Drang") qui s'inscrivent dans la tradition différente et très ancienne (biblique et aussi antique : voir VIRGILE, *Énéide*, X, 803-808) du motif du voyageur surpris par les intempéries en pleine nature. Goethe - que l'on nommait aussi "der Wanderer"- raconte dans le livre XII de *Dichtung und Wahrheit* dans quelles circonstances il écrivit le poème "Wandrers Sturmlied", en 1772 :

"Mehr als jemals war ich gegen offene Welt und freie Natur gerichtet. Unterwegs sang ich mir seltsame Hymnen und Dithyramben, wovon noch eine, unter dem Titel "Wandrers Sturmlied", übrig ist. Ich sang diesen Halbunsinn leidenschaftlich vor mich hin, da mich ein schreckliches Wetter unterwegs traf, dem ich entgegengehn mußte."

On pense également aux poèmes "An Schwager Kronos" (1774), ou encore "Harzreise im Winter" (1777), qui fut mis en musique par J.-F. Reichhardt (1752-1814) et surtout Johannes Brahms (*Rhapsodie pour alto, chœur d'hommes et orchestre*, op. 53). La musique de Brahms a su mettre en relief le caractère pathétique et désespéré de cette marche, dans un décor hivernal particulièrement lugubre.

le *Taugenichts* comme dans "Sensation", nulle trace d'inquiétude ou de tourments[376], seule l'envie de "pouvoir partir ainsi / Dans cette merveilleuse nuit d'été"[377] ou "Par les soirs bleus d'été"[378]. Au vu de ces ressemblances frappantes entre le poème de Rimbaud et la poésie allemande, Zweig s'est cru autorisé à le rattacher à une tradition littéraire germanique ; mais il se reprend ensuite, quelques lignes après, et parle cette fois du "plus beau poème en langue française". La prédilection affichée de notre auteur pour ces vers (comme les comparaisons faites dans son introduction) est, en soi, particulièrement intéressante, car elle nous montre combien Zweig aime retrouver la familiarité dans l'altérité. Ce qu'il célèbre chez autrui, ce ne sont pas tant la singularité et la modernité que les correspondances avec les lettres allemandes. Ainsi Zweig choisit-il de ne traduire que le seul poème "Sensation" en allemand[379] ; ainsi l'introduction se clôt-elle par la comparaison de Rimbaud et de Faust, qui tous deux écrivirent dans le "Livre de la Vie - d'une plume d'acier, en caractères indélébiles- : 'Au commencement était l'action'"[380].

---

[376] Ce qui est une singularité, car le thème du voyage est souvent associé, dans la littérature d'expression allemande (et chez Zweig également) à l'idée d'errance, de solitude et d'interrogation inquiète. Et ce sont ces poèmes justement qui ont tant inspiré Schubert en particulier.

[377] Joseph von EICHENDORFF, "Sehnsucht" (1834), extrait des *Wanderlieder* :

"Ach, wer da mitreisen könnte
In der prächtigen Sommernacht!"

[378] Rimbaud, "Sensation", *Poésies*.

[379] Rimbaud, "Empfindung", poème publié dans *Gesellschaft*, München, 16 : 19, octobre 1900, pp. 47-48. Le choix est d'autant plus révélateur qu'il s'agit là d'un poème qui ne compte pas parmi les plus caractéristiques de l'art poétique de Rimbaud, mais qui reste un brillant essai de jeunesse.

[380] ZWEIG, "Rimbaud", p. 209 :

"...und dafür -mit eisernem Riß und unauslöschlichen Farben- ins Buch des Lebens schrieb : 'Im Anfang war die Tat.'"

"Le Bateau ivre" cependant n'est nullement présenté comme le produit d'influences germaniques, puisque Zweig affirme que ce "poème immortel flotte, tel le drapeau rouge de l'anarchie, au-dessus de l'art lyrique français."[381] L'analyse de ce texte met l'accent sur l'aspect prophétique des vers de Rimbaud qui annoncent le désenchantement et la désillusion, alors que le poète s'apprête seulement à embarquer pour de nouveaux horizons :

> "Au fond, ce rêve, c'est déjà l'accomplissement de son destin. (...) Son existence future se trouve dans ce poème, elle transparaît déjà dans les autres comme à travers la matité de verres colorés."[382]

Le parcours du bateau qui descend les fleuves sans "haleurs"ni entraves ("J'étais insoucieux de tous les équipages") symbolise la liberté au sein de la nature[383]. Tout au long du poème, Rimbaud évoque ses visions d'horizons lointains et exotiques, de mers inconnues de lui (qui n'avait jamais navigué à l'époque que sur la Meuse...), qui forcent l'admiration de Zweig. Ces hallucinations et images aboutissent

---

381 ZWEIG, *ibidem*, p. 208 :

> "Und wie die rote Fahne der Anarchie weht über der französischen Lyrik sein ewiges Gedicht 'Le bateau ivre'..."

382 ZWEIG, *ibidem*, p. 208 :

> "Der tiefe Kern dieses Traumes ist schon die Vorahnung des später erfüllten Schicksals. (...) Sein künftiges Leben stand in diesem Gedicht, stand schon in anderen wie durch mattfarbige Scheiben leuchtend."

A la différence de Zweig, le critique Étiemble considère pour sa part que Rimbaud "était un virtuose du pastiche et voulait se voir imprimé au *Parnasse contemporain*, [et] développe tout uniment l'un des symboles favoris des Parnassiens." (Étiemble, *Le mythe de Rimbaud*, Paris, Gallimard, 1952, p. 81).

383 On retrouve ici le motif très répandu de l'embarcation ballotée par la nature déchaînée :

> "La tempête a béni mes éveils maritimes.
> Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
> Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
> Dix nuits, sans regarder l'œil niais des falots." (v. 13-16)

cependant à un constat d'échec et à la désillusion[384] : malgré sa volonté affichée de vivre en toute liberté, le bateau (qui se confond ici avec Rimbaud) aspire à mettre un terme à cette vie d'aventure et d'ivresse. Le poète, qui croyait avoir surmonté toute forme d'"européisme"[385], n'a pourtant réussi à se couper des "liens profonds, [des] racines invisibles"[386] qui le rattachent à "la vie", c'est-à-dire, ici, à la civilisation européenne. Zweig évoque alors, en fin de démonstration, le vers de Rimbaud situé à la fin du "Bateau ivre" :

"Je regrette l'Europe aux anciens parapets ! "

Le "poète aux semelles de vent" pressent-il que sa frénésie de voyages, qui longtemps l'a mené à travers le monde, aboutira à un retour désenchanté en Europe ? Rimbaud a eu la tentation de fuir la civilisation, mais Zweig s'attache à montrer, au fil de son introduction, dans quelle mesure le poète français échoue dans cette entreprise, et demeure malgré lui "européen", fils d'une vieille civilisation et incapable de s'y arracher.

### 3. *Verlaine, l'Allemand.*

S'il connaît et apprécie l'œuvre de Baudelaire et Rimbaud, c'est pourtant avec Verlaine que Zweig ressent le plus d'affinités. Dans ses jeunes années, il éprouve pour le poète une dévotion un peu naïve, voire ridicule. Notre auteur raconte ainsi, dans *Le Monde d'hier,* comment il se

---

[384] On songe ici au vers de BAUDELAIRE, dans "Le voyage" :

"Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!"

[385] ZWEIG, "Rimbaud", p. 203 : "Die Überwindung alles Europäertums".

[386] ZWEIG, *ibidem,* p. 208 :

"Und doch ist er irgendwie innig mit dem Leben verkettet, in verborgendsten Wurzeln."

précipita à son arrivée, lors de son premier séjour à Paris, au Quartier Latin :

> "Dès le premier soir, je m'étais installé au Café Vachette et, plein de vénération, m'étais fait montrer la place de Verlaine et la table de marbre sur laquelle, dans son ivresse, il frappait toujours avec irritation de sa lourde canne pour imposer le respect. Et moi qui étais hostile à l'alcool, j'avais bu en son honneur un verre d'absinthe, bien que ce breuvage verdâtre ne fût pas du tout à mon goût."[387]

L'admiration qu'éprouve Zweig pour Verlaine n'est nullement l'expression d'un esthétisme stérile, mais se prolonge bien plutôt dans une intense activité de médiateur littéraire, qui, sous ses multiples formes, constitue un nouvel aspect de la "défense et illustration" de l'Europe. Ici, force est de constater que Stefan Zweig ("le meilleur ami allemand de Verlaine", lit-on en 1933, dans un ouvrage consacré à la réception de Verlaine[388]) a accompli une œuvre de médiateur tout à fait remarquable par sa continuité : débutée à l'extrême fin du siècle dernier, alors que l'auteur autrichien faisait ses premiers pas dans la littérature, elle se poursuit jusqu'à sa mort, en 1942.

Il ne se contente pas de traduire le poète dès avant la première guerre mondiale, mais il en esquisse également des portraits psychologiques, dans lesquels il analyse non pas tant ses œuvres que sa biographie, ainsi que le processus de la création littéraire.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire d'évoquer en quelques mots la réception de Verlaine en terre germanique, afin de pouvoir apprécier

---

[387] ZWEIG, *MH*, p. 160 : *WvG*, p. 158.

[388] Jolán GEDEON, *La fortune intellectuelle de Paul Verlaine (France, Allemagne, Autriche, Hongrie)*, Szeged, 1933, p. 48.

l'éventuelle singularité de Zweig. Comme on le sait, Verlaine bénéficia dans les pays d'expression allemande d'une audience et d'un succès tout à fait remarquables, comme en témoigne en particulier le nombre considérable de traductions publiées au tournant du siècle. Verlaine figure dans la plupart des anthologies poétiques, ses poèmes sont tous traduits de nombreuses fois, et nul critique ou écrivain ne doute de l'importance de son œuvre. Mais cet engouement tout à fait extraordinaire peut certainement s'expliquer par le fait que la critique allemande en général considère Verlaine comme le plus "germanique des poètes français"[389]. On estimait à tout le moins que Verlaine avait une âme allemande, bien qu'il écrivît en français, et que sa poésie était "le produit de l'âme germanique"[390].

Zweig n'hésita pas à joindre sa voix au chœur des critiques qui "germanisaient"sans vergogne le poète, se fondant en cela sur deux arguments pour le moins spécieux : il démontre dans un premier temps que Verlaine, de par son lieu de naissance[391] et de par ses origines familiales[392], était pour ainsi dire allemand. Dans une lettre adressée à Richard Dehmel[393], il n'hésite pas à employer l'adjectif possessif de la première personne ("notre grand poète") pour évoquer Verlaine. Le

---

[389] Otto HAUSER, *Baudelaire et Verlaine*, Berlin, Behr, 1900, p. 57.

[390] Otto HAUSER, cité par Jolán GEDEON, *op. cit.*, p. 81.

[391] ZWEIG, *Verlaine*, Berlin/Leipzig, Schuster & Loeffler, 1905, pp. 18-19 :

> "Paul Marie Verlaine (...) ist 1844 zu Metz als Sohn eines französischen Geniehauptmanns geboren; der Abstammung nach ist er jedoch nicht Elsässer, sondern Lothringer : immerhin aber Deutschland nahe genug, um in seinem Blute die heimliche Befruchtung deutscher Liedkunst zu tragen."

[392] ZWEIG, *Gedichte von Paul Verlaine : Eine Anthologie der besten Übertragungen*, Berlin/Leipzig, Schuster & Loeffler, 1902. Zweig rédigea une introduction, mais ne publia que trois de ses propres traductions dans cette anthologie. Extrait p. 15 :

> "Verlaine, der Dichter, dessen Vorfahren Deutsche gewesen..."

[393] ZWEIG, *Br 1*, p. 40 : "unser großer Dichter."

deuxième argument, récurrent sous la plume de Zweig (et de nombre de ses collègues), se fondait sur la conviction qu'il existait de véritables "affinités électives" entre le poète français et l'âme allemande. Verlaine est, écrit-il en 1902, "le poète français le plus proche de l'Allemagne"[394], où d'ailleurs il n'est pas considéré comme un "étranger", car son art serait plus germanique que français[395].

Cependant, un autre aspect important de la réception verlainienne en pays germanophone allait à l'encontre de ces tentatives de "germanisation" du poète. Certains critiques -dont le plus célèbre fut sans nul doute Max Nordau[396]- ne pouvaient en effet revendiquer, en bons nationalistes qu'ils étaient, un Verlaine qui manifestait tous les signes de "décadence" de la race gauloise. Nordau, dans son livre publié en 1892 en Allemagne, et bientôt traduit en français, considérait les symbolistes français comme une bande de "dégénérés"[397]. Il était donc logique, dans cette perspective, qu'il trouvât réunis "d'une manière étonnamment

---

[394] ZWEIG, *ibidem*, p. 40 :

> Verlaine, "der Deutschland wesensverwandtesten aller französischen Dichter."

[395] ZWEIG, introduction à l'anthologie de 1902, *op. cit.*, p. 19 :

> "Verlaine ist schon lange in Deutschland kein Fremder mehr. Man hat ihn hier vielleicht rascher und leichter begriffen als in Frankreich, weil seine Kunst mehr germanische Liedkunst war als französische."

[396] Max NORDAU, *Entartung*, 1892.

[397] Max NORDAU, *Dégénérescence*, Paris, Félix Alcan Éditeur, 1895, traduit par Auguste Dietrich, tome 1, p. 180 :

> "Les 'Symbolistes' sont un exemple remarquable de cette formation de bandes dans laquelle nous avons vu une particularité des dégénérés. Ils réunissaient à la fois tous les signes caractéristiques des dégénérés et faibles d'esprit : la vanité sans borne et l'opinion exagérée de leur propre mérite, la forte émotivité, la pensée confuse et incohérente, le caquetage (la "logorrhée" de la psychiatrie), l'inaptitude complète au travail sérieux et soutenu."

complète tous les stigmates physiques et intellectuels de la dégénérescence"[398] chez Verlaine.

Ici encore, Zweig fait chorus dans l'introduction de son anthologie de 1902, car il y considère Verlaine comme le parfait représentant

> "d'une culture, d'un type national et de cette génération qui a inventé le terme de décadence pour se l'attribuer"[399],

et cela n'a rien d'un compliment.

Dans un article récent[400], Hermann Wetzel souligne que Zweig rivalise avec le même Nordau dans le portrait physique qu'il brosse de Verlaine en 1902 :

> "Pas un cheveu sur le crâne chauve et anguleux que l'on allait considérer ultérieurement comme présentant tous les signes typiques de la dégénérescence."[401]

Notre auteur ne manifeste par conséquent, dans un premier temps, guère d'originalité dans les jugements qu'il porte sur le poète, dans la mesure où ses écrits reflètent les deux tendances principales -et contradictoires- de la critique allemande (germanisation et dégénérescence).

Rendons-lui justice cependant, en rappelant qu'il prend rapidement des distances avec ces clichés, qu'il ne tardera pas à réfuter ouvertement : ainsi se démarque-t-il de l'interprétation de Nordau dès sa biographie de Verlaine, publiée en 1905[402].

---

[398] Max NORDAU, *Dégénérescence*, Paris, tome 1, p. 213.

[399] ZWEIG, introduction à l'anthologie, 1902, p. 8 :

> "den Herzschlag einer Kultur, eines nationalen Typs und jener Generation, die den Namen der Dekadence für sich selbst gefunden hat."

[400] Hermann H. WETZEL, *Verlaine et les poètes de langue allemande*, conférence prononcée à Paris, en avril 1996, à la Sorbonne. Essai en cours de publication.

[401] ZWEIG, introduction à l'anthologie de 1902, p. 18 :

> "Kein Haar stand mehr auf dem kahlen eckigen Schädel, welchem man später alle typischen Degenerationsmerkmale nachgewiesen hat..."

[402] ZWEIG, *Verlaine*, 1905, p. 77 :

A partir de 1905, il s'interroge par ailleurs sur la présence d'une éventuelle spiritualité chez Verlaine, spiritualité qui ne serait pas tant l'expression de la foi religieuse (à laquelle Zweig n'est absolument pas sensible) qu'un élément immatériel, un "ferment"[403] qui mettrait les âmes en effervescence et inciterait l'homme à "sortir de lui-même"[404], pour se jeter "dans l'infini, dans l'élémentaire"[405]. Cette manifestation de la spiritualité, à laquelle il donne le nom de "démon", constitue pour lui l'origine véritable de la création littéraire ; il va lui consacrer de nombreux écrits, et en vient par là même à considérer Verlaine sous un angle nouveau.

Entre deux rééditions d'anthologies verlainiennes, Zweig se passionne en effet pour la spiritualité chez les écrivains et poètes, lorsqu'elle se manifeste sous la forme de cette puissance supérieure qui les mène à la création. Il explique :

> "Tout ce qui nous pousse nostalgiquement et curieusement au delà de notre moi, de nos intérêts personnels, nous le devons au démon qui est en nous..."[406]

Plus loin, il précise :

---

"diese [Musik der Seele] muß darum eine Fremdes bleiben für kaufmännische, scharfsinnige Intelligenz à la Max Nordau, die bei Versen gewissermaßen vom Bruttogewichte des reinen Wertes das Netto des gedanklichen, in klarer Prosa niederzuschreibenden "Inhalts" abziehen möchte."

[403] ZWEIG, *Essais*, III, édition préfacée, établie et annotée par Isabelle Hauser, Paris, La Pochotèque, 1996, p. 200 ; ZWEIG, *Der Kampf mit dem Dämon, (Baumeister der Welt, Versuch einer Typologie des Geistes)*, première publication à Leipzig, Insel, 1925 ; édition utilisée : *Der Kampf mit dem Dämon* [abréviation *KD*], Frankfurt am Main, Fischer, 1991, p. 11: "Gärungsstoff".

[404] ZWEIG, *Essais*, III, p. 200 ; *KD*, p. 11 : "aus sich selber heraus".

[405] ZWEIG, *Essais*, III, p. 201 ; *KD*, p. 11 : "ins Unendliche, ins Elementarische".

[406] ZWEIG, *Essais*, III, p. 201 ; *KD*, p. 12 :

"Alles, was uns über unser Eigenwesen, unsere persönlichen Interessen spürerisch, abenteuerlich ins Gefährliche der Frage hinaustreiben danken wir dem dämonischen Teile unseres Selbst."

"Tout esprit créateur est donc inévitablement amené à entrer en lutte avec son démon... Il n'existe pas de grand art sans la présence du démon. .."[407]

Zweig se livre, dans son fameux essai *Le Combat avec le démon*[408], à une réflexion sur la création littéraire chez trois auteurs asservis et terrassés par leur démon, Kleist, Nietzsche et Hölderlin, auxquels il oppose implicitement la figure de celui qui a su le maîtriser : Goethe, comme nous le verrons plus tard. L'étude de la vie et de l'œuvre de ces quatre écrivains -tous issus de pays d'expression allemande- lui permet d'affirmer qu'

"il n'y a pas de grand art sans inspiration, et toute inspiration émane d'un au-delà inconscient, d'une intuition qui dépasse l'intelligence."[409]

Zweig évoque longuement la tendance "communicative" de Verlaine[410], son besoin de s'épancher et de se raconter, qui fait de lui "le plus subjectif"[411] des poètes. Et pour mieux faire sentir la singularité de Verlaine, il le compare à d'autres poètes :

---

[407] ZWEIG, *Essais*, III, pp. 201-202 ; *KD*, p. 13-14 :

"So gerät jeder geistige, jeder schöpferische Mensch unverweigerlich in den Kampf mit seinem Dämon. (...) Es gibt keine große Kunst ohne Dämonie."

[408] Stefan ZWEIG, *Der Kampf mit dem Dämon : Hölderlin, Kleist, Nietzsche,* Leipzig, Insel, 1925 (l'ouvrage est dédié à Sigmund Freud).

[409] ZWEIG, III, *Essais*, p. 202 ; *KD*, p. 14 :

"Es gibt keine große Kunst ohne das Inspirative, und alles Inspirative strömt wieder aus einem unbewußten Jenseits, einem Wissen über der eigenen Wachheit."

[410] ZWEIG, "Paul Verlaines Leben", *MS*, p. 141 :

"Er war ein Dichter in Goethes Sinn eine durchaus kommunikative Natur."

[411] Stefan ZWEIG, *Paul Verlaines Gesammelte Werke in zwei Bänden*, Leipzig, Insel, 1922 ; nouvelle publication dans ZWEIG, *Menschen und Schicksale* [abréviation *MS*], Frankfurt am Main, Fischer, 1989, p. 138 :

[der Hang zum Selbstvertrauen,] "der Verlaine zum subjektivsten aller neuen Dichter macht."

"Les flots qui venaient à lui, il savait les saisir et les éclairer ; mais les refléter dans le sombre miroir de l'Univers, lancer dans le monde les rayons de la curiosité et les tourments du désir impétueux de la vie, approfondir la philosophie, les bouleversements et le sens des choses lointaines - ce trait sauvage et héroïque des grands poètes allemands ne lui fut jamais donné."[412]

Ces derniers possèdent censément une volonté, une force d'esprit qui leur évite de se briser contre les "récifs de leur destinée"[413] ; leurs expériences, loin de les dissoudre dans le chaos des sentiments ou de la matière, leur permet d'élargir leur esprit et d'accomplir un envol spirituel vers l'infini. Le moi individuel, en méditant sur son expérience, se détache de l'empirique pour atteindre l'universalité. Verlaine, en revanche, resterait -selon Zweig- attaché à l'évocation individuelle et particulière, incapable d'atteindre -à la différence des poètes allemands que nous avons évoqués- toute forme de "Weltanschauung"[414]. Arrivé à ce point, Zweig (que la contradiction n'effraie pas !) revient sur ses déclarations précédentes, et affirme que Verlaine n'est pas (plus !) un poète allemand, mais bel et bien français. Dans une lettre adressée à Börries von Münchhausen, il affirme que les Français ne luttent pas douloureusement, comme les Allemands, pour atteindre une "vision du monde" ("Weltbild"). Puis il ajoute :

---

[412] ZWEIG, *Verlaine*, 1905, p. 14 :

"Er wußte Wellen, die an sein Leben kamen, aufzufangen und zu erleuchten; abern sie zurückwerfend in den dunklen Spiegel des Alls, Strahlen der Neugier und quälerischen Lebensdranges in die Welt zu werfen, Weltanschauung, Umschwung und Sinn des Ferne zu ergründen - dieser Wilde und heroische Zug der grossen deutschen Dichter war ihm nie zu eigen."

[413] ZWEIG, III, *Essais*, p. 201 ; *KD*, p. 12 : "gegen die Klippen ihres Schicksals."

[414] ZWEIG, *Gedichte von Paul Verlaine*, 1902, p. 7.

"Verlaine n'a jamais lutté que pour sa propre vie"[415],

et il entend par là la vie matérielle, et non spirituelle.

Zweig est manifestement plus sensible à la "romance" verlainienne qu'à la "parole". Mais cette musique n'exprime pas, à ses yeux, une harmonie cosmique ; coupée de ses références à la transcendance, elle est avant tout la musique de l'âme, celle que l'on retrouve dans le Lied romantique allemand :

> "Verlaine (...) n'a rien moins trouvé pour la France que le Lied allemand, resté aujourd'hui encore si étrange et si incompréhensible aux Français qu'ils n'ont toujours pas trouvé de mot pour le désigner et le laissent gauchement entre guillemets dans le texte."[416]

Notre auteur multiplie les références au Lied allemand, sans doute parce qu'il considère que ce genre musical est propre à exprimer des états d'âme. Le Lied décline toutes les nuances de l'intimité, laisse entendre la voix de l'intériorité, du moi individuel qui chante sa peine comme sa joie.

Malgré leurs évidentes imperfections et maladresses, les textes de Zweig consacrés à Verlaine n'en demeurent pas moins de beaux témoignages de sincère admiration pour une œuvre qui est, selon lui, l'expression la plus achevée de l'humanité. Ému par la faiblesse de l'homme, Zweig est plus sensible encore à la mélodie des vers, qui le ravissent et lui évoquent l'atmosphère intimiste du Lied allemand.

---

[415] ZWEIG, *Br 1,* lettre du 4 janvier 1905, p. 94 :
"Verlaine hat nur um sein Leben gerungen."

[416] ZWEIG, introduction à l'anthologie, 1902, p. 15. :
"Verlaine (...) hat nicht viel mehr für Frankreich gefunden als das deutsche "Lied", das den Franzosen noch heute so unfassbar und unbegreiflich ist, daß sie sich kein Eigenwort dafür gefunden und es hilflos in Anführungszeichen im Texte stehen lassen."

Cet aspect peut-être, plus que le contenu spirituel, aura sans doute incité Zweig à servir avec autant de constance, sinon de fidélité, l'œuvre de Verlaine. Mais le poète lui offrait également un terrain de prédilection pour ses analyses psychologiques, car, nous dit-il,

> "Psychologue par passion (...), je n'exerce mon art qu'au gré des personnages avec lesquels j'ai des affinités profondes"[417].

Il se mesure ainsi, à de multiples reprises et égards, à l'aune de Verlaine et à celle de nombreux autres poètes dont il se sent plus ou moins proche ; ses études biographiques ont souvent des

> "accents de confession dramatique [et révèlent une] absence complète de détachement, de désintéressement"[418],

pour reprendre une expression de Jules Romains : ce qui intéresse Zweig, dans Verlaine, c'est également d'apprendre la vérité sur lui-même. Lorsqu'il souligne l'immanence de la poésie verlainienne, ne songe-t-il pas également à son œuvre propre, lui qui déclarait à Romain Rolland :

> "J'ignore la curiosité métaphysique"[419] ?

Enfin, malgré la tentation renouvelée de rattacher Verlaine à la culture allemande (comme notre auteur a été tenté de le faire dans le cas de Verhaeren), il faut par ailleurs souligner l'importance de la tâche morale que Zweig s'est assignée dès avant la première guerre mondiale, c'est-à-dire celle de servir les autres poètes. L'hommage qu'il comptait

---

[417] ZWEIG, introduction au *Combat avec le Démon*, *in* : ZWEIG, *Essais*, III, p. 199 ; *KD*, p. 10 :

> "Psychologe aus Leidenschaft (...) treibe ich meine Bildnerkunst nur, wohin sie mich treibt, nur den Gestalten entgegen, denen ich mich zutiefst verbunden fühle."

[418] Jules ROMAINS, cité dans Stefan ZWEIG, III, *Essais*, p. 34.

[419] Lettre adressée le 31 mars 1924 par Stefan ZWEIG à Romain ROLLAND, *RR/SZ*, Band 2, p. 22 :

> "Es mangelt mir (...) die 'metaphysische Neugier'."

rendre à Verlaine à l'occasion du centième anniversaire de la naissance du poète pourrait, d'une certaine manière, s'appliquer aussi à l'œuvre et à l'action zweiguiennes. Dans ce texte[420], qu'il a vraisemblablement écrit après le déclenchement des hostilités de la deuxième guerre mondiale, il ne manque pas de souligner les influences réciproques qui se sont exercées entre la France et l'Allemagne, ces deux pays qui constituent le cœur de l'Europe et qui étaient pourtant alors en guerre. Il montre ainsi l'influence que Verlaine exerça sur les poètes d'expression allemande, comme par exemple Rilke, Dehmel et George, et, inversement, il rappelle la parenté de la mélodie verlainienne avec le Lied allemand. Zweig en arrive à la conclusion, en s'appuyant sur l'exemple de Verlaine, largement diffusé en Allemagne, que le travail des introducteurs de ce dernier - parmi lesquels il se compte- a contribué de manière plus efficace et durable au rapprochement entre les deux pays que les conférences diplomatiques.

Les années de formation, au cours desquelles Zweig se livre à la quête de l'Europe, trouvent leur aboutissement dans une prise de position affirmée de notre auteur : après avoir découvert l'Europe (au cours de ses "Wanderjahre"), puis appris l'Europe ("Lehrjahre"), nous allons voir à présent de quelle manière il développe une représentation de l'Europe axée sur les échanges culturels entre les nations, grâce à l'action consciente et délibérée de médiateurs en contact avec leurs contemporains. Zweig compte bien jouer activement ce rôle, en mettant

---

[420] ZWEIG, "Zu Paul Verlaines 100. Geburtstag" (il s'agit d'un extrait de l'avant-propos à une réédition projetée -mais non réalisée- des poèmes de Verlaine en langue allemande) ; publié dans *Deutsche Blätter*, Santiago de Chile, 2 : 4, avril 1944, p. 142.

son temps et son talent au service d'une idée d'Europe qui trouve son inspiration dans la conception goethéenne de *Weltliteratur*.

# TROISIÈME CHAPITRE

## *DIFFUSER L'IDÉE D'EUROPE*

> "Viel sehen, viel lernen und dann erst eigentlich beginnen! "
> Stefan Zweig, *Die Welt von Gestern*, p. 144.

Nous allons montrer en particulier le contenu de la "tâche"que s'est assignée Zweig, qui ne se contente nullement de consacrer épisodiquement un peu de temps à la diffusion de l'idée d'Europe, ou de traduire occasionnellement l'ouvrage d'un homme de lettre étranger ; il veut servir et non plus rendre service, c'est-à-dire qu'il veut se dévouer sans compter, œuvrer à l'échange de biens intellectuels et au commerce des idées entre les pays européens. Ainsi allons-nous, dans un premier temps, nous intéresser au concept 'servir' chez Zweig ("dienen" est un terme véritablement récurrent sous sa plume), puis montrer les différentes manières dont il se propose de diffuser l'idée d'Europe, en insistant tout particulièrement sur le rôle qu'il attribue à la traduction, laquelle, nous allons le voir, s'inscrit pour lui dans le cadre général et plus vaste de la *Weltliteratur*.

## A) Une devise qui aurait pu être celle de Zweig :"Ich dien".

> "De la part d'un jeune écrivain qui avait le droit de songer d'abord à son œuvre personnelle, et qui n'avait sûrement pas besoin de faire des traductions pour vivre, cela me parut un signe bien rare de dévouement artistique..."[421]
>
> Jules Romains, à propos de Stefan Zweig.

Afin de prendre conscience de l'importance que revêt l'idée de "servir" ("dienen") aux yeux de Zweig, nous pouvons commencer par nous intéresser à l'hommage rendu par lui à son ami Bazalgette, lequel représente à ses yeux le "type incarné et absolu de l'homme prêt à tous les sacrifices"[422], et donc disposé à "aider"[423] autrui sans veiller à son intérêt personnel. En évoquant les qualités de cet ami, notre auteur en vient à définir les vertus de l'être humain en général :

> "Il [Bazalgette] a fait usage des quatre vertus viriles : travailler, combattre, servir et aider."[424]

La présence de l'article défini "den" ("des") porte à croire qu'il s'agit ici d'une liste de vertus morales bien définie ; or, il n'en est rien. Zweig substitue en fait à la tétrade aristotélicienne quatre vertus humaines qu'il considère personnellement comme essentielles. A la place des vertus

---

[421] Jules ROMAINS, *Stefan Zweig, Grand Européen, op. cit.*, p. 9.

[422] ZWEIG, *MH*, p. 166 ; *WvG*, p. 163-134 :

> [In Léon Bazalgette] "habe ich den absoluten Typus des aufopfernden Menschen in Fleisch und Blut kennengelernt. "

[423] ZWEIG, *ibidem* ; *WvG*, p. 164 : "Helfen".

[424] ZWEIG, "Léon Bazalgette" (écrit en 1927), *EE*, p. 101 :

> "Von den vier Mannestugenden, Schaffen, Kämpfen, Dienen und Helfen, hat er jede geübt."

cardinales (la prudence, le courage, la tempérance et la justice[425]), il cite en particulier les verbes "dienen"et "helfen", qui ont un sens très proche.

De la même manière, dans une lettre adressée en allemand à Romain Rolland, les vertus théologales (Foi, Espérance et Charité) seront remplacées par une autre "Trinité"[426] de vertus personnelles :

> "Enthousiasme, amour du prochain et capacité de se sacrifier"[427].

La dernière de ces vertus nous semble présenter une certaine similitude de sens avec "dienen". Ces deux exemples donnent à penser que le fait de servir, d'aider et de se sacrifier se situe en haut de l'échelle des valeurs morales zweiguiennes. Preuve en est l'apologie de Bazalgette, tant dans le *Monde d'hier* que dans l'article écrit à la mort de celui-ci. Ces deux témoignages magnifient un personnage qui a consacré dix ans de sa vie à traduire et à faire connaître Walt Whitman, considérant que son devoir était de servir les œuvres étrangères, "de promouvoir les valeurs essentielles de son époque"[428]. Le portrait que fait Zweig de son ami français est révélateur : ce n'est pas tant l'écrivain qui y est évoqué qu'un homme libre ne pensant jamais "en termes de patries"[429], et dont l'engagement présente bien des similitudes avec celui de notre auteur. Nous retrouvons ici la caractéristique fondamentale des études

---

[425] Voir déjà PLATON, *La République*, livre IV.

[426] ZWEIG, lettre à Romain Rolland, adressée le 21 novembre 1914, *in* : *SZ/RR*, Band 1, p. 106 : "Dreieinigkeit".

[427] ZWEIG, *ibidem*, p. 106 :

> "Begeisterungsfreude, Menschheitsliebe und Aufopferungsfähigkeit."

[428] ZWEIG, *MH*, p. 166 ; *WvG*, p. 164 :

> "den wesentlichen Werten seiner Zeit zu ihrer Wirkung zu verhelfen."

[429] ZWEIG, *MH*, p. 167 ; *WvG*, p. 164 : "nicht vaterländisch".

biographiques de Zweig, qui présentent bien souvent des liens étroits[430] entre l'écrivain et son personnage : loin de prétendre à l'exhaustivité, ces deux essais mettent avant tout l'accent sur la notion de "dienen", et ce choix en dit long aussi bien sur Bazalgette que sur son biographe. Le portrait de Bazalgette présente, de ce point de vue, des ressemblances avec celui d'Erasme de Rotterdam, réalisé quelques années plus tard : la biographie est là encore une sorte d'autobiographie voilée, plus éloquente que la propre biographie de notre auteur (qui est en réalité celle d'une génération). Sans s'identifier totalement à Bazalgette, Zweig lui fait plutôt incarner son "idéal européen"[431], en lui prêtant parfois quelques traits de son caractère. C'est pourquoi les allusions au bonheur de "servir"un "idéal européen"nous semblent particulièrement importantes dans notre perspective. Zweig établit d'ailleurs explicitement des parallèles entre Bazalgette et lui, car tous deux aiment, dit-il,

> "servir les œuvres étrangères avec dévouement et sans aucun profit matériel, [parce qu'ils estiment] l'indépendance de la pensée comme le bien suprême dans la vie."[432]

Et, après la mort de son ami français, Zweig affirme qu'il n'est de meilleure façon d'honorer la mémoire de Bazalgette qu'en

> "servant, de manière active, l'idéal européen."[433]

---

[430]Voir ZWEIG, Introduction au *Combat avec le Démon*, *in* : ZWEIG, *Essais*, III, p. 199 :

> "Psychologue par passion, (...) je n'exerce mon art qu'au gré des personnages avec lesquels j'ai des affinités profondes"

[431] ZWEIG, "Léon Bazalgette", *EE*, p. 102 : "das europäische Ideal."
On observera qu'une fois encore, cet "idéal" n'est pas défini par Zweig.

[432] ZWEIG, *MH*, p. 167 ; *WvG*, p; 164 :

> "weil wir fremden Werken mit Hingebung und ohne jeden äußeren Vorteil zu dienen liebten."

[433] ZWEIG, "Léon Bazalgette", *EE*, p. 102 :

> "und wir können ihn nicht besser ehren, als in seinem Sinne zu wirken und zu dienen für das europäische Ideal."

On le voit, "dienen" signifie ici non seulement se dévouer à une cause (européenne en l'occurrence), se sacrifier[434] (Bazalgette passe dix ans, on l'a dit, à faire connaître Walt Whitman, et Zweig consacre deux pleines années à traduire l'œuvre de Verhaeren), mais aussi -et surtout- être actif, en participant concrètement aux échanges intellectuels et spirituels entre les pays, et surtout en se faisant le médiateur entre un auteur étranger et une terre d'accueil. Les portraits de Bazalgette donnent ainsi l'occasion à Zweig de présenter un modèle d'existence, un idéal de vie, tout en laissant entendre discrètement que c'est aussi le sien.

Mais Bazalgette n'est pas le seul à avoir servi l'Europe, car on lit dans *Le Monde d'hier* que Walter Rathenau, lui aussi, a mis "toute sa vie au service d'une seule idée : sauver l'Europe"[435].

Notre auteur affirme à diverses reprises qu'il croit "avoir le don de servir"[436]. Il faut cependant apporter une petite précision à ce propos, en rappelant qu'au début de sa carrière (c'est-à-dire de 1900 jusqu'à la rencontre déterminante avec Verhaeren), Zweig se met au service des autres écrivains parce qu'il n'accorde que peu d'importance à son œuvre

---

[434] ZWEIG utilise de multiples fois le verbe "dienen", tant dans le *MH* que dans d'autres écrits autobiographiques ; on note cependant l'emploi réitéré de termes très expressifs, tels que "Hingabe" ("Ich weiß nun, daß die Fähigkeit leidenschaftlischer Hingabe und Bewunderung in mir die stärkste und entscheidende ist...", dans : "Autobiographische Skizze", *Das literarische Echo*, Berlin, 15. November 1914, 17. Jahrgang, Heft 4, p. 202), ou encore "absolute Leistung" ("So freue ich mich, daneben auch schon Einiges getan zu haben, was als absolute Leistung angesprochen werden darf" ; "An Early Autobiographical Sketch (1908) by Stefan Zweig" publiée par Mark H. GELBER, *Modern Austrian Literature*, n°25, 1/1992, p. 17). Il ne s'agit donc pas seulement d'un devoir, mais presque d'une mission sacrée (car les "serviteurs" -*MH*, p. 169- sont évoqués avec des métaphores sacralisantes ; voir la première partie de cet ouvrage, deuxième chapitre).

[435] ZWEIG, *MH*, p. 219 ; *WvG*, p. 214 :

> "durch den Einsatz seines Lebens an eine einzige Idee : Europa zu retten."

[436] Lettre de ZWEIG, adressée à Romain Rolland le 12.08.1923, *in SZ/RR*, Band 1, p. 758.

personnelle et manque de confiance en soi[437]. C'est pourquoi, quelques années plus tard -et fort de son expérience-, il affirme :

> "Et si j'avais aujourd'hui à conseiller un jeune écrivain qui n'est pas encore sûr de sa voie, je m'efforcerais de le déterminer à servir d'abord une grande œuvre en qualité d'interprète ou de traducteur. Il y a plus de sécurité pour un débutant dans tout service désintéressé que dans la création personnelle, et rien de ce qu'on accomplit dans un esprit de sacrifice total n'est fait en vain."[438]

On note dans ce court passage[439] que le futur écrivain doit rester en retrait par rapport aux créateurs illustres, et que le temps consacré à la diffusion de leurs œuvres n'est certes une perte de temps pour lui, puisque cet effort contribue à la connaissance mutuelle des nations par le biais de leurs chefs-d'œuvre, et lui permet en outre de se donner ce qu'il y a de meilleur : "une tâche morale"[440]. Après avoir fait la connaissance de

---

[437] ZWEIG, "Flüchtiger Spiegelblick", *Literarische Monatshefte*, Wien, Nov./Dez. 1931, p. 9 :

> "Diese Gleichgültigkeit gegen das eigene Werk befähigte mich, anderen Werken zu dienen : Jahre habe ich in den Versen Verhaerens, der Einführung ausländischer Dichter, Studien und Vermittlungen bei gänzlicher Vernachlässigung der eigenen Produktion geopfert, und darum erscheint mir das Spaziergängerische jener Wanderjahre nicht ganz ohne Sinn."

Voir également la lettre de ZWEIG à F.K. GINZKEY, *Br. 1*, p. 97 (mars 1905) :

> "Ich bin weiter als je entfernt, mein Leben ganz auf Litteratur (sic) zu stellen".

[438] ZWEIG, *MH*, p. 152 ; *WvG*, p. 149 :

> "und wenn ich heute einen jungen Schriftsteller beraten sollte, der noch seines Weges ungewiß ist, würde ich ihn zu bestimmen suchen, zuerst einem größeren Werke als Darsteller oder Übertragender zu dienen. In allem aufopfernden Dienen ist für einen Beginnenden mehr Sicherheit als im eigenen Schaffen, und nichts, was man jemals hingebungsvoll geleistet, ist vergebens getan."

[439] Et à lire la seule page 149 de *WvG*, on ne sera pas surpris de noter l'emploi polyptotique du terme "dienen" (verbe et substantif) répété quatre fois, et l'usage de mots appartenant au champ lexical du sacrifice : "aufopfern", "hingebungsvoll" et "Hingabe"

[440] ZWEIG, *MH*, p. 152 ; *WvG*, 149 : "eine moralische Aufgabe."

Verhaeren, Zweig ne se contente plus de "servir" faute de créer, mais donne à sa vie de manière choisie et délibérée[441] un sens moral supérieur.

On assiste ainsi, dès avant la première guerre mondiale, à l'évolution de Zweig, qui commence par se mettre au service de quelques poètes, pour servir ensuite l'idée d'Europe.

Et par quels moyens compte-t-il servir cet "idéal européen" (qu'il se garde d'ailleurs bien de définir avec précision) ? Comment réaliser cet objectif ambitieux, et quelles actions entreprendre pour y parvenir ? Il est certain que ce n'est pas un vœu pieux que celui de "servir", et les résolutions du jeune Zweig ne restent pas lettre morte. Non seulement il insiste lui-même, dans nombre de textes, sur la nécessité d'être actif, mais un relevé soigneux des activités de notre auteur avant la première guerre mondiale montre -si besoin en était- qu'il n'a effectivement pas ménagé ses efforts pour participer à l'échange de biens culturels, à la meilleure connaissance d'auteurs étrangers, et ce par de multiples moyens. C'est à la traduction que revient, semble-t-il, la place d'honneur dans ces années 1900-1914, qui représentent en quelque sorte "l'âge d'or" des activités de traducteur de Zweig. Certes, le nombre de ses contributions à des anthologies, ses comptes rendus, essais et introductions sont loin d'être quantité négligeable, mais il nous semble qu'après la Grande Guerre s'opère chez lui une inversion des tendances, la traduction étant

---

[441] Évoquant cette décision importante, prise après avoir rencontré Verhaeren, Zweig raconte dans *WvG*, p. 149 :

> "Es war ein wirklich verwegener Entschluß, denn dieser Hymniker Europas war damals in Europa noch wenig bekannt, und ich wußte im voraus, daß die Übertragung seines monumentalen Gedichtwerks und seiner Versdramen meiner eigenen Produktion zwei oder drei Jahre wegnehmen würde."

progressivement en régression de plus en plus nette par rapport aux activités d'introducteur et de médiateur.

B) Traductions.

Comment Zweig est-il venu à la traduction ? Harry Zohn a tenté d'apporter un élément de réponse à cette question dans article où il montre que l'auteur se situe dans une double tradition, à la fois juive et allemande, car

> "dans certaines communautés [juives], traduire devint une tradition familiale. Consciemment ou inconsciemment, Zweig a pu se considérer à la fois comme le continuateur d'une vénérable tradition juive et comme celui d'une tradition allemande de traduction. Cette dernière remonte à la fondation de l'université de langue allemande à Prague en 1348, déclenchée par la vision qu'avait l'Allemagne d'elle-même en tant que'pays du milieu'."[442]

Dans une étude consacrée à l'examen des théories formulées par les Romantiques allemands sur la traduction, Antoine Berman évoque un événement

> "qui a été décisif pour la culture, la langue et l'identité allemande : la traduction, au XVI$^{e}$ siècle, de la Bible de Luther. Cette traduction, en effet, a marqué le début d'une tradition dans laquelle l'acte de traduire est désormais -et jusqu'à aujourd'hui- considéré comme une partie intégrante de l'existence culturelle et, plus encore, comme un moment constitutif de la germanité, de la *Deutschheit*."[443]

---

[442] Harry ZOHN, "Le médiateur", *Europe*, n° 794-795, juin-juillet 1995, p. 26.
[443] Antoine BERMAN, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984, p. 24-25.

Les traditions juive et germanique[444] ont peut-être exercé une influence sur notre auteur. Il faut cependant préciser qu'à la différence des Romantiques allemands, comme Novalis, Schlegel ou Schleiermacher, Zweig n'élabore aucune théorie de la traduction, et ne se préoccupe nullement de traduire des textes de l'antiquité, de Shakespeare ou autres classiques des siècles passés.

Sans doute la traduction correspond-elle parfaitement, par sa condition "ancillaire"[445], au désir de Zweig de "servir" autrui. Antoine Berman, citant une expression de F. Rosenzweig, montre à quel point traduire rime avec servir :

> "'Traduire, écrivait Franz Rosenzweig, c'est servir deux maîtres'. Telle est la métaphore ancillaire. Il s'agit de servir l'œuvre, l'auteur, la langue étrangère (premier maître), et de servir le public et la langue propre (second maître)."[446]

Nous allons à présent nous interroger sur le sens de la traduction chez Zweig, en nous demandant en particulier si pour lui cette entreprise s'inspire d'une vision de l'Europe, si elle procède d'un projet humaniste ou intellectuel. Il conviendra ici de faire une distinction entre deux conceptions distinctes de la traduction, la première cédant rapidement le pas à la deuxième, à partir de 1904 environ.

---

[444] BERMAN cite les propos de Goethe et de A.W. Schlegel sur le rôle prééminent de l'Allemagne dans l'histoire de la traduction, *op. cit.*, pp. 26.
[445] L'expression est d'Antoine BERMAN, *op. cit.*, p. 14.
[446] A. BERMAN, *ibid.*, p. 15.

### 1. *Les traductions pour se "faire la main."*[447]

Il serait exagéré de considérer les premières traductions de Zweig comme la preuve manifeste de son engagement en faveur de l'Europe et de sa volonté de diffuser son esprit. Dans *Le monde d'hier,* il ne se cache pas d'avoir entrepris des traductions non pas tant parce qu'il ressentait une précoce vocation de médiateur, que parce qu'il avait tout simplement écouté Dehmel :

> "Suivant le conseil de Dehmel, à qui j'en suis encore reconnaissant aujourd'hui, j'employais mon temps à des traductions de langues étrangères, ce que je tiens encore pour le meilleur moyen dont peut disposer un jeune poète pour saisir le génie de sa propre langue de façon plus profonde et plus créatrice. "[448]

Zweig évoque ici la période qui s'étend entre la parution de son premier recueil de vers (1901) et celle du second (1906), au cours de laquelle il traduit "tout ce qui [lui] tombe entre les mains"[449], se laissant guider par son humeur plus que par une improbable volonté de jouer les médiateurs. Ici, nul engagement en faveur d'une diffusion des biens culturels, seul le désir de se perfectionner, d'approfondir sa connaissance de sa langue maternelle (et non de la langue étrangère) : bref, il s'agit là

---

[447] ZWEIG, *MH,* p. 146 ; *WvG,* p. 144 (en français dans le texte).

[448] ZWEIG, *MH,* p. 146 ; *WvG,* p. 143-144 :

> "Dem Rate Dehmels, dem ich noch jetzt dafür dankbar bin, entsprechend, nützte ich meine Zeit, um aus fremden Sprachen zu übersetzen, was ich noch heute für die beste Möglichkeit für einen jungen Dichter halte, den Geist der eigenen Sprache tiefer und schöpferischer zu begreifen."

[449] ZWEIG, "Autobiographische Skizze", *op. cit.,* p. 200 :

> "Ich übersetzte zu jener Zeit kreuz und quer, was mir in die Hände fiel und gut dünkte."

d'une technique purement littéraire. La liste de ses traductions est très disparate[450] : il traduit de la poésie, de la prose et du théâtre, des auteurs français, belges et anglais. Les œuvres sont parfois tout à fait contemporaines (voire écrites par des amis, comme Camille Lemonnier) ; parfois elles datent du tournant du siècle ou -au maximum- du siècle précédent. La liste des écrivains traduits par ses soins montre qu'il n'entend pas faire de sélection ou de choix, car les noms les plus illustres côtoient ceux de poètes plus obscurs - ou qui sont devenus tels : le temps n'a pas encore fait son œuvre à cette époque. Ainsi, pour la littérature d'expression française, on trouve Victor Hugo, Léon Dierx, Arthur Rimbaud, Eugène Manuel, Maurice Rollinat, Albert Samain, Charles Baudelaire, Abdullah Djevdet Bey, Armand Sylvestre et Paul Verlaine...

Et si l'on soumet les traductions de Zweig à un examen attentif, il sera aisé de constater qu'en effet, celui-ci est plus soucieux de servir son "deuxième maître" (voir *supra* la citation d'A. Berman), c'est-à-dire la langue allemande, que son premier (qui serait alors la langue étrangère). En somme, il adapte l'œuvre étrangère et "amène l'auteur au lecteur", pour reprendre une expression de Scheiermacher[451] :

> "Et cette lutte pour arracher opiniâtrement à la langue étrangère ce qu'elle a de plus propre et l'intégrer de vive force dans sa propre langue en lui conservant sa même plasticité a toujours représenté pour moi une forme singulière de joie artistique."[452]

---

[450] Et ses projets manifestent encore plus sa tendance à vouloir tout traduire. Dans une lettre à Ludwig Jacobowski, il ira jusqu'à écrire :

> "Ich möchte nun auch den Gedanken in Anregung bringen, dem Volke einen Band Übersetzungen aus allen Sprachen zu bringen." (*Br 1*, p.17 ; c'est nous qui soulignons).

[451] SCHLEIERMACHER, cité par A. BERMAN, *op. cit.*, p. 15.

[452] ZWEIG, *MH*, p. 146 ; *WvG*, p. 144 :

Les termes "lutte...arracher opiniâtrement...de vive force" montrent la détermination du traducteur à nier les marques de l'étranger ou, si l'on veut, de l'étrangeté. La "violence" de cet acte[453] ne laisse guère de place à une visée authentiquement idéaliste ou humaniste : Zweig évoque à cet égard les Romains, dont Nietzsche disait que, pour eux,

"c'était conquérir que traduire."[454]

Durant cette première période, au cours de laquelle la traduction relève pour lui plus de l'exercice de style que de la profession de foi, Zweig a avant tout le souci de la forme, comme d'ailleurs la majeure partie de ses collègues. Comme chez la plupart des autres traducteurs du tournant du siècle, il conçoit la traduction comme une façon de trouver un équivalent formel exact (en respectant scrupuleusement la métrique, l'alternance des rimes masculines et féminines, la structure de la strophe), tout en ayant le souci de la musicalité (par l'emploi d'allitérations ou d'assonances), quitte à gauchir le sens des poèmes ou à le modifier par endroits. Il écrivit ainsi en 1902 à Richard Dehmel (lequel était alors en train de traduire, ou, si l'on veut, de transcrire en allemand un poème de *La Bonne Chanson*) que, dans un poème comme "Helle Nacht" ("La lune blanche-Luit dans les bois ; - De chaque branche - Part une voix- Sous la ramée... - Ô bien-aimée."), seuls devaient être pris en considération le rythme et l'atmosphère du poème, et non son contenu, par ailleurs

---

"Und dieser Kampf, der fremden Sprache zäh das Eigendste abzuzwingen und der eigenen Sprache ebenso plastisch einzuzwingen, hat für mich immer eine besondere Art künstlerischer Lust bedeutet."

[453] BERMAN parle de "la violence du métissage", *op. cit.*, p. 16.

[454] NIETZSCHE, *Le gai savoir*, Paris, Gallimard, 1967, p. 99.

méritant[455]. L'exactitude métrique et la musicalité priment donc sur le signifié intrinsèque des poèmes, car il s'agit avant tout d'adapter la langue de Verlaine au goût allemand de l'époque ou, comme on disait à l'époque, de la "verdeutschen". Seule exception notable, Stefan George qui

> "préfère par exemple une traduction non rimée de "Brise marine"de Mallarmé, en conservant l'enchaînement des mots et la suite des images, parce qu'il se rend compte qu'une'fidélité' purement formelle néglige indûment la syntaxe et le lexique sans lesquels la forme reste une'simple coquille creuse'."[456]

Hermann Wetzel poursuit son analyse de la fidélité à la forme originale en ces termes :

> "Il s'agit là d'une conception mécanique et décorative des moyens poétiques, dits "formels". Cette prétendue autonomie du signifiant, cette musicalité, on la croyait un acquis spécifique du symbolisme. Comme si on pouvait remplacer une rime ou une assonance, liés à certains mots avec une charge sémantique déterminée, par n'importe quelle autre, à n'importe quel endroit du poème. Comme s'il s'agissait d'un bilan purement quantitatif des moyens poétiques qui serait responsable de l'effet du poème. La copie la plus exacte de la structure du vers, des strophes et des rimes est censée être le

---

[455] ZWEIG, *Br 1*, p. 42 ; lettre de Zweig à Richard DEHMEL datée du 3 mai 1902 :

> "Bei einer Stimmung wie z.B. "Helle Nacht" nur der Rhythmus und Stimmungsgehalt in Betracht kommt und nicht der meritorische gedankliche Inhalt."

[456] Hermann WETZEL, *Verlaine et les poètes de langue allemande*, conférence prononcée à Paris, en avril 1996, à la Sorbonne. Essai en cours de publication.
L'expression "coquille creuse" ("eine bloße Hohlform") est de Manfred GSTEIGER, *Französische Symbolisten in der deutschen Literatur der jahrhundertwende (1869-1914)*, Bern und München, Franke, 1971, p. 172.
Zweig était le premier à reconnaître le talent incomparable de traducteur de Stefan George, comme l'atteste cette lettre adressée à Verhaeren en 1903 :

> "Stefan George à Berlin qui prépare des traductions est au contraire le plus grand magicien des mots en Allemagne : il est admirable comme traducteur..." (*Br 1*, p. 66).

garant d'un effet équivalent entre la traduction est l'original."[457]

Malgré les reproches que l'on peut formuler à leur endroit, les traductions de Zweig révèlent une grande curiosité littéraire (comme l'indique la variété de ses choix, au sein d'une époque donnée), ainsi qu'une tendance à transmettre le message d'autrui au monde familier (et non l'inverse) : c'est dire qu'il est attiré par l'affinité plus que par l'altérité. Le parcours intellectuel de notre auteur le conduit en effet à partir d'un monde familier vers l'étranger (tant par le biais des voyages que par la traduction d'œuvres étrangères), pour se l'approprier (par l'expérience de la récriture) puis le rapporter vers son propre pays, qui sera considéré comme une nouvelle patrie[458] pour l'œuvre importée.

Évoquant une nouvelle traduction française de *Heinrich von Ofterdingen,* Zweig utilise un tour métaphorique pour le moins intéressant :

> "On pourrait même espérer que le rêve de la Fleur Bleue prenne à présent racine dans le sol français."[459]

Cette phrase nous fait immanquablement penser au poème de Goethe, "Ein Gleichnis", dans lequel celui-ci parle de la transplantation d'un poème dans une autre langue, et évoque de ce fait de sa propre expérience d'être traduit. Voici les vers de Goethe :

---

[457] Hermann WETZEL, *op. cit.*

[458] Rendant compte d'une nouvelle traduction française du roman de Novalis, *Heinrich von Ofterdingen,* Zweig emploie l'expression "durch Übersetzungen Heimatsrecht geben", *in* : *NFP,* n° 16186, 12. Sept. 1909, p. 35.

[459] ZWEIG, *ibid.*, p. 36 :

> "Fast kann man hoffen, daß der Traum der blauen Blume nun seine Wurzeln auch auf französischem Boden verzweige."

"Jüngst pflückt ich einen Wiesenstrauß,
Trug ihn gedankenvoll nach Haus ;
Da hatten, von der warmen Hand,
Die Kronen sich alle zu Erde gewandt.
Ich setzte sie in ein frisches Glas,
Und welch ein Wunder war mir das !
Die Köpfchen hoben sich empor,
Die Blätterstengel im grünen Flor,
Und allzusammen gesund,
Als ständen sie noch auf Muttergrund.

So war mir's, als ich wundersam
Mein Lied in fremder Sprache vernahm."[460]

Le bouquet de fleurs de Goethe a été remplacé chez Zweig par le symbole même de la "Deutschheit", la Fleur Bleue de Novalis, laquelle va pouvoir s'enraciner dans le sol français grâce à l'intervention du traducteur. Cette référence implicite au poète de Weimar nous semble d'autant plus vraisemblable que ce poème est parfaitement connu de Zweig, puisqu'il le fait figurer dans l'anthologie[461] de la poésie de Goethe réalisée par ses soins. Donc, pour notre auteur, la traduction permet de connaître l'étranger et de l'acclimater en le "germanisant" (on peut parler alors "Verdeutschung"). A propos de ce type de traduction[462], quelques remarques s'imposent :

---

[460] GOETHE, *Gedichte*, Stuttgart, Reclam, 1987, p. 218.

[461] GOETHE, *Gedichte : Eine Auswahl.* Auswahl und Einleitung von Stefan Zweig, Leipzig, Reclam, 1927. Cette anthologie a connu d'innomblables rééditions.

[462] GOETHE s'est livré à une analyse de cette méthode, en particulier dans le texte "Zu brüderlichem Andenken Wielands" :

> "Es gibt zwei Übersetzungsmaximen : die eine verlangt, daß der Autor einer fremden Nation zu uns herüber gebracht werde, dergestalt, daß wir ihn als den Unsrigen ansehen können..."

Extrait de "Noten und Abhandlungen zum bessern Verständnis des West-östlichen Divans" :

D'une part, cette méthode a l'avantage de rendre accessible à un grand nombre de lecteurs des œuvres de la littérature étrangère, et constitue ainsi une phase préliminaire importante pour la diffusion progressive de la littérature mondiale.

D'autre part, le recours à une forme de "germanisation", ou parfois d'adaptation, n'est pas condamnable en soi[463], car il s'inscrit dans une tradition ancienne : la Bible de Luther s'adresse aux Allemands dans une langue qui leur est familière, et sa large diffusion la lie de ce fait à Réforme et l'inscrit dans l'histoire de la langue allemande[464]. Les traductions peuvent donc jouer un rôle déterminant dans l'évolution de la langue et de la littérature, car, explique Zweig, elles génèrent des "rythmes nouveaux" et créent "de nouvelles formes"[465].

Notre auteur également considère la traduction comme constitutive de son identité littéraire : ainsi que nous l'avons plusieurs fois rappelé,

---

"Es gibt dreierlei Arten Übersetzungen. Die eine macht uns in unserm eigenen Sinne mit dem Auslande bekannt."

Ces deux citations sont extraites de Johann Wolfgang GOETHE, *Sämtliche Werke*, Band 15, *Übertragungen*, Zürich, Artemis, 1979, p. 1086.

[463] Quoi qu'en ait dit, à propos de la traduction de poèmes de Verlaine par Zweig, Léon TAUXIER, dans un médiocre compte rendu qu'il en fit paraître dans les *Annales Littéraires des Monts d'Auvergne*, 41, 1912, p. 25-27 ; il est vrai que l'on est alors en France à l'époque de la "Revanche", systématiquement hostile à la germanité.

[464] Voir à ce propos de chapitre consacré par Antoine BERMAN à "Luther ou la traduction comme fondation", *op. cit.*, pp. 43.

[465] ZWEIG, "Erhabenes Vermächtnis", *NFP*, n° 19787, 26 sept. 1919, p.2 :

"Vergessen wir nicht, rückschauend in die Literaturgeschichte, daß es fast immer "nur" Übertragungen waren, an denen die eigene Sprache ihre Kraft, eine dichterische Generation ihre Begeisterung entzündet hat. Luthers Übertragung schafft das deutsche Wort, Shakespeares Übertragung und die Ossians entbinden mit ihrem Sturm die bildende Leidenschaft Goethes, die Übertragung von *Tausendundeine Nacht* erweckt in Frankreich die Novelle, Popes Homer das englische epische Gefühl. Von Zeit zu Zeit geschieht das Wunder, das einer Sprache ein neuer Rhythmus geboren wird, die Möglichkeit der Entfaltung an neuem Keim fruchtend aufschießt, mit einem Male ungeborene Empfindung neugefundenen Formen zudrängt."

Zweig n'est pas encore très assuré de son talent et de sa vocation d'écrivain avant la première guerre mondiale. Dans son autobiographie, nous apprenons qu'il lui aura fallu attendre la période de la Grande Guerre pour atteindre "enfin à une forme d'expression personnelle"[466]. La traduction peut donc avoir une visée utilitariste et pratique, dans la mesure où elle permet à notre auteur de se familiariser avec les richesses de sa langue maternelle[467], mais elle peut aussi être un catalyseur et l'aider à trouver sa voie, à développer un ton personnel. L'effacement du traducteur qui cherche à "servir"une œuvre qui n'est pas la sienne, l'humilité dont il doit faire montre pour ne pas dénaturer l'esprit de la lettre, tout cela constitue une étape décisive avant de devenir soi-même. Ainsi, pour trouver son identité littéraire, le traducteur doit suivre le mot de Goethe : "Stirb und werde"[468].

### 2. *La traduction, une "tâche morale"*[469]

À cette première période de traductions (qui, pour être nombreuses, n'en sont pas moins disparates, et ne semblent indiquer aucune intention européenne) fait donc suite une seconde période, sensiblement différente.

L'événement qui a déclenché un changement dans l'attitude du jeune traducteur a été sa rencontre déterminante avec Émile Verhaeren.

---

[466] ZWEIG, *MH*, p. 168 ; *WvG*, p. 166 : "endlich zu einer Form persönlicher Aussage..."

[467] A. BERMAN cite à la page 57 de son ouvrage *L'Épreuve de l'étranger* les mots de Gide à ce propos:

> "Dans l'apprentissage des langues, ce qui compte le plus n'est pas ce qu'on apprend, le décisif est d'abandonner la sienne. De la sorte seulement, ensuite, on la comprend à fond. "

[468] Goethe, "Selige Sehnsucht" *in : West-Östlicher Divan* (Buch des Sängers) ; ce poème a également été retenu par Zweig pour figurer dans son anthologie des poèmes de Goethe, *op. cit.*

[469] ZWEIG, *MH*, p. 152 ; *WvG*, p. 149 : "eine moralische Aufgabe."

Comme il le rappelle dans un texte autobiographique déjà évoqué, Zweig avoue avoir traduit de nombreux textes pour "se faire la main" (et sans faire de choix), jusqu'au jour où il rencontre ce poète : traduire Verhaeren n'est plus "une question de forme, mais une nécessité intérieure vitale."[470] Poursuivant son propos, il rajoute dans un élan d'enthousiasme que la traduction correspond depuis lors une à "conviction religieuse"[471] : Zweig entend par là qu'il veut se faire le serviteur de cet homme qu'il vénère, et nous remarquons ici à nouveau son recours à la métaphore sacralisante, dès qu'il s'agit d'art ou d'artistes.

La traduction n'est plus un exercice de style, un jeu littéraire auquel notre auteur se livre avec facilité et plaisir : il n'est plus question d'accepter toutes les propositions de traductions sans opérer de choix[472]. Zweig écrit, après avoir rencontré le poète belge, qu'il n'a,

> "malgré les propositions les plus alléchantes, jamais plus traduit quelque chose qui ne fût pas en harmonie avec [sa] conception profonde de la vie."[473]

---

[470] ZWEIG, "Autobiographische Skizze" (1914), *op. cit.*, p. 200 :

> "...bis ich jenen einen fand, Verhaeren, der mir nicht mehr Formproblem war, sondern eine innere Lebensentscheidung."

[471] ZWEIG, *ibidem*, p. 201 : "ein Akt religiöser Überzeugung."

[472] Dans le compte rendu de la traduction française de *Heinrich von Ofterdingen* auquel nous avons déjà fait référence, Zweig critique la politique de traduction des Français qui manque selon lui d'envergure, car les choix dépendent de leurs affinités et sympathies seulement :

> "...sondern immer waren ihnen Sympathie und Gefühl geheimer Verwandschaft die einzige eigenwillige Richtschnur ihrer Übertragungen..."

Le reproche qu'il formule en 1909 aux Français pourrait tout aussi bien s'appliquer à sa propre manière d'envisager la traduction avant sa rencontre avec Verhaeren : lui aussi cherche l'affinité, donc en l'occurence la "germanité", chez les poètes étrangers, comme le montrent ces propos ("Selbstanzeige") qu'il fait paraître dans la *Zukunft* à l'occasion de la parution de son anthologie de Verhaeren :

> "Car, à travers un idiome étranger, c'est bien pour un mode de pensée allemand -le noble panthéisme goethéen- que le Flamand Verhaeren a lutté toute sa vie..." (cité par Fabrice van de Kerkhove, *op. cit.*, p. 143).

[473] ZWEIG, "Autobiographische Skizze" (1914), *op. cit.*, p. 201 :

Zweig donne -enfin, serons-nous tenté de dire- un sens à sa vie[474] en s'assignant à une "tâche morale"[475]. Cette nouvelle ère débute par la version allemande de nombre d'œuvres de Verhaeren[476]. Notre auteur commence donc par introduire et même imposer Verhaeren dans le monde germanique, animé du sentiment que le poète belge est un modèle qui doit être connu de tous.

Cet engagement déterminé est salué par les contemporains de Zweig, qui le qualifient de "traducteur et commentateur enthousiaste d'Émile Verhaeren"[477]. Zweig ne se consacre cependant pas à ce seul écrivain, et son cercle d'intérêt s'étend progressivement à l'ensemble des poètes d'expression française, le plus souvent contemporains. Comme le note Henri Guilbeaux dans son hommage à Zweig,

> "Verlaine, Samain, Camille Lemonnier, Rimbaud, Balzac, Romain Rolland, etc... bref, les écrivains français ont trouvé en lui un précieux introducteur, intelligent et enthousiaste."[478]

---

"Ich habe seitdem [...] trotz der verlockendsten Angebote niemals mehr etwas übersetzt, das nicht im Einklang mit meiner innersten Lebensauffassung war."

[474] ZWEIG écrit dans *WvG*, p. 144 :

"Innerlich war mir mein Weg für die nächsten Jahre jetzt klargeworden."

[475] ZWEIG, *MH*, p. 152 ; *WvG*, p. 149 : "eine moralische Aufgabe."

[476] ZWEIG a traduit des poèmes, édités en particulier dans une anthologie en 1904, les biographies de Rubens et de Rembrandt (en 1907 et 1910) ainsi que plusieurs pièces de théâtre (entre 1910 et 1912).

[477] Henri GUILBEAUX, *Anthologie des lyriques allemands contemporains depuis Nietzsche, Choix de poèmes traduits, précédés d'une notice bio et bibliographique et d'un essai sur le lyrisme allemand aujourd'hui,* préface d'Émile Verhaeren, Paris, Eugène Figuière et Cie Éditeurs, 1913 ; l'ouvrage est dédié à Léon Bazalgette et Stefan Zweig, et la citation est extraite de la dédicace.

[478] GUILBEAUX, *op.cit.*, p. 392.

L'exercice de la traduction a donc révélé à Zweig qu'il pouvait avoir une signification toute autre que celle d'un simple exercice de style. Il s'accompagne en effet dans son cas d'une réflexion authentiquement personnelle sur le rôle du traducteur dans la diffusion des idées et des biens culturels en Europe :

> "A me livrer à cette humble activité médiatrice des illustres trésors de l'art, j'éprouvais pour la première fois la certitude de faire quelque chose qui avait réellement un sens, qui donnait une justification à mon existence."[479]

### 3. *Activités découlant de la traduction*

Si la traduction constitue un élément décisif dans la formation de son identité littéraire et spirituelle[480] de Zweig, elle trouve son prolongement logique dans une activité de préfacier, biographe, critique littéraire tout à fait remarquable. Sa parfaite maîtrise des stratégies littéraires, la connaissances des milieux éditoriaux lui permettent de donner un large écho à ses travaux en faveur d'autrui : il ne s'agit donc pas seulement de traduire un texte auquel il croit, mais d'entreprendre des démarches auprès de maisons d'édition, jouer un rôle d'agent, négocier des contrats, donner des conseils sur la typographie, le tirage et

---

[479] ZWEIG, *MH*, pp. 146-147 ; *WvG*, p. 144 :

> "denn an dieser bescheidenen Tätigkeit der Vermittlung erlauchten Kunstguts empfand ich zum erstenmal die Sicherheit, etwas wirklich Sinnvolles zu tun, eine Rechtfertigung meiner Existenz."

[480] Comme l'indique une lettre de ZWEIG adressée à Richard Dehmel en janvier 1910, *in Briefe an Freunde*, Frankfurt am Main, Fischer, 1984, p. 21 :

> " Ich bin jetzt menschlich sehr sicher geworden. Die große Verhaeren-Ausgabe -und hauptsächlich, daß ich sie rechtzeitig vor dem Ruhm begann- gibt mir in meinen Augen das Ja zu meiner dichterischen und irdischen Existenz. Ich habe das Gefühl, nicht unnötig gewesen zu sein."

la date de lancement, faire parvenir ensuite l'ouvrage aux critiques et journaux, organiser des conférences et tournées, etc... On le voit, Zweig ne ménage aucun effort lorsqu'il s'agit de mettre à la portée du public allemand l'œuvre d'un auteur étranger auquel il tient. La correspondance qu'il échange avec l'auteur qu'il traduit ou la maison d'édition est de ce point de vue un mélange assez caractéristique d'idéalisme d'une part, et de réalisme pointilleux d'autre part. Il n'est en effet pas rare de trouver dans les lettres antérieures à la Grande Guerre des propos exprimant un idéalisme parfois imprécis et mal formulé, comme par exemple dans cette lettre à Romain Rolland :

> "Restons, comme jusqu'à présent, des amis littéraires, représentants des idées communes dans des pays différents, actifs dans des plans divers pour le même élan de la vie et la même conception de l'homme et la grandeur."[481]

Par ailleurs, exprimer occasionnellement le sentiment d'avoir travaillé (en traduisant) "pour quelque chose de très grand et très touchant"[482] n'interdit pas d'avoir le souci de sa bonne réalisation matérielle, bien au contraire. En effet, Zweig défend ses projets avec d'autant plus d'ardeur qu'il sait que son objectif est double, et les enjeux d'autant plus importants. La traduction revêt à présent la forme d'un programme : d'une part, celui d'atteindre un large public pour ouvrir sa propre pensée à autrui ; d'autre part, "servir" l'auteur, et faire rayonner son œuvre par delà les frontières, et ce en ayant le souci des réalités

---

[481] Lettre de ZWEIG, adressée à Romain ROLLAND en décembre 1912 (lettre écrite en français ; l'orthographe et la ponctuation ont été revues) ; Fonds Romain Rolland, département des manuscrits, Bibliothèque Nationale de France.

[482] Lettre de ZWEIG à VERHAEREN, 19 décembre 1903, *in* Fabrice van de Kerkhove, *op. cit.*, p. 119.

économiques. Car Zweig a un sens aigu des affaires, et il n'est pas rare de le voir prodiguer ses conseils aux auteurs[483] ; mais lui-même ne traduit pas pour gagner de l'argent, comme l'a souligné par exemple Jules Romains, ou comme l'indique une ses lettres, dans laquelle il est question de ses honoraires :

> "Il s'agit avant tout pour moi d'une affaire d'honneur : *je sais que le mérite me reviendra d'avoir traduit Verhaeren et de l'avoir traduit ainsi.*"[484]

La rétribution matérielle n'est rien en regard de la considération que lui vaudra son engagement. Il veille toujours à proposer des projets d'éditions dont le prix soit à la portée de tous ("Avant tout, il faut éviter que l'édition soit coûteuse"écrit-il à Kippenberg[485]), sans pour autant léser ni les intérêts de l'auteur, ni ceux de la maison d'édition. Dans une lettre adressée le 1er septembre 1909 au directeur de l'Insel Verlag, Anton Kippenberg, Zweig présente son projet "Verhaeren allemand"[486] :

---

[483]La correspondance entre Zweig et Verhaeren, éditée par Fabrice van de Kerkhove, regorge d'exemples. Zweig prodigue également ses conseils à ses amis écrivains moins expérimentés en la matière, comme par exemple à Hermann Hesse, qu'il trouve trop modeste, ou naïf en affaires :

> "Verzeihen Sie mir - ich bin kein Berechner und wäre ein höchst übler Geschäftsmann - aber ich hatte mir, freudig berührt von den angezeigten 10000 Exemplaren eine Summe von ebensoviel Mark für Sie herausgerechnet. Und nun schreiben Sie mir ganz stolz von 2500. Lieber Herr Hesse (...) da dürfen Sie Sich [!] nicht so von einem Verleger begaunern lassen, dürfen Sich [!] nicht so ganz in eine Bescheidenheit hüllen, die Ihnen zu Gesicht steht, wie ein Armensündergewand. (...) Und folgen Sie mir : stellen Sie Bedingungen, die Ihnen selbst phantastisch klingen. Sie werden sehen, wie sie rückhaltlos acceptiert werden." (*Br 1*, p. 86).

[484] ZWEIG, cité par Fabrice van de Kerkhove, *op. cit.*, p. 51.

[485] Il s'agit de l'édition du "Verhaeren allemand" en trois volumes, comprenant la biographie du Maître, réalisée par ses soins, une anthologie de poèmes et un choix de pièces de théâtre. Lettre citée par Fabrice van de Kerkhove, *op. cit.*, p. 50.

[486]L'expression est de Zweig, comme l'atteste sa correspondance avec Verhaeren. Voir lettre de Zweig à Verharen, du 27 août 1909, *in* Fabrice van de Kerkhove, *op. cit.*, p. 228.

"Je crois qu'une maison d'édition s'est rarement trouvée devant plus belle occasion : s'attacher à de telles conditions le meilleur et bientôt le plus célèbre des écrivains de son temps. Comme vous avez pu vous en apercevoir au cours de toutes nos tractations, je ne cherche jamais, quand je fais une proposition, mon seul avantage et ne perds jamais de vue les intérêts de la maison."[487]

Pour notre auteur, il est donc possible d'éditer les "auteurs représentatifs d'aujourd'hui"[488] -et en particulier Verhaeren, qui n'est "pas encore hors de portée, car il est peu connu"[489]- en évitant une débâcle financière. En outre, jamais Zweig ne "lance"pas un ouvrage au hasard, car il en prépare soigneusement la sortie, en veillant à sensibiliser le public et les futurs lecteurs grâce à la publicité. Dans cette lettre, Zweig se veut très persuasif et rassurant, en montrant à Kippenberg l'intérêt intellectuel et financier du projet de "Verhaeren allemand" :

"*Publicité très active* pour les trois volumes [le "Verhaeren allemand"] en même temps. J'essaierai de publier des poèmes et chapitres isolés dans tous les journaux allemands ; une tournée de conférences de Verhaeren en Allemagne est déjà prévue pour l'année prochaine. Le prix Nobel n'est plus, lui aussi qu'une question ne temps."[490]

En même temps, notre auteur fait parvenir à Verhaeren une proposition de contrat qui lui convient tout à fait, et à laquelle il réagit de la manière suivante :

---

[487] Lettre de ZWEIG à Anton KIPPENBERG, citée par Fabrice van de Kerkhove, *op. cit.*, p. 51.
[488] ZWEIG, *ibidem*, p. 49.
[489] ZWEIG, *ibidem*, p. 50.
[490] ZWEIG, *ibidem*, p. 51.

"Mon très cher ami,

Vous m'êtes plus précieux que moi-même tellement vous prenez à cœur la diffusion de mon œuvre.

J'accepte pour ma part toutes vos propositions. (...)

Vraiment, je crois que grâce à vous, je pourrai pénétrer au-delà de la peau en Allemagne. (...)"[491]

L'esprit d'entreprise et le sens de l'organisation de Zweig font de ses traductions et anthologies de poètes étrangers des succès remarquables, et témoignent de la bonne "acclimatation"des auteurs qu'il traduit en allemand.

Parmi ses entreprises les plus fameuses, il faut citer sans doute l'édition d'anthologies verlainiennes, dont la première fut publiée à Berlin en 1902[492] et connut un grand succès populaire : cela fit dire à Bertold Viertel que ces poèmes étaient devenus des chefs-d'œuvre de la poésie allemande, connus de toute une génération[493]. Le principe de ces éditions étant de rendre témoignage de la large réception de Verlaine chez les lettrés germaniques, Zweig se propose alors d'offrir au lecteur un choix de textes traduits par différents écrivains. Fort du premier succès, il forme dès avant la première guerre mondiale le projet d'éditer l'œuvre entière de Verlaine, en gardant le principe d'une multiplicité de traducteurs afin de préserver la diversité des approches ; mais le déclenchement des

---

[491] Lettre de VERHAEREN à ZWEIG, du 29 septembre 1909, *in* Fabrice van de Kerkhove, *op. cit.*, p. 233.

[492] Stefan ZWEIG, *Gedichte von Paul Verlaine : Eine Anthologie der besten Übertragungen*, Berlin/Leipzig, Schuster & Loeffler, 1902. Zweig rédigea un avant-propos, mais ne publia que trois de ses propres traductions dans cette anthologie.

[493] Bertold VIERTEL, "Abschied von Stefan Zweig", *in* : Hanns ARENS, *Der große Europäer Stefan Zweig*, Frankfurt am Main, Fischer, 1986, p. 139 :

"Viele seiner Verlaine-Übertragungen sind schönste deutsche Gedichte. Sie haben uns unverloren durch unser ganz zerrissenes Leben begleitet, sie sind uns im Ohr und im Herzen geblieben."

hostilités en 1914 interrompit brutalement son projet, qui ne put voir le jour qu'en 1922[494]. Lorsqu'enfin il put réaliser ce travail, cette édition comportait deux volumes, dont le premier était consacré aux poèmes, traduits par pas moins de cinquante-deux poètes et écrivains, parmi lesquels on retrouve tout le "gotha de la poésie allemande"[495] de l'époque : Stefan George, Rainer-Maria Rilke, Hermann Hesse, Hugo von Hofmannsthal et Richard Dehmel -pour ne citer qu'eux- collaborèrent à cette grande entreprise. Zweig lui-même ne traduisit guère que six poèmes de Verlaine, s'effaçant dès lors qu'un auteur exprimait le souhait de traduire un texte auquel lui-même songeait. Cette première anthologie connut un tel succès qu'elle fut rééditée[496], et Zweig eut toujours le souci de l'améliorer en sollicitant de nouveaux talents. Elle trouvera sa forme définitive en 1927[497], dans la "Insel-Bücherei" qui l'édita dans un premier temps à 10 000 exemplaires, puis la réédita en 1929, 1931 et 1938.

Au fil des ans, la traduction (qu'il étend progressivement à des activités littéraires variées) revêt donc pour Zweig une importance grandissante : considérée initialement comme un exercice de style et de mise en forme, elle n'est pas pour autant toujours gratifiante, dans la mesure où le traducteur vise l'"impossible"("das Unmögliche") tout en étant conscient de ne pouvoir l'atteindre[498]. Car "Traduire, c'est

---

[494] Stefan ZWEIG, *Paul Verlaines Gesammelte Werke in zwei Bänden*, Leipzig, Insel, 1922.

[495] Hermann H. WETZEL, *Verlaine et les poètes de langue allemande, op. cit.*

[496] En 1907 et 1911.

[497] Stefan ZWEIG, *Paul Verlaine, Gedichte : eine Auswahl der besten Übertragungen*, Leipzig, Insel, 1927.

[498] ZWEIG, lettre à Börries Freiherr von Münchhausen, *Br 1*, p. 93 :

"Das ist Übersetzerelend, das Unmögliche, das erstrebt, aber -bewußt- nicht erreicht wird".

réduire"[499], écrit Zweig avec un pessimisme qui n'est pas sans évoquer le constat amer de Matthias Claudius pour lequel "traduire, c'est s'engloutir" ("Wer übersetzt, der untersetzt"), c'est à dire renoncer temporairement à son propre œuvre et s'effacer devant autrui.

Et "pourtant" ("dennoch"[500]), malgré cette difficulté, Zweig ne perd pas courage car il comprend que traduire, c'est aussi servir. Les auteurs étrangers bien sûr, mais aussi le peuple, auquel "on doit apporter des impulsions nouvelles, étrangères."[501]

Enfin, la traduction répond au désir de Zweig de participer activement à l'échange des biens culturels en Europe, dans un esprit qui nous semble s'apparenter au concept goethéen de *Weltliteratur.*

### 4. *Zweig et l'idée de Weltliteratur.*

Avant de nous interroger sur le bien-fondé d'un tel rapprochement, il est opportun de rappeler les grands principes qui régissent l'idée de *Weltliteratur* ; à cet effet, nous ferons référence aux textes de Goethe, ainsi qu'à une étude de Fritz Strich[502].

Apparu assez tardivement sous la plume de Goethe (à partir de 1827 seulement), le concept de *Weltliteratur* ne recouvre pas

> "la totalité des littératures passées et présentes et accessibles à un regard encyclopédique, pas plus [qu'à] la totalité des œuvres qui (...) ont atteint un statut universel en ce

---

[499] ZWEIG, *ibidem*, p. 93 : "Übertragung ist Verminderung."

[500] ZWEIG, *ibidem*, p. 93 : "Nur hoffe ich sehr starck auf das 'dennoch'."

[501] ZWEIG, *ibidem*, p. 94 :

"weil man *auch dem Volke* neue, fremde Anregungen bringen muß."

[502] Fritz STRICH, *Goethe und die Weltliteratur*, Bern, A. Francke AG Verlag, 1946. Antoine BERMAN consacre également le quatrième chapitre de son ouvrage *L'épreuve de l'étranger* (*op. cit.*) à "Goethe : traduction et littérature mondiale".

qu'elles sont devenues le patrimoine de l'humanité'cultivée'."[503]

L'idée de "littérature mondiale" marque le dépassement de la littérature nationale, sans pour autant aller de pair avec une pensée unique réductrice. "Il n'est pas question que les nations pensent toutes de même"[504] explique Goethe dans une conversation avec Eckermann[505] demeuré celèbre, et dans laquelle il souligne aussi que

> "chacun doit s'employer à hâter la venue de cette époque"[506]

qui est caractérisée par Fritz Strich par :

> "un échange de biens spirituels, un commerce d'idées entre les peuples, un marché mondial littéraire, sur lequel les nations échangent leurs trésors spirituels."[507]

Goethe précise en outre que, pour atteindre l'ère de la *Weltliteratur*, il ne suffit pas que les nations prennent conscience de leurs richesses réciproques, car ce stade a été atteint depuis longtemps déjà. C'est pourquoi il suggère que

---

[503] BERMAN, *op. cit.*, p. 90.

[504] GOETHE, cité par Fritz STRICH, *op. cit.*, p. 399 :

> "Nur wiederholen wir, daß nicht die Rede sein könne, die Nationen sollen überein denken."

[505] GOETHE, *in* Johann Peter ECKERMANN, *Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens*, Berlin, Aufbau, 1987, 31. Januar 1827, p. 198 :

> "Nationalliteratur will jetzt nicht viel sagen, die Epoche der Weltliteratur ist an der Zeit..."

[506] GOETHE, *ibidem*, p. 198 :

> "und jeder muß dazu wirken, diese Epoche zu beschleunigen."

[507] Fritz STRICH, *op. cit.*, p. 16 :

> [die Weltliteratur ist] "ein geistiger Güteraustausch, ein ideeller Handelsverkehr zwischen den Völkern, ein literarischer Weltmarkt, auf den die Nationen ihre geistigen Schätze zum Austausch bringen. "

"les hommes de lettres vivants [...] fassent mutuellement connaissance et se sentent amenés, par penchant et par sens de la communauté, à agir conjointement."[508]

Goethe introduit ici quelques aspects importants : la *Weltliteratur* s'inscrit dans une perspective contemporaine, c'est à dire que les protagonistes en sont les gens de lettres vivants. Les représentants de la *Weltliteratur* portent leur attention sur l'époque contemporaine[509], et tissent des liens avec ceux qui se trouvent au delà des frontières.

Par ailleurs, Goethe montre que la connaissance mutuelle ne suffit pas, et qu'il faut agir ("wirken") ensemble. La littérature mondiale est donc un espace spirituel et intellectuel dans lequel se retrouvent tous ceux qui, par leurs travaux et leurs initiatives, permettent de connaître et surtout de comprendre les autres nations et de tolérer ("dulden"[510]) les différences.

Répondant à la double exigence de simultanéité et d'action formulée par Goethe, la traduction joue un rôle primordial dans cet échange. Fritz Strich rappelle la position de Goethe à ce propos :

"Et ainsi faut-il considérer chaque traducteur comme un médiateur, s'efforçant de promouvoir ce commerce spirituel et

---

[508] GOETHE, "Die Zusammenkunft der Naturforscher in Berlin" (1828), cité par F. STRICH, *op. cit.*, p. 399 :

"die lebendigen und strebenden Literatoren einander kennenlernen und durch Neigung und Gemeinsinn sich veranlaßt finden, gesellschaftlich zu wirken."

[509] À la différence, peut-être, de certains représentants du Romantisme allemand qui s'intéressaient moins à la littérature européenne contemporaine, mais traduisaient Shakespeare, Dante et Calderon.

[510] GOETHE, cité par Fritz STRICH, *op. cit.*, p. 399 :

"Nur wiederholen wir, daß nicht die Rede sein könne, die Nationen sollen überein denken, sondern sie sollen nur einander gewahr werden, sich begreifen, und wenn sie sich wechselseitig nicht lieben mögen, sich einander wenigstens dulden lernen."

> universel, et se donnant pour tâche de faire progresser cet échange. Car, quoi qu'on puisse dire de l'insuffisance du fait de traduire, cette activité n'en reste pas moins l'une des tâches les plus importantes et les plus dignes d'estime du marché d'échange mondial. Le Coran dit : Dieu a donné à chaque peuple un prophète dans sa propre langue. Ainsi, chaque traducteur est un prophète pour son peuple."[511]

La tâche du traducteur ne se limite donc pas à transcrire dans un autre idiome les paroles et pensées d'autrui. Il fait également entrer en interaction les cultures et les langues, les conduit à évoluer et s'enrichir mutuellement. Le traducteur est par vocation médiateur ("Vermittler"), et ne doit par limiter son champ d'action à la traduction ; Goethe estime qu'il doit également publier des critiques littéraires dans les revues (qui elles aussi jouent un rôle primordial dans la littérature nationale[512]), rendre compte des traductions récentes. Ainsi, pour Goethe, une revue

---

[511] GOETHE, cité par Fritz STRICH, *op. cit.*, p. 16 :

> "So ist, sagt Goethe einmal, jeder Übersetzer anzusehen, daß er sich als Vermittler dieses allgemein-geistigen Handels bemüht und den Wechselaustausch zu befördern sich zum Geschäfte macht. Denn was man auch von der Unzulänglichkeit des Übersetzens sagen mag, so ist und bleibt es doch eines der wichtigsten und würdigsten Geschäfte in dem allgemeinen Weltverkehr. Der Koran sagt : Gott hat jedem Volke einen Propheten gegeben in seiner eigenen Sprache. So ist jeder Übersetzer ein Prophet in seinem Volke."

[512] GOETHE écrivit le 31 mai 1828 à l'éditeur d'une nouvelle revue milanaise, *L'eco,* la lettre suivante :

> "Die ersten siebenundvierzig Blätter Ihrer Zeitschrift, die Sie in Mailand beginnen, haben mich auf das angenehmste überrascht; sie wird gewiß durch ihren Gehalt und durch die freundliche Form, die Sie ihr zu geben wissen, zur allgemeinen Weltliteratur, die sich immer lebhafter verbreitet, auf das freundlichste mitwirken, und ich darf Sie meines Anteils gar wohl aufrichtig versichern."

Fritz Strich explique le rôle que doivent jouer les revues selon Goethe :

> "Die hier entworfenen Bilder eines fremden Volkes aber müssen nun wieder diesem Volke selbst bekanntgemacht werden, damit es wisse und erfahre, wie es von andern Völkern gesehen und beurteilt wird, wie die fremde Nation zu ihm stehen, damit es im Spiegelbild des anderen Geistes sehen und selbsterkennen kann." (*op. cit.*, p. 17).

allemande, par exemple, ne doit pas se contenter d'évoquer les autres nations et les traductions d'œuvres étrangères, mais également rendre compte de l'image de l'Allemagne dans les autres pays, évoquer les traductions d'œuvres allemandes qui y sont faites. Telle était, selon Strich, la mission de la revue *Über Kunst und Altertum*. Outre les traductions, les comptes rendus et les analyses littéraires, la correspondance et le contact entre poètes et écrivains de nationalités différentes appartiennent à la littérature mondiale. Goethe lui-même a entretenu une correspondance abondante avec nombre de personnalités, et il apprécie leur jugement, ainsi que leur opinion sur les différentes nations[513].

Dans cette vision nouvelle et dynamique des rapports entre littératures européennes, l'Allemagne est appelée à jouer un rôle primordial car elle contribue selon Goethe

> "depuis longtemps à une médiation et à une reconnaissance mutuelles."[514]

Dans une lettre adressée en 1827 à Streckfuß, Goethe définit la tâche des Allemands dans la *Weltliteratur* :

> "Je suis convaincu qu'une littérature nationale se créée, que toutes les nations y inclinent et font de ce fait des démarches favorables. Le plus actif dans cette entreprise peut et doit être l'Allemand, qui aura à jouer un grand rôle dans ce rassemblement."[515]

---

[513] GOETHE, cité par F. STRICH, *op. cit.*, p. 17-18 :

> "Aber nicht allein, was solche Männer (wie Carlyle) über uns äußern muß uns von größter Wichtigkeit sein, sondern auch ihre übrigen Verhältnisse haben wir zu beachten, wie sie gegen andere Nationen, gegen Franzosen und Italiener stehen. Denn daraus nur kann Weltliteratur entspringen, daß die Nationen die Verhältnisse aller gegen alle kennenlernen."

[514] GOETHE, cité par Antoine BERMAN, *op. cit.*, p. 26.

[515] GOETHE, cité par F. STRICH, op. cit., p. 397 :

D'après Fritz Strich, la finalité de la littérature mondiale serait de dégager toutes les manifestation de l'éternellement Un et Humain, c'est pourquoi il faut que les nations puissent reconnaître les liens qui existent les entre elles et accepter (à défaut de comprendre) les différences, en les tolérant ("dulden"). Le rôle des médiateurs est justement de mettre en valeur ces liens invisibles et pourtant présents, tout particulièrement dans les œuvres d'art.

Un dernier mot enfin pour rappeler la dimension européenne de la littérature mondiale. Dans certains textes, Goethe célèbre la venue d'une "littérature européenne, voire mondiale et universelle"[516] ; ailleurs, il parle de la littérature "européenne, c'est à dire mondiale"[517]. Les deux passages cités sont bien sûr révélateurs du relatif flou définitionnel qui entoure les concepts utilisés par Goethe. En effet, Fritz Strich souligne d'ailleurs que, malgré l'importance accordée à ce projet, "Goethe n'a jamais dit systématiquement, de façon claire et nette"[518] ce qu'il souhaitait

---

"Ich bin überzeugt, daß eine Weltliteratur sich bilde, daß alle Nationen dazu geneigt sind und deshalb freundliche Schritte tun. Der Deutsche kann und soll hier am meisten wirken, er wird eine schöne Rolle bei diesem großen Zusammentreten zu spielen haben."

Dans un article publié dans la revue *Über Kunst und Altertum,* Goethe revient sur le rôle important des Allemands :

[Goethe ist überzeugt,) "es bilde sich eine allgemeine Weltliteratur, worin uns Deutschen eine ehrenvolle Rolle vorbehalten ist."

[516] GOETHE, cité par Fritz STRICH, *op. cit.*, p. 399 :

"Wenn wir eine europäische, ja eine allgemeine Weltliteratur zu verkündigen gewagt haben."

[517] GOETHE, cité par Fritz STRICH, *op. cit.*, p. 26 :

"Die europäische, daß heißt Weltliteratur."

[518] STRICH, *op. cit.*, p. 15 :

"denn nie und nirgends hat Goethe selbst etwa systematisch, eindeutig und mit klaren Worten gesagt, was er unter Weltliteratur, die er verkündigte, forderte, erhoffte und schon "anmarschieren" sah, verstanden wissen wollte. Ja, er ging offenbar gefliessentlich einer prägnanten Formulierung und Verdeutlichung aus dem Wege."

que l'on entendît par *Weltliteratur*. Le moins que l'on puisse dire est que, dans le premier cas, il distingue les littératures européenne et mondiale, alors que dans le second, il les considère comme identiques. Selon F. Strich, cette contradiction n'est finalement qu'apparence, car

> "la *Weltliteratur* est, selon Goethe, provisoirement européenne. Elle est sur le point de se réaliser en Europe."[519]

La littérature européenne serait donc, selon Strich, la "première étape"[520] de la réalisation d'une littérature mondiale.

L'influence exercée par Goethe sur Zweig est remarquable, tant par sa continuité que par son ampleur, et la "reprise"du schéma goethéen de *Weltliteratur* par notre auteur est parfaitement envisageable.

L'influence en question ne se manifeste cependant pas par un nombre élevé de publications, essais ou compte rendus consacrés par Zweig à Goethe. En revanche, les références aux grands textes goethéens sont quasiment omniprésentes sous sa plume, tant dans sa correspondance que dans ses œuvres proprement dits. On notera que Zweig n'écrit pas formellement une biographie de Goethe, et pourtant il brosse son portrait *en creux* dans *Le combat avec le démon*[521].

En effet, pour illustrer sa théorie du démon (forme 'laïque' d'enthousiasme poétique), Zweig oppose à Kleist, Nietzsche et Hölderlin

---

[519] STRICH, *op. cit.*, p. 26-27 :

> "Die Weltliteratur ist nach Goethe vorläufig nur eine europäische. Sie ist im Begriff, sich in Europa zu verwirklichen."

[520] STRICH, *op. cit.*, p. 27 : "die erste Stufe der Weltliteratur".

[521] Stefan ZWEIG, *Der Kampf mit dem Dämon : Hölderlin, Kleist, Nietzsche*, Leipzig, Insel, 1925 (l'ouvrage est dédié à Sigmund Freud).

(les "poètes serviteurs du démon"[522]) la figure de Goethe, qui n'est pas l'esclave du démon, mais son "maître."[523] Et il s'explique au sujet de cette option :

> "J'ai cru utile de recourir à une grande voix contraire pour que l'hymnique, le titanesque, la démesure, que je vénère en les décrivant chez Kleist, Hölderlin et Nietzsche, n'apparussent pas comme l'art unique ou le plus sublime. "[524]

De même, la préface à *Trois poètes de leur vie*[525] contient également plusieurs allusions à Goethe, mais, comme le souligne Isabelle Hauser, "on remarquera qu'une fois de plus, Zweig avait une occasion d'écrire sur Goethe et ne l'a pas saisie."[526] Les multiples allusions à Goethe, les références innombrables à son œuvre, l'utilisation de ses expressions révèlent une connaissance approfondie et sans cesse renouvelée du grand écrivain de la part de Zweig.

Aussi n'est-il pas étonnant que notre auteur fasse à plusieurs reprises mention du concept de *Weltliteratur*, et ce dès avant la première guerre mondiale. Dans un article de 1908, il évoque la responsabilité morale des écrivains, et surtout des traducteurs, de faire connaître les

---

[522] ZWEIG, Introduction au *Combat avec le démon, in* ZWEIG, III, *Essais, op. cit.*, p. 203; *KD*, p. 16 :

"Die drei Dichter und Diener des Dämons."

[523] ZWEIG, *ibidem*, p. 202 ; *KD*, p. 15 :

"Wenn [Goethe] Herr des Dämons wird und nicht sein Knecht."

[524] ZWEIG, Introduction au *Combat avec le démon, in* ZWEIG, III, *Essais, op. cit.*, p. 203; *KD*, p. 16 :

"Ich glaubte einer großen Gegenstimme zu bedürfen, damit nicht das Exaltative, das Hymnische, das Titanische, das ich in Kleist, Hölderlin und Nietzsche darstellend verehre, als die einzige oder als die sublimste Kunst im Sinne eines Werts erscheine."

[525] ZWEIG, *Drei Dichter ihres Lebens : Casanova, Stendhal, Tolstoi,* Leipzig, Insel, 1928.

[526] Isabelle HAUSER, *in* ZWEIG, III, *Essais, op. cit.*, p. 451.

œuvres de la littérature universelle[527]. Puis dans un autre article paru en 1912 et consacré à Jakob Wassermann, Zweig évoque les tentatives de cet auteur pour dépasser le cadre étroit de la littérature nationale (allemande, en l'occurrence), et entrer dans la littérature universelle[528]. Il faudra cependant attendre la fin de la première guerre mondiale et surtout les années vingt pour voir s'élaborer chez Zweig une réflexion véritablement structurée autour du concept de littérature mondiale (comme nous pouvons le constater à l'exemple de la *Biblioteca Mundi*). Pour l'heure, il semblerait qu'il ait une conception quelque peu restreinte de cette idée goethéenne, qu'il paraît assimiler, en fait, à la somme des œuvres littéraires européennes qui ont un statut universel, et dont la portée défie le temps et l'espace. Bien sûr, comme souvent, Zweig se garde ici de donner une définition exacte d'un concept qu'il utilise plusieurs fois, mais le contexte dans lequel il l'utilise nous permet de comprendre qu'il ne s'agit pas prioritairement de d'évoquer "l'état *moderne* du rapport entre les diverses littératures nationales ou régionales"[529] basé sur les échanges

---

[527] ZWEIG, compte rendu de la traduction française de *Heinrich von Ofterdingen* par Georges Polti et Paul Morisse, 1909, *op. cit.*, p. 35 : "das Verantwortungsgefühl".

[528] ZWEIG, "Jakob Wassermann", *Neue Rundschau*, August 1912, pp. 1131-1145 ; repris dans le recueil *EE*, pp. 197-219. Zweig écrit à propos de Wassermann :

> "In ihm ist heute ein Wille über die deutsche hinaus in die Weltliteratur."

Notre auteur prend des distances avec cette attitude : il entend bien montrer qu'il s'agit d'un souhait de Wassermann, et non de la réalité. Dans son journal, écrit à la même époque, Zweig rend compte de la discussion qu'il eut avec Wassermann à propos de l'œuvre de celui-ci :

> "Ich verweise ihn auf den Mangel an Proletarischem in seinem Werk [...] was ihm zu Balzac fehlt." (ZWEIG, *Tagebücher, op. cit.*, p. 17).

Preuve, s'il en est, que Wassermann n'appartient pas -aux yeux de Zweig- à la littérature universelle.

[529] A. BERMAN, *op. cit.*, p. 90.

entre contemporains, que plutôt de renvoyer à l'ensemble[530] des œuvres universelles, écrites par Goethe, Dante, Shelley et même Casanova[531].

Même si nous ne sommes pas en présence d'une réflexion véritablement précise de la part de Zweig de la *Weltliteratur*, son engagement tout à fait remarquable s'inscrit cependant dans la droite ligne des aspirations goethéennes. L'activité de médiateur -qu'il commence à développer avant la Grande Guerre- est en effet le produit de deux facteurs complémentaires : sa sensibilité personnelle[532] et sa nature conciliante, mais aussi sa culture imprégnée de Goethe en particulier. Ces éléments le conduisent ainsi à adhérer de manière certes inconsciente encore[533] mais réelle à un mode de vie littéraire qui correspond -pour l'heure imparfaitement seulement- au schéma goethéen de *Weltliteratur* auquel nous avons fait allusion.

Une série de faits plaident en faveur de cette interprétation. Ainsi, comme nous avons pu le constater pour Zweig, la traduction revêt au fil des années une importance toute particulière, et le travail de transposition d'une langue à l'autre se double chez lui d'une volonté délibérée de participer activement à l'échange des connaissances et des richesses entre nations. A l'instar du poème de Goethe, "Ein Gleichnis", Zweig transplante si habilement les œuvres étrangères en sol germanique que les critiques prennent ses traductions "pour un texte original en allemand"[534]

---

[530] Dans la préface de *Drei Dichter ihres Lebens* (*DD*, p. 11), Zweig parle de "unermeßliche Weltliteratur".

[531] ZWEIG, *DD*, p. 27.

[532] Lettre de ZWEIG adressée à Romain ROLLAND le 21 novembre 1914, *RR/SZ*, Band 1, p. 107 :

> "Ich weiß, daß mein sicherstes Werk nicht das Eigene ist, sondern eine Fähigkeit zur Vereinung..."

[533] En effet, ce n'est guère qu'en 1920 environ que Zweig place explicitement son action sous le signe de la *Weltliteratur*.

[534] Franz SERVAES, "Stefan Zweigs Verhaeren-Werk", *NFP*, 19. Februar 1911, p. 32 :

- tout en étant conscients des "libertés"[535] que s'octroie le traducteur par rapport au texte d'origine.

À côté de son activité de traducteur, Zweig publie très régulièrement dans la presse. Il est permis de penser que l'usage qu'il en fait correspond bien à celui que Goethe attendait que l'on en fît à l'ère de la littérature universelle. Dans ce domaine, nous avons eu déjà l'occasion d'évoquer les feuilletons de voyage, dans lesquels Zweig donne libre cours à sa sensibilité personnelle, et diffuse, par le biais de l'écriture, les *topoï* européens. À côté de ces textes, il rédige nombre d'articles, comptes rendus et feuilletons consacrés à la littérature justement, et le plus souvent, d'ailleurs, à la littérature contemporaine. À la différence de nombreux feuilletonistes dont le principal défaut est, selon Theodor Herzl, le "narcissisme"[536], Zweig ne se contente pas de rédiger des billets d'humeur dont l'objet serait de rendre compte de ses propres sentiments. Il considère bien plutôt que ces textes, largement diffusés, lui permettent d'entrer en contact avec ses contemporains, auxquels il démontre la nécessité d'établir des liens entre pays européens. Il évoque la motivation qui l'incite à publier dans la presse ainsi :

> "C'est pourquoi j'écris volontiers de temps à autre dans de grands journaux quotidiens, car je sens qu'un appel peut exercer une influence directe sur notre époque."[537]

---

"Zunächst ein Wort über die Übersetzung. Sie liest sich fast durchwegs wie ein deutsches Original."

[535] Franz SERVAES, *ibidem*, p. 33 : "Freiheiten".

[536] Carl E. SCHORSKE rappelle que, pour Theodor Herzl, cette attitude narcissique conduit les feuilletonistes à

"transformer l'analyse objective du monde en une mise en avant de [leur] propre subjectivité" (*op. cit.*, p. 26).

[537] ZWEIG, "Autobiographische Skizze" (1914), op. cit., p. 202 :

"Darum schreibe ich auch gern von Zeit zu Zeit in großen Tageszeitungen, weil ich spüre, daß dort Appel unmittelbare Wirkung auf die Zeit haben kann."

Zweig envisage donc la presse au même titre que Goethe, comme un moyen privilégié pour agir[538] en faveur d'une idée de l'Europe et susciter une interaction culturelle. Le fait d'agir sur le temps présent et de créer des liens entre contemporains est donc un aspect essentiel de la démarche zweiguienne, à nouveau très proche des convictions de Goethe. La valeur de son œuvre propre n'importe guère à ses yeux car, écrit-il,

> "le sentiment d'appartenance commune à mon temps et ma génération est trop fort en moi, et je m'efforce de l'intensifier par l'intérêt que je porte à tous les mouvements et efforts du moment."[539]

L'"amour"que porte Zweig à son temps ("Ich liebe die Gegenwart", écrit-il en 1914, avant l'effondrement du monde qui était le sien) se double d'un sentiment d'optimisme et de confiance dans le progrès, propre aux hommes du XIX$^{ème}$ siècle en général, et aux Libéraux viennois. Jamais cet attachement au présent et l'espoir d'un avenir radieux -bientôt trompé par l'attentat du 28 juin 1914- ne sera aussi manifeste que dans les textes écrits avant la Grande Guerre. Ce désir de communion spirituelle ne se restreint certes pas aux seuls lecteurs de la *Neue Freie Presse*, dans laquelle Zweig publie régulièrement, mais s'étend à un certain nombre d'intellectuels et artistes européens. À de

---

[538] A. BERMAN nous rappelle l'opinion de Goethe sur l'importance de l'action (*op. cit.*, p. 90) :

> "L'homme n'est pas un être qui enseigne, mais un être qui agit, qui vit et qui fait. C'est seulement dans l'action et dans l'interaction que nous trouvons notre satisfaction."

[539] ZWEIG, "Autobiographische Skizze" (1914), *op. cit.*, p. 202 :

> "Das Zusammenhangsgefühl mit der Zeit und ihrer Generation ist in mir zu starck, und ich suche es mir durch Anteilnahme an allen Bewegungen und Bemühungen der Stunde bewußt zu steigern."

multiples reprises, Zweig a évoqué la chance et le privilège qui étaient les siens, de faire la connaissance des "meilleurs" ("die Besten", lit-on dans sa correspondance) de ce monde. Zweig est persuadé qu'il faut sortir de sa réserve et aller au devant des autres intellectuels des pays européens, et que sa vocation est de participer ainsi à une œuvre collective, qui vise à l'unification de l'Europe. S'il tend la main vers ses "frères", c'est-à-dire ses confrères, Zweig n'est cependant guère partisan d'une fraternité universelle, ouverte à tous. Il se fait surtout l'ardent défenseur d'une fraternité entre intellectuels européens ; cette fraternité, comme l'attestent ses lettres à Romain Rolland ou Jean-Richard Bloch par exemple, il ne souhaite pas l'étendre à d'autres milieux. En cela, son attitude peut évoquer une fois encore la figure tutélaire de Goethe, qui avait à l'égard de la masse, de la "majorité" une méfiance instinctive, voire du mépris[540]. Zweig écrit à Jean-Richard Bloch

> "Restons peu ! Restons un groupe, mais soyons fraternels, nous les quelques-uns."[541]

L'attitude de Zweig est donc passablement ambiguë : malgré ses affirmations publiques, dans lesquelles il dit vouloir communier avec tous

---

[540] GOETHE à ECKERMANN, *op. cit.*, 12 février 1829, p. 270 :

> "Alles Große und Gescheite (...) existiert in der Minorität."
>
> "Nichts ist widerwärtiger als die Majorität : denn sie besteht aus wenigen kräftigen Vorgängern, aus Schelmen, die sich accomodieren, aus Schwachen die sich assimilieren, und der Masse nachrollt, ohne nur im mindesten zu wissen, was sie will."

Zweig, quant à lui, écrit dans son journal, le 10 mai 1915 (*in* : *Tagebücher, op. cit.*, p. 169) :

> "Ich habe nie gewußt, wie dumm der Pöbel ist, allerorts und überall, wie er Geredetes widerkaut ohne zu denken. Es gibt nur mehr das Eine : die Elite. Mein Ekel vor den Leuten ist in das Namenlose gestiegen : ich weiche allen aus."

[541] Lettre inédite de ZWEIG à BLOCH, du 23 mars 1919, Fonds Jean-Richard Bloch, Bibliothèque Nationale de France, département des Manuscrits.

ses contemporains, il a des relations européennes une vision somme toute élitiste. S'il ne ménage jamais ses efforts pour faire connaître les auteurs étrangers, participer activement à la diffusion de leurs œuvres, il faut bien reconnaître qu'il le fait pour ceux qu'il estime être les meilleurs représentants des nations, c'est à dire les artistes et intellectuels. Nous reviendrons ultérieurement sur la notion d'élite en Europe. Contentons-nous ici de rappeler que la vocation de Zweig est, par essence, de relier les hommes (ou du moins certains hommes...) entre eux, de provoquer des échanges d'idées.

> "Je sais que mon œuvre la plus sûre n'est pas la mienne propre, mais ma faculté d'unifier."[542]

Soucieux de souligner les points communs qui relient les nations entre elles, il s'efforce toujours de montrer à ses lecteurs, par l'analogie et la comparaison, combien l'étranger est familier. De même, ses nombreuses traductions marquent bien sa volonté de renverser les barrières -linguistiques- qui se dressent entre les pays. Au terme ce chapitre dans lequel nous avons vu s'éclore chez Zweig la vocation de médiateur européen, qu'il nous soit permis de le citer une fois encore, lorsqu'il évoque -en 1922- les années d'avant 1914 :

> "Je me sentais Européen, je vivais tout à fait comme un Européen, les frontières n'étaient que des tracés sans contenu, les langues, des nuances et non des contraires..."[543]

---

[542] Lettre de ZWEIG à R. ROLLAND, 21 novembre 1914, *in* : *RR/SZ*, p. 107 :
"Ich weiß, daß mein sicherstes Werk nicht das Eigene ist, sondern eine Fähigkeit zur Vereinung..."

[543] ZWEIG, cité par Hanns Martin ELSTER, *op. cit*, p. 8 :
"Ich fühlte, ich lebte ganz als Europäer, Grenzen waren nur leere Linien, Sprachen nur Nuancen, nicht Gegensätze..."

Sa vocation précoce de médiateur ne lui a pas permis pour autant d'être sensible aux signes avant-coureurs de la Grande Guerre. Peu attentif aux tensions entre les nations, à l'antagonisme austro-serbe, à la crise bosniaque de 1908, aux guerres balkaniques, au rapprochement entre la France et la Grande-Bretagne (qui n'augurait rien de bon pour l'empire austro-hongrois), Zweig semblait vivre alors dans une insouciance bienheureuse. Plus tard, il qualifie cette période "d'âge d'or de la sécurité"[544], dont les valeurs fondamentales étaient une foi inébranlable en la raison et au progrès ("on croyait déjà plus en ce'progrès' qu'en la Bible"[545], écrit le juif viennois assimilé et pénétré des idéaux libéraux). Peu conscient des événements présents, et peu soucieux de rendre compte *a posteriori* de la gravité de la situation, Zweig a continué, des années après, à regarder le monde à travers le prisme de sa propre subjectivité.

Étant de nature étant essentiellement conciliante, Zweig a voulu effacer -ou du moins estomper- les différences entre pays, et donner l'illusion d'un possible rapprochement entre eux. Les seuls vrais unificateurs sont pour lui, nous l'avons compris, non les hommes politiques (pour lesquels notre auteur n'a que mépris, comme nous le verrons ultérieurement), mais les intellectuels, qui doivent donner l'exemple eux-mêmes en se rapprochant et œuvrant ensemble. Zweig pour sa part n'a jamais hésité à "servir" personnellement la cause d'une meilleure compréhension mutuelle. Ouvert aux cultures étrangères, il a

---

[544] ZWEIG, *MH*, p. 15 ; *WvG*, p. 14 : "Das goldene Zeitalter der Sicherheit."
[545] ZWEIG, *MH*, p. 17 ; *WvG*, p. 16 :
"Man glaubte an diesen 'Fortschritt' schon mehr als an die Bibel."

de nombreuses affinités avec la France et l'Allemagne, qui constituent toutes deux l'axe principal de son Europe de l'esprit.

Tout fervent Européen qu'il est, on ne saurait dire non plus que cette réflexion (encore imprécise) sur l'Europe aboutisse chez lui à une écriture de l'Europe : son œuvre de fiction, en particulier ses poèmes et ses nouvelles (qui font la célébrité de notre auteur), ne semblent guère se nourrir de l'idée que se fait Zweig de l'Europe. Nous sommes loin des visions prémonitoires de Trakl qui annonçait le déclin et l'agonie du vieux continent dans *Sebastian im Traum*. Zweig ne semble pas non plus faire son miel des fleurs de rhétorique des nombreux écrivains étrangers auxquels il consacre des études, mais on peut considérer qu'il participe en revanche à la pollinisation des pensées européennes encore en germe. Médiateur par vocation, il diffuse l'idée d'une Europe unie, sans deviner que celle-ci est à la veille d'une catastrophe.

Si notre auteur n'est, de toute évidence, pas sensible aux prémisses de la guerre, il n'en est pas moins un médiateur remarquable par son dévouement. Car nombre de ses attitudes s'inscrivent en droite ligne de la conception goethéenne de la *Weltliteratur* ; cet hommage implicite rendu à Goethe montre la place de celui-ci parmi les Maîtres qui ont joué un rôle dans la formation de l'imaginaire européen de Zweig. Le déclenchement des hostilités va cependant complètement changer les données et brouiller les cartes : à la cruelle désillusion concernant Verhaeren et à la disparition de celui-ci va succéder une période de troubles intérieurs et d'interrogations, auxquels Romain Rolland -successeur du poète belge dans la vie de Zweig- va tâcher de mettre un terme, comme nous allons le voir dans la partie suivante.

# TROISIÈME PARTIE

## *L'EUROPE A L'EPREUVE DE*

## *LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE*

## *de 1914 à 1919*[1]

[1] Nous ne pouvons limiter notre propos à 1918, date qui marqua seulement la fin des hostilités, mais étendrons notre étude à 1919, l'année du retour de Zweig en Autriche.

"Alors, le 28 juin 1914, retentit à Sarajevo ce coup de feu qui, en une seconde, fit voler en éclats, comme un vase de terre creux, ce monde de la sécurité et de la raison créatrice dans lequel nous avions été élevés, dans lequel nous avions grandi, et où nous nous sentions chez nous."[2]

Par-delà la vision idéalisée du "monde d'hier" caractéristique de l'autobiographie de Zweig (écrite en exil à la veille de sa mort), il est frappant de constater à quel point la première Guerre Mondiale marque une violente rupture dans son existence, et ce, à plusieurs titres. En tant que juif intégré à la monarchie austro-hongroise, en tant que citoyen de cette "patrie spirituelle" qu'est la langue allemande[3], en tant que citoyen de l'Europe qui cesse de ce fait d'être "un principe abstrait, une règle de conduite, pour devenir une réalité palpable et tragique"[4], objet d'enjeux militaires et stratégiques, et enfin en tant qu'individu hostile par nature à toute forme de violence, Zweig comprend que désormais, son existence sera constituée d'"un avant et un après"[5] :

---

[2] ZWEIG, *MH*, p. 254 ; *WvG*, p. 247 :

> "Da, am 3. Juni 1914, fiel jener Schuß in Sarajevo, der die Welt der Sicherheit und der schöpferischen Vernunft, in der wir erzogen, erwachsen une beheimatet waren, in einer einzigen Sekunde wie ein höhlenes Gefäß in tausend Stücke schlug."

[3] ZWEIG, "Vom 'österreichischen' Dichter. Ein Wort zur Zeit". Article publié le premier décembre 1914 dans *Das Literarische Echo*, Berlin ; repris dans *SW*, pp. 48-51. L'auteur y récuse la qualité d'écrivain "autrichien" attribuée à lui-même et à ses collègues, car ils considèrent la langue allemande comme leur "geistige Heimat" (p. 49).
Voir également ZWEIG, lettre adressée en octobre 1914 à l'éditeur allemand Anton Kippenberg, *Br 2*, p. 21: "Nur die Sprache ist Heimat". Lire aussi le compte rendu de ZWEIG, "*Rechts und Links*, Roman von Joseph Roth", première publication dans *Berliner Tageblatt* le 7 décembre 1929 ; repris dans *BB*, p. 103-108. L'auteur parle de cette génération tragique de jeunes gens qui furent précipités dans la guerre en 1914, puis cherchèrent leur "seelische Heimat" en Allemagne (p. 104).

[4] Jean-Baptiste DUROSELLE, *L'idée d'Europe dans l'Histoire*, Paris, Denoël, 1965, p. 261.

[5] Cette expression se trouve dans l'oraison funèbre de Joseph Roth, prononcée le 24 juin 1939 au Conway Hall à Londres ; ce texte à été ensuite publié sous le titre "Joseph Roth" dans *EE*, p. 270 :

"Pour moi, peut-être plus encore que pour tout autre écrivain allemand, la guerre représenta une décision qui déchira ma vie par le milieu",

rappelle-t-il dans un court texte autobiographique publié en 1922, et dans lequel il souligne *ex eventu* son indéfectible attachement à l'unité de l'Europe, et ce dès le début de la guerre[6] :

"Je ne considère nullement comme un mérite particulier (comme d'autres l'ont fait aimablement) d'avoir reconnu dès la première heure l'absurdité funeste du suicide de l'Europe et d'avoir pris position contre la guerre de toutes mes forces morales, car pour moi le bien commun, l'unité de l'Europe, allait de soi, tout autant que mon propre souffle."[7]

Recourant ici au lieu commun de la modestie affectée, à ce que la rhétorique appelle une tapinose, notre auteur s'efforce (tant dans cet écrit que dans d'autres textes autobiographiques) de donner de lui l'image d'un homme qui ne pouvait succomber "à cette subite ivresse patriotique", grâce "au genre de vie" cosmopolite qui avait été le sien jusque là[8] :

---

"Da fuhr 1914 die harte Schneide des Krieges dazwischen, die für unsere Generation die Welt unerbittlich in ein Vorher und Nachher geschieden hat."

[6] ZWEIG, *in* ELSTER, *op. cit.*, p. 8:

"Für mich war der Krieg, vielleicht mehr als für irgendeinen andren deutschen Schriftsteller, eine Entscheidung, die mein Leben mitten durchriß."

[7] ZWEIG, *ibidem*, p. 9 :

"Ich rechne es mir gar nicht (wie andere es freundlich taten) als besonderes Verdienst an, von der ersten Stunden an, das verhängnisvoll Sinnlose des europäischen Selbstmordes erkannt und mich mit allen seelischen Kräften gegen den Krieg gestellt zu haben : mir war das Gemeinsame, die Einheit Europas so sehr selbstverständlich, wie der eigene Atem..."

[8] ZWEIG, *MH*, p. 270 ; *WvG*, p. 270 :

"Daß ich selbst diesem plötzlichen Rausch des Patriotismus nicht erlag, hatte ich keineswegs einer besonderen Nüchternheit oder Klarsichtigkeit zu verdanken, sondern der bisherigen Form meines Lebens."

"J'étais donc en quelque sorte vacciné par la défiance contre l'infection de l'enthousiasme patriotique, et, prémuni comme je l'étais contre cet accès de fièvre de la première heure, je demeurai bien résolu à ne point me laisser ébranler dans la conviction qu'une union de l'Europe était nécessaire..."[9]

On constate aisément une défaillance dans la pensée qui s'exprime ici, car Zweig laisse entendre qu'être partisan de l'Europe serait incompatible avec l'amour de la patrie, tout particulièrement compréhensible pourtant lorsque l'intégrité nationale est mise en danger. Or l'auteur lui même définissait, dans un article de 1909 (une époque, donc, où il dit mener une vie "cosmopolite"), le patriotisme comme "l'amour inconditionnel de la patrie"[10], et regrettait son absence dans la Double Monarchie...Dans un autre texte, consacré à Romain Rolland, il affirme qu' "on peut être un bon patriote et en même temps européen"[11].

D'autre part, les circonstances prouvent bien que le mode de vie cosmopolite de l'écrivain autrichien ne l'a pas vraiment prémuni contre un accès de patriotisme, voire de nationalisme pro-allemand, en particulier au début de la guerre.

Nous verrons ainsi dans un premier temps les limites de l'engagement européen de Zweig, lors du déclenchement des hostilités et dans les semaines suivantes, en veillant cependant à rendre justice à son

---

[9] ZWEIG, *MH*, p. 270-271 ; *WvG*, p. 263 :

"So war ich gewissermaßen geimpft mit Mißtrauen gegen die Infektion patriotischer Begeisterung, und vobereitet wie ich war gegen diesen Fieberanfall der ersten Stunde, blieb ich entschlossen, meine Überzeugung von der notwendigen Einheit Europas nicht erschüttern zu lassen..."

[10] ZWEIG, "Das Land ohne Patriotismus", 1909, repris dans le recueil *SW*, pp. 7-16. L'expression est : die "unbedingte Heimatliebe", p. 8.

[11] ZWEIG, "Romain Rolland", *in* : *EE*, *op. cit.*, p. 116 :

"Man kann guter Patriot sein und gleichzeitig Europäer."

intégrité morale. Puis nous observerons comment, à la faveur des rencontres, des expériences personnelles et d'un voyage en Galicie, l'auteur parvint à surmonter progressivement le "perpétuel conflit"[12] qui se jouait en lui-même, à raffermir sa conscience, évoluant (entre 1915 et 1916) d'un patriotisme pro-allemand vers une sorte de pacifisme humanitaire au contenu bien vague, soulignons-le dès à présent. Il faut attendre l'année 1917 (date de la publication de *Jeremias* et du début du séjour en Suisse) pour pouvoir parler d'une réelle volonté de transformer le "déluge" européen -et la défaite matérielle- en victoire spirituelle, gage de la pérennité de l'idée d'Europe.

[12] ZWEIG, cité par S. NIÉMETZ, *op. cit.*, p. 172.

# PREMIER CHAPITRE

## *LA CONFUSION DES SENTIMENTS EUROPÉENS*

> "Nous autres, "Bons Européens", nous avons aussi nos heures de nationalisme, des moments où nous nous permettons un plongeon, une rechute dans les vieilles amours et leurs étroits horizons..."
> F. NIETZSCHE, *Par delà Bien et Mal*, § 241.

### A) Nationalisme pro-allemand

Tout en se défendant -*a posteriori*- d'avoir partagé l'enthousiasme populaire des Viennois lors de la mobilisation, Zweig décrit cet instant historique (qui est pourtant le prélude à une catastrophe européenne) de manière très positive, à croire qu'il ait ressenti lui-même les émotions qu'il prête[13] à ses concitoyens :

> "Je dois à la vérité avouer que dans cette première levée des masses, il y avait quelque chose de grandiose, d'entraînant et même de séduisant, à quoi il était difficile de se soustraire. Et malgré toute ma haine et toute mon horreur de la guerre, je ne

[13] L'auteur avoue, dans son journal intime, avoir pris des libertés avec la vérité lorsqu'il décrit cet événement dans un article, "Heimfahrt nach Österreich", publié le 1er août 1914 dans la *NFP*. Lire à ce propos ZWEIG, *Tagebücher*, "Tagebuch im Kriegsjahr 1914 vom Tage der deutschen Kriegserklärung an Rußland [30. Juli 1914 - 30. April 1915]", Frankfurt am Main, Fischer, 1988, p. 81. [abréviation : *Tag.*]

voudrais être privé dans ma vie du souvenir de ces premiers jours."[14]

Son premier geste, à la descente du train qui le ramenait d'Ostende, où il avait été pris au dépourvu par la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie, fut de se rendre à la *Neue Freie Presse* (nous sommes le 31 juillet 1914 au soir) : dans un élan patriotique, il écrit "d'une traite"[15] un article intitulé "Heimfahrt nach Österreich"[16], où il admire la force "indestructible et invincible"[17] de l'armée allemande. Il réitère bientôt ce geste, puisque paraît le 6 août 1914 un nouvel article, "Ein Wort von Deutschland"[18], dont le caractère patriotique est particulièrement flagrant : il y célèbre la fraternité d'armes ("Schwertbrüderschaft") qui unit l'Autriche à l'Allemagne, pays dont il vante la puissance et la volonté:

> L'Allemagne "constitue un modèle d'évaluation précise de la matière vivante et d'unification du désir de vivre dans la grandeur nationale. (...) Mais cette organisation modèle est doublement efficace parce qu'elle est créée de l'intérieur, par la volonté de la race, par l'éducation de chaque caractère..."[19]

---

[14] ZWEIG, *MH*, p. 265 ; *WvG*, p. 258 :

> "Um der Wahrheit die Ehre zu geben, muß ich bekennen, daß in diesem ersten Aufbruch der Massen etwas Großartiges, Hinreißendes und sogar Verführerisches lag, dem man sich schwer entziehen konnte. Und trotz allem Haß und Abscheu gegen den Krieg möchte ich die Erinnerung an diese ersten Tage in meinem Leben nicht missen."

On a le sentiment, en lisant ces lignes, que Zweig réagit en esthète curieux, avide de vivre une expérience nouvelle, profitable à sa "formation".

[15] ZWEIG, *Tag.*, p. 81 : "in einem Zug".

[16] ZWEIG, "Heimfahrt nach Österreich", publié le 1er août 1914 dans la *NFP*, repris dans le recueil *SW*, pp. 25-29.

[17] ZWEIG, *ibidem*, p. 28 : "unzerstörbar und unbesieglich".

[18] ZWEIG, "Ein Wort von Deutschland", paru dans la *NFP* le 6 août 1914, repris dans *SW*, pp. 30-33.

[19] ZWEIG, *ibidem*, pp. 30-31 :

Dans cet éloge dithyrambique de la nation voisine, notre auteur manifeste un enthousiasme qui n'est pas dépourvu d'accents grandiloquents, et l'on y trouve également les traces d'une théorie de la race qui pourrait être héritée de Taine. Il est tout à fait intéressant que Zweig mette délibérément l'Allemagne au centre de son propos (cf. le titre : "Un mot sur l'Allemagne"), d'autant que la conduite de celle-ci est considérée par lui comme un "modèle" pour l'Autriche sa voisine (la répétition du mot "Muster" est lourde de sens). L'auteur rappelle aux lecteurs autrichiens qu'ils peuvent avoir une confiance "totale et sans condition"[20] dans leur compagnon d'armes, d'autant que

> "cette alliance est fondée sur le sang et sur la forme la plus sensible de l'esprit, la communauté de la langue."[21]

---

> Deutschland "ist das Musterbeispiel einer Präzisionsberechnung im lebendigen Material, einer Vereinheitlichung des Lebenswillens in nationaler Größe. (...) Aber diese musterhafte Organisation ist doppelt wirksam, weil sie von innen, aus dem Willen der Rasse, aus der Zucht jedes Charakters geschaffen ist."

[20]ZWEIG, *ibidem*, p. 30 : die "volle[n], bedingungslose[n] Zuversicht."

[21] ZWEIG, *ibidem*, p. 33 :

> "Blut bildet diesen Bund und des Geistes sinnlichste Form, die gemeinsame Sprache."

Par ailleurs, Zweig souligne le côté "hétérogène" (donc artificiel) de l'alliance franco-russe, et donc de la Triple Entente. Au demeurant, ces alliés ne luttent pas ensemble dans un seul élan de fraternité guerrière, mais poursuivent des buts individualistes, voire matérialistes :

> "Gegen Rußland habe ich keinen Haß, sie kämpfen wie Deutschland um ein erweitertes Volkstum, Frankreich aber um sein Spiegelbild, seine Eitelkeit und England für seinen Geldsack."

Extrait d'une lettre de Zweig à A. Kippenberg (octobre 1914), *in* : ZWEIG, *Briefe, 1914-1919* [abréviation *Br 2*], herausgegeben von Knut Beck, Jeffrey B. Berlin und Natascha Weschenbach--Feggeler, Frankfurt am Main, Fischer, 1998, p. 21.

Pendant le conflit mondial, Zweig ne semble ressentir absolument aucune animosité vis-à-vis des Russes, et il est à noter d'ailleurs qu'à cette même époque, il lisait Tolstoï et préparait une biographie de Dostoïevski (qui sera publiée en 1919), "um mir selber zu beweisen, wie unparteiisch ich zu Nationen fühle..." (*Br 2*, p. 55).

En outre, Zweig ne manque jamais de décrire avec beaucoup de compassion les soldats russes faits prisonniers, comme par exemple dans *WvG* (p. 285) :

> "Unwiderstehlich hatte ich das Gefühl diese primitiven, einfachen Menschen den Krieg viel richtiger empfanden als unsere Universitätsprofessoren und Dichter : nämlich als ein Unglück, das über sie

La démonstration est discutable (on remarquera la grandiloquence du style archaïsant) et particulièrement étonnante chez un homme qui se dit partisan de l'Europe, et qui pourtant cache avec difficulté son admiration pour la nation allemande, donc pour une simple composante de cette Europe à laquelle il semble s'intéresser de façon exclusive. Zweig affirme en effet que tous les Autrichiens ("jeder von uns") regardent l'Allemagne "avec un désir plein d'envie, nous pouvons bien le confesser aujourd'hui"[22]. L'emploi de la première personne du pluriel, et non de la troisième, est caractéristique du style des articles "patriotiques" de Zweig : rares sont les textes dans lesquels sa perception des choses correspond à celle de la "masse" (pour reprendre un terme récurrent sous sa plume). Mais au début de la guerre, il use à plusieurs reprises de ce pronom personnel pour conférer à ses considérations particulières une portée générale et donner d'autant plus facilement son point de vue que celui-ci semble émaner de l'avis général. D'autres fois, nous le verrons, il se dégage de certains textes le sentiment que Zweig se cache même derrière un "nous" bien commode pour se dédouaner d'opinions pour le moins étonnantes.

L'Allemagne ne fait pas seulement l'admiration de la population autrichienne, mais aussi celle "du monde cultivé dans son ensemble"[23],

---

gekommen war und für das sie nichts konnten, und daß eben jeder, der in dieses Malheur geraten war, eine Art Bruder sei."

Enfin, il est intéressant de constater que le "héros" de la nouvelle *Episode am Genfer See* (écrite en 1919) est un pauvre soldat russe qui éveille la pitié des lecteurs.

[22] ZWEIG, "Ein Wort von Deutschland", p. 32 :

"mit neidvoller Sehnsucht -wir dürfen es heute gestehen in dieser Stunde-".

[23] ZWEIG, *ibidem*, p. 31 :

"diese deutsche Organisation, die Bewunderung der ganzen kultivierten Welt..."

l'auteur n'hésitant pas à apporter, dans une certaine mesure, et à sa manière, une caution intellectuelle au militarisme prussien[24].

Cette poussée de fièvre patriotique, dont l'un des symptômes significatifs est l'admiration pour l'organisation allemande, est particulièrement sensible dans le *Journal de l'année de guerre 1914*.

Dans les premiers jours du conflit, Zweig est "complètement brisé" et ses "nerfs craquent"[25], car il a peur[26] pour l'Allemagne, qui se retrouverait seule "contre le reste du monde"[27] si l'Angleterre décidait d'entrer en guerre. La réaction de notre auteur à l'annonce de la violation de la neutralité belge est encore plus stupéfiante : alors qu'il n'a jamais manqué de souligner son attachement à ce pays -dans lequel il séjournait encore une semaine plus tôt-, il n'a pas une pensée pour la nation martyre, mais

---

[24] Zweig ne partage cependant pas l'enthousiasme de Thomas Mann qui identifiait l'esprit militariste à la notion de culture dans l'article "Gedanken im Kriege", paru dans la *Neue Rundschau* en novembre 1914. Zweig avait immédiatement fait parvenir cet article à Romain Rolland, lequel réagit de manière violente :

> "Jamais je ne lui pardonerai l'ironie outrageante avec laquelle cet intellectuel assis confortablement à sa table de travail raille lourdement le peuple français aux armées, qui se sacrifie avec un stoïcisme et une joie héroïques. (...) Mais quand je rencontrerai Thomas Mann dans vingt ans, je refuserai de lui serrer la main."

(cité par D. Nedeljkovic, *Romain Rolland et Stefan Zweig, op. cit.*, p. 29.)
La réaction de Zweig à cet article est certes moins radicale que celle de Rolland, mais elle est néanmoins négative :

> "Auch ich mag den Essay von Thomas Mann nicht wegen der merkwürdigen Gleichung : Krieg = Cultur." (*Br 2*, p. 43)

[25] ZWEIG, *Tag.*, p. 82 : "Ich bin ganz zerbrochen , (...) meine Nerven flimmern..."

[26] Le journal contient de nombreux termes et expressions qui appartiennent au champ lexical de la peur : "mir graut für Deutschland" (*Tag.*, p. 81) ; "Meine Angst um Deutschland ist namenlos - Österreich, unser Vermögen, meine Gefahr ist mir nicht halb so viel." (*Tag.*, p. 84). Le 4 août, il écrit à l'éditeur allemand Anton Kippenberg :

> "Gott schütze Deutschland!" (*Br 2*, p. 13).

[27] ZWEIG, *Tag.*, p. 83 : "nur dieses letzte nicht, Deutschland gegen die ganze Welt."

note, perplexe : "C'est un coup de génie ou de folie..."[28]. Le désarroi est manifeste, car il dit aussi aspirer à

> "pouvoir dormir pendant six mois, ne plus rien savoir, ne pas assister à cette chute, à cette ultime horreur."[29]

Déchiré par la lutte intérieure que se livrent son patriotisme pro-allemand et sa conscience européenne, l'auteur esquive le problème surgi devant lui, se voile la face et fait taire ses scrupules. Il faut attendre quelques semaines, voire quelques mois, pour trouver dans son journal autre chose que des manifestations d'enthousiasme lors des victoires allemandes[30]. Le jour même où les Allemands attaquaient Liège, Louvain ou Anvers, Zweig écrit à chaque fois un article destiné à la *Neue Freie Presse*. Ces articles semblent s'inscrire dans la veine des évocations impressionnistes d'avant-guerre, ces courts récits de voyage qu'il avait coutume de rédiger lors de ses déplacements à travers l'Europe, afin de rendre l'atmosphère des différents lieux et de les mettre en relation avec d'autres, plus familiers aux lecteurs autrichiens. De ce point de vue, le premier article consacré à Liège[31] est intéressant, car, une fois encore, il ne s'agit pas de décrire de manière minutieuse la ville (de laquelle ses

---

[28] ZWEIG, *Tag.*, 4 août 1914, p. 84 : "Es ist Genialität oder Irrsinn..."

[29] ZWEIG, *ibidem*, p. 84 ; traduction dans *Jour.*, p. 88. La phrase originale est :

> "Jetzt nur schlafen können, sechs Monate, nichts mehr wissen, diesen Untergang nicht mehr erleben, dieses letzte Grauen."

[30] Zweig écrit le 7 août 1914 (*Tag.*, 85) :

> "Gute Nachrichten. Lüttich zuerst vergeblich, dann erfolgreich von den Deutschen gestürmt, - eine Heldentat."

Et le 21 août 1914 (*Tag.*, p. 91) :

> "Wie ich auf die Straße komme : der große deutsche Sieg bei Metz in Extraausgaben. 10 000 Gefangene, alles präcis, ohne Stolz gemeldet. Mit einemmale Mut : man ist stolz auf die deutsche Sprache, sie zu sprechen, sie zu schreiben. Endlich ein *wirklicher* Sieg!"

[31] ZWEIG, "Lüttich", première publication dans la *NFP*, le 11 août 1914 ; repris dans : *AR*, pp. 173-175.

"souvenirs malheureusement sont imprécis, flous"[32]), mais de la comparer, dans un premier temps, à Salzbourg, ville avec laquelle elle a bien des points communs (une citadelle dominant la cité, un fleuve impétueux, de nombreuses églises et le fait d'être une patrie pour de nombreux musiciens). Cependant, on peut observer dans ce texte une évolution par rapport aux articles précédents, dans la mesure où Zweig oppose ici les traits germaniques et français de Liège, alors qu'il n'y a pas si longtemps encore[33], il admirait la cohésion de la Belgique, véritable "carrefour"[34] de l'Europe, constitué de peuples différents vivant en osmose. A présent, l'Allemagne est symbole de cohésion, et non plus la Belgique, qualifiée à la fin de l'article de "pays ennemi"[35]. Mais malgré cette concession malheureuse à l'esprit du temps, Zweig ne manifeste absolument aucune hostilité à l'égard de Liège en particulier et de la Belgique en général : on le sent partagé, et ces dernières considérations patriotiques manquent un peu de conviction.

Cela est particulièrement frappant dans l'article suivant, consacré à Louvain, "la ville incendiée par les Allemands", écrit-il laconiquement dans son journal[36] le 29 août 1914[37]. Ici, il n'est plus question pour Zweig

---

[32] ZWEIG, *Jour.* p. 90 ; *Tag.* p. 86 :

> "Abends etwas über Lüttich geschrieben, meine Erinnerungen leider ganz unscharf und flau."

[33] Voir au début de la biographie consacrée en 1910 à Emile Verhaeren (et revue en 1913!), le chapitre intitulé "Das neue Belgium".

[34] *Ibidem*, p. 40 : "Wegkreuzung".

[35] ZWEIG, "Lüttich", *op. cit.*, p. 175 : "Feindesland".

[36] Cette simple constatation contraste fortement avec l'émotion et la colère de Romain Rolland, lorsqu'il apprit la nouvelle. Voir Romain ROLLAND, *Le Journal des Années de Guerre (1914-1919)*, Paris, Albin Michel, 1952 [abréviation : *JAG*] :

> "La nouvelle de la destruction de Louvain me rend malade. [...] Ce crime me force à sortir de mon silence. J'écris à Gerhart Hauptmann." (*JAG*, p. 43).

Le 29 août 1914, date à laquelle il apprend par un télégramme de Berlin, reproduit par la *Gazette de Lausanne* que "l'ancienne ville de Louvain, riche en œuvres d'art, n'existait

de peindre le tableau pittoresque d'une ville européenne grâce à la palette vive de sa sensibilité. Dès les premières lignes, l'émotion est à son comble, et les techniques d'approche sont différentes : l'emploi des temps du passé marque bien le changement brutal et tragique de l'aspect de cette ville désormais meurtrie, mourante même, comme l'indiquent les substantifs "Verstorbenen" (ligne 2) et "Kadaver" (ligne 16), termes rares sous la plume délicate de notre auteur. En outre, la description du paysage urbain, des richesses du passé, est d'autant plus émouvante qu'à présent, tout est sans doute réduit à un tas de cendres fumantes[38] :

"Je le lis dans les journaux et n'ose y penser."[39]

On remarque également la présence appuyée du narrateur (à la différence du ton un peu impersonnel de l'article sur Liège), qui ne cache pas son émotion et se livre, dès le début de la guerre, à une critique implicite des crimes que celle-ci entraîne. On ne trouve ici nul accent triomphaliste, nul esprit belliqueux, bien au contraire : sous prétexte d'évoquer l'atmosphère qui règnait, il y a peu encore, à Louvain, Zweig ne se prive pas de souligner le caractère tranquille, rêveur, voire endormi,

---

plus", Romain Rolland écrit une lettre ouverte à Gerhart Hauptmann, publiée dans le *Journal de Genève*, le 2 septembre 1914. Dans cette fameuse lettre, dans laquelle il demande à l'écrivain allemand si les Allemands sont "les petits-fils de Goethe, ou ceux d'Attila", Rolland écrit :

> "Je vous adjure, je vous somme, vous et l'élite intellectuelle allemande où je compte tant d'amis, de protester avec la dernière énergie contre ce crime qui rejaillit sur vous. [...] Songez-y : en un pareil moment, le silence même est un acte."

Extrait de la "Lettre ouverte à Gerhart Hauptmann", *in* : Romain ROLLAND, *Au-dessus de la mêlée*, Paris, Albin Michel, 1926, pp. 13-18.

[37] ZWEIG, *Jour.*, p. 97 ; *Tag.*, p. 94 : "die von den Deutschen verbrannte Stadt."

[38] ZWEIG, "Löwen", première publication le 30 août 1914 dans la *NFP* ; repris dans *AR*, pp. 176-178.

"Trümmer rauchen jetzt dort schwarz und qualmig..." (p. 178).

[39] ZWEIG, *ibidem*, p. 178 :

"Ich lese es in den Blättern und vermag's nicht zu erdenken."

de cette paisible ville que les Allemands eurent beau jeu d'envahir[40]. A vaincre sans péril... La critique affleure donc dans ce texte émouvant, où Zweig a évité habilement d'attirer sur lui les foudres de la censure, tout en indiquant -timidement- son refus d'adhérer à la guerre.

L'article suivant, en revanche, nous semble marquer un net retour en arrière, une reculade caractéristique de la valse des hésitations zweiguiennes. Le 5 octobre pourtant, il se réjouissait de ce que Romain Rolland publiât la lettre ouverte qu'il lui avait adressée en 1912[41], ce qui constituait un véritable "événement" ("Erlebnis") pour notre auteur, appelé bien involontairement à témoigner publiquement de l'"équité" ("Gerechtigkeit") du Français. Parlant de Rolland, Zweig ajoute candidement dans son journal :

> "Il est important en cette époque d'avoir élevé la voix et pris position"[42]

Que lui-même ne prît point part ouvertement à ce concert d'imprécations contre la guerre, et qu'il se contentât de suivre avec intérêt le siège d'Anvers (qui avait débuté le 6 octobre) et ses "progrès" ("riesige

---

[40] ZWEIG, *ibidem*, p. 178 :

> "Und ich mag's gut begreifen, daß gerade hier die deutschen Soldaten lässiger auf ihren Wagen durchzogen, denn hier, in diesem träumerischen Winkel Welt, war Leidenschaft am wenigsten zu vermuten und Verrat."

[41] Lettre de ZWEIG à R. ROLLAND, parue le 22 décembre 1912 dans le *Berliner Tageblatt* (voir *RR/SZ*, p. 44-50), lettre dans laquelle l'écrivain autrichien remercie Rolland pour avoir écrit *Jean-Christophe*, "livre universel, encyclopédie" qui satisfait son sentiment européen, car l'auteur y campe "l'Allemagne et la France en face l'une de l'autre, mais amicalement, dans une haute sphère de justice, où la comparaison s'impose, mais non plus l'antagonisme..." Cette lettre fut publiée en traduction française en avant-propos à la "Lettre ouverte à Gerhart Hauptmann", parue le 2 septembre 1914 dans le *Journal de Genève*.

[42] ZWEIG, *Jour.*, p. 110 ; *Tag.*, p. 108 :

> "Es ist nur wichtig in dieser Zeit Teilnehmer und Sprecher gewesen zu sein".

Fortschritte"[43]), ne le trouble en aucune façon. Le même jour, la *Neue Freie Presse* lui demande de rédiger un article sur Anvers[44]. Ce texte présente des points communs avec "Liège", car l'auteur n'use plus du passé pour évoquer la ville, le "moi" du narrateur disparaît également, et le ton est moins personnel. La perspective choisie pas Zweig pour présenter cette ville flamande est particulièrement révélatrice : il est à peine question des richesses qui ont fait la célébrité d'Anvers, du rayonnement universel de cette cité, où vécurent quelques uns des plus grands artistes d'Europe (Metsys, Brueghel, Rubens) et le fameux imprimeur Christophe Plantin (d'origine française). Zweig évoque bien plutôt l'importance que revêtait Anvers aux yeux de Bonaparte qui, dès 1803, fut frappé par les avantages de sa situation géographique : la cité devait être un "pistolet braqué au cœur de l'Angleterre", pour reprendre l'expression historique. Notre auteur rappelle ainsi perfidement la rivalité qui a longuement existé entre la France et l'Angleterre, et donne de ce fait un caractère artificiel aux liens qui unissent les pays de la Triple Entente. Autre théorie surprenante développée dans cet article : Anvers serait en fait une ville "qui est trop grande pour son petit pays : elle doit être au service de toute l'Europe"[45] ; d'ailleurs, poursuit-il, cette ville n'a pas de patrie ("heimatlos") depuis bien longtemps, ce qui pourrait donc justifier, si on lit à travers les lignes, l'assaut porté par les Allemands. Il est inscrit dans le cours de son histoire, explique notre auteur, d'être convoitée par

---

[43] ZWEIG, *Jour.*, p. 111 ; *Tag.*, p. 109 :

"Die Belagerung Antwerpens macht riesige Fortschritte."

[44] ZWEIG, "Antwerpen", première publication le 9 octobre 1914 dans la *NFP* ; repris dans *AR*, pp. 179-185.

[45] ZWEIG, *ibidem*, p. 184 :

Diese Stadt, "die zu groß ist für ihr kleines Land : sie muß ganz Europa dienen."

les plus grands, les "hommes forts du moment"[46], tels Charles-Quint, Napoléon ... et Guillaume II, doit-il penser. C'est pourquoi toute idée de résistance serait vaine :

> "Pour la dernière fois, la ville ancienne vit aujourd'hui la tragédie d'une résistance contre l'inéluctable..."[47]

Le bouquet final de cette démonstration pour le moins tendancieuse consiste en une citation de Schiller, décrivant le siège d'Anvers par le Prince de Parme, Alexandre Farnèse, en 1584[48], donnant ainsi une caution morale et intellectuelle à un acte de guerre que Romain Rolland -pour n'évoquer que lui- réprouvait certainement.

Les remarques auxquelles se laisse aller Zweig dans son journal sont parfois stupéfiantes, car, non content de montrer un intérêt certain pour le siège d'Anvers, il se réjouit du fait qu'elle est "prête à tomber", et il rajoute : "On est déjà paré pour la fête"[49]. Le samedi 10 octobre, Zweig ne cache plus sa joie ("Freude") lorsqu'il peut enfin noter : "Chute d'Anvers"[50].

Ainsi, ces trois articles écrits au début du conflit nous révèlent combien l'attitude de Zweig est hésitante et contradictoire : prompts à célébrer les victoires des Allemands, ses écrits n'en révèlent pas moins, parfois, une certaine réserve à l'égard de la guerre. Cependant, jusqu'en

---

[46] ZWEIG, *ibidem*, p. 185 : die "Stärksten der Stunde."

[47] ZWEIG, *ibidem*, p. 185 :

> "Zum letztenmal erlebt die alte Stadt heute die Tragödie eines Widerstandes gegen das Unabwendbare..."

[48] Friedrich SCHILLER, "Belagerung von Antwerpen durch den Prinzen von Parma in den Jahren 1584 und 1585", *in* : *Geschichte des Abfalls der vereinigten Niederlande von der spanischen Regierung.*

[49] ZWEIG, *Tag.*, le 9 octobre 1914, p. 109 :

> "Antwerpen knapp vor dem Fall, der Jubel ist schon gerüstet."

[50] ZWEIG, *Tag.*, p. 109 : "Antwerpen gefallen." Anvers a capitulé le 9 octobre 1914.

1915, nous pouvons déduire des remarques inscrites dans son journal que Zweig est souvent victime de la fièvre nationaliste qu'il avait contractée en août 1914, et qui lui fera adopter, à plus d'une reprise, des positions pour le moins en contradiction avec l'idée d'Europe qu'il avait élaborée avant-guerre.

De fait, il ne cache pas sa satisfaction d'apprendre que trois croiseurs anglais (avec 2000 personnes à bord) ont été coulés par un sous-marin allemand, et salue cette action comme un "chef d'œuvre d'héroïsme intelligent et audacieux !"[51]

De même, il se révolte face à la partialité (présumée) de la presse, française évidemment, mais aussi américaine, qui présente l'Allemagne comme l'"enemy", et rajoute de manière sarcastique :

> "Et la grandeur de la France, elle peut être fière de l'amour que lui porte le monde entier ! Être aimée à ce point compense bien des batailles perdues."[52]

L'auteur laisse ainsi entendre que la France ne mène pas un combat honnête contre la nation allemande, mais use de subterfuges pour la combattre de manière irrégulière, et pour s'attirer la sympathie (puis le soutien) de la terre entière. Il reprend cet argument lorsqu'il essaie de

---

[51] ZWEIG, *Tag.* (p. 104), le 23 septembre 1914 :

> "Drei große englische Kreuzer von einem Unterseeboot in den Grund gebohrt, 20 Menschen gegen 2000 - eine Heldentat der Umsicht und Kühnheit! "

[52] ZWEIG, *Tag.* p. 107 (*Jour.*, p. 109), le 30 septembre 1914 :

> "Heute ein paar amerikanische Zeitungen gelesen, den *New York Herald*; es ist furchtbar, wie sie die Lage fälschen. Deutschland ist kurzweg der "enemy", ein Haß strömt einem entgegen, der schauern macht ! (...) Und die Größe Frankreichs, es darf wahrhaftig stolz sein auf die Liebe der ganzen Welt ! So geliebt zu sein wiegt auf, viele Schlachten verloren zu haben."

trouver une justification invraisemblable au bombardement de la cathédrale de Reims, en 1914. Pour lui, il s'agit ni plus ni moins d'un

> "piège des Français qui voulaient que l'Allemagne se compromette moralement, car ils n'ont pas encore trop réussi à lui nuire d'une autre manière."[53].

On notera ici que ce bombardement fait l'objet d'une vive discussion entre Romain Rolland et Zweig, et la correspondance qu'ils échangent nous permet de nous rendre compte combien leurs points de vue semblent opposés, voire inconciliables, en ce début de conflit. Lorsque l'Autrichien qualifie le bombardement de "calomnie"[54], Rolland réagit vivement le 7 novembre 1914 :

> "Je ne puis vous laisser dire que "Reims ist eine Verleumdung". Comment pouvez-vous, avec votre esprit critique accepter les seuls témoignages d'une seule des parties, naturellement intéressée à démentir ? [...] Je vous assure, cher ami, que les intellectuels allemands sont trahis par leurs chefs.

---

[53] ZWEIG, *Tag.*, p. 104 (*Jour.*, p. 106) :

> "und doch war es eine Falle, der Franzosen, die es wollten, daß die Deutschen sich moralisch schädigen - denn anders Schaden zuzufügen ist ihnen bisher noch nicht recht gelungen."

On songe par contraste au texte publié par Alfred DÖBLIN en 1914 dans la *Neue Rundschau*, texte dans lequel l'écrivain s'en prend à ceux qui protestèrent, au nom de la culture, contre le bombardement de Reims. Pour Döblin en effet,

> "Und wenn die deutschen Batterien den ganzen Dom zertrümmert hätten, so wäre niemand berechtigt gewesen, ihr einen Vorwurf zu machen ; es sei denn, er weist die militärische Unnötigkeit der Zerstörung nach. (...) Die Kunst und die Kultur ist nicht gebunden an die Steinmassen in Reims." (*Neue Rundschau*, 25, 1914, n°12, p. 1719).

Voir à ce propos Michel GRUNEWALD, "Les intellectuels allemands modérés face à la Grande Guerre. Le cas de la *Neue Rundschau*", dans : *Écritures franco-allemandes de la Grande Guerre*, textes réunis par Jean-Jacques POLLET et Anne-Marie SAINT-GILLE, Arras, Artois Presses Université, 1996, p. 15 sq.

[54] Lettre de ZWEIG adressée à Romain ROLLAND le 4 novembre 1914, *in* : *RR/SZ, op. cit.*, p. 92 :

> "Reims war eine Verleumdung."

Ils ne savent pas la vérité. Et plus tard, on les jugera complices quoique cela ne soit pas."[55]

Ces quelques lignes constituent une véritable exhortation à Zweig à ne pas adopter un point de vue unique : il lui faut envisager les événements de manière objective, et donc ne pas se laisser manipuler par la propagande allemande. Mais au delà de ces considérations "personnelles", Rolland reprend ici le thème général de la responsabilité des élites allemandes, qui devraient élever la voix contre ces actes de barbarie, car même leur silence ou leur passivité constituent des marques d'approbation. Il adjure Zweig de réagir, de ne pas faire confiance aux communiqués officiels[56], car sinon, il serait aussi "coupable" que les autres intellectuels allemands qu'il avait pris à parti dans un article fameux :

> "Car si l'on peut admettre que les braves gens qui, dans tous les pays, acceptent docilement les nouvelles que leur donnent en pâture les journaux et leurs chefs, se soient laissé duper, on ne le pardonne pas à ceux dont c'est le métier de chercher la vérité au milieu de l'erreur et de savoir ce que valent les témoignages de l'intérêt de la passion hallucinée ; leur devoir élémentaire (devoir de loyauté autant que de bon sens), avant de trancher dans ce débat affreux, dont l'enjeu était la destruction de peuples et de trésors de l'esprit, eût été de s'entourer des enquêtes des deux partis. Par loyalisme aveugle,

---

[55] Lettre de Romain ROLLAND à Stefan ZWEIG, citée par NEDELJKOVIC, *op. cit.*, p. 39.

[56] Dans une lettre adressée quelques jours plus tard à ROLLAND, ZWEIG se défend de prendre tous les communiqués pour argent comptant :

> "Im Falle Belgiens teile ich nicht die offizielle deutsche Beweisführung und auch die aufgefundenen Documente überzeugen mich nicht." (*RR/SZ*, p. 99)

Mais il ne semble, en revanche, pas mettre en doute les communiqués concernant Reims...

par coupable confiance, ils se sont jetés tête baissée dans les filets que leur tendait leur impérialisme."[57]

Malgré la mise en accusation des intellectuels qui ne connaissent "du dehors que ce que [leurs] maîtres prussiens veulent bien en laisser filtrer"[58], Zweig ne semble pas tenir compte des remarques de son correspondant français. Bien au contraire, en réponse à la lettre de Rolland, il prend la défense de l'Allemagne, et c'est les Français, non les Allemands, qu'il rend responsables des dégâts :

> "Ils ont construit autour de ce joyau de l'art français des fortifications, ils ont préféré que l'on pilonnât la ville *avec* la cathédrale plutôt que de céder cinq kilomètres."[59]

Si l'on en croit notre auteur, les forces armées allemandes auraient été donc contraintes de bombarder la ville de Reims *avec* la cathédrale, et d'ailleurs Zweig souligne, au sens propre comme au sens figuré, qu'il "ne connaît aucun peuple qui soit aussi soucieux que le peuple allemand de protéger les œuvres d'art"[60]. On ne peut s'empêcher de songer ici au post-scriptum à la lettre que Rolland venait d'adresser, le 7 novembre précédent, à Zweig : dans ces quelques lignes conclusives, le Français

---

[57] Romain ROLLAND, "Pro Aris", article rédigé en septembre 1914, *in* : *Au-dessus de la mêlée, op. cit.*, p. 23-24.

[58] Lettre de Romain ROLLAND à Jean-Richard BLOCH, citée par René Cheval dans son ouvrage : *Romain Rolland, l'Allemagne et la guerre*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, p. 271.

[59] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, *RR/SZ*, p. 98 :

> "Sie [*i.e.* die Franzosen] haben um dieses Kleinod ihrer Kunst eine Festung gebaut, haben lieber die Stadt zerschießen lassen mit der Kathedrale, statt fünf Kilometer zurückzuweichen."

[60] ZWEIG, *Ibidem*, p. 98 :

> "Aber ich kenne kein Volk, das so um Erhaltung von Kunstdenkmälern besorgt ist wie das deutsche." (souligné par Zweig).

écrit que ce ne sont pas tant les ruines de Reims et de Senlis qui le torturent, que les mauvaises excuses des intellectuels allemands.

On le voit ici à cet exemple : la distance qui sépare Zweig de Rolland paraît immense, car, pendant les premiers mois de la guerre, "ce qu'il y a d'allemand en [lui] submerge sa sensibilité"[61]. Et d'Europe, il n'est plus question...

Malgré tout, Rolland ne baisse pas les bras, mais conjure l'écrivain autrichien de perdre son "état de confiance unilatéral"[62] dans les Allemands, car, depuis la Suisse où lui se trouve, il est apte à mieux juger la situation :

> "Je lis, chaque jour, depuis un mois et demi, deux ou trois journaux allemands (*Frankfurter, Berliner, Vossische*), autant de journaux italiens (*Corriere, Stampa, Secolo*), autant de journaux français, et les journaux anglais. J'ai, de plus, une correspondance nombreuse avec tous les pays. Je suis donc assez bien placé pour me faire une opinion."[63]

Il faut dire, à la décharge de Zweig, que la situation dans laquelle il se trouve à ce moment n'est en aucune façon comparable à celle de Rolland : il est dans un pays en guerre, dans lequel la propagande et la censure sont fort actives. Il a la chance d'entretenir une correspondance avec Rolland (pourtant citoyen français) du fait que celui-ci se trouvait en

---

[61] ZWEIG, "An die Freunde in Fremdland", paru le 19 septembre 1914 dans le *Berliner Tageblatt*; repris dans le recueil *SW*, pp. 42-17. Lire p. 43 :

> "Das, was in mir deutsch ist, überflutet mein ganzes Empfinden."

[62] Lettre de ROLLAND à ZWEIG, 12 novembre 1914, citée par Robert DUMONT, *op. cit.*, p. 146.

[63] Romain ROLLAND, cité par René CHEVAL, *op. cit.*, p. 237. René CHEVAL apporte encore une précision intéressante , p. 238 :

> "Ajoutons qu'il est abonné à l'*Argus Suisse de la Presse*, qui lui envoie chaque jour une quantité de coupures de la presse internationale et des extraits de revues."

Suisse lorsque la guerre le surprit[64]. Zweig ne peut, par ailleurs, entretenir aucune autre correspondance avec des ressortissants de pays en conflit, et n'a pas accès à toute la presse. Rolland, en revanche, a des contacts multiples avec l'étranger[65], et se trouve

> "au centre d'un réseau d'informations et de relations où les notions d'Europe et d'humanité ont encore un sens et imposent des devoirs."[66]

C'est pourquoi Rolland ne rentre pas en France et décide de rester en Suisse, où il n'est pas isolé :

> "Si je me suis fixé momentanément en Suisse, c'est que c'est le seul pays où je pouvais continuer de me maintenir en relations avec des esprits de toutes les nations. Ici, je puis sentir battre le pouls de cette Europe en guerre, je puis, jusqu'à un certain point, pénétrer sa vie morale et juger ses idées, non pas en Français, en Allemand, mais en Européen."[67]

Nous l'aurons compris, la liberté de parole d'un Rolland n'est en aucune façon comparable à celle de Zweig qui évolue dans contexte qui n'est guère favorable à une prise de conscience lucide[68]. Notre auteur subit en outre, qu'il le veuille ou non, l'influence des organes de presse de

---

[64] Rolland se trouvait, comme presque chaque année à pareille époque, à Vevey, en Suisse.

[65] René CHEVAL cite, p. 238, les nombreux correspondants de Rolland au Danemark, aux Pays-Bas, en Pologne, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Belgique, et bien sûr en Allemagne et en Autriche...

[66] René CHEVAL, *op. cit.*, p. 237.

[67] Lettre de Romain ROLLAND à Gabriel SEAILLES, 15 janvier 1915, citée par René CHEVAL, p. 239.

[68] Voir Maurice GODÉ, "Le cercle de la revue expressionniste *Der Sturm* et la Grande Guerre", *in* : *Écritures franco-allemandes de la Grande Guerre*, textes réunis par Jean-Jacques POLLET et Anne-Marie SAINT-GILLE, Arras, Artois Presses Université, 1996, p. 159.

son pays, et plus particulièrement celle de la *Neue Freie Presse* qui ne véhicule pas, c'est le moins que l'on puisse dire, un discours pacifique.

La *NFP* était alors le seul journal autrichien d'envergure internationale, ardent défenseur des valeurs héritées du Libéralisme[69]. Dans sa typologie de la presse autrichienne, Kurt Paupié rappelle que ce grand journal avait -jusqu'à la fin de la première guerre mondiale- une tendance "deutschliberal"[70], apportant un "soutien indéfectible"[71] à l'empereur. Ce qui fit la renommée de la *NFP*, ce fut sans doute le *Feuilleton*[72], rubrique à laquelle maints écrivains apportèrent leur contribution. Il ne faut cependant pas mésestimer le poids politique de ce journal, et en particulier de son rédacteur en chef, Moritz Benedikt. Kurt Paupié cite dans son étude les propos de Stefan Grossmann, pour qui Benedikt était "l'homme politique le plus puissant de Vienne"[73], ayant le pouvoir de faire et de défaire les carrières[74]. Dans sa tragédie *Die letzten Tage der Menschheit,* Karl Kraus épingle le rédacteur en chef de la *NFP*

---

[69] Steven BELLER écrit à ce propos, *op. cit.*, p. 131 :

"La *Neue Freie Presse*, bien qu'elle n'ait pas toujours joint l'acte à la parole, empruntait à la défense du libéralisme originel ses arguments les plus frappants, allant jusqu'à rendre ce mot synonyme de civilisation" (voir *NFP*, 23 mars 1895, p. 1).

[70] Kurt PAUPIÉ, *Handbuch der österreichischen Pressegeschichte, 1848-1959*, Wien, Stuttgart, Wilhelm Braumüller ; Band 2 : "Wien", p. 134.

[71] Serge NIÉMETZ, *op. cit.*, p. 60.

[72] Theodor Herzl devint, en 1899, rédacteur en chef chargé des feuilletons, et c'est lui qui donna à Stefan Zweig la possibilité de publier pour la première fois dans la *NFP* (lire *MH*, pp. 130).

[73] Stefan GROSSMANN, "Ein Journalist", *Das Tagebuch*, Berlin, Heft 13, 1. Jahrgang, 9. April 1920 ; cité par K. PAUPIÉ, *op. cit.*, p. 146 :

> "Er [M.Benedikt] war eine Zeitlang der mächtigste Politiker Wiens, er war die urteilende Tagesinstanz, seine Ablehnung hemmte, seine Anerkennung förderte..."

[74] K. Paupié raconte (p. 146) que Moritz Benedikt aurait "démoli" le projet de réforme électorale de Taaffe dans trois éditoriaux de la *NFP*, ce qui aurait eu pour conséquence l'échec de ce projet et la chute du cabinet Taaffe. Il faut cependant rappeler que ce projet de réforme électorale souleva l'indignaton des partis conservateurs, de l'opposition libérale et de plusieurs groupes de la coalition gouvernementale.

dans une saynette grinçante[75], dans laquelle il le présente comme un belliciste borné. Bien que collaborateur actif (on lui demande[76] de rédiger ces "feuilletons" auxquels nous avons fait allusion) de ce journal à coloration patriotique, Zweig regrette que la *NFP* se plaise à étaler les victoires et succès allemands dans ses colonnes, et il est excédé qu'elle "ne cesse d'exulter à sa manière idiote"[77]. En outre, il devait compter avec la censure, extrêmement vigilante, qui ne lui permettait pas de s'exprimer aussi librement qu'il l'aurait voulu.

Cet environnement aura sans doute exercé sur notre auteur une influence non négligeable et aura contribué à l'incohérence de ses démarches et pensées. En ces premières semaines de guerre, il a "sacrifié"[78] l'idéal européen sur l'autel du nationalisme allemand. En effet, les termes auxquels il avait recours -avant la Grande Guerre- pour définir son engagement européen sont désormais appliqués à l'Allemagne : il parle à présent de "foi et enthousiasme pour l'Allemagne"[79], enthousiasme qu'il dit commun à tous ses compatriotes :

---

[75] Karl KRAUS, *Die letzten Tage der Menschheit, Tragödie in fünf Akten mit Vorspiel und Epilog,* Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1986, p. 191. Il s'agit de la scène 28 de l'acte 1. La didascalie liminaire précise :

"In der Redaktion.
Man hört die Stimme des diktierenden Benedikt."

[76] ZWEIG, *Tag.*, p. 109 :

"Man will von mir ein Feuilleton : ich schreibe es gerne..."

[77] ZWEIG, *Tag.*, p. 105 :

"Dabei jubelt die *N.F.P.* in ihrer blödsinnigen Weise immer weiter."

[78] ZWEIG untilise le verbe "opfern" dans une lettre adressée en décembre 1914 à Paul ZECH, *in* : *Stefan Zweig - Paul Zech, Briefe, 1910-1942,* herausgegeben von Donald G. Daviau, Greifenverlag zu Rudolstadt, 1987 p. 70. [abréviation : *PZ/SZ*]

[79] ZWEIG, *Jour.*, p. 92 ; *Tag.*, p. 88 :

"Auch sie [*i.e.* Rosenbaums] sind ganz Begeisterung und Gläubigkeit für Deutschland."

"Tous les Autrichiens deviennent des Allemands ces jours-ci, on se sent frustré et l'on est ébahi d'appartenir à ce peuple indolent."[80]

Il est bien évident qu'à cette période, l'apologie de l'Allemagne (particulièrement frappante jusqu'en 1915) et de ses héros[81] contient, par contraste, une sévère critique de "l'incurie autrichienne"[82]. Dès le premier août 1914, Zweig confie à son journal qu'il "ne peut croire à une victoire

---

[80] ZWEIG, *Jour.*, p. 93 ; *Tag.*, p. 90 :

"Alle Menschen werden aus Österreichern Deutsche in diesen Tagen, man spürt sich verkürzt und verwundert, diesem lauen Volk anzugehören."

[81] Hindenburg, par exemple, dont il chante les louanges en février 1915 (*Tag.*, p. 142) :

Le 22 février : "Endlich der volle Umfang des Hindenburgischen Siegs.(...) Man kann sich da gegen eine große Begeisterung und einen deutschen Stolz nicht wehren."

Le 24 février : "Wirklich , nur eine große [Nachricht] wie die Hindenburgs kann einen heute noch zu einer gewissen Freudigkeit aufraffen."

[82] A plusieurs reprises, Zweig reprend à son compte le préjugé fort répandu de la *Schlamperei*, l'incurie autrichienne. Voir *Tag.*, p. 108 : "Die ganze österreichische Schlamperei" ; *ibidem*, p. 150 : "Schlamperei".

Peu enclin à reconnaître la puissance militaire de l'empire -qui connut certes des revers au début du conflit, mais remporta ensuite d'indiscutables victoires-, Zweig annonce en quelque sorte Chvéïk, le "brave soldat" de Hasek, qui ridiculise les divisions autrichiennes recevant "la fessée qu'elles méritaient depuis longtemps" (Jaroslav HASEK, *Le brave soldat Chvéïk*, traduction française de H. Horejsi, Paris, Gallimard, 1990, p. 106.)

Dans un article consacré à *La pitié dangereuse*, Gilbert RAVY montre que ce roman est "une révision des jugements convenus sur l'héroïsme et le courage." Le sous-lieutenent Hofmiller (proche du *Sous-Lieutenant Gustl* de Schnitzler ou de Trotta dans *La marche de Radetzky*) fait partie d'un "monde clos", celui de l'armée, dans lequel "l'individu n'existe plus en tant que tel, il n'est qu'une partie d'un ensemble, d'un corps." Zweig démythifie le héros de la Grande Guerre en montrant qu'il est "vulnérable, inconsistant et défaillant lorsqu'il sort de ce système", dépourvu de toute volonté et de liberté intérieure. Voir Gilbert RAVY, "*La pitié dangereuse* ou la démythification du héros", *Austriaca*, juin 1992, n°34, Université de Haute-Normandie, pp. 53-63.

Dans *Clarissa*, roman inachevé de Zweig, un officier (Leopold Franz Xaver Schuhmeister) rassemble une masse d'informations sur les forces armées en Europe, rédige un rapport alarmiste qui circule dans l'armée, mais personne ne prend ses mises en garde au sérieux, bien au contraire : il est brutalement mis à la retraite. L'Autriche-Hongrie court à sa perte... Dans ce texte, il est fait mention du chef d'état-major général, Conrad von Hötzendorf, qui est présenté comme ne sachant pas mener une offensive. Lire Stefan ZWEIG, *Clarissa, Ein Romanentwurf*, aus dem Nachlaß herausgegeben von Knut BECK, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1990.

autrichienne"[83], car les Autrichiens constituent un "peuple frivole"[84], et il a "honte face à l'Allemagne"[85] où il souhaiterait tellement se trouver en ces jours héroïques[86]. "S'il n'y avait pas l'Allemagne, ce serait à désespérer !"[87], s'écrie-il le jour du bombardement de Reims. D'ailleurs, il ne manque pas de faire part de ses sentiments à Schnitzler, qui "lui aussi renie l'Autriche maintenant"[88]. Dans la biographie qu'il a consacrée à Stefan Zweig, Serge Niémetz nous rappelle que

> "ce patriotisme *allemand*, fondé sur l'idée de l'universalité de la culture allemande des Lumières, se trouve largement répandu chez les intellectuels juifs autrichiens quelle que soit leur génération, et l'on en trouve la marque, au début de la guerre, aussi bien chez Freud que chez Schnitzler."[89]

Si Hugo von Hofmannsthal a partagé ce point de vue pendant un temps[90], le déclenchement des hostilités le fait revenir sur ses positions : il prend conscience de "l'idée d'Autriche"[91], dont l'une des caractéristiques

---

[83] ZWEIG, *Tag.* p. 81 :
"Mein innerstes Empfinden glaubt nicht an einen Österreichischen Sieg, ich weiß nicht warum."

[84] ZWEIG, *Tag.*, p. 89. Il écrit le 15 août 1915 :
"Wann wird dies frivole Volk ernst lernen?"

[85] ZWEIG, *ibidem*, p. 91 :
"Ich leide, weil ich mich vor Deutschland schäme, maßlos unter diesen Dingen."

[86] ZWEIG, *Jour.*, p. 92 ; *Tag.*, p. 88 :
"Ich möchte jetzt in Deutschland sein."

[87] ZWEIG, *ibidem*, p. 104 : "Wäre nicht Deutschland, man müßte verzweifeln !"

[88] ZWEIG, *ibidem*, p. 97 (le 7 septembre 1914) :
"Auch er leugnet jetzt schon Österreich."

[89] Serge NIÉMETZ, *op. cit.*, p. 171.

[90] Serge NIÉMETZ cite, p. 171, un extrait d'une lettre de Hofmannsthal, adressée en 1913 à Leopold von Andrian :
"Il faut nous l'avouer [...] : nous avons un pays natal, mais pas de patrie. A la place de celle-ci se trouve seulement un fantôme."

[91] Voir l'article de Jacques LE RIDER, "L'idée autrichienne de Reich centre-européen selon Hugo von Hofmannsthal", *Austriaca*, décembre 1993, n°37, Université de Haute-Normandie, pp. 137-153 :

est la "synthèse" d'éléments hétérogènes[92]. Hofmannsthal s'attache alors à définir cette spécificité autrichienne par rapport à l'Allemagne, tandis que Zweig adopte -à cette même époque- une démarche radicalement différente : il s'agit non pas de s'interroger sur la nature de ces deux pays, mais de les opposer en constituant un tableau imaginaire des vertus et qualités allemandes face aux défauts et vices autrichiens[93] (et plus spécifiquement des Viennois[94], qui en constituent la quintessence).

Dans un article publié en décembre 1914[95], notre auteur explique qu'à la déclaration de la guerre, l'idée d'Autriche signifie "inconsciemment" ("unbewußt") pour les Autrichiens[96] un "déchirement intérieur" ("innere Zerrissenheit"), tandis que l'Allemagne représente "l'unité"[97]. Zweig admet que, sous la pression des événements, il devint

---

"L'ensemble des essais politiques et des créations littéraires de Hofmannsthal, entre 1914 et 1919, forme un ensemble de "défense et illustration" de l'identité autrichienne. [...] Une dimension de l'identité autrichienne devient particulièrement perceptible chez Hofmannsthal durant ces années de guerre : l'antipathie envers l'Allemagne" (p. 142).

[92] J. LE RIDER, *ibidem*, p. 138 :

"Hofmannsthal rappelle les aspects essentiels de l'idée autrichienne" : "Versöhnung, Synthèse, Überspannung des Auseinanderklaffenden.""

[93] Le *Journal de l'année de guerre 1914* regorge de comparaisons simplistes, qui s'évertuent à décrire l'Allemand comme un être grave, organisé, sobre et viril, tandis que l'Autrichien est mou, versatile, inorganisé et indolent. Voir par exemple cette pseudo-théorie de la race autrichienne élaborée de 9 août 1914 dans son journal :

"Ein Augenblick[,] selbst der größte, kann eben die Eigenschaften einer Rasse nicht austilgen und wir sind weich, ohne Widerstand, eine Rasse, die hübsche Burschen und liebe Mädel gibt, aber selten den Mann." (*Tag.*, p. 87).

Par ailleurs, l'auteur attribue à l'adjectif "allemand" le sens de grandiose et courageux (cf. *Tag.*, p. 115 : "deutsch im echtesten Sinne").

[94] ZWEIG, *Tag.* p. 117 : "Wie doch die Wiener sind."

Voir également *Tag.*, p. 86-87 :

"Nichts, nichts, nichts lann die Wiener Vergnügungssucht niederhalten."

[95] ZWEIG, "Vom österreichischen Dichter. Ein Wort zur Zeit", *op. cit.*

[96] Dans ce texte également, Zweig recourt à la première personne du pluriel (décidément fort commode) et à maintes circonlocutions maladroites.

[97] ZWEIG, *ibidem*, p. 51 :

alors "absolument nécessaire" ("etwas absolut Notwendiges") de prendre conscience de son appartenance à l'Empire autro-hongrois, mais en même temps,

> "il était indéniable que nous éprouvions moralement une totale identification avec le destin allemand."[98]

Zweig développe cet argument à l'extrême en avouant, de manière faussement candide, ne pas savoir ce que signifie la dénomination d'"écrivain autrichien", puisque la vraie patrie, c'est la langue allemande[99].

Patriote pro-allemand (peu confiant en l'efficacité des armées austro-hongroises), à l'affût des nouvelles en provenance des fronts, tel a été Zweig pendant un temps. Cet aspect de sa personnalité (occulté soigneusement dans les récits autobiographiques) révèle, à cette période,

---

> "...da doch die entscheidende Stunde gezeigt hat, daß Deutschland Einheit ist..."

[98] ZWEIG, *ibidem*, p. 48 :

> "Gleichzeitig war aber auch [...] eine gänzliche Identifizierung unseres seelischen Erlebens mit dem deutschen Schicksal unverkennbar."

[99] Dans une conférence prononcée à Paris et à Nice en 1939, Jules ROMAINS présente une analyse personnelle de la nature des liens qui lient Stefan Zweig à l'Allemagne :

> "C'était déjà [en 1909] un ardent Européen, et même un ardent citoyen du monde. Écrivain de langue allemande, il considérait tout naturellement l'Allemagne, au sens large, comme sa patrie intellectuelle. Mais sans trace de nationalisme. Il s'agissait d'une Allemagne éternelle, que définissaient non point une frontière, mais une culture et de grands hommes ; l'Allemagne de Goethe, de Beethoven, de Heine ; celle que Michelet et Renan avaient pu aimer. Quant à l'Autriche, sa patrie proprement dite, il devait avoir pour elle, en ce temps-là, la nuance de sentiment qui était celle des Autrichiens cultivés d'alors. Lesquels eussent confessé volontiers : "C'est charmant d'être Autrichien; beaucoup plus, par exemple, que d'être Prussien. Nous adorons Vienne [...] nous nous sentons évidemment beaucoup plus près des Allemands que des autres sujets de L'Empire..."

Jules ROMAINS, *Stefan Zweig, Grand Européen*, New-York, Éditions de la Maison Française, Inc., 1941, p. 37-38.

une tendance que l'on pourrait qualifier de schizophrénique[100] : en effet, d'autres articles publiés dès 1914 et la correspondance entretenue avec Romain Rolland mettent à jour, simultanément, une tendance plus pacifique. Faisant allusion au poète Lissauer -qui a commis un "Chant de haine contre l'Angleterre"[101]- et à tous ceux qui, "sincères dans leurs sentiments et croyant agir loyalement"[102], s'étaient laisser tenter par le patriotisme, Zweig ne parle-t-il pas également pour lui-même ?

En fait, Zweig est partagé dans ses sentiments. Par égard pour les soldats qui combattent, il ne se sent le droit de dénigrer la guerre, à laquelle il ne participe pas directement. D'autre part, il ne veut en aucun cas joindre sa voix au chœur des "Kriegshetzer", auxquels nous ferons allusion ultérieurement. C'est dans cette double optique qu'il faut lire les articles publiés en 1914, comme par exemple "Die schlaflose Welt" ("Le monde sans sommeil").

Publié en août 1914, moins de deux semaines après "Une parole d'Allemagne" au contenu patriotique, ce texte ne prend parti pour aucun

---

[100] La schizophrénie est une affection qui est loin d'avoir une acception univoque. Néanmoins, M. BAZOT rappelle le sens originel de ce terme créé par Bleuler en 1911 dans son ouvrage *Démence précoce ou groupe des schizophrénies* :

> "Intelligence, affectivité, comportement sont "dissociés" (Spaltung), ce qui entraîne rupture de contact avec l'ambiance et inadaptation progressive au milieu."

Cette maladie de la personnalité s'exprime en particulier dans

> "l'ambivalence (association simultanée des contraires) qui traduit la difficulté à établir des rapports de valeur entre des qualités contradictoires. Son évolution n'est pas inéluctablement chronique et, selon Bleuler, elle peut offrir des interruptions, des arrêts, des poussées, des rémissions."

M. BAZOT, "Schizophrénnie", *Encyclopaedia Universalis*, 1968, tome 14, pp. 732-733.

[101] Zweig en parle longuement dans son autobiographie, *Die Welt von Gestern*, pp. 266-269.

[102] ZWEIG, *WvG*, p. 269 ; *MH*, p. 276 :

> "So wie Lissauer waren sie alle. Sie haben ehrlich gefühlt und meinten sehrlich zu handeln, diese Dichter..."

camp, il se situe en quelque sorte "au-dessus de la mêlée", ou plus exactement au cœur de la population européenne. Il n'y est fait aucune allusion à une nation plus qu'à une autre, car l'auteur prend le parti de l'humanité entière, souffrante. Zweig évoque dès la deuxième phrase l'Europe malade de la guerre, et file longuement cette métaphore en évoquant à de multiples reprises les symptômes classiques, tels que l'insomnie, la fièvre, le pouls irrégulier. Zweig manifeste, de manière pathétique parfois, toute sa compassion à l'humanité entière, à laquelle il appartient également :

> "Nous sommes pris dans cette transformation qu'ont subie les nations et les peuples, peu importe que nous l'approuvions ou que nous la rejetions, chacun est impliqué dans les événements, personne ne reste froid face à la fièvre du monde."[103]

Cette fois, il ne veut plus se distinguer de la population ; à défaut d'être acteur, il ne veut - ni ne peut- être un simple spectateur indifférent, car "chacun est entraîné par le flot et ignore où il le pousse"[104]. L'emploi réitéré du pronom personnel "nous" révèle ici un Zweig soucieux de voir se rétablir au plus vite la paix. Malgré l'horreur ("Grauen") de la situation présente, Zweig se veut optimiste, et annonce une guérison prochaine :

---

[103] ZWEIG, "Die schlaflose Welt", *SW*, p. 39 (traduction Isabelle Hauser, *in* : Zweig, *Essais*, p. 1219) :

> "In dieser Umwandlung des Nationen und der Völker wandeln wir uns mit, gleichviel, ob wir bejahen oder verneinen mit unserm Willen, jeder ist verstrickt in das Geschehen, keiner kühl im Fieber der Welt."

[104] ZWEIG, *SW*, p. 39 ; *Essais*, p. 1219 :

> "Jeder ist (...) mitgerissen von der Flut und weiß nicht, wohin sie ihn treibt."

"Cette fièvre qui brûle nos journées et rend nos nuits si lourdes prendra fin avec l'instauration d'un nouveau mode de vie qui marquera notre guérison."[105]

Il compatit avec tous, et cherche à consoler l'humanité souffrante en lui faisant entrevoir des perspectives heureuses de paix et de renouveau :

"et on désirerait presque qu'advienne cette nouvelle époque si aujourd'hui encore, comme dans les jours antiques, les dalles du temple de la paix n'étaient pas inondées du sang des sacrifiés et s'il ne fallait pas acheter ce sommeil nouveau et béat du monde par la mort de millions de ses plus nobles créatures."[106]

La solennité de l'expression et l'emploi du conditionnel dans les dernières lignes nous dévoilent une personnalité éprise d'humanité et de paix.

Il nous faut également évoquer un autre texte, publié en septembre 1914, et qui nous permet de prendre pleinement conscience de l'état d'esprit de Zweig à cette époque. En effet, bien que le ton soit beaucoup moins agressivement patriotique que l'article "Un mot sur l'Allemagne", "Aux amis de l'étranger"[107] n'en est pas moins un adieu à ses amitiés internationales. Ces lignes reflètent bien l'embarras de notre auteur à

---

[105] ZWEIG, "Die schlaflose Welt", article paru pour la première fois le 18 août 1914 dans la *NFP*, repris dans le recueil *SW*, pp. 34-41. L'extrait se trouve pp. 39-40 :

"und zu einer neuen Lebensform genesen durch dies Fieber, das jetzt unsere Tage glühend und unsere Nächte so schwül machen."

[106] ZWEIG, *SW*, pp. 40-41 ; *Essais*, p. 1220 :

"Und fast möchte man der neuen Gestaltung sich entgegensehnen, wären nicht noch heute wie in den antiken Tagen die Fliesen des Friedenstempels genetzt mit geopfertem Blut und dieser neue selige Schlaf der Welt erkauft mit dem Tod von Millionen ihrer edelsten Gebilde."

[107] ZWEIG, "An die Freunde in Fremdland", paru le 19 septembre 1914 dans le *Berliner Tageblatt* ; repris dans le recueil *SW*, pp. 42-17.

concilier deux tendances contradictoires : rester fidèle à ses convictions de fraternité internationale, et exprimer son allégeance à la patrie et à l'Allemagne en renonçant à entretenir des relations avec ses amis du camp "ennemi".

Cette lettre se présente tout d'abord comme un mot d'adieu aux amis auxquels Zweig dit renoncer sans regret[108], car ils sont devenus des étrangers : entre eux et lui se dresse désormais "le destin de notre patrie"[109]. Comme dans l'article du 6 août, Zweig explique que les liens qui le rattachent à sa nation sont plus forts que tous les autres, car "ce qu'il y a d'allemand en [lui] submerge toute [sa] sensibilité."[110] Et pourtant, il ne reprend pas ici l'idée que la communauté de langue conduit à fraternité d'armes entre l'Autriche et l'Allemagne :

> "le plus modeste des paysans bas-allemands, qui ne comprend guère un mot de ma langue et certainement aucun de ceux de mon cœur, est en ce moment plus proche de moi que vous, mes amis...(...) Les derniers arpents de terre allemande de Prusse orientale sont plus importants pour moi que vos villes..."[111]

Il souligne bien ici le fait que, si des raisons patriotiques le rattachent à l'Allemagne, son cœur en revanche n'appartient qu'à ses amis, qu'il

---

[108] ZWEIG, "An die Freunde in Fremdland", p. 42 :

> "Mit einem Male sind wir, die lang verbunden waren in Freundschaft und gemeinsamer Neigung voneinander durch Gewalt gelöst, aber ich beklage es nicht."

[109] ZWEIG, *ibidem*, p. 42 : "Das Geschick unserer Heimat."

[110] ZWEIG, *ibidem*, p. 43 :

> "Das, was in mir deutsch ist, überflutet mein ganzes Empfinden."

[111] ZWEIG, *ibidem*, pp. 43-44 (traduction extraites des *Essais*, p. 1226) :

> "Der geringste plattdeutsche Bauer, der kaum ein Wort meiner Sprache versteht und sicherlich kein Wort meines Herzens, steht mir näher in diesen Stunden als ihr, ihr Lieben...(...) Die letzte Faser deutscher Erde in Ostpreußen sind mir wichtiger als eure Städte..."

nomme "Liebe(n)" par deux fois, et non pas seulement "Freunde". En somme, il leur fait comprendre à mots voilés que la raison (d'État) doit l'emporter sur le cœur, et qu'il ne peut faire autrement que de les "renier" (il utilise plusieurs fois le verbe "verleugnen" pour désigner son attitude[112]). Il leur faut donc "sacrifier" leur amitié au nom "d'une communauté supérieure dont le destin se profile à présent"[113]. Zweig ne se sent pas le droit, lui qui ne porte pas les armes, d'"essayer de désarmer"[114] ceux qui vont partir au front et défendent vaillamment la patrie. Zweig renonce sans peine ni haine à ses amis, mais, explique-t-il,

> "comme il est pitoyable de mesurer ma souffrance à l'horreur que vivent des milliers d'hommes qui, il y a quelques jours, étaient encore jeunes, heureux de vivre et intrépides, et qui maintenant gisent, les membres déchiquetés et estropiés, dans les hôpitaux militaires ! "[115]

On notera toutefois à propos de la "lettre" dont il est question ici que l'auteur ne met pas un terme définitif à ses relations avec l'étranger : malgré la répétition du mot "adieu" ("Lebt wohl"), il fait comprendre à ses amis qu'ils seront séparés pendant la durée de la guerre seulement. Dans

---

[112] Zweig semble l'avoir oublié, lorsqu'il rédige son autobiographie, *Le Monde d'hier*. Il dit s'être alors engagé, "en opposition directe et abrupte avec les fanfares de la haine des autres, à rester fidèle à [ses] amis de l'étranger." (*MH*, p. 282 ; *WvG*, p. 274).

[113] ZWEIG, "An die Freunde in Fremdland", p. 45 :

> "opfern wir unsere persönliche Freundschaft der höheren Gemeinschaft, deren Schicksal gestaltet wird."

[114] ZWEIG, *ibidem*, p. 44 :

> "Wer noch nicht mitkämpft, darf den anderen zumindest nicht in die Waffe fallen."

[115] ZWEIG, *ibidem*, pp. 45-46 (*Essais*, p. 1228) :

> "Aber wie kläglich ist doch wiederum dies mein Leiden gemessen an dem ungeheuren der Tausende, die, jung, lebensfroh und kühn vor Tagen noch, nun mit zerfetzten, verstümmelten Gliedern in den Lazaretten liegen !"

les dernières lignes de cet appel émouvant, Zweig forme l'espoir qu'ils puissent se retrouver au lendemain du conflit :

> "alors nous entamerons notre travail de Samaritains, nous panserons les blessures de nos frères. Nous tenterons, tant que nos forces nous le permettront, de faire de notre humaine amitié un exemple pour les peuples."[116]

"Aux amis de l'étranger" est, à notre sens, un texte d'autant plus intéressant qu'il reflète parfaitement l'ambiguïté de la position de Zweig ; preuve en est, d'ailleurs, qu'il suscita des réactions diverses et contradictoires chez les lecteurs. "La publication de cet article provoqua des réactions indignées au courrier des lecteurs de la part de nationalistes", rappelle Isabelle Hausser[117]. Quant à Romain Rolland -qui représente la tendance opposée-, il fit parvenir à Zweig un mot dans lequel il exprimait son désaccord :

> "Je suis plus fidèle que vous à notre Europe, cher Zweig, et je ne dis adieu à aucun de mes amis."[118]

Nous constatons donc que, comme on pouvait s'y attendre, selon le camp dans lequel ils se trouvent, les lecteurs interprètent de manière tout

---

[116] ZWEIG, *ibidem*, p. 47 :

> "dann wollen wir unser Samariterwerk beginnen, die Wunden zu heilen, die unsere Brüder geschlagen haben. Wir wollen versuchen, soweit unsere Kräfte reichen, unsere menschliche Freundschaft vorbildlich zu machen für eine der Völker."

[117] I. HAUSSER, avant-propos à la traduction de cet article, *in* : *Essais*, p. 1223.

[118] R. ROLLAND, lettre adressée à Zweig le 28 septembre 1914, citée par R. DUMONT, *op. cit.*, p. 144.
Rolland lui fait parvenir son propre article, "Au-dessus de la mêlée", qui était paru le 15 septembre 1914, et lui joint un mot dans lequel il réitère ses reproches. L'écrivain français, pour sa part, ne voulait pas rompre les relations avec ses amis de l'étranger :

> "En dépit de ce que répète une presse envenimée par une minorité qui a son intérêt à entretenir ces haines, frères de France, frères d'Angleterre, frères d'Allemagne, ne nous haïssons pas."

à fait différente ce texte. Mais ce qui est plus intéressant quand on confronte ces réactions, c'est que leurs auteurs prêtent à Zweig précisément ces intentions contradictoires qui cohabitent en lui. Pour bien comprendre l'attitude de Zweig, ses hésitations, son indécision, il nous faut cependant toujours garder à l'esprit qu'il ne pouvait s'exprimer aussi librement que pouvait le faire un Romain Rolland depuis la Suisse, et que la censure autrichienne veillait. D'ailleurs, celle-ci avait procédé à une coupe sombre dans l'article que nous évoquons, et dans lequel figurait notamment cette phrasee dont la publication fut interdite :

> "Que nous vainquions ou perdions, nous aurons affaire au même danger, haine ou orgueil, et il nous faudra combattre des deux côtés contre ces deux sentiments."[119]

On notera aussi, à propos de ses relations avec la censure, que Zweig parvient à ne pas éveiller les soupçons de celle-ci grâce à son recours à des procédés habiles, qui finalement en disent long sur son réel attachement à ses amis de l'étranger et à leurs pays. Tout en "reniant" ouvertement ces amis, dans le même texte, il évoque longuement la fraternité qui le liait à eux, et décrit avec une nostalgie évidente les soirées passées ensemble, unis dans un même esprit :

> "Oh, comme nous sentions alors que, grâce à l'amour et à la confiance, la différence entre les hommes peut enrichir l'esprit et donner un profond sentiment de plénitude !"[120]

---

[119] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, datée du 19 octobre 1914, *in* : *Br 2*, p. 25 :

> "Ob wir siegen oder verlieren, haben wir gleiche Gefahr vor uns, Haß oder Hochmut, und dann müssen wir auf beiden Seiten kämpfen gegen Beides."

[120] ZWEIG, "An die Freunde in Fremdland", p. 43 (*Essais*, p. 1225) :

> "Oh, wie spürten wir damals daß Fremdheit der Art durch Liebe und Vertrauen unendliche Befruchtung des Geistes werden kann und ein Gefühl der Geistesfülle!"

Plus loin, Zweig recourt à une prétérition fort habile, dans le but de désarmer la haine des Autrichiens et Allemands envers les peuples ennemis. S'adressant toujours à ses amis, il déclare sur un ton faussement candide :

> "Ne vous attendez donc pas que je parle en votre faveur aujourd'hui, que je dise que les Belges ne sont pas des assassins et des mutilateurs de blessés (...) Que je dise que la France est pacifique, et s'est seulement laissé entraîner, que tous les Anglais ne sont pas perfides et pharisiens, n'attendez pas de moi que je m'oppose par des mots à chaque vague de colère que lance aujourd'hui l'Allemagne à ses assaillants."[121]

L'attitude que Zweig recommande, et qui sera d'ailleurs la sienne, comme nous le verrons plus tard, est le silence. Il veut se taire, pour ne pas joindre sa voix au concert des imprécations[122] dirigé par ceux qui

---

[121] ZWEIG, *ibidem*, p. 44 (*Essais*, p. 1227) :

> "Erwartet darum nicht, daß ich heute für euch spreche, daß ich sage, Belgiens Menschen sind nicht Meuchelmörder und Schänder von Verwundeten (...) Daß ich sage, Frankreich ist friedlich und nur verleitet, und nicht jeder Engländer sei perfid und pharisäisch, daß ich nichts tue, mich mit Worten jener Welle von Zorn entgegenzuwerfen, die Deutschland heute gegen ihre Bedränger schleudert."

Cet extrait a un intérêt tout particulier, si on observe les temps et modes employés par l'auteur ici : il utilise tant l'indicatif ( "sind", "ist") que le subjonctif 1, qui est le mode usité dans le discours indirect. On pourrait donc se demander si l'indicatif ne manifeste pas de manière nette et définitive que Zweig tient pour acquis que les Français et les Belges ne peuvent commettre les forfaits dont on les accuse (le doute ne peut alors subsister), à la différence des Anglais, pour lesquels notre auteur a une moindre estime, voire éprouve du "dégoût" (cf. la lettre de Zweig, adressée le 17 janvier 1915 à R. Rolland, *RR/SZ*, p. 130). Le 19 octobre 1914, Zweig explique à Rolland que la haine des Allemands ne se dirige nullement contre les Français (car la France et l'Allemagne constituent "le cœur de l'Europe", explique-t-il), mais contre l'Angleterre,

> "dessen Volk bei der Pfeife, am warmen Ofen sitzt und aus den Zeitungen den Krieg erfährt, den seine Söldner, den Hindus und Shiks[!]- im Namen des Rechts und der Menschenwürde natürlich!- führen." (*Br 2*, p. 24).

[122] On songe ici l'article de Hermann HESSE, "O Freunde, nicht diese Töne", publié dans la *Neue Zürcher Zeitung* le 3 novembre 1914, dans lequel il prend position contre la guerre. Le titre de l'article est une allusion aux vers de Schiller, repris dans le *Finale* de la IXème symphonie de Beethoven :

expriment la haine de l'ennemi et chantent la gloire de la guerre. Il ne peut non plus prendre publiquement position pour ceux qui, à présent, font partie des "ennemis".

> "Mais ne croyez pas, vous mes amis, que ce silence me soit facile ! Je dois serrer les dents..."[123]

Si l'on saisit le message que Zweig tente de faire passer -en évitant d'attirer sur lui les foudres de la censure-, si l'on considère qu'il est sincère lorsqu'il conclut ses propos en affirmant à ses amis qu'il leur est "davantage fidèle qu'il n'y paraît"[124], alors cet article marque le début d'un changement dans l'attitude de Zweig. Les contradictions persistent

---

> "O Freunde, nicht diese Töne!
> Sondern laßt uns angenehmere anstimmen
> und freudenvollere!"

Cet appel à plus d'humanité et de raison attirera l'attention de Romain Rolland, qui engagea dans les mois suivants une correspondance avec l'écrivain allemand.

Dans sa thèse consacrée à *Stefan Zweig et la France*, Robert Dumont fait un rapprochement entre l'attitude de Zweig et celle de Hesse (qui se connaissent d'ailleurs depuis des années) au début de la guerre, en faisant référence à l'ouvrage de Joseph Mileik, *Hermann Hesse and his Critics*. Il y aurait eu, chez H. Hesse, "le même flottement dans les premières semaines de la guerre" et des "accents patriotiques" dans certains écrits (*in* : Dumont, *op. cit.*, p. 142).

Plus récemment, Anne-Marie Saint-Gille a largement développé cette théorie en se fondant sur des extraits du journal tenu par Hermann Hesse en 1914. L'"enthousiasme belliciste indéniable" de l'écrivain allemand procède d'une part d'une vision "vitaliste" de l'homme, et d'une conviction en la mission culturelle de l'Allemagne d'autre part. Il est intéressant de souligner que cet élan belliqueux ne résistera pas à la confrontation avec la réalité de la guerre : de ce point de vue, il nous est permis de dire que Hesse et Zweig ont fait une expérience similaire en effectuant, qui un séjour à Stuttgart auprès de soldats blessés, qui un voyage en Galicie en train sanitaire. Ces deux expériences constitent pour nos deux auteurs un tournant décisif, qui les imunise désormais contre toute fièvre nationaliste.

Cf. Anne-Marie SAINT-GILLE, "A la recherche de nouveaux paradigmes politico-religieux : Hermann Hesse, Annette Kolb et Romain Rolland face à la grande guerre.", *in* : *Écritures franco-allemandes de la grande guerre*, textes réunis par Jean-Jacques POLLET et Anne-Marie SAINT GILLE, Arras, Artois Presses Université, 1996, pp. 65-81.

[123] ZWEIG, *ibidem*, p. 45 (*Essais*, p. 1227) :

> "Aber glaubt nicht darum, ihr Lieben, es sei mir leicht, dieses Schweigen ! Ich muß die Zähne zusammenbeißen..."

[124] ZWEIG, *ibidem*, p. 47 : "so wie ich euch treu bin, mehr als ich es zeigen darf..."

certes encore, mais on perçoit moins les cris d'enthousiasme patriotique que dans d'autres textes cités plus haut.

Enfin, il faut rappeler que la rédaction d'"Aux amis de l'étranger" marque une étape décisive pour Zweig, dans la mesure où il put à cette occasion reprendre sa correspondance avec Romain Rolland[125], en qui il trouva un guide précieux pour raffermir ses convictions européennes ébranlées par la guerre. Zweig raconte dans son autobiographie ce qu'il ressent lorsqu'il reçoit la première lettre de Rolland depuis le déclenchement de la guerre :

> "Cette lettre fut un des plus grands instants de bonheur de ma vie ; comme une colombe blanche, elle sortait de l'arche de la bestialité hurlante, trépignante, vociférante. Je ne me sentais plus seul, mais enfin relié de nouveau à un être qui partageait mes opinions. Je me trouvais affermi par la force d'âme supérieure de Rolland."[126]

---

[125] Les relations entre Zweig et Rolland connaissent une évolution décisive en 1914, comme le rappelle René CHEVAL dans son ouvrage : *Romain Rolland, l'Allemagne et la guerre*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, p. 116 :

> "Il faudra des années et de longues épreuves pour qu'il [*i.e.* Romain Rolland] se lie fraternellement avec Zweig : à la veille de la guerre, en tout cas, ils se sentent en communion de pensée, sans doute, mais ils sont loin d'avoir, dans leurs relations, cette entière liberté et cette chaleur affectueuse que Romain Rolland réserve encore au petit groupe de ses vrais amis..."

[126] ZWEIG, *MH*, p. 283 ; *WvG*, p. 275 :

> "Dieser Brief war einer der großen Glücksmomente in meinem Leben : wie eine weiße Taube kam er aus der Arche der brüllenden, stampfenden, tobenden Tierheit. Ich fühlte mich nicht mehr allein, sondern endlich wieder gleicher Gesinnung verbunden. Ich empfand mich bestärkt durch Rollands überlegene Seelenstärke."

On songe ici à la réaction similaire de H. Hesse, qui recut une lettre de Romain Rolland après la parution de son article "O Freunde, nicht diese Töne!" :

> "Ich vergaß Vieles aus den beklemmenden Tagen des Jahres 1914, in denen der früheste dieser Aufsätze entstanden ist, nicht aber jenen Tag, an dem ein Briefchen von Romain Rolland als einzige sympathische Reaktion auf diesen Aufsatz mich erreichte, zugleich mit der Ankündigung seines Buches. Ich hatte einen Weggenossen, einen Gleichgesinnten..."

*in* : Bernhard ZELLER, *Hermann Hesse*, Reinbeck bei Hamburg, Rowohlt, 1963, p. 74. René CHEVAL montre cependant que, malgré l'adhésion de Rolland à l'article de Hesse, le Français n'en fait pas moins quelques réserves sur "une certaine timidité, une certaine

Mais avant de profiter pleinement de l'influence bénéfique du Français, Zweig connaîtra encore bien des hésitations. Serge Niémetz souligne que l'écrivain est "inconséquent dans son attitude", et qu'il tient "des propos très différents en fonction de ses interlocuteurs"[127]. Les lettres adressées à l'éditeur A. Kippenberg nous révèlent un Zweig idéalisant la guerre comme un combat honorable entre gentlemen[128] ; peu soucieux de rétablir la paix en Europe, il exprime même son envie de se battre en France et d'y vaincre, "en France précisément, que l'on punit parce qu'on l'aime"[129]. Répondant à une lettre de Ludwig Fulda, Zweig l'assure qu'il partage son point de vue -selon lequel il faudrait renoncer à publier l'édition des œuvres de Verlaine[130]- et renchérit :

---

passivité" de l'écrivain allemand qui a "tendance à s'exagérer le devoir de l'artiste à se taire", en se référant à l'attitude de Goethe au temps des guerres napoléoniennes (*in* : CHEVAL, *op. cit.*, pp. 368-373). La position de Hesse nous paraît avoir décidément bien des ressemblances avec celle de Zweig : même répugnance à prendre prendre parti publiquement, même volonté de se réfugier dans le silence. Nous renvoyons ici à nouveau à l'analyse d'Anne-Marie SAINT-GILLE dans son article : "A la recherche de nouveaux paradigmes politico-religieux : Hermann Hesse, Annette Kolb et Romain Rolland face à la grande guerre", *op. cit.*, p. 67 sq.

[127] S. NIÉMETZ, *Le voyageur et ses mondes*, Paris, Belfond, 1996, p. 166.
René CHEVAL souligne, à la lumière de la correspondance échangée entre Rolland et Zweig, les atermoiements de l'écrivain autrichien :

> "Étrangement tourmenté, hésitant, hypersensible aux événements, mal assuré dans sa foi européenne, inconsistant, tel il [Zweig] nous apparaît dans les lettres qu'il adresse à Romain Rolland à cette époque. Il se semble pas qu'il ait assez de force de caractère pour s'opposer de lui-même aux grands courants passionnels du monde qui l'entoure, ni assez de fermeté pour faire entendre la voix intransigeante de la conscience. " (R. Cheval, *op. cit.*, p. 463).

[128] ZWEIG, lettre adressée à Kippenberg le 18 octobre 1914, *in* : *Br 2*, p. 20 :

> "So wäre mein höchstes Glück als Officier gegen einen civilisierten Feind reiten zu dürfen..."

[129] ZWEIG, *ibidem*, p. 21 :

> "Mein Neid ist aber bei Ihnen, Officier sein zu dürfen in dieser Armee, in Frankreich zu siegen - gerade in Frankreich, das man züchtigt weil man es liebt."

[130] Zweig publia une première anthologie de poèmes de Paul Verlaine (Stefan ZWEIG, *Gedichte von Paul Verlaine, Eine Anthologie der besten Übertragungen*, Berlin/Leipzig,

"Nous avons d'autres chose à faire que de diffuser la culture française en Allemagne"[131].

Pourtant, c'est ce même Zweig qui ressent une tristesse infinie à l'annonce de la mort du poète Ernst Stadler (qui collaborait à cette entreprise), comme il l'explique à Romain Rolland :

> "Il est pour moi extrêmement bouleversant de voir cette carte postale écrite du champ de bataille par un homme qui défendait la culture française et qui, touché par une balle française, est mort pour l'Allemagne."[132]

Les exemples illustrant la capacité qu'a Zweig à s'adapter à ses interlocuteurs pourraient être nombreux. Il y a cependant encore un aspect que nous voudrions évoquer, et qui en dit long sur son irrésolution. Nous allons mettre en regard les propos qu'il tient à son correspondant Romain Rolland, et ceux qu'il rédige dans son journal le même jour.

---

Schuster & Loeffler, 1902). Cette première édition connut un tel succès populaire qu'il forma le projet -avant la première guerre mondiale- d'éditer l'œuvre entière du poète français, en gardant le principe d'une multiplicité de traducteurs afin de préserver la diversité des approches. Le poète Ernst Stadler, par exemple, avait assuré Zweig de son concours.

[131] Lettre de Stefan ZWEIG à Ludwig FULDA, en date du 27 août 1914, *Br 2*, p. 15 :

> "Ich bin natürlich ganz Ihrer Meinung, wir haben jetzt Anderes zu tun, als französische Cultur in Deutschland zu verbreiten."

Quelques mois plus tard, Zweig déconseille à Hans Feigl (éditeur du *Deutscher Bibliophilen-Kalender* depuis 1913) de publier des manuscrits de Balzac, et lui suggère plutôt de reproduire un poème de Kleist (dont lui-même possédait le manuscrit original) : "Kriegslied der Deutschen", car il trouve que cette œuvre est "en rapport avec l'époque" ("Beziehung zur Zeit" ; *Br 2*, p. 67). Le poème de Kleist s'achève par ces vers :

> "Nur der Franzmann zeigt sich noch
> In dem deutschen Reiche;
> Brüder, nehmt die Keule doch,
> Das er gleichfalls weiche."

[132] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, *Br 2*, p. 56 :

> "Es ist für mich ergreifend, diese Feldpostkarte heute zu sehen von einem, der für die französische Kultur kämpfte und von einer französischen Kugel getroffen, für Deutschland fiel."

Dans une lettre magnifique, véritable profession de foi européenne, Zweig assure son ami qu'il emploiera "toute son énergie pour apaiser le combat et le rendre moins amer"[133], et veut montrer au monde entier "que n'existe pas seulement le nationalisme, mais aussi l'idéalisme"[134]. Et pourtant, le même Zweig note dans son journal ces propos qui ne semblent guère compatibles avec ceux que nous avons précédemment cités : "Avance des Autrichiens en Galicie, pas aussi importante que je le souhaiterais."[135] On observe le même phénomène le 11 novembre 1914, où il se réjouit des "meilleures nouvelles de Serbie"[136] et assure son correspondant français qu'il se sent "plus en paix" avec lui-même qu'au début de la guerre...[137]

### B) Zweig et le *Kriegsarchiv.*

L'attitude quasi "schizophrénique"[138] de Zweig en cette année 1914 trahit le grand désarroi de sa pensée, ainsi que son effondrement nerveux.

---

[133] Lettre de ZWEIG à R. ROLLAND, du 19 octobre 1914, *Br 2*, p. 22 :

> Ich will "mit meiner ganzen Energie wirken, diesen Kampf linder und ohne Bitterkeit [zu] machen."

[134] ZWEIG, *ibidem*, p. 23 :

> "Aber es muß gezeigt werden, daß nicht nur Nationalismus, daß auch noch Idealismus in der Welt ist."

[135] ZWEIG, *Tag.*, p. 111 :

> "Vorrücken der Österreicher in Galizien, freilich kein solches, wie ich es recht wünschte..."

[136] ZWEIG, *Tag.*, p. 115 : "Bessere Nachrichten aus Serbien..."

[137] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, *Br 2*, p. 35 :

> "Ich habe jetzt schon mehr innere Ruhe gefunden als anfangs."

[138] Jacques LE RIDER, "Stefan Zweig und Frankreich", *in* : *Österreich in Geschichte und Literatur*, Jahrgang 33, Heft 1, Jänner-Feber 1989, p. 35-36. Le Rider s'intéresse à l'attitude contradictoire de Zweig au début de la guerre, et tente de trouver une explication:

> "Was hier überrascht, ist das widersprüchliche Nebeneinander des pazifistischen Europäertums und einer unleugbaren Anfälligkeit für die Kriegsbegeisterung. Diese beinahe schizophrene Haltung kann man in

Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent rappellent que "les pressions psychologiques sont vives, nombreuses et complexes : sa maman, les femmes, les collègues écrivains."[139] Zweig est partagé entre plusieurs sentiments : le désir d'entrer au service de sa patrie, la certitude qu'il a de ne pouvoir supporter la vie au front[140], le malaise (mauvaise conscience?[141]) qui l'envahit en constatant la "lâcheté" des intellectuels autrichiens[142], son indécision par rapport à sa compagne Friderike von Winternitz, qui -sans être nullement gagnée par le patriotisme ambiant[143]-

---

Stefan Zweigs Tagebüchern verfolgen. (...) Die Selbstverständlichkeit, mit der Stefan Zweig tagsüber im Kriegsarchiv Kriegsdienst leistet, Leitartikel für die *NFP* redigiert und privat den Briefwechsel mit Romain Rolland fortsetzt, ist ein Symptom der Widersprüche der spätliberalen Ideologie."

[139] Brigitte VERGNE-CAIN et Gérard RUDENT, "Lettres dans la mêlée", *in : Europe*, (numéro 794-795, consacré à Stefan Zweig), Paris, juin-juillet 1995, p. 114.

[140] S'adressant à Romain Rolland (*Br 2*, p. 22) Zweig évoque son peu d'enthousiasme à l'idée d'aller au front, en recourant à une argumentation pour le moins spécieuse :

"Ich fühle, daß ich (...) im Felde wenig leisten könnte, weil man doch nur dort vollwertig ist, wo die Anstrengung auf der innern Linie des Charakters liegt."

[141] Dans la rue, il sent peser sur lui le regard plein de reproches des femmes dont le mari est mobilisé, *in* : *Tag.*, p. 83 :

"Es ist gräßlich, noch hier herumzugehen, die Frauen sehen einen an : was tust Du noch hier, Du junger Mensch."

[142] Zweig accable ses collègues autrichiens de reproches (que l'on pourrait parfois lui adresser), en particulier dans son journal : il oppose à l'héroïsme de l'Allemand Dehmel (qui s'est engagé volontairement contre la Russie) la 'dérobade' de l'autrichien Hugo von Hofmannsthal, réformé pour "nervosité" (*Tag.*, 7 août 1914, p. 86). Le lendemain, il poursuit ses attaques :

"dann mit Ginzkey, der seine Feigheit schlecht masciert : daß diese ehemaligen Officiere am warmen Herd sitzen bleiben - Hofmannsthal, Barlich, Werfel, Michel, Ginzkey - ist wahrhaftig eine Schmach."

La diatribe de Zweig est d'autant plus savoureuse qu'il mettra tout en œuvre pour rejoindre ces "lâches" en novembre 1914, grâce à l'intervention providentielle... de Ginzkey, comme nous allons le voir bientôt.

Lorsque Zweig évoque l'attitude de certains de ses compatriotes à l'éditeur allemand Kippenberg, il est gêné et se sent obligé de trouver une explication à leur dérobade :

"Dieses mag Ihnen erklären, warum von den Intellektuellen Österreichs kein Einziger bisher sich freiwillig an die Front gemeldet hat." (*Br 2*, p. 21).

[143] Friderike ZWEIG/Stefan ZWEIG, *Unrast der Liebe. Ihr Leben und ihre Zeit im Spiegel ihres Briefwechsels*, [abréviation *FZ/SZ*], Frankfurt am Main, Fischer, 1987, p. 48 :

soulage les maux causés par la guerre et devient infirmière dans un hôpital militaire à Baden... Dès avant la guerre, Zweig avait été dispensé du service militaire pour raison de santé, et déclaré inapte au front. Cependant, Serge Niémetz rappelle que l'auteur est "gardé à disposition en vue d'une autre affectation (...) Le 12 novembre, après un nouveau passage devant le conseil de révision, il est finalement accepté comme volontaire..."[144] Sa première affectation est le dépôt de trains de Klosterneuburg, mais il confie sa déception à son journal, quelques jours seulement après avoir commencé son service :

> "L'après-midi à Klosterneuburg où je suis saisi de terreur devant l'atmosphère dans laquelle je dois vivre, du moins pour quelque temps. Totalement abrutissante, un petit service assommant parmi des gens de basse qualité dans ce bureau sinistre..."[145]
>
> "Le service y est typiquement autrichien, il vous dévore toute votre journée sans que vous fassiez quoi que ce soit..."[146]

Bien qu'il assure à Romain Rolland[147] qu'il souhaite (par admiration sans doute pour Walt Whitman[148]) servir dans un hôpital[149], il n'en

---

"(...) obwohl sich, das bekenne ich Dir, kein patriotisches Gefühl, sondern nur ein menschliches in mir rührt."

[144] S. NIÉMETZ, *op. cit.*, p. 184. ZWEIG note, le jour où il a été déclaré apte au service: "Jedenfalls ist der Wunsch meiner Mama erfüllt." (*Tag.*, p. 116)

[145] ZWEIG, *Jour.*, p. 117 ; *Tag*, p. 116 :

"Nachmittags in Klosterneuburg, wo mich Grauen vor der Atmosphäre erfaßt, in der ich leben soll, wenigstens für einige Zeit. Absolut verblödend, ein kleiner ärgerlicher Dienst unter schlechten Leuten in diesem öden langweiligen Bureau..."

[146] ZWEIG, *Jour.*, p. 119 ; *Tag*, p. 118 :

"Der Dienst ist dort echt österreichisch, er frißt den ganzen Tag und es wird doch nichts geleistet..."

[147] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, le 19 octobre 1914, *in* : *Br 2*, p. 22 :

"Es wäre für mich ein Glück, gienge mein Wunsch in Erfüllung, dem Spitalsdienst zugeteilt zu werden : Wunden zu heilen wäre mir tausendmal lieber als Wunden zu schlagen." (souligné par nous)

entreprend pas moins des démarches pour changer d'affectation, quitter Klosterneuburg et entrer aux Archives de guerre où il serait tellement "heureux"[150] de servir. Par l'intermédiaire de Franz Karl Ginzkey, notre auteur fait la connaissance du lieutenant-colonel Veltzé[151], qui dirige le "groupe littéraire" des Archives de guerre (*Kriegsarchiv*), où Zweig sera affecté à compter du premier décembre 1914. Mais quelques jours avant de faire cette rencontre qui déterminera son affectation future, Zweig écrit le 15 novembre 1914 un article, dans le but de le faire paraître dans la presse, la veille du rendez-vous fatidique :

---

Pour preuve -supplémentaire- que notre auteur tient des propos différents selon son correspondant, nous citons ici un extrait d'une lettre écrite la veille (le 18 octobre, donc) à Kippenberg :

> "So wäre mein höchstes Glück als Officier gegen einen civilisierten Feind reiten zu dürfen." (*Br 2*, p. 20 ; souligné par nous).

[148] Zweig admire infiniment Walt Whitman, qui fut infirmier pendant la guerre de Sécession et soigna des soldats dans les deux camps. Il cite le poète américain en exemple dans une lettre à R. Rolland (*Br 2*, p. 19) ainsi que dans son autobiographie, *WvG*, p. 275.

[149] N'ayant pas trouvé à s'employer au ministère de la guerre, Zweig essaie d'être engagé dans un hôpital. Lorsqu'il se présente à celui de Baden, il est immédiatement rebuté par l'accueil qu'on lui réserve, et entonne son habituel couplet sur la *Schlamperei* autrichienne :

> "Und so was [*i.e.* Generalstabsarzt] leitet Organisation bei uns in Österreich. Und von jedem, der wiederkommt, das Gleiche, die Klagen über die entseztliche Verschlamptheit in allen Dingen." (*Tag.*, p. 114).

[150] ZWEIG, *Tag.*, p. 118 :

> "Ich wäre glücklich könnte ich dorthin..."

Dans sa correspondance également (avec le lieutenant-colonel Veltzé et avec Ginzkey), Zweig multiplie les manifestations d'enthousiasme à la perspective de travailler au *Kriegsarchiv*.

[151] ZWEIG lui adresse une lettre le 17 novembre 1914, dans laquelle il motive sa demande d'affectation aux Archives de guerre :

> "Am activen Kriegsdienst durch eine Operation behindert, habe ich mich freiwillig gemeldet und bin vom 1. Dezember dem Trainzeugs-depot in Klosterneuburg als Einjährig-Freiwilliger zugeteilt. Ich persönlich habe nun das Gefühl, dass meine literarischen Fähigkeiten an anderer Stelle wirksamer und nutzbringender in Erscheinung treten könten und nirgends besser als im K. und K. Kriegsarchiv."

Extrait de la lettre, citée dans l'article de Klaus HEYDEMANN, "Der Titularfeldwebel. Stefan Zweig im Kriegsarchiv", *in* : *Stefan Zweig 1881-1981. Aufsätze und Dokumente*, Dokumentationsstelle für neuere österreichische Literatur in Zusammenarbeit mit dem Salzburger Literaturarchiv, Wien, *Zirkular*, Sondernummer 2, 1981, p. 22.

"J'écris aujourd'hui un article sur le canal de Suez dans une perspective stratégique ; il devrait paraître mardi, et j'espère qu'en haut lieu, il ne passera pas inaperçu."[152]

Paru le 18 novembre 1914 dans la *NFP*, "Le combat pour le canal de Suez" ("Der Kampf um den Suezkanal") est un article opportuniste, à contenu nettement belliciste (puisque le stratège Stefan Zweig propose tout simplement d'attaquer l'armée anglaise bloquée dans le canal de Suez...) et chauvin, qui plus est. Que ce texte n'ait été repris dans aucune anthologie, nul ne saurait en faire grief aux éditeurs des œuvres de Zweig, mais il nous a paru juste, dans la perspective qui est la nôtre, d'évoquer cet article pour le moins étonnant.

La visée de ce texte est double : il s'agit, d'une part, de brosser un portrait (caricatural) d'une puissance ennemie redoutée sur les mers, et, d'autre part, d'attirer l'attention des lecteurs (les militaires, en l'occurrence) sur un point névralgique de cet empire maritime.

Il nous a déjà été donné d'évoquer, plus haut, le peu d'enthousiasme que notre auteur manifeste pour l'Angleterre[153] ; ici, nous devons bien sûr garder à l'esprit que cet article a une visée "stratégique" (comme l'écrit Zweig à Ginzkey), qu'il est dicté par les circonstances particulières de sa rédaction, et qu'il est destiné à être lu par les officiers de l'armée autrichienne. Il n'en reste pas moins que si, dans ce texte, les attaques

---

[152] Lettre de ZWEIG à Franz Karl GINZKEY, *Br 2*, p. 36 :

"Ich schreibe heute ein Feuilleton über den Suez-Canal in strategischer Hinsicht, das Dienstag erscheinen wird und an der gewissen Stelle hoffentlich nicht ungelesen wird."

[153] Nous songeons ici aux remarques de Zweig contenues dans la biographie qu'il consacre à Dickens, dans son autobiographie également. Il ne s'agit donc pas ici d'un phénomène ponctuel, mais d'une tendance générale qui perdure jusqu'à la fin de la vie de notre auteur.

contre l'Angleterre sont 'compréhensibles' dans le cadre d'un conflit armé, elles sont trop répétées pour ne pas refléter en partie les convictions de notre stratège en chambre.

La perspective qu'adopte l'auteur est d'une extrême simplicité : il évoque l'antagonisme qui oppose l'Allemagne à l'Angleterre, et se fait fort de justifier "la haine des Allemands envers l'Angleterre"[154] dans cette présentation de l'Empire britannique (et de ses méthodes en matière de conquêtes navales). En un mot, la force navale de ce "petit pays insulaire"[155] ne procède que de sa volonté de dominer les mers, dans le but d'"humilier" (Zweig emploie les termes "demütigend" et "Demütigung") les bâtiments étrangers (et allemands en particulier), contraints de passer par les "fourches caudines"[156] établies par les Anglais. Leur image, telle qu'elle est dépeinte dans cet article, est celle d'un peuple qui s'exclut lui-même de la communauté des nations européennes. Ils sont conservateurs (non par conviction, mais par instinct) et soucieux de garder, voire d'étendre, leur position dominante sur les mers : pour ce faire, ils ont établi un "système d'exploitation des énergies étrangères"[157]

---

[154] L'article "Der Kampf um den Suezkanal" (paru le 18 novembre 1914 dans la *NFP*) commence par ces mots :

> "Um den deutschen Hass gegen England voll zu verstehen, muss man einmal weltwärts gefahren sein."

Paradoxe suprême, Zweig met ici son expérience de cosmopolite au service d'un chauvinisme qui s'exprime par un vocabulaire tout à fait insolite chez lui ("Hass").

[155] ZWEIG, "Der Kampf um den Suezkanal", *op. cit.*, p. 1 :

> "Das kleine Inselland".

[156] *Ibidem*, p. 1 :

> "Überall war das kaudinische Joch dem deutschen Seefahrer errichtet : bei den Kreidefelsen bei Dover, bei den Schroffen von Gibraltar, den nackten Felsen von Aden und der Palsenstrasse von Singapore, überall wo das Weltmeer, das freie, das unendliche sich zu Binnenstrasse verengte, stand die englische Zwingburg."

[157] ZWEIG, *ibidem*, p. 2 :

> "Ihr [*i.e.* die Engländer] System der Ausnützung fremder Energien..."

en arrachant au moment propice leur butin à ceux qui n'ont pu tirer profit de leurs conquêtes et succès. Zweig prend l'exemple du percement du canal de Suez, qui ne fut guère facilité par l'Angleterre[158], inquiète de perdre sa suprématie sur la route des Indes. Pourtant, après bien des vicissitudes, ce passage fut inauguré en 1869, célébré par l'Europe entière, représentée ici par l'impératrice Eugénie, par l'empereur François-Joseph, par le futur Kaiser allemand et par Giuseppe Verdi ( ! )..., puis confisqué par l'Angleterre. On le voit, les plus illustres représentants des nations européennes cités ici par Zweig (et incarnant France, Autriche, Allemagne et Italie) ne forment qu'une seule famille, préfiguration idéalisée d'une Triplice[159] étrangement élargie à la France. Seule note discordante dans ce concert des nations, la Grande-Bretagne, qui pratique le "splendide isolement" :

> "Seuls les Anglais se tenaient à l'écart. Ils ne poussaient pas de cris d'allégresse : ils calculaient et attendaient."[160]

Nous retrouvons ici, sous la plume de Zweig, une idée qu'il a par ailleurs déjà développée, celle que l'Angleterre s'exclut elle-même de l'Europe. D'autre part, sa présentation (quelque peu travestie) de la réalité

---

[158] L'Angleterre manifesta une opposition farouche au percement du canal de Suez (qui était une initiative française) en envoyant une flotte devant Alexandrie en 1859, et en obtenant la suspension des travaux en 1863.

[159] Zweig nous présente une vision idéalisée des relations internationales en 1869, et plus particulièrement des relations germano-autrichiennes. Dans cet article, l'Autriche et l'Allemagne ne font qu'une, à croire que le "Programme de réforme du Bund", demandant l'exclusion de l'Autriche de la Fédération allemande, n'avait jamais existé, et que la guerre autro-prussienne de 1866 n'avait pas eu lieu. La dissolution de la Confédération germanique et l'exclusion de l'Empire d'Autriche, en 1866, marquèrent pourtant un tournant décisif dans les relations entre Allemagne et Autriche, qui durent attendre 1879 pour redevenir alliées (Duplice de 1879, élargie à la Triplice de 1882).

[160] ZWEIG, *ibidem*, p. 2 :

> "Nur die Engländer standen abseits. Sie jubelten nicht, sie rechneten und warteten."

historique d'alors ôte à l'Entente franco-britannique toute crédibilité, et suggère la fragilité de l'accord existant en 1914 entre les deux pays. A l'inverse, l'Autriche et l'Allemagne semblent être, dès cette époque lointaine, unies par les liens indissolubles. Zweig, en effet, projette ici rétrospectivement sur les relations internationales de 1869 ce que celles-ci sont devenues bien plus tard seulement.

Zweig poursuit son propos en attirant l'attention du lecteur sur le rôle stratégique du canal de Suez, qui constitue une sorte de talon d'Achille de l'Empire maritime britannique : si cet isthme venait à être bloqué par un bateau que l'on aurait délibérément coulé, on porterait alors atteinte à l'Angleterre elle-même :

> "L'Inde, l'Australie, tous les pays de son empire sont, du coup, à l'autre bout de la terre, et militairement presque inaccessibles. Son commerce, comme la circulation sanguine, peut totalement s'arrêter si, à cet endroit, la veine est habilement ligaturée et que le pouls s'effondre. C'est là et nulle part ailleurs que se trouve le lieu stratégique où l'empire maritime anglais peut être touché."[161]

On le voit, Zweig ne ménage pas ses efforts pour s'attirer les bonnes grâces des militaires qui ont le pouvoir de le nommer (ou pas) au *Kriegsarchiv* à Vienne. La lecture de cet article nous révèle un homme prêt à faire, non pas seulement des compromis, mais des compromissions, pour échapper au front. Reconnaissons d'ailleurs à notre stratège en chambre qu'en écrivant cet article, il a été clairvoyant, dans la mesure où

---

[161] ZWEIG, *ibidem*, p. 3 :

> "Indien, Australien, alle die Länder ihres Imperiums werden mit einem Male dann meilenfern und militärisch fast unerreichbar. Die ganze Blutzirkulation ihres Handels kann stocken, wird hier die Ader geschickt verschnürt oder der Puls gesprengt. Hier oder nirgends ist die entscheidende Stelle, wo das maritime England getroffen werden kann."

le canal de Suez eut en effet un important rôle stratégique pendant le conflit mondial. En attendant, cette analyse dut sans doute impressionner favorablement le lieutenant-colonel Veltzé (auquel était en fait destiné l'article de circonstance), qui fit bon accueil à Zweig lorsqu'il se présenta à la *Stiftskaserne* le lendemain de la parution de de fameux article. Le soir de son rendez-vous, l'auteur note dans son journal :

> "Accueil des plus aimables. Ginzkey me montre les dossiers de remises de décorations ; chaque pièce a été dictée, corrigée et contresignée par l'Empereur. Personne ne l'aurait cru capable d'une telle puissance de travail. Je serais heureux si je pouvais venir ici, et cela me semble presque sûr."[162]

La joie de Zweig est évidente, et paradoxale tout autant. Lui qui ne manque par ailleurs jamais une occasion de décrier l'Autriche, considérée comme un empire de bureaucrates inutiles et inefficaces, il manifeste ici son admiration pour le symbole même de cette administration autrichienne, l'empereur François-Joseph, qui "s'épuisait huit à dix heures par jour à parapher des documents."[163] L'accumulation presque paratactique des trois verbes "diktiert corrigiert und gegengezeichnet" (Zweig ne met pas de virgule entre les deux premiers verbes) souligne l'admiration et le respect de Zweig pour la figure tutélaire de l'Empereur, devenu maintenant une sorte de modèle pour lui, qui sera amené, dans le cadre de ses futures fonctions au *Kriegsarchiv*, à accomplir le même genre de tâches. Du coup, Zweig valorise ses fonctions à la *Stiftskaserne*, et il ne

---

[162] ZWEIG, *Jour.* p. 118-119 ; *Tag.*, p. 118 :

> "Liebenswürdiger Empfang. Ginzkey zeigt mir die Akten über die Ordensverleihungen, jeder einzelne vom Kaiser diktiert corrigiert und gegengezeichnet. Niemand hätte diese Arbeitskraft in ihm vermutet. Ich wäre glücklich könnte ich dorthin und es scheint fast verbürgt zu sein."

[163] WIlliam M. JOHNSTON, *L'esprit viennois, op. cit.*, p. 35.

peut s'empêcher, dans sa correspondance comme dans son journal, de se féliciter de ses nouvelles responsabilités :

> "On m'a confié un travail vraiment très agréable dont je me réjouis. Non pas une tâche subalterne ou de second ordre, mais un vrai travail."[164]

En vérité, il est soulagé d'être affecté au "groupe littéraire" (à compter du premier décembre 1914), où il n'aura pas à porter les armes, et où il pourra "être utile sans détruire"[165], comme il l'explique à Hermann Bahr. A la *Stifstkaserne*, il va contribuer, à sa manière, à la propagande de guerre, comme le rappelle Serge Niémetz :

> "Le "service littéraire", où il [*i.e.* Zweig] a retrouvé nombre de vieux amis gens de lettres, comme Franz Theodor Csokor, Paul Stefan, Alfred Polgar, Albert Ehrenstein, Siegfried Trebitsch, et où passeront un moment Rilke puis Werfel, est un des rouages de la propagande austro-hongroise. Il est chargé de la mise en forme héroïco-littéraire des citations décernées par le commandement, et produit deux revues patriotiques : le mensuel *Donauland* (Pays du Danube) et *Österreich-Ungarn in Waffen...*"[166]

---

[164] ZWEIG, *Jour.*, p. 121 ; *Tag.*, p. 120 :

> "Es ist mir wirklich eine sehr schöne Arbeit zugedacht, auf die ich mich freue. Nichts Subalternes und Minderwertiges, sondern wirkliche Arbeit."

La lettre par laquelle Zweig remercie Franz-Karl Ginzkey d'avoir bien voulu intervenir en sa faveur au *Kriegsarchiv*, manifeste également beaucoup d'enthousiasme :

> "Lieber Freund, hurrah, Alles ist gelungen. [...] Ich freue mich riesig auf die Arbeit[,] bin Glücklich [sic] und vergesse nicht eine Minute, wem ich dies zu danken habe." (*Br 2*, p. 36-37).

[165] Lettre de Stefan ZWEIG à Hermann BAHR (décembre 1914), Br.2, p. 47 :

> "Ich bin auf mein wi[e]derholtes Ansuchen endlich zu einer Arbeit einberufen worden, diene im Kriegsarchiv (Kriegsministerium) mit Bartsch und Ginzkey, bin sogar Caporal! Ich bin froh, viel und Verantwortliches zu tun zu haben und doch gegen keinen Menschen eine Waffe heben zu müssen, nützlich zu sein ohne zu vernichten."

[166] Serge NIÉMETZ, *op. cit.*, p. 185.

Pendant plusieurs années, Zweig apporte sa contribution à la glorification des héros de la guerre, accomplissant avec régularité ce que le "groupe littéraire" appelle communément "Heldenfrisieren"[167]. Édités par le *Kriegsarchiv* en 1915, 1916 et 1917, plusieurs ouvrages aux titres éloquents, comme par exemple *Unsere Soldaten, Unsere Officiere, Aus der Werkstatt des Krieges, Unsere Kämpfe im Süden, Unsere Nordfront* signalent parfois en couverture la collaboration de Stefan Zweig.

Il ne s'agit pas ici, car tel n'est pas l'objectif de notre étude, de présenter une analyse de ces textes, par ailleurs intéressants et oubliés de la critique, mais de rappeler que Zweig, à cette époque, consacre beaucoup de temps et d'énergie à de telles activités, tandis qu'il fait part à Rolland de ses préoccupations européennes.

Comment justifie-t-il son attitude contradictoire auprès de l'écrivain français, son seul interlocuteur européen? Comment supporte-t-il cette existence partagée entre deux pôles inconciliables? Comment peut-il écrire, la même semaine, un article belliciste sur le canal de Suez, et une lettre à Rolland, dans laquelle il assure à celui-ci que leur rôle est "de ne

---

[167] Klaus HEYDEMANN reproduit, dans son article auquel nous avons déjà fait référence, un rapport d'activités rédigé par Zweig en 1915 :

"Arbeitsrapport für den Monat October 1915
Gearbeitet und abgeliefert
Artikel über Flüchtlingsfürsorge
Einleitung zum Buche über den Weltkrieg
Zusammenstellung der Documente des Weltkriegs
Entwurf einer Einleitung für das Rote-Kreuz-Werk
Ein Gutachten
7 Belobungsanträge für Officiere
6 Belobungsanträge des Roten Kreuzes
Correcturen für das Werk über den Weltkrieg
Correcturen für das Werk "Aus der Werkstatt des Krieges"
Wien 31. October 1915
Dr. Stefan Zweig
Einj. Freiw. Feldwebel.

pas élargir les fossés, mais de construire des ponts"[168] entre les peuples? Comment peut-il élaborer un projet de revue pacifiste, dont le nom serait *Réconciliation*, et une autre revue, militaire celle-ci, *Donauland* ?[169]

### C) Le projet de Parlement moral européen, révélateur de l'attitude de Zweig en 1914.

Romain Rolland est la seule personne vis-à-vis de laquelle il manifeste un enthousisme un peu plus modéré face à ses nouvelles responsabilités militaires. Dans une lettre qu'il lui adresse à la veille de prendre ses fonctions à la *Stiftskaserne*, Zweig lui fait part qu'il porte désormais l'uniforme et qu'il se "réjouit vraiment" (toujours ce même verbe, "sich freuen") d'avoir une "véritable activité" sur le contenu de laquelle il ne revient pas[170]. Il enchaîne immédiatement sur d'autres propos à coloration plus humaniste et idéaliste, et assure Rolland qu'il est prêt à construire un "temple de la réconciliation" dont l'architecture nous semble présenter bien des similitudes avec celle des châteaux en Espagne. Malgré ses manifestations répétées et quelque peu maladroites de bonne volonté, l'attachement de Zweig à une Europe unie ne semble guère

---

[168] ZWEIG à R. ROLLAND, *RR/SZ*, p. 112 :

"Wir haben nicht die Kluft zu vertiefen, sondern geistige Brücken zu schlagen."

[169] Klaus HEYDEMANN reproduit dans son article un exposé fort édifiant de Zweig, dans lequel notre auteur plaide pour la création d'une nouvelle revue (eine "militärwissenschaftlich-historische Zeitschrift").

[170] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, *RR/SZ*, p. 112 :

"Ich bin nicht im Felde, sondern hier in Wien einem wichtigen militärischen Amte zugeteilt und freue mich aufrichtig, in einer wirklichen Tätigkeit zu sein, die alle meine geistigen Kräfte fordern wird."

subsister que dans sa correspondance avec le nouveau "Maître"[171], avec lequel il échafaude des projets aussi généreux qu'irréalisables, comme par exemple la création d'un "Parlement moral" en Suisse.

La première allusion à cette idée se trouve dans la première lettre que Rolland adresse à Zweig, après la reprise de leur correspondance au lendemain de la parution de l'article "An die Freunde in Fremdland". Heureux d'entrer à nouveau en contact avec un homme "dont cette crise [lui] a révélé la générosité de cœur"[172], Rolland fait part à son ami autrichien d'un regret :

> "Si, dès le début de la guerre, nous nous étions retrouvés - vous, G. Hauptmann, Dehmel, Verhaeren, Frederik van Eeden, Bazalgette et moi-, à Genève et à Berne, combien nous aurions pu empêcher de mensonges et combattre efficacement la haine ! Nous avons, au-dessus du combat, un grand rôle de modérateur à jouer."[173]

A partir de cette supposition de Romain Rolland, formulée cependant sur le mode de l'irréel du passé -qui en dit suffisamment long sur le caractère à présent vain de cette entreprise-, Zweig s'enthousiasme et développe l'idée d'un "Parlement moral" européen[174]. L'Autrichien ne prend nullement en compte le fait que Rolland considère cette idée comme irréalisable, d'autant plus que les intellectuels qu'il avait cités

---

[171] On trouve ce terme dans certaines lettres de Zweig adressées à Rolland, comme par exemple la lettre du 29 novembre 1917 (*Br 2*, p. 176) qui commence ainsi : "Mon cher Maître et ami..."

[172] Lettre de Romain ROLLAND à Jean-Richard BLOCH, en date du 23 novembre 1914, *in* : *Cahiers Romain Rolland*, n° 15, Albin Michel, Paris, 1964, p. 296.

[173] Lettre de Romain ROLLAND à Stefan ZWEIG, datée du 10 octobre 1914, citée par D. Nedeljkovic, *op. cit.*, p. 26.

[174] Lettre de ZWEIG, adressée à ROLLAND le 19 octobre 1914, *Br 2*, p. 22 :

> "Ich glaube Ihre Anregung, es möchten nach Genf die Besten der Nationen zu einer Art moralischen Parlaments sich versammeln, ist das Edelste und Notwendigste, was getan werden kann."

avaient -pour certains d'entre eux- renoncé à leur idéal européen, voire succombé à la haine[175]. Il est difficile de s'expliquer la motivation de Zweig, alors que Rolland lui montre l'impossibilité d'une telle entreprise : avait-il encore une confiance aveugle dans l'élite intellectuelle européenne[176]? Ou bien voulait-il montrer -à bon compte, puisqu'il était en réalité trop tard pour agir- à son ami français qu'il était toujours prêt à défendre leur idéal commun, l'Europe?

Le récit que fait notre auteur dans *Le Monde d'hier* de cette tentative avortée d'unifier les esprits de l'Europe est instructif dans l'optique qui est la nôtre. Il renverse en effet la perspective et nous présente ce projet comme étant un souhait de Romain Rolland[177] (qui savait pourtant qu'il

---

[175] Cf. la lettre que le poète Émile Verhaeren adresse à Rolland en 1914 :

> "Je suis plein de tristesse et de haine. Ce dernier sentiment, je ne l'éprouvais jamais ; je le connais maintenant. Je ne puis le chasser hors de moi, et je crois être pourtant un honnête homme pour qui la haine était jadis un sentiment bas." (cité par D. Nedeljkovic, *op. cit.*, p. 30).

R. Rolland avait prévenu Zweig que Verhaeren se trouvait, en octobre 1914, à Londres, et qu'il y avait publié (dans *The Observer*) des vers sur les destructions en Belgique. Zweig découvrira la traduction allemande du poème "La Belgique sanglante" dans la *NFP* du 10 novembre 1914.

Quant à Richard Dehmel, celui-ci s'engagea dès le début de la guerre pour le front russe, et publia lui aussi des poèmes patriotiques (*Volksstimme Gottesstimme, Kriegsgedichte*, Hamburg, Heroldsche Buchhandlung, 1914). Il fut également l'un des 93 intellectuels allemands qui signèrent, le 4 octobre 1914, "L'Appel aux nations civilisées" ("Aufruf an die Kulturwelt"), que certains écrivains alllemands et autrichiens refusèrent de signer, comme Arthur Schnitzler, Heinrich Mann, Karl Kraus, Annette Kolb et René Schickelé (H. Hesse se rétracta peu de temps après avoir accepté de figurer sur la liste). Zweig ne le signa pas non plus.

Dans sa phase patriotique, en août 1914, l'auteur exprimait pourtant sa plus vive admiration pour Dehmel, qu'il qualifiait alors de "premier et meilleur" des Allemands (*Br 2*, p. 16). Dans son journal, il écrit le 7 août 1914 que l'engagement de Dehmel est "un modèle d'héroïsme" (*Tag.* p. 86).

[176] Il est persuadé, par exemple, que Hauptmann acceptera leur proposition, comme en témoigne la lettre du 19 octobre (*Br 2*, p. 22) :

> "Ich bin gewiß, Hauptmann folgt dem Rufe!"

[177] ZWEIG, *WvG*, p. 279 :

> "Rolland regte an, man solle versuchen, die wichtigsten geistigen Persönlichkeiten aller Nationen zu einer gemeinsamen Konferenz in der Schweiz einzuladen..."

était trop tard), et rappelle sur un ton pathétique que, malgré leurs efforts désespérés, leur appel ne fut pas entendu :

> "En 1914-1915, la tentative était prématurée, la guerre était trop éloignée pour les gens de l'arrière. Nous restions seuls."[178]

Mais revenons à la lettre, adressée à Rolland le 19 octobre 1914 ; dans ce texte, Zweig poursuit sur sa lancée enthousiaste et propose également que le comité des sages européens auquel il pense publie une revue, qui démentirait les mensonges qui se propagent en temps de guerre, et apporterait à tous un peu d'humanité. Deux jours après, il écrit à nouveau à Rolland, commence par rendre compte de ses activités (le Français a besoin de son aide pour obtenir des listes de prisonniers civils), puis reprend l'idée d'une revue qui serait

> "un monument d'humanité pour tous les temps, un havre de paix dans cette mer de haine déchaînée."[179]

Peu de temps après, il fait évoluer ce projet initial (dont la réalisation était subordonnée à la création hypothétique du "Parlement moral" évoqué plus haut) vers celui d'une revue publiée <u>après</u> la guerre seulement :

> "Je crois que nous devrions -et je pense là à vous et à moi- publier une revue *immédiatement* après la guerre (quel que soit le vainqueur), pendant deux ou trois ans, *mais pendant les premières années seulement.* Cette revue, que l'on nommerait

---

[178] ZWEIG, *MH*, p. 288 ; *WvG*, p. 280 :

> "Es war 1914, 1915 noch zu früh, der Krieg für die Menschen des Hinterlandes noch zu weit. Wir blieben allein."

[179] ZWEIG, lettre adressée à Romain ROLLAND le 21 octobre 1914, *in* : *SZ/RR*, p. 84 :

> "Es wäre ein Denkmal der Humanität für alle Zeiten, eine Insel des Friedens in diesem aufgewühlten Meer der Gehässigkeit."

"Versöhnung", "Réconciliation", serait publiée en commun dans nos deux langues."[180]

On constate aisément que Zweig n'est pas avare de bonnes intentions, surtout lorsqu'elles concernent des projets lointains ou prématurés, donc n'appelant pas d'engagement concret dans l'instant. On notera également, pour compléter ce tableau en demi-teintes, que seules les lettres adressées à Romain Rolland mentionnent la nécessité d'œuvrer pour l'Europe[181]; les autres lettres, en revanche, se contentent de constater la "destruction", l'"anéantissement" de l'idée d'Europe[182], et ne parlent pas de sa nécessaire reconstruction. Ces tergiversations signifient, à notre sens, une chose qu'il convient de mettre en exergue ici : en 1914, à la différence d'Annette Kolb, Zweig ne semble pas être réellement prêt à

---

[180] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, du 21 novembre 1914, *in* : *RR/SZ*, p. 107 :

"Ich glaube, wir müßten -und ich denke an Sie und mich- *sofort* nach dem Krieg, wem immer der Sieg zufällt, für zwei oder drei Jahre, *aber nur die ersten Jahre*, eine Zeitschrift gemeinsam in beiden Sprachen herausgeben, die "Versöhnung" "Réconciliation" heißen sollte."

Il est frappant de constater que, pour Zweig, la reprise du dialogue franco-allemand est fondamental pour reconstruire l'Europe. A la différence du projet précédent (le "Parlement Moral" aurait été constitué de représentants de 11 pays différents, dont la Russie), Zweig privilégie ici l'axe franco-allemand, qu'il qualifiait précédemment de "cœur de l'Europe".

Le projet, abandonné à l'état d'ébauche par Zweig, n'est pas sans rappeler la tentative courageuse d'Annette Kolb de fonder *La Revue des Nations* (qui aurait dû voir le jour en Suisse). Annette Kolb n'avait pas ménagé sa peine pour que projet pût se réaliser, et avait également sollicité Romain Rolland. Pour une présentation complète de ce projet, nous renvoyons à la thèse d'Anne-Marie SAINT-GILLE.

[181] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, du 21 novembre 1914, *Br 2*, p. 41 :

"Jetzt oder nie muß der europäische Gedanke hochgehalten werden."

[182] Lettre de ZWEIG à Friedrich Markus HUEBNER, écrite vraisemblablement en décembre 1914 (*Br 2*, p. 46) :

"Die Vernichtung der europäischen Idee..."

Lettre de ZWEIG à Hermann BAHR, écrite le 25 décembre 1914 (*Br 2*, p. 48) :

"Nur meine Trauer, meine tiefe unendliche Verzweiflung über die Vernichtung meines höchsten geistigen Ideals -der europäischen Versöhnung- [ist] echt und grenzenlos."

œuvrer pour l'Europe, et -qui plus est- a sacrifié[183] son idéal européen sur l'autel du patriotisme allemand d'abord, austro-hongrois ensuite[184].

## D) Garder ou ne pas garder le silence ?

"Wir können nicht reden,
Wir können nur stöhnen."

S. Zweig, "Polyphem"

Après un mouvement d'enthousiasme nationaliste -qui a pour corollaire le recentrage de ses préoccupations européennes sur l'Allemagne d'abord, puis sur l'Autriche-, l'auteur se replie complètement sur lui-même, incapable de travailler à son œuvre littéraire, et surtout de sortir d'un silence devenu pour lui un véritable refuge.

Les raisons de son silence sont multiples. D'une part, portant l'uniforme, Zweig ne peut disposer d'une entière liberté de parole et ne peut, évidemment, prendre ouvertement position contre une guerre[185]

---

[183] Lettre de ZWEIG adressée à Paul ZECH en décembre 1914, *op. cit.*, p. 70 :

"Ich habe dem europäischen Ideal in mir viel opfern müssen."

[184] Après avoir cédé, pendant un temps, à un patriotisme allemand caractérisé (voir plus haut), Zweig prend progressivement conscience de son erreur de jugement :

"Ein wenig Eigenes überdacht. Ich bin jetzt so seltsam ausgestoßen, wirklich ich habe kein Recht mit den Deutschen zu sein, weil ich kein ganzer Deutscher bin. Ich empfinde je länger [ich] mich prüfe, umsoweniger [die] aufrechte gerade Zustimmung, selbst zu dem heroïschen nicht, weil etwas Knechtisches dabei ist..."

Zweig recommence alors à parler de l'Autriche ("chez nous"), et non plus seulement de l'Allemagne, et se force à réagir comme un fidèle sujet de la double monarchie, comme on peut le lire dans son journal, en date du 21 décembre 1914 (*Tag*, p. 125) :

"Ich wieder bin (national) von der herrlichen Haltung des französischen Parlaments deprimiert."

[185] ZWEIG le rappelle d'ailleurs dans une réponse à Romain Rolland (qui, dans une précédente lettre adressée le 24 novembre 1914, avait une fois encore condamné le silence de tous les intellectuels allemands) :

"Ich würde die Kanzel nicht finden für die Rede. [...] Außerdem bin ich selbstverständlich von jeder öffentlichen Discussion abgezogen durch

que, d'un autre côté, il ne se sent pas le droit de condamner, ne portant pas lui-même les armes[186]. Pour être tout à fait juste, il nous faut souligner qu'à défaut d'agir contre la guerre (et avant même d'agir pour la paix), Zweig ne céda à aucun moment à la haine ou même à la simple tentation d'un tel sentiment :

> "Je déteste tout ce qui célèbre la guerre (...) Nous n'avons pas le droit de la combattre, mais nous ne devons pas la glorifier, nous qui haïssons la haine et n'aimons que l'amour."[187]

Zweig ne comptera jamais parmi les écrivains qui chantent la guerre ou surtout attisent la haine de l'ennemi. Bien au contraire, il se sent le devoir ("Pflicht"[188]) de réduire cette haine, et il n'a pas de mots trop durs pour tous ces écrivains qui

> "se croyaient obligés, comme au temps des anciens Germains, de jouer les bardes et d'enflammer de leurs chants et de leurs runes les combattants qui allaient au front pour les engager à bien mourir. Des poésies pleuvaient par centaines, qui faisaient rimer gloire et victoire, effort et mort."[189]

---

meine Stellung. Ich bin jetzt, obzwar ich bisher nie gedient habe, der Armee eingeteilt, trage Uniform und unterstehe mit allen publizistischen Äußerungen der Erlaubnis meiner Vorgesetzten." (*RR/SZ*, p. 112).

[186] ZWEIG écrit à R. ROLLAND (dans *Br2*, p. 73) :

"Wenn Sie wie ich der Meinung sind, daß im Krieg dem Nichtkämpfer das Schweigen ziemt..."

[187] Lettre de ZWEIG, adressée fin octobre 1914 à Alfons PETZOLD, *Br 2*, p. 26 :

"Mir ist alles verhaßt, was den Krieg feiert (...) Wir dürfen ihn nicht bekämpfen, aber wir sollen ihn auch nicht preisen, wir, die wir den Haß hassen und nur die Liebe lieben."

[188] Lettre de ZWEIG à Alfons PETZOLD, écrite vraisemblablement fin octobre 1914, *Br 2*, p. 26 :

"Wir haben nur eine Pflicht, die Gehässigkeit zu mindern."

[189] ZWEIG, *MH*, p. 272 ; *WvG*, p. 265 :

"Fast alle deutschen Dichter glaubten sich verpflichtet, wie in urgermanischen Zeiten als Barden die vorrückenden Kämpfer mit Liedern und Runen zur Sterbebegeisterung anzufeuern. Schockweise regneten Gedichte, die Krieg auf Sieg, Not auf Tod reimten."

Zweig est d'avis que, quelles que soient les circonstances, "les plus forts sont ceux qui se taisent"[190], que les hommes les plus méritants "agissent en silence"[191], à croire que l'auteur ait besoin du superlatif pour se convaincre de la justesse de son raisonnement. Il écrit à Hermann Bahr combien il "respecte et aime" son silence, et affirme que les personnes qui s'en tiennent à cette attitude sont "certainement celles qui sont réellement fortes" (*Br 2*, pp. 47-49).

Pourtant, bien que Zweig multiplie les assertions dans lesquelles il justifie ses raisons de garder le silence, il n'adopte pas une attitude claire et déterminée, et révèle une fois encore quelques contradictions.

Dans une lettre à Rolland, Zweig explique de manière tout à fait attendue de sa part que "là où il y a la guerre, [...] nous devons, à mon avis, nous taire". Cependant, quelques lignes plus loin, il s'écrie : "Mais vous, parlez, Romain Rolland, parlez !"[192] En décembre 1914, Zweig va plus loin, allant jusqu'à condamner les intellectuels qui gardent encore le silence :

> "Que deux êtres chers comme Ellen Key, Frederik van Eeden (pour ne citer qu'eux) se taisent et se taisent encore face

---

Nous renvoyons ici à l'ouvrage de Paul Michael LÜTZELER, *Die Schriftsteller und Europa, Von der Romantik bis zur Gegenwart*, Piper, München, 1992, p. 225 sq.

[190] ZWEIG à ROLLAND, *Br 2*, p. 56 :

> "Die Stärksten sind die Schweigenden gewesen, nicht diejenigen, die ihre erste Hitze in Büchern ausplauderten."

[191] ZWEIG à Paul ZECH, *Br.2*, p. 84 :

> "Die Tüchtigsten sint die in der Stille tätig sind..."

[192] ZWEIG à ROLLAND, *RR/SZ*, pp. 72-73 :

> "Wo es Krieg gibt, müssen wir [...] meiner Meinung nach schweigen... [...] aber sprechen Sie, Romain Rolland, sprechen Sie!"

à tout cela, voilà ce qui, sur le plan humain, restera pour moi une grosse déception."[193]

Sincèrement convaincu de l'importance de la mission des intellectuels dans la société, Zweig n'hésite pas à qualifier de "crime"[194] leur silence en ces temps de guerre, :

> "Qui sommes nous, Romain Rolland, et pourquoi sommes-nous là, si aujourd'hui nous n'utilisons le Verbe et le pouvoir qui qui nous a été donné par le Verbe?"[195]

Une lecture plus attentive du contexte dans lequel Zweig énonce ces propos sur la fonction de l'artiste apporte un éclairage différent sur les véritables intentions de notre auteur. En effet, l'emploi réitéré du "nous" suppose que Zweig considère qu'il compte parmi ces intellectuels qui ont pour mission de mettre en garde l'humanité en élevant la voix. L'extrait que nous venons de citer n'est qu'un exemple parmi d'autres ; nous pouvons également invoquer, par exemple, cette phrase extraite d'une lettre adressée à un autre intellectuel, Abraham Schwadron :

> "Nous n'allons pas nous taire, certainement pas."[196]

---

[193] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, *RR/SZ*, p. 124 :

> "Daß Menschen wie Ellen Key, Frederik van Eeden, um nur zwei mir Teure zu nennen, schweigen und schweigen zu alledem, ist mir eine menschliche Enttäuschung für immer."

Certes, Zweig est excessif dans son jugement, mais il faut préciser que les deux intellectuels incriminés appartiennent à des pays neutres, et disposent d'une liberté de parole que lui n'a pas. Pour autant, Zweig a-t-il pleinement usé de cette liberté lorqu'il se trouva en Suisse -pays neutre par excellence- en 1917 ?

[194] ZWEIG à ROLLAND, *Br 2*, p. 22 : "Schweigen [...] ist heute ein Verbrechen."

[195] *Ibidem*, p. 23 :

> "Wer sind wir, Romain Rolland, und wozu sind wir, wenn wir das Wort und die Macht, die uns durch das Wort gegeben ist[,] jetzt nicht gebrauchen?"

[196] Lettre de ZWEIG à Abraham SCHWADRON, *Br 2*, p. 64 :

> "Wir werden nicht schweigen, gewiß nicht."

Voir également la lettre de ZWEIG à ROLLAND (*RR/SZ*, p. 163) :

Or, si Zweig n'hésite pas à souligner la nécessité d'élever la voix publiquement contre les atrocités de la guerre, il ne manque pas non plus de mentionner, dans les phrases qui suivent ses déclarations, les différentes circonstances qui l'empêchent, lui, de prendre la parole. Notre auteur fait discrètement allusion au fait qu'il porte désormais l'uniforme et qu'il doit se justifier de ses écrits à sa hiérarchie militaire. Ou bien il dit que, malheureusement, sa voix ne serait pas entendue dans le concert des imprécations. Ou encore, dans le cas de la lettre adressée à Rolland (lettre que nous venons de citer peu plus haut), Zweig écrit, juste après les propos rédigés à la première personne du pluriel :

> "Votre proposition est si noble et si belle. Accomplissez-la à présent."[197]

C'est à dire qu'après avoir employé un "nous" collectif, Zweig se démarque nettement et propose à Rolland de mettre en pratique, à titre individuel, ce qui pourtant était une théorie commune. On notera également que, plus qu'un souhait, il s'agit presque d'un ordre, exprimé sur le mode de l'injonction.

Bien que Zweig manque rarement une occasion de rappeler à Romain Rolland que, conscient de son devoir moral, il est avide[198] de prendre la parole, Romain Rolland ne se laisse pas duper. Il lui reproche

---

"Wir müssen das Leiden von der Politik absondern..."

[197] ZWEIG, lettre à Rolland, *Br 2*, p. 23 :

"Ihr Vorschlag ist so edel und so schön : nun erfüllen Sie ihn auch."

[198] ZWEIG à ROLLAND, *RR/SZ*, p. 189 : "

"Das ist es, was mich quält, dieser Durst nach dem Worte."

parfois ouvertement de ne pas prendre publiquement position contre la guerre :

> "Je comprends parfaitement les raisons *personnelles* de votre silence, mon cher ami. Mais je déplore votre silence *universel*."[199]

D'autres fois, Rolland le critique implicitement, par exemple lorqu'il écrit à Zweig combien il regrette que tous les intellectuels allemands se sentent obligés de nier les évidences : Rolland fait ici allusion à la vive discussion qu'il eut avec Zweig au sujet de Reims (voir *supra*).

Si Zweig n'a pas commis lui-même de vers chantant la guerre, la justice veut qu'on souligne ici qu'il n'en a pas moins écrit au début quelques articles ambigus, à connotation patriotique, et qu'on peut situer parfois à la limite du chauvinisme. Néanmoins, la reprise de sa correspondance avec Romain Rolland, la conduite exemplaire de sa compagne Friderike von Winternitz sont autant d'éléments décisifs qui l'aideront -progressivement- à sortir de l'ornière. Zweig est d'ailleurs tout à fait conscient qu'il a besoin de Romain Rolland et de Friderike von Winternitz "pour [se] sauver de [lui]-même"[200].

---

[199] Lettre de Rolland à Zweig, du 9 décembre 1914, citée par D. Nedeljkovic, *op. cit.*, p. 40.
Zweig réagit à ces reproches dès la réception de la lettre du Français, et tente de se justifier dans son journal :

> "Zwei Briefe Rollands, in denen ein spitzer Ton unverkennbar ist. Er fordert, wir sollen "das Schweigen brechen." Was sollen, was können wir sagen? Nichts! Keinesfalls, auch wenn wir wollten, denn wie würde jedes Wort entstellt und verstümmelt werden und wem würde es helfen" (*Tag.* le 11 décembre 1914, p. 122).

Il faut noter que Zweig essaie de se déculpabiliser en transformant le "vous" qui lui était personnellement adressé en "nous", plus impersonnel.

[200] ZWEIG note dans son journal, le 22 novembre 1914 (*Tag.*, p. 119) :

> "Er und F. könnten mich vielleicht von mir selbst erlösen."

En somme, les mots qu'il inscrit dans son journal intime le 28 décembre 1914 résument parfaitement l'état d'esprit dans lequel il se trouve en cette première période :

> "Je ne suis que perpétuel conflit, toujours ennemi de moi-même, je déteste chaque jour et chaque heure."[201]

[201] ZWEIG, *Jour.*, p. 127 ; *Tag.*, p. 127 :

> "Ich bin ja ganz Zwiespalt jetzt, immer mir selbst Feind, ich hasse Tag und Stunde."

# DEUXIÈME CHAPITRE

## *EXPÉRIENCES DÉCISIVES*

Il est un autre événement qui, pour notre auteur, a marqué la fin de "l'âge d'or de la sécurité"[202], de manière peut-être plus radicale encore que le début de la guerre (qui s'était accompagné, comme on l'a vu, d'une certaine euphorie) : il s'agit de la haine à laquelle succombe, brutalement et définitivement, le Maître incontesté et la figure paternelle qu'était pour lui Émile Verhaeren.

### A) L'expérience de la haine : Émile Verhaeren.

Nous savons qu'au moment où la guerre allait éclater, Zweig se trouvait en Belgique, à Ostende, et devait rejoindre, comme chaque année à pareille époque, son ami et maître vénéré. Or, à son retour à Vienne, il cède à un enthousiasme patriotique qui pourtant n'entraîne jamais un sentiment de haine à l'égard des nations "ennemies", bien au contraire. Et,

---

[202] ZWEIG, *WvG*, premier chapitre, p. 14 :

> "Wenn ich versuche, für die Zeit vor dem ersten Weltkrieg, in der ich aufgewachsen bin, eine handliche Formel zu finden, so hoffe ich am prägnantesten zu sein, wenn ich sage : es war das goldene Zeitalter der Sicherheit."

même s'il dit "adieu" à ses amis, Zweig n'en songe pas moins à eux, et se montre très désireux d'avoir de leurs nouvelles. Ses lettres montrent combien il se fait du souci pour celui qui lui est si cher au cœur[203], Verhaeren ; il multiplie les démarches pour le retrouver, et pense même engager des recherches officielles :

> "Le sort de Verhaeren me touche naturellement de très près. J'ai écrit en Belgique pour demander des renseignements, et si je ne reçois aucune nouvelle, je demanderai au *Berliner Tageblatt* de s'informer publiquement de lui. Je suppose qu'il est resté en Belgique : ce ne serait pas son genre de s'enfuir lorsqu'il s'agit du sort de son peuple."[204]

Mais le 29 octobre, Zweig apprend par la presse que l'*Indépendance belge* -qui paraît à présent à Londres- compte Verhaeren parmi ses collaborateurs ; il fait part de son soulagement à R. Rolland, qui pourtant le met en garde, afin qu'il ne soit pas déçu[205]. En effet, Verhaeren avait

---

[203] ZWEIG, lettre du 6 octobre 1914 à Romain ROLLAND, *Br 2*, p. 19 :

> "Ich habe viele Freunde im Feld, hüben und drüben - ob Bazalgette, Mercereau, Guilbeaux nicht auch in Gefahr sind? - von meinem liebsten Menschen wie Verhaeren weiß ich kein Wort!!!"

Le 19 octobre, Zweig manifeste à nouveau son angoisse quant au sort du poète belge, et l'associe tout naturellement au projet de "Parlement moral" en Suisse (*Br 2*, pp. 22-26). Romain Rolland, qui vient à ce moment là d'apprendre que Verhaeren se trouve en Angleterre, adresse à celui-ci ce mot, dans lequel il évoque bien sûr l'anxiété de Zweig :

> "Stefan Zweig s'inquiète aussi de vous. Il m'a écrit une lettre pleine de cœur..." (cité par F. van de KERKHOVE, *op. cit.*, p. 496.)

[204] Lettre de ZWEIG adressée le 21 octobre 1914 à R. ROLLAND, *RR/SZ*, p. 83 :

> "Verhaerens Schicksal geht mir natürlich sehr nahe. Ich habe nach Belgien um Auskunft geschrieben, und falls ich von dort keine Nachricht bekomme, so werde ich öffentlich durch das "Berliner Tageblatt" nachfragen lassen. Ich vermute, daß er in Belgien geblieben ist : seine Art ist es nicht, zu flüchten, wenn es das Schicksal seines Volkes gilt."

[205] Lire la lettre de Romain ROLLAND, adressée à ZWEIG le 30 octobre 1914 (*RR/SZ*, p. 88), écrite juste après la réception du mot de Verhaeren (en date du 24 octobre) dans lequel il confesse : "Je suis plein de tristesse et de haine." Rolland citera un passage de cette lettre de Verhaeren à Zweig, le 12 novembre 1914, afin de lui faire comprendre la position du poète belge.

envoyé à son correspondant français ses poèmes parus peu de temps auparavant dans *The Observer*, dont "La Belgique sanglante". Rolland n'en dit mot à Zweig[206], afin de le préserver d'une grande déception face la virulence des vers de Verhaeren. Connaissant la nature passionnée de Verhaeren, Zweig supplie son ami Rolland de modérer les ardeurs du poète belge, et rappelle combien il est dangereux de faire écho aux rumeurs infondées :

> "Son livre sur le destin de sa patrie sera grand et émouvant ; mettez-le en garde cependant : qu'il ne fige pas en vérités éternelles, par la force de sa poésie, des nouvelles dont il n'est pas sûr. (...) Je comprendrai tout ce que V[erhaeren] dira contre l'Allemagne, je voudrais seulement, pour lui, qu'il soit pris d'une *juste* colère, que l'amour de sa patrie peut justifier à mes yeux, et qu'il ne poétise pas la calomnie infondée des journaux."[207]

Malheureusement, Zweig découvre le 9 novembre au soir, dans la *Neue Freie Presse* du lendemain, le poème "La Belgique sanglante", un poème accusant les soldats allemands de procéder souvent à d'affreuses mutilations sur les pieds des enfants belges :

---

[206] Rolland explique ses scrupules à parler des poèmes de Verhaeren, <u>après</u> que Zweig a pris connaissance de ces poèmes (le 9 novembre), dans une lettre qu'il lui adresse le 12 novembre 1914 :

> "Je connais la poésie de Verhaeren. Je n'ai pas voulu vous en parler ; j'aurais voulu vous la cacher, car je savais bien le chagrin qu'elle vous ferait" (cité par D. Nedeljkovic, p. 31).

[207] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, du 4 novembre 1914, RR/SZ, p. 92 :

> "Sein Buch über das Schicksal seiner Heimat wird groß und ergreifend sein : mahnen Sie ihn aber, er möge nicht Nachrichten, derer er nicht gewiß sei, durch seine dichterische Kraft ins Ewige versteinern.(...) Ich werde alles verstehen, was V[erhaeren] gegen Deutschland sagt, und möchte nur um seinetwillen, es möge der gerechte Zorn sein, den ich von seiner Heimatliebe aus würdigen kann, aber nicht Poetisierung von haltloser Verleumdung aus Zeitungen."

"Et quand ils rencontraient quelque Teuton frappé
Par une balle adroite, au bord d'un chemin proche,
Souvent ils découvraient, dans le creux de ses poches,
Avec des colliers d'or et des satins fripés,
Deux petits pieds d'enfant atrocement coupés."[208]

La parution de ce poème signifie dans un premier temps une "petite catastrophe dans [la] vie privée" [209]de Zweig, et le plonge dans un désarroi profond ; cet homme qu'il considérait comme un modèle d'humanité et aimait comme un père, auquel il a consacré avec un dévouement, voire une dévotion, sans pareils des années de travail, exprime sans retenue toute sa haine pour le camp ennemi. Zweig comprend que la rupture est quasi inévitable : "Un mur ne va-t-il pas se dresser entre nous ?"[210], se demande-t-il. "Je ne sais vraiment si j'aurai jamais le cœur de lui en parler."[211] Zweig comprend certes que le poète, représentant de la Belgique, se sente obligé d'écrire sur la destruction de la Belgique, mais il perçoit pour la première fois les ravages que peut causer la guerre sur les esprits, même les plus généreux. Zweig ressent, plus que jamais, le besoin[212] de s'adresser à Romain Rolland :

---

[208] Émile VERHAEREN, "La Belgique sanglante", extrait du poème cité par Fabrice van de Kerkhove, p. 499. Sur les instances de Romain Rolland, Verhaeren accepte, le 3 décembre 1914, de supprimer l'adverbe "souvent", qu'il remplace généreusement par "parfois" (cité par F. van de Kerkhove, p. 504).

[209] ZWEIG, *Tag.*, p. 115, le 9 novembre 1914 :

"Eine kleine Katastrophe meiner Existenz : Verhaeren hat ein Gedicht veröffentlicht, das so ziemlich das Dümmste und Infamste ist, was man sich denken kann."

[210] ZWEIG, *Tag.*, p. 114 :

"Wird es nicht zwischen ihm und mir einen Wall bauen?"

[211] ZWEIG, *Tag.*, p. 115 :

"Ich weiß wirklich nicht, ob ich jemals die Fassung aufbringen werde, mit ihm davon zu sprechen."

[212] ZWEIG note dans son journal, le 10 novembre 1918 (*Tag.*, p. 115) :

"J'ai compris pour la première fois l'effroyable dévastation, sur le plan humain et intellectuel, que la guerre a causée en moi. Je suis comme un fugitif, nu, sans ressources, et je dois m'enfuir de ma vie intérieure comme d'une maison en flammes, pour aller où, je ne sais. Vers vous d'abord, pour vous confier ma douleur, toute mon indignation. (...) Je m'attendais à une réaction négative de sa [E.V.] part, à des imprécations. Mais ce qu'il a écrit est si épouvantable, venant de *lui* ! " [213]

D'ailleurs, les allusions de Zweig aux "pieds d'enfants atrocement coupés", que l'on retrouve dans sa correspondance, nous montrent à quel point il est marqué par ce poème : il demande à Romain Rolland de faire savoir à Verhaeren qu'on n'a pas trouvé ce genre de chose dans les affaires du poète allemand Ernst Stadler, professeur à l'Université Libre de Bruxelles, mais aussi traducteur de Péguy et Verlaine[214], tombé sous les balles françaises.

La "conversion de Verhaeren au patriotisme haineux"[215] représente donc pour Zweig la défaite de l'esprit qui unissait les meilleurs représentants de chaque nation. Verhaeren, que notre auteur considérait comme un grand Européen, a pourtant balayé d'un revers de main ses convictions de fraternité entre les peuples :

---

"Noch immer unter dem Fallbeil dieses Gedichts. Ich habe an R. Rolland schreiben *müssen*, ich konnte nicht anders, ich mußte mir Luft machen gegen einen Freund."

[213] ZWEIG, lettre adressée à R. ROLLAND, le 10 novembre 1914, *Br 2*, p. 29 :

"Mir ist heute erst ganz die entsetzliche Verwüstung zum Bewußtsein gekommen, die der Krieg in meiner menschlichen, in meiner geistigen Welt angerichtet hat : wie ein Flüchtling, nackt, mittellos muß ich aus dem brennenden Haus meines innern Lebens flüchten, wohin- ich weiß es nicht. Zu Ihnen zuerst, um zu klagen, mein ganzes Entsetzen zu sagen. (...) Ich erwartete einen Fluch von ihm, eine Absage. Aber was er schrieb, es ist so furchtbar für ihn!"

[214] Lettre de ZWEIG, adressée à ROLLAND le 11 novembre 1914, *Br 2*, p. 35.

[215] Brigitte VERGNE-CAIN et Gérard RUDENT, *op. cit.*, p. 121.

"A cette minute même où l'on nous annonçait l'invasion préparant peut-être une future annexion, d'un seul coup toutes nos velléités internationalistes furent balayées."[216]

## 2) Romain Rolland, le Sauveur.

La réaction virulente du poète belge aura pour Zweig bien des conséquences, et l'incitera à revoir sa position sur la guerre. Lorsque Zweig se demande, le 10 novembre, "qui pourra [lui] rendre le sentiment européen", la réponse semble désormais évidente : il a trouvé en Romain Rolland un guide qui lui indiquera le chemin en ces heures sombres. Dès lors, leur destin est en quelque sorte scellé ; à la figure paternelle de Verhaeren, il substitue celle du Français, qui l'encourage et lui demande de faire perdurer leur idéal commun, l'Europe :

"Il ne faut pas se décourager. Ce sont les grands jours d'épreuve, ce sont les temps héroïques pour les hommes comme nous. Que deviendra le monde, après qu'auront passé ces cyclones de haine? Que restera-t-il de notre Europe? Je ne sais, en dehors de nous. Mais je sais qu'il restera nous, et qu'il s'agit de sauver en nous l'esprit européen..."[217]

Zweig a bien compris le rôle qu'allait jouer à présent Rolland à ses côtés, pas tant celui d'un ami, ni d'une figure paternelle de substitution, mais d'un homme qui lui donne à nouveau foi en l'Europe. Rolland, en lui apportant un réconfort amical après l'épreuve que fut pour lui la

---

[216] Émile VERHAEREN, "Les petites villes de Flandre", cité par F. van de KERKHOVE, p. 80.

[217] R. ROLLAND, lettre adressée à ZWEIG le 12 novembre 1914, citée par D. NEDELJKOVIC, p. 31.

révélation des écrits de guerre de Verhaeren, avait compris la nécessité de défendre plus que jamais l'Europe :

> "Dans les temps qui ont précédé cette catastrophe (inévitable), il n'a pas manqué d'apôtres de la fraternité universelle. Mais ce qui leur a manqué, c'était ce que possédaient les humbles apôtres de Galilée, la foi qui marche sur les eaux et l'occasion de la montrer. Eh bien, voici les flots soulevés, et tandis que tant de faux apôtres se sont sauvés dans leurs barques, il faut marcher sur la mer. Donnons l'exemple, Zweig, d'hommes qui n'abdiquent point, qui ne se renient pas eux-mêmes. On n'agit pas sur le monde par des raisonnements, on agit par des exemples."[218]

Afin de rendre plus évidente encore la grandeur du rôle qu'ils sont destinés à jouer, Rolland file une métaphore évangélique, en se prêtant implicitement les traits du Christ ; Zweig saisit l'allusion, et reprend l'image à son compte dans son propre journal :

> "J'avais presque les larmes aux yeux en lisant ses lignes, je me sentais petit, l'âme basse devant la noblesse de son sacrifice. Son être réunit tous les éléments de cette perfection à laquelle je tends, tout ce qui, en moi, est absorbé par les passions, et je considère sa seule existence comme un stimulant pour les qualités que je peux posséder."[219]

Bien que Zweig ne dise pas explicitement qu'il est lui-même un "apôtre" de Rolland, il ne parle pas moins du "sacrifice" ("die

---

[218] R. ROLLAND, *ibidem*, p. 31.

[219] ZWEIG, *Jour.*, p. 120 ; *Tag.*, p. 119 (le 22 novembre 1914) :

> "Die Tränen waren mir nah als ich seine Zeilen las, ich schien mir klein und gemein vor seiner erhabenen Aufopferung. In seinem Wesen ist Alles das, was ich in mir zur Güte emporsteigen wollte, Alles das, was in mir von den Leidenschaften aufgesaugt wird und ich fühle seine Existenz gleichsam als eine Anfeuerung alles Wertvollen in mir."

Aufopferung") de Rolland, qui fait don de sa vie[220] et de son énergie pour sauver l'humanité et l'Europe. Le sacrifice du Français (Zweig parle de "son sacrifice") dépasse donc les rites sacrificiels de l'Ancien Testament ou de la Loi mosaïque (les sacrifices offerts à Yahvé excluent l'immolation de victimes humaines), car Rolland s'offre lui-même, à l'image de l'offrande du Christ crucifié. L'écrivain français avait précisément établi cette analogie avec le Christ, dans une lettre adressée à Zweig le 12 novembre 1914 :

> "Je n'essaie pas de combattre la guerre, je sais que c'est impossible, -plus impossible maintenant que jamais. J'essaie de combattre la haine. J'essaie de sauver d'elle tout ce qu'on peut sauver : clarté de raison, pitié humaine, pitié chrétienne,- tout ce qui du moins subsiste de ces grandes lumières menacées par la tempête. Et chacun de mes pauvres efforts est durement payé. Si le Christ revenait aujourd'hui, ce n'est pas pour avoir dit : "Je suis le Fils de Dieu" qu'il serait crucifié. Ce serait pour dire : "Aimez-vous les uns les autres ! " Disons-le, donc, pour lui ! "[221]

Rolland "prétend imiter le Christ", selon D. Nedeljkovic[222], afin de sauver l'idéal européen. A l'instar du Christ qui refusait de se faire appeler "Messie", Rolland refuse d'être nommé "Maître" par Zweig[223],

---

[220] ROLLAND écrit en effet à Zweig, le 20 avril 1916 :

> "Je rend grâce au destin de ce qu'il m'a accordé une vie belle et dangereuse, sans que je l'aie cherchée-une vie qui vaut la peine d'avoir été vécue, -et même d'être perdue." (*in* : NEDELJKOVIC, p. 48)

Rolland écrit également, dans son article "Le meurtre des élites" :

> "Sacrifier son corps n'est pas la pire souffrance..."

[221] R. ROLLAND cité par D. NEDELJKOVIC, *op. cit.*, p. 31-32.

[222] D. NEDELJKOVIC, *op. cit.*, p. 31.

[223] Dans une lettre adressée à ZWEIG le premier janvier 1918, Rolland demande une fois encore à ne plus être nommé "Maître", car "nous sommes tous des apprentis", lui écrit-il. *In : RR/SZ*, p. 289.

mais notre auteur reprend le terme des premières communautés chrétiennes pour parler de Rolland : il est

> "le Sauveur de notre temps. Je sais que cela semble exagéré, mais, Dieu m'en est témoin, c'est vrai."[224]

Il faut cependant noter que, malgré le "sacrifice" qu'il fait de sa personne, ce n'est point Rolland qui -selon Zweig- est martyrisé et crucifié, mais bien l'Europe. On trouve dans la correspondance des deux hommes de nombreuses expressions appartenant au champ lexical du martyre, appliqué à l'Europe.

Pourtant, en 1915, c'est bien Romain Rolland qui est sacrifié et victime de l'indifférence. Celui que Zweig qualifie de "fanal" qui brille dans les ténèbres de la première guerre mondiale et cherche à maintenir et à faire perdurer l'idée d'Europe, cet homme, donc, renonce à se battre pour l'Europe.

Cette attitude touche sans doute Zweig d'autant plus fort qu'il s'est probablement senti en partie responsable de cet échec. Bien sûr, Rolland s'était fait beaucoup d'ennemis, tant dans un camp que dans l'autre, et, comme le rappelle D. Nedeljkovic, "les attaques se multipliaient" en 1915 :

> "Henri Massis déclencha une nouvelle offensive dans l'*Opinion*, le 24 avril 1915, couronnée par le pamphlet : *Romain Rolland contre la France* (juillet 1915). Les mêmes articles ["Notre prochain, l'ennemi", "Littérature de guerre", "Le meurtre des élites"] qui déclenchèrent les attaques des nationalistes français, suscitaient également celle des

---

[224] Lettre inédite de ZWEIG à A. PETZOLD, non datée, écrite vraisemblablement au début de la première guerre mondiale ; Wiener Stadt- und Landesbibliothek, n° 192-35653-2 :

> Rolland ist "der Heiland unserer Zeit -ich weiß, wie groß das klingt, aber es ist göttlich wahr."

> Allemands. (...) Pour les uns et pour les autres, Romain Rolland était un criminel : pour les Français, un traître ; pour les Allemands, un espion. Léo Sternberg publia à Stuttgart une brochure dont le titre *Die Maske herunter !* soulignait déjà la violence."[225]

C'est dans ce contexte déjà particulièrement hostile -alors que Rolland est fort ébranlé- que Zweig manifeste ouvertement son désaccord avec lui, à propos de l'article "Le meurtre des élites"[226]. Zweig lui écrit qu'il considère cet article comme un retour en arrière, une rechute (ein "Rückfall"[227]), et lui reproche amèrement d'écrire un article contenant des généralisations injustifiées. Zweig récuse en outre l'affirmation de Rolland, pour lequel la guerre aurait été voulue par le seul gouvernement allemand[228]. L'auteur autrichien voit dans cet article une mise en

---

[225] D. NEDELJKOVIC, *op. cit.*, p. 41-42.

[226] R. ROLLAND, "Le meurtre des élites", paru dans le *Journal de Genève,* le 14 juin 1915.

[227] Lettre de ZWEIG, adressée à R. ROLLAND vraisemblablement le 23 juin 1915, Br 2, p. 72 :

> "Ich habe den Aufsatz "Le meurtre de l'élite" gelesen und finde : er ist ein Rückfall."

[228] ZWEIG, *ibidem,* p. 72 :

> "Das erste : die deutsche Regierung habe den Krieg gewollt. Ich will nicht in Einzelheiten eingehen, sondern nur Sie an die Vernunftfrage erinnern : will ein Volk einen Krieg gegen die drei größten Staaten der Welt, kann eine Regierung in *solchem* Augenblick einen Krieg wollen? Und war Frankreich ganz friedliebend? Was lag in den Buchhandlungen seit Jahrzehnten? Schriften der Revanche und des Krieges!"

Rolland s'en prend en fait aux "chefs de l'Allemagne", représentant pour lui l'esprit militariste, auxquels il oppose "une partie de la jeunesse intellectuelle d'Allemagne [qui] était loin de partager le désir guerrier de ses aînés". Rolland s'explique :

> "Du fond des champs de bataille, ces voix d'une minorité sacrifiée s'élèvent comme une condamnation vengeresse des oppresseurs."

Nous renvoyons ici à l'analyse très complère de René CHEVAL (*op. cit.*, p.377 sq), dans laquelle il montre qu'au début de la guerre, pour Romain Rolland, "la cause de l'Allemagne lui paraît entachée d'injustice et de mauvaise foi, alors que les Alliés combattent pour le droit et la liberté". Quelques mois plus tard, cependant, Rolland prend conscience que d'autres Etats ont, comme l'Allemagne, une certaine responsabilité: "le bien-fondé de la cause alliée ne lui paraît plus aussi éclatant,

opposition des camps allemand et français, penchant en faveur de ce dernier. En un mot, Zweig regrette que Rolland ait "abandonné son point de vue universellement humain" pour devenir partial.

Face à tant d'incompréhension, voire de mauvaise foi (la contre-attaque de Zweig, concernant les Français, est assez étonnante), Rolland se sent bien isolé et, découragé, il baisse les bras. C'est à Zweig justement qu'il annonce (dans une lettre en réponse à celle de l'écrivain autrichien) son désengagement, son action n'ayant plus de sens si personne ne le comprend :

> "Je me lasse, à la fin. Voici un an que j'essaie de faire entrer un peu de raison et de pitié fraternelle dans la tête de ces exaltés.(...) Je ne m'affecte pas beaucoup d'être injurié ou condamné par tous. Mais en vérité, je perds mon temps : je n'ai pas conquis une âme à la cause que je défends."[229]

Le ton désabusé de cette lettre est frappant, surtout de la part de Rolland. En outre, on sent que, plus que les attaques des "exaltés" français et allemands, c'est l'incompréhension de Zweig qui l'affecte le plus. Le constat selon lequel il n'aurait "pas conquis une âme" à sa cause est sévère mais injuste[230]. Dans un autre texte, il s'en prend à nouveau indirectement à Zweig et à tous ceux qui se sont laissés tenter par le nationalisme belliqueux :

---

indiscutable qu'auparavant. C'en est fini de la bonne conscience : le doute commence à le torturer."

[229] R. ROLLAND, lettre adressée à ZWEIG le 5 juillet 1915 ; citée par D. NEDELJOVIC, pp. 44-45.

[230] En effet, Zweig avait écrit à Rolland, peu de temps auparavant, que, partageant le même idéal, ils n'avaient besoin de se convaincre mutuellement (*Br 2*, p. 72) :

> "Wenn wir beide uns schreiben, so ist es nicht um Politik zu treiben, nicht um einer den andern zu seinen Übersetzungen zu bekehren, sondern aufzuklären und gegenseitig uns falsche Leidenschaftlichkeit zu nehmen."

"De tous les intellectuels qui, au mois d'août dernier, ont renié leur idéal supra-national, pas un ne s'est repenti, et plus d'un s'est enfoncé plus furieusement dans le reniement, comme s'il voulait se rendre à jamais impossible d'en sortir."[231]

Une fois encore, nous retrouvons ici un champ lexical christique, et l'on pourrait songer à Zweig "qui prétend le suivre comme un fidèle disciple"[232], lorsque Rolland parle de "reniement". Rolland poursuit son propos qui est une véritable profession de foi en l'Europe :

"Je ne me lasse point de croire. Pas une minute, depuis douze mois, ma foi n'a été ébranlée."[233]

"Irrité, dégoûté, épuisé"[234], Rolland se retire dans une retraite[235] où il n'aura plus à répéter la bonne parole "à des hommes qui se sont bouché les oreilles pour ne pas entendre"[236]. Il n'a plus qu'une envie à présent, celle de se consacrer à nouveau à lui-même et à son œuvre :

"Or donc, je me retire : rien à faire contre le fléau, qu'à le laisser s'épuiser de lui-même. Je n'écris plus d'articles. Je sens

---

[231] R. ROLLAND, *in* : René CHEVAL, *op. cit.*, p. 476.
Sans doute Zweig avait-il compris que Rolland condamnait son attitude au début de la guerre, en lisant l'article de l'écrivain français, "Littérature de guerre", paru le 19 avril 1915 dans le *Journal de Genève*. Dans cet article, en effet, Rolland rend hommage au "seul qui ait conservé dans cette guerre démoniaque une attitude vraiment goethéenne" : Hermann Hesse. Dans ce panorama de la littérature allemande, le nom de Zweig est évoqué du seul fait de sa correspondance avec le poète Ernst Stadler...

[232] R. CHEVAL, *op. cit.*, p. 477.

[233] R. ROLLAND, *in* : R. CHEVAL, p. 476.

[234] R. ROLLAND, cité par R. CHEVAL, p. 499.

[235] R. CHEVAL rappelle que R. Rolland "aspire à un recueillement silencieux, à une contemplation sereine des valeurs éternelles. Il veut fuir la cité des hommes par trop décevante, pour un "sanctuaire" qui ne serait pas profané" (CHEVAL, p. 501).
Dans une lettre adressée à Ferdinand Avenarius (qui l'avait sollicité pour créer un "Parlement des Non-Combattants") Rolland réplique qu'il faudrait bien plus créer un ordre qui serait "commes les monastères du premier moyen-âge, un refuge de calme, de pitié, de lumière." (R. ROLLAND, cité par R. CHEVAL, p. 500-501).

[236] R. ROLLAND, *ibidem*, p. 476.

se réveiller en moi le besoin impérieux de vie intérieure, -de l'art, que j'ai refoulé depuis un an."[237]

La fuite en Suisse, le repli sur soi-même, le besoin de reprendre son œuvre sont autant de gestes qui sont accomplis par Rolland en 1915 et le seront par Zweig en 1917, comme nous le verrons plus tard.

Le désengagement de Rolland et son silence ne peuvent laisser Zweig indifférent, car il prend ainsi vraiment conscience de l'impossibilité de faire entendre raison à ceux qui ne ressentent encore que la haine. Quand Rolland disait "Aimez-vous les uns les autres", sa voix était étouffée dans un concert d'imprécations. Les cris de haine qui se sont déchaînés alors dans la presse des patries en guerre (unies dans un même désir de faire taire R. Rolland) le font se réfugier dans un idéalisme teinté de valeurs chrétiennes et de philosophie augustinienne :

"Il est un terrain d'entente. (...) Il faut le chercher en dehors, au dessus des patries - dans ces autres patries immatérielles : la grande communauté chrétienne, et celle, plus grande encore, de la civilisation humaine, la Cité de la Maison éternelle."[238]

Désabusé par les hommes, même ceux qui appartiennent à l'élite intellectuelle, Rolland médite sur l'avenir de l'Europe, et en vient à la conclusion qu'il faut décidément abolir toute idée de patrie, comme il l'avait envisagé au début de la guerre :

"Il n'y a qu'un moyen unique de se libérer : c'est de se dégager de l'idée de patrie. Qui voudra le salut de la

---

[237] R. ROLLAND, lettre adressée à ZWEIG le 5 juillet 1915 ; citée par D. NEDELJOVIC, p. 45.
[238] R. ROLLAND, *in* : R. CHEVAL, p. 500.

civilisation humaine menacée, devra fatalement en venir à cet acte terrible et nécessaire."[239]

Zweig est sans nul doute touché par le renoncement de Rolland, d'autant plus touché qu'il n'a peut-être pas su le réconforter comme le Français l'avait lui-même souvent réconforté et assuré dans ses convictions. Zweig "respecte"[240] la décision de Rolland (tout en regrettant bien sûr de ne plus percevoir sa voix qui se dégageait de la cacophonie), mais la leçon qu'il tire est sans doute sévère, car l'échec de Rolland, c'est aussi le sien.

### C) Le voyage en Galicie.

L'"affaire" Rolland se déroule, en outre, à un moment où Zweig fait une autre expérience décisive pour le détourner définitivement d'une manière "patriotique" de voir la guerre : il s'agit du voyage effectué en Galicie.

Bien qu'il ait eu lieu dans le cadre officiel de ses activités au *Kriegsarchiv*, le voyage semble cependant avoir été organisé à son initiative : dans une lettre adressée à Franz Karl Ginzkey, Zweig se réjouit que le *Kriegsarchiv* ait accepté sa "suggestion"[241] de se rendre en Galicie, afin d'y colliger des affiches de propagande russe[242]. En réalité,

---

[239] R. ROLLAND, "L'esprit libre", cité par D. NEDELJKOVIC, p. 46.

[240] ZWEIG, lettre à ROLLAND, du 28 juillet 1915, *RR/SZ*, p. 202 :
"Ihren Entschluß des Schweigens muß ich ehren, lieber teurer Freund, so sehr Ihre Stimme der Welt auch fehlen wird."

[241] Lettre de ZWEIG, adressée le 12 juillet 1915 à Franz Karl GINZKEY, *Br 2*, p. 77 :
"So wurde mein Angebot glücklich angenommen."

[242] Le *Kriegsarchiv* a sans doute voulu tirer profit de l'expérience de collectionneur de Zweig pour rassembler les documents affichés en Galicie par l'occupant russe, avant la contre-offensive germano-allemande victorieuse du printemps 1915.

Zweig souhaite échapper à la monotonie de son univers quotidien, qui lui pèse beaucoup[243]. Et sans doute ce déplacement répond-il également à la volonté de plus en plus pressante de notre auteur de connaître, de *voir* la guerre dont il est tant question, et dont il n'a pas eu jusqu'ici la moindre approche concrète : ainsi, il pourra se faire une opinion plus conforme à la réalité, d'autant qu'il a la charge de rédiger un article sur "L'invasion russe en Galicie" pour le *Kriegsarchiv*.[244]

Ce voyage est à notre sens d'autant plus intéressant qu'il s'inscrit dans une double perspective : d'une part, dans la continuité, puisqu'on y retrouve chez Zweig des sentiments pour le moins ambigus vis-à-vis de la guerre ; d'autre part, le voyage marque un point de rupture, et l'on serait tenté de dire que ce qui devait être une mission en Galicie devient, d'une certaine manière, le "chemin de Damas" de Zweig.

---

[243] Il est tout à fait intéressant de noter que, d'un certain point de vue, ce n'est pas tant la destination qui importe à Zweig, mais la possibilité de "fuir" ("flüchten zu dürfen", *Tag.*, 6 juillet 1915, p. 183). Nous retrouvons ici, sous-jacente, l'idée d'insatisfaction comme prélude au départ (cf., dans notre Deuxième Partie, "Les voyages"), comme l'indique d'ailleurs le fait que le "moi" est l'objet du voyage, non la Galicie :

> "Eine Hoffnung tut sich mir auf, mich nach Galizien für zwei Wochen flüchten zu dürfen."(p. 183).

[244] Lettre de ZWEIG à GINZKEY, dans HEYDEMANN, p. 28 :

> "Ich habe nämlich für das bekannte Buch [*i.e. Unteilbar und Untrennbar. Die Geschichte des großen Weltkrieges mit besonderer Berücksichtigung österreich-Ungarns*] den Teil über die russische Invasion im politischen Sinne zu schreiben und erklärte (was auch vollkommen stimmt), dass ich Zerstörungen, Verwüstungen etz. nicht schildern könne, unzweifelhafte Nachrichten nicht übernehmen wolle, ohne sie kontrolliert zu haben und dass es daher unbedingt notwendig sei, dass ich persönlich die Dinge in Augenschein nehme."

Zweig manifeste ici des scprupules qui sont tout à son honneur... mais peut-être un peu tardifs. À n'en pas douter, Romain Rolland aurait apprécié que notre auteur en fît autant lorsqu'il était question de Reims ou de Louvain.

L'auteur se met en route le 14 juillet 1915, heureux de quitter l'univers viennois"[245]. Il consacre tout un cahier de son journal à son voyage en Galicie, et déjà son départ de Vienne y fait l'objet d'une description intéressante. En effet, le passage par la gare du Nord peut être considéré comme une sorte de première étape de ce voyage vers la guerre, dans la mesure où Zweig, simple spectateur, y croise les acteurs (soldats et officiers), voire les figurants ("Une foule de réfugiés, de pauvres juifs polonais" et la "masse confuse"[246]), de la tragédie, envisagée ici dans une perspective autrichienne. Les Slaves, les Juifs de Galicie qui se trouvent à la gare sont décrits dans leurs errements et leur détresse : Zweig n'oublie de mentionner ni le chaos, ni "la pénétrante odeur de misère" qu'exhalent toutes ces personnes qui n'ont guère en commun que leur appartenance à un empire certes multinational et pluriethnique, mais dont les limites sont clairement suggérées. En effet, les sujets de l'empereur sont trop différents les uns des autres, car ils sont dans l'incapacité de communiquer entre eux. Zweig évoque en particulier (non sans une certaine condescendance) le destin d'un pauvre hère qui confond Tetschen et Teschen[247]. Dès les premières lignes de ce récit, Zweig ne cache pas son aversion pour la "masse"[248], avec laquelle il ne s'identifie pas, ni son mépris de l'inefficacité autrichienne. Nous

---

[245] ZWEIG, *Jour.*, p. 181 ; *Tag*, p. 184 : "Meine Augen sind müde der Wiener Welt."

[246] ZWEIG, *Jour.*, p. 181 ; *Tag.*, p. 185 :

> "Eine Menge Heimflüchtlinge, arme polnische Juden [...] die unsichere Masse."

[247] ZWEIG, *Tag.*, p. 181-182.

[248] Les images et métaphores animales, utilisées pour décrire la foule de la gare, ne sont guères flatteuses ; voir *Tag.*, p. 185 :

> "Das Gewürm, das nach dem Sturzregen wieder emporkriecht und seine Nahrung sucht. [...]
>
> Wie sie hilflos sind, die braven Burschen ohne Sprache, wie sie dastehen, fromme Tiere bereit sich in jede Hürde treiben zu lassen."

retrouvons ici une caractéristique des textes rédigés pendant les premières semaines de guerre : derrière les critiques acerbes de la *Schlamperei* autrichienne, les échos admiratifs pour l'organisation allemande sont nettement perceptibles. Certes, Zweig reconnaît avoir été témoin d'une scène où un officier prussien a manifesté une "morgue" ("Schneidigkeit") incroyable, mais d'un autre côté, il justifie presque cet accès de colère en montrant que l'exigence des Allemands contribue justement à rendre leur organisation parfaite :

> "Admirablement équipés [un groupe de soldats allemands], fourbis, au garde-à-vous comme sur un champ de manœuvres, on perçoit avec admiration l'envers de cette morgue, si déplaisante tout à l'heure. Admiration que l'on ressent doublement parce qu'ici -nous sommes à un kilomètre de la frontière- l'univers allemand pénètre dans l'univers polonais."[249]

Nous retrouvons dans cet extrait du journal toutes les caractéristiques thématiques et stylistiques des textes d'inspiration patriotique écrits par Zweig : l'emploi du pronom impersonnel "on", le terme "admiration" ("Bewunderung"), l'idée de la supériorité de la germanité, surtout lorsqu'elle "pénètre" dans un univers qui lui est en tous points opposé, la Pologne. Les apports de l'Allemagne ne peuvent être que bénéfiques à un pays dont Zweig souligne la "monotonie", le "vide", la "tristesse"[250] et la "saleté"[251] ; quant aux Polonais, ils ne sont

---

[249] ZWEIG, *Jour.*, p. 182 ; *Tag.*, p. 186 :

> "Tadellos ausgerüstet, blank und in strammer Reihe wie auf dem Exercierplatz stehen sie [ein Trupp deutscher Soldaten] da, mit Bewunderung fühlt man die andere Seite jener Schneidigkeit, die eben so peinlich war. Und man spürt sie hier doppelt, weil hier deutsches Wesen - die Grenze ist einen Kilometer weit- in das polnische hineinragt."

[250] ZWEIG, *Jour.*, p. 182 ; *Tag.*, p. 186 :

> "Das Land leer[,] öde, monoton."

guère mieux lotis, dans la mesure où les femmes sont "crasseuses, pieds nus"[252], les habitants portent des "habits citadins sales, sans éclat ni caractère"[253]. En somme, si l'on en croit Zweig, l'arrivée des troupes allemandes ne peut être que profitable pour ce "trou misérable"[254] qu'est la Galicie :

> "Et là, en pleine crasse, le miracle foudroyant de l'organisation allemande. Ils ont l'administration en main - des panneaux clairs et lisibles [...] Merveilleux bienfait que cette précision, surtout ici, dans ce délabrement polonais."[255]

Notre auteur se fait ici le champion d'une sorte de pangermanisme[256] qui, appliqué aux autres peuples et nations, leur permettrait de bénéficier des qualités qu'il attribue aux Allemands : la discipline, la propreté et l'ordre. Ainsi, Zweig note avec satisfaction : "Arrivée ponctuelle à Cracovie, à 10 heures et demi."[257] Le fait qu'il mentionne l'arrivée ponctuelle de son train dans une gare polonaise indique naturellement qu'il s'agit, dans son esprit, d'une circonstance

---

[251] ZWEIG, *ibidem*, p. 192 : "in diesem Dreck."

[252] ZWEIG, *ibidem*, p. 192 : "Barfuß, schmutzig..."

[253] ZWEIG, *ibidem*, p. 192 : "Schmutzige Stadtkleider ohne Glanz und Eigenart."

[254] ZWEIG, *ibidem*, p. 196 : "in diesem elenden Nest..."

[255] ZWEIG, *ibidem*, p. 196 :

> "Und da, in diesem Dreck das rasche Wunder der deutschen Organisation. Sie haben hier die Verwaltung in Händen - klare sichtbare Aufschriften [...] Wunderbar wohltuend diese Präcision gerade hier in der polnischen Verwahrlosung."

[256] Notons que, si l'Allemagne parvient en effet à imprimer sa marque en Galicie, les Autrichiens, en revanche, n'y parviennent pas. Voir le journal de Zweig, le 15 juillet 1915:

> "Das Österreichische hat hier nirgends Macht gewonnen..."

Nous pourrions compléter cette phrase par : "sondern das Preussische", implicite dans le texte.

[257] ZWEIG, *Tag.*, p. 187 :

> "Um 1/2 11 fahrplanmäßig in Krakau."

presque exceptionnelle. La ponctualité germanique étend son influence bénéfique jusque sur les chemins de fer polonais...

Les notes qu'il prend au cours de son voyage semblent indiquer que notre auteur appréhende ce qui est étranger à son univers dans une perspective très réductrice. A plusieurs reprises en effet, il oppose à la trinité des vertus allemandes (discipline, propreté et ordre, évoquées ci-dessus) les préjugés les plus caricaturaux sur les autres peuples et nations. Prenons l'exemple de la Galicie qu'il parcourt un jour en voiture :

> "Je découvre enfin la route galicienne, elle fait honneur à sa déplorable réputation."[258]

Les prisonniers russes, eux, sont présentés comme "très sociables"[259], mais insouciants et se livrant à des enfantillages. Les Autrichiens et Bavarois, pour leur part, s'interpellent joyeusement d'un train à l'autre, et font montre de légèreté en ces circonstances. Quant aux Slaves que Zweig rencontre au cours de son périple, il ne manque pas une occasion de souligner la "puérilité slave de ces hommes mûrs"[260] qui se disputent comme des enfants pour quelques friandises, "sous le regard indigné d'un officier allemand"[261] auquel Zweig semble lui-même s'identifier.

Mais ce qui frappe surtout Zweig, c'est la communauté juive de Galicie, qui constitue un monde inconnu pour lui, le juif viennois assimilé. Il nous a été déjà donné d'évoquer le fait que Zweig véhicule un

---

[258] ZWEIG, *ibidem*, p. 193 :
"Endlich sehe ich die galizische Straße, sie macht ihrem schechten Ruf Ehre."

[259] ZWEIG, *ibidem*, p. 193 : "Sehr umgängig..."

[260] ZWEIG, *ibidem*, p. 188 : "Die slavische Kindlichkeit dieser reifen Menschen."

[261] ZWEIG, *ibidem*, p. 189 : "indigniert betrachtet von einem deutschen Officier."

certain nombre de clichés sur ses corréligionnaires originaires de l'est[262]. Ceux qu'il croise sur un quai de gare, le 15 juillet 1915, lui semblent être tout droits sortis d'une scène de l'"Ancien Testament"[263] (sic), scène dans laquelle on retrouve les clichés traditionnels du "patriarche", de "Job avec sa barbe ondoyante"[264] etc...

Au cours de son voyage en Galicie, Zweig sera amené à croiser à de multiples reprises ces "Juifs polonais en cafetan noir"[265] qui l'intriguent, et qui éveillent en lui des sentiments ambivalents. D'une part, Zweig ne manque pas de souligner l'extrême indigence des juifs "infiniment misérables"[266] qui vivent dans un "ghetto, sale, [où] chaque cabane est aussi noire qu'un cercueil'[267]. D'un aute côté, il semble éprouver de l'admiration pour ces personnes qui, malgré leurs conditions de vie difficiles, essaient de s'y adapter avec courage, et s'"affairent"[268] de tous

---

[262] Voir Leon BOTSTEIN, *in*: SONNENFELD, *op. cit.*, p. 96. Nous renvoyons également, dans la première partie de notre étude, au chapitre intitulé "Stefan Zweig et la judéïté" (une identité blessée). Dans cette étude, nous avons montré que Zweig reprend parfois à son compte des caricatures antisémites choquantes, ce qui est le cas aussi vis-à-vis des juifs de Galicie. Ainsi, il croise une "juive à la mine rusée" (journal du 18 juillet 1915), se plaint du propriétaire d'un hôtel crasseux à Jaroslaw, "un juif insolent" (journal du 17 juillet 1915) , etc...

[263] ZWEIG, *ibidem*, p. 186 : "alttestamentarisch".

[264] ZWEIG, *ibidem*, p. 186:

> "In einer Station steigt ein eisgrauer alter Officier der polnischen Legion ein, wie Hiob anzusehen mit seinem wallenden Bart. Eine ganze Gemeinde ist versammelt, ihm Lebewohl zu sagen. Knechtisch verbeugen sie sich vor dem Patriarchen, alttestamentarisch das ganze Bild."

Il est tout à fait remarquable que les termes "Hiob", "Patriarch" et "alttestamentarisch" permettent à Zweig de suggérer qu'il s'agit ici de Juifs galiciens, qu'il assimile d'ailleurs à tort aux Juifs orthodoxes, comme le suggère l'emploi dépréciatif du terme "knechtisch".

[265] ZWEIG, *ibidem*, p. 187 : "Polnische Juden im schwarzen Schabbes..."

[266] ZWEIG, *ibidem*, p. 191 : "Unendlich arme[n] Juden..."

[267]ZWEIG, *ibidem*, p. 192 :

> "Seltsam auch das Ghetto, schmutzig und jede Hütte wie eine Sargtruhe."

[268] ZWEIG, *ibidem*, p. 191 : "Geschäftigte[n] "Juden.

côtés, "se livrent à des occupations inhabituelles"[269] pour survivre. C'est d'ailleurs grâce à la diligence des juifs galiciens que Zweig réussit à trouver les documents qu'il avait mission de rassembler. Pourtant, malgré leur efficacité[270], Zweig se sent moins d'affinités avec les juifs galiciens (qu'il désigne par le déictique péjoratif "ces juifs", introduisant ainsi une certaine distance entre eux et lui) qu'avec les Allemands (ou plus exactement avec les Allemands tels qu'il se les imagine).

Au terme de ces premiers jours de voyage, le bilan est pour le moins surprenant : Zweig manifeste son désir de connaître la guerre (en tant que simple spectateur), mais il ne remet jamais en cause la guerre en elle-même, on ne sent aucune révolte ni aspiration à la paix.

D'autre part, notre auteur semble renouer avec une idée qui lui était chère avant la guerre : pour lui, les rails des chemins de fer constituaient un véritable réseau de vaisseaux sanguins, qui permettaient la circulation des idées et des hommes dans l'organisme européen. En 1915, cette notion se retrouve, mais en réalité pervertie par Zweig dans une optique militariste : il considère à présent les trains militaires comme les nouveaux symboles de cette esprit qui unifie les hommes :

> "Et l'un [des soldats] de parler d'Ypres ; l'autre, un chef de train autrichien, était avec les mortiers à Maubeuge, Verdun et Anvers, à présent devant Przemysl. Comme le monde est

---

[269] ZWEIG, *ibidem*, p. 192 :

> "Diese Juden merkwürdig weil man sie in ungewohnten Beschäftigungen sieht..."

[270] ZWEIG, *ibidem*, p. 192 :

> "...im Nu wissen tausend Juden in Tarnow, daß ich eine russische Kokarde will, alles fragt, alles sucht, alles ist aufgeregt."

Malgré le style hyperbolique employé pour décrire cet (unique) épisode au ghetto, Zweig n'oublie pas pour autant l'efficacité allemande, qui est l'objet d'une continuelle admiration.

devenu grand pour eux ; et ils échangent cette richesse nuit après nuit : un échange intellectuel sans pareil."[271]

Zweig semble donc apporter une caution morale et intellectuelle au militarisme allemand, qui fait passer les soldats par des lieux certes différents, mais unifiés par leur rapport commun aux victoires allemandes. Tous les soldats que croise Zweig (et les lieux évoqués également) sont reliés ensemble

"quelque part dans l'invisible [par] la puissance de l'esprit qui coordonne tout cela."[272]

Même s'il nous est possible d'affirmer ici qu'il n'est plus guère question d'Europe, dont l'espace était unifié par l'existence de réseaux spirituels et matériels, ce nouvel "esprit" n'est pas défini et son contenu nous semble bien vague. La surcharge de termes dont le sens indique l'imprécision ("quelque part", "invisible", "l'esprit") nous semble en réalité révélatrice du désarroi dans lequel se trouve Zweig. Si ses repères antérieurs sont effacés, il n'en a pas pour autant trouvé réellement de nouveaux, comme l'indique par exemple la rhétorique creuse où se noie l'expression de sa pensée. Il se peut que l'auteur tente de rééquilibrer l'instabilité de la situation dans laquelle il se trouve en ce moment en se masquant la vérité, en se donnant l'illusion qu'il lui est possible

---

[271] ZWEIG, *ibidem*, p. 194-195 :

"Und da erzählen sie [die Soldaten] von Ypern, der eine, der andere, ein österreichischer Zugsführer war mit den Mörsern vor Maubeuge, Verdun und Antwerpen, jetzt vor Przemysl. Wie weit ist ihnen die Welt geworden und disen Reichtum tauschen sie Nacht für Nacht aus : es ist ein geistiger Austausch ohne Gleichen."

[272] ZWEIG, *ibidem*, p. 195 :

"Irgend eine geistige Gewalt irgendwo im Unsichtbaren, die Alles zusammenhält."

aujourd'hui de revivre cet état de liberté jubilatoire dans lequel il se trouvait, lorsqu'il parcourait les voies de l'Europe d'avant-guerre et qu'il fixait ces instants privilégiés dans ses feuilletons. On retrouve dans le *Voyage en Galicie* de 1915 les topiques du voyage cosmopolite tel que Zweig l'a vécu dans un premier temps, c'est-à-dire comme épreuve empirique de la liberté, et non pas encore comme découverte des réseaux spirituels européens. Il s'agit donc pour l'auteur, ici, d'un retour en arrière, d'une phase régressive de son existence, où il renie en quelque sorte les acquis de ses *Lehr- und Wanderjahre*. Ainsi note-t-il avec nostalgie, le samedi 17 juillet :

> "[...] me voici admirablement installé en plein air, à moi le paysage et la liberté, un wagon panoramique suisse ne peut m'offrir mieux. Ce serait mon idéal, de voyager toujours ainsi. J'éprouve le sentiment de jouissance que vous procure un ordre de mission en blanc : tout vous est permis, aucune restriction, aucune limite. Parmi les millions d'enchaînés, je suis libre."[273]

De la guerre, il n'est pas fait mention. La comparaison entre le train militaire traversant la Pologne en guerre et le *Glacier Express* de la Suisse, patrie du pacifisme, révèle moins le cynisme que la *naïveté* et l'*égocentrisme* de l'auteur, tout à sa joie de compter parmi les rares privilégiés jouissant, à cette époque, d'une véritable liberté de mouvement en Europe. On le voit, l'"idéal" de Zweig n'est alors en aucune manière un

---

[273] ZWEIG, *Jour.*, p. 193 ; *Tag.*, p. 197-198 :

> "[...] ich sitze herrlich in freier Luft, habe Ausblick und Freiheit, kein Aussichtswagen in der Schweiz kann herrlicher sein. Es wäre mein Ideal immer so zu reisen. Ich habe erst das Machtgefühl der offenen Ordre : alles ist einem erlaubt, nirgends Einschränkung und Grenze. Unter den Tausend Gebundenen bin ich hier frei."

idéal humaniste, et ne correspond nullement aux clichés répandus à son compte :

> "Je pourrais rouler ainsi pendant cent nuits, sans me lasser de voir et d'entendre,"[274] se contente-t-il d'écrire .

Zweig aimerait renouer indéfiniment avec les expériences ferroviaires de sa jeunesse à travers le "monde de la sécurité", où il lui était si facile de se déplacer. À présent, l'ordre de mission en blanc peut lui donner l'illusion qu'il bénéficie de la même liberté, et c'est pourquoi il porte sur le monde, pourtant en guerre, un regard émerveillé.

Si l'on observe les descriptions contenues dans le journal que Zweig tient en Galicie, il est frappant de constater la profusion extraordinaire de termes, en particulier d'adjectifs, à valeur laudative. Le style surchargé, au rythme parfois haletant, témoigne de l'euphorie de l'auteur, qui bée littéralement d'"admiration" face à l'organisation de guerre. Le train est "admirable" (terme récurrent sous la plume de Zweig au début du journal), l'organisation a "quelque chose d'enivrant" et de "fascinant", les baïonnettes "étincelent", les trains sanitaires sont tellement "éblouissants" qu' "on aurait presque envie de s'y coucher". Quant aux soldats, lorsqu'ils se rencontrent, "c'est une onde de jubilation qui monte dans les airs", leur équipement est "remarquable", leur "joie" est évidente, et les infirmiers eux aussi participent à l'euphorie collective. C'est bien la première fois que Zweig se dit "heureux d'être au milieu d'une collectivité"[275] à laquelle

---

[274] ZWEIG, *Jour.*, p. 191 ; *Tag.*, p. 195 :

> "Ich könnte hundert Nächte so fahren ohne müde zu werden zu sehen und zu hören."

[275] ZWEIG, *Tag.*, p. 190 : "Ich freue mich der Gemeinsamkeit."
Tous les autres termes que nous venons de citer sont extrait de son journal, en date du 15 juillet 1914.

il a le désir d'appartenir. Ses racines européennes, autrichiennes, voire juives, étant mises en danger par le conflit mondial, il veut retrouver dans l'idée qu'il se fait de l'Allemagne, vitaliste et conquérante, une terre ferme et accueillante.

Le voyage se poursuit donc dans l'euphorie ; seule ombre dans ce tableau idyllique[276] : le penchant qu'ont les "splendides" soldats allemands et leurs officiers pour l'alcool, attitude "indigne de leur puissance"[277], pense Zweig. Malgré cette faiblesse, l'Allemand est indubitablement supérieur aux autres, il est plus organisé et plus compétent que les Autrichiens par exemple ("Les bureaux autrichiens, eux, sont introuvables" soupire-t-il[278]). Zweig note également dans son journal une banale anecdote qui apporte de l'eau à son moulin :

> "Je demande à un juif à quelle distance se trouve le San. Il me répond : "Heu, p'têt' bien une demi-heure." Je pose la question au poste de commandement de l'étape. On l'ignore. J'interroge un soldat allemand. Réponse : "Ce doit être à peu près à 1 200-1 500 mètres."'[279]

---

[276] S'approchant en train de Przemysl, où sont tombés de nombreux soldats durant les mois précédant le voyage de Zweig, l'auteur s'écrie :

> "Eine Idylle wirklich, die friedlichste, sympathischeste Stadt von ferne."

Le 19 juillet, Zweig se trouve à 40 km du front, et il admire le paysage charmant qui s'offre à ses yeux:

> "Vom Hügel sieht man dann das Panorama, nichts ist zerstört, voller Friede."

[277] ZWEIG, *Tag.*, p. 197 :

> Die Soldaten "sind alle prächtig, das Einzige, das ih nicht mag, daß sie immer sich nach Bier sehnen, ihre Officiere immer Rotspohn vor sich haben und im Café stürmisch nach Schnäpsen verlangen. Es ist ihr ewiger Tenor, unwürdig ihrer Kraft."

[278] ZWEIG, *Jour.*, p. 198 ; *Tag.*, p. 202 :

> "Einzige Organisation der Deutschen. Sie allein haben Aufschriften hingestellt, daß man Alles in einem Augenblick finden [kann]. Die österreichischen Ämter sind nicht zu entdecken."

[279] ZWEIG, *Jour.*, p. 192 ; *Tag.*, p. 196 :

> "Ich frage einen Juden, wie weit es bis zum San sei. Er sagt "No tommer e halbe Stunde". Ich frage beim Etappencommando. Dort weiß man

L'organisation irréprochable, le caviar russe, les déplacements en chemin de fer, les paysages admirables, la gaité des soldats, le sentiment de liberté retrouvée : autant d'éléments qui font de cette mission un voyage d'agrément comparable à ceux que Zweig avait effectués avant-guerre. Pourtant, il semble parfois regretter de ne pas voir réellement la guerre (qui, on s'en souvient, était le motif de son voyage). Qu'importe, s'il ne voit pas les combats, après tout, estime-t-il,

> "la bataille elle-même, comparés à l'énormité des préparatifs, n'est que l'aspect mineur."[280]

L'auteur, en opérant un renversement de valeurs, nous montre à quel point il ne se soucie guère de la tragédie des soldats au combat, ni de leur détresse. Bien qu'il se dise toujours à la recherche des traces de la guerre[281], il semble très vite se faire une raison, et en déduit que c'est la preuve de "l'invisibilité de la guerre moderne."[282] Ce qu'il ne voit pas ne semble donc pas exister, il lui faudra faire l'expérience du train sanitaire pour se rendre compte des méfaits de la guerre, et pour perdre ses illusions néo-cosmopolites.

Après l'euphorie, la phase de désenchantement commence à partir du 20 juillet 1915, lorsque Zweig emprunte un train sanitaire en direction de la Hongrie, en compagnie d'un jeune aspirant hongrois qui, lui,

---

nicht. Ich frage einen deutschen Soldaten. Er sagt : "1 200-1 500 Meter wird es etwa sein."'

[280] ZWEIG, *Jour.*, p. 187 ; Tag., p. 190-191 :

"Jetzt ahne ich [...], daß die Schlacht das kleinste ist, gemessen an der gigantischen Vorbereitung."

[281] ZWEIG, *Tag.*, p. 203 :

"Immer suche ich nach dem Krieg und finde ihn nicht."

[282] ZWEIG, *Tag.*, p. 199 : "Die Unsichtbarkeit des modernen Krieges."

"ne pouvait supporter l'idée de rester un jour de plus en Galicie. "[283]

Lui qui n'avait jusqu'alors fait l'expérience que des structures de guerre, est confronté brutalement à un environnement qui n'a rien en commun avec celui qu'il croyait voir depuis le début du voyage. Au caviar russe succède la privation, aux paysages enchanteurs les arbres qui "portent témoignage : ils sont fendus par des projectiles lourds, comme si le ciel leur était tombé sur la tête"[284]. Et surtout, il n'est plus question d'idylle ni d'organisation parfaite, mais de "tragédie"[285] et de "chaos"[286] . L'expérience du train sanitaire, si elle est douloureuse, n'en représente pas moins une étape essentielle dans son évolution vers une forme de pacifisme et le retour à un esprit plus européen. À de nombreuses reprises, Zweig évoquera ce voyage en train ("Lazarettzug") dans les lettres qu'il adresse à cette époque à divers correspondants, allant jusqu'à reconnaître qu'il lui a fallu vivre cette expérience pour apprendre à considérer la guerre dans sa réalité véritable, sans se laisser influencer par "l'état d'hypnose général" ("Massenhypnose")[287].

Cette épreuve, bien qu'elle soit indirecte dans la mesure où il recueille le témoignage de soldats, et que lui-même n'est pas affecté

---

[283] ZWEIG, *Jour.*, p. 199 ; *Tag.*, p. 204 :
"aber er duldete keinen Tag mehr in Galizien."

[284] ZWEIG, *Jour.*, p. 203 ; *Tag.*, p. 208 :
"...die Bäume geben Antwort : sie sind zerspellt von schweren Geschützen, als sei ein Himmel über sie niedergefallen."

[285] ZWEIG, *Tag.*, p. 206 : "Tragödie".

[286] ZWEIG, *Tag.*, p. 204 : "Wie am Anfang Alles durcheinander gegangen sei..."

[287] ZWEIG, lettre adressée le 31 juillet 1915 à J.-L. STERN, non publiée. Cette lettre se trouve à Vienne, *Stadt- und Landesbibliothek*, cote 195. 821 :
"Ich sehe es aus meinen eigenen Notizen aus Galizien, wie notwendig es ist, in diesen Zeiten, wo man durch fremde Eindrücke und vor allem durch Massenhypnose gegen den eigenen Willen und gegen das eigene Wissen beeinflußt ist, muß man wirklich oft die Sekunde fassen, da sie einem noch ganz gehört."

physiquement comme eux, lui fait bien prendre conscience de son erreur. Le plus important, ce n'est pas l'organisation allemande, c'est "la souffrance humaine"[288] dont il n'avait, jusqu'alors, aucune idée. Zweig prend la mesure de son aveuglement passé, lorsqu'il avait presque souhaité se coucher dans les draps blancs du train sanitaire aperçu quelques jours auparavant (voir *supra*) :

> "Mais le plus terrible, c'étaient les trains-hôpitaux que je dus prendre deux ou trois fois. Ah! qu'ils ressemblaient peu à ces trains sanitaires bien éclairés, bien blancs, bien lavés, dans lesquels les archiduchesses et les dames de la bonne société viennoise s'étaient fait photographier..."[289]

Zweig se souvient-il, lorsqu'il rédige son autobiographie, qu'il comptait parmi ceux qui se cachaient la vérité ? Peu importe, d'ailleurs, car l'essentiel est qu'il tire les leçons de cet enseignement difficile que lui donnent ces hommes qui souffrent de la guerre. Une fois le voile de l'illusion soulevé, apparaît le masque grimaçant de la réalité. Zweig, malgré tout, garde les yeux ouverts, et il utilise, pour la description du train, des couleurs primaires et violentes (rares dans sa production) qui contrastent vivement avec les teintes gaies des premiers scènes galiciennes. Wagons sombres et obscurs, blessures sanguinolentes, teints

---

[288] Voir la lettre de ZWEIG à ZECH, *in*: *SZ/PZ*, p. 75 :

> "...aber das Mächtige, der Hammer auf Herz war doch der Lazarettzug, mit dem ich dann fuhr. Da sank alles Grosse in die Knie vor dem Grössten : dem irdischen Leiden. Es ist grösser als alles Tun, wenigsten mir."

[289] ZWEIG, *MH*, p. 294 ; *WvG*, p. 286 :

> "Aber das Furchtbarste waren die Lazarettzüge, die ich zwei- oder dreimal benutzen mußte. Ach wie wenig glichen sie jenen gut erhellten, weißen, wohlgewaschenen Sanitätszügen, in denen sich die Erzherzoginnen und die vornehmen Damen der Wiener Gesellschaft [...] abbilden ließen!"

blafards : Zweig apprend à connaître "bon nombre de choses sur le plan politique"[290], et surtout sur la détresse humaine causée par la guerre :

> "moi, le néophyte, je ressens l'ampleur de cette souffrance qui traverse le sommeil, je reste éveillé et compatis douloureusement."[291]

Pour conclure cet épisode marquant, citons le mot de Zweig à Joseph Luitpold Stern :

> "Douze heures de voyage dans un train-hôpital : une leçon pour la vie."[292]

Au terme de cette évocation du voyage en Galicie, il nous paraît important de nous demander si Zweig a réellement tiré les enseignements de cette cruelle leçon, si celle-ci le conduit vraiment à adopter une attitude différente.

A peine arrivé à Budapest (où s'achève son périple), Zweig est d'abord frappé par le contraste entre le caractère tragique des destins qu'il vient de rencontrer, et l'insouciance (toute viennoise) des habitants de Budapest. Certes, reconnaît-il dans son autobiographie, la vie doit continuer, mais cela ne signifie pas pour autant oublier cette expérience vécue. Lorsque, dans un café de Budapest, on lui propose de lire un journal viennois, Zweig prend conscience de la mission qui doit être à présent la sienne :

> "J'essayais de le [*i.e.* le journal] lire ; c'est alors seulement que le dégoût s'empara de moi sous la forme d'une véritable

---

[290] ZWEIG, *Jour.*, p. 201 ; *Tag.*, p. 206 : "Ich erfahre viel Politisches..."

[291] ZWEIG, *Jour.*, p. 200 ; *Tag.*, p. 205 :

> "Nur ich der Neuling fühle das Leiden, das hier durch den Schlaf schwingt und seine Weite wach und mit schmerzhaften Mitgefühlen[...]"

[292] Lettre de ZWEIG à J.-L. STERN, *op. cit.*, p. 2 :

> "Eine 12 stündige Fahrt im Lazarettzug, eine Lehre für alle Zeit."

colère. Je trouvais là toutes les grandes phrases creuses sur la volonté inflexible de vaincre, sur les pertes minimes de nos propres troupes, et les pertes énormes de l'adversaire ; alors bondit sur moi, nu, gigantesque et éhonté, le mensonge de la guerre ! Non, les coupables, ce n'étaient pas les promeneurs, les indolents, les insouciants, mais uniquement ceux qui, par la parole, excitaient à la guerre. Et nous étions coupables, nous aussi, si nous ne leur opposions pas notre propre parole."[293]

Bien qu'il s'agisse là d'un texte écrit de nombreuses années après les faits[294], la vigueur du ton, l'audace des images et la détermination de l'auteur indiquent à quel point cet épisode à Budapest l'a marqué. Dans la correspondance écrite au lendemain du voyage, on retrouve la même détermination, la même volonté farouche de ne plus se voiler la face, et surtout de ne plus accepter la propagande[295]. Zweig reconnaît avoir péché

---

[293] ZWEIG, *MH*, p. 297 ; *WvG*, p. 289 :

"Ich versuchte sie [*i.e.* "eine Wiener Zeitung"] zu lesen ; nun erst überfiel mich der Ekel in der Form eines richtigen Zorns. Da standen alle die Phrasen von dem unbeugsamen Siegeswillen, von den geringen Verlusten unserer eigenen Truppen und den riesigen der Gegner, da sprang sie mich an, nackt, riesenhaft und schamlos, die Lüge des Krieges! Nein, nicht die Spaziergänger, die Lässigen, die Sorglosen waren die Schuldigen, sondern einzig die, die mit ihrem Wort zum Kriege hetzten. Aber schuldig waren auch wir, wenn wir das unsere nicht gegen sie wendeten."

[294] Il est étonnant de constater que Zweig ne fait pas mention de cet épisode marquant dans son journal intime, et nous pourrions donc légitimement nous poser la question de savoir s'il ne cherche pas ici, près de trente ans plus tard, à nous convaincre de son pacifisme (voir aussi *MH*, p. 270). Il se peut cependant qu'il y ait une autre explication à ce silence : dans une lettre qu'il adresse à F.-K. GINZKEY, notre auteur fait part à celui-ci de son intention de lui faire parvenir dans les prochains jours le journal qu'il a tenu en Galicie. Il est bien compréhensible que Zweig ne puisse faire mention de son dégoût de la propagande de guerre à celui qui lui a permis d'obtenir ce poste au *Kriegsarchiv*, un rouage de la propagande littéraire. Lire *Br 2*, p. 79.

[295] Lire la lettre de ZWEIG à ROLLAND, écrite le 28 août 1915, *in* : *SZ/RR*, p. 202 :

"Ich kann Ihnen nichts Näheres schreiben, aber nur dies : daß jeder, der Urteile von ferne abgibt, aus Stuben und Redaktionen, ein Unwissender und selbst bei bester Absicht ein Ungerechter ist. Die Wahrheit duldet keine Zwischenträger, nur ins offene Auge strömt sie ein, und jedes Wort, das geschriebene wie das gesprochene, ist schon Verwandlung und Verfälschung."

par ignorance ("ein Unwissender"), mais désormais, il sait qu'il lui faut emprunter une autre voie pour retrouver le chemin de l'Europe à laquelle il a cru avant-guerre.

Bien sûr, il ne se fait guère d'illusions ; il est bien conscient du fait que, tant dans les rédactions que dans les ministères, seul sera admis le discours officiel, et que toute tentative d'élever la voix sera rapidement étouffée. De plus, sa position au *Kriegsarchiv* (position qui deviendra bientôt intenable) ne lui permet évidemment pas de lutter ouvertement contre la propagande de guerre. Car, même après le voyage en Galicie, il doit continuer d'écrire des rapports, des articles, mais ceux-ci évoquent à présent, en des termes voilés, la paix à venir.

Suite à l'expérience galicienne, Zweig se retrouve donc dans une position à nouveau inconfortable : persuadé au fond de lui-même d'avoir découvert la vérité sur la guerre, il ne peut pour autant pas exprimer ses convictions en direction de l'extérieur. Il doit trouver un exutoire à son malaise grandissant, et revient à la création littéraire, pour la première fois depuis le déclenchement des hostilités.

# TROISIÈME CHAPITRE

## *VOX CLAMANTIS*[296]
## *OU : LA PAROLE RETROUVÉE*

> "Jetzt bin ich mehr ich selbst seit ich sprechen kann, - wenn auch nur zu mir selbst."
> Zweig, IX. 1915[297].

Le retour de Galicie marque un net tournant dans l'évolution de la pensée européenne de Zweig. A Vienne, il trouve la lettre de Romain Rolland lui annonçant qu'il renonce à élever la voix contre la guerre dans une Europe déchirée par les passions, d'autant que les articles qu'il publia ne lui valurent qu'incompréhension et diffamation. Rolland se replie donc sur lui-même, comme nous l'avions annoncé plus haut, et se consacre à nouveau à sa production littéraire :

> "Or donc, je me retire : rien à faire contre le fléau, qu'à le laisser s'épuiser de lui-même. Je n'écris plus d'articles. Je sens se réveiller en moi le besoin impérieux de la vie intérieure, -de l'art, que j'ai refoulé depuis un an."[298]

---

[296] Nous reprenons ici le titre du compte rendu que Romain Rolland consacra en 1917 à la pièce de Stefan Zweig, *Jeremias* : voir Romain ROLLAND, "Vox Clamantis - *Jeremias*", *Coenobium*, XII, novembre 1917.

[297] ZWEIG, lettre adressée à Paul ZECH en septembre 1915, *Br 2*, p. 85.

[298] Lettre de Romain ROLLAND, adressée à ZWEIG le 5 juillet de 1915, citée par NEDELJKOVIC, *op. cit.*, p. 45.

Zweig, qui avait expliqué à maintes reprises à l'écrivain français qu'à son sens, il n'était pas possible de trouver une tribune publique dans une période de passions déchaînées, voit bien là la preuve qu'il faut user d'autres moyens pour lutter contre l'esprit du temps. De plus en plus méfiant à l'égard du "pathos menteur"[299] de la phraséologie guerrière, il tente de prendre du recul par rapport aux événements. En effet, plutôt que d'essayer de faire un exposé réaliste des circonstances actuelles -à la manière du journaliste ou du correspondant de guerre-, Zweig essaie de rendre compte de leurs raisons profondes, de leur sens. Ainsi, après avoir abandonné ses activités littéraires pendant près d'un an, notre auteur ressent comme Rolland le besoin de reprendre véritablement la plume ; il se consacre à la rédaction d'une pièce de théâtre, *Jeremias*, et ce pour plusieurs raisons.

Avant d'en arriver à l'analyse de la pièce dans la perspective qui est la nôtre, nous proposons pour commencer un résumé de cette œuvre assez méconnue. Il s'agit d'une pièce en neuf tableaux qui ont le contenu suivant :

Premier tableau : Jérémie est devenu l'instrument du Seigneur qui lui a annoncé la destruction de Jérusalem. Sa mère le menace.

Deuxième tableau : Le roi des Juifs, Sédécias, est prêt à conclure une alliance militaire avec les Égyptiens contre les Chaldéens. A l'exception de quelques rares personnes, le peuple juif -sûr de son alliance avec les Égyptiens- s'enthousiasme pour la guerre. Le prophète Jérémie, lui, dénonce les horreurs de la guerre et annonce la chute de la ville. Lorsque

[299] ZWEIG, *Tag.*, p. 183 : "sein lügnerisches Pathos".

le roi déclare la guerre, la foule exaltée s'écrie : "Israël über alles... Gott ist mit Israël" (!)

Troisième tableau : La foule, rassemblée, commente les rumeurs de victoire. Un messager arrive brusquement, annonce la capitulation des Égyptiens, et la marche des Chaldéens victorieux sur Jérusalem. La foule s'en prend à Jérémie, qui lui avait annoncé la colère divine.

Quatrième tableau : Jérusalem est entre les mains de l'ennemi. Les soldats s'interrogent sur la justification de la guerre ("Warum wirft Gott die Völker gegeneinander?"). Jérémie, appelé par le roi Sédécias, conseille à celui-ci de traiter avec les Chaldéens afin de sauver la ville. Le roi, dans son orgueil, refuse.

Cinquième tableau : L'épreuve du prophète. La mère de Jérémie meurt, et il est arrêté, jeté dans une fosse à fumier.

Sixième tableau : Nabuchodonosor s'engage à épargner Jérusalem (assiégée depuis de longs mois) si Sédécias s'humilie publiquement. Le roi refuse. Jérémie a alors la vision de Jérusalem en ruine...

Septième tableau : La foule, rassemblée, réclame la paix, et maudit son roi en fuite. Le peuple se souvient alors des prophéties de Jérémie, et implore sa pitié et son aide. Mais Jérémie rappelle au peuple qu'il a souhaité la guerre, et affirme que son châtiment est juste. Lorsque le prophète bénit les ennemis, le peuple juif s'apprête à le crucifier...

Huitième tableau : Jérémie se révolte contre Dieu, car il lui impose de sinistres prophéties qui lui valent l'opprobre du peuple. Les Chaldéens, eux, vénèrent Jérémie qui avait annoncé leur victoire, mais le prophète, pris de délire, a la vision de la ruine de l'empire babylonien, et annonce la résurrection future de Jérusalem, ce qui déclenche l'enthousiasme du peuple juif.

Neuvième tableau : Les Juifs se préparent à l'exode. Jérémie les console : la Jérusalem terrestre est en ruine, mais le peuple juif sortira vainqueur de cette épreuve. "Ewig sind wir die ewig Besiegten": la défaite matérielle du peuple juif signifie la victoire spirituelle des vaincus.

## A) Mythes antiques, mythes bibliques.

Zweig souhaite extraire du moment présent ce qu'il a d'éternel en recourant au mythe, et il donne de ce fait aux événements une signification à première vue des plus étranges, puisqu'il les réfère à un paradigme universel. Il offre en fait, par le biais de son œuvre, un sens à l'actualité confuse. Tandis que, dans ses feuilletons, Zweig est, par la force des choses, plus en phase avec son époque (car, à l'exception d'un feuilleton consacré à Gustav Mahler, tous les autres textes contemporains portent sur différents aspects de la guerre), le mythe lui permet de parler d'autant plus librement de l'actualité qu'il n'est pas menacé par la censure ; et si le choix de Zweig se porte sur une figure vétéro-testamentaire, c'est sans doute pour chercher dans un passé éloigné le sens du présent qui est, de ce fait, raconté (c'est l'origine même du terme *mythos*), expliqué et révélé.

Parvenu à ce stade, il nous paraît cependant intéressant de savoir pour quelle(s) raison(s) le choix de Zweig s'est porté sur Jérémie, personnage biblique, et non sur une figure appartenant à l'héritage antique. En effet, Michel Reffet nous rappelle que, pour Zweig,

"l'historien européen ne dispose que de deux sources véritables d'inspiration : la Bible et les Grecs, à cause du talent poétique qui se fait jour dans ces deux constellations."[300]

Zweig avait en effet écrit, au tout début du siècle, une première pièce de théâtre, un "drame en vers, bien entendu, et de genre antique, comme le voulait le style de [son] temps"[301], dont le protagoniste éponyme était à l'origine le "héros le plus déshérité de l'*Iliade*"[302], Thersite. Zweig s'inspire en réalité de sources très diverses pour écrire cette œuvre, et ne se fonde pas seulement sur les quelque 80 vers de l'*Iliade* qui évoquent ce personnage pour écrire cette pièce, qui doit plus à Freud et à Lessing qu'à Homère. Robert Dumont écrit, dans son ouvrage consacré au *Théâtre de Stefan Zweig* :

"Psychanalyse, esthétisme pessimiste, revendications féministes, nous retrouvons donc dans la première pièce de Zweig un écho des grandes questions qui passionnaient alors l'élite intellectuelle viennoise."[303]

Pour Zweig, rappelle Dumont, Thersite s'apparente à l'un

"de ces caratères antiques qui dans la littérature grecque ne sont qu'esquissés en quelques traits légers, moule qu'un poète moderne a le droit de remplir de son propre destin."[304]

Le recours à la figure antique ne relève, à notre sens, pas tant d'une prédilection pour une culture classique à laquelle notre auteur ne fait guère référence, qu'à qu'un goût tôt affirmé pour le héros tragique, celui

---

[300] Michel REFFET, "Stefan Zweig et Franz Werfel. Les deux Jérémie", *in* : *Stefan Zweig, Actes du colloque tenu à l'université de Metz en décembre 1981*, édités par Pierre GRAPPIN, Paris, Didier Érudition, 1982, p. 54.

[301] ZWEIG, *MH*, p. 203 ; *WvG*, p. 199 :

"im Stile unserer Zeit selbstverständlich ein Versdrama, und zwar antikischer Art..."

[302] Robert DUMONT, *Le théâtre de Stefan Zweig*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976, p. 15.

[303] Robert DUMONT, *ibidem*, p. 37.

[304] ZWEIG, cité par Robert DUMONT, *Le théâtre..., op. cit.*, p. 15.

"qui l'emporte non pas dans l'espace réel du succès, mais uniquement au sens moral."[305]

Par ailleurs, Zweig évoque pendant la première guerre mondiale une scène fameuse inspirée de l'*Odyssée*. Dans le récit homérique, Ulysse, le héros positif par excellence, "raffiné, plein d'intuition et réfléchi"[306], s'échappe par la ruse de la caverne du cyclope Polyphème. Or, le poème que compose Zweig en 1917 s'intitule non pas "Ulysse", héros dont Zweig ne fait pas une seule mention dans son poème, mais "Polyphème", le cyclope devenu figure allégorique de la guerre[307].

On le voit à nouveau, l'héritage antique ne constitue pas un modèle pour Zweig, mais une référence vidée de son sens originel, à des fins personnelles et non universelles. Pour notre auteur, la "paraphrase des mythes antiques" à la manière de Jean Moréas ou de Francis Viélé-Greffin est certes inépuisable, mais somme toute "stérile"[308].

---

[305] ZWEIG, *MH*, p. 203 ; *WvG*, p. 199 :

"der nicht im realen Raum des Erfolges, sondern einzig im moralischen Sinne recht behält..."

[306] HOMÈRE, *Odyssée*, 13, 332.

[307] A plusieurs reprises, Zweig fait mention de Polyphème, dont il fait une personnification de la guerre. Voir par exemple son compte rendu du roman de Barbusse, *Le Feu* (*SW*, p. 94), ou encore la lettre de ZWEIG à RILKE, *Br 2*, p. 138 :

"Im Archiv ist wenig Neues, Polgar hat zu unserem Grauen die Hand Polyphems gegriffen..."

Zweig a l'inspiration de ce poème lors de son séjour à Villeneuve, en Suisse, où il retrouve Romain Rolland en 1917. Est-ce un appel à R. Rolland afin qu'il aide, tel Ulysse, les hommes à surmonter cette épreuve ? Zweig confie à son journal qu'en effet, ce poème vaut plutôt pour "l'intensité du sentiment, même si, du point de vue artistique, l'expression n'est pas des plus fortes." (*Jour.*, p. 265).

[308] Lettre de ZWEIG à Rudolf PANNWITZ, datée du 6 octobre 1917, *Br 2*, p. 162 :

"Denn im letzten halte ich die Paraphrase des griechischen Mythos [...] für zwar unerschöpflich wie alle Variante, aber doch in einem höchsten Sinne für steril."

Zweig reprend cette idée dans une autre lettre, adressée à PANNWITZ le 23 octobre 1917 :

C'est donc à la tradition biblique que Zweig va recourir pour donner à l'actualité un sens, une interprétation. Son souhait était de s'abstraire de la réalité tout en la transcendant et, pour ce faire, son choix s'est porté sur un prophète. Parmi les raisons qui l'ont conduit à choisir Jérémie plutôt qu'une autre figure, il nous faut en évoquer plusieurs.

D'une part, il n'est pas impossible que le voyage en Galicie (au cours duquel il a pris conscience de la détresse et de la misère des juifs[309]) ait à nouveau sensibilisé Zweig à l'exode du peuple juif, auquel il avait fait allusion dans une nouvelle parue en 1902, *Im Schnee*. Par ailleurs, à cette même époque, Romain Rolland avait incité Zweig à lire Renan, et l'auteur autrichien se passionne en effet pour *L'Histoire d'Israël*, qu'il tient pour un "chef-d'œuvre d'exposition lucide et juste."[310] Bien que Zweig ne partage pas toujours le point de vue de Renan, il a dû être sensible au fait que le philosophe français considère Jérémie comme celui qui prend la défense du faible.

---

> "Die Variante, die Paraphrase ist Kunst der Virtuosen, nicht der Künstler. (...) Für mich ist das Griechische eine Halle in die erkaltende Phantasie, erstarrender Schritt flüchtet..." (*Br 2*, p. 166).

Zweig explique par ailleurs à Rudolf PANNWITZ (qui vient de lui faire parvenir ses *Dionysische Tragödien*) que le seul titre de son ouvrage lui paraît déjà suspect, car il a un arrière-goût de "Philologie" (lire *Br 2*, p. 165).

[309] Zweig fait souvent allusion au destin des juifs galiciens dans la correspondance qu'il adresse à Julius Bab ou Romain Rolland au lendemain de son voyage. Voir *Br 2*, p. 78, 88, etc...

[310] Lire la lettre de ZWEIG à Romain ROLLAND, écrite le 29 mars 1916, *in* : *RR/SZ*, p. 242:

> "Mir war es ein Trost, jetzt in der "Jüdischen Geschichte" Ihres Meisters Renan die wundervollen Worte über die Propheten zu lesen, die von den Führern des Volkes geschmäht wurden."

Voir également la lettre du 16 mai 1916, *RR/SZ*, p. 247-248 :

> "Ich habe ihren alte Meister Renan wieder gelesen, "Histoire d'Israël", ein Meisterwerk lucider, gerechter Darstellung und manchmal hindeutend auf das "furchtbare Jahr" und darüber hinaus bis unsere Zeit."

Toutefois, il serait tout à fait erroné de considérer *Jeremias* comme une pièce "juive" et de la lire dans une perspective réductrice. Zweig rejette fermement cette option dans une lettre écrite en 1936 à sa femme Friderike :

> "Je me prépare à mener un rude combat demain avec Nancy Pride qui me harcèle au sujet de *Jérémie*. Mais la représentation qu'elle en a donnée ne m'a pas plu, je n'ai pas du tout envie que l'on souligne de manière excessive l'élément juif."[311]

Par ailleurs, il nous a déjà été donné de mentionner le fait que Zweig n'était nullement pratiquant, et que son approche des textes sacrés s'inscrit plutôt dans la lignée des héritiers de l'*Aufklärung* que dans celle des juifs orthodoxes. Et parfois même, on serait tenté de croire que Zweig a une meilleure connaissance de la religion chrétienne que de la juive, puisque les termes qu'il emploie pour évoquer l'univers biblique sont ceux de l'Eglise catholique. Nous citerons ici, par exemple, cette lettre adressée en septembre 1917 à Richard Dehmel, dans laquelle il évoque "l'esprit de l'Ancien Testament"[312] qui a présidé à l'écriture de *Jeremias*. Par ailleurs, Zweig affirme dans une lettre à Hermann Bahr que *Jeremias* a été son "confessionnal"[313] pendant ces trois dernières années de guerre ; à présent est venu le temps d'annoncer, écrit-il à Romain Rolland, la

---

[311] Lettre de ZWEIG à Friderike ZWEIG, 28 mai 1936, *in* : *SZ/FZ*, p. 204 :

> "Morgen habe ich einen harten Kampf vor mit Nancy Pride, die mich furchtbar quält wegen *Jeremias*. Aber die Theateraufführung, die ich bei ihr sah, gefiel mir nicht und ich habe überhaupt keine Lust, das Jüdische *über*zubetonen."

[312] Lettre de ZWEIG à Richard DEHMEL, 11 septembre 1917, *Br 2*, p. 153 :

> "...gemäß der Idee des alten Testaments..."

[313] Lettre de ZWEIG à Hermann BAHR, 9 septembre 1917, *Br 2*, p. 152 : "Beichtstuhl".

"résurrection" du monde "crucifié"[314]. D'autre part, Robert Dumont rappelle que Zweig prend avec la Bible beaucoup de libertés[315] lors de la rédaction de la pièce, à tel point qu'on y retrouve "des réminiscences des autres textes sacrés, y compris du *Nouveau Testament.*"[316]. Il est également permis de considérer Jérémie comme préfiguration du Christ (Zweig reprend ici une idée développée par Renan), dont il annonce la Passion à la fin du septième tableau :

> "Oh, comme j'ai soif de martyrs et de supplices,
> Car je sais,
> Celui qui mourra sur la Croix dans les souffrances terrestres
> Deviendra le médiateur, l'intercesseur divin."[317]

Tout ici, et notamment le lexique du dernier vers, indique de fait une relative familiarité de Zweig avec l'héritage judéo-chrétien, mais ces récurrences ne sont pas le fait d'un croyant, si ce n'est d'un homme ayant foi en l'Art. Romain Rolland l'avait compris :

> "La littérature est pour lui [Zweig] une religion ; et il la pratique avec vertu."[318]

---

[314] Lettre de ZWEIG à Romain ROLLAND, 30 décembre 1915, *RR/SZ*, p. 227 :
> Die "gekreuzigte Welt...Marterholz...Auferstehung..."

[315] Voir également Margarita PAZI, "Co-Referat zu Prof. Zohns Vortrag", *Bulletin des Leo-Baeck-Instituts*, 63/1982, New-York, Jüdischer Verlag, page 35 :
> "Und in seinen seltenen jüdischen Motiven mißversteht Zweig stets den jüdischen'Punkt' : absichtlich in *Jeremias*, durch unrichtige Reaktionsinterpretation des Charakters in *Buchmendel* und aus Gründen der künstlerischen Erfassung in *Schnee*."

[316] Robert DUMONT, *Le théâtre...*, p. 96.

[317] ZWEIG, *Jeremias*, Leipzig, Insel, 1917 ; repris dans ZWEIG, *Tersites, Jeremias*, [abréviation : *TJ*] S. Fischer Verlag, 1983, p. 270 :
> "Oh, wie dürstig bin ich der Martern und Qualen,
> Denn ich weiß,
> Der am Kreuze hinstirbt in irdischer Pein
> Wird der selige Mittler und Fürbitter sein."

[318] Romain ROLLAND, cité par NEDELJKOVIC, *op. cit.*, p. 234.

Ainsi, à la désacralisation de l'univers biblique -dans *Jeremias* en particulier- correspond à l'inverse une sacralisation de la mission de l'artiste, qui dans une perspective romantique[319], a vocation de prophète. Il n'est pas rare de trouver sous la plume de Zweig, même des années après la rédaction de la pièce, des expressions indiquant une identification de l'auteur avec son personnage biblique : ainsi le poète, lui aussi, est-il un prophète[320]. "Ich erlebe den Jeremias", "Je vis mon Jérémie", écrit Zweig en janvier 1916 ; on peut constater qu'à la veille de la deuxième guerre mondiale encore, Zweig s'identifie pleinement avec le prophète, et signe une lettre à Félix Braun "Ton vieux Jérémie"[321], ou évoque par ailleurs le "sentiment jérémique"[322] qui s'empare à nouveau de lui.

---

[319] L'idée que le poète est un prophète, très ancienne dans la littérature européenne, puisqu'on la rencontre déjà chez Hésiode, et que le mot latin *uates* unit les deux significations, connaît un regain de faveur et des développements nouveaux dans le Romantisme, français en particulier. Chateaubriand, Lamartine et surtout Victor Hugo célèbrent le poète qui est prophète ou "Mage", pour reprendre le titre d'un célèbre poème des *Contemplations* de V. Hugo. On songe également au recueil *Les rayons et les ombres*, dans lequel Hugo définit, dans un poème célèbre du premier livre, la "Fonction du poète" :

"Peuples ! Écoutez le poète !
Écoutez le rêveur sacré !
Dans votre nuit, sans lui complète,
Lui seul a le front éclairé.
Des temps futurs perçant les ombres,
Lui seul distingue en leurs flancs sombres
Le germe qui n'est pas éclos." (I, 2)

[320] ZWEIG écrit à KIPPENBERG en 1918 :

"Avec un pessimisme prophétique, j'ai tout vu venir..."

(ZWEIG cité par S. NIÉMETZ, p. 227).

[321] Lettre inédite de ZWEIG à Félix BRAUN, non datée (mais écrite vraisemblablement en 1940), Wien, *Handschriftensammlung der Stadtbibliothek*, cote 198.109 : "Dein alter Jeremias."

[322] Lettre de ZWEIG à Friderike, citée par Robert DUMONT, *Le théâtre...*, p. 97. A cette même époque (et à la différence de 1914, où il fut pris de court par la déclaration de guerre), il souligne sa capacité à prédire l'avenir, tel un prophète :

"Ich sehe leider die Dinge voraus, vielleicht zu früh, was mein Fehler ist, aber ich kann das nicht ändern." (*FZ/SZ*, p. 200).

Parmi les multiples raisons qui ont conduit Zweig à choisir le personnage de Jérémie, il faut donc rappeler la fascination (mêlée d'envie) qu'exercent sur Zweig les "prophètes"[323], terme qui regroupe bien entendu, à côté du prophète biblique Jérémie, des personnages réels ou imaginaires. Est prophète, comme dans l'Ancien Testament, celui qui, en butte à l'incompréhension de son entourage et de son époque, a le courage de dire la vérité sans se soucier des conséquences. Ainsi, pour Zweig, *Jean-Christophe,* le roman de Romain Rolland, est d'une certaine manière une œuvre "prophétique"[324], empreinte d'une haute autorité morale. En 1918[325], alors que les hostilités ne semblent pas vouloir prendre fin, Zweig rend un hommage vibrant à Berta von Suttner qui, à l'instar de "Cassandre à Troie et Jérémie à Jérusalem"[326], a mis en garde ses contemporains, au risque de leur paraître ridicule. Zweig estime infiniment cette femme qui, non contente de défendre un idéal de paix, a promu, malgré les difficultés existantes, cet idéal jusqu'au bout, faisant "de la vie une conviction, et d'une conviction une vie."[327] L'admiration de

---

[323] Dans une lettre écrite à Martin BUBER le 8 mai 1916, ZWEIG se propose d'écrire plusieurs textes sur les prophètes, mais dans une perspective non religieuse :

> "Essayistisch könnte ich eventuell (neben meiner Arbeit) einige Einzelessays über die Profeten schreiben, Jeremia, Jesaia, Daniel- jeden als einen Repräsentanten, in ihrer symbolisch-historischen Deutung."

Zweig ne donnera pas suite à ce projet. Lettre extraite de : Martin BUBER, *Briefwechsel aus sieben Jahrzehnten, Band 1 : 1897-1918,* Heidelberg, Verlag Lambert Schneider, 1972, p. 430.

[324] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, 30 décembre 1915, *RR/SZ,* p. 226 :

> "Gerade jetzt habe ich Ihren *Jean-Christophe* wieder gelesen und war erschüttert über das Prophetische dieses Buches."

[325] Stefan ZWEIG, *Berta von Suttner. Eine Ansprache, inmitten des Weltkrieges 1918, anläßlich der Eröffnung des Internationalen Frauenkongresses für Völkerverständigung in Bern* ; *NFP,* 21. Juni 1918 ; repris dans *SW,* pp. 112-121.

[326] ZWEIG, *ibidem, SW,* p. 120 :

> "wie Kassandra in Troja und Jeremias in Jerusalem..."

[327] ZWEIG, *ibidem, SW,* p. 121 :

Zweig est d'autant plus vive qu'elle se double d'un sentiment de culpabilité de n'avoir pris au sérieux les "prophéties" de cette femme admirable qu'il connaissait et fréquentait. *Jean-Christophe,* Bertha von Suttner, Jean Jaurès[328] et Jérémie, ces "prophètes" présentent les mêmes caractéristiques du "héros" zweiguien : le tragique de leur existence n'a d'égal que la grandeur de leurs idéaux, pour lesquels ils se battent jusqu'à la dernière extrémité. Ainsi le "héros" n'est-il pas celui qui remporte une victoire matérielle, mais un combat spirituel. Dans cette perspective, il est intéressant de constater que, dès les premières lignes de l'hommage rendu à Bertha von Suttner, Zweig qualifie ce nom illustre des deux adjectifs "héroïque" et "tragique"[329], ceux-ci étant complémentaires comme dans les mythes, et non pas contradictoires comme souvent dans l'historiographie traditionelle.

Les appels du prophète Jérémie, modèle et idéal pour Zweig, resteront vains, et il assistera, impuissant, aux événements qui aboutiront à la chute de Jérusalem en 587. Si l'on en croit Romain Rolland, Zweig est frappé par la ressemblance de leurs destins, à une époque où l'Europe, telle une Jérusalem spirituelle, est vaincue par les forces hostiles :

---

"aus einem Leben eine Überzeugung [macht] und aus einer Überzeugung ein Leben."

[328] A l'instar de Bertha von Suttner qui "avait pris une décision héroïque et préférait vivre parmi les moqueries des hommes que l'apathie du cœur" (*in* : "Bertha von Suttner", *SW,* p. 120), Jean Jaurès compte parmi les "prophètes" qui ont mis leurs contemporains en garde face à la menace de guerre. Il est intéressant de relever ici que Zweig, qui avait fait la connaissance de Bertha von Suttner et de Jaurès, n'avait pas pris au sérieux leurs mises en garde... Zweig consacre un article à Jaurès, publié dans la *NFP* le 6 août 1916 (repris dans *EE,* pp. 89-98) et il a également traduit en allemand l'article de Romain Rolland sur Jaurès dans l'*Arbeiterzeitung* en 1916 ; Zweig explique dans le texte autobiographique publié par ELSTER (*op. cit.,* p. 9) qu'il avait à l'esprit "le destin de Jaurès" (qualifié ici de "Warner") lorsqu'il écrivit *Jeremias.*

[329] ZWEIG, *ibidem,* p. 112 : "...heroïschen und tragischen..."

"Jérémie est notre prophète. Il n'a pu qu'annoncer et pleurer les ruines. Il n'a rien empêché. Ainsi de nous."[330]

B) *Jeremias*.

La pièce que Zweig écrit entre 1915 et 1917 ne peut être considérée uniquement comme un témoignage d'admiration de notre auteur pour la figure du prophète, ce héros tragique et magnifique tout à la fois.

1. *Jeremias*, "Bruchstück einer großen Confession".

Comme il l'écrit à Romain Rolland en juillet 1915, Zweig tente de se "libérer" par le biais de l'œuvre d'art, qu'il qualifie de véritable "Confession" dans le sens où l'entendait Goethe[331]. Zweig indique par là qu'il ne s'agit pas pour lui de présenter ici, sous les traits de Jérémie, un autoportrait complet ou de faire l'aveu de sa culpabilité, mais de retracer, sans humilité ni orgueil, une période de sa vie, mise en lumière par les circonstances. *Jeremias* est d'abord *Dichtung*, c'est-à-dire une mise en forme poétique, avant même d'être *Wahrheit*, vérité autobiographique[332]. Cependant, il faut bien garder à l'esprit que si le personnage de Jérémie -à

---

[330] ZWEIG, cité par Robert DUMONT, *Le théâtre...*, p. 72.

[331] Lettre de ZWEIG à R. ROLLAND, 28 juillet 1915, *RR/SZ*, p. 203 :

"Ich weiß, was Sie da leiden, es ist gerade das gleiche, was ich empfinde, das gleiche, was ich in meiner Tragödie [*Jeremias*] jetzt zu gestalten suche - nach Goethes Wort der großen "Confession", indem ich versuche, mich im künstlerischen Bekennen zu befreien."

[332] Voir l'introduction au recueil *Trois Poètes de leur vie* (écrite en 1928, reprise dans ZWEIG III, *Essais*, *op. cit.*, p. 451) :

"Grâce à ce pouvoir créateur de la mémoire, tout autobiographe devient ainsi involontairement le "poète de sa vie" : Goethe, l'homme le plus sage des temps modernes, l'a reconnu et le titre de son autobiographie, qui renonce héroïquement à être toute vérité, ce titre de *Poésie et Vérité* convient à toutes les confessions."

la différence d'Érasme plus tard- n'est pas le double de Zweig, la pièce *Jeremias*, en revanche, n'en exprime pas moins toutes les interrogations de notre auteur, et lui permet surtout de donner libre cours à sa "haine de la guerre"[333], à sa "colère" ou à l'"amertume"[334] qu'il ne pouvait exprimer publiquement et dont les textes évoqués jusqu'à présent ne contenaient de ce fait, pas de traces évidentes.

La "confession" entreprise par le truchement de *Jeremias* n'est absolument pas une confession de péchés, et n'est pas destinée -paradoxe pour une pièce de théâtre- à être publique. Elle n'a de valeur que pour son auteur seul, et lui permet de tirer au clair les sentiments confus et contradictoires qui coexistent en lui. L'écriture de *Jeremias* ne procède donc pas de la volonté de l'écrivain de brosser une fresque historique, mais répond au besoin urgent de trouver une "soupape" ("Ventil"[335]) à ses tourments et, ainsi, de s'en libérer. Lorsqu'en 1917 Zweig peut enfin envoyer à Romain Rolland un exemplaire de *Jeremias* qui vient de paraître, il joint au livre ces mots :

> "J'y ai transformé ma fatigue en passion et ma propre expérience en symbole. Oh, j'ai éprouvé le sens profond des paroles de Goethe : se libérer par le poème."[336]

---

[333] Cf. le texte autobiographique de ZWEIG publié en 1922 par ELSTER, *op. cit.*, p. 9 :

> *Jeremias*, "in dem ich in symbolischer Form alles zusammenballte, was mich durchschütterte : das Grauen vor dem Kommenden, den Haß gegen den Krieg und die Kriegstreiber..."

[334] Lettre inédite de ZWEIG à Raoul AUERNHEIMER, du 24 septembre 1917, Wien, *Stadt- und Landesbibliothek*, cote 153.842. Dans cette lettre, notre auteur explique à quel point il se sentait "prisonnier" des événements, et qu'à présent, après avoir écrit *Jeremias*, il se sent libre et heureux :

> "mein Zorn, meine Erbitterung ist restlos dahin..."

Voir également la lettre de ZWEIG à J.L. STERN, *Br 2*, p. 162 :

> "Jetzt ist von mir aller Haß, alle Erbitterung gesunken..."

[335] Lettre de ZWEIG à Paul ZECH, *in* : *SZ/PZ*, p. 76 :

> "da ich nach aussen nicht sprechen kann, hat der innere Druck mir endlich das Ventil nach einwärts aufgesprengt..."

[336] Lettre de ZWEIG à Romain ROLLAND, écrite le 4 septembre 1917, *RR/SZ*, p. 262 :

## 2. *Jeremias* et le théâtre.

Il semble à première vue paradoxal que Zweig ait choisi le théâtre pour rédiger ses "Confessions". La forme biblique de ce drame, les thèmes, le style archaïsant constituent autant d'obstacles éventuels au succès ; de plus, Zweig lui-même ne manque pas de souligner dans sa correspondance avec Raoul Auernheimer qu'il y "néglige les lois communes du théâtre"[337], éliminant par exemple toute intrigue amoureuse qui pourrait pourtant contribuer au succès.

Alors, pourrait-on se demander, pourquoi avoir choisi la forme d'un drame biblique, d'une "tragédie"[338], pour écrire cette "Confession" dans l'esprit de Goethe? Et, de plus, n'est-ce pas aller à l'encontre même des exigences de la dramaturgie, qui attend que l'auteur s'efface et raconte

---

"Meine Müdigkeit habe ich darin in Leidenschaft verwandelt und mein eigenes Erlebnis in Symbol : oh, ich habe den tiefen Sinn der Worte Goethe gefühlt, sich zu befreien im Gedicht!"

Déjà, au début de la guerre, Zweig considérait l'attitude de Goethe comme un modèle à suivre, et il trouve dans les paroles du poète à Eckermann (30 mars 1830) un grand réconfort, à tel point qu'il veut "accrocher cela au dessus de [son] bureau pour ne pas succomber au doute" (ZWEIG, *Jour.*, p. 127). Voici un extrait des propos de Goethe auxquelles Zweig fait référence :

"Kriegslieder schreiben und im Zimmer sitzen - das wäre meine Art gewesen! (...)

Bei mir aber, der ich keine kriegerische Natur bin und keinen kriegerischen Sinn habe, würden Kriegslieder eine Maske gewesen sein, die mir sehr schlecht zu Gesicht gestanden hätte. (...)

Wie hätte ich nun Lieder des Hasses schreiben können ohne Haß!"

On songe ici également à Hermann HESSE qui, selon P.M. LÜTZELER, serait le premier écrivain à faire référence à Goethe dans un essai consacré à l'Europe. (Voir P. M. LÜTZELER, *Die Schrifsteller und Europa, op. cit.*, p. 231-232).

[337] Lettre inédite de Stefan ZWEIG à Raoul AUERNHEIMER, 24 septembre 1917, *op. cit.*, p. 1 :

"...als ich in diesem Werke die gemeinen Gesetze des Theaters missachtete, Frau und Liebe ausschaltete..."

Lire également la lettre du 8 mai 1916, adressée par ZWEIG à BUBER (*in* : BUBER, *Briefwechsel..., op. cit.*, p. 430) :

*Jeremias* "ohne Liebesepisoden, ohne Theaterambitionen..."

[338] C'est le terme que Zweig emploie dans sa correspondance pour évoquer *Jeremias*.

une histoire fictive dans sa pièce ? Pourquoi ne pas avoir choisi, à l'instar de Franz Werfel[339], la prose, qui se prête plus naturellement à l'évocation autobiographique ?

L'un des éléments de réponse à ces questions est fort simple, et paradoxal tout autant. *Jeremias* n'est pas écrit pour le public, ni pour les représentations. Zweig lui-même n'a d'ailleurs pas manqué de souligner cette caractéristique :

> "Lorsque j'ai écrit cette œuvre, je ne me suis pas soucié du théâtre réel, sinon j'aurais introduit plus de possibilités réalistes."[340]

Zweig ne choisit pas l'autobiographie traditionnelle (à laquelle il s'intéresse déjà bien avant la publication de *Trois Poètes de leur vie*, en 1928), car son propos ne procède pas du désir d'écrire une vaste épopée de son moi, et ainsi de se prolonger dans le souvenir, voire de devenir éternel par le biais de l'écriture. Il s'agit pour Zweig, à notre sens, de clarifier ses sentiments -et non de les décrire- en donnant la parole à plusieurs personnages ou types de personnages, lesquels peuvent tous, à un moment ou à un autre du drame, se faire les porte-parole de ses interrogations. Il privilégie ainsi le dialogue entre plusieurs personnages, qui représentent symboliquement autant d'aspects -parfois conflictuels- de sa personnalité, plutôt que le monologue, dans lequel le moi est une

---

[339] Franz WERFEL a écrit en 1937 un roman sur Jérémie, dont le titre original était *Höret die Stimme*. C'est Alma Mahler-Werfel qui, après avoir modifié le cadre du récit, lui attribua le nom *Jeremias* (paru aux éditions Fischer).

[340] Lettre de ZWEIG à Julius BAB, 23 mars 1917, *Br 2*, p. 134 :

> "Wie ich das Werk schrieb, war das reale Theater nicht meine Sorge, sonst hätte ich es mehr realen Möglichkeiten entgegengeschrieben."

Voir la lettre inédite de ZWEIG à Franz SERVAES, *Stadt- und Landesbibliothek*, cote 137,484 :

> "Ich schreibe es ohne Hinblick auf das reale Theater ganz mir..."

unité indivisible. Zweig diffracte sur différentes figures des traits de caractère qui lui sont propres[341]. C'est ainsi que les juifs, par exemple, ne sont pas présentés de manière monolithique, mais forment un agrégat de personnalités différentes, les unes fanatiques, les autres pacifistes et hostiles à la guerre. Quant à Jérémie, recréé librement d'après la Bible, il est la quintessence du héros zweiguien, celui qui est grand dans la défaite et y voit une victoire morale. Pour résumer notre propos, nous citerons ici un mot de Zweig à Paul Zech, auquel il écrit en 1917 :

> "Dans *Jérémie*, il y a tout ce que j'avais en moi."[342]

Parmi les genres dramatiques, la tragédie s'imposa tout naturellement à Zweig, du fait même de son sujet (les malheurs d'un personnage luttant en vain, comme Zweig, contre "la perte d'un monde bien-aimé"[343]). Aristote précise, dans sa *Poétique*, que ce personnage,

> "sans être incomparablement vertueux et juste, se retrouve dans le malheur non à cause de ses vices ou de sa méchanceté, mais à cause de quelque erreur..."[344]

La tragédie doit, toujours selon Aristote, guérir les spectateurs, le Stagirite utilisant à cette fin une métaphore médicale, la fameuse *katharsis*, pour montrer que les spectateurs doivent être "purgés"[345] de passions mauvaises, voire purifiés. Or, si Zweig reprend à son compte l'idée aritotélicienne de *katharsis*, il l'applique cependant non pas aux

---

[341] Zweig parle bien de dialogue, et non de monologue, dans une lettre qu'il adresse à Arthur SCHNITZLER le 25 semptembre 1916, *Br 2*, p. 117 :

> "Es [*Jeremias*] war in den letzten acht Monaten die innerlichste Zwiesprache die ich führen konnte, besser als mit allen Menschen."

[342] Lettre de Stefan ZWEIG à Paul ZECH, *SZ/PZ*, p. 96 :

> "Der Jeremias war alles, was ich in mir hatte."

[343] Extrait de la lettre de ZWEIG à Raoul AUERNHEIMER, *op. cit.*, p. 1 :

> "das Verlieren einer geliebten Welt..."

[344] ARISTOTE, *Poétique*, XIII, 1453.

[345] Voir, à ce propos, Léon ROBIN, *Aristote*, Paris, 1944, p. 296.

spectateurs, mais à lui-même. Ce qui revient à dire que la tragédie a pour finalité de le guérir, notamment de fièvres nationalistes auxquelles il avait succombé, de le purger de ses passions, de le "purifier"[346], comme il l'écrit à Martin Buber. *Jeremias* l'a "sauvé" de lui-même, et c'est pour cette raison que Zweig refuse de considérer cette tragédie comme une "simple pièce de théâtre."[347] La valeur cathartique de l'œuvre, sa dimension morale lui importent plus que l'aspect littéraire, comme il l'écrit d'ailleurs à Romain Rolland :

> "C'est vraiment la première chose de moi que j'aime, parce qu'elle n'est plus littéraire, parce qu'elle a sa volonté morale, parce qu'elle m'a aidée. Si je relis la pièce maintenant, j'y trouve ces deux ans de ma vie, la transformation de tous mes accablements."[348]

Après avoir écrit cette pièce qui n'est destinée qu'à lui-même, Zweig sait que sa raison est "purifiée" et que sa conscience est "plus ferme [que] jamais"[349]. Il ne ressent plus aussi douloureusement les événements extérieurs, car il est affermi dans ses convictions, et "justifié à [ses] propres yeux"[350]. *Jeremias* est donc bien une œuvre dont la dimension cathartique et morale prime sur toute considération littéraire ; elle marque un tournant décisif dans l'évolution intérieure de Zweig, et surtout -c'est

---

[346] Lettre de ZWEIG à Martin BUBER, 24 janvier 1917, *Br 2*, p. 132 :

> "Meine Tragödie *Jeremias* wird erst langsam geendet sein müssen. Was ihr Schicksal sein mag, ist mir schon gleichgültig, ich weiß nur, daß die zweijährige Arbeit daran (...) mich gereinigt und gerettet hat."

[347] Lettre de ZWEIG à Julius BAB, *Br 2*, p. 135 :

> "Hoffentlich [ist *Jeremias*] ein Wertvolleres als ein bloßes Theaterstück geworden."

[348] Lettre de ZWEIG à Romain ROLLAND, écrite en français le 9 décembre 1917 (l'orthographe à été modifiée), *Br 2*, p. 181.

[349] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, 29 novembre 1917, *Br 2*, p. 176 (lettre écrite en Français).

[350] ZWEIG, *Jour.*, p. 176 ; *Tag.*, p. 179 :

> "...seitdem bin ich gerechtfertigt vor mir selbst."

ce qui nous intéresse ici- une véritable conversion[351] à l'Europe : désormais, il peut affirmer avec une plus grande conviction sa volonté de la reconstruire, de reconstituer les réseaux intellectuels mis à mal par les hostilités, bref de "servir" cette conception de l'Europe qu'il partage avec Romain Rolland :

> "Soyez sûr que, si un jour vous me jugerez (*sic*) utile pour une œuvre, pour un sacrifice, vous me trouverez toujours prêt. Je n'ai plus d'ambition littéraire de succès public, je n'ai jamais cherché l'argent - je n'aime plus qu'à me vouer à mes idées, qui sont -j'en suis fier- tout à fait d'accord avec les vôtres, sans toutefois en avoir la force et la grandeur. Vous me trouverez toujours prêt à servir et heureux de donner toutes mes forces pour la lutte nécessaire."[352]

Dans cette perspective, il nous paraît donc tout à fait déplacé de donner à *Jeremias* une interprétation unique, qu'elle soit juive, pacifiste[353] ou défaitiste. L'auteur lui-même ne manquait pas de s'insurger contre ces interprétations qui, aujourd'hui encore, sont largement répandues. Cette œuvre, "la plus personnelle"[354] de Zweig selon ses propres paroles, comporte en outre un aspect sur lequel nous souhaiterions insister un instant, car il nous semble extrêmement caractéristique de la position de l'écrivain, en particulier à ce moment de la guerre.

---

[351] Nous choisissons ici à dessein un terme appartenant au champ lexical de la foi, afin de faire écho à cette métaphore utilisée par Rolland et Zweig dans leur correspondance échangée à cette époque.

[352] Lettre de ZWEIG écrite à Romain ROLLAND le 29 novembre 1917 (lettre écrite en français. L'orthographe, cependant, a été modifiée). *Br 2*, p. 176.

[353] Romain Rolland porta l'accent sur le pacifisme de la pièce de Zweig dans le compte-rendu qu'il en fit dans la revue *Cœnobium*, en 1917.

[354] ZWEIG, *MH*, p. 300 ; *WvG*, p. 291 :

> "Indem ich versuchte, den andern zu helfen, habe ich damals mir selbst geholfen : zu meinem persönlichsten, privatesten Werk neben dem *Erasmus*."

### 3. *Jeremias*, ou la victoire spirituelle du vaincu.

> "Je ne joue pas de marches pour les élus seuls, je joue pour les victimes, les vaincus.
> Qui vous a dit que la victoire était bonne?"
> Walt Whitman, *Song of Myself.*

Zweig s'en souvient, dans ses mémoires :

> "Cependant, il ne s'agissait nullement pour moi d'écrire une pièce "pacifiste", de mettre en discours et en vers ce lieu commun que la paix vaut mieux que la guerre, mais de montrer que celui que l'on méprise comme un faible et un craintif dans le temps de l'enthousiasme se révèle, à l'heure de la défaite, comme le seul qui, non seulement la supporte, mais encore la domine."[355]

L'épreuve qui est imposée au peuple juif, dans la pièce, est un gage d'élection, car les vaincus révèlent leur grandeur morale dans la défaite matérielle. Ce qui peut apparaître comme de la résignation est, aux yeux de Zweig, l'acceptation[356] d'une épreuve nécessaire :

> "La souffrance est épreuve et l'épreuve ennoblit,
> L'abaissement ne fait que nous rapprocher de Dieu,
> Chaque chute est une ascension vers son royaume
> Car seuls les vaincus le connaissent."[357]

---

[355] ZWEIG, *MH*, p. 298-299 ; *WvG*, p. 290 :

> "Aber es ging mir keineswegs darum, ein "pazifistisches" Stück zu schreiben, die Binsenwahrheit in Wort und Verse zu setzen, daß Frieden besser sei als Krieg, sondern darzustellen, daß derjenige, der als der Schwache, der Ängstliche in der Zeit der Begeisterung verachtet wird, in der Stunde der Niederlage sich meist als der einzige erweist, der sie nicht nur erträgt, sondern sie bemeistert."

[356] Lire à ce propos la lettre (inédite) que ZWEIG adresse à ROLLAND le 23 décembre 1917, Bibliothèque Nationale de France, département des manuscrits, Fonds Romain Rolland :

> "Au fond de mon être, je déteste la révolte, la force, j'admire la soumission sous le sort. Mais *sous le sort*, pas sous le fardeau d'une troupe de brigands et de meurtriers."

[357] Citation et traduction chez R. Dumont, *Le théâtre...*, p. 95 :

La diaspora est, selon le mot de Serge Niémetz, "malédiction et élection à la fois", car "chaque juif devenu tabernacle porte en lui la Jérusalem spirituelle"[358]. Nous retrouvons ici, appliquée à la diaspora[359], les idées de grandeur et de tragédie, deux axes essentiels de la pensée de Zweig. C'est sur cette profession de foi que s'achève la pièce, lorsque les Chaldéens, médusés, regardent le peuple juif qui prend le chemin de l'exil avec un courage révélant sa magnanimité. Un premier soldat s'étonne de la force d'âme de ce peuple, qui pourtant a été vaincu par sa nation. Un autre soldat lui répond alors par ces mots, sur lesquels s'achève la pièce :

> "On ne peut vaincre l'invisible ! On peut tuer des hommes, mais pas le Dieu qui est en eux. On peut soumettre un peuple, mais jamais son esprit. "[360]

Sachant qu'il serait vain de considérer *Jeremias* seulement dans une perspective juive ou mystique, il nous paraît donc important de considérer les dernières paroles de la pièce de théâtre d'un point de vue général, celui de la défaite matérielle qui se transforme en victoire

---

> "Leiden ist Prüfung und Prüfung Erhebung
> Erniedrigung macht uns nur gottesnah
> Jeder Sturz führt höher in seine Reiche
> Denn nur die Besiegten wissen um ihn."

[358] Serge NIÉMETZ, *Stefan Zweig...*, *op. cit.*, p. 195.

[359] Cette idée, Zweig la développera également dans la correspondance qu'il échange, à cette même époque, avec Martin Buber. Il explique au philosophe qu'il aime la diaspora justement pour l'idéalisme qu'elle représente. C'est une des raisons avancées par Zweig pour ne pas adhérer au sionisme, car la réalisation matérielle de cet idéalisme implique sa "dégradation" ("Erniedrigung"). Voir Martin BUBER, *Briefwechsel...*, *op. cit.*, p. 463 sq.

[360] Stefan ZWEIG, *Jeremias, in* : *TJ*, p. 327 :

> "Man kann das Unsichtbare nicht besiegen! Man kann Menschen töten, aber nicht der Gott, der in ihnen lebt. Man kann ein Volk bezwingen, doch nie seinen Geist."

spirituelle. D'ailleurs, cet axiome éminemment zweiguien ne s'applique-t-il pas d'abord à l'écrivain qui, pour sortir de la tourmente de ses sentiments pour le moins ambigus vis à vis de la guerre[361] et de la défaite de l'idée d'Europe telle qu'il l'avait vécue jusqu'en 1914, transforme cette défaite en victoire spirituelle sur lui-même ? Ne répète-t-il pas à plusieurs reprises que *Jeremias* n'est pas tant une œuvre littéraire qu'une œuvre ayant une "volonté morale"[362] ? Ne sort-il pas grandi de cette épreuve, assuré dans sa foi européenne, et encouragé dans sa mission ? Après plusieurs mois de conflit intérieur et de déchirement, Zweig a retrouvé, grâce à *Jeremias*, son identité perdue :

"J'avais trouvé mon "oui" à moi-même."[363]

Zweig privilégie à présent l'éthique plutôt que l'esthétique, et ne se soucie plus guère de sa carrière littéraire proprement dite. Pour lui, désormais, l'artiste a une vocation morale et doit être un modèle pour les autres :

> "Mon but serait un jour de devenir non un grand critique, une célébrité littéraire, mais une autorité morale. (...) Je trouve que cela est la plus belle chose humaine qu'on puisse atteindre, parce qu'on l'atteint seulement par l'humanité innée et cultivée, par l'effort obscur et secret, par le dévouement et le sacrifice."[364]

Fortifié dans ses convictions européennes, Zweig aborde sereinement une nouvelle phase de son existence, qui a été rendue

---

[361] Dans une lettre écrite à Romain ROLLAND, Zweig revient sur l'écriture de *Jérémie*, qui lui permit d'exorciser ses passions. A présent, écrit-il en janvier 1918 :

"Jetzt bin ich ruhiger, die Dämonen sind alle ausgetrieben..."

[362] Lettre de ZWEIG à Romain ROLLAND, 9 décembre 1917, citée par NEDELJKOVIC, p. 230.

[363] ZWEIG, *MH*, p. 300 ; *WvG*, p. 292 : "...hatte ich das 'Ja' zu mir selbst gefunden."

[364] Lettre de ZWEIG, adressée à Romain ROLLAND (en français) le 21 janvier 1918, citée par NEDELJKOVIC, p. 231.

possible par *Jeremias*. C'est d'ailleurs grâce à cette pièce, qui n'était initialement pas destinée à la scène, et qui pourtant attira l'attention de maint directeur de théâtre, que Zweig aura la possibilité de quitter l'Autriche pour séjourner en Suisse entre 1917 et 1919, et d'y œuvrer pour la cause de l'Europe. En effet, le théâtre de Zurich souhaite représenter le drame biblique, et son auteur obtient -après quelques tractations- l'autorisation de se rendre en Suisse, où il devient ensuite le correspondant de la *Neue Freie Presse*.

### C) Une récriture du mythe de la Tour de Babel

A l'époque où, avec *Jeremias*, il reprend un mythe biblique et, le détournant de sa signification originale, lui confère un sens particulier, Zweig s'intéresse également au mythe de la Tour de Babel, qu'il réécrit - ou plus exactement, réinvente- dans un article d'une importance fondamentale dans le cadre qui est le nôtre, et qui parut en 1916.

Contrairement à la pièce *Jeremias*, qui constitue certes un progrès dans le cheminement intellectuel de Zweig vers l'Europe, mais qu'on ne saurait pour autant considérer comme une forme d'"écriture de l'Europe", l'article "La Tour de Babel" est un véritable plaidoyer pour la reconstruction spirituelle de l'Europe. Pour transmettre ce message par delà les frontières, et le rendre intelligible à tous, Zweig opte pour un mythe religieux, en quelque sorte un récit fondateur de la culture européenne, et qui d'ailleurs connaît depuis toujours une fortune constante auprès des écrivains[365]. Le récit originel ne constitue qu'une

[365] On songe ici à NIETZSCHE -dont Zweig connaissait bien l'œuvre-, qui utilise Babel dans un texte ayant une perspective européenne : *Par delà Bien et Mal*, §241.

première étape pour notre auteur, qui le transforme et le développe pour en dégager un sens qu'il souhaite révéler à l'humanité entière : son souci primordial n'est pas, comme nous allons le voir, de reproduire ou même d'adapter la narration de la *Genèse*, mais au contraire de détourner le mythe de son sens profond au profit d'un message européen.

Mais avant même d'évoquer l'article de Zweig, revenons quelques instants sur le texte fondateur et le sens qu'il dégage. Situé au chapitre 11 de la *Genèse*, juste après l'énumération de la descendance des trois fils de Noé, rescapés du Déluge[366] et répartis "d'après leurs pays et chacun selon sa langue, selons leurs clans et d'après leurs nations"[367], le récit biblique apporte en apparence une explication à la diversité des langues et des peuples issus d'une même souche. Le narrateur nous montre qu'il s'agit en fait du châtiment d'une faute collective, "la vanité des hommes qui ne

---

Cette fameuse Tour apparaît également dans des poèmes d'Émile VERHAEREN, où elle symbolise la grande cité qui efface toute différence de race, de religion et de nationalité; il est très vraisemblable que Zweig a lu le poème "Le Port" (dans *Les villes tentaculaires*), par exemple, où Verhaeren écrit :

"O Les Babels enfin réalisées !
Et cent peuples fondus dans la cité commune ;
Et les langues se dissolvant en une..."

Voir également l'interprétation du mythe de la Tour de Babel par Franz KAFKA, "Das Stadtwappen", *in* : *Der Geier*, Stuttgart, Edition Weitbrecht, Die Bibliothek von Babel, eine Sammlung phantastischer Literatur herausgegeben von Jorge Luis BORGES, 1983, p. 51-53. (Une autre nouvelle de Franz KAFKA, "Beim Bau der chinesischen Mauer", constitue une variante intéressante du mythe de la construction -inachevée- d'un édifice par l'homme). Le 10 avril 1922, Kafka renverse même la perspective traditionnelle lorsqu'il écrit dans ses *Aphorismes* : "Nous creusons la fosse de Babel".

Sur les divers avatars de ce mythe, nous renvoyons ici à l'anthologie *Babel ist überall. Ein Lesebuch*, éditée par Hanspeter KRELLMANN, München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1989.

Enfin, pour une analyse du mythe, nous indiquons l'ouvrage de Paul ZUMTHOR, *Babel ou l'inachèvement*, Paris, Éditions du Seuil, 1997.

366 ZWEIG reprendra le mythe de l'Arche de Noé dans une nouvelle, "Die Legende der dritten Taube", parue à Berlin en décembre 1916, dans *Der Bildermann*, 1. Jahrgang, Nr. 17, 1916. Repris dans Stefan ZWEIG, *Rahel rechtet mit Gott. Legenden*, Frankfurt am Main, Fischer, 1990.

367 *Livre de la Genèse*, 10, 5. (La traduction que nous citons est celle de la *Bible de Jérusalem*).

comptent que sur eux-mêmes pour s'affirmer à la surface de la terre et forcer la porte du ciel."[368] Que les descendants de Noé construisent une tour, comme c'était la coutume en Mésopotamie, en utilisant la brique et la glaise, et en la dressant le plus haut possible, n'avait rien de répréhensible. Mais les motifs qui animèrent les hommes dans cette entreprise trahissent leur vanité : "Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés dans la terre !"[369] Dieu interrompit alors leur entreprise démesurée en leur rappelant leurs limites, brouilla leur langage, "et c'est de là qu'il les dispersa sur toute la face de la terre."[370]

Le récit originel met ainsi l'accent sur ce qu'on appelait dans l'Antiquité classique l'*hybris* des hommes, coupables de desseins orgueilleux, et cherchant à les accomplir sans l'assistance de Dieu.

La perspective qu'adopte Zweig, on l'aura deviné, est toute différente, et ôte au mythe sa portée religieuse. D'une part, il n'est plus question de l'*hybris* des hommes, car ceux-ci, dans le texte de Zweig, font "peur" ("Angst") à Dieu, qui est présenté ici comme "cruel avec l'humanité"[371]. L'esprit qui anime les hommes n'est pas celui de Dieu, qui, après avoir créé l'univers, s'était reposé le septième jour, mais un esprit

> "dangereux et merveilleux, celui de l'ardeur infatigable qui ne s'arrête pas avant d'avoir accompli son œuvre"[372] ;

---

[368] *Dictionnaire de la Bible*, édité par André-Marie GÉRARD, article "Babel", Paris, Robert Laffont, 1989, p. 121.

[369] *Livre de la Genèse*, 11, 4.

[370] *Livre de la Genèse*, 11, 9.

[371] ZWEIG, "Der Turm zu Babel", d'abord publié en traduction française sous le titre "La tour de Babel" dans la revue *Le Carmel*, à Genève, en avril et en mai 1916. Nouvelle publication dans la *Vossische Zeitung*, Berlin, 8 mai 1916 ; repris dans *SW*, pp. 68-73. La traduction française que nous citons est extraite de ZWEIG, *Essais, III, op. cit.*, p. 1235 sq.
ZWEIG, "Der Turm...", *SW*, p. 69 : Gott wurde "grausam gegen die Menschheit."

[372] ZWEIG, "La Tour...", *Essais III*, p. 1236 ; "Der Turm...", *SW*, p. 69 :

c'est pourquoi Dieu comprit "qu'il ne serait plus fort qu'eux que s'ils n'étaient plus unis, et il sema la discorde entre eux."[373]

Le Dieu du récit zweiguien est en concurrence avec les hommes qui sont supérieurs à lui, et sont animés de nobles desseins, tandis que Dieu, lui, prend de "sinistres décisions" ("finsterer Entschluß"), et les éparpille à la surface de la terre.

Contrairement au texte fondateur qui s'arrête à la destruction de la Tour, Zweig poursuit son propos, à la manière d'un conte biblique, et brosse un tableau de l'histoire de l'humanité. Après la première destruction de la Tour de Babel, les hommes s'en furent donc , chacun dans sa "patrie" ("Heimat"), et la l'histoire de la Tour ne fut plus guère, pendant quelques siècles, qu'une légende. L'auteur évoque ensuite, sans jamais le nommer expressément, le temps des humanistes, qui substitue aux notions de patrie et de frontière le concept de supra-nationalité : les hommes et les idées s'échangent librement ; cette union entre les hommes n'est, semble-t-il, guère possible que par le biais des élites intellectuelles qui véhiculent à travers toute l'Europe les valeurs humanistes. Dès lors, Zweig ne cache pas qu'il n'est plus guère question pour lui de la Mésopotamie, mais bien de l'Europe, où ne tarde pas à se dresser à nouveau la Tour de Babel :

> "Larges et profonds étaient ses fondements : la sagesse de l'Orient les avait approfondis, la doctrine chrétienne lui donna son équilibre et l'humanité de l'Antiquité son carré d'airain."[374]

---

"sondern ein anderer, gefährlicher, wundervoller Geist der Unermüdlichkeit, der nicht abläßt von der Erfüllung."

[373] ZWEIG, "La Tour...", *Essais III*, p. 1236 ; "Der Turm...", *SW*, p.69 :

Er fand, "daß er nur stärker wäre als sie, wenn sie nicht mehr einträchtig wären, und tat Zwietracht zwischen sie."

[374] ZWEIG, "La Tour...", *Essais III*, p. 1237 ; "Der Turm...", *SW*, p.71 :

Zweig reprend ici à son compte une topique de l'Europe, à savoir que son substrat provient de l'héritage de l'Antiquité classique, auquel s'est joint celui de la culture judéo-chrétienne[375].

Ce qui, au départ, avait été un châtiment et, partant, l'origine de la discorde entre les hommes, devint, selon notre auteur, une source d'enrichissement mutuel. Zweig renverse complètement la perspective biblique lorsqu'il affirme que les hommes

> "remerciaient Dieu de la punition qu'il leur avait envoyée, ils le remerciaient de les avoir séparés de manière aussi radicale, parce qu'il leur avait ainsi donné la possibilité de jouir de multiples façons du monde et d'aimer plus consciemment leur propre unité avec ses différences."[376]

On notera ici, dans passage où l'unité des hommes est possible dans la pluralité, la dette qui lie Zweig à Herder, mais l'essentiel de son propos n'est pas de revenir à une conception à laquelle il adhère ; son but est d'ôter toute transcendance au châtiment divin. Notre auteur opère un renversement audacieux, dans la mesure où Dieu est démythifié, et l'homme divinisé[377] : celui-ci s'élève, non pas vers les sphères spirituelles, mais vers une plus grande humanité.

---

> "Breit und tief war das Fundament, die Weisheit des Morgenlandes hatte es vertieft, christliche Lehre gab ihm das Gleichgewicht und die Menschheit der Antike die ehernen Quadern."

[375] Cette idée largement répandue est tempérée cependant par Edgar MORIN, *Penser l'Europe*, Paris, Gallimard, p. 37 :

> "A l'origine de l'Europe, il n'y a pas de principe fondateur original. Le principe grec et le principe latin viennent de sa périphérie, et lui sont antérieurs ; le principe chrétien vient d'Asie, et ne s'épanouira en Europe qu'à la fin de son premier millénaire."

[376] ZWEIG, "La Tour...", *Essais III*, p. 1237 ; "Der Turm...", *SW*, p.71 :

> Sie "dankten Gott für das, was er als Strafe über sie verhängt, dankten ihm, daß er diese Vielfalt ihnen zugeteilt, weil er ihnen damit die Möglichkeit gegeben, vielfach die Welt zu genießen und an den Verschiedenheiten die eigene Einheit stärker bewußt zu lieben."

[377] ZWEIG, "Der Turm...", *SW*, p.72 :

> "schon selbst der Gott..."

Mais revenons-en à la réaction de Dieu dans le texte de Zweig : lorsque il constata avec "effroi" ("erschreckt") que l'humanité, au moyen de cet édifice, le menacait, il sema à nouveau la discorde entre les peuples, et "c'est ce terrible moment que nous vivons aujourd'hui"[378], écrit Zweig en 1916. L'allusion à l'époque est plus que transparente, et signifie de la part de l'auteur une chose simple : sa volonté de transposer dans un passé réinventé les problèmes de son époque. Il conjure de cette façon ses lecteurs de ne pas perdre espoir en une Europe unifiée, même si "l'heure d'une action commune n'est pas encore venue"[379].

Le texte sur la Tour est important à un autre égard encore : contrairement aux préjugés largement répandus sur Zweig, celui-ci ne fait pas preuve d'impatience dès lors qu'il s'agit de la construction européenne, bien au contraire. Il sait que les plaies ne sont pas près de se fermer, que plusieurs années doivent s'écouler avant d'envisager sérieusement une collaboration entre les peuples européens : cependant, à la fin de son article, il exhorte les hommes de poursuivre la construction de l'édifice

> "dans notre Europe, là où il a été entrepris, et non sur des territoires étrangers, en Amérique, en Asie."[380]

Afin de percevoir la réelle portée du texte de Zweig, il est important de noter tout d'abord qu'il s'adresse en fait moins au peuple, à la masse

---

"das Heilige der Menschheit..."

[378] ZWEIG, "La Tour...", *Essais III*, p. 1238 ; "Der Turm...", *SW*, p.72 :
"Das ist unser furchtbarer Augenblick von heute."

[379] ZWEIG, "La Tour...", *Essais III*, p. 1239 ; "Der Turm...", *SW*, p.73 :
"Noch ist die Stunde nicht reif zu gemeinsamer Tätigkeit..."

[380] ZWEIG, "La Tour...", *Essais III*, p. 1239 ; "Der Turm...", *SW*, p.73 :
"in unserem Europa, wo es begonnen ward, und nicht vielleicht in fremden Erdteilen, in Amerika, in Asien."

des lecteurs, qu'à l'élite de chacune des nations concernées : celle-ci d'ailleurs ne s'y est pas trompée, et nombreux furent les intellectuels qui manifestèrent leur approbation à la lecture de l'article, à commencer par Emile Verhaeren[381]. L'union de l'Europe, à laquelle notre auteur adjure ses lecteurs, ne peut se réaliser qu'à travers l'union des artistes et penseurs, les meilleurs représentants des nations, qui ont pour mission d'élever le peuple vers plus d'humanité : ces "sages", ces "érudits" et ces "poètes", à la rigueur ces "techniciens" et ces "prêtres", dont il est uniquement question dans notre article.

Dans ce texte, la dette contractée par Zweig auprès de Romain Rolland est manifeste, car on songe ici aux paroles de l'écrivain français dans son fameux article "Au-dessus de la mêlée", dans lequel il s'adresse aux intellectuels, les enjoignant de reconstruire l'Europe :

> "Élite européenne, nous avons deux cités : notre patrie terrestre, et l'autre, la cité de Dieu. De l'une, nous sommes les hôtes ; de l'autre, les bâtisseurs. (...) Le devoir est de construire, et plus large et plus haute, dominant l'injustice et la haine des nations, l'enceinte de la ville où doivent s'assembler les âmes fraternelles et libres du monde entier."[382]

Si Zweig n'a pas repris l'image augustinienne de la Cité de Dieu, et opté pour celle de la Tour de Babel, le principe d'en appeler aux élites pour reconstruire l'Europe, le ton du texte, voire certaines images

---

[381] En mai 1916, Émile Verhaeren fait part à Charles Baudouin, qui avait traduit l'article "La Tour de Babel" en français pour *Le Carmel*, de son admiration pour l'article de Zweig. Baudouin transmet en août 1916 cette nouvelle à l'écrivain autrichien, qui s'en réjouit beaucoup. Voir à ce propos la lettre que ZWEIG adresse à Paul ZECH fin août 1916, *Br 2*, p. 115 :

> "Mir war es, trotz allem und allem, was ihn uns entfremdet, ein Zeichen des Erwachens, ein Gruß der neugeborenen Besinnung und hat mir wohlgetan bis ins tiefste Herz."

[382] Romain ROLLAND, "Au-dessus de la mêlée", *in* : *Au-dessus de la mêlée*, Paris, Albin Michel, 1926, p. 61.

utilisées, indiquent de toute évidence l'influence de Rolland. Pourtant, si l'écrivain français considère que les intellectuels ont valeur d'exemple, il n'en oublie pas pour autant le peuple, les gens humbles auxquels il est attaché. - Or, de ce point de vue, Zweig se distingue fondamentalement de son "maître" européen, Romain Rolland. Ce dernier lui en fait d'ailleurs le reproche, quelque temps plus tard, lorsque Zweig lui fait parvenir la biographie qu'il lui a consacrée, "ce petit édifice d'admiration et de reconnaissance"[383]. Rolland fait part à son biographe de quelques erreurs de jugement :

> "3. La troisième observation est la plus importante. Dans votre analyse de *Jean-Christophe*, vous laissez de côté le peuple des "humbles" qui entoure les deux figures centrales. Or il tient une place extrêmement grande dans l'œuvre et ma pensée."[384]

Le reproche que Rolland adresse ici à Zweig nous paraît révélateur : notre auteur n'a pas su être sensible à la description des humbles dans *Jean-Christophe*, laquelle, pourtant, tient à cœur à Rolland. Dans l'article que nous venons d'étudier, il en est, en fait, de même, et l'amour voué censément par Zweig à l'humanité entière nous semble être bien abstrait : la Tour de Babel est amenée à être reconstruite par quelques représentants "privilégiés" des nations, les poètes, artistes, et autres intellectuels, non par les peuples eux-mêmes.

Pour terminer, il convient ici de revenir sur un autre trait caractérisque de la construction européenne, telle qu'elle est envisagée par Zweig. Dans l'esprit de notre auteur, la Tour de Babel ne peut s'édifier qu'en Europe, comme on l'a vu plus haut ; c'est dire que la reconstruction de l'Europe seule est et demeure le centre des préoccupations de Zweig.

---

[383] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, 26 septembre 1918, citée par NEDELJKOVIC, p. 275.
[384] Lettre de ROLLAND à ZWEIG, 10 juin 1920, citée par NEDELJKOVIC, p. 278.

Du reste du monde, il n'est jamais question (à l'exception bien sûr des années d'exil, bien plus tard, où les circonstances extérieures auront force de loi), et cela constitue une autre différence majeure avec Romain Rolland. Car pour l'écrivain français, en revanche, l'Europe ne constitue qu'une étape vers la fraternité universelle, et son intérêt pour l'Asie -à laquelle Zweig fait ici une allusion voilée- ira grandissant. De même, Zweig désapprouvera l'enthousiasme de Rolland, en 1916, lorsqu'il décrit la supériorité des Américains, et affirme que, s'il avait des enfants, il aimerait qu'ils deviennent citoyens américains, car, selon lui, "l'avenir de la civilisation blanche se trouve désormais là-bas."[385] Zweig réplique qu'il ne partage pas cet avis, rappelle à son correspondant que l'Amérique ne réussit pas aux artistes, et cite l'exemple de Gustav Mahler, qui n'a guère tiré qu'un profit matériel de son séjour.[386] En tout état de cause, même si l'admiration de Rolland pour les États-Unis est épisodique, et si sa fascination pour l'Asie et pour l'Inde ne se dément pas par la suite, il est bien clair que le simple concept d'Europe représente un cadre rapidement devenu trop étroit pour lui. D. Nedeljkovic nous rappelle que, dès 1905, Rolland écrit à une correspondante française :

> "Je suis un Européen, -même le mot Européen est trop étroit- je suis un Weltbürger, un citoyen du monde..."[387]

A l'instar de Hermann Hesse[388], Romain Rolland trouvera bientôt

---

[385] Lettres de ROLLAND à ZWEIG, du 18 février 1916 et du 27 février 1916.

[386] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, 22 juillet 1916, *Br 2*, p. 109 :

> "Gustav Mahler hat sich dort verbraucht und verzehrt, ohne etwas anderes heimzubringen als Geld."

[387] Lettre de ROLLAND, citée par NEDELJOVIC, p. 15.

[388] Lettre de Hermann HESSE à Romain ROLLAND, citée par R. CHEVAL, *op. cit.*, p. 644:

> "Nous sommes un certain nombre en Europe, à qui ne suffit plus la civilisation d'Europe. Des fils insatisfaits de l'esprit d'Occident, qui se

"comme antidote à l'égoïsme de "l'Europe fiévreuse" l'Inde, [qui] apporte le sens de l'unité de l'homme avec soi-même et avec la créature, étape nécessaire vers l'unité entre les peuples."[389]

Zweig, quant à lui, marque bien sa volonté de souligner le primat de l'Europe sur les autres continents, et le fait qu'il déplace, dans ce texte, la Tour de Babel en Europe, nous paraît révélateur de son euro-centrisme.

Pour l'heure, Zweig est témoin du suicide de l'Europe, et il sent chaque jour plus douloureusement l'étau de la propagande de guerre se reserrer sur lui. Alors qu'en 1915, il se disait heureux de collaborer au *Kriegsarchiv*, ses lettres témoignent, à partir de 1916, d'un mal-être grandissant[390] ; il souffre du fait de ne plus disposer de suffisamment de liberté, de mouvement, bien sûr, et de parole. C'est pourquoi l'intérêt que manifestent certains directeurs de théâtre à la lecture de *Jeremias* lui offre une occasion unique de quitter l'Autriche-Hongrie pour se rendre en Suisse. Zweig ne s'en cache d'ailleurs pas, il s'agit avant tout d'un

---

trouvent à l'étroit dans la vieille maison, et, qui, sans méconnaître la finesse, l'éclat, l'énergie héroïque d'une pensée qui conquit et domina le monde pendant plus de deux mille ans, ont dû faire malgré eux l'aveu de ses insuffisances et de son orgueil borné."

389 René CHEVAL, *op. cit.*, p. 650.

390 Les lettres qui témoignent de cette insatisfaction sont très nombreuses. Nous citerons ici un extrait d'une lettre de ZWEIG à Raoul AUERNHEIMER, du 3 janvier 1917, *Br 2*, p. 128 :

"An allen Ecken und Enden ist mein Leben mir jetzt zu kurz, ich kann nicht mehr atmen und existieren und dabei noch arbeiten in dieser militärischen Tretmühle, wo ich jetzt schon 2 1/2 Jahre meines Lebens vertrottle."

Il existe un autre témoignage fort intéressant de la "bureauphobie" de Zweig : il s'agit d'une lettre fictive envoyée à un médecin, publiée sous forme de *Feuilleton* dans la *Neue Freie Presse* le 6 mars 1919. Cet article est d'autant plus passionnant que notre auteur met en relation son rejet de tout appartenance à un organisme d'Etat (ici, en l'occurrence, l'armée) et sa conviction qu'être citoyen d'un Etat est un concept dépassé :

"Ich habe das Gefängnisgefühl vom Militär auf den ganzen Staat übertragen."

"prétexte"[391], car il lui tarde d'être libre et d'agir librement pour l'Europe[392], sans contrainte ni entrave. Lui qui était à l'abri à Vienne n'hésite pourtant pas à se comparer à un prisonnier, voire à un "forçat", et son passage de la frontière entre l'Autriche et la Suisse signifie le passage des ténèbres à la lumière, comme pour ces captifs qui, dans *Fidelio*, sortent leur cachot et chantent :

"Oh, quel bonheur de respirer
L'air libre du ciel!
Ici, ici seulement est la vie;
Le cachot est un noir tombeau." [393]

Le spectacle du suicide de l'Europe, auquel Zweig a le sentiment d'assister impuissant, et le manque de liberté[394] dont il souffre, lui font

---

[391] Lettre de ZWEIG, adressée en français le 14 novembre 1917 à Romain ROLLAND, Bibliothèque Nationale de France, Département des Manuscrits, Fonds Romain Rolland:

"Le prétexte officiel pour mon voyage était une conférence que je tiendrais [sur Gustav Mahler] et la représentation d'une de mes pièces."

[392] Lire le témoignage de la première femme de Zweig, Friderike, dans son ouvrage *Stefan Zweig, wie ich ihn erlebte, op. cit.*, p. 77 :

"Das Bedürfnis, sich der verlogenen geistigen Einstellung Wiens zu entziehen und an der Seite Romain Rollands für die Völkerverständigung und Bekämpfung des Hasses zu wirken, stand bei Stefans Reisewunsch gewiß an erster Stelle."

[393] Ludwig van BEETHOVEN, *Fidelio*, Erster Akt, Nr. 10 : Finale, Chor der Gefangenen:

"O welche Lust, in freier Luft
Den Atem leicht zu heben!
nur hier, nur hier ist Leben,
Der Kerker eine Gruft."

Zweig fait expressément allusion à ce chœur célèbre dans la première lettre adressée à Romain Rolland à son arrivée en Suisse :

"Figurez-vous un forçat qui revient à sa liberté, souvenez-vous du chœur des prisonniers de "Fidelio" - la mélodie tendre, heureuse et tout de même extatique était sur les lèvres quand je touchais une terre libre."

Lettre de ZWEIG, adressée en français le 14 novembre 1917 à Romain ROLLAND, Bibliothèque Nationale de France, Département des Manuscrits, Fonds Romain Rolland.

[394] Voir les propos que tient ZWEIG à Hans FEIGL pendant l'été 1916, *Br 2*, p. 113 :

"Denn dies "Ich" gehört immer weniger mir, es -denn wahrlich, ein "Es" ist es geworden, eine fremde staatsgehörige Sache- kann nicht über sich verfügen und seine Zeit."

apparaître, par contraste, la Suisse sous un jour très favorable. C'est un véritable pays de cocagne qu'il s'imagine gagner lorsqu'en novembre 1917, il peut enfin quitter Vienne. Zweig revient longuement sur les circonstances de son départ d'Autriche, car le chef de la "Section de la propagande culturelle" des Affaires Étrangères ne fit, à sa grande surprise, aucune difficulté pour laisser l'un de ses collaborateurs gagner un pays neutre afin d'y monter une pièce qui s'opposait à la guerre. Cet événement est longuement décrit dans *Le monde d'hier*, et Zweig raconte qu'il a alors pris réellement conscience du fait que l'Autriche souhaitait sortir de la guerre ; impression qui sera bientôt confirmée par une entrevue de notre auteur avec Heinrich Lammasch à Salzbourg, alors qu'il était sur le chemin de la Suisse.

# QUATRIÈME PARTIE

## *LA RECONSTRUCTION DE L'EUROPE*

Nous allons à présent nous intéresser à la dernière partie du parcours spirituel et intellectuel de Zweig qui le conduit, entre 1917 - date de son départ pour la Suisse- et 1919 -année de son retour dans une nouvelle Autriche-, à adopter une attitude européenne plus assurée, car l'auteur a affermi sa "foi"[395] en l'Europe et souhaite désormais participer activement à sa reconstruction. Avant de nous poser la question de savoir si la Suisse, où il va vivre à présent, constitue une matrice pour sa conception de l'Europe, et de montrer par quels moyens Zweig compte poursuivre sa contribution à la construction de cet édifice fragile qu'est l'Europe, nous allons nous attarder quelques instants sur une étape très importante de ce parcours spirituel : la rencontre évoquée ci-dessus avec Heinrich Lammasch.

---

[395] Nous avons, à de multiples reprises, évoqué l'emploi de termes appartenant au champ lexical du sacré pour qualifier, et l'Europe, et la mission de l'artiste. Nous souhaiterions cependant citer ici une expression qui se trouve dans l'article de Zweig que nous venons de voir, "La Tour de Babel", où l'auteur évoque ceux qui ont une foi aveugle en la reconstruction de la Tour par un tour polyptotique qui en dit long sur l'enthousiasme de Zweig : "Mensche, die gläubig glauben..."

## A) Une étape déterminante sur le chemin de l'Europe.

Lorsque Zweig se met en route pour la Suisse, afin d'y "sentir l'air de l'Europe"[396], il fait une halte à Salzbourg, où il a fait l'acquisition d'une maison sur le Kapuzinerberg dans laquelle, des années plus tard, tout le gotha intellectuel européen se rencontrera. Pour l'heure, il va faire connaissance, à Salzbourg, avec un éminent représentant du mouvement pacifiste autrichien (qui sera, peu de temps après, amené à jouer un rôle important dans la vie politique, puisqu'il deviendra président du Conseil autrichien) ; celui-ci en effet, après avoir lu et apprécié *Jeremias,* souhaite rencontrer son auteur. Dans son autobiographie, Zweig évoque longuement cette entrevue, qui lui a fait prendre conscience qu'en Autriche, certains œuvraient pour la paix. Lammasch avait publié le 17 juillet 1917 dans *la Neue Freie Presse* un article intitulé "La monarchie austro-hongroise et la paix", et dans lequel il saluait la politique du nouvel empereur, Charles. Il faut dire qu'après la mort de François-Joseph, le 22 novembre 1916, son successeur s'était fixé comme objectif de rétablir la paix en Autriche, comme il le déclara dans la proclamation qu'il fit "À [ses] peuples", avant son couronnement :

> "Je veux tout faire pour bannir, dans le plus bref délai, les horreurs et les sacrifices de la guerre, et rendre à mes peuples les bénédictions disparues de la paix aussitôt que le permettront l'honneur des armes, les conditions vitales de mes États et de leurs fidèles alliés et l'entêtement de nos ennemis."[397]

---

[396] Lettre de ZWEIG à Paul ZECH, non datée, *PZ/SZ,* p. 97 : "europäische Luft fühlen..."

[397] Proclamation de l'empereur Charles, citée par François FEJTÖ, *Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie, Requiem pour un empire défunt,* Paris, Le Seuil, 1993, p. 188-189.

Lammasch semble avoir fait part à Stefan Zweig de la nouvelle orientation de la politique autrichienne visant à la paix, voire à la paix séparée, si les inconditionnels de la "victoire totale" ne voulaient pas entendre raison. Lammasch fit sans doute allusion, sans toutefois la nommer expressément, à la fameuse tentative effectuée (en vain) par le frère de l'impératrice Zita, le prince Sixte de Bourbon-Parme[398].

La récit que nous fait Zweig de son entrevue avec Lammasch ne peut être pris pour argent comptant, dans la mesure où il affirme qu'il attendait cette nouvelle orientation depuis longtemps déjà, et "oublie" de ce fait son ancien nationalisme pro-allemand (qui, il est vrai, n'était plus d'actualité en 1917). C'est pourquoi, lorsqu'il apprit de la bouche de Lammasch que l'Autriche était, le cas échéant, prête à se dégager de son alliance, Zweig dit avoir réagi ainsi :

> "J'eus la respiration coupée. Nous avions souvent pensé tout cela en secret, mais personne n'avait eu le courage de l'exprimer aussi ouvertement : "Détachons-nous à temps des Allemands et de leur politique d'annexion", car cela aurait passé pour une "trahison" de nos frères d'armes."[399]

---

[398] Pour une présentation complète de "l'affaire Sixte", nous renvoyons à l'analyse qu'en fait François FEJTÖ dans son ouvrage précédemment cité, ainsi qu'à Bernard MICHEL, qui en relate la chronologie dans *La chute de l'Empire Austro-Hongrois, 1916-1918*, Paris, Robert Laffont, 1991, p. 65 sq. Voir également *Histoire de l'Empire des Habsbourg, 1273-1918*, par Jean BÉRENGER, Paris, Fayard, 1990, p. 725 sq.
Les négociations de paix de l'empereur Charles, menées par l'intermédiaire de son beau-frère Sixte de Bourbon-Parme, ne constituent qu'une tentative, mais il y en eut bien d'autres, comme par exemple celles qui se firent par le biais du Saint-Siège, de la reine des Belges ou de la diplomatie américaine.

[399] ZWEIG, *MH*, p. 307 ; *WvG*, p. 298-299 :

> "Mir stand der Atem in der Kehle still. All das hatten wir uns im Stillen oft gedacht, nur hatte niemand den Mut gehabt, am hellen Tag auszusprechen : "Sagen wir uns von den Deutschen und ihrer Annexionspolitik rechtzeitig los", denn das hätte als "Verrat" am Waffenbruder gegolten."

Il serait tout à fait déplacé de jeter la pierre à Zweig d'avoir arrangé quelque peu la vérité, lui qui avait célébré en son temps la fameuse "fraternité d'armes" entre les Allemands et Autrichiens. Nous pensons cependant pouvoir suggérer ici que cette rencontre, à laquelle nous n'avons pourtant trouvé nulle allusion dans la correspondance de l'auteur, a dû être pour lui une révélation, et lui donner l'impression qu'il était initié à un grand secret d'Etat ; en tout cas, c'est confiant en l'avenir qu'il franchit la frontière helvétique.

## B) La Suisse, une matrice de l'Europe?

### 1. *La visite à la "conscience morale de l'Europe"*[400] *Romain Rolland, à Villeneuve.*

Comme nous l'avons suggéré plus haut, le voyage en Suisse représente pour Zweig un pas vers la liberté recouvrée après deux ans et demi passés au service du *Kriegsarchiv*. Par delà l'aspect personnel du voyage, Zweig pense surtout pouvoir œuvrer depuis la Suisse à la reconstruction de l'Europe, dans une atmosphère plus favorable que celle des nationalismes exacerbés :

> "Je tâcherai d'user ces quatres semaines pour notre cause commune de l'humanité et de la réconciliation"[401],

écrit-il à Romain Rolland, au lendemain de leur rencontre à Villeneuve. En effet, en prélude à la reconstruction de la Tour européenne, Zweig rend visite à son maître d'énergie, à celui qui lui donne le courage de se remettre à l'ouvrage avec détermination.[402] Le

---

[400] ZWEIG, *MH*, p. 313 ; *WvG*, p. 304 : "das moralische Gewissen Europas."

[401] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, 29 novembre 1917, *Br 2*, p. 177.

[402] ZWEIG, *MH*, p. 311 :

> "Je voulais avant tout voir Romain Rolland, l'homme dont je savais qu'il pouvait me rendre plus ferme, plus lucide et plus actif."

premier geste de Zweig, une fois arrivé sur le sol helvétique, n'est pas de se rendre aux répétitions de sa pièce (ce qui constituait pourtant le motif officiel de son voyage), mais bien plutôt à Villeneuve, où réside son maître et ami Romain Rolland. Ce geste nous paraît révélateur de la gratitude que ressent Zweig à l'endroit de son guide spirituel qui, tel un "fanal"[403], l'a guidé à travers l'Europe enténébrée. Il se sent redevable d'une "dette morale"[404] dont il compte bien s'acquitter en œuvrant pour cette conception de l'Europe qui lui semble être commune aux esprits tels que Rolland et Hesse - car à ce dernier aussi Zweig rend visite dès son arrivée en pays neutre :

> "Curieux, comme nous tombons d'accord dans tous nos jugements (Dehmel, Rolland) : avec certains esprits d'élite, je n'ai plus jamais de différend. Apparemment, quand on atteint une certaine hauteur morale, tous perçoivent la même évidence." [405]

### 2. *La Suisse, une nouvelle Tour de Babel ?*

Outre Rolland et Hesse, Zweig croise en Suisse en certain nombre de personnes qui sont désireuses d'agir pour l'Europe, qui en fondant un journal, qui en organisant des conférences. Notre auteur rentre en contact avec une certaine élite européenne réfugiée en Suisse pendant la guerre, parmi laquelle on compte Franz Werfel, Annette Kolb, René

---

[403] Lettre de ZWEIG à R. ROLLAND, 18 décembre 249, Br 2, p. 249 :

> "Vous [écrit-il à Romain Rolland] avez la satisfaction sublime que vous êtes nécessaire pour des milliers comme espérance, un fanal dans la nuit immense de l'Europe."

[404] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, 29 novembre 1917, Bibliothèque Nationale de France, département des Manuscrits, Fonds Romain Rolland.

[405] ZWEIG, "Journal de Suisse. 13 novembre 1917 - février 1918". *in* : *Journaux, op. cit.*, p. 249 sq. Zweig note cette réflexion le 22 novembre 1917, *Jour.*, p. 259 ; *Tag.*, p. 267 :

> "Merkwürdig wie wir in allen Urteilen (Dehmel, Rolland) übereinstimmen : mit einer gewissen erlesenen Sorte Menschen habe ich jetzt nie mehr eine Art Meinungsstreit. Anscheinend ist von einer erreichten moralischen Höhe für alle das Gleiche offenbar."

Schickelé, Oskar Fried, Fritz von Unruh, Ferruccio Busoni, Pierre-Jean Jouve, Franz Masereel et bien d'autres encore. Il décrit dans son autobiographie son bonheur de reprendre ses relations avec tous ces intellectuels qui luttent contre la guerre:

> "Dans le premier enthousiasme de mon arrivée, je m'étais flatté de trouver parmi tous ces pacifistes et ces antimilitaristes de vrais camarades partageant mes opinions, des combattants loyaux et résolus, aspirant à une entente européenne".[406]

La première période du séjour de Zweig en Suisse, à une époque où il côtoie à nouveau des représentants de toutes les nations européennes, constitue un temps privilégié de son existence, qu'il aime à évoquer par cette formule lapidaire : "Nous étions alors l'Europe."[407]

Le concept d'Europe semble pourtant se réduire chez Zweig -du moins dans un premier temps- au simple fait que des étrangers puissent se rassembler en pays neutre, comme il apparaît dans la description d'une (joyeuse) société cosmopolite en 1917 :

> "Ensuite, comme nous voulions nous en aller, un charivari dans toutes les langues. La Tour de Babel croulant sur la Bahnhofstrasse de Zurich (...) un pêle-mêle de langues ! Et tous de descendre la rue illuminée, bras dessus, bras dessous, riant et chahutant dans *toutes* les langues. Instant inoubliable ! Voilà ce que le monde devrait voir."[408]

---

[406] ZWEIG, *MH*, p. 327 ; *WvG*, p. 319 :

> "Im ersten Enthusiasmus meiner Ankunft hatte ich vermeint, unter all diesen Pazifisten und Antimilitaristen wirkliche Gesinnungsgenossen zu finden, redlich entschlossene Kämpfer für eine europäische Verständigung."

[407] ZWEIG, cité par Serge NIÉMETZ, p. 202.

[408] ZWEIG, *Jour.*, p. 281 ; *WvG*, p. 292 :

> "Der Turm von Babel auf die Züricher Bahnhofstrasse gestürzt (...) ein Salat aller Sprachen! Und alle ineinander eingehängt die hellbeleuchtete Strasse hinunter, in *allen* Sprachen zugleich lachend und lärmend. Ein unvergeßlicher Moment ! Das sollte die Welt sehen."

Faisant fi de la tragédie qui se déroule à l'arrière-plan de son Europe, Zweig dépeint cette scène "idyllique" où les représentants des nations en guerre fraternisent allègrement ; à vrai dire, nous sommes pourtant ici à cent lieues de la Tour de Babel réinventée par Zweig, où tous se rassemblaient pour œuvrer ensemble.

Sans pour autant réduire l'idée d'Europe au simple principe de l'internationalité, Zweig ne se livre alors guère à des réflexions plus élaborées sur le modèle que pourrait constituer la Suisse pour l'Europe. Conformément à son habitude, il ne s'intéresse pas à l'étude des structures politiques du pays, du fédéralisme par exemple, qui pourraient pourtant constituer un modèle pour la reconstruction de l'Europe. Pour notre auteur, la Suisse forme une entité, tout en étant caractérisée par la diversité (des langues, des religions et des cultures) :

> "L'idée suisse de la cohabitation sans hostilité des nations dans un même espace, cette maxime très sage de hausser jusqu'à la fraternité les différences des langues et des populations, par l'estime réciproque et la démocratie honnêtement vécue - quel exemple pour toute notre Europe en proie à la pire confusion !"[409]

Lors de son séjour en Suisse, Zweig insiste à plusieurs reprises sur le fait que dans ce pays, les ressortissants de nations différentes, voire de pays en guerre, peuvent coexister pacifiquement, à tel point qu'à

---

[409] ZWEIG, *MH*, p. 310 ; *WvG*, p. 302 :

> "Nie aber hatte ich den Sinn seines Daseins so sehr empfunden : die schweizerische Idee des Beisammenseins der Nationen im selben Raume ohne Feindlichkeit, diese weiseste Maxime durch wechselseitige Achtung und eine ehrliche durchlebte Demokratie sprachliche und völkliche Unterschiede zur Brüderlichkeit zu erheben - welch ein Beispiel dies für unser ganzes verwirrtes Europa!"

présent, selon lui, "le cœur de l'Europe"[410] bat en Suisse. Ce pays représente en effet, nous dit-il, au plus haut degré l'idée "de communauté, qui unit fraternellement les nations et les langues"[411].

Les textes écrits entre 1917 et 1919 évoquent souvent ce pays préservé, qui est une "oasis de véritable internationalité" dans une Europe victime du déchaînement des nationalismes. C'est sur cette terre, écrit Zweig, que les hommes ont la possibilité d'évoluer librement, de se rencontrer, voire de "fraterniser"[412]. Les considérations de ce genre sont nombreuses dans tout ce qu'écrit Zweig dès lors, d'autant plus qu'à compter de 1918, il est le correspondant officiel de la *Neue Freie Presse* en Suisse[413], et, à ce titre, chargé de "livrer" chaque mois un "feuilleton" ayant trait au pays qui l'accueille. Par delà les considérations générales sur l'idée de "liberté" incarnée par ce pays, ces textes ne font aucune allusion à l'idée que la Suisse puisse constituer un véritable modèle pour l'Europe, alors qu'en même temps ils évoquent sans cesse la nécessaire reconstruction de celle-ci. Face à cette constatation qui, à première vue, semble bien paradoxale, nous allons nous interroger sur les raisons d'une telle attitude.

---

[410] Il s'agit du titre d'un article que ZWEIG consacre à la Croix Rouge de Genève qu'il vient de visiter, là où Romain Rolland travailla pendant deux ans au début de la guerre. Voir "Das Herz Europas. Ein Besuch im Genfer Roten Kreuz", *NFP*, 23 décembre 1917 ; repris dans *SW*, pp. 74-89.

[411] ZWEIG, "Die Schweiz als Hilfsland Europas", *Donauland*, Wien, 1. Jahrgang, Heft 7, September 1918. Repris dans *AR*, pp. 221-225.

[412] ZWEIG, "Die Schweiz im vierten Kriegssommer", *NFP*, 26 juillet 1918, p. 2.

[413] Preuve de l'influence de Benedikt à Vienne, Zweig est -grâce à son intervention- libéré de ses obligations militaires et autorisé à rester en Suisse... à condition bien sûr de travailler pour la *NFP*.

### 3. *La désillusion.*

Si, dans un premier temps, la Suisse semble incarner toutes les qualités dont il veut parer l'Europe, notre auteur ne tarde pas à apercevoir quelques lézardes dans l'édifice helvétique, qui ne peut progressivement plus, de ce fait, constituer à ses yeux un modèle solide et stable. Quant aux habitants de cette hypothétique Babel, ils ne correspondent tout simplement pas à l'idée que Zweig se fait du "bon Européen"... Ces réflexions empreintes de désillusion se trouvent essentiellement dans le journal intime de Zweig, voire dans sa correspondance avec des proches. Quant aux articles qu'il écrit pour la *Neue Freie Presse*, ils ne contiennent qu'à de rares occasions des critiques voilées. Sans doute Zweig ne veut-il pas discréditer à l'extérieur l'image d'un pays qui, malgré ses défauts, est venu en "aide à l'Europe"[414] et envers lequel, de ce fait, on doit manifester un certain respect. Il n'en reste pas moins que le mirage helvétique dévoile bientôt une réalité peu compatible avec l'idée que Zweig se fait de l'Europe.

Alors qu'à la veille de son départ, Zweig avait écrit à Paul Zech combien il lui tardait de "sentir l'air de l'Europe"[415], il reprend certes cette image <u>après</u> son arrivée en Suisse, en y apportant cependant une modification qui nous paraît significative de sa disposition d'esprit à l'endroit de ce pays, où

> "le vent de l'Europe [fait] l'effet d'un dangereux courant d'air."[416]

---

[414] Voir ZWEIG, "Die Schweiz als Hilfsland Europas", *op. cit.*

[415] Lettre de Stefan ZWEIG à Paul ZECH, *SZ/PZ*, p. 96 : "europäische Luft fühlen".

[416] ZWEIG, *Jour.*, p. 254 ; *Tag.*, p. 262 :

> "...der Wind Europas wie böse Zugluft erscheint".

De ces quelques mots, on peut tirer la conclusion suivante : les Suisses sont trop frileux, pense Zweig, pour s'ouvrir complètement à l'idée d'Europe, et envisager la perspective de vivre sans frontières ou cadre étatique bien délimité. Il confie à son journal sa déception, en novembre 1917 :

> "J'ai découvert avec terreur l'étroitesse d'esprit de ce pays, cette sphère de pygmées, (...) cette nation de pingres (...) Tristesse infinie, désarroi sur ce clocher de l'Europe vers lequel monte une mer de sang. Vraiment, ni le chocolat ni les bottes en cuir ne m'empêcheront de ressentir ce pays comme une épreuve."[417]

On l'aura compris, loin de constituer une véritable Tour de Babel telle que Zweig l'a rêvée, la Suisse est un pays où règne l'esprit de "clocher"[418], et où les habitants aiment à se "cantonner" -pourrait-on dire- dans leur rassurante sphère privée.

Un des articles écrits en 1918 sous-entend - plus discrètement que la remarque assassine du journal intime ! - que si la Suisse semble ouverte pour accueillir les étrangers, en réalité, elle se replie en fait sur elle-même. Le début de l'article commence de manière assez conventionnelle : l'auteur rappelle que l'hospitalité de la Suisse est légendaire, et établit une analogie entre la période présente et celle de la révolution de 1848, où ce pays accueillit nombre de réfugiés politiques qui y trouvèrent la liberté et la paix. Pourtant, semble déplorer Zweig,

---

[417] ZWEIG, Jour., p. 254 ; p. 262-263 :

> "Schrecklich hat sich mir das Kleinbürgerliche dieses Landes aufgetan, die Pygmäensphäre, (...) diese pfennigfuchsende Nationalität (...) Grenzlose ratlose Traurigkeit auf dieser Turmspitze Europas zu der Blutmeer schwillt. Wirklich, trotz Chocolade und Lederstiefeln kann man ein Land als Qual empfinden."

[418] Outre dans le texte que nous venons de citer, Zweig fait à nouvelle fois mention du "clocher" pour parler de la Suisse. Voir *Jour.*, p. 251 :

> "Ils [les Suisses] sont pour ainsi dire perchés sur la pointe d'un clocher, isolés, détachés, en quelque sorte perdus. "

aujourd'hui la Suisse réagit vivement à l'afflux des réfugiés, et elle proclame haut et fort son identité nationale en s'intéressant frileusement qu'à elle-même :

> "dans une certaine mesure, cet Etat supra-national est devenu l'un des plus nationaux."[419]

L'auteur ne se prive pas de rappeler aux lecteurs autrichiens que dans ce pays où la liberté constitue un principe essentiel, les étrangers doivent se soumettre à un "contrôle constant" ("ständige Kontrolle") de la part de l'administration d'État,

> "ce qui, pour le pays de la liberté, représente tout de même une limitation évidente."[420]

Pour préserver son indépendance, continue Zweig, l'État helvétique est obligé de "restreindre" ("einschränken") celle de l'individu. Le lecteur aura compris que ce qu'on prenait depuis l'Europe enténébrée pour la flamme de la liberté n'est, en réalité, qu'une étincelle,

> "la petite lumière vacillante de la liberté - la dernière presque qui brille en Occident."[421]

Malgré ces notations plutôt désabusées, Zweig termine néanmoins son article sur une lueur d'espoir, car

> "c'est à cette petite lumière que, peut-être, l'Europe allumera la paix."[422]

---

[419] ZWEIG, "Die Schweiz und die Fremden", *NFP*, 31 janvier 1918 :

> "in gewissem Sinne ist heute dieser übernationale Staat einer der nationalsten geworden."

[420] ZWEIG, *ibidem*, p. 2 :

> "aber für das Land der Freiheit stellt sie schon immerhin eine sichtliche Einschränkung dar."

[421] ZWEIG, *ibidem*, p. 3 :

> "das kleine flackernde Licht der Freiheit - das letzte fast, das im Abendlande leuchtet."

[422] ZWEIG, *ibidem*, p. 3 :

> "Denn an diesem kleinen Licht wird vielleicht Europa seinen Frieden entzünden."

Lui qui se sentait "prisonnier" en Autriche, et qui était avide de liberté, déchante brusquement. La réalité helvétique est bien différente de ses espérances, note-t-il encore dans son journal en 1917 :

> "Phénomène étrange, ce qu'on considère de loin comme la liberté, en Suisse, a un tout autre aspect quand on est sur place. (...) C'est aussi une prison, ce petit morceau de terre."[423]

Le recours au terme de "prison" en dit long sur la déception de Zweig, qui se dit rapidement "écœuré"[424] par la Suisse et par ceux qui y vivent.

Notre auteur ne va pas tarder à se méfier, en particulier, de ces rencontres hétéroclites empreintes de cosmopolitisme qui avaient fait ses délices au début du séjour, et lui avaient donné l'impression que, par le truchement de ses meilleurs représentants exilés en Suisse, l'esprit de l'Europe soufflait encore. Il évoque sa désillusion dans son autobiographie :

> "Mes yeux s'étaient peu à peu ouverts et faits plus vigilants. (...) Bientôt, je m'aperçus que parmi ceux qui jouaient aux réfugiés et se posaient en martyrs héroïques de leurs convictions s'étaient glissés quelques sombres personnages qui appartenaient aux services de renseignements allemands et étaient payés pour espionner et surveiller tout le monde. La paisible et sage Suisse (...) se révéla minée par le travail de taupe des agents secrets des deux camps."[425]

---

[423] ZWEIG, *Jour.*, p. 251 ; *Tag.*, p. 259-260 :

> "Seltsam : was die Menschen von Ferne in der Schweiz als Freiheit sehen, nimmt sich hier ganz anders aus. (...) Auch dies ist Gefängnis dies enge Stück Erde."

[424] ZWEIG, *Jour.*, p. 303 ; *Tag.*, p. 315 : "tief degoutiert".

[425] ZWEIG, *MH*, p. 327-328 ; *WvG*, p. 319 :

> "Denn allmählich hatte ich wachere und wachsamere Augen bekommen. (...) Bald wurde ich gewahr, daß unter denen, die sich als Flüchtlinge aufspielten und sich als Märtyrer heroischer Überzeugung gebärdeten, einige dunkle Gestalten eingeschmuggelt, die im Dienst des deutschen Nachrichtenbüros standen und bezahlt waren, jeden

Nombre d'artistes et d'intellectuels que Zweig fréquente et apprécie au début connaissent rapidement, à travers les impressions qu'il consigne par écrit, une relative disgrâce, qu'il s'agisse de Ludwig Rubiner, Guilbeaux ou Leonhard Frank. Quant aux Suisses, ils ne trouvent plus grâce à ses yeux, car, déplore-t-il,

> "la rétivité, la grossièreté, le manque de courtoisie et de tact de ces Suisses me sont insupportables (...) ces mentalités visqueuses me coupent le souffle."[426]

### 4. *Interlude en Engadine.*

> "J'ai une nostalgie infinie de l'Engadine et suis fermement résolu à y aller - quoi qu'il arrive."
> Stefan ZWEIG, *Journal*, 28 décembre 1917.

> "On ne peut pas la décrire [l'Engadine]. On ne peut pas la peindre non plus."
> Stefan ZWEIG, "Bei den Sorglosen".

En réaction à toutes ces désillusions, et inquiet quant à son avenir (car il n'est pas encore fixé sur son sort, et ne sait s'il doit revenir au *Kriegsarchiv*), Zweig prend, serait-on tenté de dire, la fuite en Engadine, le toît de l'Europe, où il espère retrouver un peu de sérénité et où il mène -de son propre aveu- une "existence végétative"[427]. Pour la première fois depuis le début de la guerre, il semble avoir retrouvé un peu de paix intérieure, d'autant qu'il découvre la Suisse sous son aspect le plus enchanteur : c'est avec une joie sans mélange qu'il se promène à

---

auszuhorchen und zu überwachen. Die ruhige, solide Schweiz erwies sich, wie jeder aus eigener Ehrfahrung bald feststellen konnte, unterhölt von der Maulwurfsarbeit geheimer Agenten aus beiden Lagern."

[426] ZWEIG, *Jour.*, p. 254 ; *Tag.*, p. 262 :

> "das Hartmäulige, Unverbindliche, Grobe, Taktlose dieser Schweizer ist mir unerträglich (...) aber diese dickflüssige Zähigkeit der Gesinnungen nimmt mir den Atem."

[427] ZWEIG, *Jour.*, p. 292 ; *Tag.*, p. 304 : "Vegetatives Leben."

Val Fex, "dans la clarté crissante d'un air de cristal"[428], et il contemple ce paysage "où la neige embaume comme une prairie blanche."[429] Pourtant, bien que cet endroit soit "divin" (göttlich"), Zweig est à nouveau confronté à une réalité décevante qu'il décrit dans son premier article en tant que correspondant de la *NFP* en Suisse : "Bei den Sorglosen".

Cet article revêt une importance particulière dans notre perspective, car il aborde un aspect (souvent méconnu) de la personnalité de Zweig, aspect qui joue, à cette époque, un rôle important dans sa vision de l'Europe : il s'agit de sa prise de conscience sociale, qui le conduit progressivement à adhérer à l'idée de révolution sociale (dans le sens de la rupture complète avec les structures sociales anciennes).

L'article auquel nous nous intéressons à présent, "Bei den Sorglosen"[430], manifeste une évolution, voire un tournant, dans la pensée de Zweig, laquelle s'accompagne d'ailleurs d'un changement de ton, voire de style. Rarement, Zweig aura été aussi critique à l'endroit d'une catégorie de personnes à laquelle, pourtant, de par son éducation et son mode de vie, il n'était pas complètement étranger : les cosmopolites[431],

---

[428] ZWEIG, *Jour.*, p. 292 ; Tag., p., 304 : "durch klirrend klare cristalle Luft." L'allitération en "k" rend merveilleusement la limpidité de cette lumière unique, que Nietzsche, avant lui, avait célébrée. Zweig fera mention de l'attachement qu'avait le philosophe pour Sils-Maria, là où il avait rêvé son *Zarathoustra*. Voir ZWEIG, "Nietzsche und der Freund", *Neue Freie Presse*, 21 décembre 1917 ; repris dans ZWEIG, *Menschen und Schicksale, op. cit.*, p. 114 sq.

[429] ZWEIG, *ibidem* : "wo der Schnee Duft einer weißen Wiese hat."

[430] ZWEIG, "Bei den Sorglosen", *NFP*, 26 février 1918 ; *SW*, p. 104-111.

[431] Car l'évocation du mode de vie de ces personnes ressemble fort aux descriptions que l'on trouve en particulier dans les textes d'avant-guerre (voir la deuxième partie de notre ouvrage) :

> "Sie fuhren über Länder und Meere wie selige Vögel dahin, sie nisteten, wo immer die Sonne glühte und Schönheit leuchtete, an der azurnen Küste Italiens und in den grauen Fjorden des Nordens, in den Tälern des Tirols und den Burgen der Provence. Unermeßlich war ihre Brüderschaft, verbreitet in alle vier Winde der Welt, hinschwebend über die Sprachen, forteilend über die grenzen..."

ZWEIG, "Bei den Sorglosen", p. 104.

qualifiés ici d'"insouciants", voire de "communauté en voie de disparition"[432]. Ceux-ci sont allés chercher refuge dans le plus bel endroit possible, à Saint-Moritz[433], où ils continuent à mener leur vie confortable, légère et uniquement faite de plaisirs égoïstes, en dépit de la guerre qui baigne l'Europe de sang. Zweig décrit leurs activités sportives, mondaines, en mettant tout particulièrement l'accent sur le caractère dispendieux de leur mode de vie, sur leur incurie totale. Pour ce faire, il use de moyens rhétoriques aussi simples qu'efficaces : il fait alterner, par exemple, des saynettes où ces gens évoluent gaiement dans l'opulence avec, dans la phrase suivante, des "flashes" violents rappelant avec sobriété et dignité les horreurs de la guerre[434]. Une autre fois, l'auteur insère dans la description d'un groupe de ces personnes (parties ici faire du ski à Chantarella) un terme qui, immanquablement, rappelle l'existence d'une autre réalité, celle de la guerre : les blousons de ski sont d'un rouge éclatant comme le sang[435], pour ce citer que cet exemple. Par ailleurs, Zweig ne cache pas son mépris pour ces grands enfants, qui ont oublié de grandir et s'amusent dans des bals masqués, alors que "l'Europe court à sa perte."[436]

Cette critique très vive est d'autant plus remarquable qu'elle est par ailleurs fort rare sous la plume d'un Zweig doté d'un caractère conciliant à l'extrême. Cependant, en ces années de guerre, il prend chaque jour

---

[432] ZWEIG, *ibidem*, p. 104 : "dieser aussterbenden Gemeinschaft."

[433] ZWEIG, *ibidem*, p. 105 :
"in den schönsten Winterwinkel der Welt, ins Engadin, nach St. Moritz..."

[434] ZWEIG, *ibidem*, p. 110 :
"Zehntausend Menschen sterben jeden Tag. Das Diner ist zu Ende, der Maskenball beginnt. Witwen sitzen frierend in allen Gemächern der Welt. Mit nackten Schultern tritt eine Marquise vor..."

[435] ZWEIG, *ibidem*, p. 107 :
"Wie Blutflecken leuchten die roten Jacken."

[436] ZWEIG, *ibidem*, p. 110 : "Europa stürzt in Trümmer."

plus vivement conscience que l'Europe ne peut se reconstruire que sur des bases sociales nouvelles, qui excluent évidemment l'existence de ces oisifs. Il se peut, cependant, que le ton acerbe de ce texte soit aussi une manière de prendre définitivement ses distances par rapport à cette société qu'il a lui-même fréquentée à de multiples reprises lors de ses voyages antérieurs, et l'on trouve, si l'on y regarde de près, des expressions qui révèlent une grande familiarité de notre auteur avec le mode de vie de ces personnages : Zweig utilise le vocabulaire approprié (nombre de termes sont français) ; il connaît les usages de ce milieu, ses habitudes ("Ah, ils sont tous là, ceux que l'on connaît de Vichy, d'Ostende et Karlsbad..."[437] écrit-il, en utilisant un "on" qui en dit long). La critique est d'autant plus virulente qu'il souhaite sans doute se dédouaner d'être lui aussi un privilégié, en passant des vacances en Engadine alors que l'Europe est à feu et à sang ; il a "honte"[438] également d'avoir fréquenté ces gens-là autrefois, et de les croiser à nouveau aujourd'hui, où il est simple spectateur de leur vie "écœurante"[439].

Une citation de Dante ("Non vi si pensa, quanto sangue costa"), placée en exergue de cet article, montre le décalage entre deux réalités devenues incompatibles : l'insouciance d'une société ancienne, capitaliste et bourgeoise, et la nouvelle réalité sociale marquée par la guerre. Mais avant d'évoquer l'influence grandissante de Romain Rolland sur Zweig dans ce domaine particulier, nous revenons ici sur la

---

[437] ZWEIG, ibidem, p. 108 :

"Ach, alle sind sie da, die man kennt von Vichy und Ostende und Karlsbad..." (Zweig avait autrefois fréquenté certaines de ces villes d'eaux...)

[438] ZWEIG, *ibidem*, p. 109 :

"Man kann nicht anders, als sich dieser Menschenschämen."

Il écrit dans son journal le 12 janvier 1918 (*Tag.*, p. 303) :

"Diese Sorglosigkeit des Lebens. Man schämt sich dazuzugehören."

[439] ZWEIG, *Tag.*, p. 303 : "widerlich".

fin de ce texte, intéressante elle aussi, dans la mesure où Zweig a de nouveau recours à une citation de Dante, et surtout à une référence biblique, pour prendre définitivement ses distances vis-à-vis de ceux qu'il évoque : il met en garde ces "insouciants" et il fulmine à leur encontre, tel le prophète Daniel au chapitre 5 (une fois encore, le poète est un prophète), le fameux *Mene Tecel Phares* :

> "Et l'on se prend à espérer que, comme jadis, les lumières s'éteignent brusquement et que les paroles de feu de Balthasar s'inscrivent sur le mur rigide." [440]

### C) La destruction de l'ancien ordre social européen.

> "Puisque l'Europe entière est bouleversée, qu'on en profite pour faure de l'ordre dans cette maison malpropre."
> Lettre de ZWEIG à VAN EEDEN.[441]

Sans vouloir aller jusqu'à déceler derrière ce texte une théorie marxiste de la guerre[442] (qui voit dans le capitalisme international une des causes des conflits), théorie alors répandue par Lénine -qui avait, en avril 1917, invité Romain Rolland à l'accompagner en Russie dans son wagon plombé, afin de préparer la révolution russe-, l'influence de Romain Rolland sur Zweig en matière de prise de conscience sociale

---

[440] ZWEIG, *ibidem*, p. 111 :

> "Und man sehnt sich, es geschähe wie einst, daß plötzlich die Lichter auslöschen und die Feuerschrift Belsazars Worte hinschriebe an die starre Wand."

A vrai dire, ces paroles bibliques pourraient également s'appliquer à ceux qui, issus de l'ancien ordre social, ont mesuré (*mene*), pesé (*tecel*) et divisé (*phares*) l'Europe : la malédiction pèse ainsi sur eux. On se rappelle que le récit biblique se termine ainsi :

> "Cette nuit-là, le roi chaldéen Balthazar fut assassiné."

[441] ZWEIG cité par S. NIÉMETZ, p. 206.

[442] Lire à ce propos Jacques DROZ, *Les causes de la première Guerre Mondiale*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 42 sq.

nous paraît cependant dominante, et on peut estimer que c'est elle qui donne à sa vision de l'Europe une nouvelle tournure.

Dans son étude consacrée à *Romain Rolland et l'Allemagne*, René Cheval rappelle que l'écrivain français connaît alors "une nouvelle période de [sa] pensée"[443] : Rolland est de plus en plus persuadé que,

> "sous son masque d'épopée, la guerre cache des traits sordides. Tandis que les combattants, enflammés par les poètes officiels, versent généreusement leur sang, l'affairisme et la spéculation s'en donnent à cœur joie dans les coulisses."[444]

Aux yeux de l'écrivain français, ce ne sont pas les Allemands (comme il tendait à le croire au début du conflit mondial), mais l'ordre social qui est en cause : pour subsister, pense-t-il à présent, l'Europe doit renouveler, voire bouleverser les structures existances. Dans son article écrit en 1916, "Aux peuples assassinés", Rolland invite à une rupture complète avec les structures sociales existantes, et rappelle que, si le conflit laisse l'Europe exsangue, il est des privilégiés qui tirent largement profit de la guerre : "la civilisation d'Europe sent le cadavre (...) Elle a appelé ses fossoyeurs"[445], constate-t-il, consterné.

Zweig connaissait non seulement l'article de Romain Rolland dont il est question ici, et il en approuvait les idées ; le plus important encore est dans notre perspective que, dès son arrivée en Suisse, il se soit proposé de le traduire et surtout de le diffuser largement :

---

[443] René CHEVAL, *op. cit.*, p. 584.

[444] René CHEVAL, *ibidem*, p. 584.

[445] Romain ROLLAND, cité par René CHEVAL, *op. cit.*, p. 606. Rolland incite ses lecteurs à se révolter contre l'ancien ordre, condition nécessaire pour sauver l'Europe :

> "Si cette guerre n'a pas pour premier fruit un renouvellement social de toutes les nations - adieu, Europe, reine de la pensée, guide de l'humanité ! Tu as perdu ton chemin, tu piétines dans un cimetière. Ta place est là. Couche-toi ! Et que d'autres consuisent le monde !" (Rolland cité par NIÉMETZ, p. 206).

"J'ai traduit ici "Aux Peuples assassinés" et nous en ferons une petite brochure à 10 ou 15 centimes sans gains d'aucune part, mais qui se répandra. Oh, c'est nécessaire d'évoquer les consciences !"[446]

Lorsque, peu de temps après, Zweig signale à son ami français la parution de cet opuscule, il dit combien il lui importe que cet écrit ait "une forte répercussion morale."[447]

Cependant, alors que Rolland propose une solution "asiatique"[448] aux problèmes européens, Zweig estime pour sa part qu'il faut s'orienter vers le bouleversement social de l'Europe, vers la transformation des structures anciennes :

"Je sens (...) que ma vie ne se passera pas sans une conflagration avec l'ordre moral bourgeois",

écrit-il en mars 1918 à Romain Rolland.[449] Son séjour en Suisse, ses contacts avec Romain Rolland, Guilbeaux, lui font prendre conscience que, pour reconstruire l'Europe, il faut l'édifier sur de nouvelles fondations sociales, démocratiques, humanistes (dans le sens où l'homme doit être au centre de ses préoccupations). C'est pourquoi Zweig va mettre ses espoirs dans les mouvements révolutionnaires allemands, et ira jusqu'en appeler à la révolution sociale, afin que l'individu recouvre sa liberté et s'affranchisse du carcan de l'État :

"Sans le vouloir et même contre ma volonté je me sens approcher vers ceux qui -comme Guilbeaux- prêchent le

---

[446] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, 9 décembre 1917, *Br 2*, p. 181.

[447] Lettre de ZWEIG à Romain ROLLAND, 21 janvier 1918, *Br 2*, p. 195.

[448] De ce point de vue, Rolland est plus proche de Hermann Hesse que de Zweig.

[449] ZWEIG, lettre à Romain ROLLAND, 12 mars 1918, Bibliothèque Nationale de France, Département des Manuscrits, Fonds Romain Rolland. On retrouve cette idée assez tôt, car une lettre adressée à Paul ZECH en 1915 annonce déjà ceci :

"Ich rechne mit einer absoluten Verwandlung aller socialen und nationalen Verhältnisse." (*Br 2*, p. 66).

déluge social. Car, est-ce qu'on voudrait vivre si ce crime s'éternise et ses auteurs sortiraient saufs et non punis ?"[450]

Ainsi, par delà l'aspect économique de la révolution sociale (notons au passage que cet aspect ne le passionne guère), Zweig s'intéresse tout particulièrement au fait qu'elle représente un immense espoir de liberté pour tous les hommes qui n'en disposaient pas dans les anciens États au cadre trop rigide :

> "Je fais maintenant un petit carnet de vers : un chant de révolte contre les États, qui étranglent la liberté personnelle. (...) Oh! Si l'union mondiale des prolétaires se ferait (*sic*) au-dessus des États, une union sacrée des ouvriers, mais pas une dictature nationale."[451]

Lui-même refuse de penser à l'Europe en termes de conglomérat d'États : il s'agit bien plus d'une concorde, d'une République fondée sur la fraternité des hommes, par delà les frontières, car "être libre signifie ne pas avoir de frontières autour de soi"[452] . Dans cette perspective nouvelle de renoncement à l'idée de patrie, l'Autriche ne représente plus rien pour lui, comme il l'explique à Rolland :

> "Il me répudie [=répugne] de dire "nous" et de penser à l'Autriche. Quand je dis "nous", c'est l'humanité que je désigne avec mon cœur."[453]

Pour notre auteur, l'homme doit primer sur la politique et l'idéologie. C'est pourquoi, lorsqu'il se posera la question de savoir, vers

---

[450] ZWEIG, lettre à Romain ROLLAND, 7 avril 1918, Bibliothèque Nationale de France, Département des Manuscrits, Fonds Romain Rolland.

[451] Lettre de ZWEIG, citée par NEDELJKOVIC, p. 65-66.

[452] ZWEIG, "Die Erziehung zum republikanischen Bewußtsein", *Die Republik*, Berlin, 5 décembre 1918 ; repris dans *SW*, p. 140 :

> "Frei sein, heißt, keine Grenzen um sich haben."

[453] Lettre ZWEIG à ROLLAND, 21 janvier 1918, *Br 2*, p. 196.

la fin de la guerre, quelle nationalité adopter, Zweig aura ces mots définitifs :

> "Je ne sais pas à quelle nationalité j'appartiendrai (légalement, car je nie la nationalité comme substance d'être). (...) Je pourrai aussi choisir peut-être la nationalité Juive - ce qui me séduit beaucoup, néanmoins que je ne suis pas sioniste. Mais cela a un sens d'internationalité, de patrie dans l'esprit. Oh, une île quelque part, pour fonder la libre république des "Weltbürger"!!"[454]

Tant que la Révolution sociale est une théorie, tant qu'elle n'est pas encore réalisée, Zweig l'appelle de ses vœux avec espoir :

> "Je sens une ivresse dans l'air, ivresse sainte de la joie et en même temps ivresse des foules, qui se sont saoulées de l'odeur du sang. Il y a du rouge à l'horizon : est-ce la nouvelle aurore, est-ce la lueur d'un bûcher énorme qui brûlera toute notre culture ? Je ne sais pas."[455]

A cette question, Zweig apportera alternativement des réponses optimistes d'abord (la révolution sociale permettra la reconstruction de l'Europe), pessimistes ensuite. En effet, aussi longtemps que la révolution sociale est à l'état de projet, ne constitue qu'une idée, elle est porteuse pour lui d'espoir. En revanche, dès qu'elle devient réalité, en Allemagne par exemple, elle ne lui inspire plus que dégoût, crainte et déception :

---

[454] Lettre de ZWEIG à Romain ROLLAND, 10 décembre 1918, *Br 2*, p. 246. On observera au passage le paradoxe qu'il y a à installer des "Weltbürger" dans une "île", espace isolé et confiné s'il en est. Par ailleurs, cette République des "Weltbürger" n'est pas sans évoquer, sous la plume d'un lettré comme Zweig, la notion classique de "République des Lettres", sur laquelle on peut consulter la récente et riche mise au point publiée par H. BOTS et Françoise WAQUET, sous le titre *Commercium litterarium. Les communications dans la République des Lettres (1600-1750)*, Amsterdam et Maarsen, 1994.

[455] Lettre de ZWEIG à Romain ROLLAND, 18 novembre 1918, citée par NEDELJKOVIC, p. 63.

"Plutôt vivre sous le joug du cléricalisme espagnol que sous le socialisme prussien de Liebknecht (qui était grand tant qu'il était le martyr, qui est ridicule dès qu'il fait le dictateur et se promène avec des mitrailleuses Unter den Linden)."[456]

Dans une autre lettre encore, on constate qu'aux yeux de Zweig, l'idéal de la révolution ne résiste pas à sa réalisation matérielle, que ceux qui avaient pour mission de faire la révolution se révèlent pour lui aussi décevants que les autres politiciens :

"En Allemagne, des nouvelles terrifiantes. Partout l'ambition (Eisner, Liebknecht sont malheureusement des vaniteux !), et ce qui est terrible : l'idée républicaine et révolutionnaire est tellement corrompue par l'argent. On gagne beaucoup dans le voisinage du pouvoir. C'est pour cela qu'ils se disputent entre eux et non pour des idées.(...)

Je suis heureux d'être *loin de cette caricature de ce que nous avons rêvé*... (...)

*La révolution que j'attendais avec toute la ferveur de mon être est compromise : l'ambition l'a violentée.* Et le seul idéal qui reste, c'est la solitude personnelle, la fraternité invisible au-dessus des États et loin des réalités."[457]

Cette lettre est tout à fait essentielle dans la perspective qui est la nôtre, car elle nous permet de bien prendre conscience de la position de Zweig quant à la réalisation de ses espoirs européens.

Pour commencer, il est clair que très vite pour lui, la révolution ne semble <u>plus</u> être la solution idéale pour reconstruire l'Europe moribonde[458], car sa réalisation matérielle ne lui semble guère valoir

---

[456] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, citée par NEDELJKOVIC, p. 66.

[457] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, 30 décembre 1918, Bibliothèque Nationale de France, Département des Manuscrits, Fonds Romain Rolland.

[458] ZWEIG écrit à Romain ROLLAND en 1920 (NEDELJKOVIC, p. 68) :

"Je ne crains pas la révolution mondiale, mais je crois que le corps de l'Europe est encore trop faible pour supporter maintenant une telle secousse."

mieux que les structures sociales anciennes qu'il voulait voir disparaître. Les mots-clés de sa pensée exprimée ici nous semblent donc être "rêve" et "idéal", qui gardent tout leur potentiel tant qu'il ne sont pas confrontés à l'épreuve de la tentation de les réaliser. Et nous retrouvons ici, appliquée à la révolution, une attitude qui nous paraît caractéristique de Zweig, qui semble persuadé qu'une idée se dégrade fatalement à l'épreuve de sa matérialisation, comme nous le redirons.

Enfin, on notera que les solutions qu'il propose pour surmonter cette nouvelle déception sont extrêmement intéressantes, car on y voit réapparaître l'idée ("loin de la réalité", précise-t-il) de la fraternité européenne qui transcende les États et les frontières. Dans cette perspective, la nouvelle république allemande est un 'moindre mal', car elle marque certes une rupture avec le passé, mais n'en constitue pas moins une première étape dans la réalisation de l'Europe ; en effet,

> "pour la conscience républicaine, la république allemande n'est qu'un début : il n'est d'ultime patrie que l'européenne, la communauté de tous les hommes qui se développe à partir des nations."[459]

Ce principe du primat de l'homme sur les idéologies, Zweig l'a largement développé dans un article intitulé "Bekenntnis zum Defaitismus"[460], texte qui fit couler beaucoup d'encre en son temps, à tel point que l'auteur fut contraint de répondre à ses détracteurs par un

---

[459] ZWEIG, "Die Erziehung zum republikanischen Bewußtsein", *Die Republik*, Berlin, 5 décembre 1918 ; repris dans *SW*, p. 140 :

> "Denn für das republikanische Bewußtsein ist auch die deutsche Republik nur ein Anfang : ihm gibt es kein letztes Vaterland als die europäische, die allmenschliche Gemeinschaft, die sich aus der Freiheit der Nationen selbst frei entwickelt..."

[460] ZWEIG, "Bekenntnis zum Defaitismus", *Friedens-Warte, Blätter für zwischenstaatliche Organisation*, Berlin, Leipzig, Juli/August 1918 ; repris dans *SW*, p.122-125.

autre article, "Die Entwertung der Ideen"[461]. Une fois encore, Zweig propose de renoncer aux structures rigides de l'État qui prive les hommes de leur liberté[462], et met les lecteurs en garde envers ce qui, tel le "démon de Babel"[463], les plonge dans le désarroi : la politique[464] qui sacrifie sans vergogne les hommes sur l'autel de l'idéologie. Zweig, pour sa part, défend le point de vue de l'humanité envisagée sur le plan universel ; ceci le conduit à proclamer son "défaitisme, qui considère la vie humaine comme la plus haute des valeurs"[465]. L'écrivain s'explique :

> "Nous ne voulons ni d'une victoire, ni d'une défaite, nous sommes ennemis de la victoire et amis du renoncement."[466]

Zweig se fait donc à présent l'apôtre de la paix à tout prix, et voit dans le "défaitisme" une solution pour que "l'Europe soit délivrée de son tourment."[467] Rolland réagit vivement à cette prise de position, et il manifesta son désaccord à son correspondant autrichien dans une lettre particulièrement intéressante :

> "Je ne puis vous suivre dans votre revendication de "défaitisme". (...) Mieux vaudrait encore être actif que passif dans le mal ! Je ne suis pas un "non-résistant", bouddhiste ou tolstoïen. Je ne me résigne nullement à être vaincu. Et je ne le

---

461 ZWEIG, "Die Entwertung der Ideen. (Eine Antwort an Alfred H. Frieds Aufsatz "Der Vernunftmeridian")", *Neue Zürcher Zeitung*, 4. August 1918 ; repris dans *SW*, 126-131.

462 ZWEIG, "Bekenntnis zum Defaitismus", *SW*, p. 125 :
"Wir lieben den Menschen, Gottes ewigen Sohn, mehr als die irdischen Gebilde der Staaten..."

463 ZWEIG, "Bekenntnis zum Defaitismus", *SW*, p. 122 : "Der Dämon von Babel".

464 ZWEIG, "Bekenntnis zum Defaitismus", *SW*, p. 125 :
"uns ist Politik nicht das Erste, sondern das Letzte..."

465 ZWEIG, "Entwertung der Ideen" p. 129 :
"Defaitismus, der das Menschenleben als höchsten Wert einsetzt..."

466 ZWEIG, "Bekenntnis zum Defaitismus", p. 125 :
"Wir wollen keines Sieges und keiner Niederlage, wir sind Siegfeinde und Freunde des Verzichts."

467 ZWEIG, "Bekenntnis zum Defaitismus", p. 125 :
"und Europa von seiner Qual erlöst..."

conseillerai jamais aux autres. Je prétends contribuer à bâtir pour tous les hommes libres la haute tour de l'esprit, les jardins suspendus de Babylone, d'où l'on domine la mêlée..."[468]

Ce texte permet de prendre conscience de la distance qui sépare, à ce moment, les deux hommes : s'ils ont en commun un idéal qui semble identique à première vue (on note ici l'image de l'édifice à bâtir, proche de la Tour que Zweig appelle de ses vœux), leurs attitudes respectives sont différentes. Zweig récuse toute forme d'activité politique, tandis que Rolland se rapproche de plus en plus de la révolution russe, dont il deviendra un "compagnon de route". D'autre part, Zweig continue de manifester son idéal de renoncement, son admiration pour les vaincus dont il admire la grandeur morale ; Rolland, en revanche, est de nature beaucoup plus combative et entreprenante. Malgré ces différences de sensibilité, l'écrivain français ne manque pas d'indiquer à Zweig ce qu'il estime être le droit chemin, et lui donne la force de continuer à œuvrer pour l'Europe, en dépit du pessimisme grandissant de l'Autrichien qui, à défaut de voir poindre l'"aurore" à l'horizon, croit reconnaître à présent tous les signes avant-coureurs d'un "monde [qui] s'écroule", et parle du "désastre", du "déluge"[469] qui s'abat sur l'Europe.

Déçu par la Suisse, qui ne représente pas un modèle pour sa conception de l'Europe, trompé par la réalisation décevante de ses espoirs de révolution sociale, notre auteur vit donc une crise profonde en cette fin de guerre mondiale, une perte de ses repères personnels autrefois élaborés dans le "monde de la sécurité". En tant qu'Autrichien,

---

[468] Lettre de Romain ROLLAND à ZWEIG, citée par René CHEVAL, *op. cit.*, p. 656.
[469] Ces trois termes se trouvent dans une lettre de ZWEIG adressée en français à Romain ROLLAND en juillet 1918, *Br 2*, p. 231.

écrivain d'expression allemande et juif, trois identités devenues extrêmement incertaines[470] en cette époque de "fin du monde"[471], Zweig se réfugie plus que jamais dans son identité idéale d'Européen.

### D) Une action morale vouée à l'esprit de l'Europe.

Fortement soumis à la pression des événements extérieurs, Zweig veut croire à la mission de l'artiste dans un monde détruit, corrompu par l'argent et la politique.

En ce qui le concerne, il engage une action à deux niveaux : d'une part, il jette des bases pour une réconciliation entre les peuples d'Europe (et, pour ce faire, il multiplie les conférences, les traductions), et fédère d'autre part les élites, les esprits européens, en reconstituant les réseaux supra-nationaux mis à mal par le conflit mondial. Cette double action, particulièrement importante à la fin de la guerre, est placée sous le signe de l'action morale, et non pas esthétique.

En effet, déçu par les beaux esprits de l'Europe qui, pour la plupart, ont été les chantres de la guerre[472], Zweig éprouve par ailleurs une profonde méfiance à l'endroit des partisans de l'Art pour l'Art qui vivent reclus dans leur tour d'ivoire. Non, il va s'intéresser, lui, aux ouvriers de la Tour de Babel, qu'il invite à s'engager sur la voie de la réconciliation européenne en apportant, chacun, leur contribution. C'est

---

[470] Voir la lettre inédite de ZWEIG à Viktor FLEISCHER, 2 janvier 1919, Marbach, Literatur-Archiv :

"Wir werden uns überhaupt als Österreicher und Juden(...) auf liebliche Dinge gefaßt."

[471] Lettre de ZWEIG à Friderike von WINTERNITZ, 1918, *Br 2*, p. 227 : "Weltuntergang".

[472] Lettre de ZWEIG à Joseph Luitpold STERN, *Br 2*, p. 122 :

"in mir ist etwas zerstört (...), das Vertrauen zu den geistigen Menschen, sie haben das Wort verraten und mißbraucht..."

à cette période que l'on trouve le plus souvent, sous la plume de Zweig, des affirmations péremptoires sur le peu de cas qu'il fait de la littérature[473], tandis qu'à l'inverse, il accorde une importance toujours grandissante à la portée morale des actions qui voient le jour.

### 1. *Ethique et esthétique.*

> "Je préfère l'unité humaine à la perfection artistique."
> Stefan ZWEIG, lettre à Rolland[474].

> "Béni [soit] donc le travail qui nous attend, bénie l'injustice qui nous appelle à consoler et rebâtir les grands monuments invisibles, bénie la résistance qui nous force d'être forts."[475]

Cet extrait de lettre nous montre Zweig prêt à transformer la défaite morale de la guerre en victoire spirituelle, en se remettant à l'ouvrage avec une ardeur indubitable : conscient qu'il ne verra pas tout de suite ses efforts couronnés de succès, et qu'il lui faudra être patient pour voir l'Europe enfin rétablie, il œuvre donc à un édifice "invisible", spirituel. Pour lui, la reconstruction de l'Europe ne peut pas se faire par le biais de ces foires internationalistes envers lesquelles il ressent une profonde méfiance, mais par l'autorité morale.

Ce nouveau tournant de sa pensée a, bien entendu, une incidence sur sa conception de la littérature et surtout de l'écrivain, qui, tel est son point de vue, doit viser un but moral et non esthétique. Dans cette perspective, les articles, comptes rendus et autres feuilletons ne

---

[473] Voir la lettre de ZWEIG à Paul ZECH, *Br 2,* p. 121 : "Literatur, ich werfe sie weg..."
[474] Lettre de ZWEIG à Romain ROLLAND, citée par NEDELJKOVIC, p. 230.
[475] ZWEIG, lettre du 2 janvier 1919, citée par NEDELJKOVIC, p. 68.

semblent plus rien avoir en commun avec les textes un brin narcissiques du début de siècle.

C'est ainsi que Zweig célèbre, dans un article extrêmement élogieux (publié en Autriche pendant la guerre), la portée humaine et morale du roman du Français Henri Barbusse, *Le Feu*[476], dont l'auteur a transcendé les conventions littéraires pour réaliser un chef-d'œuvre d'humanité.

De la même manière, Zweig chante les louanges d'un autre ouvrage français, le texte de Pierre-Jean Jouve *Vous êtes des hommes,* dont il assure la diffusion en allemand en lui trouvant un traducteur. Il proposera également à Jouve de se joindre à lui pour une séance de lecture publique, au *Hottinger Lesezirkel* à Zurich. Ces deux écrivains, autrichien et français, représentants de deux nations en guerre, auront alors la surprise de voir le consul général d'Autriche assis au premier rang de cette assemblée. Cet épisode, qui aurait pu susciter un incident diplomatique et qui causa une certaine frayeur à Zweig (comme il le confie le soir même à son journal[477]), est décrit, *a posteriori,* de manière très différente dans l'autobiographie[478]. Zweig renouvellera cette expérience de lecture publique commune à Berne, où lui-même tint sa fameuse conférence sur Bertha von Suttner, et Jouve une autre sur Tolstoï.

---

476 ZWEIG, "Das Feuer", *NFP,* 8. Juli 1917, repris dans *SW,* p. 90--103.

477 ZWEIG, *Jour.*, p. 278 :

> "Effrayant, ce cons. gén. qui nous attend, se fait présenter Jouve et le félicite. Quels préjudices ils nous causent ! Quels risques ne font-ils pas courir aux autres !"

478 ZWEIG, MH, p. 316 :

> "Nous voulions prendre des risques, et nous goûtions la jouissance de ces risques, car seul le risque donnait réellement du poids à notre protestation. C'est ainsi que j'ai organisé à Zurich, fait unique dans cette guerre, une lecture publique en commun avec P.-J. Jouve - il lut ses poèmes en français, moi en allemand des passages de mon *Jérémie*-..."

On l'aura compris, les critères esthétiques ne comptent alors pour lui pas tant que les critères éthiques pour déterminer la valeur d'une l'œuvre, selon qu'elle apporte une contribution plus ou moins grande à la fraternité et à la concorde européennes. Ainsi, lorsqu'il évoque un ouvrage de René Arcos, *Le mal,* Zweig met l'accent sur la portée morale de l'œuvre en question :

> "Admirable du point de vue européen et social ... Du point de vue artistique, il lui manque à mon avis la cohésion, la concision, mais maintenant c'est la valeur morale qui importe avant tout."[479]

Les critères définis ici par notre auteur s'appliquent, bien évidemment, à sa propre œuvre littéraire. Déjà, lorsqu'il évoquait *Jeremias,* Zweig affirmait que, dans sa production personnelle, c'était ce qu'il préfèrait, car cette pièce avait "sa volonté morale"[480]. Et c'est dans cette même direction qu'il veut poursuivre ses efforts, car, dit-il, son but

> "serait un jour de devenir non un grand critique, une célébrité littéraire, mais une autorité morale."[481]

## 2. *Zweig, apôtre de l'Europe.*

Zweig ne se satisfait par ailleurs pas de simples déclarations d'intentions, et il tente à plusieurs reprises d'expliquer par quels moyens il pourra ainsi se faire le champion de l'Europe. Un extrait d'une de ses lettres contient, de ce point de vue, les mots-clés de son action morale

---

[479] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, 15 février 1918, citée par DUMONT, *Stefan Zweig et la France, op. cit.*, p. 160.

[480] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, 9 décembre 1917, *Br 2,* p. 181.

[481] Lettre de ZWEIG à Romain ROLLAND, 21 janvier 1918, *Br 2,* p. 197 (souligné par SZ).

dans cette période de son existence. Parlant de son objectif de parvenir à une certaine autorité morale, Zweig affirme qu'à son sens, c'est

> "la plus belle chose humaine qu'on peut atteindre, parce qu'on l'atteint seulement par l'humanité innée et cultivée, par l'effort obscur et secret, par le dévouement et le sacrifice."[482]

Cette définition de la haute mission de l'artiste permet de comprendre que, pour Zweig, la construction de l'édifice se fait par l'écrivain, l'intellectuel dont le travail reste "obscur et secret", c'est-à -dire à l'écart de ces groupes et réunions publiques où, selon lui, on affirme d'autant plus haut et fort son internationalisme que l'on est un ancien patriote. Le monument auquel travaille Zweig s'élance vers l'"invisible", le spirituel, mais ses bases reposent sur l'idée de fraternité des hommes, par delà les frontières et les États. Enfin, le terme qui semble le mieux caractériser Zweig, et ce, dans une parfaite continuité de toutes les époques de son évolution intérieure, c'est bien cet esprit de "dévouement" et de "sacrifice" qu'il met sans cesse en œuvre pour défendre la cause européenne[483]. Le sacrifice qu'il s'était lui-même imposé pour diffuser plus largement les écrits d'Émile Verhaeren en pays d'expression allemande est renouvelé à partir de 1918. Cette fois, il s'agit encore de se mettre au "service" d'un écrivain français, issu donc

---

[482] Lettre de ZWEIG à Romain ROLLAND, 21 janvier 1918, *Br 2*, p. 197

[483] Nous reproduisons ici un extrait d'une lettre inédite de ZWEIG à Joseph CHAPIRO, dans lequel notre auteur définit son action. Lettre du 2 juillet 1920, Deutsches Literaturarchiv, Schiller-Nationalmuseum, Marbach am Neckar , Allemagne :

> "Ich lege Ihnen zwei Aufsätze über mich bei, die aber das Wesentlichste, den "Jeremias" noch nicht berühren. Überhaupt sind meine Bücher nur Teil meiner Wirksamkeit : ich bin eben eine synthetische Natur, ein Verbinder (...) Ich habe Verhaeren, Rolland, de Coster, Brezina als erster nicht nur den Deutschen sondern überhaupt der Weltliteratur wichtig gemacht und immer (vor allem im Kriege) als Europäer gefühlt und gedacht über die Sprachen hinaus" [souligné par Zweig].

d'un pays qui vient de remporter la victoire militaire, d'un homme de la même nationalité que ce Clemenceau qui se propose de démanteler l'empire austro-hongrois en disant cyniquement : "L'Autriche, c'est ce qui reste"... On l'aura compris : la diffusion des œuvres, et surtout des idées de Romain Rolland -car il s'agit au fond encore de lui- relève pour Zweig de l'action morale, voire de l'apostolat, tel qu'il le conçoit.

Dès avant la fin de la guerre (en 1917), conscient qu'il fallait d'ores et déjà préparer la future réconciliation franco-allemande et, partant, européenne, Zweig se sent investi d'une haute mission morale, envers Rolland -qui l'a sauvé, il faut bien le dire-, et envers l'Europe. Notre auteur projette en effet de rédiger une biographie de celui qu'il appelle la "conscience morale de l'Europe" :

> "Ce sera mon premier travail après la guerre. Je crois que ce sera une œuvre vivante, parce qu'elle est née de la gratitude, et baptisée par l'amour."[484]

Zweig se préoccupe donc de diffuser le plus largement possible cet ouvrage qui doit éclairer le "peuple" ; l'objectif n'est pas d'écrire une biographie littéraire esthétisante (dans la lignée de celle qui portait sur Verhaeren), mais une œuvre de foi compréhensible par tous :

> "J'ai évité chaque mot qui pourrait être littéraire, je veux écrire ce livre de façon pour qu'il puisse être compris par les simples aussi qui vous aiment bien..."[485]

Il va sans dire que la préoccupation première, pour Zweig, n'est pas de restituer une parfaite chronologie des données biographiques, mais de dégager de cette œuvre variée et immense l'idée directrice, l'élan moral qui y a présidé. De ce point de vue, la critique que fait notre

---

[484] Lettre de ZWEIG à Romain ROLLAND, 12 mars 1918, citée par NEDELJKOVIC, p. 272.

[485] Lettre de ZWEIG à Romain ROLLAND, fin décembre 1918, Br 2, p. 250.

auteur d'une précédente biographie de Rolland, écrite par Louis Gillet, est aussi amusante qu'édifiante :

> "C'est renseignant (*sic*), c'est honnête, c'est bien intentionné - mais tout à fait pauvre dans la vision et sans faculté de voir l'unité intérieure. Cela ne s'approche jamais des sources de votre idée, ne comprend rien de l'idée maîtresse de votre œuvre. Un bon livre de normalien, mais sans intuition."[486]

Non content de rédiger cette biographie, Zweig multiplie par ailleurs ses efforts pour diffuser d'autres textes de Romain Rolland (à une époque où ce dernier commence à se détourner de l'Europe pour porter son regard vers l'Asie... mais il est significatif que notre auteur n'ait voulu prendre conscience de cette nouvelle réalité qu'il lui aurait été difficile de supporter...). Zweig traduit ainsi des articles de Rolland ("Jaurès", "Aux peuples assassinés"), une pièce de théâtre au titre très éloquent dans notre perspective, *Le temps viendra*, et surtout *Clérambault : histoire d'une conscience pendant la guerre*. L'un de ses premiers gestes, une fois rentré à Vienne en 1919, est de tenir une conférence sur Romain Rolland justement, et notre auteur aura à cœur de diffuser largement auprès des intellectuels autrichiens la fameuse *Déclaration d'Indépendance de l'Esprit*, rédigée par le Français le 16 mars 1919, et publiée le 26 juin 1919 dans l'Humanité[487]. Il nous paraît significatif que notre auteur se soit fait le relais de cette *Déclaration*, dont la portée dépasse le strict cadre national, pour appeler les intellectuels de son pays à collaborer à "une Internationale de l'esprit".

---

[486] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, 31 mai 1918, citée par NEDELJKOVIC.

[487] Parution en Allemagne le 18 juillet 1919 dans *Demokratie*, et dans *Das Forum*, en août 1919.

# *CONCLUSION*

> "J'ai aimé les écrivains qui, comme Thomas Mann, Stefan Zweig, Romain Rolland, sans cesser d'écrire en leur langue, parlaient européen."
> Edgar MORIN, *Penser l'Europe.*

Au terme de cette étude d'un itinéraire spirituel qui a conduit Stefan Zweig à se mettre au service d'une idée, celle de l'Europe, il convient à présent de faire un bilan.

Nous avons eu l'occasion de montrer qu'il ne s'agit pas, pour notre auteur, de tenter de conceptualiser l'idée d'Europe, qui connaît une fortune presque constante dans son imaginaire, mais qui cependant n'est jamais approchée que progressivement, car nous trouvons, pour exprimer cette idée, sous la plume de Zweig des termes aussi variés que : supra-nationalité, internationalisme, cosmopolitisme, panhumanisme, paneuropéïsme, humanisme, etc... Cette multiplicité de notions, particulièrement frappante et souvent déroutante, a conduit un certain nombre de germanistes à porter des jugements définitifs sur Zweig, qui serait par exemple

> "le porte-parole classique du cosmopolitisme humaniste vague issu de la tradition habsbourgeoise ; un humanitarisme international flou..."[1]

---

[1] Claudio MAGRIS, *Le Mythe et l'Empire, op. cit.*, p. 327.

Nous serions tentée de dire que les reproches de "flou" définitionnel, s'ils ne sont pas totalement injustifiés, peuvent être également adressés à l'auteur de cette définition.

Cependant, il n'est certes pas dans notre intention de jeter en quelque sorte la pierre aux germanistes pour lesquels, comme on l'a dit, jusqu'à une date assez récente, Zweig n'était pas digne de faire l'objet de recherches, victime qu'il est de sa trop grande popularité, et difficile à enfermer dans une catégorie précise : il n'est en effet pas poète comme Rilke, ni romancier comme Thomas Mann, ni auteur de théâtre comme Schnitzler, ni philosophe comme Musil. Pourtant, il serait injuste de ne prendre que ses *opera majora* en considération, et d'omettre ses innombrables articles, comptes rendus, traductions et lettres, qui constituent une source exceptionnelle de renseignements sur sa vision de l'Europe.

Malgré tout, il est regrettable que ce type de jugement définitif ait longtemps prévalu, et qu'on n'ait pas tenu compte, en revanche, de l'appréciation d'un Romain Rolland, qui affirmait à Zweig :

> "Vous êtes bien ce vaste et généreux esprit européen dont notre époque a besoin et dont j'attendais la venue depuis vingt ans."[2]

Il ne s'agit pas là d'un compliment de circonstance dont on puisse mettre en doute l'authenticité, car des lettres de Rolland adressées à d'autres grands esprits européens font également allusion à Zweig, en mentionnant qu'

> "aucun homme en Europe n'a un sentiment européen aussi noble, aussi serein."[3]

---

[2] Lettre de Romain ROLLAND à Stefan ZWEIG, Bibliothèque Nationale de France, Départements des Manuscrits, Fonds Romain Rolland.

Nous pourrions également citer des extraits du journal de Rolland, ou bien encore la dédicace que fit à notre auteur l'écrivain français au début de sa pièce *Le jeu de l'amour et de la mort*[4], mais tel n'est pas ici notre propos.

S'il ne semble guère possible de mettre en doute l'intérêt de Zweig pour l'Europe, il nous faut cependant nous rendre à l'évidence : celui-ci ne définit pas (ou peu) ce concept, il n'élabore pas de système philosophique ou politique dans lequel s'inscrirait sa pensée européenne. Pourtant, cette absence de conceptualisation est-elle une raison suffisante pour dénier à notre auteur un intérêt constant pour l'Europe ? D'ailleurs, est-il vraiment possible d'enfermer cette notion mouvante dans une définition statique ? Nous n'en sommes pas si sûre ; Edgar Morin, pour sa part, affirme que

> "l'Europe est une notion incertaine, naissant du tohu-bohu, aux frontières vagues, à géométrie variable, subissant des glissements, ruptures, métamorphoses. Il s'agit donc d'interroger l'idée d'Europe justement dans ce qu'elle a d'incertain, de flou, de contradictoire, pour essayer d'en dégager l'identité complexe."[5]

---

[3] Lettre de Romain ROLLAND à Annette KOLB, dans : *La vrai patrie, c'est la lumière.* Correspondance entre Annette Kolb et Romain Rolland (1915-1936), documents réunis par Anne-Marie SAINT-GILLE, Bern, Peter Lang, 1994, p. 60.

[4] Dédicace de Romain ROLLAND, en 1924 :

" A l'esprit fidèle
qui a le patriotisme de l'Europe
et la religion de l'amitié
à Stefan Zweig
je dédie affectueusement ce drame
qui lui doit d'être écrit."

La préface de cette même pièce contient ces paroles de Rolland :

"Le bon Européen Stefan Zweig qui m'a été depuis quinze ans le plus fidèle ami et le meilleur conseiller..."

[5] Edgar MORIN, *Penser l'Europe*, Paris, Gallimard, 1990, p. 37-38.

C'est dans cet esprit que nous allons, pour finir, tenter de suivre la pensée de l'Europe chez Stefan Zweig, pensée en constante évolution mais que dominent, semble-t-il, quelques principes généraux.

Nous souhaitons, en premier lieu, apporter une explication possible au fait que cette idée de l'Europe n'est pas figée dans un concept, mais mouvante, voire fluctuante.

D'abord notre auteur n'est aucunement porté à la conceptualisation et à la théorisation, et il reconnaît également ignorer toute "curiosité métaphysique". Ce trait de caractère particulièrement marqué aura, sans doute, influé sur sa vision de l'Europe : à notre sens, celle-ci appelle d'autant moins de sa part la théorie qu'elle n'est, à vrai dire, destinée qu'à lui-même, et non à un large public. Preuve en est, d'ailleurs, que Zweig n'appartient à aucun de ces cercles de pensée, clubs ou associations qui mènent, au début de ce siècle, une réflexion sur la nature de l'Europe. Ce simple fait nous paraît révélateur de la relation qui lie Zweig au Vieux Contient : il s'agit non pas tant d'une réflexion philosophique ou abstraite (et encore moins politique), mais d'une vision personnelle de l'Europe, vue à travers le prisme de sa personnalité et de ses expériences (*Erleben*).

En somme, la mobilité de la notion d'Europe, la succession (et non la superposition) de notions telles que "cosmopolitisme", "humanisme" ou "fraternité", nous semble être le reflet de sa personnalité en constant devenir. Il s'agit d'un jeu de miroirs subtil qui réfléchit une image ponctuelle, au gré des événements extérieurs, des expériences, des influences. Zweig use en somme de l'Europe comme d'une caisse de résonance, et c'est pourquoi il n'est pas possible de la fixer en une définition immuable, sa personnalité étant, elle aussi, en constante évolution. Hypersensible aux événements extérieurs, aux influences,

Zweig est un sismographe de l'Europe, et il enregistre alors tant les mouvements extérieurs que son paysage intérieur :

"En moi se reflètent toutes les tensions du monde entier."[6]

Véritable miroir de sa personnalité, l'Europe de Zweig présente à notre sens une géométrie variable qui dépend du rapport entre le structurel (la personnalité de l'auteur) et le conjoncturel (les événements et influences extérieurs). Comme nous déjà eu l'occasion de le suggérer, l'identité de Zweig (qui est juif assimilé, autrichien et écrivain d'expression allemande) est à plusieurs reprises mise en danger par les circonstances politiques ou historiques : l'antisémitisme, les nationalismes, l'éclatement de l'empire austro-hongrois, puis plus tard le national-socialisme, qui lui fera prendre le chemin de l'exil, où il lui sera impossible de publier en allemand... Dès qu'une des facettes de son identité éclatée est remise en cause, cela provoque à chaque fois un processus de compensation, qui prend aisément la forme d'une identification à l'Europe. A l'heure où il est menacé par l'antisémitisme ambiant à Vienne, au tournant du siècle, Zweig développe une stratégie de compensation de son malaise en optant pour le cosmopolitisme. Lorsque l'empire austro-hongrois est sur le point de disparaître, en engloutissant dans les flots du déluge les repères qui étaient les siens, il évoque sans arrêt la reconstruction de l'Europe (et la nécessaire reconstruction de sa vie), et se définit lui-même comme l'un des ouvriers travaillant à l'édifice. Plus tard encore, il oppose au national-socialisme une vision humaniste de l'Europe, et s'identifie lui-même à cette époque à Érasme de Rotterdam. Quand enfin, dans la *Declaraçao* qu'il rédige à la

---

[6] Lettre de ZWEIG à Friderike von Winternitz, *in* : *FZ/SZ*, (lettre non datée, mais écrite vraisemblablement en 1918), p. 64 :

"In mir ist jetzt die Spannung der ganzen Welt."

veille de sa mort, il fait le constat qu'il n'est plus de pays où se réfugier, et que sa "patrie spirituelle, l'Europe, se détruit elle même", il pense sans doute à ces paroles de Montaigne, auquel justement il vient de consacrer une biographie :

> "la vie despend de la volonté d'aultruy ; la mort est la nostre..."

Quelle que soit la forme conjoncturelle de la conception de l'Europe chez Zweig (cosmopolitisme, humanisme, internationalisme, paneuropéïsme etc...), il nous est cependant possible de dégager quelques constantes qui révèlent, derrière la multiplicité, une unité de pensée : l'*unitas multiplex* caractérise l'Europe, et Zweig également.

D'une part, il importe de mettre en lumière l'unité organique de l'Europe, qui disparaît sous l'apparente fragmentarité de ses manifestations, voire sous les incompréhensions mutuelles. Zweig tente par tous les moyens qui sont à sa disposition (articles, traductions, etc...) de mettre en évidence ce qui lie[7] les Européens entre eux, plutôt que ce qui les oppose ; il leur rappelle leur héritage culturel commun et, pour ce faire, il opère des rapprochements, des analogies, révèle des similitudes, mais tait les différences. Il s'agit toujours pour lui de jeter des ponts entre les hommes, d'abolir les frontières entre les États, et de rassembler les bonnes volontés. Zweig le reconnaît à plusieurs reprises, il est par nature "médiateur", et soucieux d'harmonie.

---

[7] Lui-même, explique-t-il à ses correspondants, a une nature portée à la conciliation, l'harmonie, la synthèse :

> "Ich sage Ihnen, daß ich entsprechend meiner Natur, die ganz auf Bindung, auf Synthese gestellt ist..." (lettre à Buber, *op. cit.*, p. 431, 8 mai 1916)
>
> "Ich bin eben eine synthetische Natur, ein Verbinder" (Lettre à Joseph Chapiro, 2 juillet 1920, voir *infra*).

Cette disposition d'esprit n'est pas sans influer sur sa vision de l'Europe qui, de ce fait, peut sembler incomplète. En effet, si Zweig s'attache à faire prévaloir ce qui rapproche les peuples européens sur ce qui les sépare, il omet, par là même, de mentionner les particularismes, des tentatives originales, mais aussi les tensions existant dans l'empire austro-hongrois, et qui ont conduit à la guerre.

D'autre part, Zweig a une vision extrêmement "élitaire" de l'Europe, dans la mesure où, selon lui, les meilleurs représentants[8] des nations peuvent, à eux seuls, constituer une communauté spirituelle européenne[9]. Notre auteur a tissé un véritable réseau d'amitiés à travers l'Europe, et il est persuadé que cette union intellectuelle suffit, pour constituer l'unité de l'Europe et pour contrecarrer les nationalismes. Cette vision élitaire (voire élitiste) de l'Europe peut sembler du reste caractéristique de l'esprit viennois, dont Zweig est l'un des représentants :

> "Ces purs intellectuels viennois sont donc en même temps plus éloignés que toutes les autres avant-gardes européennes

---

[8] Voir ZWEIG, "Wiedersehen mit Italien", *NFP*, 13. April 1921 ; repris dans *AR*, 235 sq. L'auteur oppose deux catégories de personnes :

> "Der Repräsentant der besseren, der geistigen Kreise seiner Nation, nicht der Mittelmensch, der in ihrer Herdenhaftigkeit immer abstoßend wirkenden Masse."

Zweig note, le 10 mai 1915 dans son journal (*Tag.*, p. 169) :

> "Ich habe nie gewußt, wie dumm der Pöbel ist, allorts und überall, wie er Geredetes wiederkaut ohne zu denken. Es gibt nur mehr das Eine : die Elite. Mein Ekel vor den Leuten ist in das Namenlose gestiegen : ich weiche allen aus."

[9] Zweig développe cette idée dans un article, "Aufruf zur Geduld", publié dans *Das Tagebuch*, Jahrgang 1, Heft 1, 1920 ; repris dans *SW*, p. 155-158.
Dand ce texte, Zweig oppose l'attitude des intellectuels qui n'ont pas besoin de s'assembler en un groupe ou une association pour défendre leurs "convictions" européennes ("Überzeugungen") ; la masse, en revanche, a des "opinions" seulement, qui sont éphémères.
On notera, à ce propos, qu'à la différence de Romain Rolland, qui n'a plus à présent qu'une confiance relative dans les intellectuels (car ils ont révélé, pendant la guerre, leur inconstance voire leur lâcheté), Zweig ne remet pas en cause leur rôle prépondérant dans la reconstruction de l'Europe.

du nouveau modèle des "intellectuels", acteurs dans la cité, qui se développe à l'ouest comme à l'est ou au nord de la capitale de l'empire des Habsbourg. Cette génération a en effet construit sa position esthétique contre toute prise de position publique et à plus forte raison collective. (...) Il est hors de question pour ces intellectuels d'agir dans le cadre de partis de masse..."[10]

Il y a là une différence considérable avec ce qu'observe Chr. Charle pour la France de la Troisième République et, avant elle, avec la génération des Lamartine et Victor Hugo, soucieux d'aller vers le peuple et de s'engager dans la politique. Une Annette Kolb trouvera en Aristide Briand l'homme apte, à ses yeux, à mettre en œuvre son idée de l'Europe[11] ; Zweig, en revanche, ne montrera de respect véritable qu'envers un Lammasch[12] ou un Rathenau, qu'il ne considère pas comme des professionnels de la politique, mais comme des hommes soucieux de promouvoir un idéal. La politique n'est-elle d'ailleurs pas, selon lui, "un

---

[10] Christophe CHARLE, *Les intellectuels en Europe au XIXème siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 236.

[11] On lira avec profit l'étude qu'en fait Anne-Marie SAINT GILLE dans sa thèse de doctorat, *op. cit.*, p. 256 sq. L'auteur y évoque en effet l'importance que revêt la figure de Briand, l'"apôtre de la paix" pour Annette Kolb, qui lui consacre en 1929 un essai où elle idéalise cette figure dont les évolutions mènent "tout droit à la politique d'union européenne" (A.-M. SAINT-GILLE, p. 269). A propos d'Annette Kolb, rappelons que Zweig la connaissait et la fréquentait lors de son séjour en Suisse (voir le journal de ZWEIG, en date du 29 janvier 1918 par exemple). ZWEIG évoque dans une lettre à Romain ROLLAND, écrite à cette même époque, la société qu'il fréquente à Zurich, constituée en particulier de Franz Werfel ("c'est le seul grand poète de l'Allemagne"), et d'Annette Kolb,

> "qui me plait assez, bonne femme, un peu distraite, un peu vieille fille, pas trop claire dans les idées, mais je crois bonne par le cœur." (*Br 2*, p. 200).

[12] Il important de souligner l'admiration de Zweig pour Lammasch, ce "maître Européen" (*Br 2*, p. 210), "cet homme superbe, droit, plein de bonté" (*Br 2*, p. 200), qui joue un rôle en politique sans être pour autant un de ces politiciens que notre auteur ne manque jamais de critiquer, en affirmant par exemple que

> "les hommes politiques ne peuvent pas rester entièrement hommes, ils deviennent des idées. Des êtres raides et violents. Des armes, des poignards." (*Br 2*, p. 200).

mélange affreux d'encre, de sang et d'argent" [13] ? Par la défiance qu'il manifeste envers la plupart des modes de réalisation concrète de l'idéal européen, Zweig semble rester fidèle à la notion humaniste de "République des Lettres", qui considère que le progrès intellectuel, moral et social est d'abord l'affaire d'une élite restreinte. L'Europe est avant tout une question d'éthique, bien plutôt que de politique ; elle n'est pas non plus un sujet privilégié de création esthétique, et peut-être est-ce pour cette raison que notre auteur, si soucieux d'elle dans ses *opera minora*, ne lui a consacré aucune de ses *opera majora*, à la différence de Romain Rolland avec son *Jean-Christophe* par exemple.

Une autre constante de l'idée d'Europe chez Zweig est l'incontestable supériorité à ses yeux de la civilisation du vieux continent sur toutes les autres. Nous avons certes constaté que notre auteur n'a jamais hésité, dans sa jeunesse, à quitter l'Europe pour des destinations parfois fort éloignées ; mais ce n'étaient en fin de compte que des étapes dans un voyage intérieur dont le terme est décidément l'Europe, et il y a là une différence considérable avec ce que l'on constate par exemple dans le rapport de son maître et ami Romain Rolland avec la civilisation asiatique. Une autre illustration de cet eurocentrisme peut être fournie par l'ample collection de manuscrits et autographes que Zweig s'est patiemment constituée tout au long de sa vie : alors qu'un Freud amasse les témoignages les plus variés des civilisations les plus étrangères[14],

---

[13] Lettre de ZWEIG à ROLLAND, 23 mars 1918, *Br 2*, p. 210 :

"ce mélange affreux d'encre, de sang et d'argent qu'on nomme politique."

[14] Voir à ce propos *Le musée retrouvé de Sigmund Freud*, présenté par Yann LE PICHON et Roland HARARI, Paris, Stock, 1991. Il est intéressant de constater, cependant, que la remarquable collection d'antiquités de Freud (composée d'objets grecs, romains, et aussi chinois, égyptiens etc...) ne comporte aucun témoignage de la

notre auteur se cantonne pour sa part, de façon manifestement délibérée, aux productions des grands écrivains et artistes européens. Il arrive à Zweig d'exprimer les craintes les plus vives sur le devenir d'une Europe qu'il a vue à l'agonie ; mais jamais il ne remet en question le modèle européen en tant que civilisation ni ne doute du primat culturel de l'Europe dans le monde. Cette attitude indique par là même les limites de cet eurocentrisme, à une époque où 'culture' s'écrit au pluriel. On l'aura deviné, L'*Europaskepsis* que ressentent quelques intellectuels de cette époque n'est pas son fort : on ne trouve sous sa plume ni critique ni remise en cause de l'Europe qui, derrière la multiplicité de ses manifestations, révèle une caractéristique qui nous semble essentielle dans la perspective qui est la nôtre.

Comme nous l'avons déjà souligné, l'Europe est un concept qui, pour Zweig, n'appelle pas vraiment de réalisation matérielle : d'une part, il n'est pas lui-même un homme d'action :

> "Que les autres tirent les conséquences actives, moi, je suis seulement l'homme d'action morale. Je peux réunir et apaiser, mais je ne sais combattre."[15]

La réalisation matérielle de l'Europe appelle, en outre, sa réalisation politique, idée qui fait horreur à notre auteur pour lequel le substrat spirituel de l'Europe doit primer sur toute réalisation matérielle. De plus, Zweig ressent une grande méfiance à l'égard des mouvements qui, à son sens, récupèrent l'idée d'Europe à des fins opportunistes :

> "Et à quoi bon les groupements, les banquets et tout cela ? Il n'y a que la communion intime des âmes, la fraternité des

---

culture juive... Pour une étude sur Freud, nous renvoyons à Jacques LE RIDER, *Modernité viennoise... op. cit.*, p. 245 sq.

[15] Lettre de ZWEIG à René ARCOS, citée par DUMONT, p. 322.

camarades, les liens invisibles et je me sens par eux plus lié à vous et à quelques amis."[16]

L'auteur insiste à de multiples reprises sur le fait que ces "foires des consciences"[17] lui font horreur, car ces mouvements collectifs ne visent qu'une réalisation rapide[18] et matérielle de l'Europe, pour laquelle il a, de son côté, d'autres visées. En effet, une "minorité"[19], un petit groupe des meilleurs représentants des nations (il faut toujours comprendre par "meilleurs" des écrivains, artistes et intellectuels) doit travailler de manière discrète et pleine d'abnégation à la construction d'un édifice qui reste "invisible" ("unsichtbar" ; le terme est récurrent chez Zweig), en ayant conscience, par ailleurs, que cet édifice européen n'est pas près de s'achever.

On peut déceler derrière cette conception plusieurs types de réminiscences antiques. Le premier d'entre eux nous renvoie à l'univers biblique, et singulièrement au modèle de la Tour de Babel, déjà rencontré plus haut et véritable *Leitmotiv* de la pensée européenne chez notre

---

[16] Lettre inédite de ZWEIG à Jean-Richard BLOCH, 28 novembre 1919, Bibliothèque Nationale de France, Département des Manuscrits, Fonds Jean-Richard Bloch.

[17] Cette expression se trouve dans une lettre inédite de ZWEIG à Jean-Richard BLOCH, 23 mars 1919, Bibliothèque Nationale de France, Département des Manuscrits, Fonds Jean-Richard Bloch.

[18] Voir ZWEIG, "Aufruf zur Geduld", dans *SW*, p. 157 : Zweig critique ceux qui souhaitent une réalisation rapide de l'unité européenne:

> "Denn diese Ungeduldigen wollen Scheinresultate : Kongresse und Besuche, eine Attrappe von Versöhnung, in der immer nur dieselben drei Dutzend Schauspieler mit immer anders verteilten Rollen spielen werden..."

L'Europe semble ici être aux mains de quelques uns, mais c'est une oligarchie, et non une aristocratie de l'esprit...

[19] Voir ZWEIG, "Aufruf zur Geduld", dans *SW*, p. 157 :

> ""Wir sind hüben und drüben nur kleine, ganz unendlich kleine vergeßliche Minoritäten..."

auteur, puisqu'on le retrouvera en 1932, dans un texte[20] qui évoque, lui aussi, ce mythe.

L'autre modèle biblique dominant est celui de la Jérusalem céleste. On sait en effet que Jérusalem apparaît, en certains textes déjà de l'*Ancien Testament*, puis dans les écrits du *Nouveau* (le passage le plus célèbre à cet égard étant indiscutablement l'*Apocalypse*, aux chapitres 21 et 22), comme la cité extratemporelle où règne l'Eternel. À travers la Jérusalem présente, soumise aux servitudes qu'imposent la matière et le temps, c'est vers "la libre Jérusalem d'en haut" (*Galates*, 4, 26) que montent les aspirations des croyants : car c'est elle l'inaltérable cité des anges et des élus, celle qui descendra du ciel après le Jugement universel. Dans sa correspondance avec Martin Buber, qui lui demandait en 1916 de prendre position envers le sionisme et plus largement envers le judaïsme, Zweig conteste la pertinence et l'intérêt d'une matérialisation du judaïsme par le sionisme, qui enfermerait dans l'espace et le temps l'idée constitutive de l'identité juive. Il n'a jamais voulu, déclare-t-il,

> "que le judaïsme redevienne une nation et, par là, s'abaisse jusqu'à subir la concurrence de la réalité. J'aime et défends la Diaspora en tant que signification de son caractère idéal et vocation au cosmopolitisme et à l'universalisme. Et je n'ai voulu aucune autre union que dans l'esprit, qui est notre seul élément réel ; non dans une langue, dans un peuple, dans des mœurs, des coutumes, ces synthèses aussi séduisantes que dangereuses. Je trouve la situation actuelle la plus grandiose qui soit au monde : cette unité sans langue, sans lien, sans patrie, et qui ne tient qu'à la fluidité de l'être. Toute cohésion plus étroite, plus

[20] Zweig tient le 5 mai 1932 une conférence à Florence qui sera sera publiée ultérieurement sous le titre : "Der europäische Gedanke in seiner historischen Entwicklung", *SW*, p. 185-210.

réelle, me semble un amoindrissement de cette incomparable situation."[21]

Une telle citation rend évidente l'absence d'intérêt de Zweig pour toute autre Jérusalem que la céleste, à laquelle il applique selon les circonstances les qualificatifs "geistig", "ewig neu gebaut", "ewig". Il est évidement tentant de mettre ici en parallèle l'Europe et le judaïsme tels que notre auteur les conçoit : même vocation supranationale, même essence spirituelle.

Et cela nous amène à mettre en évidence, après les références bibliques, le second type de réminiscences antiques auquel nous avons fait allusion plus haut : il s'agit cette fois d'une référence classique, qui nous semble s'imposer, celle de l'idéalisme platonicien. Si toute réalité n'est, aux yeux de Platon, que la copie décevante d'un archétype idéal, l'Europe n'est-elle pas pour Zweig une idée amenée à se dégrader fatalement à l'épreuve de la matérialisation ? La réalisation, écrit notre auteur à Jean-Richard Bloch, "cela veut dire la vulgarisation et la mort même d'une idée"[22] - ce qui va plus loin encore que l'opinion de Goethe, pour qui "l'expérience est presque toujours une parodie de l'idée."

---

[21] Lettre de Stefan ZWEIG à Martin BUBER, 24 janvier 1917, *in* : Martin BUBER, *Briefwechsel..., op. cit.*, p. 463 :

> Zweig wollte nicht, "daß das Judentum wieder Nation wird und damit sich in die Concurrenz der Realitäten erniedrigt. Daß ich die Diaspora liebe und bejahe als den Sinn seines Idealismus, als seine weltbürgerliche allmenschliche Berufung. Und ich wollte keine andere Vereinung als im Geist, in unserm einzig realen Element, nie in einer Sprache, in einem Volke, in Sitten, Gebräuchen, diesen ebenso schönen als gefährlichen Synthesen. Ich finde den gegenwärtigen Zustand den großartigsten der Menschheit : dieses Einssein ohne Sprache, ohne Bindung, ohne Heimat nur durch das Fluidum des Wesens. Jeder engere, jeder realere Zusammenschluß scheint mir Verminderung dieses unvergleichlichen Zustands."

[22] Lettre inédite de ZWEIG à Jean-Richard BLOCH, 23 mars 1919, Bibliothèque Nationale de France, Département des Manuscrits, Fonds Jean-Richard Bloch.

Un biographe, au demeurant fort compétent, de Stefan Zweig, a pu le présenter comme un "impatient"[23] : on voit que ce n'est certes pas le cas en ce qui concerne la réalisation de l'Europe. Au contraire, l'auteur fait le reproche aux mouvements européens de masse de vouloir hâter cette dernière, et de ne parvenir de ce fait à aucun résultat satisfaisant, car "tous, qui cherchent par des abréviations d'arriver plus vite, se sont égarés" (*sic*) ; quant à lui, il "renforce en [lui] la patience"[24]. Il est vrai que Zweig a l'intime conviction d'appartenir à une "génération perdue", comme il ne manque pas de le souligner à de multiples reprises[25], qui ne verra pas l'avènement de cette Europe tant rêvée. Mais cela ne l'empêche pas d'y œuvrer avec conviction, et c'est ici le lieu, croyons-nous, de citer son émouvante confession:

> "Je n'ai jamais perdu l'espoir dans cette époque infernale, bien que les meilleurs ont (*sic*) si souvent été infidèles à leur devoir, d'enseigner la confiance - seulement ce qui m'éloigne de la plupart de mes confrères, est leur impatience. Je n'attends rien de demain, je ne crois pas qu'on puisse refaire ce monde dans une dizaine de semaines ou une dizaine d'années : notre génération a le sort tragique des grands prophètes qui sèment la foi sans voir la moisson. Tout ce que nous pouvons faire est

---

[23] Il s'agit de Donald PRATER, dont l'ouvrage, dans sa version originale, porte le titre *European of Yesterday. A Biography of Stefan Zweig*, Oxford University Press, 1972 ; la version allemande de cette même biographie porte l'accent sur l'impatience de Zweig, puisque le titre en est : *Stefan Zweig. Das Leben eines Ungeduldigen*, Frankfurt am Main, Fischer, 1984.

[24] Lettre inédite de ZWEIG à Jean-Richard BLOCH, 23 mars 1919, Bibliothèque Nationale de France, Département des Manuscrits, Fonds Jean-Richard Bloch.

[25] Zweig qualifie, à compter de la fin de la première Guerre Mondiale, sa génération de "perdue" ("verloren"), car ce n'est pas sa génération qui verra "le pays promis", écrit-il dans son français parfois maladroit pour dire "terre promise" ("das gelobte Land") : nous avons bien là la preuve que l'idée que l'idée d'Europe et le judaïsme sont liés (*Br 2*, p. 241). Voir également "Aufruf zur Geduld", *SW*, p. 157 :

> "Zwingen wir uns um zu jenem bessern Gefühl, das mit dem unheroischen Namen Resignation genannt wird und doch der wahre Heroismus ist : zu Geduld. Haben wir den Mut zu sagen : wir sind eine verlorene Generation, wir werden das einige Europa nicht mehr sehen."

de travailler dévotement pour ceux qui nous auront oubliés et ne devineront rien de nos souffrances morales. Je suis résigné pour moi-même, pour ma propre vie et confiant pour la nouvelle Europe, qui se formera sur les débris de notre génération."[26]

Ce texte présente, à notre sens, un condensé des dispositions de Zweig envers l'Europe, dans la mesure où il y est fait allusion à la patience nécessaire pour voir s'édifier progressivement la construction commune ; nous retrouvons ici également l'écrivain qui partage le sort malheureux des prophètes incompris et honnis, et qui, pourtant, poursuit comme eux sa tâche avec "foi" et "dévotion" : un vocabulaire fortement marqué par la religiosité, comme on l'a vu, mais une religiosité laïque au service d'un idéal séculier. La foi perdue des ancêtres (gage donné à une assimilation incertaine) se mute en un culte moderne, celui de l'Europe passionnément "servie" (car, affirme Zweig, "je crois avoir le don de servir - notre 'Dienen'."[27]) par ces ministres privilégiés que sont les artistes et les intellectuels : c'est ce que montre en effet toute une phraséologie religieuse qui assimile ces derniers à des "apôtres", présente Romain Rolland par la formule conjointe "Ecce homo ! Ecce poeta !"[28], et fait de leur idéalisme une "foi". Cette foi n'est évidemment pas à l'épreuve du doute, mais, de ce point de vue, l'attitude de Romain Rolland est admirable, affirme Zweig dans une lettre de 1918 :

---

[26] Lettre inédite de ZWEIG à Jean-Richard BLOCH, du 02 mars 1919, Bibliothèque Nationale de France, Département des Manuscrits, Fonds Jean-Richard Bloch.
[27] ZWEIG cité par DUMONT, *op. cit.*, p. 199.
[28] ZWEIG, "Das Herz Europas", *op. cit., SW*, p. 88.

"J'admire votre haute qualité morale : d'être pessimiste dans l'intimité, de connaître le doute pour soi et de donner en même temps l'espérance aux autres."[29].

C'est animé du même désir de poursuivre l'action européenne inlassablement que Zweig tait ses hésitations[30] et tente de mettre un terme à ses doutes. Dans cette perspective, il écrit à Jean-Richard Bloch, à la suite de notre précédente citation :

"Et bientôt je vous enverrai mon livre [*Jeremias*], qui dans la tragédie du peuple juif, dans la figure du grand pessimiste - évocateur Jeremias, transfigure notre époque. Il était écrit il y a trois ans : c'est un cri de l'abîme et tout de même plein d'espoir dans l'éternel esprit."[31]

L'Europe a donc bien des traits du rêve, selon Zweig, mais cela ne suffit pas à en condamner l'idée. Notre auteur aime en effet à magnifier, dans une étude sur Chateaubriand, les "rêveurs sacrés"[32], et écrit peu après, au sujet de son cher Rolland et de ses chimères :

"Peut-être toutes ces choses sont-elles des rêves ; mais lorsque des rêves procède une force croissante, lorsque nous sentons que de semblables rêves d'humanité, d'unité supérieure, nous rendent intérieurement plus mûrs, plus clairvoyants et pénétrants, que nous nous gardons des haines mesquines, alors je ne vois pas pourquoi nous ne devrions pas les rêver."[33]

---

[29] Lettre de ZWEIG à Romain ROLLAND, du 21 novembre 1918, Bibliothèque Nationale de France, Département des Manuscrits, Fonds Romain Roland.

[30] Voir la lettre de Zweig à Hermann BAHR, citée dans la postface de Knut BECK à *Rahel rechtet mit Gott, op. cit.*, p. 203 :

"So werde ich es nicht ausplaudern, daß ich an eine baldige Verwirklichung meiner Hoffnungen ganz und gar nicht glaube."

[31] Lettre inédite de ZWEIG à Jean-Richard BLOCH, du 02 mars 1919, Bibliothèque Nationale de France, Département des Manuscrits, Fonds Jean-Richard Bloch.

[32] ZWEIG, "Chateaubriand" (1924), *SW*, p. 85 : "die heiligen Träumer."

[33] ZWEIG, "Romain Rolland" (1926), *SW*, p. 126 :

A la fin du premier chapitre de sa biographie de Mary Baker-Eddy, notre auteur observait de même que "celui qui apporte au monde une illusion nouvelle enrichit l'humanité"[34]. Il n'est évidemment pas interdit d'appliquer cette parole et les précédentes à Zweig en personne, en relevant d'ailleurs que ce "rêveur" n'a pas ménagé ses efforts. Car malgré les incontestables qualités de ce conteur, biographe, novelliste et essayiste, l'autre aspect de son œuvre, plus méconnu celui-là, mais spécialement cher au cœur de notre auteur, n'en est pas moins un témoignage remarquable d'un engagement pour l'Europe et son esprit :

> "D'ailleurs, mes livres ne sont qu'une partie de mon activité. (...) *Jeremias,* mon œuvre pour Verhaeren, pour Rolland, le *Dostoïevski,* ce sont mes œuvres essentielles, qui servent toutes un seul but, la connaissance universelle, l'esprit paneuropéen."[35]

---

> "Vielleicht sind alle diese Dinge Träume ; aber wenn von Träumen eine steigernde Kraft ausgeht, wenn wir fühlen, daß wir an solchen Träumen von Humanität, von einer höheren Einheit reifer, klarer und weitblickender werden, dab wir uns aus den kleinen Gehässigkeiten retten, dann sehe ich nicht ein, warum wir sie nicht träumen sollten."

[34] ZWEIG, *Die Heilung durch den Geist,* Leipzig, Insel Verlag, 1931 : nouvelle édition : *Die Heilung durch den Geist,* Frankfurt am Main, Fischer, 1990, p. 133 :

> "Und wer immer die Welt einen neuen Wahn lehrt, der hat die Menschheit bereichert."

[35] Lettre de Stefan ZWEIG à Joseph CHAPIRO, datée 2 juillet 1920, Deutsches Literaturarchiv, Schiller-Nationalmuseum, Marbach am Neckar, Allemagne :

> "Jeremias, das Verhaerenwerk, das Rollandwerk, der Dostoievski sind meine wesentlichen Werke, alle einem Ziel dienend, der allmenschlichen Erkenntnis, dem paneuropäischen Geist".

# *BIBLIOGRAPHIE*

## PREMIÈRE PARTIE

### *Textes*

Les œuvres de Zweig étant trop nombreuses pour pouvoir figurer toutes dans cette bibliographie, nous allons faire référence ici aux seuls textes de l'auteur qui s'insèrent dans notre étude sur *Stefan Zweig et l'Europe*. Nous proposons donc une bibliographie sélective, et renvoyons pour plus de détail à Randolph J. KLAWITER, *Stefan Zweig, An International Bibliography*, Riverside, California, Ariadne Press, 1991, ainsi que, du même auteur, à *Stefan Zweig, An International Bibliography, Addendum I*, Riverside, California, Ariadne Press, 1999.

#### 1. ÉDITION DES ŒUVRES COMPLÈTES

*GESAMMELTE WERKE IN EINZELBÄNDEN, 1939-1990.*

Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1950-1990. (Cette édition de référence, qui présente un choix des textes les plus fameux de Zweig, n'est pas exhaustive ; les textes sont édités et présentés pour la plupart d'entre eux par Knut BECK).

ZWEIG, Stefan, *Auf Reisen, Feuilletons und Berichte,* herausgegeben von Knut Beck, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1987.

ZWEIG, Stefan, *Ausgewählte Novellen,* 1946.

ZWEIG, Stefan, *Balzac,* 1989.

ZWEIG, Stefan, *Baumeister der Welt : Balzac - Dickens - Dostojewski - Hölderlin - Kleist - Nietzsche - Casanova - Stendhal,* 1951.

ZWEIG, Stefan, *Ben Jonson's 'Volpone' und andere Nachdichtungen und Übertragungen für das Theater,* 1987.

ZWEIG, Stefan, *Brasilien : ein Land der Zukunft,* 1989.

ZWEIG, Stefan, *Brennendes Geheimnis : Erzählungen,* 1987.

ZWEIG, Stefan, *Briefe an Freunde,* 1978.

ZWEIG, Stefan, *Buchmendel : Erzählungen,* avec une postface de Knut Beck, 1990.

ZWEIG, Stefan, *Castellio gegen Calvin : oder ein Gewissen gegen die Gewalt,* 1987.

ZWEIG, Stefan, *Clarissa : ein Romanentwurf* [Aus dem Nachlaß], 1990.

ZWEIG, Stefan, *Das Geheimnis des Künstlerischen Schaffens,* édité par Knut Beck, 1984.

ZWEIG, Stefan, *Das Geheimnis des künstlerischen Schaffens,* édité par Knut Beck, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1981.

ZWEIG, Stefan, *Das Lamm des Armen : Dramen,* édité par Knut Beck, 1984.

ZWEIG, Stefan, *Der Amokläufer : Erzählungen,* 1984.

ZWEIG, Stefan, *Die Dramen.* édité par Richard Friedenthal, 1964.

ZWEIG, Stefan, *Die Heilung durch den Geist : Mesmer - Mary Baker-Eddy - Freud,* édité par Knut Beck, 1982.

ZWEIG, Stefan, *Die schlaflose Welt : Aufsätze und Vorträge aus den Jahren 1909-1941,* édité par Knut Beck, 1983.

ZWEIG, Stefan, *Die Welt von Gestern : Erinnergungen eines Europäers,* 1981.

ZWEIG, Stefan, *Drei Dichter ihres Lebens : Casanova - Stendhal - Tolstoi.*

ZWEIG, Stefan, *Drei Meister : Balzac - Dickens - Dostojewski.*

ZWEIG, Stefan, *Emile Verhaeren,* édité par Knut Beck, 1984.

ZWEIG, Stefan, *Erinnerungen an Emile Verhaeren,* Wien, 1917.

ZWEIG, Stefan, *Europäisches Erbe,* édité par Richard Friedenthal, 1960.

ZWEIG, Stefan, *Europäisches Erbe,* Fischer Taschenbuch Verlag, 1981.

ZWEIG, Stefan, *Joseph Fouché : Bildnis eines politischen Menschen,* 1981.

ZWEIG, Stefan, *Länder, Städte, Landschaften,* édité par Knut Beck, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1981.

ZWEIG, Stefan, *Legenden,* 1945.

ZWEIG, Stefan, *Magellan : der Mann und seine Tat,* édité par Knut Beck, 1983.

ZWEIG, Stefan, *Maria Stuart,* 1981.

ZWEIG, Stefan, *Marie Antoinette : Bildnis eines mittleren Charakters,* 1981.

ZWEIG, Stefan, *Menschen und Schicksale,* édité par Knut Beck, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1981.

ZWEIG, Stefan, *Novellen einer Leidenschaft,* 1956.

ZWEIG, Stefan, *Phantastische Nacht, Erzählungen,* édité par Knut Beck, 1982.

ZWEIG, Stefan, *Rahel Rechtet mit Gott : Legenden,* édité par Knut Beck, 1989.

ZWEIG, Stefan, *Rausch der Verwandlung [Roman aus dem Nachlaß]*, édité par Knut Beck, 1982.

ZWEIG, Stefan, *Rhythmen : Nachdichtungen ausgewählter Lyrik von Emile Verhaeren, Charles Beaudelaire und Paul Verlaine,* 1983.

ZWEIG, Stefan, *Romain Rolland,* édité par Knut Beck, 1987.

ZWEIG, Stefan, *Silberne Saiten : Gedichte,* édité par Knut Beck, 1982.

ZWEIG, Stefan, *Sternstunden der Menschheit : Zwölf historische Miniaturen,* 1981.

ZWEIG, Stefan, *Tagebücher,* édité par Knut Beck, 1984.

ZWEIG, Stefan, *Tersites - Jeremias : Zwei Dramen,* édité par Knut Beck, 1982.

ZWEIG, Stefan, *Triumph und Tragik der Erasmus von Rotterdam,* 1981.

ZWEIG, Stefan, *Ungeduld des Herzens : Roman,* 1981.

ZWEIG, Stefan, *Verwirrung der Gefühle : Erzählungen,* édité par Knut Beck, 1983.

ZWEIG, Stefan, *Zeit und Welt : gesammelte Aufsätze und Vorträge 1904-1940,* édité par Richard Friedenthal, 1943.

ZWEIG, Stefan, *Zeit und Welt,* édité par Knut Beck, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1981.

ZWEIG, Stefan, *Zeiten und Schicksale : Aufsätze und Vorträge aus den Jahren 1902-1942,* 1990.

## 2. TEXTES DE ZWEIG UTILISÉS DANS LA PRÉSENTE ÉTUDE.

ZWEIG, Stefan, "Abschied von Alexander Moïssi", conférence tenue à Milan le 5 juin 1935 ; reprise dans le recueil *Europäisches Erbe,*

herausgegeben von Richard Friedenthal, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1990, pp. 241-245.

ZWEIG, Stefan, "An die Freunde in Fremdland", article paru le 19 septembre 1914 dans le *Berliner Tageblatt* ; repris dans le recueil *SW*, pp. 42-17.

ZWEIG, Stefan, "Antwerpen", première publication le 9 octobre 1914 dans la *NFP* ; repris dans *AR*, pp. 179-185.

ZWEIG, Stefan, "Arles", *in* : *Vom Fels zum Meer. (Die Weite Welt). Illustrierte Zeitschrift für das deutsche Haus*, Stuttgart, 24. Jahrgang, Heft 24, Juli 1905 ; repris dans le recueil *AR*, p. 47.

ZWEIG, Stefan, *Arthur Rimbaud : Leben und Dichtung*, traduction de K. L. AMMER [*i.e.* Karl Klammer], avant-propos de Stefan Zweig, Leipzig, Insel, 1907 ; repris dans *ZS*, pp. 198-209.

ZWEIG, Stefan, "Aufruf zur Geduld", publié dans *Das Tagebuch*, Jahrgang 1, Heft 1, 1920 ; repris dans *SW*, p. 155-158.

ZWEIG, Stefan, "Autobiographische Skizze", *Das Literarische Echo*, Berlin, 17. Jahrgang, Heft 4, 15.XI. 1914, p. 202.

ZWEIG, Stefan, *Autobiographische Skizze*, Sept. 1908, Handschriftensammlung der Staatsbibliothek, Potsdamer Straße, Berlin ; texte cité par Mark H. GELBER dans son article "An Early Autobiographical Sketch (1908) by Stefan Zweig", *Modern Austrian Literature*, volume 25, n°1, 1992, p. 15 sq.

ZWEIG, Stefan, *Balzac, Eine Biographie*, Frankfurt am Main, Fischer, 1989.

ZWEIG, Stefan, *Baudelaire, Gedichte in Vers und Prosa*, traductions de Camill Hoffmann et Stefan Zweig, avec une introduction de Zweig,

Leipzig, Seemann, 1902 ; repris dans *Zeiten und Schicksale : Aufsätze und Vorträge aus den Jahren 1902-1942* [abréviation *ZS*], *op. cit.*, pp. 185-197.

ZWEIG, Stefan, *Begegnungen mit Büchern : Aufsätze und Einleitungen aus den Jahren 1902-1939,* Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1983.

ZWEIG, Stefan, *Begegnungen mit Menschen, Büchern, Städten,* Frankfurt am Main, S. Fischer, 1955.

ZWEIG, Stefan, "Bei den Franzosen in Canada", première parution dans la *Frankfurter Zeitung,* 25 mars 1911, repris dans le recueil *AR, op. cit.*, pp. 129-134.

ZWEIG, Stefan, "Bei den Sorglosen", *NFP,* 26 février 1918 ; *SW,* p. 104-111.

ZWEIG, Stefan, "Bekenntnis zum Defaitismus", *Friedens-Warte, Blätter für zwischenstaatliche Organisation,* Berlin, Leipzig, Juli/August 1918 ; repris dans *SW,* p.122-125.

ZWEIG, Stefan, "Berta von Suttner. Eine Ansprache, inmitten des Weltkrieges 1918 anläßlich der Eröffnung des Internationalen Frauenkongresses für Völkerverständigung in Bern" ; *NFP,* 21. Juni 1918 ; repris dans *SW,* pp. 112-121.

ZWEIG, Stefan, "Brennendes Geheimnis", *in* : *Erstes Erlebnis : vier Geschichten aus der Kinderwelt,* Leipzig, Insel Verlag, 1911.

ZWEIG, Stefan, *Briefe an Freunde,* herausgegeben von Richard Friedenthal, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1984 .

ZWEIG, Stefan, *Briefe, 1897-1914,* herausgegeben von Knut Beck, Jeffrey B. Berlin et Natascha Weschenbach-Feggeler, Frankfurt am Main, S. Fischer, 1995.

ZWEIG, Stefan, *Briefe, 1914-1919,* herausgegeben von Knut Beck, Jeffrey B. Berlin und Natascha Weschenbach-Feggeler, Frankfurt am Main, S. Fischer, 1998.

ZWEIG, Stefan, "Brugge", *NFP,* Vienne, 24 août 1904 ; repris dans *AR,* p. 25-32.

ZWEIG, Stefan, *Clarissa, Ein Romanentwurf,* aus dem Nachlaß herausgegeben von Knut BECK, S. Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1990.

ZWEIG, Stefan, correpondance avec Martin BUBER, *in* : *Briefwechsel aus sieben Jahrzehnten, Band 1 : 1897-1918,* Heidelberg, Verlag Lambert Schneider, 1972.

ZWEIG, Stefan, correspondace inédite avec Jean-Richard BLOCH, Fonds Jean-Richard Bloch à la Bibliothèque Nationale de France, Paris.

ZWEIG, Stefan, correspondance inédite avec Alfons PETZOLD, Wiener Stadt- und Landesbibliothek, Vienne.

ZWEIG, Stefan, correspondance avec Emil HIRSCH, *in* : *Emil Hirsch: Zum 14. März 1936,* München, Heller, 1936.

ZWEIG, Stefan, correspondance avec H. BAHR, S. FREUD, A. SCHNITZLER *in*: *Briefwechsel mit Hermann Bahr, Sigmund Freud, Rainer Maria Rilke und Arthur Schnitzler,* édité par Jeffrey B. Berlin, Hans-Ulrich Lindken et Donald A. Prater, Frankfurt am Main, Fischer, 1987.

ZWEIG, Stefan, correspondance avec Hermann HESSE, *in*: Hermann HESSE, *Gesammelte Briefe,* hrg. von Ursula & Volker MICHELS, Heiner HESSE, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1973-1979.

ZWEIG, Stefan, correspondance avec Maxime GORKI, *in* : *Gorki, Maxim/Zweig, Stefan, Briefwechsel,* herausgegeben von Kurt Böttcher, Leipzig, Reclam, 1971.

ZWEIG, Stefan, correspondance avec Paul ZECH, *in* : *Stefan Zweig - Paul Zech, Briefe, 1910-1942,* herausgegeben von Donald G. Daviau, Greifenverlag zu Rudolstadt, 1987.

ZWEIG, Stefan, correspondance avec Romain Rolland, Fonds Romain Rolland, Paris, Bibliothèque Nationale de France.

ZWEIG, Stefan, correspondance avec Émile VERHAEREN, *Correspondance générale I, Emile et Marthe Verhaeren-Stefan Zweig,* édition établie, présentée et annotée par Fabrice van de Kerckhove, Bruxelles, Labor, Collection "Archives du futur", 1996.

ZWEIG, Stefan, correspondance avec ZWEIG, Friderike, *in* : *Friderike Zweig - Stefan Zweig, Unrast der Liebe. Ihr Leben und ihre Zeit im Spiegel ihres Briefwechsels,* Frankfurt am Main, Fischer, 1987.

ZWEIG, Stefan, correspondance inédite avec Felix BRAUN, Wiener Stadt- und Landesbibliothek, Vienne.

ZWEIG, Stefan, correspondance inédite avec Joseph CHAPIRO, Deutsches Literaturarchiv, Schiller National-Museum, Marbach am Neckar, Allemagne.

ZWEIG, Stefan, correspondance inédite avec Paul MORAND, Bibliothèque Nationale de France, Département des Manuscrits, Paris.

ZWEIG, Stefan, correspondance inédite avec Raoul AUERNHEIMER, Wiener Stadt- und Landesbibliothek, Vienne, Autriche.

ZWEIG, Stefan, correspondance inédite avec René SCHICKELE, Deutsches Literaturarchiv, Schiller National-Museum, Marbach am Neckar, Allemagne.

ZWEIG, Stefan, correspondance inédite avec Viktor FLEISCHER, Deutsches Literaturarchiv, Schiller National-Museum, Marbach am Neckar, Allemagne.

ZWEIG, Stefan, "Dante : Zum sechsten Jahrhunderttag seines Todes", *NFP*, 11. September 1921, pp. 1-4. Reproduit dans : *Zeiten und Schicksale : Aufsätze und Vorträge aus den Jahren 1902-1942*, édité par Knut Beck, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1990, pp. 93-104.

ZWEIG, Stefan, "Das Buch als Eingang zur Welt", Pester Lloyd, 15. August 1931, p. 1-3 ; repris dans *BB*.

ZWEIG, Stefan, "Das Buch als Eingang zur Welt", publié pour la première fois dans *Pester Lloyd*, le 15 août 1931, repris dans le recueil *BB*, pp. 7-17.

ZWEIG, Stefan, *Das Haus am Meer, in* : *Das Lamm des Armen, Dramen*, Frankfurt am Main, Fischer, 1984.

ZWEIG, Stefan, "Das Herz Europas. Ein Besuch im Genfer Roten Kreuz", *NFP*, 23 décembre 1917 ; repris dans *SW*, pp. 74-89.

ZWEIG, Stefan, "Das Land ohne Patriotismus", tapuscrit de 1909 ; repris dans le recueil *SW*, pp. 7-16.

ZWEIG, Stefan, "Das nordische Venedig", *Vom Fels zum Meer. (Die Weite Welt). Illustrierte Zeitschrift für das deutsche Haus*, Stuttgart, 22. Jahrgang, Heft 3, Oktober 1902 ; repris dans le recueil *AR*, p. 17-21.

ZWEIG, Stefan, "Das Wien von Gestern", conférence tenue au Théâtre Marigny, Paris, avril 1940 ; reprise dans le recueil AR, p. 292-412.

ZWEIG, Stefan, "Der Bildner. Meudon, Maison Rodin 1913", *Silberne Saiten, op. cit.*, p.191-194.

ZWEIG, Stefan, "Der europäische Gedanke in seiner historischen Entwicklung", conférence tenue à Florence le 5 mai 1932 ; reprise dans *SW*, p. 185-210.

ZWEIG, Stefan, *Der Kampf mit dem Dämon : Hölderlin, Kleist, Nietzsche*, Leipzig, Insel, 1925 (l'ouvrage est dédié à Sigmund Freud). Nouvelle édition : Frankfurt am Main, Fischer, 1991.

ZWEIG, Stefan, *Der Kampf mit dem Dämon, (Baumeister der Welt, Versuch einer Typologie des Geistes)*, première publication à Leipzig, Insel, 1925 ; nouvelle édition : *Der Kampf mit dem Dämon* , Frankfurt am Main, Fischer, 1991.

ZWEIG, Stefan, "Der Rhythmus von New-York", paru dans la *NFP*, Vienne, le 3 mai 1911 ; repris dans le recueil *AR*, pp. 135-143.

ZWEIG, Stefan, "Der Turm zu Babel", d'abord publié en traduction française sous le titre "La Tour de Babel" dans la revue *Le Carmel*, à Genève, en avril et en mai 1916. Nouvelle publication dans la *Vossische Zeitung*, Berlin, 8 mai 1916 ; repris dans *SW*, pp. 68-73.

ZWEIG, Stefan, "Die Ausstellung in Brugge", *Prager Tageblatt*, 7 septembre 1902.

ZWEIG, Stefan, "Die Entwertung der Ideen (Eine Antwort an Alfred H. Frieds Aufsatz "Der Vernunftmeridian")", *Neue Zürcher Zeitung*, 4. August 1918 ; repris dans *SW*, 126-131.

ZWEIG, Stefan, "Die Erziehung zum republikanischen Bewußtsein", *Die Republik*, Berlin, 5 décembre 1918 ; repris dans *SW*, p. 136-140.

ZWEIG, Stefan, "Die gefangenen Dinge. Gedanken über die Brüsseler Weltausstellung", paru dans la *NFP* le 17 août 1910, repris dans *Zeiten und Schicksale : Aufsätze und Vorträge aus den Jahren 1902-1942*, Frankfurt am Main, Fischer, 1990, pp. 22-29.

ZWEIG, Stefan, "Die Gouvernante", première publication dans la *Neue Freie Presse*, le 25 décembre 1907, nouvelle reprise dans le recueil *Erstes Erlebnis : Vier Geschichten aus der Kinderwelt*, Leipzig, Insel Verlag,

1911. "Die Gouvernante", *in* : *Phantastische Nacht, Erzählungen*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1987.

ZWEIG, Stefan, *Die Heilung durch den Geist*, Leipzig, Insel Verlag, 1931 ; nouvelle édition : *Die Heilung durch den Geist*, Frankfurt am Main, Fischer, 1990.

ZWEIG, Stefan, "Die Kirchweih des guten Essens", article paru dans le *Berliner Tageblatt*, 24 novembre 1925 ; repris dans *AR*, pp. 253-256.

ZWEIG, Stefan, "Die Legende der dritten Taube", texte paru à Berlin en décembre 1916 dans *Der Bildermann*, 1. Jahrgang, Nr. 17, 1916. Repris dans Stefan ZWEIG, *Rahel rechtet mit Gott. Legenden*, Frankfurt am Main, Fischer, 1990.

ZWEIG, Stefan, "Die Monotonisierung der Welt", article paru dans la *NFP* le 31 janvier 1925, repris dans le recueil *Die Monotonisierung der Welt, Aufsätze und Vorträge*, choix des textes et postface de Volker Michels, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1988, pp. 7-15.

ZWEIG, Stefan, *Die Philosophie des Hippolyte Taine*, Wien, 1904 (Thèse de doctorat non publiée).

ZWEIG, Stefan, "Die Schweiz als Hilfsland Europas", *Donauland*, Wien, 1. Jahrgang, Heft 7, September 1918. Repris dans *AR*, pp. 221-225.

ZWEIG, Stefan, "Die Schweiz im vierten Kriegssommer", *NFP*, 26 juillet 1918, p. 2.

ZWEIG, Stefan, "Die Schweiz und die Fremden", *NFP*, 31 janvier 1918.

ZWEIG, Stefan, "Die Stadt der tausend Tempel" [Benares], *NFP*, Vienne, 23 mars 1909.

ZWEIG, Stefan, "Die Stunde zwischen den Ozeanen. Der Panamakanal", première parution dans la *Neue Freie Presse*, Wien, 6 juillet 1911 ; repris dans le recueil *AR*, *op. cit.*, pp. 147-157.

ZWEIG, Stefan, *Die Welt von Gestern : Erinnerungen eines Europäers,* Stockholm, Bermann-Fischer, 1942 ; nouvelle publication : Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1987.

ZWEIG, Stefan, "Dostoievski", *in*: *Drei Meister,* Frankfurt am Main, Fischer, 1992.

ZWEIG, Stefan, *Drei Dichter ihres Lebens : Casanova, Stendhal, Tolstoi,* Leipzig, Insel, 1928.

ZWEIG, Stefan, "Ein Wort von Deutschland", article paru dans la *NFP* le 6 août 1914 ; repris dans *SW,* pp. 30-33.

ZWEIG, Stefan, "Einige Grundlagen zu einem kollektiv auszuarbeitenden Manifest", tapuscrit de quatre pages, adressé à Max Brod, conservé au Deutscher Literatur -Archiv de Marbach am Neckar, Allemagne.

ZWEIG, Stefan, *Emil Verhaeren,* Leipzig, Insel-Verlag, 1910; nouvelle édition *Emil Verhaeren,* Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1984, p. 23-248.

ZWEIG, Stefan, "Emile Verhaeren", article paru à Berlin le 15 avril 1904 dans *Das Literarische Echo,* p. 972-978.

ZWEIG, Stefan, *Emile Verhaeren, Sa vie, son œuvre,* traduit de l'allemand par Paul Morisse et Henri Chervet, Paris, Belfond, 1985.

ZWEIG, Stefan, "Erhabenes Vermächtnis", article paru dans la *NFP,* Vienne, 26 sept. 1919.

ZWEIG, Stefan, *Erinnerungen an Emile Verhaeren,* Wien, Christoph Reissers Söhne, 1917.

ZWEIG, Stefan, "Ernest Renan : Zum Jahrhunderttage seiner Geburt, 27. Februar 1823", *NFP* , 25 février 1923 ; ce texte est repris dans le recueil *Zeiten und Schicksale : Aufsätze und Vorträge aus den Jahren 1902-1942,* édité par Knut Beck, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1990, p. 105-122.

ZWEIG, Stefan, "Flüchtiger Spiegelblick", *Literarische Monatshefte*, Wien, Nov./Dez. 1931.

ZWEIG, Stefan, "Flüchtiger Spiegelblick", *Literarische Monatshefte*, Wien, novembre/décembre 1931.

ZWEIG, Stefan, "Frühlingsfahrt durch die Provence", article publié dans le *Berliner Tageblatt* du 1er mars 1905 ; repris dans le recueil *AR*, p. 35-38.

ZWEIG, Stefan, *Gedichte von Paul Verlaine : Eine Anthologie der besten Übertragungen*, Berlin/Leipzig, Schuster & Loeffler, 1902.

ZWEIG, Stefan, "Gwalior, die indische Residenz", article paru dans le *Berliner Tageblatt*, le 20 mars 1909 repris dans *AR*, p. 105-110.

ZWEIG, Stefan, "Heimfaht nach Österreich", publié le 1er août 1914 dans la *NFP*, repris dans *SW*, p. 25-29.

ZWEIG, Stefan, "Im Schnee", nouvelle publiée la première fois dans *Die Welt* (Vienne), le 2 août 1901, pp. 10-13; reprise dans : *Stefan-Zweig-Buch*, édité par Knut Beck, avec une postface de Max von der Grün, S. Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1981.

ZWEIG, Stefan, introduction à une édition de Balzac, "Balzac : sein Weltbild aus den Werken", Stuttgart, Lutz, 1908, qui fut ensuite reprise pour figurer dans le recueil *Drei Meister : Balzac, Dickens, Dostojewski*, Leipzig, Insel, 1920.

ZWEIG, Stefan, "Jacob Wassermann", paru le 23 août 1912 dans la *Neue Rundschau* et repris dans le recueil *Europäisches Erbe*, édité par R. Friedenthal, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1990, p. 197-219.

ZWEIG, Stefan, *Jeremias*, Leipzig, Insel, 1917 ; repris dans ZWEIG, *Tersites, Jeremias*, S. Fischer Verlag, 1983.

ZWEIG, Stefan, lettre ouverte adressée à R. Rolland, parue le 22 décembre 1912 dans le *Berliner Tageblatt* (voir *RR/SZ*, p. 44-50).

ZWEIG, Stefan, "Lied des Fahrenden", *NFP*, 25 décembre 1910, p. 49. Ce poème a été republié dans *Jüdisches Schicksal in deutschen Gedichten : Eine abschließende Anthologie*, Berlin, Jüdischer Verlag, 1959, p. 99.

ZWEIG, Stefan, "Löwen", première publication le 30 août 1914 dans la *NFP*; repris dans *AR*, pp. 176-178.

ZWEIG, Stefan, "Lüttich", première publication dans la *NFP*, le 11 août 1914 ; repris dans : *AR*, p. 173-175.

ZWEIG, Stefan, "Montmartrefest", première publication dans Leipziger Tageblatt, 3. Mai 1909 ; repris dans *AR*, p. 121-125.

ZWEIG, Stefan, *Neue Fahrten*, poèmes repris dans le recueil *Silberne Saiten, Gedichte*, Frankfurt am Main, Fischer, 1982.

ZWEIG, Stefan, oraison funèbre de Joseph Roth, prononcée le 24 juin 1939 au Conway Hall à Londres ; cette oraison à été publiée sous le titre "Joseph Roth" dans *EE*.

ZWEIG, Stefan, "Parsifal in New-York", paru la première fois dans *Der Merker. Österreichische Zeitschrift für Musik und Theater*, Vienne, 10 juillet 1911 ; nouvelle publication dans le recueil *AR*, p. 144-146.

ZWEIG, Stefan, *Paul Verlaine, Gedichte : eine Auswahl der besten Übertragungen*, Leipzig, Insel, 1927.

ZWEIG, Stefan, *Paul Verlaines Gesammelte Werke in zwei Bänden*, Leipzig, Insel, 1922 ; nouvelle publication dans ZWEIG, *Menschen und Schicksale*, Frankfurt am Main, Fischer, 1989.

ZWEIG, Stefan, *Praterfrühling, Erzählungen*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1991.

ZWEIG, Stefan, "*Rechts und Links*, Roman von Joseph Roth", compte rendu dans *Berliner Tageblatt* le 7 décembre 1929 ; repris dans *BB*, p. 103-108.

ZWEIG, Stefan, "Reisen oder Gereist-Werden" (1925), publié dans le recueil *Die Monotonisierung der Welt, Aufsätze und Vorträge*, choix des textes et postface de Volker Michels, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1988, pp. 81-85.

ZWEIG, Stefan, "Rilkes Neue Gedichte", compte rendu paru à Berlin dans *Das Literarische Echo* le 15 décembre 1908; repris dans *BB*.

ZWEIG, Stefan, *Romain Rolland, Der Mann und das Werk*, Frankfurt am Main, Literarische Anstalt, Rütten & Loening, 1921.

ZWEIG, Stefan, "Rückkehr zum Märchen", article publié la première fois dans la *Neue Freie Presse* le 14 décembre 1912 ; repris dans le recueil *Begegnungen mit Büchern*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1984.

ZWEIG, Stefan, "Saisontage in Ostende", première parution dans *Vom Fels zum Meer. (Die Weite Welt). Illustrierte Zeitschrift für das deutsche Haus*, Stuttgart, 22. Jahrgang, Heft 2, September 1902 ; repris dans le recueil *AR*, p. 11-16.

ZWEIG, Stefan, "Sehnsucht nach Indien", première publication dans le *Leipziger Tageblatt*, le 28 juillet 1908; repris dans *AR*, pp. 97-102.

ZWEIG, Stefan, "Sigmund Freud", *in* : *Die Heilung durch den Geist. Mesmer, Mary Baker-Eddy, Freud*, Leipzig, Insel-Verlag, 1931. Édition utilisée : Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1982.

ZWEIG, Stefan, *Silberne Saiten, Gedichte,* Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1982.

ZWEIG, Stefan, "Sommernovellette", première parution le 25 août 1906 dans la *Neue Freie Presse* ; nouvelle édition : Stefan ZWEIG, "Sommernovellette", *Phantastische Nacht und andere Erzählungen,* Frankfurt am Main, Fischer, 1987, pp. 7-19.

ZWEIG, Stefan, *Tagebücher,* Fischer, Frankfurt am Main, 1988.

ZWEIG, Stefan, *Triumph und Tragik des Erasmus von Rotterdam,* Wien, Reichner Verlag, 1935 ; nouvelle édition : Frankfurt am Main, Fischer, 1981.

ZWEIG, Stefan, "Untergang eines Herzens", publié la première fois dans le recueil de nouvelles *Verwirrung der Gefühle : Drei Novellen* [*Die Kette. Ein Novellenkreis. Der dritte Ring*], Leipzig, Insel, 1927. Edition utilisée ici : *Verwirrung der Gefühle,* Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1987.

ZWEIG, Stefan, "Unvermutete Bekannschaft mit einem Handwerk", *in* : *Praterfrühling, Erzählungen,* Fischer, Frankfurt am Main, 1991.

ZWEIG, Stefan, *Verlaine,* Berlin/Leipzig, Schuster & Loeffler, 1905.

ZWEIG, Stefan, "Verse eines Gottsuchers", paru pour la première fois dans *Die Nation,* Berlin, 23. Jahrgang (1905-1906), n°36. Nouvelle parution dans le recueil *BB*, pp. 80-84.

ZWEIG, Stefan, "Vom 'österreichischen' Dichter. Ein Wort zur Zeit". Article publié le 1er décembre 1914 dans *Das Literarische Echo,* Berlin ; repris dans *SW,* pp. 48-51.

ZWEIG, Stefan, "Wiederbegegnung mit Tubutsch", paru dans : *Berliner Tageblatt* le 8 juin 1926 ; repris dans le recueil *BB,* pp. 99-102.

ZWEIG, Stefan, "Wiedersehen mit Italien", *NFP*, 13. April 1921 ; repris dans *AR*, p. 235 sq.

ZWEIG, Stefan, "Zu Paul Verlaines 100. Geburtstag" (il s'agit d'un extrait de l'avant-propos à une réédition projetée -mais non réalisée- des poèmes de Verlaine en langue allemande) ; publié dans *Deutsche Blätter*, Santiago de Chile, 2: 4, avril 1944, p. 142.

## 3. TEXTES D'AUTRES AUTEURS UTILISÉS DANS LA PRÉSENTE ÉTUDE.

AUERNHEIMER, Raoul, *Das Wirtshaus zur verlorenen Zeit. Erlebnisse und Bekenntnisse*, Wien, Ullstein Verlag, 1955.

BARBUSSE, Henri, *Le Feu, Journal d'une escouade*, Paris, Flammarion, 1916.

BOURGET, Paul, *Cosmopolis*, Paris, Alphonse Lemerre Éditeur, 1894.

BROCH, Hermann, *Création littéraire et connaissance,* Paris, Gallimard, 1966.

BROCH, Hermann, *Die Schlafwandler*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1978.

BROCH, Hermann, *Hofmannsthal und seine Zeit. Eine Studie.* Kommentierte Werkausgabe, herausgegeben von P.M. Lützeler, Band 9/1, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1975, pp. 111-284.

BROD, Max, *Streitbares Leben. Autobiographie.* München, Kindler Verlag, 1960.

BUBER, Martin, *Briefwechsel aus sieben Jahrzehnten*, Heidelberg, Verlag Lambert Schneider, 1986.

EICHENDORFF, Joseph von, *Werke*, München, Hauser, 1977.

EICHENDORFF, Joseph von,*Scènes de la vie d'un propre à rien*, in : Eichendorff, *Dernier retour*, traduit de l'Allemand et présenté par Philippe Giraudon, Orphée/La Différence, Paris, 1989.

FREUD, Sigmund, *Briefe 1873-1939*, herg. von Ernst Freud, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1961.

GOETHE, Johann Wolfgang, "Zu brüderlichem Andenken Wielands", *in* : GOETHE, *Sämtliche Werke*, Band 15, "Übertragungen", Zürich, Artemis, 1979.

HESSE, Hermann, "Die Brüder Karamasow oder der Untergang Europas" (1919), *in* : *Plädoyer für Europa, op. cit.*.

KAFKA, Franz, "Beim Bau der chinesischen Mauer", *in* : *Der Geier*, Stuttgart, Edition Weitbrecht, Die Bibliothek von Babel, eine Sammlung phantastischer Literatur herausgegeben von Jorge Luis BORGES, 1983, p. 99-117.

KAFKA, Franz, "Das Stadtwappen", *in* : *Der Geier*, Stuttgart, Edition Weitbrecht, Die Bibliothek von Babel, eine Sammlung phantastischer Literatur herausgegeben von Jorge Luis BORGES, 1983, p. 51-53.

KESTEN, Hermann, *Meine Freunde die Poeten*, München, Kindler Verlag, 1959.

KEY, Ellen, *Das Jahrhundert des Kindes*, Berlin, 1903.

KOLB, Annette, *Briefe einer Deutsch-Französin*, Erich Reiss Verlag, Berlin, 1916.

KRAUS, Karl, *Die Fackel*, Vienne, n° 23, novembre 1899.

KRAUS, Karl, *Die letzten Tage der Menschheit, Tragödie in fünf Akten mit Vorspiel und Epilog*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1986.

LARBAUD, Valéry, *A.O. Barnabooth, ses œuvres complètes* (1908 et 1913), Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1958.

LARBAUD, Valéry, *Jaune Bleu Blanc*, Paris, Gallimard, 1958.

MANN, Heinrich, "Der Europäer" (1916), in : *Plädoyers für Europa, Stellungnahmen deutschsprachiger Schriftsteller 1915-1949*, édité par Paul-Michael Lützeler, Frankfurt am Main, Fischer, 1987.

MANN, Heinrich, "Der Europäer" (1916), in : *Plädoyers für Europa, Stellungsnahmen deutschsprachiger Schriftsteller 1915-1949*, édité par Paul-Michael Lützeler, Frankfurt am Main, Fischer, 1987.

MANN, Thomas, "Gedanken im Kriege", paru dans la *Neue Rundschau* en novembre 1914.

MANN, Thomas, "Verhältnis zu Wien" (1926), *in* : *Gesammelte Werke in 12 Bänden*, Band XI, Oldenburg, 1960, page 399.

MARX, Karl, "A propos de la question juive" (1844), *Œuvres*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, tome 3, 1982.

MAYER, Sigmund, *Ein jüdischer Kaufmann, 1831-1911. Lebenserinnerungen*, Leipzig, 1911.

NIETZSCHE, *Also sprach Zarathustra*, (1883), München, Wilhelm Goldmann Verlag.

NIETZSCHE, Friedrich, *Sämtliche Werke in zwölf Bänden*, Stuttgart, Kröner, 1964.

RATHENAU, Walter, *Tagebuch 1907-1922*, herausgegeben von Pogge und Strandmann, Düsseldorf, Droste, 1967.

RENAN, Ernest, "Qu'est-ce qu'une nation?", conférence tenue le 11 mars 1882 à la Sorbonne. Ces propos sont repris dans E. RENAN, *La réforme intellectuelle et morale et autres écrits*, Textes choisis et commentés par Alain de Benoist, Albatros/Valmonde éditeur, 1982, pp. 88-102.

RILKE, Rainer-Maria, *Briefe über Cézanne*, 7 octobre 1907, Frankfurt am Main, Insel, 1983.

RILKE, Rainer-Maria, *Werke*, Band 5 (Worpswede, Rodin, Aufsätze), Frankfurt am Main, Insel-Verlag, 1965.

RIMBAUD, *Illuminations,* cycle des "Villes" (Ville, Ville I, Ville II).

ROLLAND, Romain, "Au-dessus de la mêlée", *in* : *Au-dessus de la mêlée*, Paris, Albin Michel, 1926.

ROLLAND, Romain, *Jean-Christophe*. Édition originale en 17 volumes, parue à Paris dans les *Cahiers de la Quinzaine*, 1904-1912. Édition utilisée: Paris, Livre de Poche, 1980.

ROLLAND, Romain, *Journal des Années de Guerre (1914-1919)*, Paris, Albin Michel, 1952.

ROLLAND, Romain, "Le meurtre des élites", paru dans le *Journal de Genève,* le 14 juin 1915.

ROLLAND, Romain, *Le temps viendra*, Paris, Ollendorf, 1921.

ROLLAND, Romain, "Lettre ouverte à Gerhart Hauptmann", *in* : Romain ROLLAND, *Au-dessus de la mêlée*, Paris, Albin Michel, 1926.

ROLLAND, Romain, "Pro Aris", article rédigé en septembre 1914, *in* : *Au-dessus de la mêlée, op. cit.*, p. 23-24.

ROLLAND, Romain, *Quinze ans de combat (1919-1934)*, Paris, Rieder, 1935.

ROLLAND, Romain, "Vox Clamantis - *Jeremias*", *Coenobium*, XII, novembre 1917.

ROMAINS, Jules, *Stefan Zweig, Grand Européen*, New-York, Éditions de la Maison Française, Inc., 1941.

ROTH, Joseph, *Briefe, 1911-1939*, eingeleitet und herausgegeben von Hermann Kesten, Köln/Berlin, Kiepenheuer & Witsch, 1970.

ROTH, Joseph, "Die Büste des Kaisers", *in* : J. ROTH, *Werke*, herausgegeben und eingeleitet von Hermann Kesten, Köln/Berlin, Kiepenheuer & Witsch, 1976, Band 5, pp. 655-676.

ROTH, Joseph, *Juden auf Wanderschaft*, *in*: J. ROTH, *Werke*, herausgegeben und eingeleitet von Hermann Kesten, Köln/Berlin, Kiepenheuer & Witsch, 1976, Band 3, pp. 293-305.

ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Garnier, Paris, 1971.

ROUSSEAU, *Emile ou de l'éducation*, Paris, Garnier, 1964.

SCHILLER, Friedrich, "Belagerung von Antwerpen durch den Prinzen von Parma in den Jahren 1584 und 1585", *in* : *Geschichte des Abfalls der vereinigten Niederlande von der spanischen Regierung.*

SCHNITZLER, Arthur, *Jugend in Wien*, Wien, Molden, 1963.

WHITMAN, Walt, *Songs on Myself*.

ZUCKERKANDL, Bertha, *Österreich intim. Erinnerungen 1892-1942*, Vienne, Amalthea, 1980.

# DEUXIÈME PARTIE

## *Ouvrages critiques et études*

### A) Études générales portant sur l'histoire et la civilisation.


ARENDT, Hannah, *La tradition cachée. Le juif comme paria*, Paris, Bourgois éditeur, 1987.

ARLEBACH, Julius, *Karl Marx and the Radical Critique of Judaism*, Londres, Boston, 1978.

*Babel ist überall. Ein Lesebuch*, éditée par Hanspeter KRELLMANN, München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1989.

BAUDOUIN, Charles, *Eclaircie sur l'Europe*, Lausanne, L'Abbaye du Livre, 1944.

BÉHAR, *L'Autriche-Hongrie, idée d'avenir. Permanences géopolitiques de l'Europe centrale et balkanique*, Paris, Éditions Desjonquères, 1991.

BÉHAR, Pierre, *Vestiges d'empires. La décomposition de l'Europe centrale et balkanique*, Paris, Éditions Desjonquères, 1999.

BELLER, Steven, *Vienna and the Jews, 1867-1938, a Cultural History*, Cambridge University Press, Cambridge, 1989.

BERENGER, Jean, *L'Autriche-Hongrie, 1815-1918*, Paris, A. Colin, 1994.

BERENGER, Jean, *Histoire de l'Empire des Habsbourg, 1273-1918,*, Paris, Fayard, 1990.

BERMAN, Antoine, *L'épreuve de l'étranger, Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984.

BILLROTH, Theodor, *Über das Lehren und Lernen der medizinischen Wissenschaften an den Universitäten der deutschen Nation nebst allgemeinen Bemerkungen über Universitäten*, Wien, 1876.

BOLLENBECK, Georg, *Bildung und Kultur, Glaz und Elend eines deutschen Deutungsmusters*, Frankfurt am Main, Insel, 1994.

BONNEVILLE, Georges, *Prophètes et témoins de l'Europe*, A.W. Sythoff, Leyde, 1961.

BORGES, Jorge Luis, préface à l'édition posthume de l'*Œuvre critique de Pedro Henriquez Urena*, Mexico, 1960, pp. VIII-IX.

BOTS, H., et WAQUET, Fr., *Commercium litterarium. Les communications dans la République des Lettres (1600-1750)*, Amsterdam et Maarsen, 1994.

BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1993.

BOURDIEU, Pierre, *Les Héritiers*, Paris, Editions de Minuit, 1964.

BRAGUE, Rémi, *Europe, la voie romaine*, Paris, Gallimard, 1999.

BRONSEN, David (éd.), *Jews and Germans from 1860 - 1933 : The Problematic Symbiosis.*

CALIMANI, Riccardo, "Les juifs ont été les premiers Européens : la diaspora", *in* : Antoine COMPAGNON et Jacques SEEBACHER, *L'esprit de l'Europe, 1- Dates et lieux*, pp. 309-316.

CHARLE, Christophe, *Les intellectuels en Europe au XIXème siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.

CHARMATZ, *Adolf Fischhof. Das Lebensbild eines Österreichischen Politikers*, Stuttgart-Berlin, 1910.

CHEVAL, René, *Romain Rolland, l'Allemagne et la guerre*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963.

COMPAGNON, Antoine, SEEBACHER, Jacques, *L'esprit de l'Europe*, Paris, Flammarion, 1993.

COUDENHOVE-KALERGI, Richard, *Pan-Europe* (1923), Paris, PUF, 1988.

CROCE, Benedetto, *Storia d'Europa nel secolo decimono*, Bari, 1932.

DRABEK, Anna, HÄUSLER, Wolfgang, SCHUBERT, Kurt, STUHLPFARRER, Karl, VIELMETTI, Nikolaus, *Das österreichische Judentum, Voraussetzungen und Geschichte*, Wien, Jugend und Volk, 1974.

DROZ, Jacques, *Les causes de la première Guerre Mondiale*, Paris, Le Seuil, 1973.

DUROSELLE, Jean-Baptiste, *L'Europe, histoire de ses peuples*, Paris, perrin, 1993.

DUROSELLE, Jean-Baptiste, *L'idée d'Europe dans l'Histoire*, Paris, Denoël, 1965.

*Écritures franco-allemandes de la grande guerre*, textes réunis par Jean-Jacques POLLET et Anne-Marie SAINT-GILLE, Arras, Artois Presses Université, 1996.

Exposition *Paris-Bruxelles, Bruxelles-Paris, Les relations artistiques entre la France et la Belgique, 1848-1914*, Paris, Éditions de la Réunion des Musées Nationaux, 1997.

FEJTÖ, François, *Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie, Requiem pour un empire défunt*, Paris, Le Seuil, 1993.

FINKIELKRAUT, Alain, *La défaite de la pensée*, Gallimard, 1987.

FUCHS, Albert, *Geistige Strömungen in Österreich, 1867-1918,* Wien, Löcker Verlag, 1978.

GAISBAUER, Adolf, *Davidstern und Doppeladler, Zionismus und jüdischer Nationalismus in Österreich, 1882 - 1918.* Böhlau Verlag, Wien, Köln, Graz, 1988.

GODÉ, Maurice, "Le cercle de la revue expressionniste *Der Sturm* et la Grande Guerre", *in* : *Écritures franco-allemandes de la Grande Guerre,* textes réunis par Jean-Jacques POLLET et Anne-Marie SAINT-GILLE, Arras, Artois Presses Université, 1996.

GOLD, Hugo, *Geschichte der Juden in Wien: ein Gedenkbuch,* Tel-Aviv, 1966.

GREGORY, Alexis,*L'âge d'or du voyage,* 1880-1939, Chêne, 1990.

GRUNEWALD, Michel, "Frankreich aus deutscher Sicht 1871-1939. Einige Überlegungen zur Konstituierung von Wahrnehmungsmustern im bilateralen Kontext", *Frankreich Jahrbuch 1995,* Opladen, Leske u. Budrich, 1996.

GRUNEWALD, Michel, "Les intellectuels allemands modérés face à la Grande Guerre. Le cas de la *Neue Rundschau*", *in* : *Écritures franco-allemandes de la Grande Guerre,* textes réunis par Jean-Jacques POLLET et Anne-Marie SAINT-GILLE, Arras, Artois Presses Université, 1996.

GRUNWALD, Max, *History of the Jews in Vienna,* Philadelphia, 1936.

GSTEIGER, Manfred, *Französische Symbolisten in der deutschen Literatur der Jahrhundertwende (1869-1914),* Bern und München, Franke, 1971.

GUILBEAUX, Henri, *Anthologie des lyriques allemands contemporains depuis Nietzsche. Choix de poèmes traduits, précédés d'une notice bio- et*

*bibliographique et d'un essai sur le lyrisme allemand aujourd'hui.* Préface par Émile Verhaeren, Paris, Eugène Figuière et Cie Éditeurs, 1913.

GÜNTHER, Christiane C., *Aufbruch nach Asien, Kulturelle Fremde in der deutsche Literatur um 1900,* Iudicium Verlag, München 1988.

HAUSER, Otto, *Baudelaire et Verlaine,* Berlin, Behr, 1900, p. 57.

HÄUSLER, Wolfgang, "Toleranz, Emanzipation und Antisemitismus. Das österreichische Judentum des bürgerlichen Zeitalters (1782-1918)", *in* : Anna Drabek, Wolfgang Häusler, Kurt Schubert, Karl Stuhlpfarrer, Nikolaus Vielmetti, *Das österreichische Judentum, Voraussetzungen und Geschichte,* Wien, Jugend und Volk, 1974, pp. 83-140.

JACCOTTET, Philippe, *Rilke,* Paris, Écrivans de toujours, Seuil, 1970.

JANTZ, Curt Paul, *Nietzsche, Biographie,* Paris, Gallimard, 1984.

JOHNSTON, W. M., *L'esprit viennois.Une histoire intellectuelle et sociale, 1848 - 1938*, Paris, P.U.F., 1985.

KAHLER, Erich, *The Jews among the Nations,* avec une nouvelle introduction de Harry Zohn, Transaction Publishers, New Brunswick (USA) and Oxford (UK), 1989.

KANN, Robert A., *A History of the Habsburg Empire,* Londres, 1974.

KAZNELSON, Siegmund (éd.), *Juden im deutschen Kulturbereich : ein Sammelwerk,* Berlin, 1962.

*L'Autriche et l'idée d'Europe. Actes du 29ème Congrès de l'AGES,* édités par Michel REFFET, Éditions Universitaires de Dijon, 1997.

LA GRANGE, Henry-Louis de, *Gustav Mahler, Chronique d'une vie,* Paris, Fayard, 1987.

LE RIDER, Jacques, "Karl Kraus ou l'identité juive déchirée", *in*: *Vienne au tournant du siècle,* publié sous la direction de François Latraverse et Walter Moser, Paris, Albin Michel, 1988, pp. 103-151.

LE RIDER, Jacques, "L'idée autrichienne de Reich centre-européen selon Hugo von Hofmannsthal", *Austriaca*, décembre 1993, n°37, Université de Haute-Normandie.

LE RIDER, Jacques, *Modernité viennoise et crises de l'identité*, Paris, PUF, 1990.

LESSING, Theodor, *Der Jüdische Selbsthaß*, Berlin, 1930.

LOOS, Adolf, *Paroles dans le vide, Chroniques écrites à l'occasion du Jubilé (1898) et Autres chroniques des années 1897-1900*, Paris, Éditions du Champ Libre, 1979.

LOYSON, Paul-Hyacinthe, *Êtes-vous neutres devant le crime?* Publié en Belgique en 1916.

LÜTZELER, Paul Michael, *Die Schriftsteller und Europa, Von der Romantik bis zur Gegenwart*, München, Piper, 1992.

LÜTZELER, Paul Michael, *Europa, Analysen und Visionen der Romantiker*, Frankfurt am Main, Insel, 1982.

MAGRIS, Claudio, *Il mito absburgico nella letteratura austriaca moderna*, Torino, Einaudi, 1963. L'ouvrage de Claudio MAGRIS a été traduit par Jean et Marie-Noëlle Pastureau sous le titre *Le mythe et l'empire dans la littérature autrichienne moderne*, Paris, Gallimard, 1988.

MAGRIS, Claudio, "Le flambeau d'Ewald", dans : *Vienne 1880-1938, L'apocalypse joyeuse*, Paris, 1986.

MAGRIS, Claudio, *Weit von wo? Verlorene Welt des Ostjudentums* , Wien, Europaverlag , 1974.

MAYER, Sigmund, *Ein jüdischer Kaufmann, 1831-1911. Lebenserinnerungen*, Leipzig, 1911.

MICHEL, Bernard, *La chute de l'Empire Austro-Hongrois, 1916-1918*, Paris, Robert Laffont, 1991.

PAQUE, Jeannine, *Le Symbolisme belge*, Bruxelles, éditions Labor, 1989.

PAUPIÉ, Kurt, *Handbuch der österreichischen Pressegeschichte, 1848-1959*, Wien, Stuttgart, Wilhelm Braumüller ; Band 2, Wien, 1986.

POLLAK, Michael, *Vienne 1900, Une identité blessée*, Paris, Gallimard, 1984.

RAABE, Paul, *Spaziergänge durch Nietzsches Sils-Maria*, Zürich-Hamburg, Arche Verlag AG, 1994.

ROZENBLIT, Marsha, *The Jews of Vienna 1867 - 1914: Assimilation and Identity*, Albany, 1983.

SAINT-GILLE, Anne-Marie, "A la recherche de nouveaux paradigmes politico-religieux : Hermann Hesse, Annette Kolb et Romain Rolland face à la grande guerre.", *in* : *Écritures franco-allemandes de la grande guerre*, textes réunis par Jean-Jacques POLLET et Anne-Marie SAINT-GILLE, Arras, Artois Presses Université, 1996, pp. 65-81.

SAINT-GILLE, Anne-Marie, *La France, l'Allemagne et l'Europe, Les idées politiques d'Annette Kolb (1870-1967)*, Thèse pour le Doctorat, Université de Paris-Sorbonne, Paris IV, soutenue le 13 janvier 1992.

SCHNAPPER, Dominique, *La communauté des citoyens, Sur l'idée moderne de nation*, Paris, Gallimard, 1994.

SCHORSKE, C. E., *Vienne fin de Siècle, politique et culture*, Paris, Seuil, 1983 (traduit de l'américain par Yves Thoraval).

SCHWARZ, Egon, *Melting Pot or Witch's Cauldron ? Jews and Anti-Semites in Vienna at the Turn of the Century*, Heidelberg, 1979.

STRICH, Fritz, *Goethe und die Weltliteratur*, Bern, A. Francke AG Verlag, 1946.

THALMANN, Rita, "La communauté juive de Vienne jusqu'à l'Anschluss", *in* : *Austriaca*, 1988, n° 26, pp. 73-82.

TIMBAL, P.-C., article "Nation", *1. L'idée de nation, in : Encyclopaedia Universalis*, t. 11, Paris, 1968.

WALTER, Bruno, *Gustav Mahler, Ein Porträt*, Berlin und Frankfurt am Main, S. Fischer, 1957.

WANNER, Kurt, *Der Himmel schon südlich, die Luft aber frisch, Schriftsteller, Maler, Musiker und ihre Zeit in Graubünden, 1800-1950*, Verlag Bündner Monatsblatt, 1993.

WEISSKOPF, Viktor, "Einige persönliche Eindrücke von Österreich", cité dans l'ouvrage de BELLER, *Vienna and the Jews, 1867-1938, a Cultural History*, Cambridge University Press, Cambridge, 1989.

WETZEL, Hermann H., *Verlaine et les poètes de langue allemande*, conférence prononcée à Paris, en avril 1996, à la Sorbonne.

WILLIAMS, C. E., *The Broken Eagle, The Politics of Austrian Literature from Empire to Anschluss*, London, Elek, 1970.

WISTRICH, Robert S., *The Jews of Vienna in the Age of Franz Joseph*, Oxford University Press, Oxford, 1989.

WOLF, Gerson, *Die Juden*, Wien, Teschen, 1883.

ZELLER, Bernhard, *Hermann Hesse*, Reinbeck bei Hamburg, Rowohlt, 1963.

ZUMTHOR, Paul, *Babel ou l'inachèvement*, Paris, Éditions du Seuil, 1997.

### B) Études générales portant sur Stefan ZWEIG.

*Album Stefan Zweig*, édition préfacée, établie et annotée par Isabelle HAUSSER, Paris, La Pochotèque, 1997.

*Austriaca*, 34, 1992 (numéro consacré à Stefan Zweig).

BAUER, Arnold, *Stefan Zweig,* Köpfe des XX. Jahrhunderts, Band 21, Berlin, Colloquium Verlag, 1961.

BONA, Dominique, *Stefan Zweig, l'ami blessé. Biographie,* Paris, Plon, 1996.

*Europe,* n° 794-795, juin-juillet 1995 (numéro consacré à Stefan Zweig).

FITZBAUER, Ernst, *Spiegelungen einer schöpferischen Persönlichkeiten,* 1. Sonderpublikation der Internationalen Stefan-Zweig-Gesellschaft, Wien, Bergland Verlag, 1959.

HAENEL, Thomas,*Stefan Zweig, Psychologe aus Leidenschaft. Leben und Werk aus der Sicht eines Psychiaters,* Düsseldorf, Droste Verlag, 1995.

HELLWIG, Hans, *Stefan Zweig. Ein Lebensbild,* Lübeck, Wildner, 1948.

HOLL, H. ; KARLHUBER, P. ; RENOLDNER, K. (Hrg), *Stefan Zweig. Für ein Europa des Geistes. Ausstellung,* Salzburg, Verlag Der Apfel, 1992.

HOLL, Hildemar ; KARLHUBER, Peter ; RENOLDNER, Klemens, *Stefan Zweig, instants d'une vie,* images, textes et documents rassemblés les auteurs, Stock, Paris, 1994.

LAFAYE, Jean-Jacques, *L'avenir de la nostalgie. Une vie de Stefan Zweig,* Paris, Éditions du Félin, 1989.

LANG, Wolf R., "Stefan Zweig, Umrisse seines Lebens", *in* : *Buch und Leben,* 11 , Stuttgart, Europäischer Buchklub, November 1962.

MUELLER, Hartmut, *Stefan Zweig. Mit Selbstzeugnissen und Bilddokumenten,* Reinbeck bei Hamburg, 1988.

NIÉMETZ, Serge, *Stefan Zweig, Le voyageur et ses mondes,* Paris, Belfond, 1996.

PRATER, Donald, *European of Yesterday. A Biography of Stefan Zweig,* Oxford University Press, 1972.

PRATER, Donald, MICHELS, Volker, *Stefan Zweig, Leben und Werk im Bild*, Frankfurt am Main, Insel Verlag, 1981.

PRATER, Donald, *Stefan Zweig, Das Leben eines Ungeduldigen*, Frankfurt am Main, Fischer, 1984.

ROMAINS, Jules, *Stefan Zweig, Grand Européen*, New-York, Éditions de la Maison Française, Inc., 1941.

SCHRAMM, Werner, *Stefan Zweig. Essay*, Itzehoe, Christiansen, 1961.

SONNENFELD, Marion (ed.), *Stefan Zweig, The World of Yesterday's Humanist Today, Proceedings of the Stefan Zweig Symposium*, Albany, State University of New-York Press, 1983.

*Stefan Zweig, 1881-1942*, Actes du Colloque tenu à l'Université de Metz (décembre 1981), département d'allemand, publiés par Pierre GRAPPIN, Paris, Didier Erudition, 1982.

STRELKA, Joseph, *Stefan Zweig, freier Geist der Menschlichkeit*, Wien, Österreichischer Bundesverlag, 1981.

WEINZIERL, Ulrich (Hrg), *Stefan Zweig, Triumph und Tragik*, Frankfurt am Main, Fischer, 1992.

ZWEIG, Friderike, *Stefan Zweig, Wie ich ihn erlebte*, Berlin-Grunewald, F.A. Herbig Verlagsbuchhandlung, 1948.

**C) Études portant sur un aspect particulier de la vie ou de l'œuvre de Stefan ZWEIG.**

ARENS, Hanns (Hrg.), *Der Große Europäer Stefan Zweig*, Frankfurt am Main, 1981.

CHÉDIN, Renate, *Das 'Geheim Tragische des Daseins', Stefan Zweigs* Die Welt von Gestern, Würzburg, Verlag Königshausen und Neumann, 1996.

BOTSTEIN, Leo, "Stefan Zweig and the Illusion of the Jewish European", *in : Stefan Zweig, The World of Yesterday's Humanist Today, Proceedings of the Stefan Zweig Symposium*, edited by Marion Sonnenfeld, Albany, State University of New-York Press, 1983.

DUMONT, Robert, *Le théâtre de Stefan Zweig*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976.

DUMONT, Robert, *Stefan Zweig et la France*, Thèse pour le Doctorat-ès-Lettres, Paris, Didier, 1967.

ELSTER, Hanns Martin,*Stefan Zweig, Deutsche Dichterhandschriften*, 13. Band, Dresden, Lehmannsche Verlagsbuchhandlung (Lehmann & Schulze), 1922.

FELD, Leo, "Stefan Zweig", publié dans la revue *Die Fackel*, 11 janvier 1913, n° 366/367.

FRAGNIÈRE, Gabriel, *Stefan Zweig, ou espérer l'Europe à en mourir*, Bruxelles, Presses interuniversitaires européennes, 1993.

GELBER, Mark H., "An Early Autobiographical Sketch (1908) by Stefan Zweig", *Modern Austrian Literature*, volume 25, n°1, 1992.

GROSSMANN, Stefan, "Ein Journalist", *Das Tagebuch*, Berlin, Heft 13, 1. Jahrgang, 9. April 1920.

HEYDEMANN, Klaus, "Der Titularfeldwebel. Stefan Zweig im Kriegsarchiv", *in : Stefan Zweig 1881-1981. Aufsätze und Dokumente*, Dokumentationsstelle für neuere österreichische Literatur in Zusammenarbeit mit dem Salzburger Literaturarchiv, Wien, *Zirkular*, Sondernummer 2, 1981.

HOLL, H., "'Pazifistische' Aktivitäten Stefan Zweigs 1914-1921", in : *Stefan Zweig. Exil und Suche nach dem Weltfrieden...op. cit.*, pp. 33-58.

HOLL, H., ZELEWITZ, K. (Hrg), *Stefan Zweig. Exil und Suche nach dem Weltfrieden. Die Akten des Internationalen Stefan Zweig Kongreßes*, 1992, Schloß Leopoldskron (Salzburg), Riverside, Ariadne Press, 1995.

LE RIDER, Jacques, "Représentations de la condition juive", *Europe*, "Stefan Zweig", juin-juillet 1995, n° 794/795, p. 37.

LE RIDER, "Stefan Zweig und Frankreich", *in* : *Österreich in Geschichte und Literatur*, Jahrgang 33, Heft 1, Jänner-Feber 1989, p. 35-36.

LEFTWICH, Joseph, "Stefan Zweig and the World of Yesterday", *Year Book III of the Leo Baeck Institute*, London, East & West Library, 1958.

NEDELJKOVIC, Dragan, *Romain Rolland et Stefan Zweig*, Paris, Klinksieck, 1970.

PAZI, Margarita, "Co-Referat zu Prof. Zohns Vortrag", *Bulletin des Leo-Baeck-Instituts*, n°63, New-York, Jüdischer Verlag, 1982.

PAZI, Margarita, "Stefan Zweig, Europäer und Jude", *in* : *Modern Austrian Literature*, Volume 14, numéros 3/4, 1981.

PRATER, Donald, "England", *in* : Erich FITZBAUER, *Stefan Zweig 1881-1942 : Ausstellung in der Residenz in Salzburg*, Wien, 1961.

REFFET, Michel, "Stefan Zweig et Franz Werfel. Les deux Jérémie", *in* : *Stefan Zweig, Actes du Colloque tenu à l'Université de Metz en décembre 1981*, édités par Pierre GRAPPIN, Paris, Didier Érudition, 1982, pp. 51-59.

SERVAES, Franz, "Stefan Zweigs Verhaeren-Werk", *NFP*, 19. Februar 1911.

SPITZER, Leo, "Into the Bourgeoisie : A Study of the Family of Stefan Zweig and Jewish Social Mobility, 1750-1880", *in* : *Stefan Zweig, The World of Yesterday's Humanist Today, Proceedings of the Stefan Zweig*

*Symposium*, édité par Marion SONNENFELD, Albany, State University of New-York Press, 1983.

STEINMAN, Lionel B., *Stefan Zweig, The Education of an Aesthete and his response to War and Politics*, University of Pennsylvania, 1970.

STRELKA, Joseph, "Stefan Zweig, biographe de Balzac", paru dans les actes du colloque *Stefan Zweig, 1881-1942* tenu à l'Université de Metz en décembre 1981, Paris, Didier Erudition, 1982, pp. 37-44.

VERGNE-CAIN, Brigitte et RUDENT, Gérard, "Lettres dans la mêlée", *in : Europe*, (numéro 794-795, consacré à Stefan Zweig), juin-juillet 1995.

VIERTEL, Bertold, "Abschied von Stefan Zweig", *in* : Hanns ARENS, *Der große Europäer Stefan Zweig*, Frankfurt/Main, Fischer, 1986.

WESCHENBACH, Natascha, *Stefan Zweig und Hippolyte Taine*, Amsterdam, Rodopi, Studia Imagologica, 1992.

ZOHN, Harry, "Ich bin ein Sohn der deutschen Sprache nur...", *Jüdisches Erbe in der österreichischen Literatur*, Wien, Amalthea, 1981.

ZOHN, Harry, "Le médiateur", *Europe*, n° 794-795, juin-juillet 1995.

ZOHN, Harry, "Stefan Zweigs kulturelles Mittlertum : ein jüdischer Charakterzug ?", *Leo-Baeck Institute Bulletin*, n°63, 1982.